This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817

Digitized by Google

VUE

PARIS.

XIII.

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XIII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1840.

TOME TREIZIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1840.

Digitized by Google

AP
20
.K48
v.13-14
1840

Digitized by Google

Coulin.
Hiersemann
2-14-29
17800

L'ARCHIPRÊTRE

DES CEVENNES.

XXIII.[1]

L'ABBAYE.

Pont-de-Montvert était un assez gros bourg situé sur les bords du Tarn, rivière qui prend sa source dans la chaîne des Cevennes.

A l'extrémité occidentale de ce bourg, du côté de la route de Fressinet de Lozère, s'élevaient les ruines d'une ancienne abbaye.

Cet édifice, d'un caractère à la fois militaire et monastique, avait été en partie détruit pendant les guerres civiles et religieuses du siècle passé; il était bâti dans une sorte de petite presqu'île, formée par la courbe d'un des bras du Tarn, dont les sinuosités baignaient le pied des hautes murailles de l'abbaye au nord, à l'est et à l'ouest.

Une seule porte, à laquelle on arrivait par un pont, s'ouvrait au sud, non loin de la route de Fressinet.

Il restait à peine quelques vestiges de la chapelle et des principaux bâtimens de ce monastère. La cour intérieure du cloître, avec ses quatre galeries cardinales à lourds arceaux romans, avait seule été respectée. Sur ces galeries s'ouvraient les portes des cellules, alors occupées par

(1) Voyez les livraisons des 23 novembre, 1er, 8, 15 et 29 décembre. — Cet article termine la première série des *Fanatiques des Cevennes*. La seconde série paraîtra prochainement dans la *Revue* sous le titre de *la Belle Isabeau*.

Digitized by Google

l'archiprêtre, par les gens de sa suite, par le capitaine Poul et par les miquelets destinés à la garde des prisonniers protestans renfermés dans les vastes caves de l'abbaye.

Le nombre de ces derniers était alors très considérable; l'abbé Du Chayla n'avait pas osé les diriger sur Nîmes avant l'arrivée des renforts qu'il avait demandés à M. de Basville, dans la crainte que ce convoi ne fût délivré par les religionnaires.

Le jour même de l'assemblée des camisards sur le plateau de Rhan-Jastrié, vers quatre heures du soir, le capitaine Poul, après avoir passé la revue de ses miquelets, rentra dans la cellule qu'il occupait, suivi de son sergent, maître Bon-Larron.

Le capitaine Poul portait, en guise de robe de chambre, une vieille pelisse turque, provenant de ses prises pendant la guerre de Hongrie; un chaperon écarlate couvrait ses cheveux ras. Cette coiffure bizarre donnait à ses traits, naturellement farouches, une expression plus sinistre encore. En entrant dans sa cellule, il se jeta d'un air sombre dans une chaire de bois de noyer richement sculptée, qui avait sans doute appartenu à un des anciens dignitaires de l'abbaye.

Maître Bon-Larron, voyant la mauvaise humeur de son capitaine, attendit respectueusement que ce dernier lui adressât la parole.

Enfin Poul s'écria, en frappant sur une table avec colère : — Au diable le métier que nous faisons ici. Depuis six semaines nous ne sommes pas sortis de cette abbaye, si ce n'est pour cette tournée dans le plat-pays; et, par Mahom! elle a eu un beau résultat: le massacre de ce vieux fermier et de sa femme!

— Ne m'en parlez pas, capitaine, dit le sergent en haussant les épaules. Ça été une sotte imagination de cet entêté de Robin-le-Morisque; il se figurait trouver dans cette ferme la poule aux œufs d'or. L'imbécile! Il aurait usé, je crois, toutes les mèches à mousquet de la compagnie sur la peau du fermier, en manière d'interrogatoire, qu'il n'en aurait pas été plus avancé. Pourtant, tout n'a pas été perte dans cette occasion; nos gens se sont nippés en linge de corps, et Dieu sait qu'ils en avaient un furieux besoin, car ça n'a jamais été leur luxe.

— Va-t-en au diable! Nos gens s'engourdissent ici. Est-ce en gardant les troupeaux destinés à la boucherie que les chiens deviennent agiles et vigoureux? J'étouffe, moi, et je meurs d'ennui entre ces quatre murs. Cet archiprêtre est plus muet et plus froid que la statue de pierre qui est là en bas sur cette vieille tombe de l'abbé. Quand cet arrogant marquis est ici, il passe sa journée à jouer du luth, à

Digitized by Google

essayer des perruques, à faire des nœuds, ou à se polir les ongles. Les miracles de la montagne d'Aygoïl, comme disent ces chiens d'hérétiques, semblaient annoncer une révolte. Mais non, ils sont trop lâches, ils n'oseront pas; rien ne bouge, rien ne bougera!

—Ah! capitaine, ne croyez pas cela. Patience, patience. Robin-le-Morisque, qui est allé faire ce matin une reconnaissance du côté de Fressinet avec dix de nos hommes, a trouvé presque toutes les maisons du village désertes. Où sont ces gens-là? Assemblés, j'en suis sûr, dans quelques cavernes de leurs montagnes d'où ils fondront sur nous comme une bande de loups.

—Bah, bah, ces gens-là étaient à leur moisson.

—Mais vous oubliez, gracieux capitaine, que tous les champs des protestans fugitifs ont été tondus par un certain moissonneur qui après lui ne laisse pas un fétu à glaner, et qui ne demande qu'une minute par arpent pour rendre un champ aussi ras que mon feutre.

—Que veux-tu dire? Quel moissonneur?

—Eh! eh! le seigneur *le feu*.

—Tu me fais songer, en effet, que les seigles de la plaine du Pont-de-Montvert doivent être brûlés par ordre de l'intendant.

—Voilà justement de quoi vous distraire de votre mélancolie, mon gracieux capitaine. La nuit promet d'être belle, la flamme n'en sera que plus claire et que plus brillante; ce sera, vive Dieu! un vrai feu de joie. Cela égaiera un peu nos gens qui semblent mélancoliques.

—Sais-tu une chose? dit Poul, après un moment de réflexion: dans la guerre de Turquie le feld-maréchal Butler a fait passer par les verges jusqu'à la mort six cavaliers polacres qui avaient fourragé un champ d'épis mûrs sur le territoire ennemi.

—Mais cet ennemi était musulman, capitaine; or les prêtres disent partout que les hérétiques sont mille fois plus damnés et plus condamnables que les Turcs.

—C'est possible, je ne suis pas théologien. Mais au diable ce séjour! je me sens tout engourdi et tout pesant.

Cette plainte du capitaine Poul réveilla les velléités médicales et pharmaceutiques de son sergent. Fidèle à son habitude d'emporter des *souvenirs* de tous les logemens qu'il quittait, maître Bon-Larron avait dérobé une caisse de médicamens chez un apothicaire d'Uzès. Voulant utiliser ce vol au profit de sa compagnie, il avait imaginé de *traiter* les miquelets malades, en mélangeant au hasard quelques-unes des drogues sans nom qu'il possédait. Les effets variés de cette étrange médication, tantôt fatale, tantôt négative, n'avaient pas re-

Digitized by Google

buté le sergent; il continuait bravement ses expériences, et il voulut saisir l'occasion d'*exercer* sur son capitaine.

— Vous vous sentez engourdi, capitaine? Eh bien! si vous le vouliez, je vous composerais un petit philtre parfait pour l'hypocondrie. Il y a dans les fioles de ma pharmacie une certaine drogue brillante comme du cristal, qui doit réjouir ou égayer un mort, rien que par son apparence scintillante.

— Que la peste t'étouffe avec ton philtre! Tu as fait crever tous ceux de mes miquelets qui ont osé goûter de ta cuisine infernale! s'écria Poul.

— Si mes philtres n'ont pas réussi sur ces entêtés, capitaine, c'est qu'ils en ont pris trop ou pas assez; et comme je vous administrerais moi-même la dose de cette drogue brillante que j'ai lieu de croire si réjouissante.....

— Et je t'administrerai moi-même cent coups de nerf de bœuf, si tu oses encore me parler de tes ragoûts d'empoisonneur, et si tu t'avises de les essayer sur mes soldats: entends-tu bien?

— J'entends parfaitement, gracieux capitaine, quoique rien ne soit plus innocent que le petit remède que je voulais vous proposer.

Le capitaine allait répondre fort durement à son sergent, lorsque une bruyante rumeur se fit entendre dans la cour. Poul sortit, et vit le brigadier Larose entouré de miquelets; il descendait de cheval. Il était pâle, couvert de sang et de poussière; son uniforme en désordre, son mousquet noirci, qui pendait à l'arçon de sa selle, annonçaient assez qu'un engagement venait d'avoir lieu entre les révoltés et les dragons.

Le brigadier semblait soucieux et irrité.

— Ne me pressez donc pas ainsi! dit-il en repoussant brutalement les partisans qui l'entouraient avec curiosité et le pressaient de questions; je n'ai rien de bon à voler. Tout ce que vous attraperez de moi, ce sera quelque bon horion. Si vous ne me laissez pas aller retrouver monseigneur l'archiprêtre...

Le capitaine Poul, s'avançant à travers les miquelets, demanda au brigadier quelles étaient les nouvelles.

— C'est ce que je vais dire à monseigneur l'archiprêtre, répondit brusquement Larose. Si vous voulez le savoir, capitaine, suivez-moi.

— Ne sais-tu pas à qui tu parles? s'écria violemment Poul, choqué de l'irrévérence du brigadier.

— Je sais bien mieux encore à qui j'ai à parler pour obéir aux

Digitized by Google

ordres de mon capitaine, répondit le dragon en se dirigeant du côté de la cellule occupée par l'abbé Du Chayla.

Poul, malgré sa colère, sentit qu'il n'obtiendrait rien d'un homme aussi opiniâtre que Larose. Il le suivit chez l'archiprêtre.

L'abbé Du Chayla travaillait avec le capucin son secrétaire, lorsque le brigadier entra suivi du partisan.

— Monseigneur, s'écria Larose, mon capitaine, M. le marquis de Florac, est mort ou prisonnier. Le cornette est tué pour sûr. Il ne reste pas vingt dragons de notre compagnie! Avant une heure peut-être, vous serez attaqué ici par les fanatiques.

— Ils se montrent enfin! s'écria Poul avec une joie farouche.

— Oui, oui; et vous ne les verrez peut-être que trop tôt! reprit le brigadier, comme s'il eût encore été sous l'impression d'une grande terreur.

Malgré son impassibilité habituelle, l'abbé parut frappé de cette nouvelle.

— Que dites-vous? Expliquez-vous, dit-il au dragon.

— Vous savez, monseigneur, que d'après les ordres de mon capitaine, j'étais parti pour Montpellier avec des lettres de lui et de vous, destinées à monseigneur le maréchal de Montrevel.

— Eh bien? dit l'abbé avec anxiété.

— Je ne fais en route d'autre mauvaise rencontre que celle d'une jolie dame qui me demande des nouvelles de mon capitaine, et me fait boire d'un certain vin et manger d'un certain pâté...

— Mais ces lettres! ces lettres! s'écria l'abbé en interrompant Larose.

— C'est juste, monseigneur; le vin est bu, n'en parlons plus. J'arrive à Montpellier, je remets mes lettres à M. de Basville. M. de Basville me dit d'aller me rafraîchir à l'office, et que je partirai le lendemain avec deux compagnies de fusiliers du régiment de Calvisson, qu'on vous envoyait pour renfort, monseigneur. Je devais leur servir de guide.

— Et ces troupes? demanda l'archiprêtre.

— Ces troupes? Il y en a les trois quarts de tués, et le reste s'est débandé, fuit de tous côtés, et sera sans doute égorgé en détail par les fanatiques.

— Les rebelles vous ont donc attaqués? ils ont donc des forces considérables!

— Eh! quand ils seraient dix mille, vingt mille, s'écria Poul d'un air méprisant, ce ne serait toujours que vingt mille paysans ou gar-

Digitized by Google

leurs de vaches. Je voudrais, mordieu! en leur montrant seulement les casaques de mes partisans, les voir fuir comme une nuée de moucherons.

Larose allait vertement relever cette forfanterie de partisan, mais l'abbé reprit :

— Où avez-vous été attaqués?

— A cinq lieues d'ici, sur la route de Nîmes, à l'endroit qu'on a appelé le Col de Saint-André-d'Ancize; nous y avons rencontré M. le marquis de Florac, mon capitaine, qui venait au-devant de nous avec sa compagnie. Parti d'ici ce matin, il avait fait un grand circuit pour battre et éclairer les environs en venant nous rejoindre.

— Il est, en effet, sorti d'ici ce matin au point du jour, dit l'abbé.

— Après une halte d'une heure, nous reprenons le chemin du Pont-de-Montvert, et nous continuons de nous engager dans le défilé. Nous avions fait deux lieues, et nous allions en sortir, lorsque un cavalier de nos vedettes d'avant-garde se replie pour annoncer à M. le marquis qu'on apercevait à l'issue du défilé, sur la lisière d'un bois, un assez grand rassemblement d'hommes sans armes. Mon capitaine commande halte, et m'envoie en reconnaissance. Je trouve là une centaine de paysans et de montagnards, tête nue, occupés à écouter un homme vêtu de noir qui les prêchait.

— Quelle audace! en plein jour! jusque sous les yeux des troupes! s'écria l'abbé.

— L'audace n'est pas encore là, monseigneur, elle est plus loin; vous allez voir, reprit Larose. Je reviens au galop rendre compte à M. le marquis que c'était un prêche. « Prends dix cavaliers avec toi, charge ces drôles et disperse-les, me dit mon capitaine; s'ils résistent, foule-les aux pieds des chevaux, et ne fais tirer qu'à la dernière extrémité, car ces boucheries me répugnent. » Je prends dix hommes avec moi, je m'avance; le prédicant allait toujours son train. — De par le roi, tirez d'ici, tirez vos chausses, et gagnez les champs, canailles, dis-je à ces gens, ou sinon vous allez sentir le poitrail de nos chevaux. — Passez votre chemin, mon frère, et laissez en paix les fils du Seigneur implorer sa miséricorde pour les maux qu'ils souffrent, me répondit le prédicant. — Comment! que je passe mon chemin, chien d'hérétique! lui dis-je en marchant sur lui pour le prendre au collet; c'est quand je t'aurai attaché à la queue de mon cheval, que je passerai mon chemin, et tu passeras avec moi. En disant cela, je happe mon homme : Mes frères! s'écrie-t-il alors, à genoux! et entonnez le psaume de la délivrance des fils d'Israël. Et voilà mes braillards et

Digitized by Google

mes braillardes, car il y avait jusqu'à des femmes et jusqu'à des enfans dans ce rassemblement, qui se mettent à chanter à tue-tête leur damné psaume sur un air à porter le diable en terre. Impatienté d'entendre ce tintamarre, M. le marquis se détache et arrive au galop avec quelques cavaliers; il veut faire taire les chanteurs à coups de crosses de mousquets; mais, bah! rien n'y fait; ils ont la peau trop dure à l'endroit de la religion. On a beau les rouer de coups, ils continuent de chanter; seulement à chaque bourrade ils détonnaient à vous rendre sourds. Le psaume fini, le prédicant, que deux de mes cavaliers commençaient à ficeler, se met à dire à M. le marquis : Au nom du Dieu vivant, je proteste contre la violence que me font vos soldats. Nous sommes inoffensifs, nous adorons Dieu, ainsi que l'ont adoré nos pères; laissez-nous libres. — Oui, oui, nous ne faisons aucun mal, laissez-nous libres, répètent les chanteurs de psaumes. — Au nom du roi, dispersez-vous à l'instant, ou je tire sur vous comme j'aurais dû le faire, répond mon capitaine. Mais ce que vous ne croirez jamais, monseigneur, c'est que ce prédicant, que je m'apprêtais à attacher à la queue de mon cheval, se met à dire à M. le marquis : Et moi, une dernière fois, au nom du Dieu vivant, je vous somme de vous retirer, vous et vos troupes, et de nous laisser prier en paix. — Vous avouerez, monseigneur, que quand les voleurs veulent se mêler d'arrêter la maréchaussée, ça devient trop drôle; aussi M. le marquis, faisant demi-tour, pour ne pas tirer à bout portant, nous fit faire une décharge à une trentaine de pas.

— Vraiment? il s'y est enfin décidé? C'est fort heureux, dit Poul en ricanant. Et il a sans doute donné l'ordre de tirer en l'air?

— Tout à coup, monseigneur, continua Larose trop occupé de son récit pour avoir égard à l'interruption du partisan, nous entendons un chant terrible qui avait l'air de sortir de dessous terre; un feu épouvantable part du bois et nous prend en flanc; nous étions tombés en plein dans une embuscade.

— Une révolte à main armée! Ah! que de sang, que de sang va couler, dit l'abbé en levant au ciel son regard sombre.

— Et l'infanterie s'était, je l'espère, mise en bataille en dehors du ravin, pour le couronner, s'écria Poul.

— Malheureusement non, dit Larose; elle était restée l'arme au bras dans le défilé. Qui se serait attendu à être attaqué? Aussitôt après leur décharge, les fanatiques, au nombre de deux ou trois mille, sortent comme des furieux de la forêt, nous chargent avec rage et nous rejettent dans le ravin; nous y refoulons notre infan-

Digitized by Google

terie, qui venait au pas de course à notre secours; ainsi nous empêchons son feu. Pour nous achever, une foule de ces brigands se montrent sur les crêtes du défilé, et de là nous criblent de coups de fusil et de quartiers de rochers, qu'ils font rouler sur nous. L'entrée du chemin creux, par laquelle nous aurions pu en sortir, était défendue avec acharnement par une troupe d'enragés qui avait pour chef un démon incarné nommé Jean Cavalier, autrefois exilé à Genève.

— Le fils de Jérôme Cavalier qui est ici, dans les ceps? le fermier de Saint-Andéol? demanda l'abbé, ne pouvant se rappeler sans une secrète horreur la scène de la claie.

— Lui-même, monseigneur. Mais il faut que ces bandits aient été dressés à manier les armes par quelque vieux soldat; je n'ai jamais vu de feu de peloton mieux nourri que le leur : on eût dit un roulement de timbales. Trois fois nous avons voulu forcer ce passage, trois fois nous avons été repoussés. Le ravin était si étroit que six hommes à peine pouvaient y marcher de front; nous gênions les fantassins, qui nous gênaient; nous tombions dru comme des mouches; enfin, mon capitaine me dit : Larose, nous allons tenter une dernière charge; si tu en réchappes, et si tu parviens à passer sur le ventre de ces brigands, tâche de courir à l'abbaye prévenir monseigneur l'archiprêtre de notre déroute. Au moment où il donnait cet ordre, le feu des fanatiques se ralentit un peu; nous les chargeons avec tant d'impétuosité, que nous en renversons quelques-uns, en faisant une trouée dans leur masse; mais ils se reforment bientôt, heureusement derrière moi : j'étais passé. Tout en piquant des deux, je me retourne, je vois mon pauvre capitaine tomber de son cheval, et cet infernal Jean Cavalier courir sur lui le sabre levé.

— Le marquis est-il mort? est-il prisonnier?

— Je ne sais, monseigneur; si j'avais eu la moindre chance de le secourir, je ne l'aurais pas abandonné; mais je vis les rebelles, se reformant après cette charge, se précipiter en masse dans le défilé, en chantant un de leurs psaumes d'une voix éclatante. L'infanterie aura été massacrée. Quant à la cavalerie, le peu qui en reste a pu battre en retraite et arriver à l'autre issue du défilé. Tout ce qu'il y a à espérer, c'est que quelques-uns des fuyards gagneront Montpellier et y donneront l'alarme. M. le maréchal enverra des forces imposantes, et nous serons secourus.

Poul avait écouté le récit de Larose avec attention; il semblait profondément réfléchir et oublier sa dédaigneuse audace.

Digitized by Google

— Ces misérables ouvrent la campagne par un brillant avantage sur des troupes réglées : cela ne vaut rien, dit-il en hochant la tête. Le cheval qui mord une fois impunément son maître, deviendra dangereux et indomptable.

— Mais vous êtes blessé! dit l'archiprêtre au brigadier en remarquant le sang qui souillait son uniforme.

— Oui, monseigneur, à l'épaule, je crois, mais c'est peu de chose, car je ne le sens pas. Ah! monseigneur, quelle guerre! quelle guerre! J'ai fait celle de Hollande, celle du Palatinat; mais je n'ai jamais rencontré de forcenés pareils! j'en ai vu qui, n'ayant pour toute arme qu'un morceau de rocher dans chaque main, se précipitaient tête baissée dans nos rangs et achevaient nos blessés à coups de pierre. On tuait ces enragés sur le corps de leur victime, c'est vrai; mais c'est égal; ah! c'était atroce à voir.

— Que pensez-vous, capitaine? dit l'archiprêtre à Poul avec son calme habituel. Quelles dispositions jugez-vous convenables pour assurer la garde de nos prisonniers, dans le cas où les rebelles viendraient attaquer l'abbaye?

— Je vais aller donner un nouveau coup d'œil au dehors et faire pour le mieux, monsieur l'abbé. Quant à vous, mon garçon, ne dites pas un mot de ceci à mes miquelets, vous leur feriez peut-être partager votre panique.

— Si les dragons de Saint-Sernin ont tourné bride, c'est que des soldats, plus braves que les miquelets, auraient lâché pied; il n'y a pas là de panique, répondit Larose d'un air courroucé.

— Je ne doute pas de votre courage, ni de celui de votre capitaine, mon garçon; mais il faut une certaine habitude pour supporter de sang-froid la première attaque de ces furieux. J'ai vu des hordes de Bulgares à demi sauvages, seulement armés de pieux et de frondes, mettre en déroute les plus vieilles et les meilleures troupes impériales; mais cela ne durait pas; la tactique et la discipline l'emportent bientôt sur ces bandits féroces.

— Je compte sur vous, capitaine, pour assurer la défense de l'abbaye et la garde de nos prisonniers, dit l'archiprêtre à Poul; et vous, Larose, allez trouver le frère lai qui m'accompagne; il a quelques connaissances en chirurgie et pourra vous donner les premiers soins.

Le partisan et le brigadier se retirèrent; l'abbé Du Chayla resta seul avec son secrétaire.

Digitized by Google

XXIV.

L'ATTAQUE.

La nuit était claire, étoilée, calme; les bâtimens de l'abbaye se détachaient en noir sur le bleu foncé du firmament. Quelques vives lueurs, sortant des fenêtres, brillaient dans l'ombre et se reflétaient au milieu des eaux du Tarn, en légers sillons de feu. De rares points lumineux scintillaient aussi au milieu de la masse sombre et lointaine des maisons du bourg bâties à droite du cloître; à sa gauche, une montagne boisée se dessinait vagnement dans les ténèbres. La route de Fressinet de Lozère, qui aboutissait à la porte de l'abbaye, se distinguait, malgré la nuit, par sa couleur calcaire.

Après avoir traversé de vastes plaines brunes et désertes, cette route allait se perdre à l'horizon, entre deux collines.

Peu à peu, les lumières du bourg s'éteignirent, onze heures sonnèrent, les fenêtres de l'abbaye restèrent seules éclairées.

Tout à coup le profond silence de la nuit fut troublé par un bruit sourd et éloigné.

Ce bruit se rapprocha, devint plus distinct; c'était le piétinement d'un grand nombre d'hommes; une masse noire parut à l'horizon sur la crête de la colline; la blancheur crayeuse du chemin de Fressinet disparut bientôt sous les flots sombres, silencieux, précipités, de cette foule qui inonda rapidement la plaine comme un torrent débordé.

Tout à coup une voix forte, éclatante, s'écria : — *Frères, arrêtez!*

La foule s'arrêta muette à cinq cents pas environ de l'abbaye; Éphraïm, c'était lui, à la tête de deux mille bûcherons et montagnards armés qu'il avait rassemblés sur le Rhan-Jastrié, Éphraïm monta sur une éminence, du haut de laquelle il dominait l'assemblée. Ichabod, son jeune prophète, était debout près de lui, toujours pâle, toujours hagard, et haletant de cette longue course.

Pendant la route, Éphraïm ne l'avait pas quitté; le farouche enfant subissait de plus en plus l'influence du forestier, comme il lui imposait de plus en plus la sienne.

Aux yeux du garde d'Aygoäl, Ichabod était *visité du Seigneur;* aux yeux d'Ichabod, Éphraïm était un de ces sanglans exécuteurs de la colère de Dieu, si souvent cités dans les sombres instructions du verrier.

Digitized by Google

Des rapports mystérieux, profonds, magnétiques, sans doute, commençaient à s'établir entre les pensées de ces deux êtres, égarés par un commun et sauvage enthousiasme.

Quelquefois le regard d'Éphraïm semblait fasciner l'enfant prophète, dont la pensée délirante évoquait alors les plus sinistres prédictions, après lesquelles il tombait atteint d'une de ses crises cataleptiques.

Mais c'était toujours avec une sorte de terreur soumise qu'Éphraïm baissait à son tour son regard devant le coup d'œil fixe et brûlant d'Ichabod, lorsque la voix grêle de l'enfant, rappelant les plus terribles prophéties des Écritures, appelait à grands cris *Israël au massacre des fils de Bélial.*

Les religionnaires, groupés autour d'Éphraïm et d'Ichabod, attendaient en silence les ordres de leur chef.

— Frères, dit le forestier, en montrant l'abbaye du bout de sa hache, vos pères, vos sœurs, vos mères, vos femmes, vos enfans sont là dans les ceps. Le loup, ravisseur d'ames, l'archiprêtre de Baal est celui qui les y enchaîne. Il est entouré de miquelets, de ceux-là qui ont massacré Bienaimé-Pragères et sa femme. Le sang demande du sang. Ichabod! Ichabod! Que te dit l'esprit? Ordonne-t-il le sacrifice?

Et Éphraïm attendit les paroles du prophète; celui-ci prononça bientôt d'une voix saccadée ces phrases heurtées empruntées au livre d'Isaïe : « Mon enfant, je te dis, mon enfant, de lever mon étendard sur une haute montagne, de hausser la voix pour appeler mes soldats.

« J'ai fait venir mes guerriers pour être les ministres de ma fureur.

« Poussez des hurlemens, parce que le jour du Seigneur est proche, la grandeur de la ruine répondra à la force du Tout-Puissant...

« Voici le jour venu, le jour cruel, plein d'indignation, plein de fureur, plein de colère, pour dépeupler la terre, pour en exterminer tous les méchans...

« On sera plus avide du sang des hommes que de l'or! Quiconque sera trouvé dans les murailles de Babylone, sera tué. Tous ceux qui se présenteront pour la défendre, tomberont sous l'épée. »

Plus Ichabod parlait, plus son agitation augmentait, plus sa voix devenait aiguë et vibrante; la sueur lui coulait du front. Son exhortation terminée, il s'appuya sur Éphraïm, comme s'il eût été brisé de lassitude.

Aussitôt le forestier s'écria d'une voix solennelle et éclatante : — Frères, l'esprit saint le dit par la parole de ses prophètes : « Quiconque sera trouvé dans les murailles de Babylone, sera tué. Tous

Digitized by Google

ceux qui se présenteront pour la défendre, tomberont sous l'épée. » Qu'est-ce que l'abbaye? N'est-ce pas Babylone?

— A Babylone! à Babylone! crièrent les montagnards les plus voisins d'Éphraïm, en agitant leurs armes; tue, tue, les papistes!

— Que la volonté du Seigneur soit faite, dit le forestier; frères, marchons!

— Frère, comment attaquerons-nous? Quel sera notre ordre de combat? demanda Esprit-Seguier à Éphraïm, au moment où il se mettait en marche.

— Comment attaquer? Quel ordre? répéta celui-ci avec une sorte de dédaigneux étonnement. Comment le lion attaque-t-il sa victime? Quel ordre suit l'aigle quand il tombe sur sa proie? A l'un Dieu a donné des dents, à l'autre des serres; à tous deux son courage et sa force, et il leur a dit : « Allez, et déchirez brebis ou taureau, colombe ou serpent. » Frères, frères, Babylone est devant nous; Babylone est à nous, puisque Dieu est avec nous!

— Oui, oui, Dieu est avec nous; répétèrent les montagnards exaltés par les paroles d'Éphraïm, Babylone est à nous!

— Marchons, frères, marchons; l'heure est venue, répéta-t-il, et il s'avança d'un pas rapide vers l'abbaye. Il tenait Ichabod d'une main et de l'autre brandissait sa hache.

Toute cette multitude à peine armée, sans discipline, sans plan de combat, sans tactique, mais exaspérée par un fougueux et brûlant enthousiasme, se précipita en tumulte sur les pas de son chef aussi aveugle qu'intrépide.

La distance qui séparait les révoltés de l'abbaye fut bientôt franchie; ils arrivèrent près du pont sans éprouver la moindre résistance, et s'aperçurent seulement alors qu'une haute et forte palissade avait été établie à son extrémité et sur ses côtés pour défendre le passage.

Les rebelles, rassemblés en masse compacte près de cette palissade et le long de la rive du Tarn, se consultaient à voix basse sur ce qu'il y avait à faire pour forcer cet obstacle imprévu, lorsque Éphraïm leva le premier sa lourde hache et en donna un coup terrible sur un des troncs d'arbres qui formaient la palissade, en s'écriant comme le prophète : — J'ébranlerai jusqu'au ciel même!

Les bûcherons imitèrent le forestier. Leurs haches entamaient l'écorce des chênes, lorsqu'une fusillade bien nourrie, sortant à bout portant à travers les interstices de la palissade, mit quelques religionnaires hors de combat.

Les travailleurs s'arrêtèrent un moment; les blessés et les morts

Digitized by Google

furent transportés sur le bord de la rivière, à l'abri d'une rangée de saules qui pouvait les garantir du feu.

— Frappez, frappez sans relâche à la porte du temple, elle s'ouvrira, s'écria Ichabod que la vue du sang paraissait mettre hors de lui; et, le premier ramassant une hache, il attaqua de nouveau la palissade. Par hasard, plusieurs nouveaux coups de feu partirent sans l'atteindre.

— Le Seigneur est avec nous! s'écria Éphraïm; il protège celui qui a sa parole.

Ces mots redoublèrent l'ardeur des assiégeans; malgré la fusillade meurtrière qui éclaircissait leurs rangs, ils travaillaient avec rage à la destruction de la palissade, ne parlant qu'à voix basse, afin de ne rien perdre des paroles du prophète ou des ordres d'Éphraïm.

Ce morne silence, seulement interrompu par les coups de feu ou par le sourd retentissement des haches et des leviers, était plus effrayant que les plus furieuses clameurs.

Deux camisards venaient encore de tomber sous le feu des miquelets, lorsqu'Éphraïm s'écria :

— Frères, que quelques-uns de nous se jettent à genoux et travaillent à saper ce retranchement; les coups des philistins ne pourront nous atteindre. Nos frères se retireront à l'abri des saules, jusqu'à ce que le passage soit forcé.

Les fanatiques obéirent; Esprit-Seguier, Ichabod et cinq ou six camisards armés de haches restèrent avec le forestier, et la palissade, ainsi attaquée par sa base, fut vigoureusement ébranlée.

Les meurtrières de cet ouvrage, pratiquées à hauteur d'homme, devinrent à peu près inutiles; les miquelets ne pouvaient que très difficilement tirer de haut en bas sur les rebelles agenouillés au pied du retranchement.

Enfin ceux-ci, après les plus grands efforts, parvinrent à se frayer un passage. Les arbres tombèrent avec fracas, aux cris frénétiques d'Israël! Israël! poussés par les camisards. Éphraïm à leur tête, ils escaladèrent aussitôt les débris de la palissade et se précipitèrent sur le pont.

Ce pont, long de vingt pieds et large de dix, était encombré de rebelles qui attaquaient la porte de l'abbaye solidement barricadée en dedans par les miquelets qui venaient de se retirer dans l'intérieur du cloître.

Tout à coup une vive lueur éclaira les bâtimens de l'abbaye, la plaine, l'horizon, le ciel; une effroyable explosion se fit entendre,

Digitized by Google

l'eau du Tarn reflua sur ses rives en bouillonnant. Le pont miné par les ordres de Poul sautait avec un bruit effroyable en mutilant et en tuant un grand nombre de camisards.

Malheureusement la commotion fut si violente que la lourde porte de l'abbaye, ébranlée par cette affreuse secousse, tomba du côté des assiégeans en entraînant avec elle les deux pans de vieilles murailles où étaient scellés ses gonds.

L'explosion avait déchiré le pont au milieu de son cintre; les religionnaires, remis de leur première terreur, franchirent cet intervalle, large au plus de quatre pieds, en se servant de la porte comme d'un pont-volant qu'ils jetèrent pour réunir les deux ruines de l'arche; alors ils se précipitèrent en foule dans l'intérieur du cloître.

A leur grand étonnement, les camisards trouvèrent cette cour déserte.

L'effet de la mine avait été si terrible, qu'un moment ils redoutèrent une explosion nouvelle. Ils s'arrêtèrent indécis, interrogeant du regard Éphraïm et le prophète.

Le forestier, inaccessible à la crainte, s'écria :

— Frères, à genoux! Remercions Dieu d'avoir béni nos armes.

— Frère, dit tout bas Esprit-Seguier à Éphraïm, pourquoi ne pas mettre à mort les philistins, et offrir leur sang à Dieu? S'ils nous échappaient?

— Pour sortir de l'abbaye, ne faut-il pas qu'ils traversent cette cour et le pont? Le fleuve rapide et profond ne cerne-t-il pas ses bâtimens de tous les côtés? Le seul bateau qui pourrait aider leur fuite n'est-il pas détruit? Prions, prions, frère; que nos voix retentissantes portent l'épouvante dans l'esprit de ces fils de Baal cachés et tremblans derrière les murailles de cette nouvelle Babylone! Que nos chants soient pour eux la trompette éclatante du jugement dernier! «Je mettrai le feu dans la maison de Hazaël, et le palais de Banadad sera consumé. Je mettrai le feu aux murs de Gaza, et il réduira ses palais en cendres, a dit le Seigneur.»

— Le feu! s'écria Esprit-Seguier avec une joie féroce; oui, oui, frère, qu'il ne reste pas pierre sur pierre de cette Ninive.

— Et les eaux rougies engloutiront ce que le fer et le feu auront épargné, ajouta Éphraïm.

Puis, se mettant à genoux, il entonna d'une voix forte le psaume de la délivrance, que les camisards, agenouillés comme lui, répétaient en chœur d'une voix formidable.

Digitized by Google

XXV.

LE MARTYR.

Pendant l'attaque de l'abbaye, l'archiprêtre s'était tenu renfermé dans sa cellule : agenouillé, il priait.

Une lampe jetait sa vacillante clarté sur son front de marbre et sur ses pommettes décolorées, tandis que ses orbites profondes et le reste de son visage amaigri disparaissaient dans l'ombre.

Au premier bruit du combat il était tombé dans ses habituelles et formidables angoisses; il frissonnait d'épouvante en songeant à l'implacable rigueur qu'il avait toujours déployée. D'un courage trop indomptable pour craindre la vengeance mortelle des religionnaires, ce n'était pas le martyre qu'il redoutait, c'était l'heure du jugement de Dieu.

Quelquefois l'ardeur belliqueuse de son caractère toujours comprimée l'emportait malgré lui. Il voulait combattre, il voulait prendre la croix d'une main, une épée de l'autre, et se jeter au milieu des assaillans. Mais bientôt il se reprochait ces velléités guerrières comme un sacrilége, et il retombait dans un abîme de doutes et de terreurs.

Tout à coup la fenêtre de sa cellule se brisa.

Poul y parut : sa barbe et sa moustache étaient noircies de poudre; il portait un corselet de fer par-dessus son buffle, sur sa tête une calotte de fer à mailles d'acier. A la main il tenait un mousquet encore fumant.

— Le radeau est prêt ; venez, dit-il d'une voix basse et brève; venez vite.

— Vous abandonnez l'abbaye et les prisonniers! s'écria l'archiprêtre avec indignation.

— J'ai fait tout ce qu'un soldat peut faire, rien de plus, rien de moins. Venez, venez. — Mais voyant que l'abbé ne bougeait pas, le partisan ajouta : Chaque seconde perdue vous coûte une année de votre vie. Oui ou non, venez-vous?

— Jamais je n'abandonnerai les ames que j'ai mission d'arracher à l'hérésie.

— Tout à l'heure vous serez vous-même une ame, si vous ne venez pas.

— Je vous ordonne de rester et....

Digitized by Google

— Au diable! tant pis pour vous! s'écria le chef des miquelets, et il disparut.

Le capitaine Poul n'était ni d'un âge ni d'un caractère à s'exagérer ses devoirs militaires jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à la complète abnégation de soi-même. Vieux soldat mercenaire dans toute l'acception du mot, probe à sa façon, il payait intrépidement de sa personne et de celle de ses gens, mais il n'allait jamais au-delà des limites du possible et du nécessaire. Il avait habilement, bravement résisté aux camisards, tant que la résistance avait été utile; la palissade du pont et la porte de l'abbaye forcées, il avait reconnu l'impossibilité de tenir plus long-temps contre des forces si supérieures. La nuit était sombre, il ne pouvait engager un combat corps à corps dans l'obscurité. Les cellules, isolées entre elles, étaient incapables d'être défendues. Profitant du désordre que l'explosion de la mine avait causé parmi les camisards, il avait prudemment opéré sa retraite en emportant ses blessés et en barricadant un passage souterrain qui communiquait de la cour du cloître au jardin extérieur, baigné par la rivière très rapide et très profonde à cet endroit.

Sachant que la barricade du passage retiendrait quelque temps les camisards, Poul fit placer tous ses gens dans un large radeau construit de planches, exécuté en quelques heures, avant l'attaque, et qui devait assurer sa fuite en cas de défaite. L'archiprêtre ayant refusé de l'accompagner, le partisan s'embarqua quelques toises au-dessus d'une des brusques sinuosités du Tarn; le courant, par l'angle qu'il formait avec la courbe du rivage, poussa le radeau sur le bord opposé. Poul et ses miquelets gagnèrent la campagne.

Lorsque les rebelles eurent chanté leur psaume, ils tinrent un moment conseil. Le profond silence qui régnait dans l'abbaye les inquiétait : ils craignaient de tomber dans une nouvelle embuscade.

Éphraïm s'aperçut le premier que la porte du passage souterrain était barricadée. Après d'assez longs efforts, cette issue fut praticable, les camisards s'y précipitèrent en foule. Arrivés dans le jardin, ils le parcoururent sans rien découvrir. La lumière qui rayonnait à travers la fenêtre de la cellule de l'abbé attira leur attention.

Cette croisée était presque de niveau avec le sol; Poul l'avait laissée ouverte en se retirant. Éphraïm s'en approcha, vit l'archiprêtre, bondit, rugit comme un tigre, et d'un saut fut dans cette chambre, Ichabod et quelques camisards l'avaient suivi. Le forestier, comme s'il eût voulu prouver que la vie du prêtre lui appartenait, mit sa large main sur l'épaule de l'abbé et s'écria avec un accent de farouche

Digitized by Google

triomphe et de dérision cruelle, en faisant allusion à la faite des miquelets : « Tes braves, ô Theman, seront saisis de terreur, parce « qu'il y aura eu un grand carnage sur la montagne d'Ésaü. »

L'archiprêtre restait assis, tenant ses deux mains appuyées sur les bras de sa chaire. Il était aussi digne, aussi calme, aussi souverainement imposant, que s'il eût, du haut de son siége abbatial, présidé son chapitre de Laval, en assemblée solennelle; il tourna lentement la tête, et, sans répondre à Éphraïm, il lui jeta un regard si majestueux, si empreint d'une résignation intrépide, que le forestier baissa les yeux.

— Mort! mort au fils de Bélial! crièrent les camisards en se précipitant dans la cellule.

— Frères, justice sera faite; il faut que ma vision s'accomplisse, dit Éphraïm; mais, avant tout, il faut découvrir les soldats, qui nous tendent peut-être quelque embûche, et délivrer nos frères. La mort de l'archiprêtre de Baal sera douce à leurs yeux. Esprit-Seguier, ajouta le camisard en s'adressant à son lieutenant, garrotte ce satan, je reviens.

Les perquisitions d'Éphraïm furent vaines, il ne découvrit pas les miquelets. Lorsqu'il descendit dans les caves pour délivrer les protestans prisonniers, quelques-uns lui apprirent qu'ils avaient vu par les soupiraux les soldats s'embarquer sur un radeau.

Rassuré sur ce point, Éphraïm remonta, suivi des malheureux que l'archiprêtre retenait dans les ceps.

Lorsqu'ils apprirent que leur persécuteur était au pouvoir des rebelles, presque tous poussèrent des cris de meurtre et de vengeance. Jérôme Cavalier, des femmes, des jeunes filles et quelques religionnaires aussi humains que le fermier, essayèrent en vain de s'opposer aux projets sanguinaires du plus grand nombre; ils ne furent pas écoutés. Ne voulant pas assister à la scène effrayante qui allait se passer, ils se réfugièrent dans une des cellules abandonnées.

L'archiprêtre, assis et garrotté dans sa chaire, les mains attachées derrière le dos, fut apporté par deux Cevenols au milieu de la cour du cloître.

Quatre piques furent plantées en terre; à leur manche on attacha quatre torches de bois résineux, qui jetèrent une clarté rougeâtre sur ce terrible tableau. Les arceaux du cloître semblaient teints de sang et se découpaient sur l'ombre noire des galeries.

Les étoiles brillaient au ciel; on entendait au loin le murmure de la rivière, car les camisards gardaient un silence farouche, presque

Digitized by Google

solennel. Ils croyaient punir un coupable et non assassiner un innocent.

A la droite de l'archiprêtre enchaîné était Éphraïm, appuyé sur sa hache; à sa gauche Ichabod, vêtu de sa tunique rouge, les yeux levés au ciel, les bras croisés sur sa poitrine, et le corps agité d'un tremblement nerveux.

L'abbé promenait sur cette foule menaçante un regard rayonnant de sérénité; il espérait que son martyre serait peut-être accepté par Dieu en expiation de la trop grande sévérité qu'il avait déployée.

— Frères, dit Éphraïm d'une voix retentissante, que ceux qui ont été traînés dans les ceps prennent place au premier rang, il leur appartient. Que ceux d'entre les soldats de l'Éternel qui ont été frappés dans leur famille prennent aussi place au premier rang, il leur appartient.

Les ordres d'Éphraïm furent exécutés avec un recueillement funèbre; le garde d'Aygoël présidait aux apprêts de ce sanglant sacrifice avec un effrayant sang-froid, avec une régularité lugubre : on eût dit un pontife ordonnant une cérémonie religieuse.

L'archiprêtre fut entouré d'un cercle étroit, resserré, composé de ses ennemis les plus acharnés, qui attachaient sur lui des regards avides de vengeance.

— Tu as tué par l'épée, tu seras tué par l'épée, dit Éphraïm à l'abbé Du Chayla. « Tu seras couvert de confusion à cause des meurtres que tu as commis et de la violence dont tu as usé à l'égard de Jacob, ton frère... Tu périras pour jamais. »

— Mon frère, dit l'abbé, vous profanez la parole du Seigneur. Ne commettez pas un nouveau meurtre, un nouveau sacrilége. Oh! ce n'est pas ma vie que je vous dispute, elle appartient à Dieu. C'est votre ame que je veux sauver. Abjurez votre fatale hérésie, revenez à la véritable église. La clémence du Seigneur est inépuisable. Je vous le dis à ce moment suprême, abjurez, abjurez : vous serez pardonnés, ô mes frères; ne vous perdez pas à jamais!

L'abbé prononça ces mots d'une voix ferme et douce, avec un accent rempli de tendre pitié. Les approches de la mort, l'ineffable espoir que ses douleurs lui seraient comptées par la divine miséricorde détendaient cette ame inflexible. La sublime charité du christianisme lui faisait prendre ses bourreaux en une commisération profonde.

Digitized by Google

dernière

s
e-
loit
n qui

Digitized by Google

— *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam* (1).

Laporte s'avança ensuite, et frappa l'archiprêtre en disant : — Voilà pour mon fils, que tu as fait rouer vif à Montpellier. Sois maudit!

Et il donna le poignard à Cadoine d'Anduze.

L'abbé perdit beaucoup de sang à cette seconde blessure; il pencha la tête sur son épaule, et eut encore le courage de dire d'une voix suppliante et affaiblie :

— *Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, et exultabit lingua mea justitiam tuam...* (2).

Cadoine d'Anduze frappa ensuite l'archiprêtre en disant : — Voilà pour mon père, ministre du Seigneur, que tu as fait brûler à Nîmes. Sois maudit!

Ce dernier coup fut mortel.

L'archiprêtre ferma les yeux, murmura ces dernières paroles :

— *Miserere mei Deus..... secundum magnam..... misericordiam tuam* (3).

Et il mourut.

Malgré la mort de l'abbé, la procession homicide des religionnires ne s'arrêta pas.

Tous ceux qui avaient quelques représailles à exercer contre l'archiprêtre frappèrent son cadavre avec la même solennité, en prononçant les mêmes paroles de récrimination et de malédiction.

Son corps reçut cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles (4). Après cette épouvantable exécution, les religionnaires quittèrent l'abbaye sous la conduite d'Éphraïm. Ils portèrent le cadavre de l'archiprêtre au carrefour des quatre routes.

Il y fut pendu à la Croix-du-Sang.

(1) « Du fond de l'abîme, Seigneur, je pousse des cris vers vous; Seigneur, écoutez ma voix. » (Ps. de la Pénit., 129.)

(2) « O Dieu! mon Sauveur, délivrez-moi des peines que méritent mes actions sanglantes, et je publierai avec joie votre justice. » (Ps. de la Pénit., 129.)

(3) « Ayez pitié de moi, mon Dieu! selon l'étendue de votre miséricorde. »

(4) Chaque coup qu'on lui portait était accompagné d'un : — voilà pour avoir fait condamner un tel ou une telle à la mort; — voilà pour avoir fait condamner un tel aux galères; — voilà pour les violences que tu as exercées contre mon père, ou contre ma mère, ou contre ma sœur. — Mais comme les violences dont on l'accusait étaient en trop grand nombre pour trouver assez de place sur son corps, il fallut mettre fin à ces sanglans reproches; bientôt son corps ne fut plus qu'une plaie. Un curé historien assure qu'il reçut cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles. (*Histoire des Camisards*, liv. I.)

Digitized by Google

Ainsi s'accomplit la vision d'Éphraïm, qui s'écria une dernière fois d'une voix retentissante:

Ainsi périssent les loups ravisseurs! Ainsi a péri l'archiprêtre de Baal!

Presque tous les huguenots qui avaient pris part à ce meurtre se retirèrent dans les montagnes inaccessibles des Cevennes sous la conduite d'Éphraïm, et s'y organisèrent en partisans.

La guerre civile était désormais déclarée.

L'assassinat de l'archiprêtre des Cevennes par les gens d'Éphraïm, le massacre des dragons de Saint-Sernin par les gens de Cavalier, tels furent les premiers et sanglans défis que les camisards jetèrent au pouvoir royal et religieux de Louis XIV.

Le grand roi, par les persécutions monstrueuses, par les cruautés inouïes qu'incessamment il exerça sur ces malheureux peuples depuis la révocation de l'édit de Nantes, a dû compte à Dieu, et doit compte à l'histoire des flots de sang et des horreurs sans nom qui ont épouvanté l'Europe pendant cette terrible guerre.

EUGÈNE SUE.

Digitized by Google

ANDRÉ VÉSALE.

(1514 — 1564.)

PREMIÈRE PARTIE.

Durant les trente années qui unissent la fin du XVIIe siècle au commencement du XVIIIe, il s'est enraciné, en Europe, une opinion qui, bien que souvent et courageusement combattue, semble prévaloir aujourd'hui. C'est l'idée que tout ce que l'intelligence des hommes de l'antiquité nous a légué, n'est plus aujourd'hui, pour nous, qu'un ensemble de faits épuisés, propres peut-être à entretenir parfois la curiosité et la souplesse de notre esprit, mais dont il ne serait plus possible de rien tirer qui pût s'appliquer soit aux besoins de l'ame, soit à ceux du corps chez les nations modernes.

L'antiquité et ses œuvres est décidément répudiée par les générations actuelles; et pour en fournir une preuve irrécusable qui comprend toutes les autres, je me bornerai à signaler l'infériorité toujours croissante des études universitaires, causée par l'indifférence, le mépris même que témoignent les classes les plus élevées de la société pour la connaissance des langues anciennes.

Cette opinion, qui se fortifie de jour en jour, est certainement l'une des graves erreurs que caresse notre siècle, ce siècle qui sacrifie tout au moment présent, à la journée qui s'écoule, et pour lequel le passé est comme non avenu, et l'avenir obscur comme le néant.

Digitized by Google

Malgré la complaisance plus que gasconne avec laquelle on constate les immenses progrès des lumières, le perfectionnement indéfini des sciences, et le bien-être auquel est appelée l'humanité, je pense qu'à d'autres époques l'homme intelligent s'est trouvé parfois dans des conditions plus favorables pour lui et pour ses semblables, que celles où nous sommes aujourd'hui; par exemple, lorsqu'ayant plus de respect pour le passé et plus de foi dans l'avenir, il s'efforçait, par ses œuvres, de faire honneur à ses aïeux, et de mériter la reconnaissance de la postérité.

Telle fut, en effet, la disposition d'esprit des hommes éminens en tous genres, qui concoururent pendant près de deux siècles au grand œuvre de la renaissance des lumières en Europe, et au nombre desquels André Vésale doit être placé.

Cet homme fut sans doute un novateur très hardi; mais à côté de cette qualité douteuse, il en avait d'autres excellentes, solides, qui l'empêchèrent constamment de rien hasarder sans être sûr de son fait. On va voir quel fonds de connaissances il fallait qu'il eût acquis par l'étude et l'expérience, dès l'âge le plus tendre, pour déterminer, avant qu'il eût accompli sa vingt-huitième année, une révolution complète dans la science qu'il cultivait, l'anatomie.

André Vésale est né à Bruxelles, capitale du Brabant, le dernier jour du mois de décembre 1514. Son père, qui portait aussi le prénom d'André, était préparateur de médicamens de Charles-Quint. Son grand-père, Everard Vésale, mathématicien très habile, auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine qu'il cultivait, avait acquis de la célébrité par les commentaires qu'il fit sur les livres de Rhazès, que tous les médecins étudiaient alors, ainsi que sur les quatre premières sections des aphorismes d'Hippocrate. Le père d'Everard, le bisaïeul d'André, nommé Jean, fut médecin de l'empereur Maximilien. Il pratiqua et enseigna son art, et l'on rapporte qu'il avait dépensé une partie de sa fortune à rassembler les manuscrits les plus précieux traitant de la médecine. Enfin Jean avait eu pour père Pierre Vésale, médecin aussi, et qui dans son temps avait joui d'une assez grande célébrité.

Le frère d'André Vésale, le grand anatomiste dont je vais m'occuper, François, dominé par l'instinct de la famille, ne put résister au désir d'étudier aussi l'anatomie, ce qu'il fit avec succès. Par condescendance pour ses parens, François étudia bien d'abord la jurisprudence, mais il revint bientôt à la médecine. Il mourut jeune.

On a observé, dans les diverses éditions des premiers ouvrages publiés par Vésale, que l'orthographe de son nom n'est pas toujours la même. Avant qu'il l'eût écrit ainsi : *Vesalius*, on lisait tantôt *Wesalius* ou *Wesalius*. Sa famille, originaire de Clèves, portait trois belettes dans ses armes, ce qui fait supposer que le mot flamand, d'origine saxonne, *wesel*, a pu faire écrire originairement le nom de Vésale avec un W.

Les Vésale, on le voit, formaient une véritable dynastie de médecins, et je rapporte leur généalogie et leur origine, non-seulement parce que l'on n'a pas manqué de faire des rapprochemens entre cette famille et celle des Asclé-

Digitized by Google

piades ou enfans d'Esculape, mais aussi et surtout à cause de l'influence salutaire que les honorables souvenirs de ses aïeux ont eue sur le grand anatomiste André Vésale.

En effet, médecin de *race*, si je puis m'exprimer ainsi, il sentit de très bonne heure le besoin de ne pas dégénérer. Ses parens, mus sans doute par un sentiment de la même nature, le placèrent très jeune au collége de Louvain, afin qu'il fût imbu dès son enfance de la doctrine péripatétique. On ne saurait douter que l'intelligence et les progrès de Vésale aient été extraordinaires, puisque vers seize ou dix-sept ans, outre le latin qu'il écrivait habituellement, et le grec qu'il possédait assez bien pour que plus tard il fût chargé par l'imprimeur vénitien Junta de corriger les épreuves du texte de Galien, il connaissait encore la langue arabe.

Cependant de tels efforts, plus que suffisans à l'emploi d'une intelligence même distinguée, ne furent en quelque sorte qu'un travail préparatoire pour le jeune Vésale qui, ne cherchant dans les langues qu'un moyen de transmission d'idées, réservait toute la force de son esprit et de son attention pour l'étude de la physique et de l'anatomie. En effet, malheur aux rats, aux taupes et aux animaux domestiques qui tombaient entre les mains déjà savantes du jeune écolier, car il les disséquait impitoyablement pour en étudier l'organisation.

Cette chasse aux animaux, que l'on aurait tort de confondre avec des espiégleries d'enfant, étaient au contraire pour Vésale l'occasion d'études extrêmement sérieuses. Elles atteignirent si promptement une grande portée, que presqu'aussitôt après ses premières dissections, Vésale fréquenta l'université de Louvain où l'on étudiait l'anatomie. Bientôt il passa à celle de Montpellier où il séjourna jusqu'au moment où, attiré par la grande réputation de Jacques Dubois, *Jacobus Sylvius*, car les savans traduisaient alors leurs noms en latin, il ne tarda pas à aller se ranger au nombre des auditeurs de ce fameux professeur d'anatomie à l'Université de Paris. Or, à cette époque, André Vésale ne pouvait pas avoir plus de quatorze ans.

Son ardeur pour l'étude était excessive; aussi la communiqua-t-il à ses nouveaux condisciples. Son intelligence et son infatigable activité le firent même remarquer par le vieux Sylvius, qui, en faveur des qualités éminentes qu'il reconnut à son nouvel élève, se montra moins sévère à son égard pour l'observation de la discipline établie dans son amphithéâtre. Les dissections d'animaux ne duraient que trois jours, et, en outre, elles ne pouvaient être faites que par un chirurgien désigné pour cet objet. Vésale prit sur lui de revenir après les leçons, accompagné de ses camarades, pour interroger plus longtemps la nature, et là, le jeune anatomiste usant pour son compte, et pour celui de ses amis, de la supériorité qu'il avait déjà acquise, recommençait la leçon, et rectifiait même souvent les erreurs que le maître avait laissé échapper. Plus d'une fois, Sylvius, rentrant tout à coup, trouva le jeune auditoire occupé à repasser les démonstrations qu'il avait faites. On rapporte même qu'un jour le célèbre professeur ayant avoué qu'il lui avait été impossible de trouver

Digitized by Google

les petites membranes qui tapissent l'aorte et les veines, Vésale et ses amis se mirent à les chercher avec tant d'ardeur que le lendemain ils purent les indiquer à leur maître.

Je n'insisterai pas, comme la plupart des biographes de Vésale, sur les tours d'écolier qu'il fit, ainsi que ses camarades, pour se procurer, en les dérobant, des os et des squelettes, soit au cimetière des Innocens, soit à Montfaucon, où des chiens furieux les attaquèrent. Ces détails prouvent ce que tout le monde sait, qu'au temps de Vésale certaines prohibitions rendaient les études anatomiques assez difficiles, et que ces défenses même redoublaient la passion que Vésale avait pour la science.

Mais ce qui donne une bien autre idée de l'espèce de fureur avec laquelle cet homme a étudié, c'est que de Paris il retourna à Louvain pour être prosecteur et démonstrateur d'anatomie en public, sous la direction de Jean Armentenarius, célèbre professeur de médecine en cette ville; c'est qu'en 1528, lorsqu'il atteignait à peine sa quinzième année, il fut appelé, en qualité de médecin-chirurgien, pour traiter une épidémie; c'est qu'à vingt ans, en 1535, lorsqu'on se proposait de faire la guerre à la France, il fut choisi médecin-chirurgien attaché à l'armée et appointé en cette qualité; c'est qu'à compter de l'âge de vingt-deux ans il fut appelé successivement à Venise, à Bologne, à Padoue et à Pise, pour démontrer publiquement l'anatomie, et qu'enfin il était à peine dans sa vingt-huitième année quand, en 1543, il publia son livre *De Humani corporis fabricâ*, de la Structure du corps humain, ouvrage qui, ainsi qu'on le verra bientôt, changea subitement la marche de la science de l'anatomie en Europe, et lui donna l'impulsion à laquelle elle obéit encore aujourd'hui.

A vrai dire, la vie de ce grand anatomiste, la portion de son existence au moins par laquelle il se recommande à la reconnaissance et à l'admiration de la société, est comprise dans les quatorze années qui se sont écoulées depuis ses études à l'université de Paris jusqu'à l'époque où il publia son grand ouvrage. Mais pour apprécier la nouveauté de ses travaux, ainsi que le courage extraordinaire dont il a fallu que cet homme fût doué pour les poursuivre, les mettre en ordre et les publier, il est indispensable que l'on sache dans quel état se trouvaient alors la médecine et l'anatomie en Europe, et les principales vicissitudes qu'avaient éprouvées ces connaissances lorsque Vésale les reprit en sous-œuvre.

Sans m'arrêter au dieu Esculape, dont les enfans ou les disciples reçurent l'art de guérir, je rappellerai que les héritiers directs de cette divinité mystérieuse, les Machaon, les Podalire, apparaissent dans l'Iliade, où on les voit exercer simultanément la médecine et la chirurgie, tout en combattant sous les murs de Troie.

L'introduction du culte d'Esculape dans la Grèce est attribuée à ces deux héros, dont l'un, Machaon, le porta dans le Péloponèse, et l'autre, Podalire, dans l'Asie mineure.

C'est à cette époque que l'on fait remonter la fondation de ces temples d'Es-

Digitized by Google

culape nommés en grec *asclépions*, dans lesquels, outre le culte rendu à la divinité, on recevait les malades qui venaient consulter. Les prêtres desservant ces temples passaient pour les fils d'Esculape, et ces *asclépiades*, instruits dans l'art de guérir et augmentant leurs connaissances par l'expérience journalière, soignaient les malades et transmettaient à leur tour la science qu'ils avaient acquise en pratiquant.

Peu à peu ces prêtres, qui tenaient note des cas de maladie qu'ils avaient étudiés, résumèrent leurs observations, en firent des corps d'ouvrages, et c'est ainsi que ces temples, ces asclépions, devinrent en même temps des espèces d'hôpitaux et des écoles où l'on allait étudier la médecine. Il s'en établit un grand nombre; les plus célèbres au ve siècle avant Jésus-Christ étaient ceux de Cyrène, de Rhodes, de Gnide, de Cos, et la science sacerdotale y était essentiellement empirique.

Comme la poésie, comme la musique, la danse, l'architecture et la sculpture, comme la peinture et le théâtre, c'était sous la protection des prêtres et dans les temples que la médecine avait pris naissance.

Mais aux approches du siècle de Périclès, et lorsque les connaissances de tout genre commençaient à s'infuser dans l'esprit des populations, les philosophes, en recherchant les lois générales et particulières de la nature, se mirent à disséquer moralement et physiquement l'homme pour le mieux connaître; et de cette connaissance plus ou moins parfaite, ils tirèrent des principes propres à leur faire connaître les lois qui règlent l'équilibre ou l'altération de la santé. Ce n'est, il est vrai, qu'indirectement qu'Empédocle, Parménide et quelques autres empiétèrent sur le terrain de l'art de guérir; mais l'ardeur avec laquelle les philosophes, depuis Démocrite jusqu'à Aristote, firent des dissections d'animaux et sans doute d'hommes, fonda la science de l'anatomie, et fit nécessairement concevoir l'idée de pouvoir guérir méthodiquement aussitôt que l'analyse de toutes les parties qui composent le corps humain permettrait d'établir un système physiologique invariable. Tel fut le rêve admirable des philosophes grecs, dont les observations anatomiques sont sans doute très imparfaites, mais qui, malgré les erreurs qu'elles renferment, brillent ordinairement par une espèce de divination puissante qui les porte parfois à deux doigts de la vérité. Quoi qu'il en soit, ce sont les philosophes de la Grèce qui ont jeté les bases de la science de l'anatomie et l'ont fait entrer comme un élément indispensable dans l'art de la médecine, exercée empiriquement jusque-là dans les asclépions.

Cette diversion, cette concurrence apportée à la doctrine des médecins sacerdotaux, par la nouvelle méthode de guérir que proposaient les philosophes, n'est pas la seule que les asclépiades eurent à soutenir. On sait jusqu'à quel point l'usage des jeux gymnastiques était répandu en Grèce, et il est certain que les palestres y étaient encore plus nombreuses que les asclépions. De ce qui n'était ordinairement qu'un délassement ou un exercice pour le corps, on fit un art très compliqué. L'idée de former les hommes aux chances des combats se joignit à la mode, et les palestres devinrent de bonne heure, en

Digitized by Google

Grèce, des établissemens où non-seulement on enseignait très méthodiquement la lutte et le pugilat, mais dans lesquels il se forma des hommes qui traitaient les fractures et les luxations, résultats fréquens de ces jeux. A ces talens, les médecins de palestres joignirent bientôt celui d'étudier le régime le plus favorable à l'entretien de la santé et au développement des forces de leurs disciples athlètes, en sorte qu'après un certain laps de temps ces hommes acquirent assez de réputation, par leurs cures et par les règles d'hygiène qu'ils prescrivaient, pour que beaucoup de malades aimassent mieux fréquenter les palestres que les asclépions.

On se figure facilement le grand nombre et la variété des observations hygiéniques, médicales et anatomiques qui durent être faites simultanément, pendant plusieurs siècles, par les asclépiades, les philosophes et les médecins de palestres. Ces observations furent le plus ordinairement consignées dans des livres. Or, ce furent ces élémens de la médecine antique que trouva et qu'employa Hippocrate, lorsqu'il commença à fonder sa doctrine.

Mais je me laisserais entraîner trop loin, et tout-à-fait hors de mon sujet, si je cherchais à donner ici une idée même superficielle du système médical de cet homme célèbre. Il suffira de dire que, guidé sans doute par les deux modes d'observation de la nature, employés, l'un par les prêtres et les médecins de palestres, l'autre par les philosophes, Hippocrate, en interrogeant l'état extérieur du malade, cherchait plutôt à connaître le développement général d'une maladie, dans l'intention de la guérir, qu'à en observer scientifiquement le siége et la marche.

Cette manière synthétique d'observer et de comprendre les choses de la nature était particulière à la race hellénique, et je crois pouvoir fortifier cette remarque en la rendant plus nette par le rapprochement que je vais tenter de faire entre la puissance d'intuition d'un statuaire, tels que Phidias ou Polyclète, et celle d'un médecin comme Hippocrate.

C'est un fait avéré et reconnu que les connaissances anatomiques du médecin de Cos étaient vagues et extrêmement imparfaites. A plus forte raison, Polyclète devait-il être complètement étranger à cette science, puisque c'est à peine si Aristote parvint un peu plus tard à distinguer précisément quelques muscles. Cependant tous ceux qui ont étudié la statuaire grecque, art dont les principes, dont les *canons* (1) établis par Polyclète, ont été traditionnellement suivis jusque sous les empereurs romains, certifieront qu'il n'y a pas une

(1) Il est digne de remarque que le renseignement le plus complet que nous ayons sur le *canon* du statuaire Polyclète nous ait été transmis précisément par un médecin de l'antiquité. Voici ce qu'en dit Galien, dans son livre : *Sur les opinions d'Hippocrate et de Platon :* « La beauté du corps réside dans les proportions harmonieuses (*symmetria*) des parties, comme il est dit dans le *Canon* de Polyclète. En effet, dans ce traité, Polyclète nous enseigne les lois des proportions. Ce statuaire, voulant confirmer sa doctrine par un exemple, fit une statue conformément aux principes qu'il a établis dans son livre, et il donna à l'écrit et à la statue le titre commun de *Canon* (règle). »

Digitized by Google

seule statue faite entre ces deux époques sur laquelle on puisse relever la plus légère faute d'anatomie, et surtout qui présente le moindre désordre dans la pondération et les attitudes du corps humain ou de celui des animaux, tandis qu'au contraire, et j'en appelle ici à tous ceux qui pratiquent et étudient les arts, c'est à partir du XVIe siècle de notre ère, lorsque la science de l'anatomie a été étudiée analytiquement dans les amphithéâtres par les artistes, que les erreurs les plus grossières se sont habituellement introduites dans la représentation des figures nues. Eh! que l'on n'argue pas, à ce sujet, de l'infériorité de tel ou tel artiste pour expliquer l'introduction de ce défaut, car c'est au grand Michel-Ange et à son école que l'on est en droit de la reprocher particulièrement.

Je conçois donc que, si un statuaire, qui n'étudie le corps humain qu'à travers son enveloppe et sa surface, peut cependant le rendre avec assez de vérité, dans ses formes apparentes et par ses mouvemens, pour faire sentir que profondément s'étendent ici des os, là des tendons; que plus intérieurement sont logés des viscères mous et flottans; que les muscles se contractent ou se relâchent, en raison des divers mouvemens, et qu'enfin l'artiste arrive à exprimer les passions, les sentimens, et jusqu'à la pensée, il n'est pas impossible qu'un médecin saisisse l'ensemble et l'unité d'une maladie par la seule inspection de l'extérieur de celui qui souffre. Si les connaissances anatomiques et physiologiques étaient rigoureusement complètes, je concevrais que le médecin comme le statuaire dussent s'y fier; mais, en fait de science, il n'y a pas d'à peu près, et l'on ne se trompe jamais plus grossièrement que quand on se fie en aveugle à une science encore imparfaite.

Malgré l'épithète de *dogmatique* donnée à la médecine d'Hippocrate, et tout en accordant que ce médecin était devenu plus savant que beaucoup d'autres, je pense qu'il envisageait la médecine comme un art, et qu'il ne serait peut-être pas sans danger de prétendre la réduire ou l'élever à l'état de science. Quoi qu'il en soit, lorsque l'on évalue ce que savait Hippocrate en anatomie et en physiologie, relativement aux recherches sur ces sujets, telles qu'on les poursuit analytiquement depuis Galien et André Vésale, il paraît certain que ce grand homme ignorait ces deux sciences. Il faut même ajouter que, malgré les admirables travaux d'Aristote sur l'organisation comparée des animaux, ce philosophe était, à peu de chose près, dans le même cas qu'Hippocrate, ce qui n'empêcha ni l'un ni l'autre de saisir et de comprendre synthétiquement les choses naturelles, et d'en tirer des vérités qui nous émerveillent encore.

Long-temps les médecins et les philosophes ne firent que combiner diversement les connaissances positives qui leur avaient été léguées par ces deux grands hommes, et la science de l'anatomie fit peu de progrès, jusqu'au moment où l'école de médecine d'Alexandrie se rendit célèbre par les travaux que l'on y fit pour étendre les notions que l'on possédait sur les différentes parties du corps humain. Mais, d'une foule de livres d'anatomie composés dans cette école, aucun n'est parvenu jusqu'à nous, et nous savons seulement, par le témoignage de Pline, que le fameux médecin Hérophile *avait disséqué trois*

Digitized by Google

cents cadavres de sa main, sans compter les corps de gens qu'il avait ouverts tout vivans! « *Quin! et spirantium præterea viva aperuisse corpora.* »

Il n'est pas vraisemblable que les connaissances anatomiques d'une école qui pratiquait tant d'expériences n'aient pas été poussées assez loin; ce qui me paraît le plus sûr pour en apprécier la solidité et l'étendue, au moins par induction, c'est de supposer qu'elles tenaient le milieu entre les découvertes d'Aristote et celles que fit ensuite Galien dans cette science.

De tous les livres que nous a légués l'antiquité païenne sur la médecine et l'anatomie, ce sont les ouvrages de Galien (1) qui nous offrent les observations scientifiques les plus précises, les plus abondantes et les mieux coordonnées. A juger de la célébrité et de l'autorité que s'est acquises Galien par ses études, par sa pratique et ses écrits, il est certain que, sous le rapport de la science anatomique, il avait dépassé tous ses contemporains. C'était même, à cet égard, un génie précurseur. L'étude de l'anatomie comparée des animaux et de l'homme, qui avait été l'objet des veilles des plus grands philosophes grecs, mais plus particulièrement dans le but de connaître la nature de l'homme que pour le délivrer des maladies, ces connaissances anatomiques devinrent pour Galien le point de départ de tout le système médical qu'il s'efforce d'établir. Sous ce rapport, ses livres devinrent tout aussitôt des lois respectables, dont l'autorité se maintint en Europe pendant treize siècles, depuis Septime Sévère jusqu'à Charles-Quint, et l'on peut même dire jusqu'à la découverte de la circulation du sang par Harvey, en 1619.

Entre l'apparition de Galien et celle d'André Vésale, les seuls travaux anatomiques qui aient été conduits avec pénétration, sincérité et prudence, sont dus aux médecins arabes. Ceux-ci, depuis le VIIIe siècle jusqu'au XIIIe, ont écrit sur ces matières, soit près des kalifes à Bagdad, soit sous le règne des Maures en Espagne (2).

(1) Claudius Galenus, né à Pergame vers l'an 131 de Jésus-Christ, alla étudier la médecine à Alexandrie, puis vint à Rome en 169. Après avoir voyagé en Asie, il se fixa à Rome, où l'avait appelé Marc-Aurèle. De retour à Pergame, sa patrie, il y mourut en l'an 200 avant Jésus-Christ. C'est à Rome qu'il a composé la plus grande partie de ses ouvrages.

(2) Voici quels sont les plus célèbres médecins et anatomistes arabes : *Rhazès* (Mohammed-Ebn-Secharjah-Abou-Bekr-Arrasi), né à Ray, ville de l'Irak, vivait sous le kalife Almanzor, et est mort en 923. C'est un des plus habiles médecins arabes; ses ouvrages, fort savans et dignes à quelques égards d'être encore consultés, ont aidé à la renaissance de la médecine en Europe jusqu'au XVIe siècle. C'est le premier auteur qui fasse mention de l'eau-de-vie, *arak*. — *Avicennes*, dit le prince des médecins, né à Bochara en 980, est mort en 1036. Son principal ouvrage, auquel il donna le titre de *Canon* (règle), est un immense recueil de tout ce qui avait été dit avant lui sur la médecine par les auteurs grecs et arabes. Ce livre eut une autorité absolue pendant le moyen-âge, lorsque l'ignorance de la langue grecque forçait d'avoir recours aux écrits d'Avicennes. En somme, il n'a fait que reproduire ce qu'il avait trouvé dans les livres de Galien, d'Aëtius et de Rhazès, et quand il s'écarte de Galien, c'est ordinairement pour se conformer aux opi-

Digitized by Google

Jusqu'au XIIIe siècle, les médecins d'Europe, si ce titre peut être donné ou à des ignorans de bonne foi ou à des charlatans tels que ceux qui alors prenaient ce titre, les médecins enfin, avaient complètement perdu la tradition des études faites sur la nature, celle même de l'observation empirique, et ils traitaient toutes les maladies avec des remèdes de *bonnes femmes* et des amulettes.

C'est en Italie et par l'intermédiaire des traductions arabes, que vers le XIIe siècle, on entendit parler d'Aristote et de Platon, d'Hippocrate et de Galien; ainsi se communiqua cette grande lumière qui réveilla tous les esprits et détermina la renaissance des connaissances humaines en Europe.

Vers 1315, lorsque Dante terminait ses trois cantiques, on ouvrait à Bologne le premier amphithéâtre de dissection. Depuis un siècle que la lecture des ouvrages de Galien était devenue fréquente, au milieu de tous les érudits médecins que l'admiration pour le médecin de Pergame avait fait pulluler, il se présenta un homme, Mondini, à qui il vint l'idée de s'assurer de l'exactitude des recherches anatomiques de Galien, en en faisant lui-même de nouvelles. Prenant pour point de départ les travaux de cet homme, il disséqua publiquement des corps humains, et de ses leçons composa bientôt un livre sur l'anatomie. La nouveauté et le mérite de cet ouvrage le firent accueillir avec tant de faveur, que presque toutes les villes d'Italie ordonnèrent par décret public que le livre de Mondini sur l'anatomie fût lu et servît à la démonstration dans leurs académies. Le succès fut aussi constant qu'il avait été rapide, car, en effet, pendant près de trois siècles, on a conservé religieusement cet usage, en ayant soin toutefois d'ajouter au livre de Mondini toutes les découvertes nouvelles que l'on faisait successivement dans la science. Malgré les erreurs grossières dans lesquelles ce premier anatomiste est tombé quelquefois, il y avait cependant dans son livre une qualité précieuse; il avait été écrit d'après nature, en présence des parties disséquées à mesure, sans que l'imagination du démonstrateur eût eu le temps d'altérer le témoignage de ses yeux; et, en outre, Vésale l'a reconnu lui-même, la description de Mondini est claire, précise et très simple.

On consignait ordinairement dans ce livre les nouvelles découvertes sous la

nions d'Aristote. — *Albucasis*, né à Cordoue, mort en 1122, a écrit un ouvrage fort remarquable sur la pratique de la chirurgie. L'idée lui en fut suggérée par la négligence avec laquelle on pratiquait les opérations chirurgicales, défaut qu'il attribue à l'ignorance des médecins espagnols en anatomie. On voit qu'à divers siècles cette question fondamentale s'est représentée. — *Averrhoës* (Mohammed-Aboul-Walid-Ebn-Achmad-Ebn-Rosohd) fut plutôt philosophe que médecin. Dans l'une et l'autre science, il se montre partisan passionné d'Aristote, et tous ses efforts ont été employés à faire cadrer l'art de la médecine avec les doctrines du péripatétisme. Il est né à Cordoue, et mort à Maroc en 1217. Vers la fin du moyen-âge et au commencement de la renaissance, Avicennes et Averrhoës avaient une autorité immense, même sur les esprits les plus éclairés. Dante et Pétrarque les placent dans la compagnie des plus grands hommes de l'antiquité.

Digitized by Google

forme de commentaires. Je ne signalerai que ceux de Jean de Carpi, professeur d'anatomie à Bologne, parce que, outre le mérite qu'on leur reconnaît, ils présentent une innovation importante dans les études anatomiques. C'est le premier livre sur cette matière dans lequel on ait joint des figures pour faciliter l'intelligence du texte. Il a été publié en 1521, au moment même où Léonard de Vinci et Michel-Ange, s'étant passionnés pour cette science, venaient d'introduire les études anatomiques dans celles de l'art.

C'est un fait qu'on a déjà constaté, qu'en Grèce, du temps de Platon, de Phidias et d'Aristote, comme en Italie, au temps de Marsile Ficin, de Michel-Ange et de Vésale, la philosophie, les arts et l'anatomie ont fait cause commune et réuni leurs efforts pour sonder et découvrir la nature de l'homme en l'observant sous son triple aspect, intellectuel, apparent et matériel.

De tous les artistes de la renaissance, Léonard de Vinci est celui qui a donné à ses études sur l'anatomie le tour et la direction à la fois les plus philosophiques et les plus scientifiques. Après avoir étudié le corps humain sous Marc-Antonio della Torre, professeur à Padoue, Léonard, qui résumait les leçons en dessinant les parties disséquées, rassembla plus tard ces études; elles servirent de base à son *Traité d'Anatomie pittoresque*, qui, malheureusement, est perdu. Cependant, d'après quelques croquis à la plume, dessinés en marge des feuilles qui composent le grand manuscrit atlantique de Léonard, conservé à l'Ambroisienne à Milan, d'après un dessin très terminé du même manuscrit, représentant une main artificielle et mécanique, destinée à remplacer celle d'un manchot, on peut s'assurer que le grand artiste avait des notions très précises d'anatomie, quant à ce qui touche au moins aux organes du mouvement. J'ajouterai même que les passages de son *Traité de Peinture*, où il parle de la pondération dans les divers mouvemens du corps humain, renferment des observations d'une justesse exquise, et dont on ne trouve les analogues que dans le bel ouvrage d'Aristote sur *le Mouvement et la Marche des Animaux*.

Cette impulsion scientifique donnée à l'art par Léonard de Vinci pendant les années où les plus célèbres peintres et sculpteurs de l'Italie produisaient leurs chefs-d'œuvre, ne forme pas, dans l'histoire de l'esprit humain, une circonstance que l'on doive rejeter sur l'influence du génie particulier de tel ou tel homme; car la transition analogue se manifesta en Grèce lorsque le peintre Pamphile, disciple d'Eupompe, maître d'Apelles et contemporain d'Aristote, enseigna dans son école, qu'il était impossible de devenir bon peintre sans être versé dans les mathématiques.

Cette transformation de l'art en science a sans doute quelque chose d'inévitable et de fatal en soi. Léonard de Vinci fut le premier grand peintre qui la détermina. Une foule d'autres suivirent son exemple. Mais pour constater le fait sans citer un trop grand nombre d'ouvrages, j'indiquerai le livre qu'Albert Durer, ce fameux peintre allemand qui vint étudier son art en Italie, publia, en 1534: « Des Proportions du Corps humain. » *De humani corporis symmetriâ*. Il y présente une suite de figures géométriques dans lesquelles

Digitized by Google

des figures humaines des deux sexes et d'âges différens sont inscrites d'après certaines règles que l'auteur établit pour leur donner les proportions les plus naturelles et les plus parfaites. Ce traité, qui n'est bon, il faut le dire, ni pour les artistes, ni pour les savans, obtint toutefois un succès prodigieux dans son temps, par cela seul qu'il encourageait le goût et les espérances de ce XVIe siècle, durant lequel on se flatta de tout réduire à l'état de science exacte, comme dix-sept cents ans avant, on avait fait le même rêve en Grèce lors de l'apparition des ouvrages d'Aristote

Quoi qu'il en soit, le concours des artistes fut très utile aux progrès des études anatomiques; car, en 1541, Gauthier Ryff, médecin de Strasbourg, fit exécuter, sous sa direction, dix-neuf planches de figures anatomiques, déjà fort supérieures à celles que Jean de Carpi avait données en 1521, à Bologne.

Tel était l'état de la science de l'anatomie et la portée des ouvrages qui en traitaient, en 1543, lorsqu'André Vésale publia les sept livres qu'il avait composés sur la structure du corps humain : « *De Humani corporis fabricâ, libri septem.* »

Mais avant de parler de ce grand ouvrage, je crois nécessaire de faire connaître d'abord l'ordre de dates dans lequel Vésale a publié ses différens travaux. Il a écrit ou publié (1) :

En 1537. *La Paraphrase des ouvrages de Rhazès.* — 1538. *Additions et Corrections à l'ouvrage de Guintherius,* — 1539. *Plusieurs Planches anatomiques*, publiées à Venise comme essai. — 1539. *Lettre sur la Saignée dans la Pleurésie.* — 1543. *Abrégé des sept livres sur la Structure du corps humain.* — 1543. *Les Sept Livres sur la Structure du corps humain.* — 1546. *Lettre sur l'Usage du Quina.* — 1555. *Les Sept livres*, etc. corrigés et augmentés. Nouvelle édition, donnée à Bâle. — 1561. *La Grande Chirurgie.* — 1561. *Examen des Observations faites par G. Fallope sur les Sept livres.*

Pendant les sept ou huit années du professorat de Vésale à Padoue, à Bologne et à Pise, c'est-à-dire de la vingtième à la vingt-huitième année de son âge, les idées de cet homme, on le pense bien, éprouvèrent de grandes modifications, résultats de ses études et de son expérience. Durant les trois premières années, il calqua en quelque sorte ses leçons sur les livres de Galien, pour lequel il professait même hautement le respect et l'admiration les plus sincères. Comme médecin, il estimait Galien l'égal d'Hippocrate, et il lui faisait une place à part à cause de l'habileté de ses dissections et de la netteté de ses descriptions.

Quant au travail de Mondini, tout imparfait qu'il soit, il ne fut cependant pas perdu pour Vésale, qui sentit le mérite qu'a toujours une observation faite directement sur la nature et dégagée des idées et des interprétations précédentes

(1) L'édition la plus complète d'André Vésale, celle dont j'ai fait usage pour mon travail, est l'édition en deux vol. in-f°, donnée à Amsterdam (Lugduni Batavorum) en 1725, par Herman Boerhaave et B.-S. Albini.

Digitized by Google

trouvées par d'autres. Quelques erreurs graves commises par Galien éveillèrent d'ailleurs son attention, et, après ses leçons, il prit l'habitude d'écrire en marge du livre de Galien, dont il se servait pour démontrer, les omissions, les fausses descriptions et les erreurs qu'il y trouvait. Il en observa plusieurs si grossières, qu'elles éteignirent presque tout à coup la foi qu'il avait eue en la science du médecin de Pergame. Guidé par quelques passages du texte qui mettaient sur la voie des erreurs, que l'inspection de la nature aurait fait évidemment reconnaître pour telles par Galien lui-même, Vésale se mit à disséquer des singes de différentes espèces et reconnut bientôt que Galien avait fréquemment attribué à l'homme des organes et des dispositions corporelles qui n'appartiennent effectivement qu'à ces animaux.

La confiance une fois trompée ne se rétablit jamais. Vésale sentit qu'il ne devait plus s'en rapporter qu'à la nature, et il ne se servit désormais du livre de Galien qu'avec l'intention d'en faire un contrôle sévère, pendant le cours de ses dissections. Non-seulement il poursuivit avec ardeur ce travail critique pour sa propre instruction, mais bientôt, dans les amphithéâtres où il professait, il signala hardiment les erreurs qu'il reconnut dans Galien, et s'appliqua à les démontrer à ses disciples en leur en fournissant les preuves sur le cadavre.

Comme on n'a plus l'idée aujourd'hui de l'admiration fanatique qu'inspiraient alors des noms tels que ceux de Platon, d'Hippocrate et de Galien, on aura peine à se figurer le scandale que causa cette hardiesse parmi tous les savans. Vésale, dont l'expérience dans l'étude de la nature était déjà devenue grande, pensa que le meilleur moyen de justifier ses assertions nouvelles contre Galien était de mettre les pièces du procès au grand jour. Étant à Venise en 1539, il préluda, en attendant l'exécution de la grande entreprise qu'il méditait, son livre sur la structure du corps humain, par publier un certain nombre de planches anatomiques gravées sur bois.

A peine cet essai fut-il connu, que le nom de Vésale et le goût des savans et des artistes pour ce genre de représentations excitèrent l'activité des plagiaires; ces planches d'anatomie, copiées et contrefaites plusieurs fois en Allemagne où la gravure en bois était fort en usage, se répandirent dans toute l'Europe. Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, Vésale se plaint amèrement, non pas tant du plagiat de cet œuvre, que des inexactitudes et des preuves d'ignorance que les copistes y ont laissées. Quoique cette publication d'essai ait causé beaucoup d'ennuis et d'inquiétudes à Vésale, tourmenté de l'idée qu'on ne lui reprochât les fautes de ses plagiaires, cependant comme elle eut un succès de vogue, ainsi que l'attestent les nombreuses contrefaçons qui en furent faites, elle prépara l'esprit des savans à recevoir le grand ouvrage d'anatomie que Vésale méditait.

Il en commença la rédaction et fit entreprendre la gravure des planches sur bois en 1539, à l'âge de vingt-cinq ans; et il en avait à peine vingt-huit lorsqu'il termina et publia l'ensemble de l'ouvrage, en 1543.

Digitized by Google

Lorsqu'il l'entreprit, quoique persuadé qu'il était indispensable, pour remettre la science dans la véritable voie, de recommencer entièrement la description anatomique du corps humain d'après l'homme même, il soumit cependant son projet à plusieurs savans renommés. Presque tous, subjugués par l'admiration générale qu'excitait Galien, engagèrent Vésale à renoncer à cette téméraire entreprise. Cependant il s'en trouva de plus éclairés, de plus zélés pour la science; entre ces derniers qui poussèrent Vésale à poursuivre son noble projet, on cite Marc-Antonio Genua, professeur de Padoue, et Wolfang Herwort, noble citoyen d'Augsbourg.

Vésale, également versé dans la lecture des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, et qui de plus était un observateur sincère et pénétrant, s'aperçut de très bonne heure des inconvéniens sans nombre qui résultent de la culture isolée de la médecine ou de la chirurgie. Tout disposé qu'il fût à combattre les erreurs de détail commises par Galien, cependant la lecture des livres de cet homme le fit revenir au grand principe de la médecine antique, et il pensa que l'étude de l'anatomie n'était pas moins nécessaire au médecin qu'au chirurgien. Selon lui, et cette idée perce dans tous ses écrits, les connaissances anatomiques doivent être le fondement de toute la science du médecin. Peut-être même pourrait-on lui reprocher d'avoir poussé ce système trop loin; néanmoins, c'est cette idée forte, vraie à beaucoup d'égards, quoique les médecins ne l'abandonnent que trop souvent, qui lui a inspiré le courage de faire une révolution complète dans la science qu'il professait.

Cette idée, on la voit poindre dans l'essai de gravures en bois qu'il publia à Venise en 1539. Les parties du corps humain qui y sont représentées sont affectées de blessures, d'ulcères, de tumeurs, de luxations, de fractures et de contusions. Évidemment, comme le dit H. Boerhaave en rapportant ce fait, l'intention de Vésale était de faire connaître précisément ces cas divers aux barbiers-chirurgiens chargés de les guérir, et de se moquer des médecins qui alors n'étaient occupés qu'à prescrire des sirops et des drogues, même quand il s'agissait de remettre un bras ou de faire passer une foulure.

Vésale prévoyait bien toute la gravité d'une publication prochaine de son livre. Après ce premier essai de pièces anatomiques gravées, il voulut encore préparer le public par un second travail préliminaire. Il fit imprimer et présenta, en 1543, au prince Philippe, fils de Charles-Quint, l'abrégé du grand ouvrage qu'il devait mettre au jour quelques mois après. Dans ce livre, que l'on peut considérer à la fois comme un prospectus et une table raisonnée des matières à traiter, Vésale introduisit un certain nombre de planches où les grandes dispositions de l'anatomie de l'homme sont rendues d'une manière fort remarquable.

Enfin, dans cette même année 1543, on imprima à Bâle son grand ouvrage sur l'anatomie de l'homme : *De humani corporis fabricâ, libri septem*, dont il offrit la dédicace à Charles-Quint.

L'épître dans laquelle le savant implore la protection du prince, et où il lui

Digitized by Google

donne les motifs qui l'ont engagé à composer et à publier cet ouvrage, est un morceau trop curieux pour que je puisse résister au désir d'en donner des extraits en traduction. Cette préface est écrite, ainsi que le livre, en latin tant soit peu tudesque, mais d'un style ferme et animé. La suscription en est curieuse. On y voit que dans ce siècle l'autorité de Charles-Quint n'était pas moins grande sur les esprits que celle de Galien :

AD DIVUM
CAROLUM QUINTUM
maximum, imvictissimumque imperatorem
ANDREÆ VESALII
in suos de humani corporis fabrica libros
PRÆFATIO.

« Au divin, grand et invincible empereur Charles-Quint, préface d'André Vésale sur ses livres traitant de la structure du corps humain. »

Après avoir fait sentir au *très clément césar Charles* la nécessité d'une nouvelle exposition scientifique des connaissances propres à guider les hommes qui se livrent à l'art de guérir, il trace succinctement l'histoire de cet art jusqu'à son temps. Il rappelle d'abord la perte de toutes les connaissances humaines qu'avait acquises l'antiquité, et signale l'invasion des barbares en Europe comme la cause principale du désordre qui s'introduisit dans les études et la pratique de la médecine. Il fait observer que c'est à partir de cette époque que l'on a abandonné à des hommes de basse classe, et complètement étrangers aux doctrines de l'art médical, la pratique des opérations chirurgicales ainsi que les pansemens de toute espèce. Puis, après avoir fait une exception honorable à cette critique générale en faveur des Arabes et des Grecs, qui ont toujours pratiqué l'art de guérir avec plus de science et de respect, il ajoute :

« Quoiqu'il ait existé autrefois trois sectes ou écoles de médecine, les dogmatiques, les empiriques et les méthodistes (*logica, empirica*, et *methodica*), cependant les auteurs de ces trois systèmes n'ont pas complètement touché le but que doit se proposer la médecine, qui est de conserver la santé et de détruire les maladies. Mais les moyens employés par chacune de ces sectes, tels que les règles de l'hygiène par la première, les médicamens par la seconde, et l'expérience des faits et la conviction acquise au moyen du tact par la troisième, toutes ces ressources furent mises simultanément en usage. La dernière surtout, qui consiste dans l'expérience et l'étude des faits, et qui a donné la preuve que le propre de l'art de la médecine est d'ajouter à ce qui manque et d'ôter ce qu'il y a de superflu, cette doctrine a été consacrée par l'usage et le temps, et a sans aucun doute très puissamment contribué à l'avantage du genre humain. Cette triple ressource était devenue familière aux médecins de chacune des trois sectes; et bien que les méthodistes, par exemple, s'ap-

Digitized by Google

pliquassent surtout à interroger l'état des malades en tâtant les parties du corps où pouvait être le siége du mal, cela ne les empêchait pas d'étudier soigneusement le régime à prescrire ou la composition des médicamens qu'exigeaient les cas divers de maladie. C'est ce que prouvent surtout les ouvrages du divin Hippocrate, dans lesquels, à propos des devoirs que doit remplir le médecin, il traite de la fracture des os, de la luxation des articulations, et des accidens fâcheux qui peuvent en résulter. Bien plus, Galien, le plus grand des médecins après Hippocrate, non-seulement tirait vanité de ce que lui seul avait le droit de guérir les blessures des gladiateurs de Pergame, mais il répète souvent avec satisfaction que, quoique déjà vieux, il se fait aider par des serviteurs pour dépouiller des singes, les disséquer et en étudier les parties intérieures avec les principaux médecins de l'Asie. En somme, aucun des médecins célèbres de l'antiquité ne me paraît avoir opéré ses cures sans le triple secours de l'hygiène, des médicamens et de l'expérience manuelle (la chirurgie).

« Mais, continue Vésale, après les dévastations des Goths, lorsque toutes les sciences, si florissantes jusque-là, furent tombées en décadence, il parut d'abord en Italie des médecins élégans et délicats qui, exagérant les préjugés de l'ancienne Rome, et méprisant comme servile tout travail qui exige le secours des mains, firent pratiquer par des esclaves les opérations et les pansemens que réclamait l'état des malades, se conduisant en cela à peu près comme les architectes qui font exécuter tous les travaux grossiers par les maçons. Mais comme il arriva que ces médecins, tirant peu d'honneur et de profit de ce métier, laissèrent peu à peu se perdre ce qui restait des principes de l'ancienne doctrine médicale, bientôt ce furent de simples gardiens qui se chargèrent d'apprêter la nourriture des malades, des apothicaires qui confectionnèrent les médicamens, et enfin des barbiers qui se trouvèrent chargés des opérations chirurgicales. »

Ici Vésale s'élève avec véhémence contre cette séparation de la médecine et de la chirurgie, qui vicie et dénature l'art de guérir. Puis, après avoir versé le ridicule sur les *physiciens* guérisant avec des amulettes, ainsi que sur les *barbiers-chirurgiens* qu'il relègue dans la classe des valets, il ajoute :

« Lorsque Homère vante un homme comme un excellent médecin, lorsqu'il célèbre Podalire et Machaon, ces fils du divin Esculape, ce n'est pas parce que Machaon et Podalire ont fait passer un petit accès de fièvre qui se serait guéri tout seul et plus promptement même sans le secours des médecins, mais bien vraiment parce qu'ils ont guéri les braves soldats d'Agamemnon des luxations, des fractures, des contusions et des hémorrhagies résultant des blessures reçues dans les combats. Quoi qu'il en soit, dit tout à coup Vésale, dont le sens droit maîtrise la colère, je ne prétends pas donner la préférence à l'un des trois élémens de l'art de guérir, mais je pense au contraire qu'on doit les faire concourir également et simultanément à sa perfection. »

Je ne puis donner que des extraits de cette curieuse mais assez longue pré-

Digitized by Google

face, qui fait si bien connaître le mépris dans lequel étaient tombés la plupart des hommes qui remplissaient alors les fonctions de chirurgien, et met au grand jour l'ignorance de l'anatomie, dans laquelle croupissaient ceux qui prenaient le titre de médecin. Vésale n'emploie jamais le mot de *barbier* sans faire sentir que de son temps il était exposé à se voir confondu avec les gens de cette profession. Mais malgré l'indignation que lui inspire cette injustice, cet homme, dont le sang était si jeune encore, laisse toujours reparaître en lui le savant, quand il a purgé sa colère, et l'on ne saurait trop louer la pénétration d'esprit, la sagesse même avec laquelle il critique les préjugés des médecins qui prétendaient découvrir les maladies sans connaître l'organisation du corps humain, la sottise des apothicaires vendant leurs drogues sans en connaître l'effet, et l'ignorance brutale des barbiers-chirurgiens. Il ne s'élève pas avec moins de raison et de verve contre les professeurs d'anatomie démontrant à l'aide d'observations faites par des auteurs dont ils ne vérifiaient jamais les assertions sur la nature, ou qui, lorsqu'ils disséquaient, présentaient à leurs auditeurs des pièces si monstrueusement préparées, « qu'un boucher, ajoute Vésale, aurait eu autant de droit qu'eux à faire un cours d'anatomie au milieu du marché. »

Après s'être efforcé de démontrer que, chez les anciens, l'art de la médecine comprenait la triple étude de l'hygiène, de la connaissance des médicamens et de l'anatomie; après avoir indiqué le démembrement dans les temps modernes de cet art divisé en trois professions isolées, incohérentes et devenues absurdes, de ce métier dont les charlatans, les apothicaires et les barbiers étaient devenus les arbitres suprêmes, Vésale dédie son livre à Charles-Quint en suppliant ce prince, qui voyait en effet renaître autour de lui toutes les connaissances humaines en Europe, de l'aider de son appui, pour remettre la médecine en honneur en donnant une activité et une direction nouvelles aux études anatomiques si long-temps négligées. Pour inspirer plus de confiance à l'empereur, il rappelle à sa mémoire les exemples que lui, Vésale, a reçus de ses aïeux, tous médecins et anatomistes; il lui fait la peinture des études, des efforts, des laborieuses recherches qu'il n'a pas cessé de faire depuis sa plus tendre jeunesse; il énumère ses travaux à Paris, son professorat à Padoue, à Bologne et à Pise; il insiste sur les applaudissemens qu'il a reçus de tous les plus savans anatomistes de l'Europe et ne craint pas de dire que si parfois on l'a accusé de n'avoir pas toujours parlé de Galien avec le profond respect dû à ce grand homme, loin de l'avoir calomnié, il lui a constamment rendu justice; que seulement il a contrôlé ses opinions en les comparant avec ce que présente la nature; que quand il l'a blâmé, il n'a fait que ce que Galien fit souvent envers lui-même, chaque fois qu'une expérience nouvelle ou mieux conduite le forçait de revenir sur ce qu'il avait avancé; qu'enfin tous ces reproches étaient tombés d'eux-mêmes, lorsque, pendant ses démonstrations anatomiques à Padoue, à Bologne et à Pise, il avait prouvé, les objets en main et comparés aux descriptions anatomiques de Galien, que ce célèbre

Digitized by Google

médecin avait donné ces descriptions comme étant faites d'après des hommes, tandis qu'il ne les avait dictées réellement que d'après des dissections pratiquées sur des animaux, et particulièrement sur des singes.

Vésale croit donc pouvoir se flatter d'offrir à Charles-Quint un véritable traité de l'organisation du corps humain. Mais, non content de s'adresser à l'intelligence des lecteurs, il veut encore porter la conviction dans leur esprit par le témoignage de leurs yeux. Il instruit donc le prince des soins qu'il a pris pour joindre à son texte des gravures représentant les nombreux objets qu'il a décrits. Enfin, le grand anatomiste termine sa préface en désignant les sept grandes divisions de son livre sur *la structure du corps humain* :

« Dans *le premier livre*, dit-il, j'ai décrit la nature de tous les os et de tous les cartilages, comme étant ce que les anatomistes doivent connaître d'abord, puisque c'est sur eux que s'appuyent et se meuvent toutes les autres parties du corps humain qui restent à décrire.

« *Le second* traite des ligamens au moyen desquels les os et les cartilages sont liés entre eux, et ensuite des muscles, organes des mouvemens que leur imprime notre volonté.

« *Le troisième* comprend l'ensemble des nombreuses veines qui portent et distribuent le sang dont les os, les muscles et toutes les autres parties sont nourries; puis les artères qui règlent la température de la chaleur de l'esprit vital.

« *Le quatrième* fait, non-seulement connaître les nerfs qui portent l'esprit animal aux muscles, mais encore l'ordre dans lequel ces nerfs se propagent et vont se distribuer.

« *Le cinquième* explique la disposition des organes qui servent à la nutrition opérée par le boire et le manger; et en raison de leur voisinage, des organes qui servent à l'entretien de la race humaine, tels que le Créateur de toutes choses les a établis.

« *Le sixième* est employé à décrire le cœur, ce foyer de la faculté vitale, ainsi que toutes les diverses parties qui le constituent.

« Dans *le septième* enfin, on traite de l'harmonie générale des organes du cerveau et des sens, de manière à ce que les choses dites déjà dans le quatrième livre, sur les nerfs qui tirent leur origine du cerveau, ne soient pas répétées.

« J'ai suivi, ajoute Vésale, l'idée de Galien qui, après avoir fait l'histoire des os, des muscles, des veines, des artères et des nerfs, traite ensuite de l'anatomie des viscères. Et, dans l'intention de rendre l'ensemble de mon grand ouvrage plus facile à saisir, j'en ai fait un abrégé (une espèce de nomenclature) que j'ai offerte au sérénissime prince Philippe, fils de votre majesté. Il s'est trouvé beaucoup de gens qui ont blâmé avec aigreur le parti que j'ai pris pour faciliter l'étude des élèves, de faire représenter en gravure les différentes parties du corps humain que je décris dans mon livre; et, sans tenir compte des soins que j'ai apportés et qui ont été prodigués par ceux qui

Digitized by Google

les ont exécutées, pour rendre ces représentations aussi parfaites qu'il était possible, on a répété jusqu'à satiété, que ce n'est pas d'après des peintures, mais en observant, en disséquant sur la nature même, que l'anatomie doit être enseignée et apprise. Plût à Dieu! que les gravures originales que j'ai publiées déjà n'eussent pas été contrefaites avec tant d'ignorance! car ce nouveau reproche m'eût été d'autant moins imputé, que j'ai joint des gravures à mon livre pour inciter les élèves, tout en les guidant, à multiplier les dissections, travaux que je ne cesse de leur recommander. Au surplus, quant aux secours que l'on peut tirer de ces planches pour l'étude de l'anatomie, pourquoi leur refuserait-on l'efficacité reconnue des figures de géométrie et de mathématiques dans les livres qui traitent de ces sciences?

« Mais c'est en vain que je chercherais à me le dissimuler : ayant à peine accompli ma vingt-huitième année, ma jeunesse nuira à un ouvrage dans lequel j'ai eu l'occasion de relever les erreurs commises par Galien; et je sens que je serais en butte aux morsures de ceux qui ont étudié l'anatomie sans conscience, ou des vieillards jaloux des découvertes des jeunes gens, et d'une foule d'hommes qui ne me pardonneront jamais d'avoir fait connaître et démontré ce qu'ils n'ont point aperçu, si je ne me mettais sous la protection du divin et invincible Charles.

« Padoue; août 1542. »

Cette préface fut soumise à l'empereur pendant l'impression de l'ouvrage, et la publication eut lieu l'année suivante.

E.-J. Delécluze.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

FAUSTINE MORO.

Assise sur un roc, au pied de hautes montagnes toujours couvertes de la verdure des myrtes et des oliviers, Bastia, quoique laide et incommode à l'intérieur, est néanmoins une ville pittoresque. C'est *l'endroit* le plus commerçant de l'île de Corse, et ce n'est pas beaucoup dire. A la vue des six tartanes, des vingt ou trente barques de pêcheurs et du bateau à vapeur à l'ancre dans son mauvais port, ses habitans répètent avec orgueil que leur ville est la Marseille de la Corse; elle en est la Marseille à peu près comme Dijon est le Paris de la Bourgogne. C'est cependant avec Ajaccio la seule ville de l'île où l'on fasse quelquefois fortune. On compte ceux qui ont eu la chance bonne. Ils font à peu près autant d'envieux qu'il y a d'habitans dans la ville; ils n'en sont pas moins les heureux et les considérés du pays; mais leur manière de jouir de la fortune est vraiment singulière : elle ne consiste guère qu'à acheter des *maquis,* des îlots rocailleux ou d'immenses terrains incultes et qu'ils laissent en friche, ou bien à entasser de gros sacs d'argent dans un coffre-fort bien fermé. De luxe, de *comfort,* nulle entente et nulle apparence. Comment faire du luxe dans un pays où il n'y a qu'un seul chemin praticable pour les voitures, et où es mulets ont peine à gravir la grande rue? Quant au *comfort,* on a eu des commencemens pénibles, on a long-temps vécu à la dure, et, quelle que soit la fortune acquise, on finit comme on a commencé. Sans doute qu'à Bastia comme ailleurs il y a des exceptions à la règle; mais à Bastia les exceptions sont plus rares qu'ailleurs; elles feraient scandale dans la ville, où il est déjà fort scandaleux d'avoir beaucoup d'argent; écoutez plutôt ce qu'on vous dira des Gregori et autres qui ont eu le talent de devenir millionnaires dans un pays où une telle fortune est si rare.

Lorenzo d'Alagno de Bastia était l'un de ces hommes privilégiés. Dernier descendant d'une famille noble de Bonifacio, il n'avait pas craint de déroger et de s'adonner de bonne heure au commerce. Il jouissait déjà d'un assez beau revenu lorsque vers la fin du printemps de 1810, en surveillant le débarquement d'une tartane qui lui avait été expédiée de Marseille, il aperçut à la fenêtre

Digitized by Google

d'un ferblantier, dont la petite maison donnait sur le port, une jeune fille d'une admirable beauté. Lorenzo, tout en inscrivant sur son calepin le nombre des *colis* débarqués, s'informa du nom de cette charmante créature. — C'est la fille du vieux Thomaso Moro, la belle Faustine, qui rend fous tous nos jeunes gens, dit un *faquin* en retournant avec son crochet de fer une énorme balle d'étoffes et en s'inclinant pour la charger sur ses larges épaules. Il y a deux mois à peine qu'elle est arrivée de Saint-Florent, et déjà elle a fait tourner la tête à je ne sais combien de nos compagnons, ajouta le bonhomme en se redressant péniblement et en cherchant lentement son centre de gravité. Mais elle est fière! fière! Bien malin sera celui qui apprivoisera ce joli merle; — et le faquin, qui avait achevé de charger sa balle, descendit de la tartane sur le quai sans prononcer un mot de plus.

Lorenzo, dont les yeux restaient fixés sur la fenêtre, où de temps à autre apparaissait la jeune fille, eût voulu cependant en savoir plus long. La tartane était presque déchargée, il ferma son calepin, et, se dirigeant vers la boutique du ferblantier, frappa à la porte d'un air décidé. Le maître de la boutique était sorti, sa fille descendit et ouvrit. Elle rougit en reconnaissant l'homme qui tout à l'heure l'avait examinée avec une attention qui ne lui avait pas échappé. Lorenzo, enchanté de se trouver seul avec elle, lui adressa la parole, et fit durer la conversation aussi long-temps qu'il put le faire sans effaroucher sa susceptibilité. En se retirant, il laissa une liste détaillée d'objets qu'il pria Faustine de lui faire tenir prêts pour le lendemain à la même heure.

Le lendemain, Lorenzo était de retour à la maison du ferblantier, et cette fois il se hasarda à adresser à Faustine des propos de galanterie détournée que celle-ci ne parut pas comprendre. Sa froideur et son indifférence irritèrent l'amour-propre de Lorenzo; entreprenant comme le sont tous les Corses, et ardent comme un homme du midi, il fit le serment de triompher de la rebelle, n'importe à quel prix, et dès-lors il ne négligea rien pour arriver à ses fins. Prières, séductions, promesses, il essaya tout, mais vainement. Déjà bien des jours s'étaient écoulés, et Faustine restait insensible. Lorenzo s'était blessé en jouant; la résistance avait enflammé ses désirs; un caprice était devenu une passion sérieuse. Affaires, travaux, spéculations, il négligeait tout pour ne songer qu'à son amour. Être heureux ou mourir, telle était sa seule pensée; la passion marche vite, et l'on sait qu'en Corse elle marche plus vite qu'ailleurs.

Lorenzo avait cependant ce bon sens vulgaire et un peu prosaïque qu'on acquiert à l'ombre des comptoirs. Il vit aussitôt qu'il n'avait pas affaire à une de ces jeunes filles légères qu'on séduit avec une promesse, ou qu'on achète avec un présent; il comprit qu'il avait à lutter contre un caractère, et que, pour être heureux, il fallait avant tout se faire aimer. Il était jeune, il était beau, son amour était ardent, sa passion éloquente, il pouvait donc espérer. En effet, du moment que Faustine le vit à ses pieds, et qu'elle se crut sincèrement aimée, elle l'aima. Ce n'était point assez pour Lorenzo d'avoir triomphé du cœur de Faustine, il voulut triompher de ses scrupules. Mais cette fois il la trouva inébranlable, et cependant il n'y avait ni calculs vils, ni motifs indignes dans sa

Digitized by Google

résistance; il y avait scrupules honnêtes et vertu; et comme Faustine avait un noble et grand caractère, retranchée dans ces scrupules, elle était invincible. Du reste, on n'eût pas trouvé d'arrière-pensée chez elle, et sa sagesse était désintéressée; en effet, Lorenzo, poussé à bout, lui avait souvent proposé de l'épouser, et toujours la généreuse fille avait refusé. Lorenzo, cependant, avait facilement mis le vieux Thomaso dans ses intérêts, mais cet appui du père était sans effet. — Non, répondait Faustine à ses exhortations, non, ce mariage ne peut se faire. Lorenzo est riche, sa famille est noble, il ne peut épouser la fille d'un ouvrier. — Lorenzo se désolait et cherchait vainement le moyen de vaincre cette résistance; un jour il crut l'avoir trouvé. — Vous m'aimez, dit-il à Faustine. La jeune fille ne répondit pas, mais son silence disait oui. — Vous refusez d'être ma femme publiquement, eh bien! laissez-moi vous épouser secrètement; aussitôt mariée, je vous conduirais à la *marine* de Brando, où j'ai un casin dans la montagne; dans quelques années j'annoncerais mon mariage; je vous ramènerais du continent, et personne ne pourra reconnaître en vous la fille du ferblantier de Bastia. Vous ne me nuirez donc pas, comme vous craignez de le faire, vous n'aurez aucune fausse honte à surmonter, et nous serons heureux en dépit du monde, comme nous méritons de l'être.

Faustine hocha tristement la tête en écoutant la proposition de Lorenzo; elle lui demanda jusqu'au lendemain pour se décider et répondre. Le lendemain, quand Lorenzo, tremblant, vint lui demander ce qu'elle avait résolu, elle lui tendit la main et lui dit avec un ineffable sourire : — Quand tu voudras, je serai ta femme; mais n'oublie pas que désormais je ne vivrai que pour toi. Pour les autres sois Lorenzo, et pour moi sois toujours un amant.

Lorenzo eût été heureux, s'il eût été digne de son bonheur. Il montra un si ardent empressement à profiter du consentement de Faustine, qu'on eût pu l'en croire vivement touché; mais, chez lui, cet empressement c'était du calcul, nous le verrons plus tard. Le mariage de Lorenzo et de Faustine fut célébré de nuit, par un seul prêtre, dans la chapelle d'un couvent du cap Corse, et le lendemain Lorenzo conduisit sa nouvelle épouse dans sa maison de campagne de Brando où tout était disposé pour la recevoir.

Les premières années de leur union s'écoulèrent sans nuages. Lorenzo, il est vrai, était obligé de se séparer bien souvent de Faustine; ses affaires l'appelaient un jour à Bastia, un autre à Ajaccio, quelquefois même à Livourne et à Marseille. Mais il revenait toujours plus amoureux que jamais, et Faustine eût pu croire que pour lui le plus grand bonheur était d'oublier le monde et la fortune dans ses bras. Pendant près de cinq années, cette félicité fut complète et sans mélange.

Cependant, un bonheur constant semblait s'attacher aux opérations de Lorenzo; tout ce qu'il entreprenait lui réussissait. Sa fortune s'était rapidement accrue, et peu d'années après son prétendu mariage avec Faustine, c'était l'un des plus riches négocians corses, celui dont le crédit était le plus solidement et le plus universellement établi. Livourne était le centre de ses opérations qui s'étendaient dans toute l'Italie et même en France et en Orient. Dans cette

Digitized by Google

ville toute commerçante, il jouissait de cette considération colossale qu'y donne une grande fortune rapidement acquise, et, comme on le croyait garçon et qu'il était encore jeune, les dix maisons les plus considérables, dont les chefs avaient des filles à marier, lui avaient fait faire, indirectement, des propositions d'alliance que Lorenzo avait toujours repoussées. On ne savait à quel motif attribuer son éloignement pour une si *bonne affaire* qu'un mariage qui, tout en lui mettant une jolie femme entre les bras, ne pouvait manquer de doubler ses capitaux et son crédit. — Voilà bien un de ces Corses, disaient les sages Livournais, leur ambition est insatiable. Vous verrez, il attendra qu'il ait cinquante ans et 20 millions de fortune pour se marier, et alors il demandera sans doute la main de la fille du grand duc.

Vers la fin de la cinquième année de son mariage avec Faustine, il s'opéra une révolution dans le caractère et les habitudes de Lorenzo. Ses absences de la villa Brando étaient plus fréquentes et plus prolongées; il était moins attentif et moins empressé, et, même dans les bras de sa Faustine, il avait de ces momens de distraction ou plutôt de rêverie qui ne peuvent échapper à la clairvoyance et à la pénétration d'une amante. Faisant effort sur elle-même et obéissant au prudent instinct de l'amour, Faustine feignait de ne point s'apercevoir de ce changement. Une remarque, en effet, eût amené une explication, une explication des reproches, et Faustine était trop fière pour se croire dédaignée ou seulement moins aimée. Elle eût surtout regardé comme indigne d'elle de montrer qu'elle le pensait, quand même elle en eût acquis la certitude.

Ce qui causait la préoccupation de Lorenzo, c'étaient les funestes conseils de ses amis, c'était aussi cette fatale ambition que l'on ne lui reprochait point à tort; c'était enfin une inconstance naturelle que jusqu'alors il n'avait pas eu à combattre, n'ayant pas encore été mis à l'épreuve, et qui, maintenant, allait le perdre.

L'ambition, en effet, n'eût pas suffi pour l'égarer, et Lorenzo, connaissant les vanités de la fortune, eût aisément résisté à ses tentations; mais il était plus faible contre des séductions d'un autre genre; son cœur, trop inflammable, laissait trop de prise à la volupté.

Livourne, ce grand marché de la Toscane, ce bazar anglais et oriental à la fois, la moins italienne des villes de l'Italie, est renommée avant tout pour la beauté de ses femmes. Là les races sont aussi variées que les costumes, mais l'Arménienne ou la Grecque partagent seules avec l'Anglaise la palme de la beauté.

La plage aride de *l'Ardenza* est la promenade à la mode de Livourne. C'est là que chaque soir le négociant sortant de ses comptoirs vient, au coucher du soleil, se reposer des affaires en respirant l'air frais de la mer; c'est là que, par une belle soirée, toute la société livournaise se réunit de préférence. Rien de plus animé que le coup d'œil que présente cette promenade, où sont confondus les costumes de tant de nations. C'est là surtout que, par ce demi-jour chaud d'une soirée italienne, les femmes sont dangereuses, soit qu'agaçantes syrènes, elles usent de charmes perfides pour enlacer leur proie; soit qu'ignorant le

Digitized by Google

pouvoir de ces charmes, elles se montrent d'autant plus redoutables qu'elles ne cherchent pas à l'être.

Lorenzo, que ses affaires retenaient à Livourne depuis plus d'une semaine, se promenait un soir à l'Ardenza, dans la compagnie d'un Français de ses amis, quand tout à coup il se trouva face à face avec une jeune femme d'une si merveilleuse beauté qu'il resta immobile et comme ébloui de sa rencontre. Cette jeune femme n'était pas seule; elle donnait le bras à un homme âgé, qui sans doute était son père. L'ami de Lorenzo avait salué le vieillard et sa compagne, et machinalement Lorenzo l'avait imité. Quand il fut revenu de son extase : Quelle est cette personne si belle? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Comment! tu ne la connais pas encore? lui répondit le Français; c'est la plus jolie fille de tout Livourne, la belle des belles, Théodora, la fille du vieux crésus grec Papadolo; tu as vu comme elle était belle; eh bien! elle est plus riche encore qu'elle n'est belle. On assure que Papadolo doit lui laisser des millions en dot; déjà deux ou trois princes italiens se sont mis sur les rangs, mais Papadolo ne veut en aucune façon faire de sa fille une princesse; son projet est de la marier à quelque négociant riche qui plaira à la jeune fille. Il a l'esprit de caste, et ce qu'il a décidé, il le fera.

Lorenzo écoutait, ne répondait pas, et paraissait rêver profondément. Son ami interrompit sa rêverie en lui serrant le bras. — Tiens, regarde-la encore, lui dit-il, la voici qui revient de notre côté. — Cet ami ressemblait terriblement au tentateur. Lorenzo revit, en effet, la jeune Grecque qui lui parut plus belle que jamais; un regard tombé négligemment de ses grands yeux noirs l'avait touché au cœur, et avait fait tressaillir tout son être. Pendant le reste de la promenade il ne laissa plus échapper que des paroles brèves et sans suite. Il adressait à son ami des questions indirectes au sujet de Papadolo, et il n'attendait pas sa réponse; sa démarche était brusque, ses gestes convulsifs, il avait quelque peu l'air d'un fou, et, en effet, atteint comme il l'était de cette subite maladie d'amour qu'on a si bien nommée un *coup de foudre*, il se trouvait tout à coup placé sur les limites de la folie. En revenant de l'*Ardenza* il fit promettre à son ami de le présenter le lendemain chez Papadolo.

Huit jours après sa présentation à Théodora, Lorenzo, si sauvage d'ordinaire, avait prononcé le mot mariage, et exposait froidement sa situation de fortune au vieux Papadolo qui prenait des notes et l'ajournait à quinze jours. Ce délai épuisé, les informations essentielles étaient prises, et Lorenzo agréé, si toutefois il plaisait à Théodora. Lorenzo était jeune encore, sa figure était belle, et il savait le chemin du cœur des femmes; il plut donc, et bientôt le jour du mariage fut fixé. Ce mariage eut lieu dans l'église de la Madone, près d'une villa du Mont-Nero que Papadolo habitait pendant l'été. Une dame corse, qui se trouvait à Livourne et qui connaissait Lorenzo, annonça que cette union ne serait pas heureuse; elle avait remarqué que tous ceux qui avaient complimenté Lorenzo sur la parfaite beauté de sa femme avaient négligé de dire, à la suite de leurs complimens : *Que Dieu la bénisse!* Or, tout oubli de cette espèce est un présage infaillible de malheur. Dire d'un en-

Digitized by Google

fant qu'il est beau sans dire *que Dieu le bénisse*, c'est lui jeter un sort; c'est du moins ce que vous disent les habitans de la Corse, dont les onze douzièmes croient encore au mauvais œil.

Le ciel est juste, et cependant les grands coupables ont quelquefois de bien heureux momens. Les affaires de Lorenzo le conduisaient souvent de Livourne en Corse; peu de personnes dans l'île étaient instruites de son mariage; la chose fut donc tenue secrète pendant plus d'une année. Lorenzo espérait que la nouvelle n'en viendrait jamais à Brando où Faustine vivait toujours solitaire. — Mais si par hasard la pauvre femme venait à être instruite, se disait-il, nous laisserions passer un premier débordement de colère, et puis nous trouverions bien moyen de la dédommager, et de lui imposer silence en prodiguant l'or, et en lui assurant une *position*. — Tranquillisé par ces misérables accommodemens de conscience, l'infidèle passait sans remords des bras de l'une dans les bras de l'autre de ses femmes. Faustine était trop fière et trop sûre d'elle-même, et Théodora trop innocente pour que l'une ou l'autre soupçonnassent tant de noirceur. Ajoutons encore que depuis son mariage Lorenzo avait retrouvé son ancienne sérénité qu'il avait un moment perdue, et que rien ne pouvait faire soupçonner à Faustine que son amant l'eût trahie.

On a tort de dire que tout se découvre; si tout se découvrait, que de drames se dérouleraient autour de nous dont nous ne soupçonnons pas même que les premières scènes se soient jamais jouées! Que d'enfers dans lesquels plongerait tout à coup notre œil effrayé! Le silence et les ténèbres cachent, en effet, plus de crimes que la justice n'en châtie. Sur trois coupables, deux sont ensevelis avec leur crime et dorment dans le même oubli. Lorenzo comptait sur ce silence et cet oubli; il se croyait certain de l'impunité : nous allons voir combien il se trompait dans ses calculs.

Lorenzo avait à son service un jeune Corse qu'il avait recueilli dans les montagnes de la Balagne. Il l'avait choisi sauvage et ignorant pour plus de sûreté. C'était le seul de ses domestiques qu'il emmenât quelquefois à Brando, chez Faustine, sa parente, comme il le lui disait; mais cet enfant, qui ne savait ni lire, ni écrire, qui parlait un patois inintelligible, et que son maître croyait profondément stupide, cachait sous de grossiers dehors et sous les formes de la brute l'intelligence et la perspicacité des montagnards, dont il avait l'astuce malicieuse et toutes les passions vindicatives. Dès ses premières visites à Brando, il avait soupçonné son maître : curieux et malin, il l'avait soigneusement épié, et il avait bientôt su parfaitement ce qu'il devait croire de cette prétendue parenté de Lorenzo et de Faustine. Maître de ce secret, cet enfant grossier avait eu assez d'empire sur lui-même pour le garder, sentant bien qu'un jour son silence pourrait lui être chèrement payé, et ne sachant d'ailleurs à laquelle s'ouvrir des deux femmes de Lorenzo. Matteo, c'était le nom de cet enfant, avait tous les vices des jeunes montagnards. Il était paresseux, gourmand et menteur. Lorenzo était donc souvent obligé de le châtier pour ces défauts. Ces châtimens, d'ordinaire, étaient paternels; ils se bornaient à des paroles sévères ou à quelques retenues sur ses gages. Mais un jour,

Digitized by Google

ayant égaré une lettre importante que son maître l'avait chargé de porter à l'un de ses correspondans de Bastia, Lorenzo, mécontent de sa négligence, qui pouvait avoir de fâcheux résultats, menaça l'enfant d'une correction d'un autre genre; Matteo raisonna; Lorenzo, outré, le saisissant par le bras, lui appliqua sur les reins une vingtaine de coups de la cravache qu'il tenait à la main. La correction était rude, l'enfant se débattit en fureur, et laissant entre les mains de Lorenzo une partie de ses vêtemens, il s'enfuit tout en pleurs, en criant de toutes ses forces qu'il se vengerait.

C'était le soir que cette scène s'était passée, et le lendemain Lorenzo devait s'embarquer pour Livourne. Il attendit vainement l'enfant qui ne reparut pas. — Il sera retourné dans ses montagnes, se dit-il; et une fois arrivé à Livourne, il n'y pensa plus.

— Je me vengerai! avait dit l'enfant en s'enfuyant: il était Corse, ses instincts et ses passions étaient encore dans toute leur farouche naïveté et leur sinistre énergie; cette menace ne devait donc pas être vaine. Lorenzo, Corse lui-même, aurait bien dû le savoir.

Mais voyons comment s'y prit l'enfant pour tenir parole à son maître et quels furent ses raisonnemens dans ce grand acte de la vengeance. — Mon maître a deux femmes, se dit-il, une à Brando et l'autre à Livourne. Or, on ne peut avoir qu'une femme, il les trompe donc toutes les deux. Laquelle faut-il prévenir? Celle de Livourne, mais elle est trop jeune; elle ne m'écouterait pas, et puis comment faire pour passer la mer? Celle de Brando aime mieux mon maître; elle a des yeux plus noirs, elle doit être plus colère, plus méchante, et puis elle est du pays. — Elle est du pays! cela voulait beaucoup dire: Matteo ne laissa pas refroidir sa colère; le soir même, il prit le chemin de Brando, en suivant la côte. Comme il faisait encore nuit quand il arriva près de la maison de campagne de Faustine, il se blottit dans une de ces tours en ruine que les Génois ont bâties sur chaque promontoire et près de chaque petite anse de l'île. Là, il attendit le jour, bercé par le bruit des vagues de la mer et rêvant délicieusement à sa vengeance. Quand le soleil fut haut sur l'horizon, il frappa à la porte de Faustine qui ouvrit elle-même, sa seule servante étant allée au hameau voisin.

Lorsque Faustine aperçut Matteo tout couvert de poussière, tout défait et seul, elle fut frappée de terreur et pâlit horriblement.

— Lorenzo est-il vivant?... Ce fut le seul cri qu'elle eut la force de pousser.

— Oh! oui, madame, bien vivant.

— Pourquoi es-tu venu seul ici?

— Il m'a battu, je me suis enfui.

— Tu t'es enfui! Et où as-tu laissé ton maître?

— A Bastia, et prêt à s'embarquer pour Livourne.

— Je le savais.

— Oh oui! et vous saviez sans doute que madame attendait monsieur à Livourne? ajouta sournoisement Matteo.

— Madame!... et de qui veux-tu parler?

— De la femme de mon maître, de la signora Théodora.

Digitized by Google

— Ton maître a une femme? à Livourne?

— Madame plaisante sans doute quand elle me fait cette question; elle sait aussi bien que moi que mon maître est marié à Livourne.

— Marié! comment! et depuis quand? Avec qui?

— Depuis un an, avec la fille d'un Grec bien riche, bien riche, Théodora Papadolo.

— Tu mens, misérable! ton maître t'a battu et tu le calomnies.

— Mon maître m'a battu, mais je ne mens pas. Il est marié, tout Livourne le sait; si madame ne me croit pas, qu'elle écrive au curé de l'église de la Madone du Mont-Nero, c'est lui qui a fait le mariage.

Faustine était convaincue, car il était impossible de ne pas démêler, dans les dénonciations de l'enfant, l'accent naïf de la vérité. Faustine le poussa devant elle dans le *casino*, le conduisit dans une chambre reculée et, pendant deux heures, elle le pressa de questions, lui faisant raconter tout ce qu'il savait de Théodora et de Lorenzo. Puis, quand elle fut convaincue par le nombre et la précision des détails, et qu'il ne lui resta plus un doute, elle congédia Matteo en lui recommandant bien de ne parler à personne de ce qu'il venait de lui raconter et en lui jetant quelques pièces d'argent.

Matteo ramassa l'argent avec une vive satisfaction; l'agitation de Faustine ne lui avait pas échappé, il savait qu'il serait vengé.

Quand huit jours après Lorenzo, de retour de Livourne, arriva à la villa Brando, il fut frappé de la pâleur de Faustine et de l'altération de ses traits. Ces huit jours avaient été, pour la malheureuse femme, huit siècles de douleur et de désespoir; Lorenzo, son seul ami, celui en qui elle s'était confiée comme en Dieu; l'homme à qui elle avait tout donné, sa jeunesse, sa vie, son bonheur, Lorenzo l'avait trahie, indignement trahie! il s'était vendu à une autre! Ces momens qu'il passait loin d'elle, il les passait dans les bras de cette rivale inconnue; tout était donc fini pour elle, elle n'avait plus qu'à mourir; mais elle aussi était Corse, *elle était du pays!* et, avant de mourir, elle voulait se venger. Elle avait donc fait, pendant tout le temps que Lorenzo était resté absent, des efforts inouis pour retenir la vie qui voulait lui échapper. Un œil moins confiant et moins distrait que ne l'était celui de Lorenzo eût découvert, sur le visage de l'infortunée, les traces de cette lutte affreuse.

Quand Faustine revit Lorenzo, elle eut encore assez de force pour dissimuler. La rage au fond de l'ame, elle s'efforça de le recevoir avec un visage riant; mais, épuisée par ce terrible combat intérieur, elle fut plus d'une fois sur le point de défaillir.

Vers le commencement de la nuit, Lorenzo, fatigué du voyage, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir profondément. Faustine profita de son sommeil pour fouiller dans ses papiers et y chercher la preuve de sa trahison: peut-être conservait-elle encore quelque doute ou quelque espoir? Ces doutes et cet espoir cessèrent, car cette preuve qu'elle cherchait, elle la trouva; c'étaient des lettres de Papadolo relatives aux biens qu'il avait laissés à sa fille, et un billet

Digitized by Google

de Théodora elle-même. Certaine alors de la perfidie de Lorenzo, Faustine ne songea plus qu'à la vengeance. Elle ferma soigneusement les portes de la chambre; elle prit sur une table, où Lorenzo les avait déposés en se couchant, un de ses pistolets de voyage, s'assura qu'il était chargé et approcha froidement le canon du front de Lorenzo endormi. Hésita-t-elle dans ce terrible moment? on l'a toujours ignoré; le coup partit, et Lorenzo, sans faire un mouvement, sans même pousser un cri, passa des bras du sommeil dans ceux de la mort.

Quand, après la découverte du meurtre, on pénétra dans la chambre où Lorenzo était couché, rien n'était dérangé autour de lui, il semblait encore profondément endormi; seulement, le pistolet était tombé à terre au-dessous du chevet du lit; sans doute, après le coup, il avait échappé de la main de Faustine.

Faustine prit ensuite, dans un secrétaire qu'on trouva ouvert, l'acte du premier mariage de Lorenzo, acte faux comme on l'a deviné; le sang de Lorenzo avait jailli sur les mains de l'infortunée, car on en voyait des traces sur l'acte fatal. Elle l'enveloppa ensuite dans un papier qu'elle cacheta et adressa à sa rivale de Livourne, puis elle vint s'asseoir sur une chaise longue au pied du lit de Lorenzo, le visage tourné du côté du visage du mort; combien de temps resta-t-elle dans cette fatale contemplation? on l'ignore également. Quand le lendemain, vers le milieu du jour, la servante, inquiète de ne voir sortir personne de cette chambre à la porte de laquelle elle avait frappé sans obtenir de réponse, eut appelée les voisins, et que tous, enfonçant cette porte, eurent pénétré dans l'appartement des deux époux, on trouva Faustine toujours assise, mais ne donnant plus aucun signe de vie. Un médecin de Bastia, qu'on fit venir pour constater ce double décès, ne découvrit sur son corps aucune trace de poignard ou de poison: elle était donc morte naturellement; le désespoir l'avait tuée.

FRÉDÉRIC MERCEY.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE,

PAR M. A. MICHIELS.

On l'a dit souvent, le spectacle qu'offre la littérature actuelle est de nature à inspirer des réflexions assez tristes. Ce n'est pas que l'activité diminue dans une certaine classe de *faiseurs;* mais dans la région élevée, dans la seule où pourraient s'agiter réellement les destinées de notre poésie, il règne une lassitude qu'on ne saurait trop déplorer. Les œuvres qui soulèvent de grandes questions, qui éveillent de vives sympathies, deviennent de plus en plus rares. Assurément, cette situation est affligeante; pourtant, il ne faut pas la juger avec trop d'amertume; on doit conserver quelque espérance et puiser surtout dans le souvenir de l'époque active et brillante qui a précédé celle-ci quelque force pour mieux augurer de l'avenir. Notre littérature, après avoir déployé tant de sève dans les premières années qui ont suivi 1829, n'est pas destinée à succomber sitôt sous la funeste action de la presse industrielle; du moins, il est encore permis de se tenir dans le doute, touchant l'issue du combat. En attendant que l'avenir décide, c'est un devoir pour la critique de lutter avec une énergie toujours nouvelle contre les déplorables tendances qui ont déjà si gravement compromis en France l'avenir de la poésie et du roman. Ce devoir est malheureusement loin d'être rempli avec le zèle nécessaire. Une telle négligence est un grand mal, et on ne peut que s'associer à ceux qu'elle irrite et qui osent la déplorer hautement.

Toutefois, le courage a besoin de s'appuyer sur la force. L'auteur d'un ouvrage intitulé : *Études sur l'Allemagne,* M. A. Michiels, a voulu, en exaltant les tendances sérieuses des poètes du nord, faire honte à notre littérature de sa paresse et de sa frivolité. L'intention est bonne; mais fallait-il proclamer, en termes si dédaigneux et si peu mesurés, l'impuissance de la critique actuelle, quand on offrait soi-même à l'analyse tant d'endroits vulnéra-

Digitized by Google

bles? « Si les critiques ne veulent pas aider le lecteur à comprendre les arts, dit M. Michiels dans sa préface, s'ils ne regardent point comme une obligation pour eux de lui dévoiler les lois secrètes de la poésie, qu'ils se taisent; mieux vaut ne rien dire que parler inutilement. » Si donc M. Michiels a parlé, s'il a écrit deux volumes, c'est sans doute pour nous dévoiler, dans la poésie allemande, des beautés qui se dérobaient à nos yeux; c'est aussi pour nous initier à d'importantes théories. Pourtant, la peine qu'il prend d'expliquer son intention au public, pourrait bien nuire à l'effet de son enseignement. Bien des lecteurs ne voudront pas accepter l'humble position qui leur est assignée; ils pourront reprocher à l'auteur d'avoir manqué souvent à la règle posée dans sa préface, et nous ne pensons pas qu'il ait une réponse toujours prête à de tels reproches. Nous concevons fort bien qu'il déplore les excès du journalisme; nous voulons bien admettre que la critique actuelle se montre souvent étourdie et téméraire; mais, quand on s'exprime avec cette rigueur sur les jugemens d'autrui, on ne saurait appliquer trop de sévérité à ses propres travaux. Le livre de M. Michiels peut seul obtenir grâce pour les réflexions qui le précèdent; on n'excusera en effet des assertions si absolues qu'après avoir trouvé remplies, dans l'ouvrage même, les conditions prescrites si impérieusement par la préface.

Ce que nous reprocherons d'abord au livre de M. Michiels, c'est le manque d'unité. Les souvenirs de voyages, les études d'art, les appréciations biographiques se croisent et se mêlent, sans qu'on aperçoive les plus légères traces de classement. Pourquoi l'analyse des drames de Schiller succède-t-elle aux portraits de Heine et d'Uhland? pourquoi Jean-Paul succède-t-il à Ruckert? Le chapitre intitulé : *Ehrenfried Stœber*, qui clot les études littéraires, n'avait-il pas sa place marquée parmi les souvenirs de voyages? C'est évidemment à une intention précise, et non à l'indifférence, qu'il faut s'en prendre de ce désordre. M. Michiels laisse entrevoir, dans l'étude sur Schiller, qu'il se soucie fort peu de l'ordre chronologique; c'est pour lui un sujet de préoccupations puériles qu'il faut laisser aux éditeurs. Aussi commence-t-il l'analyse des drames de Schiller par *Guillaume Tell* pour la finir par *Don Carlos*. Le respect de l'ordre chronologique n'est malheureusement pas une règle aussi puérile qu'il paraît le croire, et si M. Michiels se fût plus préoccupé des dates, cette partie de son livre eût gagné certainement en clarté et en intérêt. Ce défaut de méthode choque encore plus quand on le voit s'étendre à la disposition générale de l'ouvrage. Ne nous offrant pas, dans le classement de ses portraits littéraires, les élémens d'un travail de recomposition, M. Michiels devait au moins joindre à ces chapitres épars des aperçus sur l'ensemble du mouvement de la poésie allemande. Quelle valeur n'eût pas acquise le portrait de Ruckert, par exemple, si on l'avait éclairé par des considérations sur l'influence qu'exerce aujourd'hui chez nos voisins l'auteur du *Printemps de l'Amour*? Malheureusement ce travail n'est pas même à l'état de germe dans l'appréciation consacrée par M. Michiels à Ruckert. Après avoir lu les rigoureux jugemens de la préface, on ne peut guère excuser une telle insouciance.

Digitized by Google

Dans les récits de voyages qui ouvrent le livre, M. Michiels ne perd aucune occasion de décrire l'aspect extérieur des pays qu'il traverse. Pourquoi dans la préface tant déclamer contre les touristes? M. Michiels est tombé dans le défaut qu'on leur reproche : il hésite constamment entre la poésie et la prose; il n'accepte avec franchise ni le rôle de peintre inspiré, ni celui de simple observateur. Tantôt il rapporte sèchement des faits sans importance, tantôt il célèbre avec emphase les beautés pittoresques multipliées sur sa route. A l'accent ému de certaines pages, on doit croire que les splendeurs de la nature ont éveillé en lui un enthousiasme sincère; mais cet enthousiasme n'arrive à se traduire ni avec vigueur ni avec netteté. On remarque d'heureux élans qu'une certaine tendance déclamatoire ne manque jamais de venir contrarier. Ainsi, dans une page pleine d'une réelle émotion sur les magnificences d'une nuit sereine dans les montagnes de la Forêt-Noire, on prendrait volontiers ce cri : *O sagesse éternelle! ô divin poète!* qui échappe au voyageur, pour le chant d'une lyre qui s'éveille, on attend l'hymne, on croit le saisir; malheureusement l'inspiration s'arrête aussitôt, et la déclamation recommence. A ce cri vraiment inspiré succèdent de vulgaires réflexions sur la destinée des voyageurs comparée à la vie humaine. On pourrait citer d'autres exemples de ce défaut de souffle et d'harmonie; l'indécision de l'écrivain peut y avoir contribué. Il fallait choisir entre l'observation et le paysage; une seule de ces tâches suffisait assurément à une ambition légitime.

Une histoire de la peinture allemande accompagne les études littéraires; elle est tirée en grande partie des ouvrages qui ont paru chez nos voisins sur ce sujet. M. Michiels indique au public les sources où il a puisé, avec une franchise digne d'éloge; il a joint aux aperçus puisés dans les auteurs allemands, et souvent traduits mot pour mot, les observations recueillies dans ses voyages. Quelques-unes de ces observations ont, il faut le dire, un véritable intérêt : tels sont les détails sur les tableaux d'Albert Durer conservés à la bibliothèque de Colmar. Toutefois, envisagée dans son ensemble, cette histoire de la peinture allemande n'est guère qu'une nomenclature; c'est le programme d'un livre qui reste à faire, et on a peine à s'expliquer la précipitation avec laquelle M. Michiels publie un travail qu'il déclare lui-même incomplet en le terminant. A-t-il compté sur les renseignemens contenus dans cette notice pour racheter l'insuffisance des appréciations littéraires? Nous ne saurions le dire; mais, au lieu de multiplier les ébauches, n'eût-il pas mieux valu n'aborder qu'une seule tâche et la finir?

Les portraits de poètes qui remplissent une grande partie de l'ouvrage de M. Michiels sont au nombre de dix : Schiller, Richter, Voss, Hœlty, Hebel, Novalis, Chamisso, Ruckert, Heine et Uhland. Tous ces portraits ne sont pas traités avec un soin égal. Uhland, Heine, Chamisso, n'ont obtenu de M. Michiels que quelques pages qui ne sauraient passer pour des appréciations définitives. Les études sur Schiller, Voss et Hœlty, sont assez complètes; on peut leur reprocher cependant de n'ajouter rien de nouveau à ce qui a été dit sur l'idéalisme et la subjectivité de Schiller, la rustique humeur de Voss et la mé-

Digitized by Google

lancolie timide de Hœlty. Le talent rude et naïf de Hebel est le sujet de remarques pleines de justesse, complétées par des citations curieuses. Il est à regretter que Ruckert, Richter et Novalis n'aient pas été analysés avec le même soin ni surtout avec la même bienveillance.

M. Michiels a cru devoir faire précéder d'une théorie du goût l'appréciation de Jean-Paul Richter. Cette théorie empiète beaucoup trop sur la partie principale de cette étude, sur l'analyse des écrits de Jean-Paul. Ayant à juger un écrivain peu connu en France, M. Michiels n'aurait pas dû se contenter de faire une rapide revue de ses ouvrages, ni surtout accompagner cette énumération de plaisanteries que la gravité du sujet ne comportait pas. L'étrangeté des allures du puissant romancier a pu exciter la gaieté de plus d'un lecteur frivole; mais M. Michiels veut passer pour un critique sérieux; il devait donc se moins préoccuper de l'aspect le plus superficiel des ouvrages de Richter. Sa tâche était de pratiquer ce qu'il recommande à la critique moderne dans sa préface, d'aider le lecteur à comprendre; rien n'indique qu'il ait songé à l'accomplir. Il s'est borné à blâmer des écarts que tout le monde a pu relever chez l'auteur d'*Hesperus* et de *Titan*. Dans une étude sur Jean-Paul, la plus large place devait appartenir au contraire à l'analyse des beautés.

Dans l'étude sur Novalis, M. Michiels a poussé la sévérité beaucoup plus loin que dans le portrait de Jean-Paul. Il ne craint pas de qualifier Novalis d'esprit vulgaire; il proclame, du ton le plus assuré, que l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen* et des *Disciples de Saïs* a *escamoté* sa réputation. Ceci n'est plus de la critique, c'est une boutade sans portée qu'il serait absurde de vouloir discuter sérieusement. Novalis, mort à vingt-neuf ans, n'est pas seulement un grand et un vrai poète; c'est un des hommes de ce siècle qui ont remué le plus d'idées, qui ont porté dans les plus ténébreuses questions de la science la curiosité la plus active et la plus ardente. Cette imagination, d'une grace si haute et si pure, ne s'est éteinte qu'après avoir ouvert dans le champ de l'art mille perspectives infinies. Novalis songeait, comme Goethe, à retremper la poésie moderne par l'étude des sciences naturelles. Nous ne voulons pas nier les imperfections nombreuses de *Henri d'Ofterdingen;* mais, à coup sûr, si une œuvre défectueuse méritait d'être traitée avec respect, c'était celle de cette chaste imagination, de ce noble esprit, dont une mort si précoce avait arrêté l'essor. On concevrait difficilement une idée plus déplorable que celle de chercher dans le poème consacré au chantre de la Wartbourg les matériaux d'une narration bouffone. Il y a dans le chapitre sur Novalis plus d'une page que M. Michiels s'empressera d'effacer, nous en sommes convaincus, pour peu qu'il pèse attentivement la valeur de l'œuvre qu'il livre à la risée de ses lecteurs.

Il nous reste à parler de l'analyse de Ruckert. Ce qu'on peut reprocher surtout à ce morceau, c'est le défaut de largeur et de netteté. Depuis quelques années, l'Orient préoccupe vivement l'Europe; en Allemagne surtout, les nombreux travaux consacrés par la science aux littératures indienne et persane ont fini par exercer sur la poésie une sérieuse influence. Ruckert personnifie

Digitized by Google

avec éclat cette tendance orientaliste de l'art allemand. On peut regretter qu'il ait fait école, et que le culte aveugle de la forme, introduit en Allemagne sous les auspices de l'orientalisme, y ait gagné des partisans comme en France. Si l'influence de Ruckert devait s'étendre, l'amour passionné de la beauté visible finirait par marquer la littérature allemande d'un nouveau caractère; cet amour ne mériterait pas toutefois d'être combattu en Allemagne aussi vivement qu'en France. Il trouverait dans le caractère de nos voisins une puissante résistance qui rendrait presque inutiles les avertissemens de la critique. Après avoir lutté vivement contre l'idéalisme national, il finirait, sans doute, par conclure avec lui une alliance harmonieuse et féconde. Le poète qui représente cette tendance sensuelle a donc une valeur incontestable, et M. Michiels aurait dû indiquer avec exactitude l'importance de son rôle et de ses travaux.

On ne s'explique pas bien, à vrai dire, le but qu'a voulu atteindre M. Michiels en traçant ces dix portraits. Se proposait-il de nous faire connaître les diverses tendances de la poésie actuelle de l'Allemagne? Mais plusieurs de ces poètes ne sont que les représentans du passé, et des omissions aussi graves que celles de Goethe et de Louis Tieck ne permettent pas de supposer à l'auteur cette intention. M. Michiels n'a-t-il voulu appeler notre attention que sur quelques figures isolées? Il devait dès-lors apporter à l'exécution de chacun de ces portraits un soin particulier, et ce devoir n'a été qu'imparfaitement rempli.

Le grand tort de M. Michiels a été certainement d'avoir abordé un sujet complexe, sans se préoccuper assez des difficultés de la mise en œuvre. Les récits de voyage ont nui à la critique littéraire, et celle-ci a été gênée par la critique d'art. L'auteur, partagé entre des tâches différentes, n'a pu accorder à chacune l'attention qu'elle méritait. Au lieu d'un seul livre bien fait, il y a donc dans les *Études sur l'Allemagne* trois livres ébauchés. Le style inégal, tantôt nuageux, tantôt négligé jusqu'à la vulgarité, réflète trop souvent l'indécision de la pensée. A côté de ces défauts, on peut signaler néanmoins des qualités remarquables, un sentiment élevé de la poésie, une faculté d'étude assez puissante et assez profonde, enfin beaucoup de germes et d'espérances.

Le sujet choisi par M. Michiels doit concourir avec ces qualités pour attirer sur son œuvre une attention sérieuse. La situation si complexe de l'Allemagne est loin d'être parfaitement connue; aujourd'hui plus que jamais la mystérieuse activité de ses peuples offre des ressources précieuses et toujours renaissantes à l'étude et à la curiosité. L'ère qui s'ouvre par la domination intellectuelle de Goethe, qui se continue par l'illuminisme de Gœrres et la moquerie de Heine, promet d'être riche en graves péripéties. Les esprits frivoles peuvent se contenter de pressentir le dénouement du drame; mais d'autres observateurs voudront le suivre dans tous ses détails; ils doivent dès-lors s'armer de patience et rechercher dans les plus minutieux renseignemens une aide pour juger l'ensemble du grand spectacle qui leur est offert.

D. M.

Digitized by Google

Le Chevalier de Saint-George,

PAR M. ROGER DE BEAUVOIR.

Cette figure du chevalier de Saint-George, l'une des plus brillantes et des plus étranges qui aient traversé le XVIIIe siècle, devait séduire tôt ou tard quelque élégant esprit, épris des souvenirs de ce siècle charmant, que les vaudevillistes de nos jours ont si indignement calomnié et que M. Jules Janin a vengé tant de fois avec cette grace infinie qui lui est propre. C'était là pour le romancier et le poète un merveilleux héros, qui ne laissait rien ou presque rien à créer à l'imagination : plus d'amours et de coups d'épée, de billets doux et de cartels, qu'il n'en faut pour défrayer dix romans; véritable héros de boudoir et de salle d'armes, excellant dans tous les jeux de l'esprit et du corps, Apollon taillé dans Hercule, Don Juan noir, ainsi qu'on l'appelait, un Antinoüs africain. Admirable sujet à coup sûr pour une plume fine et parfumée, amoureuse et guerrière à la fois, rompue à ces belles allures de style qui s'en vont, hélas! et menacent de se perdre avec le savoir-vivre et les belles manières! C'était en même temps pour l'historien et le penseur un sujet fécond en études et en méditations de tout genre, que l'apparition resplendissante du mulâtre de Saint-Domingue, au milieu de cette société française qui lui ouvre ses rangs, le convie à toutes ses fêtes, et se serre pour lui faire place au banquet de ses priviléges. N'est-ce pas en effet un spectacle bien étrange et bien digne de réflexions, que cette destinée proscrite sous le ciel de la patrie, ce mulâtre bâtard, deux fois maudit et deux fois réprouvé, pour sa naissance et pour sa couleur, qui part esclave de Saint-Domingue pour venir s'asseoir à Paris au sein de la plus belle société du monde? Il y a dans ce seul fait toute une histoire de décadence, l'histoire d'une société qui se décompose et tire à sa fin. C'était à la même époque, presque au même moment, que Casanova, cet impudent Vénitien, se voyait accueilli comme un enfant gâté par ce même beau monde qui, quelques lustres auparavant, l'aurait fait jeter à la porte. A ces caprices de femme ennuyée qui cherche à s'étourdir et veut être à tout prix amusée, on peut aisément reconnaître une société qui se meurt. La société française se mourait en effet. Miné par la base, ce grand et superbe édifice craquait sourdement, et, près de crouler, ouvrait follement ses portes et ses fenêtres à tout ce qui pouvait le distraire des préoccupations de sa ruine. La foule qui s'y pressait, enivrée, ardente, éperdue, avait hâte de jouir de ses derniers beaux jours; elle abdiquait volontiers, pourvu qu'on l'amusât, d'autant moins sévère dans le choix de ses plaisirs, qu'elle était blasée sur tous et qu'elle sentait vaguement que son heure suprême était proche. Quand le chevalier de Saint-George apparut, la scène était merveilleusement disposée pour le recevoir; l'acteur était lui-même merveilleusement taillé pour la scène : il arriva comme arrivent les grands hommes, au besoin des temps, à propos. Il sut amuser, il régna.

Digitized by Google

Il régna par les graces du corps autant et plus peut-être que par le charme de l'esprit. Dans ce temps plus que dans le nôtre, observe M. Roger de Beauvoir, l'adresse et les exercices du corps suffisaient pour faire arriver un homme et le conduire par la main à la fortune. Il y a une chose entièrement perdue de nos jours, c'est l'académie; l'art de la natation, de l'équitation, de la danse, du tir à l'épée, au pistolet, au bâton, entrait alors dans l'éducation des gentilshommes. Ces exercices donnaient du relief au maintien; on pouvait être dispensé d'être un poète, un savant, mais on devait être un cavalier accompli. Or, quel cavalier fut, à ce point de vue, plus accompli que le chevalier de Saint-George! Au jeu de paume, il eût découragé d'Épernon; à l'escrime, humilié Caylus, Maugiron et Bussy d'Amboise. Nul n'avait sa grace à cheval; en amour il n'avait point de maître. Il écrivait de petits vers et composait de petite musique dont Grimm ne disait pas trop de mal; il jouait des symphonies avec son fouet, nageait comme Byron, dansait comme Vestris, et patinait sur la glace comme on ne patine plus. Ajoutez à cela qu'il avait les cheveux crépus, les lèvres épaisses et le teint bronzé, qualités exotiques dont l'appréciation n'était pas sans un vague intérêt pour les curiosités féminines. C'était d'ailleurs un noble cœur, qui n'avait rien de commun avec le Vénitien dont j'écrivais le nom tout à l'heure. S'il trompa ses maîtresses, il resta fidèle à ses amis: il eut la bonté que donne la force; il fut aussi généreux que brave.

Voilà le héros qu'a choisi M. de Beauvoir, et je sais peu d'écrivains, pour ma part, qui soient plus propres que celui-là à nous conter un semblable poème. M. de Beauvoir l'a divisé en deux parties qui formeront un ensemble de quatre volumes. Les deux premiers ont paru; c'est l'histoire de l'enfance de Saint-George mêlée à un drame terrible dont le dénouement est encore pour nous un mystère. C'est là sans doute un drame plein d'un sombre intérêt; mais ce que j'aime surtout dans cette première partie du livre de M. de Beauvoir, c'est la vérité des détails et le charme du coloris. Il s'y trouve, sur les mœurs et sur la vie de la société créole aux Antilles, sous Louis XV et Louis XVI, une foule de choses exquises dont nous n'avions pas idée jusqu'à ce jour. La description y est sobre d'ailleurs et n'absorbe pas le récit. Saint-George n'est encore qu'un enfant; mais, sous cet enfant, on devine déjà l'homme qui doit s'élever plus tard, souple comme un serpent, agile comme un jaguar. Ce qu'il souffre d'humiliations et de tortures ne saurait se dire, mais l'esclave a le pressentiment d'une destinée meilleure: il attend. Le chapitre des *Deux Baptêmes* est un des plus charmans du livre. L'espèce d'intimité qui s'établit entre Saint-George et le petit marquis de Langey est décrite avec beaucoup de grace et d'esprit. Toutes les figures qui remuent sur le second plan, sont pleines de vie et d'animation, enveloppées chacune d'un intérêt qui lui est propre, suivant chacune son instinct et parlant franchement son langage. J'attendrai, pour toucher aux principaux acteurs de ce drame, les deux volumes qui le compléteront; car, jusqu'ici, nous n'avons qu'une introduction. La première partie de ce livre, ainsi que le dit M. de Beauvoir lui-même, ne fait que préparer les

Digitized by Google

voies à la seconde. Déjà, sur la fin du deuxième volume, nous retrouvons le mulâtre à Paris, au Palais-Royal, à la cour, amant de Mme de Montesson, ami du duc de Chartres, recherché des belles, agacé par les coquettes, l'astre des petits soupers, le soleil de toutes les fêtes, le lustre des spectacles. Comment s'est opéré ce changement? Par quel art? par quelle magie? Qu'est devenu l'amour de Saint-George pour la marquise de Langey? Comment la trame brisée à Saint-Domingue se renouera-t-elle à Paris? A quels nouveaux développemens allons-nous assister? Quelles merveilles nous sont promises? Ne reverrons-nous plus le sombre visage de Tio-Blas? Avons-nous perdu pour jamais cette terrible et fatale beauté qui se nomme Mme de Langey? Tout ceci est encore un mystère dont M. Roger de Beauvoir possède seul le secret; ces deux premiers volumes ne sont qu'un appât offert à notre curiosité. Asseyez-vous sur le seuil du palais, et regardez par la porte entr'ouverte : voyez que d'or et de satin, de dentelles et de rubans, de jeunes et beaux cavaliers, de femmes jeunes et belles! Et que de fins sourires, et que d'amoureux regards! Que verrez-vous donc quand, les portes, ouvertes à deux battants, M. de Beauvoir, vous prenant par la main, vous introduira lui-même dans cette société française en train de jeter son dernier bruit et son dernier éclat, au milieu de ce monde qu'il semble avoir visité, tant il en reproduit avec fidélité la grace, le charme et l'élégance!

J. S.

Digitized by Google

BULLETIN.

Les débats de la tribune ne sont pas encore ouverts, et néanmoins la seule force des choses a déjà mûri la situation. Les hommes et les partis sont revenus au vrai; ils ont repris leur place, leur assiette et leur visage; tout ce qui restait encore dans la dernière session d'arrangemens et d'alliances factices provoquées par la coalition a disparu. Un journal de la gauche n'a pas fait difficulté de convenir que la coalition, qu'on n'avait formée que pour renverser à tout prix l'administration du 15 avril, était impuissante à donner elle-même le jour à un cabinet, et qu'elle ne devait pas survivre au seul acte qu'il lui avait été donné d'accomplir. Assurément, tous les gens de bonne foi n'avaient pas attendu cet aveu d'un des organes de l'opposition pour apprécier à sa juste valeur ce qui s'est passé pendant les premiers mois de l'année dernière, mais il n'est pas mal que de temps à autre ce qui est vrai rencontre l'appui d'un témoignage sur lequel on semblait ne devoir pas compter. Ainsi donc, plus de vestiges de coalition, retour complet de chacun à son opinion sincère, à son véritable rôle. Ce changement, que le temps devait amener, loin d'être un obstacle aux rapprochemens qui seraient jugés nécessaires, peut seul les rendre possibles et durables. Ce n'est pas par les contrastes, mais par le mensonge que périssent les combinaisons politiques.

Il y a ceci de remarquable, c'est que tout le monde est à peu près d'accord sur la nécessité d'une modification qui affermisse le cabinet, et que, néanmoins, personne ne semble poursuivre ce résultat avec impatience ou passion. S'il y a quelque part de vifs désirs, on sait du moins les contenir habilement. D'ailleurs, on doit attendre la discussion de l'adresse; c'est seulement par les débats parlementaires qu'on pourra savoir vers quels hommes se tournera la confiance de la chambre, et quelle politique les chefs de parti ont à présenter au pays. En attendant, le ministère proteste de son union; ceux de ses membres dont la situation politique est la plus forte, semblent protéger ceux qui sont le plus compromis. On dit que M. Duchâtel a la générosité de défendre M. Teste.

Il est vrai que si jamais ministre eut besoin d'être couvert par l'officieuse intervention de ses collègues, c'est à coup sûr M. le garde-des-sceaux, qui dernièrement encore, par sa légèreté, a failli s'attirer une protestation solennelle

Digitized by Google

de la chambre des pairs. On sait que M. Teste vient de présenter au Luxembourg une ordonnance du roi portant reconstitution du parquet de la cour des pairs pour le jugement de plusieurs individus accusés d'avoir pris part aux attentats commis en avril 1834. Dans ces circonstances, il n'a montré ni le tact qu'on peut espérer d'un homme politique, ni la connaissance des précédens qu'on est en droit d'attendre d'un ministre de la justice. Il n'était jamais arrivé, avant M. Teste, qu'un garde-des-sceaux prît quelques mesures relatives à la haute compétence de la cour des pairs sans en conférer auparavant avec son président, et sans consulter celui-ci sur les convenances de la chambre. Aussi est-ce avec quelque surprise que M. Pasquier reçut ces jours passés l'ampliation de cette ordonnance, sans qu'aucune ouverture de la part du ministre eût précédé cet envoi. Mais son étonnement devint plus sérieux quand il reconnut que l'ordonnance violait expressément les droits de la cour, qui ne peut être convoquée que par le roi lui-même, car elle portait que le procureur-général, M. Franck-Carré, *requerrait la convocation*. Comment un garde-des-sceaux peut-il ainsi ignorer les prérogatives de la cour des pairs? Comment ne sait-il pas qu'auprès d'elle le ministère public n'est qu'un instrument de sa justice, sans aucun droit d'évocation et de convocation? Cela est si vrai, que jusqu'en 1820 le procureur-général délégué pour exercer près de la cour les fonctions du ministère public conserva le simple titre de *commissaire du roi*. C'est ce dont M. Teste aurait pu s'assurer en jetant les yeux sur les premières pages des *Précédens de la Cour des Pairs*, recueillis dans un ordre lumineux, et publiés récemment par M. Cauchy, garde des archives de la chambre. M. le chancelier ne tarda pas à instruire M. Teste que, s'il persistait dans la rédaction de son ordonnance, il convoquerait la chambre pour l'instruire de ce manquement à ses droits et à ses prérogatives. M. Teste d'accourir, de protester auprès de M. Pasquier de son respect pour la cour; enfin il obtint de retirer la première ampliation, pour en rédiger une autre d'où devait disparaître la formule irrégulière de convocation. Tout semblait réparé; mais le garde-des-sceaux n'avait oublié qu'une chose, le *Bulletin des Lois;* il ne songea pas à donner les ordres nécessaires pour la rectification, et le texte officiel reproduisit les mots qui avaient si fort choqué M. Pasquier. Cette fois M. le chancelier alla trouver le roi, pour l'informer qu'après avoir pris l'avis des pairs les plus considérables, il se proposait de convoquer sur-le-champ la chambre. M. Teste, sévèrement admonesté, protesta de sa bonne foi, et ne put alléguer d'autre excuse que l'inconcevable oubli qui l'avait empêché de songer au *Bulletin des Lois;* enfin il fut convenu que l'ordonnance paraîtrait dans le *Moniteur* avec la rectification qui supprimait les mots contraires aux précédens de la chambre, et qu'un *erratum* serait publié dans le plus prochain numéro du *Bulletin des Lois*. De son côté, M. Pasquier a prononcé ces mots en séance publique : « D'après cette ordonnance, vous aurez à vous occuper *un jour* de l'affaire qui vous est renvoyée. » C'était protester, comme on l'a déjà remarqué, contre toute convocation qui n'émanerait pas directement de la couronne par ordonnance royale.

Digitized by Google

Tous les embarras que M. Teste suscite ainsi au cabinet, il pourrait se les épargner à lui-même et à ses collègues, s'il voulait bien s'informer de tout ce qui s'est fait avant son entrée à la justice. C'est ainsi que dans la question des offices, s'il eût voulu, dans l'origine, prêter l'oreille à de sages avis qui lui dénonçaient la gravité des difficultés dans lesquelles il allait s'engager, il eût pu s'arrêter quand il en était temps encore. Comment n'a-t-il pas songé que cette affaire, si grave, de la transmission des charges, n'avait pu échapper à l'examen de quelques-uns de ses prédécesseurs? S'il avait pris autour de lui les informations nécessaires, n'aurait-il pas mis plus tôt la main sur un dossier dont il connaît seulement depuis peu l'existence, et qui lui aurait fourni la preuve qu'avant lui un autre garde-des-sceaux avait étudié cette importante question? Pendant l'administration du 15 avril, un des membres du cabinet, M. Martin du Nord, dont plusieurs circonstances, notamment l'affaire des courtiers de Marseille, avaient appelé l'attention sur la nature des charges et leur transmission, avait consulté par lettre son collègue le garde-des-sceaux, M. Barthe, et lui avait demandé s'il ne jugerait pas convenable de nommer une commission pour examiner la matière. M. Barthe ne voulut pas laisser à ses bureaux le soin de répondre au ministre du commerce; dans une lettre écrite toute entière de sa main, il discuta les doutes de son collègue; il y mettait en lumière le principe de la loi de 1816; il montrait que depuis sa promulgation, cette loi avait reçu de l'opinion une sanction morale qui commandait pour elle un respect d'autant plus profond; il concluait enfin qu'il n'y avait pas lieu à nommer une commission dont la seule existence alarmerait de nombreux intérêts et pourrait détériorer des propriétés fondées sur un droit incontestable. Cette lettre parut si convaincante au ministre du commerce, qu'il en provoqua la lecture dans un conseil présidé par le roi; et si M. Teste n'eût pas agi sans consulter, il eût pu trouver auprès de la couronne d'utiles renseignemens.

Mais quand il s'est compromis par des actes imprudens, le garde-des-sceaux n'en a pas moins le désir de concilier à ses mesures la haute approbation de la royauté. C'est dans cette pensée qu'il a glissé, dans les félicitations qu'il vient d'adresser au roi le 1er janvier, une phrase faisant mention de la prétendue réforme du conseil d'etat, et qu'il a représenté ce grand corps comme étant *l'objet lui-même d'une de ces mesures par lesquelles la sollicitude de la royauté pourvoit à l'amélioration successive de toutes les branches de l'administration*. Le roi, dans sa réponse, s'est abstenu de toute allusion au génie réformateur de son ministre, qui sollicitait avec tant d'humilité un mot d'éloge ou d'adhésion. Il est arrivé à M. Sauzet tout le contraire qu'à M. Teste. Le président de la chambre des députés s'était renfermé sur toute chose dans la plus complète neutralité; loin de rien provoquer, il avait tout esquivé; mais en lui répondant, le roi a directement abordé les questions qu'avait évitées M. Sauzet : il a dit hautement que si l'on avait été assez heureux pour triompher des dangers passés, c'était une raison de plus pour persister à l'avenir dans la voie qui nous en avait préservés. Il a recommandé à la chambre une union fondée, non pas sur des engagemens antérieurs, mais sur des convictions, sur

Digitized by Google

l'indépendance individuelle, sur la conscience des votes; enfin il a exprimé l'espérance que, grace au concours de la chambre et de celui de tous les bons Français, il préserverait le pays des maux qui pourraient encore le menacer. Ainsi la royauté a fait connaître sa pensée sur trois points importans : l'unité de la politique qu'elle a suivie depuis dix ans, la moralité de la coalition, la possibilité de nouveaux dangers contre lesquels on doit être en garde. Tout cela s'est trouvé dit avec une raison si calme, si pénétrante et si simple, que personne n'a pu s'en trouver blessé, et que ces résultats d'une haute expérience ont été l'objet, de la part de la chambre, d'une sympathique adhésion. Qui se fût imaginé, au milieu des effervescences de la coalition, qu'un an après une approbation unanime accueillerait de semblables conseils émanés de la royauté, et qu'ils seraient acceptés comme le jugement le plus impartial et le plus juste sur l'état des choses et les besoins de la situation. On ne peut certes accuser la royauté de ne s'être pas prêtée à toutes les exigences du gouvernement représentatif; elle n'en a décliné aucune, et cette fidélité à l'esprit comme à la lettre de la constitution, loin de l'amoindrir, a grandi sa force morale.

Nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion : si, pendant l'administration du 15 avril, la royauté eût prononcé un discours où elle se fût exprimée en son propre nom d'une manière si directe et si franche, que n'eût-on pas dit sur le gouvernement personnel et le ministère de cour! Heureusement cela s'est passé en présence d'un cabinet éminemment parlementaire. Le contraste est si frappant, qu'il a dû embarrasser plusieurs amis de quelques-uns des ministres. Un journal de l'opposition remarque aujourd'hui la singularité d'une situation où MM. Teste, Dufaure et Passy entendaient, comme ministres, la condamnation de la coalition dont ils avaient fait partie, et l'approbation donnée à une politique qu'ils avaient combattue.

Tout cela n'est pas de nature à donner une grande force au ministère, qui cependant n'est encore l'objet d'aucune agression positive. On vit au jour le jour; on tourne les difficultés, au lieu de les résoudre; on se retranche dans un silence forcé sous le prétexte de négociations pendantes. Ainsi sur l'Orient, qui devait prêter au cabinet le prestige de résultats éclatans, on est muet, et on laisse les chambres sans indications qui puissent les éclairer. La conversion a été l'objet d'une sorte de demi-mesure. M. Passy, interpellé dans son bureau sur ce sujet, a répondu que la conversion était une mesure impopulaire à Paris, qu'elle menaçait un grand nombre d'existences et de fortunes, et qu'il n'était pas juste d'exiger que le roi lui-même vînt en parler dans une occasion solennelle où la royauté et la représentation nationale se trouvaient en présence. Mais on présentera un projet de conversion dans le cours de la session, et on le livrera aux chances des débats parlementaires dans les deux chambres.

On ne se dissimule pas non plus les difficultés que présenteront les discussions de la tribune : si le cabinet a quelques orateurs en possession de se faire écouter, comme MM. Villemain et Dufaure, plusieurs portefeuilles importans sont entre les mains de personnes dont les bonnes intentions ne sont

Digitized by Google

pas secondées par une facilité naturelle. Comment M. le général Schneider soutiendra-t-il les débats que soulèvera la question d'Alger? Comment défendra-t-il son budget? On peut se demander comment le président du conseil fera face aux incidens d'une discussion embrassant tous les points de la politique générale, tant extérieure qu'intérieure? Peut-être qu'en dehors du ministère quelques hommes ayant dans le parlement une influence véritable, prêteront au cabinet un appui d'autant plus utile qu'il serait indépendant. Là est l'intérêt de la discussion de l'adresse. La modification ministérielle se préparera sur le champ de bataille.

Nous trouvons dans une brochure dont quelques journaux se sont occupés dans ces derniers jours, et qui a pour titre : *Le Roi, la Chambre, le Ministère et le Pays*, une appréciation assez juste de la situation. « Le pays est tranquille, y lisons-nous, presque indifférent. La presse, si elle n'est pas bienveillante, a peu d'acrimonie dans son langage. Il semble que le ministère, s'il n'a pas d'amis, compte peu d'ennemis, et qu'il peut aborder la chambre avec quelque assurance. Aucun parti, aucun groupe un peu considérable dans le parlement ne s'est mis en hostilité patente avec lui; aucun drapeau n'a été arboré, aucun manifeste de guerre n'a été lancé. » Nous eussions désiré pour l'auteur de cette brochure qu'il conservât dans les développemens auxquels il se livre ce ton de modération et d'équité. Mais, à côté de jugemens dont l'impartialité revêt parfois une forme piquante, il y a sur plusieurs hommes éminens, appartenant à divers partis, des échappées de violence et de mauvais goût qui ont tout-à-fait l'air d'une vengeance petite et détournée. M. Thiers n'est pas moins maltraité que M. de Montalivet; aussi, à la lecture des attaques dont était l'objet l'ancien ministre de l'intérieur du 15 avril, un journal de la gauche n'a pu s'empêcher de convenir que cette fois on n'accuserait pas la liste civile d'être pour quelque chose dans l'émission de cet écrit. Néanmoins un autre journal, en donnant quelques extraits de la brochure, l'impute à la cour, et représente le *factum* comme l'œuvre du château. Il serait temps de renoncer à ce misérable mensonge qui veut faire voir la cour partout. Qu'un homme, avec plus ou moins de talent, plus ou moins d'élévation et de liberté d'esprit, écrive quelques pages de politique où ne soit pas reproduit quelqu'un des thèmes obligatoires que développent les journaux de l'opposition, et où l'on remarque un peu de justice pour le gouvernement et quelques-uns des hommes qui l'ont servi, sur-le-champ la cour est en jeu : c'est la cour qui écrit, qui imprime.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour !

L'auteur de la brochure dont nous parlons, et qui a écrit son pamphlet dans toute la liberté de son esprit et de sa mauvaise humeur, sera bien surpris de se voir métamorphosé en écrivain officiel, en courtisan chargé d'une mission. Il aurait au surplus évité ce désagrément, s'il eût mis son nom à son œuvre. Il dit n'être ni pair de France, ni député, ni homme d'état, ni publiciste en réputation, et se trouver tellement obscur qu'il ne se nomme pas, parce que son

Digitized by Google

nom ne serait d'aucun poids en faveur de ce qu'il dit. L'auteur, dans sa modestie, n'a pas réfléchi que l'anonyme est aussi une prétention, et semble plutôt annoncer une situation faite et une renommée conquise.

La mort de M. de Quélen ouvre deux successions, l'une dans l'épiscopat, l'autre à l'Académie. Le gouvernement ne saurait apporter trop de prudence dans le choix du membre du haut clergé qui sera placé sur le siége métropolitain de Paris. Il importe également à l'église et à l'état que ces hautes fonctions ne soient confiées qu'à un prélat qui ait accepté sans restriction mentale le gouvernement et la société de 1830, et que la sincérité de son caractère mette au-dessus de tout soupçon d'intrigue et d'arrière-pensée. Si de ces graves intérêts nous passons à la succession académique du défunt archevêque, nous désirons que l'Académie mette aussi de l'habileté dans l'élection qui comblera ce vide. Elle a aujourd'hui deux fauteuils à donner; c'est à elle d'y faire asseoir deux personnes d'une illustration incontestable et différente. M. Victor Hugo est toujours pour nous l'héritier naturel de M. Michaud; d'abord il a qualité pour parler en poète des travaux de l'historien des *Croisades* et des souvenirs royalistes, qui tiennent une si grande place dans sa vie; puis lui-même est mûr pour l'Institut, et l'investiture académique sera une justice non pas tardive, mais opportune. Il est fort possible qu'à l'époque fixée par l'ajournement qu'a prononcé l'Académie, M. Berryer ne retrouve plus les mêmes chances et le même nombre de voix : l'élection littéraire a dégénéré en lutte politique, et probablement l'Académie ne voudra pas servir indirectement des passions qui lui sont étrangères. Mais si les notabilités politiques ont pour elle tant d'attrait, pourquoi ne ferait-elle pas asseoir à la place de l'ancien archevêque un homme d'état sur lequel s'est déjà portée une partie de ses suffrages? Certes, l'Académie n'a pas à craindre que M. Molé la fatigue de ses sollicitations: il n'y mettra pas la même insistance que M. Casimir Bonjour; mais on peut le présenter, et il ne déclinerait pas un honneur qui lui serait déféré d'un accord général. Il y a quelque temps, dans un recueil, on disait, avec beaucoup de justesse, que l'Académie était comme le premier salon littéraire de France, dans lequel tiendrait assez convenablement sa place un homme d'état, nourri des traditions françaises, qui a su porter à la tribune une parole politique dont la forme est toujours spirituelle et polie. L'Académie n'a pas à redouter l'envahissement des grands seigneurs, comme dans le temps où Duclos s'écriait : *Ne nous enducaillons pas;* mais elle doit désirer attirer à elle toutes les gloires, et se proposer de les rehausser encore elle-même par le contraste de leur association. N'y réussirait-elle pas en nommant aux deux fauteuils vacans M. Victor Hugo et M. le comte Molé?

La chambre des pairs doit entendre lundi la lecture de l'adresse rédigée par sa commission. On en dit la rédaction moins ferme et moins précise que pouvait le faire espérer la composition de la commission; on y retrouve les habitudes un peu prolixes du rapporteur, M. Portalis. On assure qu'au sujet de l'Orient le projet se félicite de notre bonne intelligence avec l'Angleterre, et ne prévoit de dénouement satisfaisant qu'à la faveur de cette union. Mais la

Digitized by Google

pâleur de l'adresse ne fera que mieux ressortir l'intérêt des débats. Le paragraphe relatif à Alger doit soulever d'importantes discussions. Quand il s'agira de déterminer la part de prévoyance ou d'imprévoyance qui appartient à chacun dans nos rapports avec les Arabes, les membres de la pairie qui faisaient partie de l'administration du 15 avril pourront prouver que le traité de la Tafna, objet de tant de critiques, n'avait jamais été considéré par le cabinet qui l'avait conclu comme définitif et comme devant amener une paix durable, mais seulement comme une trève favorable à d'autre entreprises. Quelques momens avant de quitter les affaires, le ministère du 15 avril avait donné ordre au maréchal Valée de préparer la reprise des hostilités; déjà le gouverneur-général avait pris les premières mesures et commandé quelques mouvemens de troupes, quand tout fut suspendu par l'avènement de l'administration du 12 mai.

— Les concerts du Conservatoire s'ouvriront le dimanche 12 janvier. La foule s'y portera comme à l'ordinaire; mais nous les voudrions plus variés et moins exclusifs. Nous les suivrons, du reste, avec tout l'intérêt que commande cette belle institution.

— M. Marliani, ancien consul-général d'Espagne à Paris, vient de publier une brochure remarquable à plus d'un titre. Outre qu'elle est la protestation d'un homme de cœur contre des imputations mensongères, fait toujours assez grave, puisqu'il intéresse tous les honnêtes gens, elle offre des détails assez curieux sur l'immoralité politique qui règne en Espagne dans certaines régions du pouvoir.

Envoyé en Allemagne, en Prusse et en Angleterre pour éclairer les puissances du Nord sur la légitimité des droits de la reine Isabelle, M. Marliani fut adjoint à M. Zéa Bermudez, homme inébranlable dans sa loyauté envers la reine, mais porté vers les idées absolutistes autant que M. Marliani l'est vers les idées libérales. Sans crainte d'être accusé de défection par ses amis politiques, bien qu'il prévît le cas où quelques défiances injustes pourraient résulter de cette association, M. Marliani, n'écoutant que son patriotisme, se rendit à Vienne et à Berlin dans le courant de l'hiver dernier. De concert avec M. Zéa, qui remplit son mandat avec la même intégrité, il eut le bonheur de réussir dans sa mission au-delà des espérances du ministère qui la lui avait confiée. La démonstration historique des droits d'Isabelle au trône d'Espagne eut pour conséquence la suppression immédiate des secours envoyés jusque-là à don Carlos. C'était une assez belle tâche que celle d'avoir contribué à pacifier l'Espagne en rendant impossible à don Carlos l'entretien d'une armée. Cette tâche fut remplie avec un zèle et une promptitude, et un sentiment de fierté nationale qu'on ne saurait trop louer. Aucune place, aucune faveur ne récompensa M. Marliani, et il considéra cette conduite du gouvernement de la reine, non comme un oubli, non comme une injustice, mais comme le plus beau témoignage

Digitized by Google

d'estime que l'on pût accorder à son caractère. L'éclat des distinctions publiques n'eût pu rien ajouter à la joie intérieure qu'il éprouvait d'avoir aidé au succès de la cause espagnole, et le mystère dont la diplomatie enveloppe et les personnes et leurs opérations n'est jamais une souffrance d'amour-propre à ceux qui comprennent la sainteté de leurs devoirs. M. Marliani n'aurait donc jamais pensé à rompre le silence sur lui-même, si une étrange discussion élevée à son sujet dans les séances des cortès des 26, 27 et 28 octobre dernier, ne l'eût forcé de rendre publiquement compte de ses actes. Dans ces séances, la voix d'un député s'étant élevée pour demander des explications sur la mission de MM. Zéa et Marliani, le ministère, par un sentiment impossible à expliquer, impossible à justifier, désavoua cette mission et l'attribua au propre mouvement d'agens volontaires ou à l'impulsion occulte de quelque camarilla. M. Marliani, outragé dans sa personne, dans ses actes, a dû prendre la plume et mettre les faits dans leur jour sans trahir le secret inviolable de la partie de ses opérations qui n'intéressent pas immédiatement la partie politique, il a raconté ses démarches et produit les preuves authentiques de ses pouvoirs. Il se devait à lui-même de ne pas laisser outrager son caractère et dénaturer ses opinions; il devait prouver qu'il n'avait pas joué le rôle d'un aventurier diplomatique, mais celui d'un mandataire de son gouvernement et d'un ami de son pays. Il devait se plaindre (et il l'a fait avec mesure) de la conduite d'un ministère qui niait ses propres actes et désavouait la meilleure partie de ses services; car si la Navarre est pacifiée, ce résultat est dû en partie à la persévérance avec laquelle le ministère a suivi la voie qu'avait ouverte M. le duc de Frias par les instructions données à MM. Zéa et Marliani, et il est au moins étrange de voir ce même ministère rougir en public d'avoir persévéré dans une si haute et si nécessaire entreprise.

La brochure de M. Marliani, écrite avec énergie et clarté, n'est cependant ni une récrimination, ni un libelle; mais l'auteur n'a pu toucher à une question où son honneur est en cause, sans soulever, malgré lui, un coin du rideau derrière lequel s'agitent les fantômes du ministère espagnol. Dans un travail plus étendu, il se propose de lever tout-à-fait le voile qui nous cache les véritables causes des désordres dont l'Espagne est depuis si long-temps victime. Cet ouvrage, qui aura pour titre : *Histoire de la Liberté espagnole*, contient une introduction qui est un précis rapide de l'histoire parlementaire de l'Espagne et des longs combats qu'elle a livrés, depuis ses premiers siècles jusqu'à nos jours, pour conquérir sa liberté politique. Un autre travail sur les *Relations diplomatiques de l'Espagne avec la France depuis Louis XIV* sera le complément de ce tableau historique.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

MADAME DE FRESNES.

I.

Déjà les journées étaient courtes et les nuits humides; c'était le temps où s'enfuient les hirondelles, où les voyageurs rentrent dans les villes, où les chasseurs, atteints de mélancolie, oublient leurs meutes pour rêver sur les feuilles mortes que l'automne amoncèle sous leurs pas. Une chaise de poste qui suivait la route d'Auxerre à Paris, s'arrêta au bas d'un coteau très rapide, et l'unique voyageur qu'elle contenait en descendit pour gravir à pied la colline.

Ce personnage, vêtu avec une certaine élégance, paraissait jeune, bien qu'une décoration ornât sa boutonnière; ses formes avaient cette délicatesse, ses traits, cet air de froideur, de résolution et de défiance à la fois, qui est le propre des gens dont la force est toute intellectuelle. La largeur des arcades sourciliaires qui encadraient ses yeux bleus, la fermeté des contours de ses lèvres indiquaient une volonté peu commune et d'autant plus remarquable, qu'on devinait à la blancheur du teint de l'étranger, au peu de développement de sa poitrine, au reflet cendré de ses cheveux noirs, longs et fins, une organisation physique très débile.

Malgré la recherche de sa toilette, la finesse de sa physionomie et sa décoration, ce jeune homme n'avait l'apparence ni d'un militaire, ni d'un dandy, ni d'un artiste, et en examinant ses moindres mouvemens sur ce chemin désert où personne ne l'obligeait à s'observer, on démêlait en sa personne une longue pratique de la bonne société et des manières du monde.

Digitized by Google

Au moment où il quittait le marche-pied de sa chaise, un chasseur, rustiquement vêtu d'une veste grise et d'un pantalon de coutil, chaussé de guêtres énormes, coiffé d'un grand chapeau de paille, se leva du gazon où il était assis sur le talus de la route, et s'avança avec empressement sans même relever son fusil et sa carnassière, vieux sac de cuir écorché, taché de pluie, de sang, et digne d'un vieux braconnier. Le campagnard avait une taille athlétique et une belle tête assez commune, hâlée comme celle d'un soldat de marine. — Par le ciel! s'écria-t-il en barrant le chemin de l'homme à la chaise, c'est lui-même! Pardon, monsieur, n'êtes-vous point..., n'es-tu pas mon bon ami de collége, Jean-Paul Gersain?

A ces mots, Gersain recula de surprise et contempla deux secondes, sans le reconnaître, celui qui l'abordait de la sorte. Il fallait, pour justifier une telle hésitation, qu'un grand changement se fût accompli dans celui qu'on cherchait ainsi sans le trouver, car il avait un de ces visages dont le caractère frappe à une première inspection, et où l'on ne voit plus rien de saillant après deux entrevues. Les beautés de Gersain, au contraire, délicates et cachées, se découvraient une à une et ne se manifestaient point tout d'abord. La chevelure de son compagnon était mal taillée, d'épais favoris ombrageaient ses joues trop vermeilles, sa voix était rauque et sa démarche pesante comme celle d'un laboureur. — Eh quoi! repartit enfin Jean-Paul, serait-ce là mon sémillant camarade, le comte Alexis de Vignolle? Qui diantre t'a ainsi accoutré, mon cher? que fais-tu donc ici? qu'es-tu devenu depuis trois ans que la diplomatie me confine au fond de l'Allemagne?

— Tu le vois, quittant Paris et ses pompes, je me suis fait campagnard. Tu sais quelle a toujours été ma vie, bercée sur une paresse absolue; eh bien, la fatigue et la philosophie atteignent le fainéant comme le plus occupé. L'existence me pesait, les plaisirs me comblaient d'ennui, l'oisiveté même ne me souriait plus; j'en étais là quand j'ai perdu mon père, et je suis venu passer mon deuil dans mes terres de Bourgogne. Que te dirai-je? la solitude m'a plu; revenu des erreurs de la jeunesse, j'eus la joie de sentir qu'ici je ne me sentais plus exister, et c'est pourquoi j'y demeure; la mort viendra quand elle voudra.

— Tu me surprends: comment reconnaître le roi des fêtes, le beau Vignolle enfin, sous cette tournure de garde-chasse?

— Ne me rappelle plus ces souvenirs, le bruit m'est devenu insupportable. Les amusettes de notre temps prosaïque ne sont pas assez vives pour qu'un sage se détermine long-temps à gaspiller pour elles

Digitized by Google

les trésors de la fainéantise. Mais, parlons de toi, mon cher Gersain, de toi que j'aime d'autant plus que tu ne me ressembles guères; es-tu toujours un travailleur infatigable, un des plus ambitieux soupirans de dame Fortune?

— Cher comte, j'ai, ma vie durant, travaillé comme un nègre; des désirs de science, des rêves d'or, des projets conçus avec audace, exécutés avec obstination, tel est mon passé. Me voici maître des requêtes, secrétaire d'ambassade à Vienne, auteur de dix volumes d'économie politique; j'ai trente ans, et je suis arrivé à cette position par moi-même, ayant été lancé dans ce monde sans nom et sans fortune. Si je me présentais à la députation, mon élection serait assurée. Afin d'être éligible, j'ai acquis naguère un joli domaine en Alsace; me voilà donc en fort bonne passe. Or, sais-tu ce que je vais faire en ce moment à Paris?

— Non, mais je t'écoute, et afin d'avoir le loisir de t'entendre plus long-temps, je vais envoyer ta voiture par cette avenue au bout de laquelle se trouve ma maison; on y déposera tes malles, et tu passeras quelques jours dans ma thébaïde. Franck, ajouta-t-il en se tournant vers un piqueur qui venait de les joindre, cours au château de Fresnes, demande à voir le marquis ou Mme de Fresnes, et dis-leur que l'arrivée d'un ancien ami m'empêchera d'aller dîner chez eux ce soir; dépêche-toi, mon garçon, et fais-leur mes complimens de ton mieux; tu expliqueras qu'étant au milieu d'une route, je n'ai pu te charger d'une lettre. Me voici maintenant, mon cher Gersain, tout à toi qui es dans une situation superbe, vaillamment conquise, et qui vas à Paris dans un but que tu es prêt à me dire.

— J'y vais porter la démission de mes deux emplois, afin de me retirer en paix dans la terre que j'ai achetée en Alsace.

— Es-tu fou? s'écria Vignolle.

— Pas plus que toi, ce me semble; je suis las, ennuyé, sage, et voilà tout.

— Singulier rapprochement! L'oisiveté m'a conduit à la fatigue, au désir du repos, et le travail aiguillonné par le succès a produit en toi le même effet. Montaigne avait raison de dire que, « par divers moyens, on arrive à pareille fin. » Eh bien! conviens-en, nous sommes deux mortels assez bizarres.

— Non pas; la cause de ceci n'est pas en nous, elle est endémique, ce mal dont tu ignores le nom se respire avec l'air du siècle.

— Quelle est donc cette maladie qui nous arrête et nous cloue à terre?

Digitized by Google

— C'est *l'impossible*. Ce mot est la devise des sociétés qui se dissolvent ou se régénèrent; les masses ne profitent alors qu'en dévorant les individus. As-tu jamais, toi le chercheur de plaisirs, accompli un seul de tes souhaits? rien, dans ta vie, s'est-il accommodé suivant ta guise? tes pâles et courtes jouissances n'ont-elles pas été dues au hasard seul? Entouré de richesses, d'estime, d'affections, investi d'un revenu de trente mille livres, tu as eu la modeste ambition de couler des jours supportables, et tu n'as pu y réussir au milieu des égoïsmes monotones où il fallait te caser. Les distractions du monde... quoi? D'abord, il n'y a plus ni monde, ni salons; mais encore? Quelques individus hétéroclitement rapprochés, faits pour ne pas s'entendre, divisés d'opinions, de sentimens, causant dans deux ou trois chambres avec méfiance et insipidité. Le public a si bien fait justice des réunions d'aujourd'hui, qu'il est devenu du meilleur ton de s'y rendre à onze heures et de se retirer à onze heures et demie. Demande à ce sujet leur pensée à quelques femmes de haute intelligence, qui ont tenté de refaire un salon, et vois si le mot *impossible* ne s'élance de leurs lèvres aussitôt. Parlerons-nous de l'amour? Mais où, mais comment voir assez et assez bien une femme pour désirer la retrouver? Séparation heureuse, au surplus, car en face de leurs esprits tordus par les éducations actuelles, que de déceptions! En fait, il est impossible qu'une passion, à Paris, se creuse, se consolide et surtout se conserve. Ah! mon ami, que de cœurs dépareillés, que d'existences flétries et jetées vives dans l'océan de l'impossible par cette première anomalie! (Gersain exhala un profond soupir.)

— Hélas! et toi aussi, mon pauvre Jean-Paul? interrompit Vignolle en lui serrant la main d'un air qui signifiait : nous sommes l'un pour l'autre de dignes confidens.

— Moi comme tout le monde. As-tu jamais, par hasard, possédé une femme que tu aimasses, ou... aimé une de celles que tu possédais? Pénétrons dans les réalités de la vie, tu verras plus clairement encore l'impossible se lever comme une massue sur le front des gens les mieux trempés. Pour une ame forte, pour un génie fécond, il n'est que deux mobiles, Alexis: la soif de la gloire et celle de l'utilité; ces deux résultats sont devenus introuvables, tout obéit à des textes inflexibles, et l'esprit ne peut plus vivifier ce que tue la lettre. Le cri des masses est législateur souverain; l'influence des individus est nulle, quant au moment présent, et les forces intelligentes sont divisées à l'infini comme la propriété territoriale. Tel grand sois-tu, tu poursuivras en vain la gloire; quel que soit ton

Digitized by Google

génie, il glissera sur la société sans la pénétrer, et s'y évaporera comme la pluie sur le toit d'un édifice.

— J'ai désespéré de l'illustration, ami, et j'ai perdu la conscience de mon utilité. Ces deux *impossibles* ont dissous les illusions qui m'avaient soutenu, et je trouve impraticable le sentier des labeurs, comme toi celui des plaisirs. Ainsi pensent, crois-moi, des gens très lumineux : renonçant à des folies magnifiques, ils condamnent leur esprit à l'infécondité, et les superbes chimères se réfugient dans les jugemens faux.

Ils continuèrent de marcher en silence. Sur leurs têtes, une double rangée d'ormes, frappés par la bise d'automne, vastes encensoirs qui jetaient leurs cendres, jonchait le chemin de feuilles sèches.

—Si du moins, reprit Jean-Paul, on avait cette consolation d'une femme qu'on aime, pour qui l'on travaille, à qui l'on sera grand et glorieux!... Mais non, celle qui vous convient suivant le cœur, ne vous convient pas suivant la société, et les obstacles sont toujours aussi insurmontables que la passion. Bast, on guérit de cette folie comme des autres! Écoute, Alexis, on a souvent défini la vieillesse, et souvent fort mal; un vieillard, peu importe ici l'âge, est un être qui n'ambitionne plus rien et n'aime plus personne; et en voici la preuve : c'est que la conséquence de cette situation, comme celle du dernier âge, est l'impuissance.

Le bruit d'une voiture suspendit la conversation un instant.

— C'est le marquis de Fresnes qui vient à nous! s'écria le comte de Vignolle; tu vas être régalé de l'aspect du plus laid, du plus sot vieillard qui soit au monde, et cependant, Gersain, jamais tes talens ne t'auraient juché à la hauteur où sa nullité est parvenue. Cet homme a été sénateur, plénipotentiaire, ministre, initié à tous les grands secrets de l'état, sa poitrine est harnachée de cordons, de plaques, de chaînes d'or, et pourtant, gloire humaine! tu savais à peine le nom de ce mortel superbe.

— Si fait! mais je le croyais mort depuis près de quarante années.

— Il n'en compte pas encore cinquante. Tu vois comme aujourd'hui les vivans vont vite, et comme rapidement tout s'use et s'efface et s'oublie; les gens d'hier sont déjà d'un autre siècle. Voici notre homme qui s'approche.

— Permets-nous, cher campagnard, une observation indiscrète. Tu as paru ravi de l'apparition de ce sot personnage, empressé de le joindre, d'écouter ce qu'il souhaite de t'apprendre, et cependant, tu

Digitized by Google

le traites avec un mépris mêlé d'aversion. Ce vilain homme ne serait-il point le mari d'une jolie femme?

— Quelle idée burlesque, et... quelle analogie?...

— Oh! je comprends! Que d'excuses j'ai à te faire, mon ami, pour ma visite malencontreuse qui t'empêche, ce soir, d'aller à Fresnes! ah! l'homme des champs, le philosophe désenchanté, vous ne nous surprenez plus et l'on conçoit que Lucifer se fasse ermite.

M. de Fresnes venait de recevoir le message de son voisin, et en apprenant le motif qui l'empêchait de se rendre au château, il s'était hâté d'accourir lui-même afin d'inviter le nouvel arrivant à accompagner son ami, s'excusant de cette proposition un peu trop cordiale, sur la liberté des champs et sur les regrets que causerait à Fresnes l'absence d'Alexis de Vignolle. Gersain se fit long-temps prier, mais lisant dans les yeux de son hôte que cette partie n'était pas sacrifiée sans regrets, il accepta l'invitation du marquis.

— A la bonne heure! s'écria ce dernier, voilà qui rendra Mme de Fresnes très contente, car, bien qu'elle n'ait rien dit à cet égard, j'ai cru voir que votre absence la contrariait.

A ces mots, un coup-d'œil guilleret de Gersain troubla Vignolle à un tel point, qu'il ne put répondre sans balbutier. Il paraît, pensa son hôte, que ses affaires ne sont pas encore avancées.

— Eh bien! avais-je deviné? demanda-t-il en riant, lorsque le marquis eut continué sa route.

— Jean-Paul, ne riez point; ceci n'est pas ce que vous pensez.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Une chose grave et fâcheuse, et sans avenir; c'est, vois-tu, c'est l'impossible.

— Ceci est évident; quelle que soit la marche des incidens, il est bien assuré que, si le but de la recherche est le bonheur, la fin sera l'impossible. N'importe, mon ami, je t'offre mes services, use de moi comme d'une seconde pensée. Un confident de comédie est un chandelier très commode.

— Non, tu ne peux comprendre ma situation; il ne s'agit point d'amour ni de projets, mais d'une préoccupation douce, d'une intimité pure, exempte d'orages, de désirs...

— Oh, oh! il faut que tu aies jugé la forteresse bien imprenable, pour avoir ainsi contraint ton cœur à prendre le change sur ses sensations véritables, et pour t'être persuadé que tu ne souhaites rien.

— C'est la vérité pourtant; d'ailleurs, un succès complet ne s'obtiendrait jamais.

Digitized by Google

— A la bonne heure. Sais-tu que tu es totalement enlacé?

— Ta présence m'affectera ce soir, j'ai regret de l'avoir voulue; tu parais si léger, qu'un sentiment de gravité, de délicatesse...

— Autre mensonge que l'on te fait; mais cette fois, c'est l'amour-propre qui t'abuse. Il a peur, le mauvais, de laisser voir à un tiers le fil d'une intrigue mal attachée et timidement conçue; impose-m'en si tu veux; mais quand tu te trompes toi-même, je te prends en pitié, parce que tu es ta propre dupe avec trop de bonhomie.

— Au fond, vois-tu, je ne suis pas un roué.

— *Au fond* est un ménagement délicat. C'est entendu; sous les plis séducteurs de cette veste grise, sous les ailes de ce chapeau de paille de ris, palpite le cœur et s'élève le front d'un honnête homme. Tu es amoureux comme un écolier de rhétorique, et je t'en fais mon compliment sincère, car tu as encore la certitude d'exister.

— Tu me dis cela sur un ton...

— Sur le ton de l'envie. Je n'ai ressenti qu'un seul sentiment, Alexis, mais il valait le tien, sur mon ame; il a fracassé mon existence entière. Or, pour peu que cette confidence te rassure ou te fasse moins réservé, tu n'as qu'à parler, en trois minutes tu sauras tout. L'objet et l'époque de cette passion sont bien éloignés; je ne les retrouverai plus, et la blessure est radicalement guérie, je l'atteste.

Ce fut le tour de Vignolle de hocher la tête et de sourire.

— Mes amourettes, reprit le jeune diplomate, avaient commencé de très bonne heure et d'une façon bucolique, dans un jardin. J'avais seize ans; c'était chez le général de B...; ses fils, mes condisciples, ses filles et leurs amies jouaient un jour avec moi. L'une d'elles, qui frottait avec de la verveine la paume de sa main, me demanda: «Savez-vous la propriété de ces feuilles? on prétendait, au temps des fées, que deux personnes qui entrelacent leurs mains, après les avoir parfumées de verveine, sont unies d'une façon mystérieuses et indissoluble.» Écraser une de ces feuilles dans ma main et toucher celles de la belle prêtresse qui m'initiait à ces mystères, était l'acte de la plus simple galanterie; mais elle prend la fuite, je poursuis alors une de ses compagnes qui m'échappe pendant que les autres se dispersent. Honteux de ma défaite, voulant, par amour-propre, mener à fin mon entreprise, je m'élance à mon tour, et me voilà comme un loup poursuivant un troupeau.

Au détour d'une allée, une de ces jeunes filles brune, mince et déjà un peu femme, bien qu'elle n'eût pas quatorze ans, m'attendait de pied ferme. J'arrive brusque comme un conquérant; mais

Digitized by Google

elle, avec une placidité parfaite et semblant dire : il n'est pas besoin de combattre, me tend la main avec assurance, en souriant et en dardant sur moi deux longs yeux noirs d'Andalouse, d'une expression bien plus profonde que la circonstance ne le valait. Cet incident un peu romanesque me troubla; quand nos mains se sont jointes, elles étaient froides, frémissantes, moites, et notre émotion mutuelle si vive, que nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre.

Que de fois, depuis ce jour, sur les bancs du collége, mes rêveries l'ont invoquée! que de châteaux en Espagne! que d'héroïnes de romans sa figure d'ange a personnifiées pour moi! En la retrouvant dans le monde, belle, entourée, divine, je m'approchai confiant; elle m'avait reconnu, et nous nous sommes aimés avec une noble candeur. Dès cet instant, les châteaux en question s'élevèrent bien plus vite, nous étions deux pour les bâtir; le bonheur sans moi lui semblait impossible, et cependant, c'était une ame grave, sérieuse, pure, passionnée et poussant la piété jusqu'à l'exaltation. Par malheur elle avait un beau nom, point de fortune et une tante impitoyable! Il fut décidé que j'acquerrais une position brillante; je me mis à l'œuvre, et voilà comment je suis devenu presque un personnage. Quelle ardeur j'apportais au travail; mais aussi, que d'amour! Sa tante lui expliqua un jour que la femme d'un gentilhomme riche, tel qu'il fût, serait mieux considérée que celle de Jean-Paul Gersain, et en dépit de la verveine, la belle s'unit à un veau d'or quelconque, aussi vieux que celui d'Aaron. Donc, je quittai la France, et tout à coup le travail m'ennuya, l'avenir m'intéressa peu, les succès ne me recherchèrent plus. Trois ans se sont écoulés, et me voilà fatigué d'errer sans but, épuisé par le manque d'affections, et parfaitement guéri de toute passion humaine. De cette fraîche et trompeuse matinée de la vie, je n'ai gardé qu'un âpre souvenir... et cette petite mosaïque, qui me sert d'épingle; elle l'a travaillée pour moi. L'objet, comme tu peux le voir, représente une branche de verveine. J'ai dit. Si maintenant tu me trouves par trop au-dessous de la métaphysique de tes passions, garde tes confidences.

— Écoute, Gersain; Mme de Fresnes est d'un caractère doux, mais ferme, austère et froid; elle m'accorde un sentiment de bienveillance plus voisin de l'amitié que de l'amour, et, à l'étudier, on ne compren pas comment elle pourrait franchir cette distance.

— C'est tout juste ainsi que l'on trace le portrait des femmes dont on 'est pas aimé.

— N'avais-je pas raison de craindre que tu ne comprisses rien à

Digitized by Google

tout ceci? Comment se seraient éveillés en elle des sentimens plus tendres, sous l'inspiration de l'affreux gnome qu'elle a pour mari? Ce cœur s'explique si bien pour moi, que m'y subordonnant avec bonheur, je ne demande rien de ce qu'il ne peut livrer; plaçant mon ame en harmonie avec la sienne, je lui rends une sympathie douce, content de cette intimité, partageant la sérénité où elle dort et tremblant de rider la face de mon tranquille bonheur.

— En d'autres termes, tu trembles si fort de n'être pas aimé, que tu redoutes, par l'essai des plus légères épreuves, de faire crouler des illusions si difficilement échafaudées.

— A quoi bon te répondre? tu ne la connais pas; sa vue seule changera tes idées; nous irons ce soir à Fresnes, et après cette visite, ce qui te confond te paraîtra naturel. N'admires-tu pas, toi qui tout à l'heure nous assimilais à des vieillards, la chaleur, l'importance que nos deux philosophies ont apportées à ces affaires du cœur? Nous sommes jeunes encore à cet endroit, et puisque nous voilà revenus de toutes les erreurs, c'est bien le cas de convenir que l'amour, qui est bien peu de chose, est la plus sérieuse préoccupation de la vie.

— C'est pourquoi, mon cher Alexis, ta situation m'alarme. Que vas-tu faire? ce calme forcé dont tu vantes les charmes, ne peut être stable; ton ame va s'allumer, et si, comme tu le penses, on résiste, quels chagrins te sont réservés! Ne risque pas une pareille partie, dans cette solitude, à la campagne où rien ne distrait d'une pensée et ne compense une infortune; d'ailleurs, ces passions-là ont toujours triste fin, et le succès même est déplorable. Le partage avec M. de Fresnes te fera horreur, les gênes que tu subiras te rendront furieux, les remords de cette dame te seront insupportables, et tous deux vous pleurerez chaque jour votre félicité constante; enfin, tout peut se conclure par une catastrophe, et l'existence de la marquise est flétrie. Voilà le tableau non exagéré des amours où nous courons à l'étourdie; la société nous a fait ces loisirs. Aussi le sage, où d'autres lisent plaisir, déchiffre le mot *impossible*, et s'enfuit. Oui, l'impossible est là toujours, et si l'on s'unit une seule fois à cette perfide divinité, elle est à l'instant féconde. Abandonne cette aventure, j'ai là-dessus de vilains pressentimens. Tu sais combien mon conseil est pur, Alexis; je n'ai eu qu'un sentiment dont toute ma vie est empoisonnée, et j'en puis parler comme d'une vieille histoire, ayant oublié et la passion, et son objet, que j'espère ne plus revoir.

Digitized by Google

Pour toute réponse, le jeune de Vignolle, après un instant de méditation, dit à son ami en souriant :

— Allons vite nous habiller, et partons.

Quand les deux amis entrèrent au château de Fresnes, la nuit était tombée; ils furent reçus dans un grand salon éclairé par trois énormes souches qui flambaient sous l'âtre, car on n'avait pas encore allumé les bougies. A leur arrivée, la marquise s'était levée d'un grand fauteuil pour les recevoir, et un jet de flamme accusa vivement ses traits. Au moment où le comte de Vignolle, tenant son ami par la main pour le présenter, s'inclinait déjà, il sentit ses doigts convulsivement pressés par ceux de Gersain, ce qu'il attribua à l'impression produite en lui par cette beauté; mais il observa qu'elle avait soudain reculé d'un pas en appuyant son bras sur le dossier de son fauteuil.

Il jeta les yeux sur Gersain sans rien découvrir; ce dernier, voyant que le comte restait muet, remercia la marquise et M. de Fresnes de l'avoir si gracieusement invité à accompagner son ami, et il se félicita du bonheur d'avoir fait leur connaissance.

— S'ils se sont déjà vus, pensa Vignolle, elle ne consentira pas à en faire mystère.

Les derniers mots de Gersain avaient été suivis d'un silence profond, et la marquise interdite paraissait colorée par le reflet d'une flamme plus rouge : elle se contenta d'un salut froid mais profond, et Vignolle attéré se disait :

— Peut-être mes yeux m'ont-ils trompé; mais s'ils se connaissent, je suis perdu!

II.

Depuis quelques jours, la conversation était devenue rare et monotone entre Vignolle et son ami Gersain. Ils se cherchaient peu, chacun d'eux s'était fait des habitudes particulières; on les eût pris pour deux personnes qui, forcées par des raisons impérieuses de demeurer ensemble, ont assez d'esprit pour ne se fréquenter que politiquement. En ces conjectures, Gersain ne songeait pas à prendre congé du comte, lequel, sans toutefois se montrer engageant était contraint, par sa position, d'exercer l'hospitalité avec une certaine grace.

Ils fréquentaient les hôtes du château de Fresnes, mais ils évitaient de s'y rencontrer, et jamais ils ne parlaient de la marquise, texte sur lequel ils avaient si longuement discuté avant sa première entrevue avec Jean-Paul Gersain. Le soir de ce jour-là, tandis qu'ils s'en re-

Digitized by Google

tournaient ensemble et que Vignolle, gros de curiosité, se disposait à questionner son hôte sur Mme de Fresnes, ce dernier avait entamé sur la pluie et le beau temps, sur la politique, la littérature et les mœurs anglaises, une conversation si ferme, si nourrie, si opiniâtre, qu'Alexis avait deviné son intention d'éviter de parler de la marquise. Cette persévérance le gêna; son adresse fut loin de s'en accroître, et le besoin d'opposer la ruse à la ruse le rendit muet, tant il craignit d'aborder cette matière avec gaucherie.

Il se livra donc, sur les relations de son ami avec cette dame, aux conjectures les plus opposées. Quand au retour d'une visite Jean-Paul d'un ton assez sec disait : J'arrive de Fresnes, puis, sans attendre la réponse, passait à une autre idée, Alexis regrettait de n'avoir pas assisté à l'entretien; mais quand ces trois personnages se trouvaient réunis, la situation devenait si perplexe, si pénible, qu'ils l'évitaient en dépit d'eux-mêmes. Découvrir quelque secret par le moyen de la marquise était une tâche si difficile, que malgré sa finesse ordinaire et les efforts d'un esprit froid et observateur, Gersain peut-être n'aurait pas su pénétrer sa pensée à l'égard du comte. Elle possédait sur elle-même un empire souverain, et son visage avait des voiles impénétrables.

Issue par sa mère d'une vieille race espagnole, Alix, marquise de Fresnes, avait été élevée jusqu'à la mort de son père, veuf de très bonne heure, dans une maison où résidaient plusieurs douairières d'une austérité inflexible, ses parentes, et l'évêque de ***, son grand-oncle. La maison que cette sombre famille habitait dans une ville paisible, était un ancien couvent situé dans une rue déserte formée par les murailles de plusieurs jardinets qui rampaient aux pieds de la cathédrale. On entendait le chant des vêpres et le son des orgues depuis le salon du père d'Alix, de qui l'appartement, meublé lourdement à la Louis XV, était orné de tableaux de piété, car ce salon était un de ceux de l'évêché, où vivait, chez son oncle, le père d'Alix, qui avait perdu sa fortune lors de l'émigration. On ne riait jamais dans ce logis où l'on ne recevait pas. Disposée par son âge et par son naturel à l'étourderie, à la pétulance, Alix s'accoutuma à réprimer ses instincts, à garder à la fois le silence claustral et l'impassibilité de physionomie particulière aux nonnes. Comme certaines rêveries romanesques travaillaient sourdement dans cet esprit, les traits d'Alix, pour se maintenir en contraste avec de telles impressions, avaient contracté une nuance de dissimulation propre aux dévotes. Son visage, d'un galbe castillan, mais plus allongé et d'un trait plus fin que celui des femmes de

Digitized by Google

Madrid, avait je ne sais quoi de passionné qui, s'harmonisant à l'idée de la dévotion, faisait présumer en elle des extases pieuses; son regard était voilé, froid, mais, en la contemplant, on se souvenait que l'on peut extraire d'un glaçon des étincelles de feu. Il était impossible de la voir sans la remarquer, de la remarquer sans souhaiter de la connaître, et plus on la croyait connaître, plus s'exaspérait la curiosité par l'attrait du mystérieux. Alix n'avait point une beauté de caprice; jamais la grace n'eut plus de majesté, la dignité tant de douceur, la beauté régulière et irréprochable plus de mordant et d'aiguillons pour piquer les sens. Elle était grande, et sa taille souple et svelte la haussait encore; elle nouait avec simplicité ses cheveux d'un noir frais et luisant qui moutonnaient fort bas sur un col très beau. Sa bouche était vermeille, les coins mobiles de ses lèvres épaisses étaient surmontés d'une pénombre; ajoutez à ces traits un nez semblable à celui de Marie-Antoinette, deux yeux fendus très longs, toujours demi-clos, qui semblaient s'étudier à ne rien exprimer, des couleurs hautes sous une carnation duveteuse, et vous aurez une grossière ébauche de ce portrait. Nous ne disons rien des mains, des pieds, des attaches et des autres signes distinctifs des races pures, nous bornant à observer que la marquise de Fresnes comptait dix-huit quartiers de noblesse justifiés.

Elle marchait lentement, parlait lentement, pensait avec rapidité, avait le regard furtif, et sous une raison extérieure très apparente, sous une droiture innée de l'esprit, elle cachait une fausseté réelle de jugement, fausseté restreinte, sur certains points, à certaines opinions systématiques; pareille, sous ce rapport, à toutes les personnes élevées loin du monde par des êtres à qui le monde est étranger. Souvent elle dissimulait par le silence et la dignité une ignorance timide sur des points où l'on ne peut requérir solution que des leçons de l'expérience. Elle n'avait point vécu.

Néanmoins, le comte et Gersain ne parvenaient pas à lire dans cette ame nébuleuse. Aucun d'eux n'avait encore réussi à altérer en elle ce calme parfait, signe extérieur d'une conscience en paix ou d'une vertu sans efforts. Vignolle était dans une position très cruelle, ignorant à la fois les sentimens de la marquise, ceux de Jean-Paul à son égard, et leurs mutuelles relations. Il tremblait que cette femme ne fût celle avec qui son ami avait jadis fait un pacte très tendre et mal observé. Leur adresser des questions sur cette matière était difficile, depuis qu'ils avaient feint tous les deux de ne pas se connaître. D'ailleurs, toutes les fois que le comte avait cherché à aborder ce

Digitized by Google

propos, Gersain, grace à son esprit subtil, l'avait dépisté, sans se compromettre par le plus léger mensonge.

Dans cette extrémité, Vignolle résolut de deviner, par le moyen de la marquise, ce qui lui était si obscur, et un jour, après avoir soustrait à son ami l'épingle en mosaïque romaine sur laquelle son infidèle d'autrefois avait incrusté un bouquet de verveine, il se rendit au château de la marquise. Elle était avec son mari qui traitait avec légèreté le sujet rebattu de l'infidélité des femmes, des disgraces du mariage, et qui, pensant faire preuve de vaillante et spirituelle philosophie, répétait avec emphase, devant sa moitié rouge de honte, la flétrissante maxime : « Quand on l'ignore, ce n'est rien, et c'est peu quand on le sait. » Dès que le comte de Vignolle fut entré, M. de Fresnes lui demanda sottement son opinion là-dessus, ajoutant coup sur coup cinq ou six impertinences sur l'indifférence où le laisserait une mésaventure de ce genre.

Il est bon d'observer ici que les époux, s'ils s'avisent de professer par forfanterie des idées d'aussi mauvais goût, choisissent toujours, pour les développer, l'instant où se trouve présent leur plus dangereux rival. Si, de leur part, la chose était calculée, elle serait d'une habileté diabolique; car elle rend impossible, pour un amant un peu délicat, toute galante entreprise qui semblerait le lâche emploi d'une permission ridicule. Donc, Vignolle, trop conséquent pour démentir le marquis, trop bien élevé, trop sérieusement épris pour s'avilir devant l'objet aimé en approuvant une pensée basse, Vignolle demeura très interdit. M. de Fresnes rit beaucoup de cette gêne, ce qui le rendit encore plus affreusement laid, et s'applaudissant de son exquise plaisanterie, il s'éloigna tandis que le comte se disait :

— Un pareil homme a été ministre et ambassadeur. Un semblable cuistre possède une femme aussi adorable. Oh! Gersain a bien raison!

Ces réflexions, celles où Mme de Fresnes était plongée, rendirent l'entretien gêné jusqu'à ce qu'on eût secoué le souvenir du marquis et de ses sornettes. Désireux d'aborder un sujet qui tînt quelque temps les langues en liberté, Alexis murmura :

— J'ai toujours été surpris, madame, de voir une personne faite comme vous pour les plaisirs du monde se confiner avec autant d'insouciance dans une campagne.

— Autant pourrait-on en dire de vous, monsieur. La retraite sied bien aux femmes. Jamais la société ne m'a plu, et il est bien plus surprenant qu'un jeune homme qui, de son propre aveu, a cherché le tumulte, soit tout à coup devenu sauvage.

Digitized by Google

— Rien ne vous étonnerait dans cette conduite si vous me connaissiez mieux. Le bonheur n'est pas au dehors, il le faut trouver en soi, et j'avais au cœur un vide, un ennui...

— Il fallait vous marier.

— Peut-être, mais il est trop tard, madame, je ne me marierai jamais.

Il articula ces derniers mots avec une solennité qui contrastait avec l'air de la marquise qui, à ces paroles, se mit à rire.

— Peut-on, reprit-elle, jurer de rien à votre âge? Sait-on les choses de l'avenir et le sort que nous réserve la Providence? Je connais des personnes dont la vie actuelle diffère bien des rêves de l'enfance.

— Alors, madame, ces personnes, il les faut plaindre, au lieu de se jouer d'elles. Mieux vaut cent fois réprimer un accès de gaieté que blesser au cœur un être qui souffre.

Elle le regarda furtivement et dit :

— Si je vous ai affligé, monsieur de Vignolle, je vous en demande pardon.

Depuis quelques secondes, il faisait tourner entre ses doigts l'épingle de mosaïque en dirigeant un coup d'œil tout-à-fait inerte sur Mme de Fresnes, et au moment où elle aperçut le bijou, le comte, d'un air distrait, lui demanda :

— Êtes-vous superstitieuse?

— Autrefois je l'étais, mais c'est une faiblesse dont je suis revenue.

— Pourquoi?

Au lieu de répondre, elle murmura négligemment avec la tranquillité la plus excessive :

— Vous avez là une jolie épingle; qui vous l'a donnée?

— C'est de la mosaïque, ajouta-t-il en la lui présentant (la main de la marquise la reçut sans trembler), de la mosaïque romaine, un ouvrage de patience. Cela doit être bien difficile à faire.

— Mais, non, pas trop.

— Elle représente... une branche de verveine.

— Il faut de l'imagination pour le deviner, car l'imitation n'est pas très fidèle.

— Est-ce que vous ne l'auriez pas reconnue, vous, madame?

— La monture est fort bien. Et l'on vous a fait don de cette bagatelle?

Vignolle, après avoir hésité une seconde, sentit qu'il ne pouvait reculer sans faire l'aveu d'un stratagème un peu perfide, et il ajouta tout bas, comme à regret :

Digitized by Google

— On me l'a donnée. — Puis il la plaça sur la cheminée.

Une longue pause suivit cet entretien que la marquise ranima par des paroles très incohérentes, qui sans doute avaient dans sa pensée un enchaînement secret.

— Que l'on doit redouter, murmura-t-elle, les influences extérieures! Vivre seule avec ses devoirs, sans piéges au dehors, sans trouble au dedans, c'est la seule existence supportable. La paix n'existe qu'au fond d'une conscience que rien n'agite, et il faut si peu pour troubler cette paix! Tenez, je ne conçois pas que l'on ait la force de vivre quand on a dans le passé un seul reproche grave à se faire!

Vignolle demeura stupéfait. Mme de Fresnes était souvent distraite; elle suivait, il le comprit, le fil d'une idée sans penser qu'on en pourrait découvrir l'origine; elle songeait à voix haute. Devinant en elle, d'après cette absence étrange, une émotion profonde, le comte lui dit : — Jugez alors, madame, des angoisses des gens privés de ces pieux appuis dont vous êtes fière, de ceux qui, plus à plaindre qu'on ne saurait le comprendre, dénués de secours en eux-mêmes, sans amis, sans confidens, sans famille, sans rien sur la terre...

— Mon Dieu, vous m'effrayez! Qui donc peut être à ce point déshérité?

— Je suis sans amis, mon père est mort, je n'ai jamais connu ma mère; mon cœur déborde de tendresses qui ruissèlent tristement, perdues sur mon chemin, sans qu'une ame les recueille, et pour comble de maux... Mais je ne sais si je dois, madame, achever de tracer une aussi lugubre page.

— Seriez-vous pour nous le plus indifférent des hommes, ce serait un devoir de vous consoler, et vous savez qu'ici l'on vous traite en ami.

— Eh bien! vos yeux s'abaissent en ce moment sur la vivante image du désespoir. Un sentiment que je n'avais pas cherché, que ma raison... Mais que peut la raison! Ah! madame, soyez clémente; car une passion immense, éternelle, dont la fin est l'impossible peut-être, est un tourment assez affreux pour valoir à qui l'endure assistance et pitié!

— Je suis désolée (si vous n'avez nulle espérance, et vous me paraissez un juge irrécusable sur ce point) de vous voir aussi affecté. Mais pour lutter contre de tels revers, il ne faut même pas les avouer à soi-même; on doit éviter ce qui les rappelle, et... (elle hésita un instant, et termina sa pensée, tout en jouant avec l'épingle de mo-

Digitized by Google

saïque qu'elle avait saisie machinalement) et espérer dans l'oubli qui manque rarement de secourir les hommes.

Voyant dans ce dernier conseil un regret amer de l'indifférence de Gersain, Vignolle s'exaspéra tout à coup, et d'une voix mêlée de pleurs et de colère, il s'écria : — L'oubli! oui, nous avons besoin d'un semblable remède contre l'inconstance ou la froideur des femmes...

Il allait continuer, mais la marquise, se levant, tira une sonnette avec force, et comme Alexis la contemplait avec stupeur, un domestique entra, à qui Mme de Fresnes, d'un ton fort naturel, dit de mettre du bois au feu. Pendant qu'on allait quérir ce qu'elle avait demandé, elle dit posément au comte refroidi par cet incident :

— Vos chagrins m'ont fait de la peine. Je ne vous demande pas l'objet de ces ennuis, car je ne vois nulle utilité à l'apprendre. Regardez-moi comme une amie, et croyez qu'on ne négligera rien pour vous aider à retrouver le repos. Ne vous plaignez plus d'être seul, abandonné, sans affections : la mienne vous restera comme celle d'une sœur. Quant aux folies que vous m'avez dites, oubliez-les; demain je ne m'en souviendrai plus, je vous le promets.

Cette déclaration des sentimens du comte était depuis trop longtemps attendue pour que la marquise n'y fût pas préparée; aussi se trouvait-elle sous les armes, et les offres d'amitié qu'elle faisait à Vignolle prouvent à quel point elle était sûre d'elle-même. Le comte ne s'y méprit qu'à moitié, cette réplique lui déchira le cœur; il aimait sérieusement, et dans l'excès de sa douleur, il se jetait déjà tout en pleurs aux pieds d'Alix qui commençait à trouver son rôle moins aisé, lorsqu'un bruit de pas le replongea dans son fauteuil; la porte s'ouvrit, et au lieu du domestique qui était allé chercher du bois, on en vit entrer un autre qui annonça :

— Monsieur Gersain.

Depuis long-temps les deux amis évitaient de se rencontrer sur ce terrain dangereux; aussi le comte laissa-t-il paraître autant de surprise que de mécontentement. Jean-Paul n'y prit pas garde, et s'il devina la situation, l'éclat de sa franche gaieté n'en laissa rien paraître. Ses relations avec Alix étaient assez inexplicables. Recouvertes de la plus grande froideur, elles semblaient destinées à se maintenir dans les basses températures. Gersain recherchait peu l'intimité de Mme de Fresnes, et pourtant il se plaisait à s'égarer dans le château, à respirer dans le tourbillon où elle existait. Dans les premiers temps, il s'était montré triste, puis soudain la sérénité

Digitized by Google

lui était revenue, et ses habitudes de promenades solitaires, d'oisiveté mélancolique offraient un contraste piquant avec la légèreté dont il faisait parade. Sa conduite avec la marquise, respectueuse sans affectation, glaciale sans aigreur, n'était pas cependant exempte d'un peu d'amertume, en dose trop faible pour être facilement signalée. D'ailleurs cet effet était passager. Gersain n'arrivait à Fresnes qu'après avoir épuisé son corps par des marches forcées qu'il réitérait chaque jour, et auxquelles il attribuait la fatigue empreinte sur ses traits. Quelle que fût la façon dont il entendît les relations de Vignolle et d'Alix, jamais il ne témoignait la moindre jalousie.

La conversation de Mme de Fresnes n'était pas gênée par sa présence, mais devant lui elle perdait l'esprit de saillies. Souvent, elle faisait à ses paroles des réponses indirectes et adressées à tout le monde, s'il se trouvait là plusieurs personnes. Passait-il la soirée chez elle, on la voyait se retirer d'assez bonne heure. Enfin, elle ne prenait jamais assez d'intérêt à lui pour demander de ses nouvelles à Vignolle, et néanmoins elle s'informait de l'état de ce dernier lorsqu'elle causait avec Gersain.

Celui-ci, voyant que sa visite coïncidant avec celle du comte était inopportune et fâcheuse pour les deux personnes dont il venait de troubler le tête-à-tête, crut devoir paraître surpris de rencontrer là son hôte, qu'il supposait à la chasse. Il reprit ensuite le fil des propos futiles où il s'était lancé, et mit successivement en scène une foule de banalités qu'il ajustait avec un esprit de mots assez original. Ce sang-froid gênait le comte, qui comprenait que, tout en se jouant de la sorte, Jean-Paul examinait avec une sagacité diabolique l'état de son cœur et de celui de la marquise. Ce qui le soulageait un peu, c'est que Mme de Fresnes manifestait à son égard, depuis l'arrivée de Gersain, des sentimens plus affectueux, plus intimes qu'à l'ordinaire. Gersain, au surplus, acceptait cette humeur en homme dénué de motifs raisonnables pour en être offusqué.

Mais, en furetant çà et là dans le salon, il découvrit sur la cheminée son épingle de mosaïque. Ne se souvenant pas de l'avoir oubliée là, il la prit néanmoins sans s'étonner, et de l'air le plus simple du monde, il l'ajusta sur sa cravate. La marquise, en riant aux éclats, s'écria : — Monsieur Gersain a la mémoire aussi courte que les enfans, il reprend ce qu'il a donné.

Vignolle, dont les joues étaient couleur de feu, riait très-médiocrement.

Digitized by Google

— Eh quoi, madame, repartit Gersain presque ému, vous souhaiteriez le don de cette mosaïque ?

— Non, et ce n'est pas moi qui... ce n'est point à moi que vous l'avez offerte. Monsieur Gersain, vous oubliez bien vite... N'avez-vous pas fait cadeau de cette bagatelle à votre ami ?

Jean-Paul tressaillit, fit deux pas au hasard en passant la main sur son front, comme pour se raffermir, et, avec un sourire sur les lèvres, il ajouta : — Vignolle vous a dit?... Oui, c'est vrai, j'avais oublié... Tiens, mon ami, prends, elle est à toi.

— Mais, dit Alexis sans lever les yeux, pour peu que tu regrettes cette épingle, je serai ravi d'être à même de te l'offrir.

— Non, garde-la, je n'y tenais guère, et sur ma foi, je n'y prétends plus rien.

Ainsi, pensa-t-il, elle lui a tout dit, ils s'aiment, et la religion du souvenir n'a même point d'autel dans ce cœur.

Rien n'égale la rapidité avec laquelle Jean-Paul reconquit son hilarité devenue sublime. Il prolongea sa visite d'une demi-heure. Au moment où il allait se retirer, Vignolle, trop coupable pour ne pas ressentir le besoin d'expier sa faute par un peu de courage, arrêta son ami et lui dit résolument : — Gersain, je m'en vais avec toi.

La route leur parut d'une longueur démesurée. Jean-Paul ne voulait, Alexis n'osait pas ouvrir la bouche le premier, et ils étaient proche de l'avenue où ils s'étaient rencontrés douze jours auparavant, qu'un mot n'avait pas encore été échangé.

Enfin, Vignolle, faisant un effort prodigieux, saisit la main de son vieil ami, et, d'une voix étouffée, il murmura : — Jean-Paul, ta générosité m'accable, et tu as à ma reconnaissance des droits...

— Qui t'embarrassent, et c'est à tort. On plaint les fous, on ne les juge pas. Si quelque chose a pu m'attrister, c'est de te voir cramponner ta vie à une chimère, à l'impossible.

— Mais, toi-même...

— Tu t'es mépris sur mon compte comme sur celui de cette femme. Je n'attends rien, je ne veux rien, je n'ai rien espéré d'elle. Si elle t'aime, comme je le crains, sais-tu les tourmens que vous vous préparez tous deux? Quelle que soit sa conduite où je n'ai rien compris, elle chérit avant tout ses devoirs; examine plutôt sa résignation, sa pieuse sollicitude à l'égard de ce mari. Je le certifie : le lendemain du jour où tu l'auras perdue, c'est une femme morte. Si tu ne me crois pas, je t'attends à l'heure du désespoir. Ah, vous appelez

Digitized by Google

cela du bonheur? Insensés, qui ne voyez pas tous les obstacles insurmontables qu'a mis entre vous la société! Enfant, ne cherche donc point à vivre, puisque déjà partout et sur tous les points tu as éprouvé comme moi que la vie est impraticable!

— Qui sait? Est-ce à toi, d'ailleurs, de discuter froidement sur cette affaire? Tu l'as aimée, et peut-être encore... car c'est d'elle et de toi, il n'y a pas à le nier, que tu m'as conté l'histoire.

— Si tu en avais la certitude, n'aurais-je rien à te reprocher? Mais sois en paix, je ne te la donnerai jamais. Le moyen que tu as employé pour l'acquérir, me donne, au surplus, le droit d'agir sur cette matière suivant ma convenance.

— Cependant, si c'était elle...

— Cette confidence ne t'arrêterait plus, et jetterait encore l'impossible dans notre amitié. Donc, j'affirme que cette femme n'est rien, ne sera rien dans ma vie, que je n'y prétends pas, et que tu n'as aucun passé à respecter entre nous. C'est pour toi seul, non pour moi (quel besoin ai-je de compassion? quand ma force ne me suffira plus, je n'emprunterai pas celle des autres), c'est pour toi, dis-je... et pour elle, que je te supplie de réfléchir. Tu n'en feras rien, je le sais, et c'est tant pis...

— Tu es d'une austérité de trappiste.

— Chétif esprit, c'est de l'égoïsme. Eh quoi! tu n'entends point qu'il y a là peu de joie et des malheurs en foule; que l'amour de la marquise, fût-il l'objet de mes anciens rêves, est, tel qu'il lui reste, cent fois indigne de celui qu'elle m'avait promis, et que le contraste entre le songe et la réalité me ferait une vie horrible? Crois-le bien, Alexis, les passions en adultère sont bonnes pour les ames flétries, pour des cœurs de glace, pour des viveurs plus insensibles, plus endurcis contre la douleur que l'amianthe contre le feu. C'est le passe-temps des libertins, la vile pâture de l'orgueil, une émotion d'automates blasés sur la passion pure, comme les joueurs sur l'aspect de la rouge et de la noire. Eh! comment veux-tu que je m'aille embouer à de pareilles jouissances?

Vignolle demeura stupéfait. Aveuglé par la passion, il ne comprenait pas qu'une ame pût être trop passionnée pour savourer l'amour de la femme d'un autre.

— Laissons cela, repartit Gersain; garde-moi quelques jours encore. J'attends des lettres qui donneront à mon départ l'apparence de la nécessité; sans quoi, et si tu me trouvais importun, tu me forcerais de me rendre aux instances du marquis de Fresnes. Il a si bien

Digitized by Google

fait peser sur moi la tyrannie hospitalière de ses invitations, que je n'ai pu me dispenser de lui promettre huit jours. Or, je ne veux pas les lui donner.

III.

Malgré l'aveu qu'il avait osé faire à Mme de Fresnes, le comte de Vignolle continuait d'en être bien accueilli. Ses visites étaient devenues plus fréquentes, et cet amant, trop épris pour ne pas s'ouvrir facilement à l'espérance, avait retrouvé un peu de gaieté. L'insouciance de la marquise était d'autant plus surprenante, que, tout en se montrant si débonnaire, elle s'adonnait à certaines pratiques par lesquelles se signalent les femmes livrées aux luttes intérieures. Elle avait redoublé de soins, d'égards pour son mari, et le devoir exagéré prenait les formes de la plus vive tendresse. Un autre objet, la dévotion, l'absorbait encore davantage. Cette piété venait de prendre un accroissement singulier; il n'était pas rare de trouver, dès sept heures du matin, la marquise à genoux seule dans l'église du village, priant en cachette avec une ferveur haletante. Cette conduite était accompagnée d'un air d'agitation, d'angoisse indicible. Les idées même de cette dame semblaient suivre un autre cours et tourner à l'austère sinon à la pruderie. Elle tolérait avec peine le laisser-aller, ne le partageait plus, et néanmoins elle admettait toujour Vignolle dans son intimité, sans aucun scrupule. S'il eût connu la cause de l'attachement de la marquise pour M. de Fresnes, s'il avait pu comprendre l'héroïsme des efforts de cette admirable personne pour accomplir une pensée sainte et hors de la nature, Alexis aurait sans doute perdu toute espérance de triompher d'elle. Mais ce secret relatif au mariage de cette dame était resté entre elle et Dieu; Gersain lui-même n'en soupçonnait rien. Aucun trait ne fera mieux apprécier ce caractère à la fois courageux et timide, vertueux avec emportement aux dépens même de la raison, que celui-ci, dont les conséquences ont sur les incidens de cette histoire une influence directe.

En quittant, à l'âge de seize ans, l'intérieur presque claustral de la famille où son père venait d'expirer entre les bras de son oncle l'évêque de ***, Alix avait été confiée à une tante qui habitait près de Paris une maison de campagne, rendez-vous habituel d'une foule de gens de finance, de robe, et de personnages politiques. Par un de ces contrastes dont la fortune est prodigue, Alix, au sortir de son grave monastère, se trouvait alors chez une des plus superbes

Digitized by Google

ruines de l'empire, auprès d'une femme élevée aux mœurs du directoire, plus débraillées que celles de la régence; munie des principes les plus larges, considérant à merveille les réalités palpables de la vie, ne prisant rien au-delà, et profondément pénétrée d'une religion dont l'or était le dieu. Dans les premiers temps, Alix s'étonna des opinions décolletées que, sous forme d'avis, laissait tomber sa tante, de l'idiome flasque et maniéré qui lui servait à débiter ces préceptes. Puis elle comprit, sans rougir de son ignorance, que cette langue était celle d'un autre monde que le sien. Les principes sévères dont on l'avait nourrie avaient jeté dans son cœur des racines vigoureuses, et rien ne put les en arracher. De l'influence de cette tante combinée à celle de la première éducation, résulta, pour Alix, l'évènement le plus grave de sa vie, son mariage.

Cette enfant ne possédait pas la plus légère fortune; les capitaux de sa tante étaient en viager, et la terre où elle résidait ne lui appartenait qu'à titre d'usufruit. Alix n'avait donc rien à espérer après le décès de cette parente, qui eut soin de ne lui pas déguiser la disgrace de cette situation, et de lui faire envisager sous les couleurs les plus étincelantes les incomparables avantages de la richesse. Ces leçons furent difficiles à graver dans un cœur protégé par une passion que l'on attaqua avec adresse pendant deux années, dès qu'on en connut l'objet. La tante d'Alix s'obstinait à faire la fortune, c'est-à-dire le bonheur de sa protégée, et, dans ce but, elle bannit l'insolente jeunesse de sa maison, dont elle fit le rendez-vous des vieux garçons opulens; puis, se mettant en frais de coquetterie pour sa nièce, elle tendit en son nom les filets d'hyménée sur les sépulcres où ces spectres se disposaient à descendre. Dès qu'elle eut rendu Alix convaincue de la nécessité d'acquérir une position à tout prix, et de la futilité du reste, cette excellente dame engagea la jeune fille à distinguer le plus âgé de ses soupirans, et cela dans un but plus facile à apprécier qu'à énoncer décemment. Alix avait réfléchi; l'obéissance était une de ses qualités; subjuguée par l'ascendant de sa tante, elle ne trouva ni la force ni le prétexte d'une résistance. Elle se résolut à la soumission, considérant ses répugnances comme de lâches tentations du malin esprit, et après une longue incertitude causée par certains scrupules que soulève en nous la nature, quand nous prétendons à transgresser ses lois, alliant à la logique de sa tante les idées pieuses dont son ame était ennoblie, elle se promit de compenser cette démarche intéressée par une vie entière d'abnégation. Afin d'expier un mariage d'intérêt, de lui ôter l'odieux d'une

Digitized by Google

spéculation sur la longévité d'un vieillard, voulant aussi, par des soins, par les dehors d'une affection durable et douce même à des cœurs usés, se rendre digne de la situation brillante où elle allait se trouver, elle choisit pour époux, parmi ses adorateurs, le plus laid et à la fois le plus jeune, celui qui avait le plus long-temps à vivre, se disant bravement : « S'il faut qu'un homme nous fasse riche, acquittons-nous avec lui, en lui donnant du bonheur durant toutes nos années. »

Son ame, à la fois délicate et faible, est là tout entière, et voilà comme parfois des malheurs, des fautes même, ont leur origine dans un courageux effort vers le bien, dans la noble résolution d'un esprit inexpérimenté qui se jette en des voies de péril et tente de s'élever au-delà du possible. Une telle entreprise n'eût pas obtenu l'approbation de la tante d'Alix, qui, par respect pour l'objet de son choix, ne se laissa deviner à personne. Après des journées éternelles de repos sans charmes, l'heure des épreuves avait sonné au moment où le comte de Vignolle s'était rencontré près d'Alix. Sa peine commença par des comparaisons, par des regrets, par des craintes; la présence de ce jeune homme ranima le souvenir de celui qu'elle avait cru oublié. Elle entrevit ce qu'elle avait perdu, et quand l'arrivée de Gersain, devenu riche et désespéré, lui montra cette existence par elle consumée, et l'erreur où son exaltation l'avait précipitée, son cœur se remplit d'amertume.

Les hommages de Vignolle paraissaient sans péril à cette ame trop pleine d'une autre image; mais cet amour dédaigné échauffait en elle des émotions dont un autre à son insu recueillait la faveur. Cette influence continuelle du comte ôtait à Alix le temps de se reconnaître; le langage de la passion devenait son langage, et l'amour d'Alexis se combinant avec celui qu'elle avait encore pour son ami, ces deux sentimens se multipliaient l'un par l'autre, et accroissaient les dangers de la situation de Mme de Fresnes.

Ce qu'elle avait scrupule de témoigner à l'égard de Gersain, elle l'adressait à Vignolle, se faisant à cet endroit une illusion partagée par ce dernier et par Jean-Paul qui finit par être convaincu de leur mutuelle sympathie. Bien qu'il n'espérât plus rien d'elle, et qu'il eût répugné à renouer les liens brisés de sa jeunesse, il lui sembla pénible de la voir accordant à un autre ce qu'il eût refusé. Sa fierté lui fit jouer en cette occasion un rôle dédaigneux, et peu à peu sa contenance devint si glaciale et son humeur si bizarre qu'on eût pu penser qu'il souffrait.

Digitized by Google

S'il avait, en ces circonstances, laissé couler une larme, exhalé un seul soupir, murmuré un mot, nul doute qu'Alix épouvantée ne se fût à l'heure même et à jamais séparée de Vignolle; mais il n'en était rien, Jean-Paul se tenait fermé comme une urne cinéraire. Cette profondeur d'oublieuse insouciance pouvait-elle plaire à Mme de Fresnes? Sa vertu s'en accommodait forcément, il est vrai; mais on a beau bâillonner la voix de la nature, le cri du cœur ne se peut retenir, et le cœur de la marquise se mourait, déchiré par une blessure sans cesse agrandie.

Ils se trouvaient donc invinciblement ramenés vers leur perte, par les efforts même qu'ils faisaient de bonne foi pour s'en éloigner, et les progrès du mal étaient d'autant plus rapides, que, seuls, à la campagne, ils manquaient de distractions. Or, dans un tel milieu, la marche des passions prend une effrayante activité. Qui met en doute, au surplus, le ravage intérieur des amours contenues?

Bientôt le malaise de la marquise fut à son comble, et son angoisse, manifestée par des signes extérieurs, n'échappa à personne, pas même à M. de Fresnes, lequel, désignant cet état sous le nom de vapeurs, ne trouvait rien de mieux pour le dissiper que la compagnie perpétuelle de ses deux jeunes voisins qu'il recherchait aussi pour lui-même, car il s'ennuyait à périr. Rien de plus simple en apparence que les mœurs du château de Fresnes où serpentait le fil caché d'un drame sombre et douloureux. Le marquis était bien l'emblème de la foule ignorante qui va côtoyant à son insu les mystères les plus étranges. Rien des objets du dehors ne touchait ces trois personnes ainsi rapprochées; le spectacle de la nature ne leur était rien, rien n'existait hors d'eux-mêmes, et leurs cœurs étaient l'unique théâtre où cette histoire était mise en scène.

Dès qu'ils virent la marquise en proie à une lutte intérieure, acharnée, Vignolle et son ami attribuèrent ces combats à des efforts pour surmonter le sentiment qu'elle ressentait pour le premier, et la tristesse du second s'accrut. Comme il était d'une santé débile, usée par le travail de la pensée, en peu de jours il tomba dans un état pitoyable: son teint hâve, ses yeux plombés, son œil fébrile auraient donné à penser à des esprits moins prévenus, moins occupés. Il ne parlait plus guère, un amer sourire errait parfois sur ses lèvres quand la marquise, devant lui, traitait Vignolle avec une amabilité trop excessive, cédant ainsi, sans en rien soupçonner, à un coquet instinct de femme dédaignée. Ne devinant pas ces motifs, Jean-Paul (toute passion est injuste) était exaspéré de voir leur tendresse si mal dégui-

Digitized by Google

sée en sa présence; il se croyait l'objet de la dérision, de l'aversion d'Alix, et dans ses rancunes, il eût voulu, au prix de sa vie, lui coûter encore des larmes ou des regrets.

A vrai dire, la situation de ce jeune homme, dégoûté de toutes les affaires de la vie, pour qui déjà l'impossible s'était dressé de toutes parts comme une haute muraille, sans lui laisser d'autre désir que le sommeil, d'autre refuge que son cœur, cette situation devenait affreuse depuis que ce dernier sanctuaire se trouvait envahi par une passion plus désespérée, plus douloureuse à elle seule que toutes les tortures dont le sort avait fécondé sa jeunesse.

Malgré tant d'amertume, il ne se laissait pas deviner; il n'attiédissait point de ses chagrins les espérances joyeuses de Vignolle, à qui la jalousie dissipée avait permis de reprendre, à l'égard de son hôte, cette amitié chaleureuse si facile aux gens heureux. A la fin, Jean-Paul avait cessé de paraître à Fresnes; il évitait même le comte, et malgré sa faiblesse, errant seul dans les campagnes, loin des routes, il parcourait jusqu'au soir des distances considérables à grands pas, poussé au hasard par le souffle des vents comme une ombre sans sépulture.

Un jour, et ce fut le dernier de ses combats, il demanda à Vignolle, d'une voix pleine d'angoisse, s'il n'aurait pas la force de quitter cette femme et de partir avec lui pour un voyage de quelques semaines.

Les amans sont aveugles et sourds aux sentimens d'autrui; Alexis répliqua naïvement avec une expansion des plus vives :

— Partir! ne plus la voir, ne plus l'entendre!... quelques semaines, dis-tu? Ne sais-tu donc pas que je mourrais au bout de huit jours?

Gersain tressaillit, reprit un air impassible et ne parla plus de rien. Il lisait souvent dans la Bible en se couchant. Cette nuit-là, quand il ferma son livre, il s'écria :

— Ma vie s'achève dans l'aveuglement et la débilité... Ah! l'ingrate! Mais elle sera punie par ses remords; je briserai ce temple que l'amour lui avait élevé dans mon cœur, et ses débris dans leur chute écraseront son bonheur comme ceux du temple de Dagon ont écrasé les Philistins.

Le lendemain, Jean-Paul passa toute la journée renfermé dans sa chambre sans voir personne. Le soir venu, on lui porta une lampe qu'il tint allumée jusqu'au jour; les domestiques du château l'entendirent marcher durant la nuit. Vignolle, qui était allé à la chasse très loin et n'était rentré qu'au coucher du soleil, dès que la lumière reparut, ordonna à un valet de porter à Fresnes diverses pièces de

Digitized by Google

gibier dont il voulait faire hommage au marquis. Ce brave serviteur, ennuyé à l'excès des fréquens messages dont il était depuis trois semaines chargé pour cette destination, jugea à propos, avant de se mettre en route et pour ménager ses jambes, d'aller demander à Gersain s'il n'avait rien à faire parvenir au château. Il monta donc à la chambre de ce jeune homme qui, suivant l'usage des gens tourmentés par de longues insomnies, s'était, à force de lassitude, endormi au crépuscule du matin. N'osant le réveiller, cet homme, avisant des lettres éparpillées sur la table, s'en fut regarder s'il n'y en avait aucune pour les hôtes du manoir de Fresnes. Au milieu de plusieurs paquets s'en trouvait un sur lequel il lut : « *Pour remettre à madame la marquise de Fresnes.* »

Sans considérer que ces mots étaient moins une adresse qu'une indication comme on en place à des papiers qu'on réunit dans un but lointain afin qu'ils soient trouvés en temps et lieu, sans remarquer à côté de ce billet une lettre à l'adresse de Vignolle, circonstance qui l'eût frappé, et près de ces épîtres un portefeuille ouvert qui paraissait destiné à les contenir toutes, ce valet s'empara de ce papier déjà cacheté, et il sortit sur la pointe des pieds, enchanté de son idée.

Après s'être levé assez tard, Gersain annonça l'intention d'aller respirer l'air des bois; il prit donc un costume de chasseur, un fusil, et il sortit à grands pas d'un air délibéré, après avoir enfermé ses paperasses.

A peine avait-il franchi la grille, qu'il entendit une voix l'appeler à plusieurs reprises et que, s'étant détourné, il aperçut Alexis qui le poursuivait en lui faisant signe de l'attendre.

— Tu vas te promener, dit-il en le rejoignant; comme il est trop matin pour se rendre au château, je t'accompagnerai si tu le permets.

En toute autre circonstance, Jean-Paul, désirant demeurer seul, aurait trouvé cent raisons pour éloigner son ami; mais ce jour-là son imagination stérile ne lui en fournit aucune, et nos deux commensaux gagnèrent la lisière d'un bois en se livrant à une conversation banale dont Vignolle fit tous les frais. Pour se délivrer de lui, Gersain usa vainement de plusieurs détours; on ne comprenait rien. Alors, il prit des sentiers qui s'éloignaient beaucoup de Fresnes, et Alexis le suivit encore. Impatienté de cette persévérance, Gersain fit observer sèchement à son rival qu'il était plus de midi et qu'il perdait avec lui de précieux instans; à quoi l'autre répondit que le temps était assez beau pour rendre la promenade agréable. En

Digitized by Google

effet la journée était superbe; un soleil radieux, et pas un nuage au ciel. Arrivés à un carrefour de la forêt, nos jeunes gens entendirent sonner une heure au village voisin; Vignolle alors, tendant la main à son hôte, s'écria :

— Je te quitte, à ce soir!

— Adieu! répondit Gersain qui s'éloigna sans lui donner la sienne.

Délivré de ce fâcheux, il changea de route, s'enfonça plus avant dans le bois; mais croyant ouïr des voix devant lui, il suivit une autre direction qui le rapprochait, sans qu'il s'en doutât, du chemin vicinal. Il en était à cent pas, et s'apprêtait à le traverser, lorsqu'il y aperçut une calèche arrêtée à l'intersection des deux lignes. « Au diable, murmura-t-il, les promeneurs importuns! »

A ces mots, il s'élance dans le taillis, écartant les branches, jusqu'à ce qu'il rencontre un sentier profond et inégal dont il parcourt les sinuosités. La rapidité de sa marche croissait d'une manière effrayante, et la sueur ruisselait sur ses joues. Il s'arrête. Ses yeux, furetans de tous les côtés, s'assurent de la profondeur de la solitude, et il rôde çà et là pour reconnaître les objets qui l'environnent. Devant lui, le sentier s'élargissait au sommet d'un monticule en faisant brusquement un coude, et l'horizon se bornait à cet angle. Voulant savoir ce que devenait ce ruban gris, et s'il se replongeait au-delà de la hauteur, dans une fondrière plus profonde, Gersain se dirige de ce côté lentement, comme un homme arrivé au terme de sa course. Deux toises le séparent à peine du point où le chemin tournait si court, lorsqu'il entend marcher tout proche de lui. Avant qu'il ait eu le temps de fuir ou de se cacher, quelqu'un se détache rapidement des broussailles, et Jean-Paul éperdu voit en face de lui Mme de Fresnes.

Jamais apparition ne produisit dans une conscience malade l'effet de cette rencontre sur l'esprit de Gersain. Il fut contraint de s'appuyer contre un arbre, tandis que la marquise, sans prononcer une parole, haletante, le teint animé par l'émotion et par la course qu'elle venait de faire, lui présentait d'une main tremblante le billet que le messager de Vignolle lui avait remis. Jean-Paul, en ce moment, comprit toute la cruauté de cette vengeance posthume que l'excès d'une douleur folle lui avait dictée, et, le cœur noyé d'amertume, il détournait les yeux de ces coupables lignes.

Alix n'était guère mieux assurée que lui. A la lecture de cet écrit, par lequel Gersain léguait à son bon ami Vignolle une branche de verveine et choisissait Mme de Fresnes pour exécuteur testamentaire,

Digitized by Google

cette pauvre femme, éclairée par cet impitoyable reproche, avait facilement deviné dans son ancien ami des peines semblables aux siennes. N'est-ce pas une heure déchirante que celle où l'on apprend à la fois que celui dont on a désespéré vous aime et qu'il va mourir; qu'il va mourir ainsi, le cœur gonflé de mépris et de haine!

Devoirs, religion, prudence, elle oublia tout. Le sauver fut son unique pensée, et tirant sa force de l'amour même dont la violence l'accablait, elle accourut dans une mortelle angoisse. Son ame naguère si bien fermée, si chaste, si sévère, craignait de ne point trouver de mots assez brûlans, assez tendres, pour le rattacher à la vie. Le sauver, tel était le but par elle aveuglément poursuivi; elle volait dans les bras d'un amant pour préserver ses jours, avec toute la bonne foi de ses emportemens vertueux.

Tant qu'elle fut à sa poursuite, la terreur d'arriver trop tard bouleversa presque sa raison. Aussi, lorsqu'elle l'eut trouvé dans cette forêt, ses sens, épuisés par les émotions opposées qui les partageaient depuis quatre heures, l'abandonnèrent à demi; un cantique fervent d'actions de graces, résumé dans un long regard vers le ciel, s'échappa de son cœur, et elle céda tout-à-fait aux tendresses où l'avait entraînée le sentiment d'une vive gratitude.

Pendant que, sans oser soulever les paupières, Jean-Paul recevait des mains de celle dont il croyait l'amour acquis à un autre le sinistre billet qu'il laissait machinalement glisser sur l'herbe, sans essayer de le retenir, Alix attendrie contemplait celui par qui elle avait tant souffert, et en voyant ses traits altérés et maigris, ce n'est pas elle qu'elle plaignait.

Les sentimens de Gersain étaient loin d'être aussi doux. Son esprit inquiet, disposé à l'amertume, commençait à se réveiller, et le premier regard qu'il osa lever sur la marquise était presque accusateur. Mais il trouva sur son visage, dans son attitude même, une expression d'intérêt si bienveillant, dans sa beauté une physionomie si suave, que son cœur fut touché. L'abandon d'une ame qui se livre était empreint sur les lèvres d'Alix; son buste élégant et noble inclinait humblement sa majesté; sa bouche entr'ouverte et souriante semblait respirer la passion dont la pudeur lui rougissait les joues, et l'air de fière chasteté que son visage conservait encore ne rendait que plus attrayante et plus sensible l'affection profonde qui l'animait. A voir ainsi ce front blanc comme un lys dont elle avait la pureté se dessiner dans son cadre de cheveux noirs agités par la brise,

Digitized by Google

sur le ciel bleu, on eût dit un être divin descendu sur la terre pour mettre humblement son cœur aux pieds d'un mortel.

Mais comme elle entrevit en son amant un nuage de doute et de froideur, une compassion si tendre la vint émouvoir, que de ses paupières, comme de celles de ces Niobés romaines dont les yeux limpides distillaient des parfums d'Asie, deux larmes, deux diamans s'élancèrent, et, après avoir effleuré le duvet des joues de cette enfant, se fondirent sur les doigts de Gersain.

O défiance des hommes long-temps malheureux! Jean-Paul n'osait se livrer encore. Cependant, d'une voix éteinte et qui semblait implorer merci, il murmurait : Alix, Alix! Il n'eut pas le temps de dire sa pensée, trop bien entendue. On lui avait répondu par un ardent soupir; les bras d'Alix s'étaient entr'ouverts, et Gersain s'y était précipité en jetant un grand cri.

Tandis que, la figure cachée contre la poitrine de Mme de Fresnes, qui le tenait ainsi embrassé, Gersain épanchait en torrens de pleurs une ame long-temps désséchée, son amante, ne songeant qu'à sa vie, tournant ses grands yeux vers l'azur du ciel, s'écriait :

— Il est sauvé, sauvé! Cruel ami qui partait sans se plaindre! Mourir ainsi sans rien dire, l'ingrat, et sans savoir si je ne l'aurais pas suivi!

— Alix, ah! si je n'avais gémi que de votre indifférence! Mais...

— Mon ami, ce triste cœur n'a pas cessé un seul jour de vous appartenir. Cette vie que j'aurais voulu vous consacrer tout entière, n'aura servi qu'à vous faire à jamais malheureux, mon pauvre Paul, si vous m'aimiez comme je vous aime.

Laissant errer ses pensées dans les illusions délicieuses où elles flottaient comme celles d'un enfant, Gersain la contempla long-temps ravi en délicieuse extase, et brisé par l'excès même de sa tendresse, il tomba aux genoux d'Alix et les tint embrassés dans une adoration immense et muette.

En redressant son front, il aperçut à deux pas de lui Alexis de Vignolle, immobile, menaçant comme l'ombre du Commandeur, et cet aspect lui arracha un mouvement de surprise dont Mme de Fresnes chercha la cause.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura-t-elle en couvrant son visage de ses deux mains, vous m'avez trop tôt réveillée!

Debout, fièrement placé entre elle et lui, Gersain regardait Vignolle d'un air sombre.

— Le réveil, articula ce dernier d'un ton grave, est toujours trop

Digitized by Google

prompt pour les heureux, trop lent pour ceux qu'endormait la perfidie.

— Monsieur...

— J'aurais tort de feindre, madame, et d'invoquer contre mes maux une force que je n'ai pas. Continuez à votre gré de vous jouer de ma fatale erreur, mais vous seule, et nul autre. Vous n'aurez de moi ni mépris ni murmures; ce cœur flétri va se guérir en s'éteignant. Plus votre tromperie fut cruelle, plus la leçon que vous m'avez donnée sera profitable. Grace au ciel et à vous, madame, je suis invulnérable désormais et je vous remercie.

Vignolle se tut. L'émotion en lui commençait à surmonter la colère. Pâle, se soutenant à peine, et voulant devant son rival contenir des larmes ou même des regrets, il faisait pour y réussir des efforts aussi prodigieux que la marquise pour lui répondre.

— Tout en vous plaignant comme on plaint un ami, dit-elle avec calme, la rougeur plaquée sous les yeux, les lèvres blanches et serrées, les muscles du visage contractés par cette lutte pénible du courage et de la pudeur; tout en vous plaignant, puisque vous êtes affligé, je ne puis que déplorer la peine que je vous cause. En vous privant du droit d'espérer rien, je vous ai dépouillé de celui de m'accuser. J'ai offert à l'amitié ce que je lui offre encore, monsieur de Vignolle, car je vous suis sincèrement attachée, et c'est pourquoi je pardonne à l'injustice d'un ami qui souffre.

Elle s'arrêta un instant et continua d'un ton bref et voilé :

— Puisque vous tenez à m'accabler, j'accepte un déplaisir qui vous allége. J'aime, je l'avoue, votre ami depuis mon enfance, et c'est moi, moi qui suis venue aujourd'hui le chercher pour le lui dire. Mes motifs pour agir de la sorte, Dieu les jugera; ma réputation est dans vos mains, et quant à mon honneur, il est sous la sauvegarde d'un galant homme.

— Cette explication, madame, est superflue, et je vous demande pardon de vous y avoir entraînée. Si, lorsqu'ayant tout à l'heure reconnu votre voiture dans les bois et appris de vos gens la direction que vous aviez suivie, j'avais pu deviner vos secrets, je les aurais respectés; si même, en vous apercevant, j'avais eu le temps de me retirer sans être découvert, je me serais retiré et j'aurais gardé le silence,... avec vous, du moins, car mon respect ne s'étend pas au-delà.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un coup d'œil plein de

Digitized by Google

haine et de ressentiment à l'adresse de Gersain, qui s'approchant, lui dit tout bas :

— Je serai de retour ici dans un quart d'heure.

— Je vous attends, grommela le comte avec une rage contenue.

Sans remarquer cet incident, la marquise accepta le bras de Gersain qui la reconduisit à sa voiture. En la quittant, il sentit la nécessité, pour éviter de la compromettre devant ses gens, de prendre un air cérémonieux et de formuler une phrase sur le hasard favorable qui les avait fait se rencontrer. Alix n'était pas habituée au mensonge, ce détour la blessa; son amant s'en aperçut, et une première épine égratigna son bonheur. Il en résulta pour lui des réflexions désagréables : il entrevit son bonheur à venir d'un coup d'œil désenchanté, et pressentit les déboires d'une guerre perpétuelle entre la passion qui agrandit l'ame et ces déguisemens forcés qui la rapetissent. Ces préoccupations lui prouvèrent que son cœur déjà vieux, aimait sans prestige, et que son enivrement se changerait en supplice en l'absence de l'objet de sa flamme.

— Ainsi, songeait-il avec dépit, toutes choses nous réussissant, le passé serait encore pour nous d'un tel poids, que nous ne goûterions jamais une jouissance réelle.

S'il avait su que la raison première de ces maux, que le mariage d'Alix, ce funeste accident qui ruinait le repos de trois personnes, et devait perdre peut-être l'honneur de son amante, était le résultat d'une audacieuse vertu qui s'était condamnée à étouffer les inclinations de la nature, comme le fiel des regrets aurait bouillonné dans son esprit désabusé!

A son retour dans la forêt, il trouva Vignolle assis sur une pierre, son menton sur le poing et profondément abattu. Dans l'excès de sa préoccupation, le comte n'avait pas entendu venir son rival, qui, se plaçant en face de lui, articula d'une voix ferme : — Maintenant, je suis à vous! — Alexis se leva et répondit : Partons. Son organe avait perdu le mordant de la fureur, sa consternation n'était plus jointe à la menace; plus d'étincelles dans ses yeux, plus d'impatience dans ses gestes, plus de résolution dans sa démarche. Très surpris de ce changement, Gersain, respectant sa tristesse, chemina longtemps avec lui sans ouvrir la bouche. Enfin, il dit :

— Vous penserez ce qui vous plaira sur mon compte, mais je dois vous affirmer que je ne vous ai pas trompé un seul instant. Ce matin même j'étais loin de prévoir l'évènement d'aujourd'hui, et je vous croyais plus heureux que moi.

Digitized by Google

— Si je ne savais tout, repartit Vignolle en jetant aux pieds de Jean-Paul sa lettre à la marquise, par lui ramassée sur l'herbe du chemin, pensez-vous que j'agirais comme je le fais depuis une heure?

— Encore un mot : j'avais gardé le secret d'un amour sans espoir, pour ne point assombrir vos plaisirs ; mais je suis incapable de jouer une scène de comédie. Ce billet ne devait être mis à son adresse qu'après ma mort; je croyais l'avoir serré avec d'autres papiers dans un portefeuille, et j'ignore par quel prodige il a passé entre les mains de Mme de Fresnes.

— Les dieux sont pour vous, répliqua le comte avec aigreur, tout vous est favorable.

— Entre votre sort et le mien, croyez-le, Vignolle, la distance est courte. Je n'aime plus comme à vingt ans. Toute émotion m'est devenue douloureuse, un abîme est creusé entre elle et moi, et ces relations seront une source féconde en chagrins. Cependant, ma vie est en elle, comme la sienne en moi. Il m'est aussi impossible de vivre en m'occupant d'un autre objet que d'exister pour elle, et la société condamne cet amour à errer sans but. C'est encore un chemin sans issue comme celui où piétina mon individu politique, comme celui où vous vous êtes fatigué vainement à chercher un Eldorado bourgeois. N'espérons plus rien, nous sommes finis tous les deux. Nous nous sommes mal orientés dès notre premier pas en ce monde, et personne n'a su nous remettre dans la voie; c'est là tout. En somme, nous aurions beau nous briser le front contre les obstacles, ils sont d'airain, et nous voici parvenus à cette mort intellectuelle qu'on nomme l'impossible.

— Votre philosophie compâtit d'une façon railleuse, car un malheur comme le vôtre ferait pour moi de ce monde un Éden.

— Sans doute ces joies que je ne puis plus savourer vous enivreraient, et pourtant, entre nos deux situations, quelle différence? Presque rien, et c'est l'infini.

— Il se peut, mais ma logique va moins loin. En résumé, vous m'avez égorgé avec délicatesse; vous êtes sans reproches, et j'emporte, avec ma défaite, votre estime pour en couvrir la nudité de mon ridicule. Pour vous et en votre présence, une femme que j'aimais m'a humilié. Gersain, j'ai beau lutter en m'armant contre moi de vos belles raisons, je vous hais, je vous hais! Je n'ai rien à perdre, et ne sens plus en moi qu'un désir, la vengeance.

— Je vous plains.

— Votre compassion sur cette matière est désintéressée comme le

Digitized by Google

seraient vos conseils. Mais je ne puis me résoudre à vous laisser entre les bras de cette femme qui m'a joué à votre profit, sans nulle crainte. Savez-vous que j'adore celle qui vous aime et a osé me le confesser? Savez-vous que la jalousie me déchire et que je suis dégradé aux yeux de cette coquette, aux vôtres peut-être dont je subis le triomphe! Gersain, ces rages brûlantes ne se refroidissent que dans le sang, l'un de nous doit mourir. Que l'ingrate me haïsse, au moins, puisqu'elle n'a pu m'aimer!

Gersain répondit quelques mots froids et dignes; mais Vignolle, en qui le ressentiment naguère à grand'peine amorti réagissait avec furie, s'échauffa peu à peu jusqu'au transport. Dans cette conjoncture difficile, l'homme du monde reparaissait en lui avec ses préjugés étroits d'orgueil et de dépit. Malgré ses instances, Jean-Paul s'obstina à refuser tout cartel et même à suspendre jusqu'au lendemain toute discussion sur ce sujet. Néanmoins, le comte, à force d'excitations, le contraignit de s'engager à répondre le lendemain à son appel furieux.

Ils se séparèrent fort irrités, et Gersain, en quittant son hôte, lui dit avec une morgue d'autant plus provocante qu'il s'était long-temps montré pacifique :

— Il suffit, monsieur, j'attendrai votre terrible signal en dormant. A demain!

Et l'ancien secrétaire d'ambassade se retira dans son appartement, très humilié de reposer encore une nuit sous le toit de son ennemi et forcé néanmoins d'en passer par là; car aucun autre logis n'existait dans le voisinage, sauf chez le marquis, et il eût répugné à la délicatesse de Gersain d'implorer cet asile. D'autre part, quitter la maison du comte pour aller se loger dans une chaumière du village de Fresnes, sous les fenêtres du château, c'était donner lieu aux commentaires et compromettre la marquise à plaisir. Gersain se résigna, mais la nuit lui parut lente et la matinée éternelle, car il attendait Alexis à tout instant. Vers dix heures, n'ayant point encore de ses nouvelles, il s'informa de lui à un valet qui lui dit :

— Monsieur a laissé, avant de partir, ce billet pour vous.

S'étant hâté de rompre le cachet, Jean-Paul déchiffra ce qui suit :

« Adieu! je t'abandonne aux amères félicités pour lesquelles j'aurais donné ma vie. Oublie mes colères insensées. Fasse le ciel ton bonheur moins impossible que le mien! J'ai besoin de toutes les forces de l'amitié pour ne point mêler à cette crainte une égoïste espérance. La souffrance engendre l'amertume. Tu me pardonneras

Digitized by Google

si tu es heureux, sinon tu me pardonneras encore, car tu me comprendras. Adieu! »

Ce billet ternit un peu la joie de Gersain. — Sa retraite est généreuse, pensa-t-il; mais dois-je en profiter? Aucune joie ne peut se trouver dans cet amour, la raison me l'a toujours dit. Lutter contre ces obstacles serait empoisonner la vie d'Alix, l'abréger peut-être et ajouter pour moi des remords à des regrets. Mon existence n'a plus qu'un but, sa tranquillité. Sachons la respecter et nous-même, et ne la revoyons jamais!

Voulant, pour exécuter cette résolution, fortifier son ame en donnant de l'activité au corps, il sortit à cheval, galopa plusieurs lieues et finit, malgré lui, par s'arrêter à la grille du château de Fresnes, où il apprit que la marquise et son mari étaient partis avant le jour pour Paris.

Il admira sa propre faiblesse et le courage d'Alix, courage qu'il fallait imiter. Mais il arrive un instant où la passion, long-temps comprimée, éclate et réduit en poudre les barrières de la raison. Il sembla à Gersain qu'il mourrait s'il ne la voyait plus. Un lion affamé à qui l'on arrache sa proie ne rugit pas d'une manière plus terrible que celle dont rugissait le cœur de l'insensé.

Il s'élança sur les traces de son amante, plus rapide que le pâle cavalier de Bürger, et il eût galopé jusqu'à ce qu'il expirât, s'il n'eût retrouvé cette moitié de son ame qui fuyait devant lui.

A la chute du jour, il atteignit la voiture de Mme de Fresnes à l'entrée d'une petite ville, et il hébergea son cheval dans l'auberge où elle devait passer la nuit.

L'hiver passé, sur la fin du dernier bal de l'ambassadeur d'Angleterre, quelques jeunes gens, fatigués de la danse et du jeu, causaient dans un coin; le plus jeune faisait éclater, suivant l'usage, ses doléances sur l'insipidité de l'existence. Accablés de sommeil pour la plupart, les compagnons de ce jouvenceau se sentaient comme lui très désabusés. Un seul d'entre eux ne se rendait point à ces banales théories sur le malheur absolu; c'était un homme de trente ans, d'une figure belle, mais obscurcie par un air de fatigue et de tristesse. Seul de tous, il n'avait de toute la soirée ni parlé, ni souri, ni joué, ni dansé, et il soutenait contre eux l'opinion la moins désolante. — Vous parlez, lui dit quelqu'un, comme un homme bien portant et

Digitized by Google

entouré des succès que donne l'argent qui les procure tous. Franchement, mon cher Vignolle, quel souci pourrait vous atteindre?

— Sans parler de moi, repartit le comte en souriant avec amertume, je connais des gens dont le bonheur est aussi immense que celui de certaines personnes est impossible.

— Impossible! répéta un jeune auditeur, très érudit en fait d'histoire; l'empereur l'a dit, ce mot-là n'est pas français.

— Est-ce à Waterloo ou à Sainte-Hélène qu'il a pensé de la sorte? répondit Vignolle en hochant la tête.

— Tenez, s'écria l'un de ces causeurs en voyant s'avancer un grand jeune homme, voici l'un des favoris de la fortune : il va partir pour l'Allemagne; sa nomination est signée.

— Qui donc remplacez-vous, monsieur?

— Personne, car l'emploi qu'on me donne était disponible depuis long-temps. Je succède à ce pauvre Gersain, dont vous savez la fin déplorable. On l'a trouvé l'autre jour percé de deux balles dans les bois de Fresnes en Bourgogne. Son fusil était à dix pas de lui. Nous ne lui connaissions aucun chagrin; donc il était très-heureux, et l'on ne peut supposer qu'il ait voulu.... Jusqu'ici néanmoins, la justice n'a pu saisir les auteurs du crime.

A ce triste récit, Vignolle pâlit et passa la main sur son front pour dérober une larme qui brillait dans ses yeux.

— Votre avancement a été rapide, dit-on au nouveau secrétaire d'ambassade; vous avez eu les chances favorables.

— Et des amis; car je suis redevable de cette position au vieux marquis de Fresnes; aussi, j'ai pris part à son malheur.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Vignolle en tremblant.

— Depuis quatre mois, la santé de sa femme déclinait; sa raison même avait faibli. Cette dame, à la même époque, tomba tout à coup dans une exaltation religieuse très alarmante et se livra à des mortifications excessives dont les médecins s'inquiétèrent. On la voyait prier et pleurer comme une Magdeleine repentie, bien qu'elle fût la plus irréprochable du monde. Enfin, quittant sa maison, elle s'est enfermée dans un couvent, où elle s'est éteinte, il y a un mois.

— Eh bien! Vignolle, s'écria un de ces pessimistes de boudoir, vous le voyez, ce monde n'est que maux et souffrances. Où sont donc les heureux que vous avez connus?

Mais Alexis ne répondit pas : il était évanoui.

FRANCIS WEY.

Digitized by Google

WILLIAM ET MARIE.[1]

PERSONNAGES.

MAC-GRÉGOR, laird écossais.	WILLIE, son enfant.
MARIE, sa fille.	ROBIN, DICK, BILL, JHON, TADDIE, brigands.
MARGUERITE.	
LE COMTE DOUGLAS, fiancé de Marie.	
WILLIAM RATCLIFF.	
LESLEY, son ami.	
TOM, aubergiste.	

BRIGANDS, DOMESTIQUES, GENS DE LA NOCE.

(L'action se passe dans les temps modernes et dans le nord de l'Écosse.)

Un appartement dans le château de Mac-Grégor.

MARGUERITE, accroupie immobile dans un coin; MAC-GRÉGOR, MARIE, DOUGLAS.

MAC-GRÉGOR, il pose la main de Douglas dans celle de Marie. — Vous voici mariés maintenant. Ainsi que vos deux mains sont unies, ainsi doivent l'être à jamais vos deux cœurs, dans la peine et dans la joie. Deux puissans sacremens vous lient, celui de l'église et celui de l'amour; une double bénédiction repose sur vos têtes, et moi, j'y joins la bénédiction paternelle.

(Il pose ses mains sur leurs têtes en signe de bénédiction.)

(1) J'ai écrit ce conte dramatique à Berlin en 1830. J'étais bien jeune alors! Peut-être les vers allemands de l'original ont-ils perdu quelque chose de leur fraîcheur native en passant dans la prose française. H. H.

Digitized by Google

DOUGLAS. — C'est avec orgueil, milord, qu'aujourd'hui je vous appelle mon père.

MAC-GRÉGOR. — Et c'est avec plus d'orgueil encore que je vous nomme mon fils. (Ils s'embrassent.)

MARGUERITE, chantant du ton saccadé de la folie :

« Comme ton épée est rouge de sang!
Édouard! Édouard! »

DOUGLAS, se levant tout effrayé. — O ciel! milord, quel son vibrant et aigu!

MAC-GRÉGOR, avec un sourire forcé. — Que cela ne vous inquiète pas : c'est Marguerite, c'est la folle; elle est cataleptique depuis bien des jours et bien des années. Le regard fixe, elle reste accroupie pendant de longues et pénibles heures. Seulement, de temps à autre, elle fredonne une vieille chanson : on dirait une pierre qui parle.

DOUGLAS. — Pourquoi donc gardez-vous au château un tel épouvantail?

MAC-GRÉGOR, à voix basse. — Chut, chut! elle entend tout; je l'aurais renvoyée, il y a long-temps; mais je n'ose...

MARIE. — Laissez-la tranquille, cette pauvre, cette bonne Marguerite. Racontez-moi plutôt quelque chose de nouveau, Douglas. Que se passe-t-il à Londres? En Écosse, les nouvelles sont rares.

DOUGLAS. — Il en est toujours comme par le passé. On va, on vient, à pied, à cheval, en voiture. Les vauxhalls, les routs, les soupers fins se succèdent; Drurilane et Kovent-Garden attirent la foule. L'opéra résonne et le billet de banque se transforme en billet d'opéra. *God save the king* est hurlé en chœur. Les réformistes s'attablent dans les tavernes obscures; ils parlent politique, s'inscrivent, parient, jurent, bâillent, et s'enivrent de patriotisme et de porto. Le rosbeef et le pudding fument, le porter pétille, le charlatan débite sa recette. Tout vous gêne : les fripons avec leur politesse, le mendiant avec son air de misère et ses plaintes lamentables, et, par-desus tout, ce costume incommode, cet habit à taille de guêpe, cette cravate empesée et ce chapeau-monstre à la babylonienne.

MAC-GRÉGOR. — Pour moi, je me fais honneur de mon *plaid*, et de mon bonnet national. Vous avez bien fait de jeter de côté ces habits d'arlequin. Un Douglas doit être Écossais jusque dans son habit extérieur, et le cœur me bondit de joie en vous voyant tous dans ce costume qui m'est si cher.

MARIE. — Dites-moi quelque chose de votre voyage, Douglas.

DOUGLAS. — Je suis venu en voiture jusqu'aux frontières d'Écosse; c'était d'une lenteur, d'une lenteur... Arrivé à Old-Jedbourgh, je pris un cheval. J'excitai de l'éperon le noble animal, éperonné moi-même par mes désirs amoureux. Je ne pensais qu'à vous, Marie, et, rapide comme la flèche, mon coursier m'emportait à travers buissons, montagnes et vallées. Près du bois d'Inverness, je faillis payer cher ma rêverie. Pif, paf, les balles sifflent à mes oreilles et me voilà tiré de mes beaux rêves. Trois brigands fondent sur moi... Une lutte s'engage, — les coups pleuvent, — je défends chaudement ma vie, —

Digitized by Google

et je devais bientôt succomber;... mais que vois-je? Marie pâlit, chancelle, tombe...

(Marguerite s'élance brusquement et soutient dans ses bras Marie qui tombe en défaillance.)

MARGUERITE. — Hélas! hélas! ma poupée est blanche comme la craie, et raide comme la pierre; hélas! hélas!

(Moitié chantant, moitié parlant, en caressant Marie.)

« Petite poupée, oh! ma poupée, ouvre tes petits yeux; gentille poupée, ne « sois pas froide comme un marbre; je vais semer sur tes joues blanches les re- « flets de la rose. »

MAC-GRÉGOR. — Silence; avec tes folles sentences, tu égareras davantage sa tête malade.

MARGUERITE, le menaçant du doigt. — C'est toi, toi qui oses m'injurier? Lave d'abord ces mains, ces mains rouges encore; tu vas souiller de sang la blanche robe nuptiale de ma petite poupée; fuis, crois-moi.

MAC-GRÉGOR, avec appréhension. — La vieille folle extravague.

MARGUERITE, chantant. — « Petite poupée, oh! ma petite poupée, ouvre « tes petits yeux. »

MARIE, reprend connaissance et s'appuie sur Marguerite. — Continuez votre aventure. J'écoute.

DOUGLAS. — Ce que je vous raconte vous fait mal; mais vous le voulez, j'obéis. — Un autre cavalier arrive au galop, attaque à l'improviste les brigands par derrière et frappe sur eux avec force. Ainsi dégagé, je reprends courage, et les voleurs sont en fuite. Je veux remercier mon généreux libérateur; il s'en allait au galop, me criant : Je n'ai pas de temps à perdre.

MARIE. — Oh! Dieu soit loué! vous m'avez fait bien peur. Maintenant, me voilà remise. Soutiens-moi, Marguerite, des amies m'attendent dans la salle.

MARGUERITE, timidement à Mac-Grégor. — Et vous, ne m'en veuillez pas; la pauvre Marguerite n'est pas toujours folle.

MAC-GRÉGOR. — Allez, nous vous suivons. (Marie et Marguerite sortent.)

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS.

DOUGLAS. — Je ne reviens pas de ma surprise. Marie serait-elle si nerveuse? Elle est tremblante, elle pâlit au moindre bruit.

MAC-GRÉGOR. — Douglas, je ne veux, ni ne dois vous cacher ce qui oppresse le cœur de Marie; pardonnez-moi si je ne vous en ai pas parlé plus tôt. Vous êtes courageux, téméraire, et le danger que je détournais de vous avec prudence, vous l'eussiez recherché avec ardeur. Cet aveu vous eût poussé à punir l'audacieux qui trouble le repos de Marie.

DOUGLAS. — Qui donc ose troubler son repos? dites?

MAC-GRÉGOR. — Écoutez avec calme cette triste histoire. Il y a six ans que s'arrêta près de nous, dans ce château, un étudiant d'Édimbourg qui voyageait. Il avait nom William Ratcliff. J'avais autrefois beaucoup connu son

Digitized by Google

père, mais beaucoup; il s'appelait sir Édouard Ratcliff. Je reçus donc bien le fils, et lui donnai l'hospitalité pendant quinze jours. Il vit Marie, plongea dans ses yeux et y plongea trop avant; puis il se prit à soupirer, à languir et à gémir, jusqu'à ce qu'enfin elle lui déclarât nettement qu'il lui était importun. Il renferma son amour dans sa valise et partit. Deux ans après arrive Philippe Macdonald; il brigue la main de Marie, réussit, et, six mois après, la gracieuse fiancée était à l'autel, parée de ses habits de noce; mais point de fiancé! Nous cherchons partout, dans les appartements, dans la cour, les écuries et les jardins. Hélas! le cadavre de Macdonald était étendu près de la Roche-Noire!

Douglas. — Quel était son assassin?

Mac-Grégor. — Pendant bien long-temps nos recherches furent vaines; enfin, Marie avoua qu'elle le connaissait, et raconta que dans la nuit qui suivit le jour du meurtre, William Ratcliff était entré tout à coup dans sa chambre à coucher, lui avait montré en souriant sa main teinte encore du sang de son fiancé, et présenté avec un salut gracieux l'anneau de Macdonald.

Douglas. — Horreur! quelle cruelle raillerie. Que fîtes-vous?

Mac-Grégor. — Je fis déposer le cadavre de Macdonald dans la tombe de ses pères, et, dans le lieu où le meurtre avait été commis, je plantai une croix en souvenir de ce qui s'était passé.

Je cherchai en vain Ratcliff, le meurtrier. On l'avait vu en dernier lieu à Londres, où il avait dissipé l'héritage de sa mère en débauches et en festins, vécu ensuite de jeu et d'emprunts, et, comme quelques-uns même prétendent, de brigandages. Deux ans s'étaient écoulés depuis cet évènement, le meurtre et le meurtrier étaient presque oubliés, lorsque vint dans ce château lord Duncan, qui me demanda la main de ma fille. Je consentis à sa demande, et je parvins aussi à obtenir l'agrément de Marie en faveur d'un homme qui descendait des rois d'Écosse. Mais, hélas! au jour fixé, la fiancée était encore à l'autel, solennellement parée... et le fiancé gisait encore à la Roche-Noire.

Douglas. — Oh! c'est épouvantable.

Mac-Grégor. — A cheval! criai-je à mes valets, et nous partons au galop, cherchant dans les buissons, les champs, les bois et les cavernes, trois jours durant. Toujours en vain; hélas! point de trace du meurtrier! Et cependant, la nuit même de ce jour d'épouvante, William Ratcliff s'introduisit dans la chambre de Marie, et, la saluant gracieusement, il lui rendit l'anneau du fiancé.

Douglas. — Par ma foi! cet homme est audacieux; que j'aimerais à me mesurer avec lui!

Mac-Grégor. — Sans aucun doute, c'est lui que vous avez rencontré dans la forêt d'Inverness. Je m'étonne seulement qu'aucun de mes espions ne l'ait aperçu; car, sachez-le, comte, je veillais à ce qu'il ne me fallût pas mettre aussi votre nom sur la croix commémorative de la Roche-Noire. (Il sort.)

Douglas seul. — Mac-Grégor m'a prudemment caché cette histoire jusqu'après le mariage. Oh! le fin renard! Je voudrais pourtant bien me mesurer avec ce furieux qui, dans sa sombre rage, inquiète toujours Marie. Il

Digitized by Google

n'ôtera pas l'anneau de mon doigt; car où il y a doigt, il y a main aussi. Je n'ai pas d'amour pour Marie, et je n'en suis pas aimé non plus. La convenance seule a formé notre alliance; mais j'ai de l'affection pour cette douce enfant, et je voudrais arracher les épines de sa route.

(Lesley entre, enveloppé dans son manteau, et regarde autour de lui avec précaution.)

DOUGLAS, LESLEY.

LESLEY. — Est-ce vous le comte Douglas?

DOUGLAS. — C'est moi. Que me voulez-vous?

LESLEY, lui donnant une lettre. — Alors ce billet est pour vous.

DOUGLAS, après avoir lu. — Oui, oui, dites-lui que je me rendrai à la Roche-Noire. (Ils sortent.)

Une auberge de voleurs. — Au fond des hommes endormis. — Une image de saint est suspendue à la muraille. — On entend le mouvement de l'horloge. — La brune.

WILLIAM RATCLIFF est assis tout pensif dans un coin de la salle; dans l'autre, TOM, l'aubergiste; il tient son petit enfant WILLIE entre ses genoux.

TOM, à voix basse. — Dis-moi, sais-tu dire ton *Pater noster?*

WILLIE, riant et haut. — Oui, parbleu.

TOM. — Ne parle donc pas si haut, tu vas réveiller toute cette troupe harassée.

WILLIE. — Allons, y êtes-vous? Faut-il commencer?

TOM. — Oui; ne va pas trop vite surtout.

WILLIE, vite. — « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas... (Il hésite.) ne nous induisez pas... ne nous induisez pas...

TOM. — Vois-tu, tu hésites? Ne nous induisez pas en tentation. Recommence tout.

WILLIE. (Il a les yeux attachés sur William Ratcliff, et parle avec crainte et hésitation.) — « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous induisez pas... (Il hésite.) ne nous induisez pas...

TOM, avec humeur. — En tentation!

WILLIE, pleurant. — Cher papa, avant, ça coulait comme de source; mais cet homme qui est assis là-bas (Il montre William Ratcliff.) me regarde toujours d'un mauvais œil.

Digitized by Google

TOM. — Ce soir tu n'auras pas de poisson (D'un ton menaçant.), et si tu m'en voles encore dans l'armoire....

WILLIE, pleurant et continuant sur le ton du Pater noster. — « Ne nous induisez pas en tentation. »

RATCLIFF. — Laissez donc cet enfant! Et moi aussi, je n'ai jamais pu retenir ce passage (Douloureusement.) : Ne nous induisez pas en tentation!

TOM. — Je serais bien fâché, si un jour il venait à vous ressembler, ainsi qu'à ceux-là (Indiquant les dormeurs.). Va-t-en maintenant, Willie.

WILLIE, qui s'en va en pleurnichant et grommelant. — Ne nous induisez pas en tentation.

LES MÊMES, excepté WILLIE.

RATCLIFF, souriant. — Que voulez-vous dire?

TOM. — Je veux qu'il devienne un bon chrétien, et non un pendart comme son père.

RATCLIFF, ironiquement. — Il y en a encore de plus mauvais que vous.

TOM. — Je suis maintenant un animal apprivoisé; je donne à boire, je suis aubergiste enfin; et comme ma maisonnette est bien cachée dans le bois, je ne loge que de grands seigneurs comme vous, qui aiment à garder l'incognito, qui dorment le jour et sortent la nuit. Et moi aussi, j'aimais autrefois le clair de lune; j'aimais à promener mes rêveries (Faisant un mouvement de la main.) dans les maisons et les poches d'autrui; mais je n'en ai jamais fait autant que ceux-là. (Il montre les dormeurs.) Voyez cette tête de renard, c'est un beau talent; il flaire d'instinct les mouchoirs et vole comme une pie. Voyez comme ses doigts s'allongent en dormant; même en rêve, il faut qu'il vole! Ce grand maigre-là, avec ses jambes de sauterelles, était autrefois tailleur; il escamota d'abord de petits morceaux de draps, puis de plus grands, et enfin la pièce entière. C'est tout juste s'il a échappé au gibet; il en a encore le tremblement dans les jambes. Je parie qu'il rêve échelle comme autrefois le père Jacob. Regardez un peu là-bas ce vieux et gros Robin, comme il dort tranquille, comme il ronfle, et cependant il a déjà dix meurtres sur la conscience. Encore s'il était catholique comme nous; mais c'est un hérétique, et après avoir été pendu ici-bas, il sera encore brûlé là-haut.

RATCLIFF, va et vient dans la chambre d'un pas agité, et regarde continuellement l'horloge. — Ne croyez pas cela! Le vieux Robin ne sera pas brûlé; il y a là haut un autre jury que celui de la Grande-Bretagne. Robin est un homme, et quand on est homme, la colère vous prend en voyant toutes ces ames vénales et misérables se pavaner dans l'opulence, briller sous le velours et la soie, mener joyeuse vie, nager dans le superflu, et rouler par les rues dans des carrosses dorés, laissant tomber un regard de mépris sur les *affamés* qui, leur paquet d'habits sous les bras, se dirigent d'un pas lent vers le mont-de-piété. (Riant amèrement.) Regardez un peu comme ces gens *rassasiés* se font un rempart des lois contre la foule des *affamés*. Malheur à celui qui renverse ce rempart,

Digitized by Google

car, juges, bourreaux, cordes et gibets l'attendent. Eh bien! que voulez-vous? Il se trouve quelquefois des gens à qui tout cela ne fait pas peur.

TOM. — J'ai toujours pensé ainsi, et en conséquence partagé le genre humain en deux partis qui se font une guerre acharnée, les *rassasiés* et les *affamés*, et comme j'appartenais à la seconde catégorie, il fallait souvent me colleter avec la première. Je compris bientôt que la lutte était inégale, et petit à petit je quittai le métier. Je suis las de vagabonder, de ne regarder personne en face, de fuir le grand jour, de trembler à l'aspect d'une potence dressée sur mon passage, et de regarder si par hasard je n'y suis pas pendu, de ne rêver que de Botany-Bay, de maisons de correction et de travaux forcés à perpétuité. Vraiment, c'est une vie de chien; on est traqué à travers haies et buissons, comme une bête fauve. On croit voir un gendarme dans chaque arbre, et, assis même dans une chambre retirée et silencieuse, on est effrayé toutes les fois que la porte s'entr'ouvre.....

(Lesley entre brusquement. Ratcliff s'élance à sa rencontre.)

TOM, recule effrayé. — Jésus.

LESLEY. — Il y viendra...

RATCLIFF. — Il y viendra? C'est bien...

TOM, tremblant. — Qui est-ce qui y viendra? Depuis quelque temps la moindre chose m'effraie.

LESLEY, à Tom. — Calme-toi et laisse-nous seuls.

TOM, d'un air d'intelligence. — Oui, je comprends, je comprends, vous avez quelque partage à faire. (Il sort.)

LES MÊMES excepté TOM.

RATCLIFF. — Il y viendra? Je pars, alors.

(Il décroche son chapeau et son épée).

LESLEY, l'arrêtant. — Oh, oh! halte-là! On n'y va pas de la sorte! Il faut d'abord qu'il fasse plus nuit. On te guette; les gens de Mac-Grégor sont à ta piste. Chaque enfant connaît ta physionomie, car on a bien pris ton signalement. Mais, dis-moi, que veut dire cette plaisanterie? Tu cours après le danger, et qui pis est, après un danger sans profit. Reviens avec moi à Londres; là, du moins, tu seras en sûreté. Tu devrais fuir ce pays fatal. On sait que tu as assassiné Mac-Donald et Duncan.

RATCLIFF, avec fierté. — Assassiné! C'est en duel que sont tombés Mac-Donald et Duncan. J'ai combattu loyalement, et c'est loyalement encore que je combattrai Douglas.

LESLEY. — Rends-toi la besogne plus facile. Est-ce que tu ne comprends pas *l'italien?* (Avec un mouvement significatif.) Mais, dis-moi, où donc Douglas a-t-il marché sur tes brisées? Que t'a-t-il fait? D'où te vient cette rage, cette haine?

RATCLIFF. — Je ne l'ai jamais vu, jamais je ne lui ai parlé, jamais il ne m'a fait de mal, et je ne le hais point.

Digitized by Google

LESLEY. — Et cependant tu veux attenter à ses jours. Es-tu fou? Et le serais-je assez, moi, pour te prêter main-forte?

RATCLIFF. — Malheur à toi si tu me comprenais. Malheur à ton crâne, il en éclaterait, et la folie battrait en brèche ton faible cerveau. Ta pauvre tête se fendrait, se briserait comme la coquille d'un œuf, fût-elle aussi vaste que le dôme de Saint-Paul.

LESLEY, portant la main à sa tête avec un air de crainte simulée. — Tais-toi, tu me fais peur.

RATCLIFF. — Ne va pas croire que je sois un de ces héros de clair de lune qui courent après des fantômes, chasseurs pourchassés à travers les ombres par leur imagination comme par leur propre limier. Ne va pas croire encore que je sois un de ces poètes pthysiques, aux joues creuses, qui, faisant de la volupté avec les étoiles, dessèchent d'amour pour ces belles de nuit, et attrapent des coliques d'attendrissement aux chants du rossignol.

LESLEY. — C'est ce qu'au besoin je pourrais affirmer sous la foi du serment.

RATCLIFF. — Et cependant, te l'avouerai-je? Tu vas me trouver bien plaisant peut-être. Il est des puissances singulièrement étranges qui me dominent, des puissances cachées qui disposent de ma volonté, qui me font agir, qui dirigent mon bras, et qui même ont rempli mon enfance de terreurs.

Bien jeune encore, quand je jouais tout seul, j'apercevais deux fantômes nébuleux qui étendaient au loin leurs longs bras aériens comme pour s'entrelacer, et qui, ne pouvant s'approcher, se regardaient douloureusement et avec amour. Quelque vaporeux et flottans qu'ils fussent, je distinguais cependant sur le visage de l'un d'eux les traits fiers et tristes d'un homme, et sur le visage de l'autre la douce beauté d'une femme. Souvent aussi je les voyais en rêve, ces deux apparitions, et alors j'apercevais leurs traits plus distinctement encore. L'homme me regardait avec mélancolie, la femme avec amour. Quand plus tard je me rendis à l'université d'Edinbourg, ces apparitions devinrent plus rares, et mes pâles visions disparurent, emportées dans le tourbillon de la vie d'étudiant. Mais, voilà que dans un voyage, pendant les vacances, le hasard me conduisit au château de Mac-Grégor. J'y vis Marie. A son aspect, un éclair traversa mon cœur et le fit tressaillir. C'étaient bien là les traits du fantôme nébuleux, ces traits de femme si calmes, si doux, si beaux d'amour et de tendresse, qui tant de fois m'avaient souri en songe; seulement les joues de Marie n'étaient pas aussi pâles, son regard n'était pas aussi fier; les joues de Marie rayonnaient, et ses yeux étaient étincelans. Le ciel avait répandu sur cette gracieuse figure tous les prestiges de la beauté; certes, la Vierge même n'était pas plus belle que celle qui portait son nom. Transporté alors d'amour et de douleur, j'étendis les bras vers elle pour la presser sur mon sein..... (Pause.) — Je ne sais comment cela se fit, mais un miroir se trouvait devant mes yeux, et je reconnus en moi cet homme fantôme, qui étendait les bras vers sa compagne nébuleuse.

N'était-ce qu'un songe, une illusion? Mais Marie jetait sur moi un regard si doux, si affectueux, si aimant, si engageant même, que nos yeux

Digitized by Google

et nos ames se confondirent. O mon Dieu! le sombre mystère de ma vie se dévoila tout à coup. Je compris dès-lors le chant des oiseaux, le langage des fleurs, le sourire amoureux des étoiles, le souffle de la brise, le murmure des ruisseaux, et les soupirs secrets de ma poitrine.

Comme des enfans, nous poussions des cris de joie, nous sautions et jouions; nous nous cherchions, et nous trouvions dans le jardin. Elle me donnait des fleurs, des myrtes, des boucles de cheveux, des baisers; les baisers, je les lui rendais; et enfin un jour, courbé en suppliant à ses genoux, je lui dis : Oh! Marie! m'aimes-tu? (Il devient rêveur.)

LESLEY. — J'aurais bien voulu voir ces deux puissantes mains se joindre suppliantes, ce regard sombre et farouche languir, plein d'une flamme languissante; j'aurais bien voulu entendre cette voix qui sur la grande route tonne si terrible à l'oreille du riche seigneur, proférer de douces et tendres paroles d'amour.

RATCLIFF, furieux. — Maudit serpent! Quand je lui dis : O Marie! m'aimes-tu? elle me regarda d'un air étrangement effrayé et presque avec dégoût, et me faisant une révérence ironique, elle me dit froidement : Non! Et j'entendis ricaner les enfers.

LESLEY. — Mais c'était affreux! mais c'était infame!

RATCLIFF. — Je quittai le château de Mac-Grégor, et je partis pour Londres. Je pensais pouvoir étourdir les tourmens de mon cœur dans le tumulte de la capitale; j'étais mon maître, car j'avais perdu de bonne heure mes parens, avant même d'avoir pu les connaître. Mes projets tournèrent à mal. Le porto, le champagne, rien ne faisait diversion à mes peines; à chaque verre, mon cœur devenait plus triste. Ni blonde, ni brune, aucune femme ne pouvait chasser mes douleurs par son sourire et ses caresses. Au pharaon même, je ne pouvais retrouver le repos. Sur le tapis vert planait le regard de Marie. La main de Marie me marquait les parolis, et dans l'image anguleuse de la dame de cœur je rencontrais les traits célestes de Marie. Ce n'était plus une carte : c'était Marie. Je sentais son souffle; elle me faisait signe pour me dire : Toujours; elle me souriait pour me dire : Toujours, toujours! « Je tiens la banque! » m'écriais-je..... Mon argent était au diable : mon amour restait.

LESLEY, en riant. — Alors tu tiras de l'écurie ton ponney, et t'élançant en selle, comme il convient à un vrai chevalier écossais, tu vécus de rencontres comme tes ancêtres. A coup sûr, ton amour est passé maintenant; aussi c'est désenivrant de voir, la nuit, par un temps d'orage et de tempête, quelques bons amis qui, du haut d'un gibet, vous saluent en balançant leurs jambes décharnées.

RATCLIFF. — C'était de l'huile jetée sur le feu. Ma passion impétueuse pour Marie ne fit que s'enflammer davantage. Je me sentais à l'étroit en Angleterre. J'étais comme entraîné vers l'Écosse par un bras de fer invisible. Je ne dors tranquille que quand je me sens près de Marie; là je respire librement; mon cœur n'est plus serré; je suis si bien là!.....

J'ai juré par l'évangile, par les puissances du ciel, par celles de l'enfer, que

Digitized by Google

sous cette main tomberait tout téméraire qui oserait déposer sur les lèvres de Marie le baiser des fiançailles! La voix secrète de ma poitrine a prononcé ce serment, et je sers en aveugle cette puissance ténébreuse, qui combat avec moi lorsque je creuse aux fiancés de Marie le lit sanglant de la Roche-Noire.

LESLEY. — Je te comprends maintenant, mais je ne t'approuve pas.

RATCLIFF. — Est-ce que je m'approuve moi-même! C'est cette voix, cette voix étrangère qui siége dans mon cœur, qui me dit : Marche. Ce sont ces fantômes que je vois en rêve, qui m'excitent et me disent : Marche! (Poussant un cri.) Jésus, Marie! vois-tu?

(La nuit tombe. On voit deux fantômes nébuleux s'avancer sur la scène et puis disparaître. Les brigands, couchés au fond, réveillés par les cris de Ratcliff, se lèvent brusquement et s'écrient : Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il?)

LESLEY. — Es-tu possédé du démon, Ratcliff? Je ne vois rien, moi!

PLUSIEURS BRIGANDS. — Que voit-il donc? des gendarmes?

LESLEY. — Au contraire, il voit des esprits. (Ils rient.)

ROBIN, avec humeur. — Dieu me damne; on n'est pas même tranquille le jour.

RATCLIFF. — La nuit tombe, je pars.

LESLEY. — Je pars avec toi.

RATCLIFF. — Non, je ne veux pas!

LESLEY. — Je t'accompagnerai seulement jusqu'à la Roche-Noire, il pourrait peut-être s'y trouver des espions.

RATCLIFF. — La peur les fera bien fuir. Il n'y fait pas bon la nuit.

LESLEY. — Adieu, messieurs.

RATCLIFF. — Adieu.

TOUS. — Que Dieu vous garde. (Ratcliff et Lesley sortent.)

LES MÊMES, excepté RATCLIFF et LESLEY.

ROBIN. — Dieu me damne! il est ivre ou fou.

DICK. — Il a toujours été comme cela; je l'ai connu à Londres, je l'y voyais souvent dans la taverne de Rascal; il se tenait dans un coin, morne et silencieux, pendant des heures entières, le front courbé, le regard fixe. Parfois il s'asseyait joyeux et riant au milieu de nous; mais son rire avait un éclat étrange; il plaisantait, mais ses plaisanteries étaient acerbes et amères. Et pourtant il restait joyeux et riait toujours... Tout à coup sa lèvre supérieure se contractait avec une cruelle ironie, un cri aigu et douloureux s'échappait de sa poitrine, et il se levait furieux : « Mon cheval, mon cheval, » s'écriait-il, et il s'en allait au diable, et ne revenait qu'au bout de quelques mois. On dit que, galopant alors jour et nuit, c'est toujours vers l'Écosse qu'il se dirigeait.

ROBIN. — Il est malade, c'est sûr.

DICK. — Qu'est-ce que cela me fait, à moi. Adieu. (Il sort.)

BILL. — L'heure est venue, à l'ouvrage! (Priant devant l'image d'un saint.) Protégez-moi et bénissez mes projets! (Il sort avec plusieurs autres.)

Digitized by Google

ROBIN, en montrant son poing. — Toi, mon patron, protège-moi dans le danger! (Il sort.)

(Deux des brigands restent endormis; l'aubergiste Tom entre sur la pointe des pieds et vole l'argent qu'ils ont dans leur poche.)

TOM d'un air fin. — Je les défie de me citer au tribunal. (Il sort.)

(John et Taddie se réveillent.)

JOHN bâillant. — Le sommeil est, sur ma foi, la meilleure des inventions.

TADDIE. — John, viens déjeuner.

JOHN. — Déjeuner? Qu'est-ce qu'il y a de neuf?

TADDIE. — On a sûrement pendu aujourd'hui l'ami Ruffle.

JOHN. — Le gibet est certes la plus mauvaise des inventions. (Ils sortent lentement.)

Site sauvage près de la Roche-Noire. — Il fait nuit. — A gauche, des blocs de rochers gigantesques et d'énormes troncs d'arbres; à droite, un monument en forme de croix. — Le vent mugit. — On voit deux apparitions nébuleuses qui étendent amoureusement les bras l'une vers l'autre, et qui, toutes les fois qu'elles s'approchent, reculent aussitôt et finissent par disparaître tout-à-fait.

RATCLIFF entre en scène.

Comme l'ouragan siffle! L'enfer a lâché tous ses fifres; quelle musique ils font! La lune s'est enveloppée dans son large plaid et ne laisse tomber que de ternes et pâles rayons. Elle pourrait bien se cacher entièrement pour moi! car, quelque nuit qu'il fasse, l'avalanche n'a pas besoin de lumière pour voir où elle doit rouler. Seul le fer sait trouver l'aimant, et l'épée de Ratcliff saura aussi sans guide trouver la poitrine de Douglas. Mais notre baronet viendra-t-il? Ne craindra-t-il pas l'orage, le rhume, la toux ou le froid? Il se dira peut-être : Remettons la partie à demain soir! Ah! ah! c'est pourtant cette nuit qu'il me le faut; et s'il ne vient pas à moi, j'irai à lui.... au château! (Frappant sur son épée.) C'est une clé qui ouvre toutes les portes; et ces deux autres amis (portant la main sur ses pistolets) sont toujours là pour protéger ma retraite. (Il prend un pistolet.) Il me regarde d'un air si loyal que je voudrais presser ma bouche contre la sienne et.... Oh! après un tel baiser de feu, je serais guéri à tout jamais de mes atroces douleurs. (Tout pensif.) Peut-être aussi que dans ce moment Douglas presse sur sa bouche la bouche de Marie! Oui, c'est pour cela que je ne dois pas mourir; non, je ne veux pas mourir! je serais contraint à sortir chaque nuit de ma tombe, et, ombre impuissante, à regarder, les dents serrées, ce niais flairer d'un air de convoitise les charmes de Marie et souiller ses appas. Non, je ne dois pas mourir! Si du haut du ciel j'apercevais Douglas près de la couche de Marie, je lancerais des malédictions qui feraient pâlir les joues roses des séraphins, et les forceraient à rester court au milieu de leurs longs et monotones alleluyas!

Digitized by Google

RATCLIFF, DOUGLAS.

RATCLIFF. — Chut, chut, j'entends marcher! (Il crie.) Holà, holà! qui es-tu, toi qui viens là-bas? Réponds!

DOUGLAS. — Cette voix m'est connue! c'est la voix du noble cavalier qui m'a sauvé de la griffe des brigands dans le bois d'Inverness. (S'approchant de Ratcliff.) Oui, c'est vous; maintenant vous ne m'échapperez plus! Il faut d'abord que je vous remercie de votre noble action.

RATCLIFF. — Épargnez-vous ce soin, c'était un caprice. Puis, ils étaient trois contre un; s'il n'y en avait eu qu'un seul, j'aurais passé outre.

DOUGLAS. — Soyons amis.

RATCLIFF. — Eh bien! soit. Mais, comme preuve d'amitié, rendez-moi un service.

DOUGLAS. — Parlez, je vous appartiens corps et ame.

RATCLIFF. — Eh bien! mon nouvel ami, quittez donc la place, (En riant.) à moins que vous ne soyez le comte Douglas.

DOUGLAS, surpris. — Pardieu! je le suis.

RATCLIFF. — Quoi! vous vous appelez le comte Douglas? (En riant.) Tant pis. Adieu donc notre belle amitié, car, sachez-le, comte, je m'appelle William Ratcliff.

DOUGLAS, furieux et tirant son épée. — Ratcliff! l'assassin de Macdonald et de Duncan?

RATCLIFF, tirant son épée. — Oui. Et c'est pour compléter le triumvirat que je vous ai provoqué.

DOUGLAS, s'élançant sur lui. — Infame assassin! défends ta vie.

RATCLIFF. — Oh! oh! qu'à cela ne tienne. Ah! ah! ah!

DOUGLAS. — Ne ris donc pas ainsi.

RATCLIFF, riant. — Je ne ris pas, ce sont les fantômes pâles et nébuleux qu rient là-bas.

DOUGLAS. — Ris donc à ton aise; à moi, ombres de Macdonald et de Duncan, à mon secours!

RATCLIFF. — Enfer et damnation! L'ombre de Duncan pare les coups que je porte. Ne te mêle pas de ce combat, mort maudit!

DOUGLAS. — Tiens.... ce coup a porté.

RATCLIFF. — Mort et trahison! Voilà Macdonald qui survient, lui aussi. C'est trop, trois contre un. (Il recule et trébuche contre le pied du monument.) Ah! enfer et damnation! Ratcliff à terre! Frappez! frappez! je suis votre plus grand ennemi.

DOUGLAS, froidement. — Vous avez éprouvé l'épée de Douglas; si naguère je vous devais la vie, à cette heure ce sera vous qui me la devrez. Nous voilà quittes. Je pense que vous me connaissez maintenant, et la leçon que je viens de vous donner vous rendra peut-être meilleur.

(Il se retire. Ratcliff est étendu sans mouvement au pied de la croix. Le vent

Digitized by Google

mugit avec plus de violence. Les deux fantômes nébuleux apparaissent, s'approchent les bras étendus l'un vers l'autre, puis reculent graduellement et finissent par disparaître.)

RATCLIFF se lève lentement, encore tout étourdi. — Était-ce une voix humaine? N'était-ce que le vent?... Un mot capable d'enfanter le délire bruit à mes oreilles. Est-ce un rêve? Où suis-je? Quelle est cette croix? cette inscription?... (Il lit l'inscription suivante):

Ci gisent le comte Duncan et lord Macdonald, morts assassinés. Priez pour eux.

(Se levant brusquement.)

Ah! ce n'est point un rêve! Je suis auprès de la Roche-Noire, vaincu, abattu, méprisé! Le vent siffle à mes oreilles: voilà donc cet esprit fort et gigantesque qui se jouait des hommes et des lois; cet homme, qui luttait fièrement avec le ciel, et qui maintenant ne peut empêcher le comte Douglas de reposer cette nuit dans les bras de sa bien-aimée, de lui raconter comment ce vermisseau qu'on nomme William Ratcliff se tordait misérablement sur le sol au pied de la Roche-Noire, et comment il n'a pas voulu souiller son pied à son contact impur. (Avec fureur.) Sorcières damnées! ne ricanez donc pas de ce rire glapissant. Trève à vos gestes railleurs. Je vais lancer des roches sur vos têtes exécrables, arracher des forêts de pins et en fouetter vos épaules jaunies; je vais fouler aux pieds vos corps secs et flétris, et faire jaillir le noir venin qu'ils recèlent. Vents du nord, mugissez; brisez le monde en mille pièces! Firmament, abîme-toi, écrase-moi sous tes décombres! Terre, rentre dans le néant, engloutis-moi dans les ténèbres. (Furieux, tremblant et d'un air mystérieux.) Que me veux-tu, homme fantôme, spectre nébuleux qui me poursuis sans cesse? N'attache pas sur moi ce regard fixe! Tes yeux sucent mon sang et me pétrifient; tu verses de la glace dans mes veines brûlantes; tu fais de moi un fantôme, une ombre sans vie comme toi. Que me veux-tu? Où faut-il aller? Marie, ma blanche colombe?... Du sang? Holà! qui a parlé? Ce n'était pas le vent. Que faut-il faire?... La vie de Marie?... Le veux-tu? Oui... oui... Soit... Ma volonté est de fer, et plus puissante encore que Dieu et Satan. (Il s'enfuit.)

Château de Mac-Grégor. — Appartemens éclairés. — Au milieu, un cabinet à rideaux fermés. — Les sons de la musique et les rires des jeunes filles se perdent dans le lointain.

MARIE, solennellement parée; MARGUERITE.

MARIE. — Dieu! que je suis oppressée!

MARGUERITE. — C'est votre corset; viens, ma chère petite poupée, je vais te délacer. (Elle aide Marie à se déshabiller.)

MARIE. — Je ne sais pourquoi, mais j'ai le cœur bien serré.

Digitized by Google

MARGUERITE. — Qu'est-ce donc, ma petite poupée? Le comte Douglas est pourtant un bel homme.

MARIE, gaiement. — Oh oui! il est beau, il est aimable... C'est un homme enfin...

MARGUERITE. — Êtes-vous donc amoureuse de lui?

MARIE. — Amoureuse, moi! Ce serait par trop simple; aussi il suffit de pouvoir se supporter.

MARGUERITE. — Nous n'avons pas toujours dit cela..... Quand William Ratcliff....

MARIE, lui fermant la bouche en tremblant. — De grace, ne prononce pas ce nom sinistre! Il fait nuit!

MARGUEITE. — Ma petite poupée était amoureuse alors.

MARIE. — Non, non! il me paraissait d'abord doux comme un agneau, William! Son visage n'était pas pour moi celui d'un étranger; sa voix avait un timbre si pénétrant! son souffle, en passant sur ma joue, faisait tant de bien à mon cœur! son œil renfermait tant d'amour, de tendresse et de joie! (Frémissant de tous ses membres.) Mais tout d'un coup il m'apparut comme un spectre, pâle, hagard, décomposé, sanglant, menaçant et furieux; il semblait vouloir me tuer. On eût dit ce fantôme qui tant de fois en songe avait étendu les bras vers moi, me regardant avec une tendresse étrange, jusqu'à ce que, devenue moi-même un fantôme aérien, j'eusse étendu vers lui mes bras nébuleux.

MARGUERITE. — C'est juste comme ta défunte mère; elle faisait la prude, et cependant elle était amoureuse de Ratcliff comme une folle.

MARIE. — Comment!... de Ratcliff?

MARGUERITE. — D'Édouard Ratcliff, père de William Ratcliff. Ta mère était si jolie, si jolie! On l'appelait Betty-la-Belle. Les boucles de ses cheveux étaient d'or, sa main blanche comme le marbre, et ses yeux..... Édouard les connaissait bien, — il les regarda tant et tant, qu'il faillit perdre les siens! Et pour chanter! oh! elle savait chanter comme un rossignol, Betty-la-Belle! Quand, assise près du foyer, elle chantait : (Elle chante.)

« Comme ton glaive est rouge de sang!
Édouard, Édouard! »

la cuisinière s'arrêtait et le rôti brûlait. — Puissé-je ne lui avoir jamais appris cette maudite chanson! (Elle pleure.)

MARIE. — Pourquoi cela, ma chère Marguerite?

MARGUERITE. — Un jour, Betty-la-Belle était assise seule, et chantait : (Elle chante.)

« Comme ton glaive est rouge de sang!
Édouard, Édouard! »

lorsque Édouard Ratcliff entra subitement daus sa chambre, et continua hardiment sur le même ton : (Elle chante.)

Digitized by Google

« J'ai tué ma bien-aimée,
Ma bien-aimée, si belle, hélas! »

Betty-la-Belle s'effraya tellement, qu'elle ne voulut plus revoir le pauvre Edouard, et, pour le braver encore davantage, elle épousa ton père. Ratcliff devint fou de rage; par dépit, et pour faire voir qu'il pouvait facilement se passer de Betty-la-Belle, il épousa Jenny, fille du lord Campbell. William est le fruit de cette union insensée.

MARIE. — Pauvre mère!

MARGUERITE. — Oh! c'est que Betty-la-Belle était une femme de caractère! Pendant toute une année elle ne prononça pas le nom de Ratcliff; mais quand le mois d'octobre revint pour la seconde fois (c'était précisément le jour de la fête de Ratcliff), elle demanda comme par hasard : « Marguerite, n'as-tu pas entendu parler d'Édouard? — Ah! répondis-je, il a pris pour femme Jenny Campbell. — Jenny Campbell! » s'écria-t-elle, et elle devint pâle, puis elle rougit et se mit à pleurer avec amertume. Tu étais alors assise sur mes genoux, toi, Marie; tu n'avais que trois mois, et tu commenças aussi à pleurer; et moi, pour sécher les larmes de ta mère, je lui racontai qu'Édouard Ratcliff ne pouvait oublier Betty-la-Belle, que jour et nuit on le voyait rôder autour du château et étendre langoureusement ses bras vers la fenêtre de Betty-la-Belle. « Oh cela! il y a long-temps que je le savais! » s'écria en souriant Betty-la-Belle, et elle vola à la fenêtre, étendit les bras vers Édouard.... Par malheur, Mac-Grégor ton père l'aperçut, et dans sa jalousie...

(Elle s'arrête tremblante.)

MARIE. — Et puis... achève!

MARGUERITE. — Et puis, c'est tout.

MARIE. — Va donc toujours.

MARGUERITE, avec crainte. — Et puis... le lendemain, sous les murs du château, gisait un cadavre ensanglanté. C'était Édouard Ratcliff.

MARIE. — Et ma pauvre mère?...

MARGUERITE. — Elle mourut de douleur trois jours après.

MARIE. — Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, d'un ton froid et railleur. — Oh! si tu l'avais vu toi-même, si tu avais vu avec tes beaux petits yeux Édouard Ratcliff gisant au pied des murs du château... Cette figure, ce sang est encore comme figé dans ma tête; et parce que je connais l'assassin, parce que je ne dois parler de cela à personne, et parce que je suis folle,... je ne puis dormir; partout je vois Édouard Ratcliff pâle, l'œil fixe et perçant, s'avancer avec lenteur.....

LES MÊMES, WILLIAM RATCLIFF, pâle, tout en désordre, et couvert de sang.

MARGUERITE, poussant un cri. — Jésus! le voilà! il revient, c'est le mort, c'est Édouard Ratcliff...

(Elle s'accroupit dans un coin de la chambre, sans mouvement, et le regard fixe.)

Digitized by Google

MARIE, poussant un cri. — O ciel! est-ce encore la bague de Douglas que tu viens m'apporter?

RATCLIFF, riant avec ironie. — La partie de bague est finie; j'ai fait deux points; je n'ai pu enlever le troisième anneau, et je suis tombé de mon cheval de bois.

MARIE, d'un ton de familiarité mêlé de crainte. — William, William, du sang! viens que je panse ta blessure. (Elle déchire son voile de noce.) Dieu! où suis-je? Cruel William; mais non, tu es Édouard, et moi je suis Betty-la-Belle; ta pauvre tête est tout ensanglantée, la mienne tout égarée. Je ne sais ce que je fais. Viens, viens, si tu m'aimes, agenouilles-toi.

RATCLIFF, se précipitant à ses pieds. — Est-ce un rêve qui se joue de moi? Est-ce une réalité? Je suis à genoux devant Marie, aux pieds de Marie? Petits pieds, n'êtes-vous pas une image aérienne? N'allez-vous pas vous évaporer sous mes baisers ardens?

MARIE, lui faisant signe de se taire, et le pansant avec son voile. — Calme-toi; à tes boucles d'or, à ta belle chevelure il y a du sang qui se fige; ne bouge pas, tu me couvrirais de sang; oui, si tu restes calme, je baiserai tes beaux yeux.

(Elle l'embrasse.)

RATCLIFF. — Ton baiser a chassé la nuit de mes paupières. Je puis revoir le soleil, je puis revoir Marie.

MARIE, comme sortant d'un songe. — Marie, moi! Serais-tu donc William Ratcliff, toi? (Elle porte la main à ses yeux.) Oh! c'est trop souffrir. (Avec un frémissement.) Fuis! fuis loin d'ici...

RATCLIFF se lève brusquement et l'enlace dans ses bras. — Je ne te quitte plus. Je t'aime, Marie! et tu aimes William, toi! (Familièrement.) Tu me l'as dit si souvent en rêve. Sais-tu que nous nous ressemblons? Vois plutôt dans ce miroir; (Il la conduit vers un miroir, et lui montre les deux figures qui s'y réfléchissent.) tes traits sont plus beaux, plus nobles, plus purs que les miens; mais cependant ils leur ressemblent: même orgueil, même dédain se jouent autour de tes lèvres et les font tressaillir. C'est la même insouciance. — Parle, dis un mot, un seul mot.

MARIE. — Oh! laisse-moi!

RADCLIFF. — Entends-tu? ta voix a le même son que la mienne; mais elle est bien plus douce; tes yeux sont bleus comme les miens, mais ils sont plus étincelans encore. Montre-moi ta main. (Il lui prend la main et la compare à la sienne.) Vois-tu, ce sont les mêmes lignes. (Il tressaille.) Ah! la ligne de la vie est courte comme celle-ci.

MARIE. — Oh! laisse-moi, William! fuis, fuis, ils vont venir.

RATCLIFF. — Oui, tu as raison, fuyons! Fuis avec moi, ma bien-aimée; mon coursier nous attend, le plus rapide coursier de l'Écosse entière. (Il tire son épée.) Voici mon glaive, il nous frayera un passage; vois comme il brille! Mais, qu'entends-je?

MARGUERITE, chantant avec délire :

« Comme ton glaive est rouge de sang!

Digitized by Google

Édouard, Édouard!
J'ai tué ma bien-aimée,
Ma bien-aimée si belle, hélas! »

RATCLIFF. — Qui a prononcé ces paroles de sang? Est-ce un hibou, là-bas à la fenêtre? Est-ce le vent qui souffle dans la cheminée? où bien plutôt cette pâle sorcière accroupie dans ce coin? Oui, c'est elle! Son corps est raide et froid comme le marbre, et cependant de sa poitrine s'échappent des sons glapissans. (Avec l'expression de la plus vive douleur.) Tué, dit-elle, tué.... Et il me faudra donc tuer.....

MARIE. — Tes yeux roulent dans leurs orbites! Ton haleine est brûlante! Ton délire me gagne! Quitte-moi, laisse-moi.

RATCLIFF. — Ne résiste pas, ma bien-aimée; la mort est si douce! Je t'emmène dans ce beau pays dont nous avons si souvent rêvé! Viens avec moi, ma tendre amie!

MARIE, se dégageant. — Fuis, fuis! Si le comte Douglas te trouvait ici....

RATCLIFF, furieux. — Nom maudit, parole de mort! Personne, fût-ce même un dieu, ne te possédera! Désormais tu m'appartiens, Marie!

(Il veut la percer de son épée.)

MARIE, se réfugiant dans le cabinet. — William, tu veux m'assassiner!

RATCLIFF, s'élance après elle. — Tu es à moi, Marie, à moi seul.

(On entend Marie crier : William !... au secours !... William !)

MARGUERITE, chantant.

« J'ai tué ma bien-aimée,
Ma bien-aimée si belle, hélas!

(Les deux fantômes apparaissent par deux côtés opposés, se placent à l'entrée du cabinet, étendent leurs bras l'un vers l'autre, et disparaissent au moment où William sort du cabinet).

RATCLIFF, il tient à la main son épée pleine de sang. — Halte-là, ne m'échappe pas, pâle image de moi-même, spectre de nuit! c'est toi qui as tout fait! Ta main nébuleuse est encore teinte de sang! Viens, combats avec moi, tu as tué Marie!

MAC-GRÉGOR, entre l'épée nue à la main. — On a crié au secours! (Apercevant William Ratcliff.) C'est toi que je rencontre ici, infame assassin, toi que je hais!

RATCLIFF, éclatant de rire. — Oui, c'est moi. Et moi aussi je te hais, je ne sais pourquoi, mais je te hais! J'ai soif de ton sang!

(Ils se précipitent l'un sur l'autre et combattent.)

MAC-GRÉGOR — Infame!

RATCLIFF. — Ha! ha! ha!

MARGUERITE, chantant.

« Comme ton glaive est rouge de sang! »

Digitized by Google

MAC-GRÉGOR, tombant à terre. — Chanson maudite! (Il meurt.)

RATCLIFF, épuisé. — Le serpent venimeux est mort. Je puis maintenant reposer en paix! Marie est à moi, ma tâche est finie! Je suis à toi, Marie! je suis à toi! (Il entre dans le cabinet, on l'entend crier.) Me voilà, ma douce, ma blanche bien-aimée!

(Explosion d'une arme à feu. Les deux fantômes apparaissent, se jettent avec précipitation dans les bras l'un de l'autre, se tiennent fortement embrassés et disparaissent. Cris confus.)

DOUGLAS, GENS DE LA NOCE, DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE. — Jésus, Jésus! voici étendu, à terre, notre seigneur et maître!

PLUSIEURS VOIX. — Mac-Grégor!

DOUGLAS. — Mort!... Le noble laird est mort! Cherchez l'assassin! Fermez les portes du château!

MARGUERITE, elle se lève lentement, s'approche du cadavre de Mac-Grégor et dit avec délire. — Hélas, hélas! c'est ainsi que sanglant et pâle était étendu Édouard Ratcliff, sous les murs du château! Le cruel Mac-Grégor avait, dans sa colère, frappé le pauvre Édouard Ratcliff. (Pleurant.) Je n'étais point sa complice. J'eus seulement connaissance du crime, et lui (Montrant le cadavre de Mac-Grégor), il a été frappé par William Ratcliff. William aussi repose maintenant en paix! Il dort près de Marie! Silence! silence! ne les réveillez pas.

(Elle entre sur la pointe des pieds dans le cabinet et entr'ouvre les rideaux. On voit les cadavres de Marie et de William.)

TOM. — Horreur!

MARGUERITE, riant avec frénésie. — Oh! comme ils ressemblent à Édouard et à Betty-la-Belle!

HENRI HEINE.

Digitized by Google

NIMES.

A M. le Directeur de la Revue de Paris.

MONSIEUR,

Il est une guerre incessante au sein même de la paix; c'est la guerre de la province contre Paris. La province se croit assujétie, Paris se croit roi : deux grandes illusions qui perpétueront les hostilités indéfiniment. Il y a des torts de chaque côté. Paris prend quelquefois de grands airs et se prélasse un peu trop dans sa gloire; il dit trop fièrement qu'il est le siége de l'intelligence, la tête du royaume; puis il fait le grand seigneur et dépense énormément pour son luxe et ses plaisirs. La province, femme positive, économe et à principes traditionnels, la province, piquée au vif, repousse les forfanteries parisiennes par de la colère toute rouge et des récriminations. Son rôle de femme de ménage de ce grand et beau vaurien l'humilie et lui pèse. Elle lui lance à la tête de violentes et sages paroles, des anathèmes très vertueux. Elvire pleure et menace; don Juan chante, boit et mène joyeuse vie dans la maison. Or la statue du commandeur descendra-t-elle de son piédestal pour châtier de sa rude main le téméraire? Verrons-nous enfin, en cette année astrologique 1840, la province tirer vengeance de Paris et le souffleter à cœur joie? Quelques bonnes gens croient à cela; mais tant de mauvaises gens feignent d'y croire, que vous et moi, monsieur, nous sommes décidés à ne pas y croire du tout et à le dire franchement.

Le midi de la France n'est pas le pays le moins exaspéré contre *la capitale*.

Digitized by Google

comme on dit toujours en province. Il y a ici pour elle des haines très vivaces. La colère du Bas-Languedoc est surtout remarquable par de bruyantes démonstrations et par une énergie d'expression souvent fort originale. Vous avez beau chercher à prouver qu'il y a à Paris une large part de bien pour une large part de mal; que la ville est peuplée d'une infinité de vertus et d'une infinité de vices; qu'elle n'est pas toute de boue et de sang; qu'elle possède encore au moins dix justes.... Savez-vous ce qu'on vous répond alors, monsieur? *Ninive, Babylone, Sodome, Gomorrhe!*

En pareille occasion, le mieux est de prendre sa canne et son chapeau, et d'aller respirer le grand air sous le plus beau ciel du monde. Toutefois le Bas-Languedoc, en ce moment, a encore les pieds dans l'eau, grace aux interminables pluies de septembre, d'octobre et de novembre. Il est vrai que ce pays-ci mourait de soif; Nîmes, entre autres, monsieur, était décidé à aller prendre le Rhône au pont Saint-Esprit, et à l'amener bon gré mal gré dans les magnifiques bassins de sa fontaine tarie. L'exécution de ce plan eût coûté quelques millions, mais le Bas-Languedoc est encore riche, il lui reste du bien; le détestable Paris n'a pas tout mangé.

Puisque j'ai nommé Nîmes et ses environs, j'ai grande envie d'y faire une halte aujourd'hui.

Avant la conquête romaine, la partie du Bas-Languedoc formant aujourd'hui le département du Gard était peuplée de Celtes ou Gaulois dont le nom générique était *Volces*, divisés en deux nations : les Volces Tectosages, et les Volces Arécomiques. Ces derniers occupaient le territoire de Nîmes, et Nîmes était la capitale de cette petite république. Lors de l'invasion romaine, Nîmes se dévoua à César. Auguste lui accorda de grands priviléges; il en fit la capitale d'une riche colonie romaine qu'il nomma *Colonia Nemausensis Augusta*. Nîmes devint donc une ville latine, ayant les lois de Rome, et gouvernée par des magistrats au choix de César. Ses anciens habitans jouissaient avec plénitude du droit latin qui leur donnait la faculté d'acquérir le titre de citoyen romain. Ce fut vers l'an 287 que Nîmes reçut la lumière du christianisme. Saint Baslle y prêcha l'évangile le premier et y trouva le martyre. Les Vandales, les Visigoths (sous la conduite de Wamba), et, plus tard, les Sarrasins envahirent successivement le Bas-Languedoc et la cité gallo-romaine de Nîmes. En 753, Pepin prit la ville et le territoire, et y établit un gouverneur qui fut le premier comte de Nîmes. Vers l'an 892, ce comté passa dans la maison de Toulouse; en 1229, Raimond VII le céda à saint Louis. Vinrent ensuite ces longues et déplorables guerres dites de religion, les plus impies de toutes les guerres, et qui couvrirent de sang et de feu cette belle terre du Bas-Languedoc, aujourd'hui si riante sous son ciel d'azur.

Telle est à peu près l'origine de Nîmes, et je vous demande pardon pour ces documens exhumés de la poussière des temps; c'est presque malgré moi, monsieur, que je les ai transcrits ici; j'ai une si grande frayeur de toute prétention scientifique!

Digitized by Google

Serait-ce par dérision que l'empereur Auguste donna le nom de colonie des bois (*Colonia Nemausensis*) à la cité de Nîmes? On serait vraiment tenté de le croire lorsqu'on jette un coup d'œil sur le demi-cercle de collines calcaires qui dominent la ville au nord. Il faut avoir une foi bien robuste pour croire que des forêts druidiques ont pu exister là où s'étendent tristement quelques maigres bruyères, quelques pauvres lichens. Une de ces collines sert de base à la Tour-Magne (*Turris Magna*), que les poètes du pays veulent absolument appeler un phare depuis que M. de Châteaubriand a dit dans *les Martyrs* qu'Eudore s'embarqua au port de Nîmes. Nîmes un port de mer! hélas! monsieur, il n'y a pas quatre mois qu'elle eût payé de la moitié de son revenu la plus petite mare d'eau douce ou salée. Aujourd'hui, un chemin de fer unit cette ville à Beaucaire; Beaucaire est presque devenu un faubourg de la cité nîmoise. La vie circule entre ces deux centres de population avec une incroyable activité. Mais, bon Dieu! quelle effrayante apparition fut ce chemin de fer aux yeux des habitans ruraux des environs! Au départ du premier convoi, on vit des laboureurs et des pâtres fuir à toutes jambes, à travers les campagnes, au milieu de leurs bestiaux mugissans que la panique avait gagnés. On vit des femmes se jeter à genoux dans les champs voisins, lever les mains au ciel et crier miséricorde. Il est certain, monsieur, que le cri et la vitesse de la locomotive ont quelque chose de bestial dont l'effet dut être prodigieux sur ces imaginations méridionales qui s'allument encore si vite à la pensée du miracle. Et cependant, chose remarquable, savez-vous chez qui le chemin de fer a trouvé le plus d'enthousiastes dans ce pays-ci? Chez le clergé, monsieur. Le clergé de Nîmes et des environs, et celui de Beaucaire, suffiraient, je crois, pour défrayer l'entreprise du chemin de fer; on ne voit encore que wagons remplis de bons ecclésiastiques. Je pourrais citer tel curé d'un village voisin qui, jeune, ardent, plein de foi dans l'avenir, s'écriait au moment où, pour la première fois, il se sentit emporté dans l'espace : « Mon Dieu, ô mon Dieu! c'est trop de jouissance! » levant ses mains jointes et pleurant d'enthousiasme. A Manchester ou à New-York, un pasteur anglican, en pareil cas, eût scrupuleusement contenu son admiration et calculé la vitesse de la course en raison de la force locomotive. Le catholicisme a cela de remarquable, surtout dans le midi de la France, qu'il procède presque toujours par élan; il est impétueux dans la prière comme dans l'action. Du reste, monsieur, puisque l'occasion de le dire s'offre ici, on ne saurait trop louer le zèle et la prudence du clergé de cette époque dans le département du Gard. Ce clergé est d'une circonspection rare, d'une charité constante. Il est vrai que depuis dix-huit mois un pontife excellent lui a été donné. Mgr. Kart était l'homme spécial pour le diocèse de Nîmes. Il fallait ici un évêque spirituel, prudent, simple de manières, chaleureux de cœur et d'intelligence élevée. Grégoire XVI et le gouvernement français l'ont trouvé. Mgr. Kart a remporté entre autres une grande victoire, il s'est fait pardonner son âge par les vieilles têtes blanches de son chapitre, et il n'est pas rare d'entendre dire à ses *vénérables frères les*

Digitized by Google

chanoines : Nous avons là un petit Fénelon. Il y aurait peut-être un curieux parallèle à établir entre lui et un archevêque voisin, homme de grand mérite aussi assurément, mais dont les manières et les formes pontificales contrastent tout-à-fait avec celles du *petit Fénelon.* Les deux portraits, mis en opposition, pourraient donner lieu à une étude originale et sérieuse à la fois. Mais n'y a-t-il pas quelque danger, même au XIXe siècle, à aller placer sa tête entre deux têtes mitrées? Je me retire, et je reviens à Nîmes profane.

Je vois que vous avez grand'peur que je ne vous parle des ruines romaines de cette ville, si souvent décrites et visitées; je connais mon terrain et je sais l'endroit du piége. Nous passerons donc à une distance respectueuse du *sacrarium* de Diane, dont les arceaux brisés pourraient crouler sur nous; nous ne toucherons pas même le pavé de mosaïque et de marbre des propylées qui encadrent ce joli temple, dit *Maison Carrée* par les bons Nîmois, apparemment parce qu'il est long; mais, bon gré mal gré, nous nous arrêterons pendant quatre minutes devant le cirque, dit *les Arènes,* ayant désir extrême d'exhaler notre colère, non contre Agrippa, son fondateur, mais bien contre les membres du conseil municipal du chef-lieu du département. Qu'est-ce qu'une ruine, sinon un témoignage sacré d'un temps disparu? Or, le cirque de Nîmes est un des plus grandioses souvenirs de la puissance romaine; le temps, qui ne détruit jamais brutalement les antiques monumens, mais qui les renverse par degré et avec une certaine grace sauvage qui ressemble à du goût, le temps avait brisé des gradins dans l'amphithéâtre nîmois; il avait miné et creusé certaines masses de pierre dans les piliers des portiques, il avait fait crouler des arcs de voûte et ouvert des jours dans les fosses aux lions; par ces crevasses la lumière entrait et jouait avec des tons surprenans; et puis, monsieur, le temps, cet admirable artiste, avait jeté au milieu de toutes ces grandes ruines des arbustes, des lierres, des giroflées; de beaux figuiers sauvages croissaient çà et là entre les blocs de travertin; on voyait quelques lilas en fleurs s'élever dans le *podium,* là même où s'asseyaient l'empereur ou le proconsul, et les blanches vestales gallo-romaines. Enfin, ce grand cirque en ruine était comme un musée de marbre jeté au milieu d'un jardin de verdure et de parfums; tout cela avait une grace indéfinissable; tout cela était coloré, frais, pittoresque, sacré. La majesté du passé s'était assise rêveuse et touchante sur les ruines des Arènes. Eh bien! les Vandales et les Visigoths sont sortis un jour du conseil municipal avec leurs ingénieurs, leurs architectes, leurs maçons; ils se sont rués dans la ruine auguste; ils ont tout taillé à coups de serpe jusqu'au plus petit lierre qui essayait encore de couronner la statue de Bacchus; ils ont tout remanié, tout arrangé à leur manière, tout rebâti, tout plâtré, tout blanchi; ils ont mis des soutiens odieux aux arcs qui s'inclinaient gracieusement vers le sol; ils ont bouché les crevasses des voûtes qui ouvraient une échappée limpide sur le ciel du midi; ils ont fait les maçons, les manœuvres, les badigeonneurs à cœur joie; et leur œuvre étant accomplie, ils ont croisé les bras d'orgueil devant la ruine

Digitized by Google

insultée et se sont proclamés les restaurateurs du monument d'Agrippa. Ils en ont menti; ils n'en sont que les Vandales. Laissons les ruines tomber dans la solitude et ne contrarions pas l'œuvre des siècles qui est l'œuvre de l'esprit du monde. D'ailleurs, ne voyez-vous pas qu'en touchant aux débris antiques, vous tuez la science archéologique ou que vous la faussez, ce qui est pire encore? Si les Égyptiens et les Grecs des époques modernes s'étaient plu à *restaurer* les ruines de leur pays, que saurions-nous de l'Orient aujourd'hui? Prenez garde: vos aïeux vous ont légué dans leur intégrité ce qui leur restait de l'héritage de leurs aïeux; laissez le trésor intact à vos enfans, de peur qu'un jour ceux-ci ne s'élèvent contre votre mémoire et ne vous appellent profanateurs et barbares.

En général ce qui manque aux méridionaux du Bas-Languedoc n'est pas l'esprit, mais le goût, cette rare et délicate qualité. Nîmes a autant d'esprit qu'aucune ville de France, mais la ville de Nîmes, par exemple (et je serais désolé d'allumer ici la guerre civile), a moins de goût qu'Avignon, sa voisine. Et, d'abord, comparez le costume indigène des deux pays; comparez l'architecture des maisons, l'harmonie des deux idiômes patois. Montez dans la classe plus élevée, comparez les habitudes de la *société* dans l'une et l'autre ville. Décidez après. A Nîmes, le costume du peuple a un grand défaut; ce n'est pas un costume, il ne rappelle aucune époque, et ne laissera aucune tradition. A Nîmes, les maisons sont de grands coffres plats, troués de fenêtres, sans la moindre entente de l'art architectural. Trouvez-moi, à Nîmes, un seul balcon comme les trois ou quatre cents balcons que je vous montrerai à Avignon. A Nîmes le patois est rude, criard, saccadé, hérissé de ces consonnes raboteuses qui font le malheur des oreilles et le désespoir des gosiers. A Nîmes, enfin, le peuple est grossier, *barbare* dans le sens que donnaient à ce mot les Grecs d'Athènes et de Corinthe. Demandez à une femme qui passe où est le chemin de la fontaine ou la rue qui conduit au palais épiscopal. Si elle ne lève les épaules, et ne vous jette au nez un rire brutal, elle étendra le bras par un mouvement raide, et vous dira dans son patois de fer : « Allez tout droit. » Vous allez, n'est-ce pas? et vous arrivez à un point diamétralement opposé à votre but. Vous prenez cela pour une méchanceté? Vous avez tort. C'est un manque de goût, voilà tout. Cette femme n'a pas une ame mauvaise, elle travaille avec acharnement pour nourrir sa famille, elle ne vous ferait aucun mal le cas échéant; seulement elle a l'esprit aigre, les manières dures, elle n'a aucun goût, elle est *barbare*.

Depuis bien long-temps, sous ce beau ciel du département du Gard, ce qu'on nomme la *société* est divisée en deux camps. Il y a bien quelques indifférens dans la région du milieu, mais ils finissent par prendre parti au moment d'une collision. La source de cette triste division est cachée dans les brumes du XIVe siècle, et nous ne remonterons pas pour la chercher un long cours d'orageux évènemens. Les guerres civiles, dites religieuses, enfantèrent les guerres civiles politiques, et leur donnèrent un tel caractère de violence et d'âcreté, qu'il n'est pas étonnant de retrouver encore ici un peu du vieux le-

Digitized by Google

vain de l'esprit de parti, le pire des esprits. En général, dans le Midi comme ailleurs, il y a peu de convictions, mais beaucoup de passions politiques. Quoi qu'il en soit, la société nîmoise, riche, spirituelle, luxueuse dans l'occasion, est restée scindée en deux parts. Eh! qui pourra jamais rejoindre les deux moitiés de l'orange? Qui persuadera jamais à celui-ci qu'il a tort, à celui-là qu'il n'a pas raison? Quel apôtre prendra la main protestante et la main catholique, et les mettra l'une dans l'autre? Tous ceux qui vivent aujourd'hui ne verront pas naître, probablement, l'aurore calme et limpide de ce jour de réconciliation. Juillet de 1830 rouvrit les plaies de 1815. Le malade était mal guéri; il avait, sous la restauration, des retours fâcheux, des crises accidentelles, mais du moins il allait et venait sans trop souffrir, et souvent même il espérait tant qu'il ne souffrait plus. Depuis dix ans les blessures saignent de nouveau. C'est déplorable. Les violences des journaux ne contribuent pas peu à perpétuer le malaise moral de ce beau pays. Ici, monsieur, il y a des gens très spirituels, très sensés, et qui oublient de l'être en lisant les journaux. Le méridional a une spécialité incontestable; c'est une foi de granit dans le journal de sa *couleur*. Dites, par exemple, à un Nîmois : Vos oliviers porteront des oranges l'année prochaine. Peut-être vous répondra-t-il : C'est possible. Mais essayez de douter de l'infaillibilité du journal à qui il donne quatre-vingts ou quarante francs par an; vous verrez son visage s'allumer, et dans quel style il vous répondra. Les emportemens de la presse de Paris ont des échos énormes dans les journaux de la localité déjà très ardens par eux-mêmes. Quelqu'un demandait un jour, devant moi, à un habitant de Nîmes pourquoi on le voyait toujours dans un état d'enthousiasme ou de colère à propos de politique. — Comment voulez-vous que je tue le temps? répondit celui-ci. Il est certain que le désœuvrement chez les hommes est la grande plaie du Midi. Les femmes, au contraire, y sont d'une activité pour le travail qu'on ne retrouve nulle part; ce sont des Pénélope, moins les poursuivans.

En Provence le type de physionomie qui domine est le type gréo-ionien; mais dans le Bas-Languedoc c'est le gallo-romain, quelquefois avec un alliage mauresque, il n'y a pas moyen d'en douter. Les dames de Nîmes sont en général de taille médiocre, mais bien prise, svelte; elles ont l'œil spirituel et doux, chargé d'un sourcil très marqué; chez elles le nez mince et bien formé annonce la finesse; la bouche est légèrement bombée; le front peu élevé est racheté par d'assez belles saillies; la main est petite mais peu allongée; quant au pied, il est admirable, c'est un pied arabe de première race, et attaché avec une perfection capable de faire le désespoir des plus merveilleuses jambes de l'Opéra. Leur démarche est vive, et leurs manières sont un peu brusques. Elles parlent vite et avec un accent gascon très franc, mais qui ne manque pas d'une certaine grace quand l'oreille s'est accoutumée à ce diapason. Du reste, cet accent est ici en harmonie avec une animation mimique qui soutient et colore la parole. A tout prendre, une Nîmoise est une jolie femme dont on aime même les défauts. Il en est un cependant qui la gâte un peu, et dont un étranger qui a

Digitized by Google

habité le nord de la France et de l'Europe peut seul s'apercevoir : c'est un goût de toilette qui se révèle comme par accès, dans certaines circonstances, et qui tient alors de la folie. A mon avis la femme la mieux mise est celle qui, chez elle ou dans la rue, n'a rien de tranché dans son élégance, et qui n'est remarquée que par la simplicité, le fini et la grace de ses vêtemens. On peut être une femme parfaitement mise avec un chapeau de paille de chez Herbault, une robe de chez Victorine, et des gants de Boivin, le tout ne dépassant pas une valeur de dix louis, surtout si vous jetez sur les épaules de cette femme un châle de mille écus, sombre et large, mais qui n'ait ni les palmes hyperboliques ni les couleurs miroitantes d'un *cachemire* de cent écus. Hélas! nous n'en sommes point encore là dans le Midi, et la frénésie pour la toilette a ici bien d'autres ambitions. Par exemple, les fureurs de chapeaux sont poussées fort loin à Nîmes et en général dans le département du Gard. Paris, ce roué qui sait son monde, connaît parfaitement le travers particulier à ce pays-ci; aussi lui envoie-t-il avec une atroce perfidie tantôt de véritables jardins, tantôt des niches extravagantes de plumes et de dentelles, qu'il a l'impertinence d'appeler chapeaux et qu'il se garde bien de risquer ailleurs. En vérité les Nîmoises et les dames des environs de Nîmes devraient bien se rappeler un peu plus souvent qu'elles ont de beaux visages, et que pour être belle il ne faut jamais paraître riche. L'élégance est dans la sobriété des ornemens et le fini de la forme. Je sais que je touche là un sujet fort délicat, que je mets la main sur du feu, et que je puis soulever contre moi de très menaçantes irritations. Mais je sais aussi qu'il est à Nîmes comme partout de charmantes exceptions en fait de bon goût et que ces esprits d'élite auront la bonté de se placer dans le cercle privilégié tracé au milieu de la généralité. Cette idée me rassure un peu et me donne presque envie de me fâcher contre les toilettes effrénées dont on surcharge ici les petites filles, un jour de dimanche ou de fête. Que les mères de ce pays-ci sont folles d'imaginer que des cheveux noirs ou blonds retombant en boucles abondantes et soyeuses sur les épaules de leurs enfans ne valent pas des paquets de roses artificielles, des marabouts, des collerettes de dentelles et toute cette riche friperie qui ne sied qu'à de vieilles joueuses assises à une table de pharaon! Eh quoi! votre fille n'a pas encore atteint sa huitième année, elle a des yeux noirs et des cheveux blonds cendrés (rare et merveilleuse beauté); elle a un teint doré, diaphane; elle est élégante et souple, légère comme une abeille; elle a un rire éclatant, une joie toujours épanouie; elle est née sous le ciel bleu et velouté du Midi, et vous lui mettez un corset, une robe à volans, une dentelle ébouriffante autour du cou? Vous accablez d'un châle ses jolies épaules? Vous écrasez d'un chapeau orné sa tête vive comme celle d'un oiseau? Vous donnez à cet enfant une chaîne d'or, une montre, un éventail, un sac, un flacon, un manchon, que sais-je encore? Eh! de grâce! n'attristez pas la jeunesse de votre fille; ne faussez pas ses idées, et laissez-lui croire avec juste raison que la plus modeste marguerite des champs, le plus petit rayon de soleil se jouant dans sa chevelure, valent mille fois les boutiques de marchandes de modes et de joailliers.

Digitized by Google

Cependant, il faut en convenir, ces mêmes femmes, si folles d'atours par occasion, sont en général les meilleures ménagères de France. Une habitante du département du Gard dans sa maison est l'économie et l'ordre incarnés. Cette passion vaniteuse dont nous parlions n'est que passagère; elle meurt au bout de six à sept ans de mariage et fait place à une sévérité de costume qui va jusqu'au rigorisme. Tout est extrême dans le Midi. Une Languedocienne à trente ans abdique ordinairement toute prétention aux succès avec une résignation qui va jusqu'à l'héroïsme. Une fois engagée dans cette voie de privations et de renoncemens, elle ne connaît plus de bornes; l'éducation des enfans, les soins du ménage, les réformes, les améliorations deviennent des tribulations de tous les instants; ce n'est plus une femme, c'est un martyr avec toutes les ardeurs du sacrifice. Aussi sa beauté s'en va-t-elle bien vite, fanée sous le vent desséchant de l'inquiétude, et son caractère enjoué et vif se voile de tristesse ou s'aigrit de douleur. C'est vers cette époque aussi que la dévotion vient la saisir pour ne plus la quitter jusqu'au tombeau qu'elle prévoit de loin, dont elle parle souvent comme d'un lieu de repos, et où elle arrive avant l'âge.

Voilà, monsieur, une singulière et bien triste fin pour de charmantes créatures nées sous le plus riant des climats et avec tous les instincts de l'intelligence et du bonheur. Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, en ceci comme en toutes choses, de faire la part de l'exception, et de supposer qu'il y a quelques exemples dans le Bas-Languedoc de femmes long-temps belles, long-temps admirées, long-temps heureuses; car si vous vous refusiez à croire cela, vous pourriez m'engager ici dans de terribles querelles.

Il y a à Nîmes une promenade publique dont Paris serait très fier; on la nomme *la Fontaine*. On la doit au maréchal duc de Richelieu, gouverneur du Languedoc vers le milieu du XVIIIe siècle, et qui jetait partout autour de lui ses prodigalités fastueuses, mais de bon goût. Évidemment, l'idée première du jardin de la Fontaine se rattache aux traditions qui nous restent des thermes antiques. Avant d'arriver dans des bassins larges et profonds, l'eau de la source s'épand en nappes limpides sous des galeries pavées de granit et soutenues par un quadruple rang de colonnettes de marbre. Néron lui-même ne dédaignerait pas, au mois d'août, de se promener dans ce délicieux *Nympheum*, un trident à la main et la tête couronnée d'iris et de roseaux. Ces bains, que l'imagination voluptueuse du plus voluptueux des maréchaux de France s'était plu à créer, n'ont cependant aucune destination. C'est à peine si pendant la canicule quelques enfans du peuple se plaisent à courir tout nus sous les fraîches galeries, troublant l'eau de leurs ébats et la rêverie du lieu de leurs acclamations criardes. Le jardin est fort beau, dans le goût du XVIIIe siècle, avec des charmilles taillées en éventail, des vases gigantesques, des allées de marronniers aboutissant à des groupes de marbre blanc ou de bronze. Mais le merveilleux de cela, c'est que chaque compartiment de ce jardin est entouré par les eaux des bassins, et forme autant d'îlots de verdure et de fleurs. C'est là, près de la source, que se trouvent les ruines du temple de Diane, à qui probablement cette eau était consacrée. Il ne reste de l'édifice que le sanc-

Digitized by Google

tuaire qui est dans un assez bon état de conservation. On y a réuni une grande quantité de blocs mutilés et de fragmens de statues retrouvés lors des excavations faites pour les bassins de la fontaine. Ce temple devait être fort petit; c'était plutôt une sorte de chapelle appelée *sacrarium* par les anciens. Si la colline à laquelle il est adossé était couverte de bois, comme tout fervent Nîmois doit le croire, le lieu devait être d'un mystère charmant, et il ne serait pas improbable qu'il eût servi souvent de rendez-vous à la blanche Phœbé et au Grec Endymion. En créant le jardin de la Fontaine dans cette mythologique solitude, M. de Richelieu aurait-il eu la pensée de renouveler quelquefois, à son profit, les nocturnes galanteries de la déesse? L'inscription que la ville de Nîmes reconnaissante lui a fait graver en ce lieu n'en dit pas un mot. Mais pourquoi la ville, si polie au XVIIIe siècle envers M. le gouverneur de la province, l'a-t-elle été si peu depuis 1830 envers un de ses anciens préfets, M. le baron d'Haussez, qui, hélas! je le sais, a fatalement signé les ordonnances de juillet, mais qui n'en avait pas moins doté Nîmes du premier bois dont peut-être ses collines aient jamais été couronnées. Ce bois, planté miraculeusement sur l'escarpement de rocher qui fait face au jardin, est aujourd'hui de la plus belle venue; c'est un jardin anglais toujours vert. Jamais massif de verdure n'a mieux égayé un paysage, et jamais aussi arbres et plantes n'ont exigé de l'art plus de soins et d'intelligence. La reine Sémiramis elle-même admirerait les beaux terrassemens de ce jardin suspendu. Or, cette colline enchantée fut nommé le *Mont d'Haussez,* par un vote général de reconnaissance. Pourquoi la ville ingrate veut-elle aujourd'hui changer ce nom? Serait-ce parce que son ancien préfet est un homme déchu du pouvoir? Voilà bien la mobilité méridionale, toujours la même et toujours nouvelle depuis l'ostracisme athénien jusqu'à nous.

Je ne quitterai pas Nîmes, monsieur, sans féliciter quelques jeunes gens de la résolution tout artistique qu'ils ont prise dernièrement, et qu'ils ont eu la fermeté d'exécuter. Le théâtre de Nîmes (comme le sont tous les théâtres de province) était la proie d'un spéculateur qui administrait cet établissement comme il eût dirigé une usine. Des jeunes gens d'intelligence et de goût se sont réunis pour demander la gestion du théâtre, et ils l'ont obtenue. Leur but était noble, et grace au ciel ils l'ont atteint. Aujourd'hui la troupe de Nîmes est fort bonne; elle a des voix charmantes pour l'opéra, et de vrais talens pour le drame et la comédie. Les jeunes gens directeurs ne gagneront pas un sou à leur gestion, mais le public, les acteurs, l'art et le bon goût leur devront des progrès, du bien-être et des remerciemens.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Vie, Correspondance et Écrits de Washington, AVEC UNE *INTRODUCTION* PAR M. GUIZOT (1).

Jamais peut-être M. Guizot ne s'était aussi complètement résumé que dans la notice sur Washington qu'il vient de publier. Si nous appliquons à cet écrit de deux cents pages les procédés de l'analyse mathématique, il nous sera facile de le réduire à un petit nombre d'axiomes, de principes généraux, dont la réunion constitue, sous la forme d'une application spéciale aux États-Unis et à Washington, tout l'ensemble de la doctrine politique de M. Guizot. Telle est la tâche que nous voulons entreprendre ici. Quand il s'agit d'un travail comme l'essai sur Washington, où un esprit éminent donne l'exposé complet de ses idées politiques, une analyse impartiale et fidèle n'a peut-être pas moins d'intérêt qu'une discussion.

« Deux choses grandes et difficiles, dit M. Guizot, sont de devoir pour l'homme et peuvent faire sa gloire : supporter le malheur et s'y résigner avec fermeté ; croire au bien et s'y confier avec persévérance. Il y a un spectacle aussi beau et non moins salutaire que celui d'un homme vertueux aux prises avec l'adversité, c'est le spectacle d'un homme vertueux à la tête d'une bonne cause et assurant son triomphe. »

C'est par ces belles paroles que débute l'illustre publiciste, et nous trouvons déjà dans ces quelques lignes d'une éloquence si calme et si nerveuse une des pensées fondamentales de toute sa vie. La notice sur Washington ne sera que le développement de ce principe : le premier devoir d'un homme public est la vertu, le second est le succès.

Qui ne s'associerait de toute son ame à cette fière et virile déclaration ? Dans la société antique, si brutale et si violente, le sage n'avait à donner aux dieux que le spectacle de sa lutte contre l'adversité. Dans la société moderne, plus humaine et plus juste, le sage a mieux à faire que souffrir, il doit vaincre.

Si le succès obtenu hors de la vertu est un attentat à la moralité même de la constitution sociale, la vertu paresseuse et indifférente, qui ne cherche pas le succès, a bien aussi quelque chose de coupable. La foi ne suffit pas, il faut encore les œuvres : ce que la religion a dit, la raison le dit aussi.

(1) 4 vol. in-8°, chez Gosselin.

Digitized by Google

« Qui que nous soyons, a dit un jour M. Guizot, défions-nous de l'ambition, mais n'y renonçons jamais. » — « S'il ne s'agit que d'avoir des honneurs et de l'argent, a-t-il dit encore, je ne suis pas ambitieux; s'il s'agit de la réalisation de mes idées, j'ai de l'ambition, et sans limites. »

Voyons maintenant quels principes secondaires se groupent autour de cette première maxime comme ses corollaires.

Avant tout, la bonne cause, et l'on ne saurait prendre trop de soin pour s'assurer qu'on ne se trompe pas dans son choix. Le procédé suivi par M. Guizot pour constater la légitimité de l'insurrection américaine, est le modèle de l'enquête que doit faire, selon lui, tout homme public avant de prendre un parti.

Il invoque successivement l'histoire, la foi et la raison; et il ne paraît convaincu que lorsque toutes trois ont également répondu en faveur de la révolte des États-Unis : l'histoire, par ces chartes que la métropole avait accordées à ses colonies et qu'elle essaya de violer; la foi, par ces croyances à la fraternité humaine que les disciples de Penn avaient tant à cœur; la raison enfin, par cet esprit philosophique qui, parti de France, entreprit à la fin du XVIIIe siècle la conquête du monde.

« C'est une belle alliance, s'écrie alors M. Guizot, que celle du droit historique et du droit rationnel, des traditions et des idées. Les peuples y gagnent en énergie aussi bien qu'en prudence. Quand des faits anciens et respectés dirigent l'homme sans l'asservir, et le contiennent en le soutenant, il peut avancer et s'élever sans courir le risque de se laisser emporter au vol téméraire de son esprit, pour aller bientôt se perdre sur des écueils inconnus ou s'endormir de lassitude. »

Nous trouvons ici un nouveau principe qui vient à l'appui du premier, et qui peut se résumer ainsi : la bonne cause en politique est celle qui cherche la fusion des traditions et des idées. C'est là, en effet, toute la formule de la théorie politique professée par M. Guizot dans les diverses phases de sa vie.

Cette formule, on le sait, est loin de satisfaire les esprits absolus. La méthode qu'affectionne M. Guizot, et qui consiste à faire, en quelque sorte, le tour des questions et à les examiner sous toutes leurs faces, rencontre beaucoup d'opposition. Les uns le trouvent trop attaché à la tradition; les autres, trop enclin à la témérité. Pour les premiers, c'est un novateur imprudent; pour les seconds, c'est un rétrograde obstiné. C'est qu'en effet nul n'est à la fois plus ami du progrès et plus conservateur que lui. Seulement, au lieu de croire que le mouvement en avant est destructif de tout respect pour ce qui est, il pense que l'esprit de conservation est le complément nécessaire de l'esprit de progrès, et que, loin de se nuire et de s'affaiblir mutuellement, ces deux esprits se fortifient l'un par l'autre.

Soutenir et contenir, tel doit être, pour lui, le rôle des faits anciens et respectés. Tout fait social est complexe à ses yeux, et, parmi les élémens qui le composent, aucun ne peut être vaincu et détruit : tous doivent grandir en commun par une féconde et puissante harmonie.

La religion elle-même, cette antique foi, que tant d'esprits superficiels

Digitized by Google

croient incompatible avec les exigences de notre temps, a trouvé en M. Guizot un apôtre fervent et infatigable; nul ne souffre plus profondément que lui du vide que laisse en nous la retraite des croyances, et nul n'a fait plus d'efforts pour montrer que la religion, comme l'histoire, est l'alliée et non l'ennemie de la liberté moderne.

« Les chartes, dit-il, n'étaient, pour les colons américains, qu'une émanation et une image bien imparfaite de la grande loi de Dieu, l'évangile. Leurs droits n'auraient pas péri quand les chartes leur auraient manqué. Par le seul élan de leur ame, soutenue de la grace divine, ils les auraient puisés à une source supérieure et inaccessible à tout pouvoir humain. »

Mais, quelles que soient la beauté et la grandeur de cette alliance tant cherchée par M. Guizot entre le droit historique et le droit rationnel, il s'en faut bien qu'elle triomphe aisément des obstacles sans nombre que rencontre la solution de tout grand problème social. Tout progrès politique est pénible et dangereux, quelque légitime que soit le but.

Ici se dégage le troisième principe qui nous paraît ressortir de ce travail de M. Guizot, et que lui-même a formulé en ces termes : Les peuples libres ne doivent pas prétendre à la paix, mais à la victoire.

Il n'y a que les cœurs faibles et les esprits sans portée qui peuvent être surpris et arrêtés par les dangers et les labeurs d'une entreprise patriotique; les ames fortes et les hautes intelligences ne sont pas étonnées des souffrances qu'amène tout enfantement, même le plus naturel et le plus attendu; elles les ont prévues et se sont préparées à les braver.

« Jamais, dans l'histoire des sociétés humaines, dit M. Guizot, le droit nouveau n'avait engagé le combat avec autant de chances de succès, que lors de l'insurrection des État-Unis. Et pourtant que d'obstacles a rencontrés l'entreprise! que d'efforts, que de maux elle a coûtés à la génération chargée de l'accomplir! combien de fois elle a paru, elle a été réellement sur le point d'échouer! »

Ces dangers et ces efforts, qui sont inséparables de toute œuvre politique de quelque valeur, se manifestent surtout quand le travail à mener à fin est une insurrection, une révolte : « C'est un acte bien grave pour tout homme de sens et de vertu, dit M. Guizot, que l'insurrection, la rupture avec l'ordre établi, l'entreprise d'établir un ordre nouveau. Les plus prévoyans n'en mesurent jamais toute la portée; les plus braves frémiraient au fond de leur cœur s'ils en savaient tout le péril. »

Donc, point d'illusion, point d'espérance aveugle; la révolution la plus nécessaire est pleine de mystères terribles; mais est-ce à dire que l'insurrection ne soit jamais permise? Non, sans doute : l'homme de cœur doit hésiter beaucoup avant d'oser; mais, quand le sentiment de son droit est bien profond en lui, il doit marcher droit aux obstacles. On a déjà cité plusieurs fois le passage où M. Guizot établit en thèse générale le droit d'insurrection dans certains cas exceptionnels. Nous allons le citer encore :

« Évidemment, dit-il, le jour était venu où le pouvoir perd son droit à la

Digitized by Google

fidélité, où naît pour les peuples celui de se protéger eux-mêmes par la force, ne trouvant plus, dans l'ordre établi, ni sûreté ni recours; jour redoutable et inconnu que nulle science humaine ne saurait prévoir, que nulle constitution humaine ne peut régler, qui pourtant se lève quelquefois, marqué par la main divine. Si l'épreuve qui commence alors était absolument interdite, si, du point mystérieux où il réside, ce grand droit social ne pesait pas sur la tête des pouvoirs mêmes qui le nient, depuis long-temps le genre humain, tombé sous le joug, aurait perdu toute dignité comme tout bonheur. »

M. Guizot ne se contente pas de cette ferme et grave profession de foi; après avoir montré les périls, il indique le moyen de les vaincre; ce moyen, c'est une confiance inaltérable dans le triomphe de la bonne cause, quelles que soient ses traverses.

« Un doute triste et mêlé d'effroi s'élève dans l'ame, s'écrie-t-il éloquemment, à la vue de tant et de si douloureuses épreuves infligées à la révolution la plus légitime, de tant et de si périlleuses chances imposées à la révolution la mieux préparée pour le succès : doute injurieux et précipité. L'homme, par orgueil, est aveugle dans son espérance, aveugle, par faiblesse, dans son découragement. La révolution la plus juste, la plus heureuse, met à découvert le mal moral et matériel, toujours si grand, que recèle toute société humaine. Mais le bien ne périt point dans cette épreuve, et dans l'alliage impur auquel elle le condamne, quoique imparfait et mêlé, il conserve son pouvoir comme son droit; s'il domine dans les hommes, il prévaut aussi tôt ou tard dans les événemens, et les instrumens ne manquent jamais à la victoire. »

Nous aimons à citer, parce que nous ne saurions rendre ces austères maximes avec autant d'énergie et de concision que M. Guizot lui-même. Tout notre soin consiste à extraire ce qui est général de ce qui est particulier, et à présenter à nu ce qui est enveloppé de considérations spéciales sur les États-Unis. Selon M. Guizot, il est quelquefois permis de détruire un ordre politique, mais ce n'est qu'à la condition d'être en état d'en former un nouveau. Avant tout, il veut la liberté, mais il veut aussi l'ordre, et cet ordre, il veut qu'il soit fondé par la liberté même. C'est ici le moment de faire connaître sa théorie du gouvernement, qui n'est que le complément de sa théorie de l'insurrection. Le problème du gouvernement consiste pour lui à rapprocher sans violence des élémens discordans, à rallier librement des forces contraires; en un mot, à former, suivant une expression célèbre que Washington a consacrée avant lui, une combinaison de *juste-milieu*.

Le juste milieu! le sens de ce mot est difficile à bien définir; la règle qu'il consacre est difficile à bien pratiquer. De même qu'avant de se faire une opinion, M. Guizot conseille d'examiner attentivement le pour et le contre de toute chose, de même, avant d'agir, il veut qu'on cherche à concilier les impulsions les plus diverses. Or, sait-on ce que c'est que ce principe en politique? Ce n'est rien moins que la consécration de la liberté.

Oui, la liberté. De même que les esprits absolus font les caractères despotiques, de même les esprits éclectiques font les caractères libéraux. Pour bien

Digitized by Google

connaître la moyenne des idées et des besoins d'un pays, il faut que toutes les idées puissent s'exprimer, tous les besoins se manifester librement. Dès l'instant qu'il n'y a plus tendance au juste milieu, il y a oppression. Toute idée qui prévaut uniquement est exclusive et ennemie des autres; le juste milieu seul admet la libre discussion.

Il s'en faut bien, par exemple, que la démocratie, quand elle est exclusive, soit libérale. La démocratie exclusive, c'est l'oppression du petit nombre par le grand, comme l'aristocratie exclusive, c'est l'oppression du grand nombre par le petit, comme la monarchie exclusive, c'est l'oppression de tous par un seul. Quel que soit le principe qui domine, on ne peut éviter son oppression qu'en le pondérant par les autres, et la pondération, c'est le juste milieu.

Il suit de là que la direction de tous les gouvernemens ne doit pas être uniforme, et qu'elle doit varier suivant les élémens dont la société se compose. Le juste milieu d'Amérique n'est pas le même que le juste milieu de France. C'est par cette considération bien naturelle qu'il est facile de répondre à ceux qui se sont étonnés de voir les républicains des Etats-Unis confier l'éloge de leur plus grand homme à un monarchiste comme M. Guizot.

La république fédérative était le juste milieu en Amérique du temps de Washington, comme la monarchie constitutionnelle est le juste milieu en France du temps de M. Guizot. La république n'est pas une forme de gouvernement mauvaise en soi, elle a régi des peuples qui sont grands dans l'histoire; mais il y a diverses sortes de républiques, comme il y a diverses sortes de monarchies, et chacune de ces formes de gouvernement est déterminée par la société qu'elle régit.

Deux tendances partageaient la société naissante des États-Unis : la tendance unitaire et aristocratique, qui aurait fini par s'absorber dans la monarchie; la tendance anti-unitaire et démocratique, qui menait au fractionnement des états et au nivellement absolu. M. Guizot loue Washington d'avoir pris position entre ces deux tendances, et de les avoir maintenues l'une par l'autre, pour le progrès commun, en appelant à la fois dans le conseil les chefs des deux partis, Hamilton et Jefferson.

Personnellement, Washington inclinait au fédéralisme, et M. Guizot laisse entrevoir la même préférence. C'est qu'en effet, quand on se trouve chargé de conduire la démocratie, cette force si active, si ardente, si impérieuse, il est nécessaire, même pour se maintenir dans le juste-milieu, d'appuyer avec une force toute personnelle sur les principes contraires qui ont par eux-mêmes moins d'énergie et d'entraînement, et qui n'en sont pas moins nécessaires à la conservation de l'ordre social.

Ce qui justifie surtout Washington de son goût pour le fédéralisme, c'est ce qui est arrivé depuis sa mort. Quand ce caractère si ferme et cet esprit si sage se sont retirés, la démocratie a forcé les barrières, et le parti démocratique gouverne depuis ce jour les États-Unis. Qu'en est-il résulté? Que, sans l'impulsion puissante sortie de la main de Washington, et qui entretient encore la vie de ce vaste corps, l'Union américaine serait déjà dissoute et livrée à des convulsions qu'elle n'évitera peut-être pas.

Digitized by Google

Soutenir et contenir, telle est encore la formule de M. Guizot pour la pratique du gouvernement, comme pour la conception même de sa théorie politique; c'est le progrès dans la conservation et par la conservation, l'ordre dans la liberté et par la liberté.

Mais la politique de liberté et d'ordre tout ensemble, la politique de juste milieu, n'est possible, selon M. Guizot, qu'à une condition essentielle : c'est que le pouvoir soit fort et respecté. Or, comme le pouvoir n'a pas à son service, dans les pays libres comme dans les gouvernemens absolus, l'interdiction de toute discussion et l'usage sans contrôle de la force matérielle, il ne peut se faire respecter et obéir que s'il réunit ces deux forces dans ceux qui l'exercent, l'ascendant du talent et l'énergie de la volonté.

« Naturellement, dit-il, et par la loi essentielle des choses, le pouvoir est en haut, à la tête de la société; il doit être constitué selon cette loi, et tout système, tout effort contraire portent tôt ou tard, dans la société même, le trouble et l'affaiblissement. » Et ailleurs : « Le gouvernement sera toujours dit-il, et partout le plus grand emploi des facultés humaines, par conséquent celui qui veut les ames les plus hautes. Il y va de l'honneur comme de l'intérêt de la société qu'elles soient attirées et retenues dans l'administration de ses affaires; car il n'y a point d'institutions, point de garanties, qui puissent les y remplacer. »

Ce n'est pas tout d'être éminent par l'esprit et le caractère, il faut encore être fort par la volonté. M. Guizot loue particulièrement Washington d'avoir voulu résolument ce qu'il voulait, et d'avoir fait toujours respecter dans sa personne le caractère du président des États-Unis. S'il est, en effet, une qualité qui soit nécessaire au chef d'un peuple libre, c'est celle-là. Injurié, traité indignement par ses ennemis, poursuivi d'insultes grossières qui n'auraient pu s'appliquer, comme il l'a dit lui-même si douloureusement, qu'*à un malfaiteur notoire et même à un filou vulgaire,* Washington persista toujours dans son dessein, et c'est là sa plus grande gloire.

M. Guizot cite plusieurs exemples de cette opiniâtreté avec laquelle Washington a fait le bien de son pays. Les principaux sont la fondation du crédit national américain, le rappel de l'agent révolutionnaire français et la paix avec l'Angleterre. M. Guizot cite en même temps des fragmens de lettres de Washington sur les relations de l'autorité supérieure avec ses agens secondaires, et sur la nécessité absolue d'une forte unité administrative.

« Tant que j'aurai l'honneur, écrivait-il, de gouverner les affaires publiques, je ne placerai jamais sciemment, dans aucune charge importante, aucun homme dont les maximes politiques soient contraires aux mesures générales du gouvernement. Ce serait, à mon avis, une sorte de suicide politique..... Dans un gouvernement libre comme le nôtre, quand les citoyens sont maîtres de manifester et manifestent en effet leurs sentimens, souvent imprudemment, quelquefois injustement, faute d'être bien informés, il faut bien passer quelques effervescences accidentelles; mais, après la déclaration que j'ai faite de mon symbole politique, le pouvoir exécutif de ce pays n'a jamais souffert et

Digitized by Google

ne souffrira jamais, tant que j'y présiderai, qu'aucun acte inconvenant de ses agens demeure impuni. »

Tels sont les principes de Washington : tolérance extrême dans les idées générales, adoption de toutes les tendances légitimes, recherche assidue pour trouver la ligne moyenne qui résulte de la combinaison des besoins, mais, une fois cette ligne trouvée, élévation dans le pouvoir, unité vigoureuse dans l'impulsion, susceptibilité jalouse dans l'exercice de l'autorité.

Tout cela ne prépare pas sans doute une existence bien douce et bien tranquille pour ceux qui acceptent le fardeau du gouvernement. Aussi M. Guizot se laisse-t-il entraîner un moment pour eux à une compassion affectueuse qui laisse deviner bien des blessures personnelles. Après avoir parlé de *ce mélange de crainte et de foi* que l'homme public doit porter dans les affaires, comme le chrétien devant Dieu, et de *cette espérance inquiète et pleine de travail* qui doit suffire à contenir son courage, M. Guizot laisse échapper ces mots :

« Le pouvoir est lourd à porter et l'humanité rude à servir, quand on lutte vertueusement contre ses passions et ses erreurs. Le succès même n'efface point les impressions tristes que le combat a fait naître, et la fatigue contractée dans cette arène se prolonge au-delà du repos. »

Mais le découragement n'est pas un sentiment qui puisse durer long-temps dans cette ame forte et sereine, et M. Guizot reprend bientôt après, avec son expression habituelle de résignation mâle et de résolution austère : « Pour les hommes dignes de cette destinée, toute lassitude, toute tristesse, même légitime, est une faiblesse. Leur mission, c'est le travail; leur récompense, c'est le succès de l'œuvre, toujours dans le travail. Bien souvent ils meurent courbés sous le faix avant que la récompense arrive. Washington l'a reçue. Il a mérité et goûté le succès et le repos. De tous les grands hommes, il a été le plus vertueux et le plus heureux. Dieu n'a point, en ce monde, de plus hautes faveurs à accorder. »

Ainsi se termine l'introduction aux lettres de Washington, et cette conclusion éloquente est le digne complément du début. Désormais l'idéal du citoyen dans un pays libre est tracé.

Si la lecture de cet écrit nous a laissé quelque regret, c'est qu'au lieu de paraître en tête d'une collection volumineuse, il n'ait pas été imprimé à part et vendu à bon marché. Il aurait servi de puissant contre-poids à toutes ces publications révolutionnaires qui se répandent en si grand nombre dans les masses, et qui en pervertissent les idées. La multitude y aurait appris à connaître et à sentir la vraie grandeur, le vrai patriotisme et le véritable amour de la liberté.

Tel qu'il est, il sera souvent relu et médité par quiconque saura le comprendre. On a dit que M. Guizot, en l'écrivant, avait eu de fréquens retours sur lui-même. Cela se peut. Quand on est capable d'écrire ainsi le portrait d'*un homme vertueux à la tête d'une bonne cause*, on est digne d'aspirer à lui ressembler.

LÉONCE DE LAVERGNE.

Digitized by Google

BULLETIN.

On prétend que le spirituel écrivain que la commission de la chambre des députés a choisi pour secrétaire, interrogé sur ce que serait l'adresse qui devait être lue le lendemain, répondit qu'elle ressemblerait à la situation et à tout le monde, qu'elle serait plate. M. de Rémusat parlait de son œuvre avec trop de modestie. Tout au contraire, rédigée avec un talent remarquable, l'adresse, sous les formes d'un langage élégant et noble, a su tracer avec art une espèce de champ-clos où toutes les opinions et tous les partis peuvent se mesurer en liberté. On peut dire qu'il n'y a dans l'adresse de préoccupation exclusive pour les intérêts de personne. On y trouve consignés des principes sur la généralité desquels tout le monde est d'accord, mais dont il est possible de se proposer des applications différentes; on y voit avec plaisir, sur notre attitude à l'extérieur, des vues généreuses qui ne préjugent l'adoption d'aucun système particulier; enfin le texte est d'autant plus habilement composé, qu'il se prête à plus de discussions et de commentaires.

Aussi les interprétations abondent; chacun d'ailleurs dit son avis avec pleine franchise, et les avis sont bien divergens. L'an dernier, les forces parlementaires étaient divisées en deux camps; de chaque côté, le mot d'ordre était simple et précis; l'intérêt de l'attaque, comme celui de la défense, avait groupé, de part et d'autre, des bataillons nombreux qui suivaient leur chef et leur drapeau avec ensemble et dévouement. Aujourd'hui, tout est morcelé, fragmentaire, individuel; les minorités semblent se multiplier, et cette dispersion a pour conséquence naturelle une grande bigarrure d'opinions et de langage. Cela était facile à prévoir et n'a rien qui doive trop décourager les amis du gouvernement constitutionnel. L'intérêt de tous est d'épuiser cette situation anarchique et de lui trouver un dénouement qui replace sur leurs bases véritables le pouvoir et l'opposition. Il s'agit de reconstituer une majorité. On ne peut atteindre ce but qu'avec des explications sincères où soient abordées de front les difficultés qui font obstacle. Le ministère cherche cette majorité, c'est son devoir et son besoin; il sent qu'il y a nécessité pour lui d'être en mesure de la montrer dans quelques jours à ses amis comme à ses ennemis.

Digitized by Google

Quand dans la chambre des pairs M. Molé, avec autant d'à-propos que de fermeté, annonçait que le ministère si imparlementaire du 15 avril trouverait, dans les deux chambres, des amis qui sauraient le défendre dans l'une et l'autre enceinte, non-seulement il maintenait sa position par cette heureuse dignité; mais il jetait indirectement au cabinet du 12 mai le défi de montrer ses amis. Où sont vos amis, vous qui êtes si éminemment parlementaires? Quelle est leur couleur, leur nombre, leur drapeau, leur but? Avez-vous des amis? Tout cela était contenu dans les deux phrases que M. Molé prononçait de sa place, et qui excitèrent l'approbation de quelques hommes politiques de l'autre chambre, que la curiosité avait amenés dans les couloirs du Luxembourg. Maintenant la question de savoir où sont les amis du ministère et quelle est leur force sera-t-elle résolue par l'adoption de l'adresse? Il est permis d'en douter. L'adresse ne blesse personne et offre à tous des causes plausibles d'adhésion : elle sera votée sans doute à une très grande majorité; mais cette majorité ne résoudra pas la question, car elle sera le résultat de plusieurs minorités faisant d'un même texte des interprétations différentes.

C'est donc plus dans les débats de l'adresse que dans le vote qui les fermera qu'il faut chercher l'indication des tendances politiques de la chambre. Pendant les deux jours qui viennent d'être consacrés à la discussion générale, on a pu remarquer l'effort que faisaient les partis politiques pour se reconstituer et relever leur drapeau. Au nom des 221, M. Desmousseaux de Givré a pensé que le nouveau ministère, que les circonstances avaient rendu nécessaire au 12 mai, aurait dû sortir de l'ancienne majorité faisant alliance avec le centre gauche. Voilà, selon l'honorable député, ce qui aurait été normal et durable. Malheureusement, les choses ne se sont pas ainsi passées : l'administration nouvelle a pris pour point d'appui, non pas les véritables forces de la chambre, mais une petite fraction d'hommes votant tantôt avec un parti, tantôt avec un autre, et prétendant toujours n'avoir pas changé. C'étaient quelques lieutenans passant dans un autre camp pour devenir généraux. A ce mot, M. Passy a vivement demandé la parole. On eût dit qu'il voulait s'expliquer sur un fait personnel. Il a bien été obligé de convenir qu'après les dernières élections la partie de la chambre qui avait soutenu le ministère était revenue en majorité; mais, selon lui, la longueur et les diverses phases de la crise ministérielle ont prouvé qu'on ne pouvait espérer la majorité ni pour un ministère tiré de cette partie de la chambre, ni pour un ministère tiré exclusivement des diverses fractions qui avaient renversé le 15 avril. Les murmures nombreux et les dénégations bruyantes de la chambre ont dû montrer à M. Passy qu'elle n'admettait pas cette impossibilité, qui est aux yeux du ministre des finances la raison d'être du ministère, car le lieutenant devenu général a tiré cette conséquence, qu'au milieu de tant de fractionnemens il n'y avait lieu qu'à un ministère encore plus fractionné que la chambre. Mais où se placera ce ministère si singulièrement composé? M. Dufaure s'est chargé de nous l'apprendre. Le cabinet n'ignorait pas, a-t-il dit, qu'il se trouverait en présence de deux oppositions : la première était facile à définir, c'est celle qui a arboré le drapeau de la réforme électorale;

Digitized by Google

mais la seconde, quelle est-elle dans la pensée de M. Dufaure? — l'ancienne majorité elle-même, dont M. Desmousseaux de Givré s'était fait l'organe. C'est entre ces deux oppositions que le cabinet du 12 mai plante son drapeau, en appelant à lui tous ceux qui voudront s'y réunir.

Mais cette prétention n'est pas admissible; mais M. Dufaure n'y songe pas, non plus que M. Passy avec sa théorie des fractionnemens, non plus que M. Teste, qui garde au surplus sur toutes les questions politiques un silence vraiment politique. Il ne peut leur être donné de rien créer, de former un parti quelconque; ils ont passé dans le camp des 221, voilà tout : on a accepté leur conviction nouvelle et leur dévouement. C'est seulement ainsi qu'ils ont pu avoir une valeur, une utilité. Quant à l'ambition de fonder un nouveau parti intermédiaire, ils doivent y renoncer : s'ils l'avaient eue sérieusement, ils auraient dû commencer par ne pas se séparer de leur véritable chef. Ce n'est pas en se trouvant *décapités*, comme on leur a dit à gauche, qu'ils pouvaient espérer de se faire la tête de quelque chose. L'honorable M. de Salvandy, dans un discours tout-à-fait politique, a très judicieusement dit à ces trois ministres que, si au 12 mai ils avaient eu l'intention de rendre un service au pays, il dépendait d'eux en effet de lui en rendre un bien grand, c'était, en entrant au pouvoir, de n'y pas entrer seuls, et de réclamer avec énergie l'honneur de marcher à la suite de leur chef naturel. Tout ce qu'a dit l'ancien ministre du 15 avril portait l'empreinte d'un esprit élevé et conciliateur. Il n'a pas fait difficulté de convenir que l'administration dont il faisait partie, tout en s'appuyant sur l'incontestable sympathie du parlement et du pays, comptait parmi ses causes de faiblesse l'absence dans son sein des grandes notabilités de la chambre, qui avaient combattu jusqu'en 1837 pour défendre et fonder le gouvernement nouveau.

Si l'on pouvait douter encore combien les passions qui agitaient si violemment les partis il y a un an, manquent aujourd'hui d'écho, on aurait pu s'en convaincre en assistant à la lecture qu'a faite à la chambre un des plus ardens promoteurs de la coalition. M. Duvergier de Hauranne ne parle pas, il écrit; il apporte tous les ans à la tribune un article qui a la prétention d'expliquer la situation et de servir de préliminaire aux travaux de la chambre. Cette année, M. Duvergier se déclare parfaitement satisfait des résultats de la coalition : c'est amour-propre d'auteur; il tient le ministère pour parlementaire uniquement parce qu'il est venu après elle; il ne s'oppose pas à des rapprochemens dans l'avenir, pourvu qu'on veuille en exclure les ministres du 15 avril. L'indifférence avec laquelle la chambre a reçu ce laborieux échafaudage de petites rancunes a dû prouver à M. de Hauranne qu'à un parlement qui se trouve aux prises avec un présent difficile et compliqué, il faut présenter autre chose que des préoccupations individuelles et des réminiscences inutiles. Les débats ont repris une physionomie plus animée avec l'apparition de M. Barrot à la tribune. Évidemment, le chef de la gauche n'a eu qu'une pensée; ç'a été de refaire son thème, de relever son drapeau, et pour ainsi dire de constater son identité. Il a affirmé n'avoir pas changé, être le même qu'il y a dix ans,

Digitized by Google

avoir conservé les mêmes espérances, ou, pour parler plus juste, les mêmes illusions. A quel entraînement fatal ou à quelles exigences secrètes a donc obéi M. Barrot, quand il a pris plaisir à se montrer immobile et insensible à tous les avertissemens que le temps et l'expérience envoient aux hommes politiques? Il s'est défendu d'avoir l'esprit libre et progressif, comme si quelques hommes de son parti lui eussent fait un crime d'en pouvoir être soupçonné; et au même moment, par un retour singulier de bon sens qui lui fait honneur, il avouait que la réforme électorale devait encore attendre long-temps l'adhésion et les convictions du pays!

M. Villemain a saisi avec une grande habileté tous les avantages qu'avait faits M. Odilon Barrot non pas au ministère, mais au parti gouvernemental. Il lui a montré combien il était impolitique de vouloir clouer les hommes à des opinions invariables; il lui a demandé s'il fallait tirer immédiatement toutes les conséquences d'un grand mouvement politique qui régénérait la France en menaçant l'Europe entière; il a fait voir que le progrès politique ne dépendait pas seulement de l'accumulation des suffrages d'un plus grand nombre de citoyens, mais que le progrès se trouvait surtout dans l'expérience des assemblées politiques qui deviennent plus mûres et plus prudentes, dans les hommes d'état qui deviennent plus calmes, moins impatiens de l'avenir, moins ardens à se précipiter dans les améliorations, et d'autant plus capables de les opérer, qu'ils ont su attendre. Dans sa réplique, car M. Villemain a occupé deux fois la tribune, et il était en veine; le ministre de l'instruction publique, rétorquant les mots d'héroïque confiance dont s'était servi M. Barrot, s'est écrié que pour lui l'homme qui faisait preuve d'une héroïque confiance était celui qui osait remuer la question de la réforme électorale, non pour la résoudre, mais pour la montrer au pays comme une curiosité publique. Un rire immense s'est élevé dans toute l'assemblée. Après cette puissante ironie est venue cette démonstration sérieuse, que, parmi toutes les causes qui peuvent affaiblir le gouvernement parlementaire, il n'y en a pas de plus grave que d'avertir incessamment l'opinion publique que la base sur laquelle repose ce gouvernement est défectueuse, et qu'il faut la blâmer aujourd'hui pour la changer demain.

Ce qui nous frappe ici, ce n'est pas tant le talent oratoire de M. Villemain que l'esprit vraiment politique dont il a fait preuve dans ces débats. Personne n'ignore avec quel art le ministre de l'instruction publique sait manier la parole, et donner aux saillies naturelles et aux vivacités de l'improvisation les formes précises du style écrit : mais on pouvait n'être pas convaincu au même degré de son aptitude gouvernementale et de sa compétence pour les grandes discussions politiques. Le début de M. Villemain dans la chambre élective résout cette question. Un journal de l'opposition lui jette aujourd'hui la qualification de rhéteur; le mot n'est pas moins injuste qu'impoli. L'éclat de la forme n'a pas nui à la solidité du fond, et la pensée de l'orateur a été avant tout positive et pratique.

Cependant par ce succès, M. Villemain n'a pas tant fait les affaires du ministère que les siennes et aussi celles du parti gouvernemental. Il n'a pas tant

Digitized by Google

défendu l'administration que les grands principes de gouvernement et de progrès raisonnable. Il s'est fait connaître à l'ancienne majorité, et en même temps il a défendu tout ce qu'il y avait de vrai, de glorieux, dans le passé de cette ancienne majorité. Mais dans tout cela il est permis de se demander ce qu'a gagné le ministère, et surtout si plusieurs de ses membres ont pu se trouver bien défendus par la voix de leur collègue. M. Dufaure, M. Passy, M. Teste, qui cherchent à planter leur drapeau entre les 221 et la gauche, reçoivent-ils une grande force de cette adhésion éclatante de M. Villemain à l'ancienne majorité? M. Passy et M. Dufaure sont-ils eux-mêmes d'accord entre eux? Que penser de la divergence de leur réponse sur un même objet, la réforme électorale? C'est la conversion qui semble sans doute à M. Passy destinée à donner au ministère du 12 mai un caractère particulier, et à le distinguer de l'administration du 15 avril. Mais alors pourquoi n'en avoir pas fait mention dans le discours de la couronne? Cette judicieuse réflexion appartient à M. Garnier-Pagès, qui a reproché au ministère d'avoir commis par cette omission deux fautes graves, d'avoir trompé le pays et rendu l'exécution de la mesure plus difficile. Le silence dans le discours du trône a fait monter la rente, et la communication ministérielle à la commission a déjà provoqué l'agiotage.

M. Passy est-il bien sûr de l'adhésion franche de tous ses collègues à cette inquiétante mesure? Nous ne nous étions pas trompés en affirmant qu'on ne lui permettrait pas de l'annoncer dans le discours du trône. Cette omission qui lui a été imposée, et à laquelle un ministre vraiment parlementaire aurait répondu par sa démission, ne doit-elle pas l'avertir que, sur cette question, ses collègues se réservent leur liberté? Plusieurs d'entre eux ne cachent pas qu'ils espèrent que la conversion sera repoussée par la chambre des pairs à une majorité plus imposante qu'en 1838.

Puisque la conversion n'a pu trouver place dans le discours de la couronne, on peut dire que le ministère du 12 mai n'a rien produit devant les chambres, qui le distingue de ses prédécesseurs. Il a le mérite de n'avoir pas déserté leurs traces sur plusieurs points importans, et son côté le plus parlementaire a été d'avoir adopté souvent la politique du 15 avril. Un de ses membres a poussé les emprunts plus loin, car il a reproduit les paroles et le langage de ce cabinet, quand il demandait à ses adversaires en quoi il n'était pas parlementaire. On eût dit à la chambre des pairs que M. Dufaure avait orné sa mémoire de quelques fragmens des discours de M. Molé. Il est possible cependant que quelques personnes difficiles ne trouvent pas qu'il soit parlementaire de renverser une administration pour en copier la politique. On parle d'un discours de M. de Lamartine où l'honorable député doit apprécier les titres de chacun des ministres à la qualification de parlementaire. C'est une sorte d'examen de conscience fait par un tiers, qui pourrait être fort piquant. Peut-être ce sont précisément les ministres qui, avant le 12 mai, se donnaient comme les hommes parlementaires par excellence, qui se trouveraient aujourd'hui l'être le moins, et qui n'auraient plus d'autre moyen de le redevenir qu'une retraite convenablement motivée.

Digitized by Google

Ce qui ressort jusqu'à présent des débats de la chambre, c'est que l'ancienne majorité est la fraction la plus considérable non-seulement par le nombre, mais par son ascendant moral : c'est sur elle que doit s'appuyer un cabinet pour avoir quelque force. Elle a écouté avec une attention fort calme les diverses déclarations qui se sont produites devant elle; elle a dû être peu effrayée de l'intention que lui annonçaient quelques ministres de la considérer comme une opposition, surtout quand elle a entendu cette intention démentie par l'orateur du cabinet, M. Villemain, qui s'adressait à elle comme à l'arbitre des destinées ministérielles. Nous croyons que, même sans la déclaration de MM. Dufaure et Passy, elle eût été peu disposée à leur accorder cette confiance qui ne se donne qu'aux véritables chefs des sections politiques. On a remarqué le silence de M. Thiers, qui a laissé ses anciens amis afficher la prétention de déployer un drapeau et de créer un parti. Ce calme de la force a paru plein d'une habile dignité. La harangue de M. Odilon Barrot a aussi rétabli la distance qui séparait, il y a un an, la gauche de M. Thiers. L'ancien président du 22 février se trouve ainsi, dans le parlement, libre de tout engagement et tout près de reprendre sa glorieuse place dans le sein d'une majorité où l'on n'a jamais oublié des services qui, dans un gouvernement parlementaire, établissent pour le pouvoir et son exercice une candidature naturelle et permanente.

La discussion de la chambre des pairs, quoiqu'elle ait offert quelques circonstances remarquables, n'a été ni aussi explicite, ni aussi politique qu'on aurait pu l'espérer. Plusieurs des hommes les plus considérables de la chambre ont manqué à la tribune; M. Molé n'a prononcé que quelques mots; on a eu à regretter l'absence de M. de Montalivet; M. Mounier n'a pas pris part à la discussion. C'est M. d'Althon-Shee qui s'est chargé d'attaquer le cabinet, M. Dufaure est descendu dans la lice contre le jeune pair avec une candeur et une étourderie qui ont fait sourire la noble assemblée. Le discours de M. le duc de Noailles, qui avait été d'avance l'objet des plus pompeux éloges, et que quelques salons ont pu connaître avant la lecture de la tribune, ne nous a guère offert que des points de vue déjà vulgarisés par la presse périodique. M. Villemain ne lui a pas tout-à-fait répondu avec cette verve heureuse qui l'a si bien servi à la chambre des députés; on lui avait communiqué le discours; il en avait causé avec quelques hommes politiques, et il s'est trouvé placé à la tribune entre une préparation imparfaite et les impressions du moment. L'imprévu ne doit jamais faire peur à M. Villemain, car il l'inspire et le soutient.

Mais l'incident le plus remarquable de la discussion du Luxembourg a été l'apparition à la tribune de M. de Fezenzac. Ce début avait été l'objet des appréhensions les plus vives des amis de l'ancien ambassadeur. M. Molé l'avait engagé à ne pas hasarder une tentative qui pouvait avoir ses dangers. Sans prétention, sans jactance, sans récrimination contre personne, M. de Fezenzac a expliqué avec une lucidité parfaite la situation de l'Espagne; il a fait toucher au doigt l'impossibilité où était don Carlos de jamais réussir, et il a prononcé l'apologie la plus convaincante de la cause constitutionnelle, en la montrant comme la seule solution possible des difficultés et des divisions qui travaillent

Digitized by Google

la Péninsule. La chambre lui a prêté une attention qui s'est bientôt changée en un intérêt puissant. M. le maréchal Soult baissait la tête, tout confus de la supériorité d'un homme qu'il avait destitué, et qui se vengeait si noblement en gardant sur ce qui le concernait un complet silence. On se rappelle que pour placer son fils à la cour de Turin, M. le maréchal a envoyé à Madrid M. de Rumigny et rappelé M. de Fezenzac. L'ancien ambassadeur, que les journaux de l'opposition, à l'époque de sa nomination, avaient représenté comme un courtisan incapable, est un officier-général qui a commencé sa carrière par être simple soldat, qui, au lieu d'émigrer, est parti pour la frontière en qualité de volontaire, et a gagné successivement tous ses grades par sa présence sous les drapeaux. En Espagne, M. de Fezenzac a porté un caractère conciliateur et ferme, montrant avec la même franchise son attachement à la cause constitutionnelle du gouvernement de la reine et son éloignement pour les exaltés, dont il redoutait les violences dans l'intérêt même de la liberté. Le succès de M. de Fezenzac répond victorieusement aux déclamations dont a été l'objet un des choix les plus judicieux de M. Molé.

L'Espagne est aujourd'hui tout-à-fait préoccupée de ses prochaines élections. Les modérés et les révolutionnaires sont en présence. Il y a entre eux une émulation de passions et d'activité politique qui semble rendre incertain le dénouement. On espère néanmoins que la majorité appartiendra aux modérés, malgré les singulières hésitations d'Espartero. M. de Rumigny suit les errements et les traces de son prédécesseur, M. de Fezenzac, et c'est en l'imitant qu'il réussit à lui succéder aussi dans la confiance de la reine et des constitutionnels.

— Il paraît malheureusement trop certain que les propositions de M. de Brunow ont été accueillies par lord Palmerston, et l'alliance anglo-russe semble maintenant une chose accomplie.

Théâtres. — Académie royale de Musique. — *Le Drapier* est la première partition de genre demi-sérieux que M. Halévy ait fait représenter à l'Opéra; nous ne croyons pas que cet essai soit de nature à encourager l'auteur de *la Juive* dans cette nouvelle carrière; son style n'est ni assez fin, ni assez souple, ni assez chantant, pour se prêter à la forme de Cimarosa et de Rossini, ces deux divins maîtres de la mélodie. La musique de M. Halévy a l'air de se trouver mal à l'aise pour exprimer les passions de ces bons bourgeois de Chartres, et, de fait, jamais l'inspiration ne s'est montrée plus mesquine et plus rechignée; même dans les situations dramatiques, où parfois M. Halévy trouve de beaux élans, l'effet a complètement manqué son but : nous ferons surtout ce reproche à l'air d'Urbain, au deuxième acte, et au duo

Digitized by Google

du troisième entre Urbain et Jeanne. Certes ces deux situations ne manquaient pas de sentimens à développer ; comment se fait-il qu'un homme de talent en ait faussé l'expression d'une manière aussi choquante? Quand Urbain, au moment d'accomplir le sacrifice de sa vie pour posséder sa maîtresse, quand tout ce que le dévouement et l'amour ont de plus sublime devrait s'exhaler dans un chant de triomphe et d'enthousiasme, l'auteur est resté froid et n'a trouvé dans son imagination qu'une fade cabalette sans couleur et sans caractère. Le duo du troisième acte, placé dans la même situation que celui des *Huguenots*, n'a ni la grace ni la puissance de son modèle. M. Halévy a le grand défaut, à notre sens, de ne jamais poétiser les passions que sa musique met en jeu ; dans l'air d'Urbain, dont nous parlions plus haut, il n'a exprimé que la joie d'un jeune amoureux épousant une jolie fille et la peine qu'il éprouve de la quitter si tôt; dans le duo, ce n'est point le désespoir et la douleur morale qui vous frappent, mais la douleur physique dans tout ce qu'elle a de plus matériel ; la preuve en est que lorsque la situation ne nécessite pas de développement énergique, la musique y gagne et semble se trouver sur un terrain qui lui est plus familier. Le quatuor du deuxième acte a de jolis détails, et le comique y est traité avec goût et esprit. Le chœur des jeunes filles ne manque pas de grace, et si la petite personne qui chante le solo faisait moins de grimaces, le solo et la chanteuse y gagneraient. Mario a rendu avec convenance et naïveté le rôle quelquefois difficile d'Urbain ; sa voix merveilleuse et si fraîche, que parfois on en prendrait l'émission pour une bouffée de printemps, s'est développée dans toute sa splendeur au deuxième acte, dans son duo avec Levasseur, et au troisième dans sa charmante romance :

Je ne verrai pas le déclin
De ce jour dont j'ai vu l'aurore.

Comme celle de *Ginevra*, la romance du *Drapier* est destinée à avoir un succès populaire. Mario la chante avec une expression et un goût parfait. A notre grand regret, nous ne pouvons adresser les mêmes complimens à Mlle Nau, dont la petite voix et les petites manières mignardes deviennent de jour en jour plus imperceptibles. Dans le duo du troisième acte, nous avons bien vu une bouche s'ouvrir, un cou se gonfler ; mais donner notre opinion sur ce que nous avons entendu serait difficile. La tâche que cette jeune cantatrice remplit est au-dessus de ses forces ; ce n'est que sur une scène moins vaste qu'on pourra la juger : sa place est marquée depuis long-temps à l'Opéra-Comique; c'est là que nous l'attendons et que nous espérons l'entendre. Levasseur a fait preuve de bonne volonté. Les décorations sont fort belles et du meilleur effet ; quant aux costumes, ils sont généralement disgracieux ; on ne conçoit pas qu'un homme d'un goût aussi parfait que M. Duponchel ait poussé aussi loin l'amour de la couleur locale. Mario ressemble trop à Polichinelle ; pour Mlle Nau, il faut qu'elle pousse bien loin l'abnégation d'elle-même pour sup-

Digitized by Google

porter un jour de plus ses abominables manches et son vertugadin. En somme, *le Drapier* variera agréablement le répertoire de l'Opéra, et prendra place à côté de *la Xacarilla*.

Théâtre-Français. — *L'École du Monde*, comédie en cinq actes. — Il nous arrive, de temps en temps, sur ce monde qu'on est convenu d'appeler le grand monde, et qui n'existe plus, des révélations singulières. Je me souviens d'avoir lu, voici quelques années, un livre qu'on n'a pas tout-à-fait oublié, intitulé, je crois, *le Monde comme il est*. Si le titre de ce livre n'est pas une calomnie, il faut donc que le feu qui brûla Sodôme et Gomorrhe soit éteint dans le ciel, car jamais il ne fut de monde plus pervers ni moins digne d'échapper à la foudre de Dieu. Je me rappelle qu'il y a dans ce livre un pauvre diable passablement honnête et suffisamment vertueux, harcelé par une douzaine de scélérats qui représentent la partie la plus élégante et la mieux élevée de la société, si bien qu'en lisant tout ce que ces douze bandits en gants blancs inventent d'horreurs et de perfidies pour pousser ce malheureux au suicide, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la forêt de Bondi est un lieu d'asile, et que le bagne de Brest et de Toulon sont des oasis habitées par de saintes ames. A voir ce pauvre grand monde ainsi traité, on pourrait croire que ce livre étrange est l'œuvre de quelque écrivain sans fortune et sans nom, qui n'a même pas approché le monde d'assez près pour pouvoir écouter aux portes, et qui se venge en outrageant de bas en haut les régions qu'il ne peut aborder. Il n'en est rien; ce livre est l'œuvre d'un grand seigneur, si tant est qu'il y ait encore des grands seigneurs parmi nous; l'œuvre d'un homme qui, grace à son rang, à son esprit et à ses belles manières, ne saurait être soupçonné d'envie, de haine ou de colère. Cependant, nous autres, dans notre petit monde, nous doutions encore que le grand fût ainsi; nous refusions de croire à tant de perversités; nous nous disions que là-haut les choses ne se passaient point de la sorte, et nous regrettions que M. de Custines eût pris la peine de calomnier, lorsqu'il était si facile de médire. Que vous dirai-je? nous, bonnes gens du petit monde, nous prîmes généreusement parti pour le grand contre lui-même, et nous pensâmes honnêtement que ce livre n'était autre chose qu'une boutade de gentilhomme ennuyé qui se met à la fenêtre et s'amuse à cracher sur les passans.

Mais quoi donc? Quelques années à peine ont passé sur ce petit scandale, et voilà qu'un homme du monde, qui n'est plus M. de Custines, vient nous dire que M. de Custines ne nous a pas trompés, qu'il a peint en effet le monde comme il est, qu'il l'a trop ménagé peut-être, et voilà qu'à son tour il prend ce même monde, le jette sur la scène et le livre à notre mépris. Eh quoi! est-il donc vrai? tant de bassesses et tant d'ignominies, tant de honte et si peu d'esprit, tant d'intrigue et si peu de grace, tant d'infamie et si peu de charme; des femmes sans pudeur, des hommes sans courage, des jeunes gens acharnés

Digitized by Google

après une frêle créature; la honte au grand jour, le front levé, visage découvert; les intentions les plus pures interprétées par l'immoralité la plus odieuse; les lettres les plus chastes violées, livrées, prostituées par la société la plus dépravée, c'est là, dites-vous, le grand monde? Eh bien! le petit vaux mieux, je vous jure, et la preuve, c'est qu'encore une fois, il ne veut pas vous croire, c'est qu'il ne vous croit pas plus qu'il n'a cru M. de Custines. Non, vous avez beau dire, ce n'est point là l'école du monde, ou s'il est un monde pareil, celui-là vit dans l'ombre des mystères équivoques et n'a rien à faire au théâtre.

Imaginez une jeune et douce créature élevée loin de Paris, dans le silence des chastes solitudes. Tout en elle est grace et beauté, c'est une de ces fleurs charmantes qui n'éclosent qu'à l'ombre des bois. Elle se nomme Émilie; elle est nièce de M. de Cormon; son cœur, autant que son oncle, la destine pour épouse à M. Charles de Sérigny. Ces deux jeunes gens s'aiment de cet amour discret qui ose à peine s'avouer à lui-même. M. de Cormon et le père de Charles, M. de Sérigny, les attirent doucement l'un vers l'autre, et rien dans l'avenir ne semble devoir contrarier leur bonheur. Mais la fatalité a placé près d'Émilie un cousin, M. de Dampré, qui s'est promis, non pas d'épouser, mais de séduire sa cousine. M. de Dampré demande un rendez-vous, Émilie l'accorde innocemment; M. de Dampré s'en vante à M. Charles de Sérigny, qui, sans plus de façons, se retire et laisse à son père le soin d'épouser sa fiancée.

Que vous semble déjà de ce M. de Dampré? Cet homme est tout simplement un méchant, un lâche et un sot. Eh bien! non; les jeunes gens du monde ne sont point ainsi faits. Quelque pervertis qu'ils soient, ils ne s'amusent point à séduire et à compromettre les jeunes filles de bonne maison; c'est un jeu trop dangereux dont ils s'abstiennent, sinon par vertu, du moins par calcul. Il est vrai que tout ceci se passe à la campagne, et que l'ennui champêtre excuse bien des petits méfaits. Mais si telles sont les fleurs dont vous couronnez vos idylles, quelles mœurs allons-nous respirer dans l'atmosphère des salons de Paris? En bonne conscience, ce qui s'y fait et ce qui s'y dit ne saurait se croire ni se redire. Mariée à M. de Sérigny, Émilie est demeurée cette chaste et sage jeune fille que nous avons connue, au premier acte, sous les ombrages du Val; tendre et dévouée, elle soigne son vieil époux qu'elle vénère, et c'est à peine si elle entend parfois un souvenir des espérances évanouies remuer et se plaindre en son cœur. Quelles haines, quelles rivalités, quelles intrigues, quels soupçons malveillans pourront ameuter autour de cette douce figure tant de vertus modestes et de résignation touchante? Mais l'auteur de ce drame est impitoyable pour la victime et pour les bourreaux. Ce n'est point assez de M. de Dampré acharné à sa proie, il faudra que la société tout entière se ligue avec lui pour la déchirer. Vit-on jamais tant de vautours se disputant une pauvre colombe qui n'a pour se défendre que son bec rose et ses blanches ailes? Il y a dans tout ceci une duchesse de Sarran dont le langage et les manières feraient rougir une de ces femmes qui n'ont point de nom dans le vocabulaire des femmes honnêtes. Molière, qui n'était pas un grand seigneur, faisait parler autrement son

Digitized by Google

monde. Quelle grace, quel esprit, et de combien de charmes ne savait-il pas envelopper la coquetterie de Célimène! Quelle élégance, quel doux parfum de savoir-vivre autour de toutes ces élégantes perversités qu'il met en scène! Mais jamais duchesse de Sarran osa-t-elle s'exprimer de la sorte? Jamais le dernier des hommes comme il faut osa-t-il tenir à la dernière des femmes le langage que tient M. de Dampré à Mme de Sérigny? Dans quels repaires de loups cervieux les choses se passent-elles ainsi? Poussée à bout par cet exécrable Dampré, harcelée, effrayée par cet homme qui ne lui laisse ni paix ni trève, la malheureuse enfant se résigne à lui écrire pour le rappeler à des sentimens meilleurs. Elle lui écrit, dans la naïveté de son cœur alarmé, une lettre simple et touchante. Savez-vous ce que devient cette lettre, que reçoit M. de Dampré chez la marquise de Miremont? M. de Dampré met trois personnes dans la confidence d'un bonheur qu'il n'a pas, et la lettre de Mme de Sérigny passe de mains en mains jusqu'à la duchesse de Sarran. Mais quelle scène! mais comment dire la curiosité effrontée de ces trois personnages, tandis que M. de Dampré lit ce billet avec une fatuité hypocrite! Il est vrai que cette pauvre lettre a été présentée par un laquais galonné sur un plateau d'argent. Dans notre petit monde, c'est le commissionnaire qui nous remet nos lettres, et quand nous les avons lues, nous les jetons au feu ou les mettons dans notre poche. Cependant c'est fête chez Mme de Miremont. Les invités arrivent; M. et Mme de Sérigny se présentent; mais à l'aspect d'Émilie, la foule s'éloigne et se retire; des bruits étranges ont déjà circulé, déjà M. de Sérigny est instruit de tout; il croit Émilie coupable, et provoque M. de Dampré, qui aime mieux se battre que de désavouer son bonheur, de telle sorte que son courage est la plus lâche de ses lâchetés.

Au cinquième acte, nous sommes chez M. de Dampré. Il attend ses témoins et prépare ses armes; mais il est écrit qu'il ne se battra pas avec M. de Sérigny. C'est Charles qui vient d'abord réclamer sur son père un droit de priorité; puis c'est Mme de Sérigny elle-même qui vient déclarer à M. de Dampré qu'il ne se battra pas. Ici la jeune opprimée se relève de toute sa vertu outragée; elle foule aux pieds de son mépris cet homme digne du mépris de tous, et lorsque M. de Sérigny, éclairé et abusé en même temps par les soins de M. de Miremont, vient rendre à Émilie et à M. de Dampré l'estime que l'un n'a jamais méritée et que l'autre n'a jamais cessé de mériter, personne ne doute plus de l'innocence de la jeune femme, car Charles a tout entendu, caché qu'il était dans cet éternel cabinet qu'il serait bien temps de faire murer, afin qu'il n'en soit plus question désormais.

S'il est un monde où la vie est ainsi faite, il faut en plaindre les acteurs, quel que soit le rôle qu'ils y jouent. Mais j'aime mieux croire que l'auteur de cette comédie, homme d'esprit et de belles manières, n'a point pris son œuvre au sérieux, ou qu'il s'est trop laissé préoccuper par quelques observations partielles qu'il a eu le tort de généraliser. L'école du monde est un titre trop général; ce ne peut être que l'école d'un certain monde; celui-là ne se nomme

Digitized by Google

pas. Toutefois, s'il est vrai qu'ainsi va le grand monde, j'en reviens toujours à notre petit monde à nous; on y change moins souvent de gilets et de pantalons; mais on y vit mieux, j'imagine. On y laisse le grand se calomnier lui-même, on se contente d'en médire; c'est encore assez pour la folle gaieté et la bonne satire.

Je parle de gilets et de pantalons; c'est qu'il s'en fait dans cette pièce une consommation inouie, et l'auteur s'est évidemment trop préoccupé du costume de ses personnages, pour que nous ne nous en préoccupions pas un peu nous-mêmes. Jamais, en effet, on n'avait vu dans la même pièce tant de gilets et de pantalons; tous ne sont pas d'un goût irréprochable. Il est au théâtre une vérité de convention qui exclut nécessairement les fantaisies de la *fashion;* ce qui serait à peine remarqué à la ville devient aussitôt ridicule sur la scène. Ainsi, par exemple, M. Menjaud porte au premier acte un costume du matin, qui peut être de mise à la campagne, mais qui n'est point admissible au théâtre. Nous ne serons pas plus indulgens pour le costume de Mlle Plessis, au deuxième acte; les duchesses s'habillent plus simplement et ne s'affublent point ainsi d'ornemens de catafalque. Mlle Anaïs nous a semblé affectionner une mode de robes qui semble taillée tout exprès pour monter à cheval ou pour danser la mazurque. Enfin, nous regrettons que M. Périer ait emprisonné son cou dans une cravate orange, et M. Mirecour ses jambes dans un pantalon bleu à blouse.

Ces petits comptes une fois réglés, nous dirons que *l'École du Monde* est jouée avec beaucoup de verve et d'esprit par les acteurs de la Comédie-Française. Mlle Plessis a eu toute l'impertinence que comporte son rôle, sinon son rang; M. Menjaud a bien été le jeune homme du monde tel qu'il n'en existe pas; M. Geffroy est voué au duel, et s'acquitte merveilleusement de sa mission; Mlle Anaïs, qui a eu tous les honneurs de la soirée, s'est montrée chaste, jeune et charmante, et, si elle a manqué d'énergie dans sa grande scène du dernier acte, c'est que l'énergie qu'il eût fallu est sans doute exclue par la grâce.

J. S.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE BONHOMME

DE PAIN D'ÉPICES.

I.

Grande représentation d'un petit opéra. — Les mouches de Tielbourg.

Vers la fin d'avril 18.., la célèbre ville de Tielbourg était dans un émoi extraordinaire par l'arrivée d'une troupe de chanteurs italiens qui traversait la province en revenant d'une cour du Nord dont elle avait fait les délices. La salle de spectacle de Tielbourg, qui n'était pas ouverte quatre fois l'an, se trouva en moins de trois jours débarrassée des toiles d'araignées et de la poussière, comme par enchantement. On retrouva dans les armoires plusieurs costumes échappés aux vers. Deux décors furent remis à neuf par le vitrier, qui avait des connaissances en peinture; c'étaient un salon d'architecture gothique et un jardin avec bosquets et pavillons. Il restait même encore la moitié d'une forêt, dans laquelle on avait joué *les Brigands* de Schiller, et dont le directeur promit de tirer un grand parti, en remplaçant les groupes d'arbres effacés par le temps au moyen d'une toile verte. Il n'en fallait pas davantage pour monter un opéra dont un fameux maëstro en *etti* avait composé la musique. L'orchestre, éparpillé dans les guinguettes où il faisait danser les têtes-rondes de la campagne et les grisettes de Tielbourg, fut rassemblé à son de trompe,

Digitized by Google

et au bout de quelques répétitions l'opéra du maître en *etti* marcha sur les roulettes de la bonne volonté.

Le jour de la représentation, la façade du théâtre était magnifiquement illuminée de douze lampions, et vers sept heures du soir les carrosses formèrent sur la place une longue file dont le roulement fit sortir les marchands de leurs boutiques. Tous les notables de la ville avaient retenu des loges, et la cour entière avait promis d'arriver après le lever du rideau. La jeunesse laborieuse interrompit ses études et dîna sur le pouce pour courir au parterre. Au moment où les trois coups furent frappés, la salle était remplie jusqu'aux cintres. On voyait au premier rang de loges l'élite de la bonne compagnie, la haute banque et la magistrature de Tielbourg; aux avant-scènes parurent bientôt le prince Fandango de Belle-Cuisse et le jeune marquis Arabesque de Prime-Abord. L'ouverture fut écoutée religieusement, au milieu du bruit des portes qui se fermaient et des chaises qui cherchaient leur aplomb. Le chœur d'introduction fut à peine interrompu par l'entrée de la comtesse Blanc-d'Œil et celle de la baronne Falbala. Un silence profond régnait enfin sur l'assemblée au moment où la prima donna descendait d'un pied mélancolique le sentier pittoresque suspendu au flanc du rocher de carton.

Cinquante-un printemps formaient l'âge de la cantatrice; on ne lui en aurait pas donné plus de quarante-neuf, tant le fard et l'optique de la scène sont favorables à la beauté! Elle possédait tous les secrets de son art, maniait admirablement le trille, feignait à ravir d'être émue, composait dans son cabinet des mouvemens imprévus d'inspiration, se jouait des traits les plus difficiles sans qu'on remarquât d'autres indices du travail intérieur que les grimaces du visage et l'obligation d'avaler à chaque mesure les flots de la muqueuse salivaire; elle savait en outre se peindre les yeux à l'encre de Chine pour les faire paraître plus grands, et se jetait par terre dix fois dans chaque opéra. En un mot, c'était ce qu'on eût jamais vu de plus artiste dans l'enceinte de Tielbourg.

La prima donna vint donc se poser comme une blanche colombe devant le trou du souffleur, et commença aussitôt cette même cavatine placée en tête de tous les opéras italiens, et qu'on ne se lasse pas d'entendre depuis si long-temps. L'orchestre n'aurait pas osé frapper un accord sur la *dominante* sans s'arrêter pendant trois minutes pour laisser à la cantatrice le loisir de folâtrer dans les agrémens et la fantaisie. Les transports et les bravos éclataient alors dans la salle, et le morceau arrivait ainsi à la fin après une dizaine de re-

Digitized by Google

lais et de pauses, pendant lesquels on avait le temps d'oublier le motif, ce qui produisait un effet merveilleux. En prononçant ces mots empreints d'une poésie sauvage : *Di gioja palpita il mio core*, la prima donna, sur les charbons ardens de la vocalisation, crispait tous les muscles de sa figure, comme si elle eût dîné avec de l'arsenic. L'auditoire était voisin du sixième ciel; il y entra d'emblée, lorsqu'au mot *felicita* un effroyable fer-à-cheval se dessina sur le front de la virtuose. Une triple salve d'applaudissemens encouragea ces périlleux efforts. Bientôt la *stretta* du morceau vint achever le triomphe de la cantatrice. Il ne lui fallait plus qu'un *ut* contre-aigu pour porter le délire à son comble; mais ce n'est pas une opération facile que de faire sortir l'*ut* contre-aigu : la prima donna serra ses deux poings comme dans les convulsions de l'agonie; elle ferma entièrement les yeux, tendit les nerfs de son cou comme des câbles, et baissa la tête en avant pour ouvrir une bouche énorme; un creux prodigieux se forma entre ses clavicules; les os des épaules se relevant à la hauteur des oreilles, la chanteuse ressembla tout à coup à un vautour posé sur sa proie. Au moyen de ce procédé, l'*ut* sortit et prêta un charme divin au tendre mot de : *Mio tesoro!* Les portes du paradis furent ouvertes à deux battans pour l'assemblée; les bravos tournèrent en cris forcenés, et la cantatrice rentra deux fois sur la scène pour recevoir les hommages du public, ce qui ajouta un grand attrait au nœud dramatique de l'ouvrage représenté.

Au milieu de l'ivresse générale, on remarquait dans une des loges découvertes une figure de jeune fille d'une entière immobilité, qui ne semblait prendre aucune part à la frénésie du public. Elle concentrait son attention dans l'examen des petits dessins gravés sur son éventail d'ivoire, et ne montrait aux acteurs que son profil. Sa mère, la marquise Syncopa de Voie-Lactée, et son tuteur, le conseiller Gérondif de Pimprenelle, qui étaient assis à ses côtés, lui reprochèrent son indifférence :

— A quoi pensez-vous donc, Exotique? disait la marquise. Ce n'est pas la peine qu'on vous amène au théâtre, si vous ne pouvez pas même sentir les beautés de ce grand chef-d'œuvre du maëstro en *etti*. Vous n'êtes qu'un enfant; mais enfin, les filles du président Abat-Jour ne demeurent pas indifférentes comme vous à la musique.

— Il est certain, ma chère pupille, ajouta le conseiller, que vous montrez une froideur désespérante pour ce superbe ouvrage.

— Ce n'est pas ma faute, répondit la jeune fille, si ces acteurs ne

Digitized by Google

me font aucune illusion. Je ne comprends pas ce qu'il y a de si touchant dans leurs éternelles roulades.

La marquise haussa les épaules. Cependant le lendemain de cette belle représentation, qui était un dimanche, Exotique fut encore querellée pour un motif bien différent. Elle pleurait en écoutant l'orgue de la cathédrale, tandis que sa mère mangeait des pastilles de menthe, et la marquise lui reprocha justement de ne rien faire comme tout le monde.

Avant d'aller plus loin, nous devons apprendre au lecteur comment se passaient les choses à Tielbourg en l'année 18... Au rebours des autres pays du monde, où les caractères et les destinées des gens marchent d'une façon logique et naturelle, il paraît qu'à Tielbourg existait une nuée de mouches à queues fourchues qui piquaient les habitans, en dépit des moustiquaires, et les gouvernaient de la manière la plus bizarre. Personne n'échappait à ces morsures, et, pour cette raison, chacun allait au gré de sa mouche sans avoir le temps de s'étonner des singularités de son voisin. Un voyageur français, homme mystérieux, nommé Col-de-Chemise, et que je soupçonne fort d'être versé dans la magie noire, possédait seul une eau qui le préserva des piqûres, en sorte qu'il put se régaler de la bierre et du jambon de Tielbourg sans aucun inconvénient, et observer à son aise les manies des habitans. C'est d'après ses notes que nous écrivons cette histoire merveilleuse d'un bonhomme de pain d'épices.

Les mouches de Tielbourg épargnaient volontiers les enfans et quelquefois même les jeunes filles jusqu'à un certain âge; mais il arrivait toujours un instant où il fallait subir leur influence. Le lecteur aura sans doute compris que ces animaux diaboliques s'étaient rués sur la population entière le jour de la grande représentation de l'opéra; que le maëstro en *etti* devait à cette heureuse rencontre son prodigieux succès, et la cantatrice ses applaudissemens. Il a déjà deviné aussi que la jeune Exotique, seule dans tout l'auditoire, n'avait point encore reçu de morsure, et que de là venaient son indifférence et le courroux de sa mère. Hâtons-nous d'ajouter, pour rassurer le lecteur bénévole, que les mouches fourchues de Tielbourg n'étaient pas précisément venimeuses, et que rarement elles faisaient le malheur de celui qu'elles piquaient; presque toujours, au contraire, elles inspiraient des manies consolantes, en exagérant l'amour-propre et la présomption, en fournissant des illusions agréables et en détruisant radicalement le germe de la modestie. Comme il faudrait plu-

Digitized by Google

sieurs in-quarto pour rassembler tous les phénomènes opérés par les morsures de ces insectes, nous nous bornerons à donner ceux qui nous ont été fournis par les personnages de cette histoire, et nous renverrons les savans à la prochaine édition du *Dictionnaire des Sciences naturelles*, dont l'article *cas rares* aura seul plus de douze volumes à cause des mouches de Tielbourg. Voici, en attendant, l'effet produit par la piqûre de ces volatiles sur le conseiller Gérondif de Pimprenelle et la marquise Syncopa de Voie-Lactée.

A trente ans la marquise s'était trouvée veuve avec une grande fortune et une petite fille de quatre ans. Un jour l'aile du temps ayant fait sur son visage une trace légère, la belle dame fut saisie d'un effroi mortel.

— Non, disait-elle d'un ton plaintif, ni l'esprit, ni les affections, ni la fortune, ne sauraient compenser la perte de la jeunesse. Je ne voudrais pas revenir à vingt ans, parce qu'on est encore dans l'enfance; mais je donnerais tous les autres biens que le ciel m'a envoyés pour conserver le bel âge où je suis, celui de la trentaine.

Une mouche qui passait dans la chambre s'abattit aussitôt entre les deux yeux de la marquise, et la mordit; puis l'insecte s'envola en se frottant les antennes. Dès cet instant les souhaits de l'aimable veuve furent plus qu'exaucés, car elle s'imagina toujours avoir vingt-cinq ans. Non-seulement elle ne voyait plus les ravages des années sur sa personne, mais elle ne savait même plus le compte de son âge, et lorsqu'elle le calculait sur ses doigts, elle arrivait toujours au chiffre vingt-cinq. Tandis que le temps glissait ainsi sur elle sans l'effleurer, elle en remarquait, au contraire, les effets sur autrui avec un certain plaisir. Sa fille était seule exceptée, grace à la mouche fourchue, et vainement Exotique entrait dans sa vingtième année; la marquise persistait à la supposer dans la végétation de l'enfance. La marquise Syncopa aimait Exotique de cette tendresse alternativement indolente et impétueuse dont les femmes très jeunes sont susceptibles pour un rejeton portant les lisières et le bourrelet. Lorsque la demoiselle venait à se heurter le front contre une porte, la mère gourmandait la nourrice de laisser ainsi la petite marcher toute seule dans la maison. Jamais on ne conduisait Exotique au bal, parce que les enfans doivent se coucher de bonne heure, et lorsqu'elle avait obtenu la permission d'aller au spectacle, c'était pour la récompenser d'avoir bien pris sa leçon de piano.

De son côté, le conseiller Gérondif de Pimprenelle, sans avoir été piqué par la même mouche que la marquise, avait simplement cette

Digitized by Google

fatuité naturelle qui fait que chacun se contenterait de s'arrêter au nombre d'années déjà écoulées, craignant de perdre de son mérite en rétrogradant. Il croyait volontiers que les hommes gagnent comme le bon vin, et le jour qu'il eut cinquante-quatre ans, il pensa aussitôt que c'était le plus bel âge de la vie. N'ayant pas les mêmes raisons que la marquise pour nier la croissance d'Exotique, il découvrit tout à coup, en la voyant passer au milieu du jardin, que sa taille ronde avait dépassé les plus hautes fleurs, et qu'elle prenait tous les airs d'une femme dans l'épanouissement de sa beauté.

— Hélas! dit-il en soupirant, pourquoi faut-il qu'elle ait toujours eu l'habitude de me considérer comme un père! Elle est jeune, riche, belle; si je l'épousais, je n'aurais point de compte de tutelle à rendre. Si je pouvais donc en être aimé!

A ces mots, une mouche fourchue se glissa dans les cheveux gris du conseiller Gérondif et le mordit sur la protubérance de *l'approbativité;* puis elle s'envola doucement à reculons en lui montrant les cornes avec ses antennes.

— Pardieu! qu'y a-t-il de plus simple? reprit aussitôt le tuteur. Plaisons-lui, à cette chère petite; cessons de lui parler le langage d'un père, et que son jeune cœur s'ouvre à l'amour. Je veux devenir son époux; je lui plairai.

Depuis ce moment, lorsque Exotique demandait chaque matin au conseiller Gérondif s'il était en bonne santé, si ses fleurs n'étaient pas cassées par la pluie, ou s'il avait gagné au reversi, le digne homme faisait un clignement d'yeux significatif et se disait intérieurement:

— Elle commence à m'aimer.

Tous les matins il regardait avec un plaisir croissant ses yeux ridiculement amandés, ses larges narines et cette distance énorme du nez à la bouche à laquelle il était impossible d'assigner une utilité. Si on lui demandait:

— Quand donc mariez-vous votre belle Exotique?

— C'est mon affaire, répondait-il, et ce sera plus tôt qu'on ne croit.

La même question adressée à la marquise obtenait une autre réponse:

— Mais, après moi, je pense! disait la veuve avec étonnement.

Souvent il arrivait que ces deux personnages, sous l'influence de leurs piqûres, se livraient ensemble aux douceurs d'une conversation expansive. La marquise s'étendait au long sur le bonheur d'être

Digitized by Google

encore jeune et belle, et le conseiller s'émerveillait de sa supériorité sur les jeunes gens les mieux tournés. Chacun, en voyant les illusions de l'autre, se sentait pris d'un peu de doute et de frayeur; mais on se rassurait bien vite chacun de son côté, la marquise en courant à sa psyché, et le conseiller en jetant un coup d'œil sur son miroir à barbe.

On verra tout à l'heure quelles graves conséquences résultèrent de tout cela.

II.

Tourmens de Mlle Exotique. — Où les jeunes filles prennent-elles tout ce qu'elles sentent?

Au milieu de ce monde renversé, la jeune Exotique avait atteint, sans qu'on y prît garde, ses dix-neuf ans, et par un jeu malin de la nature, elle s'était plus formée de corps et d'esprit qu'on ne l'est à cet âge dans le pays de Tielbourg.

Exotique était grande, sa tête d'une proportion élégante était posée sur un cou de cygne qui donnait une grace infinie à ses attitudes. Ses yeux très fendus restaient habituellement à demi fermés, et les prunelles étaient d'une couleur rare qu'on pourrait appeler vert-de-mer. Ses sourcils bien arqués donnaient au regard une expression singulière en se réunissant presque dans leur courbe à la naissance du nez. Sa bouche s'épanouissait dans le sourire avec un charme voluptueux. Malgré la pâleur de son teint et un peu de maigreur, un œil exercé pouvait aisément découvrir dans sa personne tous les feux secrets des passions naissantes. C'était surtout par le son vibrant de sa voix et par l'accent qu'elle donnait à certains mots, qu'on devinait combien cette jeune fille était capable de s'émouvoir. La première fois que le voyageur Col-de-Chemise aperçut Exotique, il fut frappé du contraste étrange qui existait entre l'organisation de la jeune personne et le milieu dans lequel sa vie se passait. En voyant traiter comme un enfant cet être qui réunissait toutes les qualités nécessaires à une héroïne de roman, il pensa aussitôt qu'un orage éclaterait infailliblement quelque jour sur cette maison; il ne se laissa conduire chez la marquise qu'avec crainte et réserve, et jamais sans avoir fait par précaution un usage immodéré de l'eau merveilleuse qui éloignait les mouches de Tielbourg.

Sans doute Exotique sentait qu'elle eût perdu ses peines à vouloir que sa mère changeât de manières à son égard. Elle comprenait

Digitized by Google

aussi qu'elle n'aurait fait qu'exciter la surprise et la colère de la marquise en se révoltant contre la qualification d'enfant qu'on lui donnait. N'ayant donc personne à qui confier ces premiers mouvemens d'un cœur qui se développe, ces sentimens vagues qui étonnent les jeunes filles, et qu'une mère peut seule diriger, elle prit l'habitude de renfermer en elle-même ses pensées et ses réflexions. Elle avait essayé quelquefois, obéissant malgré elle à sa nature passionnée, de parler à la marquise le langage que permet l'âge de puberté; mais au lieu de comprendre son trouble, et de la rassurer avec tendresse, la mère n'avait fait que rire des paroles de la petite. Ce n'est jamais en vain que les élans d'un jeune cœur viennent se briser contre l'indifférence ou la plaisanterie; Exotique jura de ne plus s'exposer à rougir, et ne s'étudia plus qu'à dominer ses sensations. Le public, qui prend les gens pour ce qu'ils se montrent, la crut bientôt froide jusqu'à l'insensibilité absolue; aussi le soir de la grande représentation de l'opéra du maëstro en *etti*, les filles enthousiastes du président Abat-Jour, voyant de loin leur jeune amie qui regardait les petites figures gravées sur son éventail, se penchèrent à l'oreille l'une de l'autre pour se dire :

— Combien nous devons remercier le ciel de ne nous avoir pas donné une ame de glace comme celle d'Exotique!

Et le prince Fandango de Belle-Cuisse, ayant rencontré au bout de son télescope cette figure d'une douceur impassible, dit au marquis Arabesque de Prime-Abord :

— Quel dommage qu'une si gentille personne ne soit qu'un marbre inanimé!

Mais tout ce monde fût tombé à la renverse s'il eût pu voir par le trou d'une serrure à quel point Exotique était différente de ce qu'elle semblait, une fois qu'elle avait poussé les verroux de sa chambre à coucher. Là, elle se livrait dans le silence de la nuit aux improvisations les plus romanesques; elle adressait à des êtres imaginaires les discours les plus passionnés. Quelquefois elle dérobait un volume de Schiller dans la bibliothèque du conseiller Gérondif, et déclamait jusqu'au lever de l'aurore les pièces du grand dramaturge avec des accens pleins de mélancolie et d'emphase. Quand la situation des jeunes premières persécutées devenait trop affreuse, elle s'interrompait pour verser un torrent de larmes, et trouvait ainsi un soulagement à ce besoin d'émotion qui déchirait son cœur. Elle dénouait ensuite ses cheveux et respirait l'air frais de la nuit, sur son balcon, jusqu'à ce que le sommeil gagnât ses paupières.

Digitized by Google

Comme au temps où elle avait quatre ans, Exotique était assise à table sur une chaise haute; elle buvait dans une timbale d'argent, et la nourrice, debout auprès d'elle, lui coupait les morceaux et veillait à ce qu'elle ne fît pas de taches sur ses robes. La marquise le voulait ainsi; mais en dépit de ces arrangemens, la taille élevée de la jeune fille la faisait plutôt ressembler à une princesse qu'à un enfant.

Ainsi se passaient les repas chez la marquise, et telle était la vie d'Exotique. Cependant l'exaltation de la jeune fille alla toujours croissant à mesure que son insensibilité apparente devenait plus remarquable. Ce fut bientôt une espèce de manie, et selon la marche de ces dérangemens de la nature, tout ce qui aurait pu dès le principe servir de remède produisait un effet contraire. Exotique en vint à mépriser les petites émotions et jusqu'aux plaisirs de son âge, dont la privation avait causé le premier mal. Lorsque les filles du président Abat-Jour lui parlaient avec admiration d'une fleur artificielle ou d'un air d'opéra-comique, elle s'étonnait qu'on pût prodiguer tant d'intérêt à des choses qui n'en valaient pas la peine, et son indifférence n'était plus une comédie. Les bals d'enfans eux-mêmes n'avaient plus aucun attrait à ses yeux. Son imagination allait au-delà de tout ce qu'on lui avait laissé désirer, et lorsque par hasard ces simples jouissances dont on l'avait imprudemment sevrée venaient s'offrir à elle, leur fadeur achevait de la décourager.

Il fallait que le mal fût bien grand, puisque les complimens que lui adressa un soir le prince Fandango de Belle-Cuisse ne firent naître aucune rougeur sur ses joues. La marquise donnait un *rout* ce jour-là, et la petite avait reçu la permission de veiller jusqu'à dix heures trois quarts. On l'avait même laissée boire une tasse de thé noir et occuper un fauteuil dans le cercle, comme une grande personne. Le prince lui dit tout haut qu'elle était chaussée divinement et que sa robe lui allait à ravir, ce dont les autres jeunes filles ressentirent beaucoup de jalousie. Elle demeura pourtant indifférente et quitta la réunion sans regrets quand sa nourrice vint la chercher. Le voyageur Col-de-Chemise, qui assistait à ce rout de la marquise Syncopa de Voix-Lactée, où il faillit s'endormir profondément, obtint seul un peu d'attention de Mlle Exotique, en lui parlant du laisser-aller de la bonne compagnie française, et des charmes qu'on trouve à Paris dans le commerce des plus grands personnages, qui font plus de cas de l'esprit que de l'étiquette et ne craignent rien tant que l'ennui.

Digitized by Google

— Je vois, monsieur, dit Exotique avec sévérité, que la France est un pays perdu, et que les bons usages ne se trouvent plus qu'à Tielbourg.

A ce peu de mots dont la portée consistait uniquement dans l'accent qui les accompagnait, le voyageur Col-de-Chemise nous a souvent assuré qu'il avait reconnu dans l'imagination de la jeune personne une perturbation profonde. Malgré les tasses de thé qu'il avala pour se remettre de sa surprise, et en dépit des conversations insipides qui animèrent le rout, il ne put maîtriser son effroi, et se retira, comme Simonide, craignant que la foudre ne vînt à tomber sur la maison à l'heure même, tant le danger lui paraissait proche et inévitable. Le lecteur apprendra au suivant chapitre que ces pressentimens n'étaient pas dénués de raison.

III.

Où l'on voit apparaître le héros de cette histoire.

Le lendemain de ce beau rout donné par la marquise Syncopa de Voie-Lactée était un jour de grande fête et de kermesse; la coutume du pays voulait que l'élite de la société Tielbourgeoise descendît en toilette voir les danses. Les femmes de chambre de la marquise mirent leurs bonnets ronds et s'en allèrent sur le pré, bien résolues à se divertir comme il faut. Les garçons de la campagne et les jeunes ouvriers faisaient des gambades à perdre haleine, et les fillettes secouaient leurs jupons au bruit des clarinettes et des violons, tandis que leurs pères se grisaient sous les tonnelles. Deux rangées de boutiques foraines bordaient les côtés de la promenade. Les dames gagnaient des tasses à la loterie; les enfans mangeaient des gâteaux, et les parfums de la friture se répandaient sous les acacias. La joie et les rouges couleurs que donnent le grand air et l'exercice brillaient sur tous les visages populaires. La marquise Syncopa, entourée de quelques amis, porta ses pas nonchalans à l'endroit où se tenait la kermesse. Exotique ne partageait pas la répugnance qu'inspiraient à sa mère le plaisir et les cris des petites gens. Elle prit le bras de son tuteur et l'entraîna au milieu des groupes les plus bruyans. La gaieté franche et la liberté des grisettes excitaient son envie et sa curiosité. Il fallut que M. le conseiller Génendif la conduisît partout et lui fît voir les spectacles ambulans et les marionnettes.

En passant devant un tréteau de bois, derrière lequel était assise

Digitized by Google

une vieille femme, Exotique remarqua un cercle de jeunes filles qui paraissaient fort occupées :

— Ma belle demoiselle! s'écria la vieille, ne voulez-vous pas savoir votre bonne aventure? Montrez-moi seulement votre jolie main, et ce sera bientôt fait.

Sans demander la permission à son tuteur, Exotique ôta son gant et présenta sa main gauche à la sorcière.

La diseuse de bonne aventure considéra long-temps le creux de la main, en étudia les lignes, regarda ensuite le front et les yeux de la demoiselle en grommelant entre ses dents; puis elle prit son cornet de ferblanc, et le posant à l'oreille d'Exotique, elle lui dit tout bas :

— Nous avons de la mélancolie, ma belle enfant, n'est-ce pas?

— C'est la vérité, répondit Exotique.

— Et votre chagrin, poursuivit la vieille, vient de ce que votre cœur n'est pas satisfait; mais cela ne peut pas durer. Celui que vous attendez viendra enfin. C'est un joli petit cavalier. Il est discret et tendre. Il vous aimera tout de bon, tout de bon.

— Et le rencontrerai-je bientôt? demanda la demoiselle en rougissant.

— Peut-être dans un instant. Regardez bien le premier garçon que vous allez rencontrer; il se peut que ce soit lui.

— Bonne femme, interrompit le conseiller, j'espère que vous n'oseriez rien dire à ma pupille qu'une personne de son âge ne doive entendre.

— Je suis une honnête devineresse, monsieur le conseiller Gérondif de Pimprenelle, et, de plus, je paie une patente de douze florins.

— Ce vieux galant qui vous accompagne, dit la vieille à Exotique, voudrait vous conter des douceurs; mais ce n'est pas pour lui que Dieu fait les belles filles comme vous. Il vous contrariera dans vos amours. Tenez ferme. Vous avez du caractère. Vous épouserez votre joli petit amoureux... Par l'eau, le feu et la potence! ajouta la sorcière à haute voix, si ce n'est la vérité, je vous rendrai le demi-gulden que vous allez me donner, et je le convertirai en or pur pour vous le remettre.

Le conseiller jeta un gulden entier sur la table et emmena sa pupille.

— Merci, monsieur Gérondif, mon beau seigneur, mon superbe cavalier, disait la vieille. C'est bien payer, prince que vous êtes! mais prenez soin de vos fleurs; gardez que la plus belle ne s'étiole faute

Digitized by Google

d'être arrosée comme il faudrait, et méfiez-vous des mouches fourchues.

— Ces gens-là sont de la police de Tielbourg, murmurait le conseiller; de là vient qu'ils savent nos noms et qu'ils disent des choses qui surprennent.

Exotique, toute pensive à cause des prédictions de la vieille, n'écoutait pas son tuteur, et cherchait au loin, sous les acacias, le bien-aimé qui allait venir. Elle répétait intérieurement :

— Il sera discret et tendre. Il vous aimera tout de bon, tout de bon. Regardez bien le premier garçon que vous allez rencontrer : il se peut que ce soit lui.

Son sang battait dans ses artères et parcourait avec vivacité toute sa personne, tantôt se précipitant vers les joues et les tempes, tantôt refoulé tumultueusement vers le cœur.

— Moi aussi, pensait-elle, je serai pleine de tendresse; je l'aimerai tout de bon. Je mourrai d'amour pour lui. Je pleurerai toutes les nuits pendant son absence, et je m'évanouirai de joie et d'ivresse chaque fois qu'il reviendra. Je serai malade et languissante, si on nous sépare. Je m'empoisonnerai avec de l'opium, en croyant par erreur qu'il en aime une autre. Je reconnaîtrai ma méprise en rendant le dernier soupir; ô bonheur! Et après bien des larmes et des traverses, nous serons unis et il me pressera entre ses bras palpitans. Nous verrons alors si on me traitera encore comme un enfant. Je saurai bien prouver que je ne suis pas une petite fille. Il va venir! où est-il, mon bien-aimé? C'est le premier cavalier que je dois rencontrer. Oui, je vais t'aimer à en mourir, premier beau jeune homme qui t'offriras à mes regards. Viens, mon ame vole au-devant de tes pas.

Tandis qu'Exotique parlait ainsi, une petite mouche fourchue, attirée par sa blanche collerette, s'était abattue sur son épaule. Elle se promenait entre les plis et prenait ses ébats dans les festons et la dentelle. Arrivée par hasard au défaut de la robe et du fichu de soie, la mouche posa ses pattes sur une peau veloutée dont la douce chaleur lui causa une sensation délicieuse. Elle se glissa par la coulisse de la chemisette, et se lança dans cet abîme inconnu en décrivant des courbes capricieuses sur tout le haut du corps de la jeune fille.

M. le conseiller Gérondif de Pimprenelle, voyant sa pupille qui rêvait, voulut l'égayer un peu.

Digitized by Google

— Il faut que je vous paie votre kermesse, ma chère enfant, lui dit-il.

Et quittant le bras d'Exotique, il courut à une boutique foraine.

— Devinez ce que je vous ai acheté? dit le conseiller en cachant soigneusement son emplette sous sa redingote à brandebourgs.

— Quelque porcelaine de Saxe ou quelque friandise, répondit la demoiselle d'un air boudeur.

— Ce n'est pas cela : j'ai choisi pour vous un petit amoureux, un joli garçon qui a l'air fort dégourdi.

M. Gérondif étendit le bras et suspendit devant les yeux de sa pupille un admirable bonhomme de pain d'épices qui avait une coudée de hauteur.

A ce moment la mouche fourchue, perdue dans le dédale des habillemens de femme, était en proie au désespoir, et ne sachant plus quelle route prendre pour retrouver la lumière, elle tira son dard et piqua profondément la jeune fille au-dessous du sein.

— Eh bien! disait le conseiller, comment trouvez-vous votre petit amoureux?

— C'est lui! s'écria Exotique en saisissant le bonhomme de pain d'épices. C'est celui que mon cœur attendait. Te voilà enfin, mon bien-aimé! Viens à moi, et ne nous séparons plus; j'ai trop souffert loin de toi.

Elle donna au bonhomme un tendre baiser sur les lèvres, et devint pâle de plaisir.

Il faut dire que le cadeau de M. le conseiller Gérondif de Pimprenelle était le plus joli bonhomme de toute la foire de Tielbourg. Il représentait un petit raffiné en costume du XVIIe siècle. Son manteau était posé avec grace sur son épaule gauche et retroussé par sa rapière. Il avait le poing sur la hanche et portait des bottes élégantes. Son justaucorps bien serré était boutonné avec des anis blancs; ses yeux, figurés par deux paillettes d'or, brillaient d'un éclat éblouissant, qui donnait à sa physionomie quelque chose d'audacieux qui inspirait le respect.

— Mais voyez donc comme il est beau! disait Exotique d'un ton animé. Quel air noble et doux! que de grace! quelle tournure agréable! Voilà vraiment le modèle des bonnes manières; ni embarras ni fatuité dans la tenue! Et ses yeux! que le feu de l'amour et de la fierté leur donne de charmes! Ceux des autres hommes ne sont que des yeux de poisson bouilli à côté des siens. O mon petit bien-aimé! je n'ose plus te reprocher d'avoir tardé si long-temps, en

Digitized by Google

voyant combien tu as gagné dans tes voyages. C'était pour te présenter avec plus de mérite devant ta fiancée, pour te rendre digne de moi. Tu n'as pas voulu qu'il existât sous le ciel un seul être plus parfait que mon époux. Je n'ai pas la force de te gronder. — Mon cher tuteur, je vous remercie mille fois d'avoir pensé à l'avenir de votre Exotique, et deviné les besoins de son ame. Vous avez su choisir le seul fiancé qui pût me plaire. Vous nous unirez bientôt, n'est-ce pas? Vous ne souffrirez plus qu'on nous arrache l'un à l'autre? J'ai assez vécu dans la solitude et l'ennui. Je vous devrai mon bonheur, et je veux achever mes jours entre vous et le petit bien-aimé dont vous m'avez fait présent.

M. le conseiller croyait comprendre subtilement que ces discours passionnés s'adressaient à lui par un ingénieux détour. Le grand prix qu'Exotique attachait à son cadeau ne pouvait venir que de la main qui l'offrait. C'était évidemment de lui que la jeune fille entendait parler en disant qu'elle ne voulait plus de la solitude ni des séparations. L'heureux amant pouvait-il être un autre que lui-même, et toutes ces caresses n'étaient-elles pas faites pour lui donner adroitement un échantillon du plaisir qu'aurait Exotique à devenir Mme la conseillère Géroudif de Pimprenelle?

— Oui, ma douce amie, répondit le tuteur, j'avais deviné ce que votre petit cœur souhaitait tout bas; je l'avais lu dans vos regards. Vous serez unie bientôt à votre bien-aimé. Donnez-moi seulement un mois ou deux pour décider votre mère, car vous savez qu'il faut aller avec ménagement et ne point heurter les idées de Mme la marquise.

— Hélas! s'écria douloureusement Exotique, je tremble qu'elle ne s'oppose à mon bonheur.

— Rassurez-vous : nous la fléchirons. Laissez-moi le soin de conduire cette affaire; tout ira bien. Prenez patience et fiez-vous à ma tendresse.

Dans ce moment la marquise vint à passer.

— Bon Dieu! dit-elle en voyant le bonhomme de pain d'épices, que voulez-vous faire de ceci, Exotique?

— O ma mère! ne vous fâchez pas, je vous en conjure! répondit la jeune fille; si j'ai permis à ce beau cavalier de me faire sa cour avant d'avoir obtenu votre agrément, c'est que mon tuteur me l'a présenté comme un amoureux; mais avant de s'unir à moi devant les autels, il vous témoignera son respect. Il sait bien que pour me plaire il doit commencer par se mettre dans vos bonnes graces.

Digitized by Google

— Eh! où donc avez-vous appris toutes ces phrases, petite fille? Je dispense votre amoureux de me faire sa cour, et je lui donne la permission de vous accompagner à toute heure. J'aime mieux que vous le preniez pour mari que de vous le voir manger. Puisque c'est un cadeau de M. le conseiller, je n'ai pas envie de vous le retirer.

Le voyageur Col-de-Chemise, qui était présent à cette scène, frissonnait des pieds à la tête.

— Les enfans, lui dit la marquise tout bas, ont quelquefois d'étranges idées lorsque la croissance se prépare.

— Il faut pourtant, murmurait M. Gérondif de Pimprenelle, que cette folie de croire sa fille en bas âge ait une fin. Cela devient intolérable.

Le voyageur étranger tenait à s'assurer de l'état mental de la jeune personne.

— Prenez garde, mademoiselle, dit-il avec intention; n'écoutez pas trop les discours de ce petit cavalier. Je l'ai rencontré en Italie, où il se montrait fort assidu auprès d'une jolie princesse.

— Je sais qu'il s'ouvre tous les cœurs, répondit Exotique.

— Mais il a méchamment abandonné cette jolie princesse, qui se meurt de chagrin à cause de son infidélité.

— C'est pour voler auprès de moi qu'il l'a dédaignée.

— Mais alors, mademoiselle, il ne devait pas chercher à plaire à cette infortunée, puisqu'il était amoureux d'une autre.

— Ce n'est pas sa faute si on ne peut le voir sans l'aimer.

— Je vous le signale pour un homme dangereux et perfide.

— Les gens dangereux et perfides, dit Exotique avec indignation, sont ceux qui veulent jeter la désunion entre les amans, et qui inventent pour cela d'odieuses calomnies.

— Je ne calomnie point, mademoiselle, et je lui dirai en face, à lui-même, qu'il est un vil séducteur.

— O ciel! s'écria la jeune fille, une querelle! un duel! Non, vous ne vous battrez pas! Viens, mon bien-aimé; fuyons ensemble! Je te cacherai à toutes les poursuites.

Exotique saisit son tuteur par le bras et l'entraîna bien loin de la kermesse, aussi vite que l'âge du conseiller le permettait.

— La voilà partie, pensa le voyageur Col-de-Chemise; encore une victime des mouches fourchues!

Et il rentra aussitôt chez lui pour faire une énorme consommation de son eau préservatrice.

Digitized by Google

IV.

Amours paisibles. — Conversations intimes, où Exotique fait les demandes et les réponses.

En peu de jours, un changement absolu s'opéra dans les manières et l'humeur de la belle Exotique. Cette mélancolie enracinée, cette amertume du langage qui résultait du sentiment de sa fausse position et de son isolement sur la terre, tout cela parut s'évanouir presque subitement. La douceur, la bienveillance et la gaieté animèrent son visage et son esprit, et lui prêtèrent mille charmes nouveaux auxquels la beauté seule n'avait pu suppléer. Les méprises de sa mère ne la mettaient plus au désespoir; l'harmonie et le bien-être s'étaient rétablis dans son ame et sa personne. Cette concentration de toutes ses pensées, qui l'obligeait à un morne silence, symptôme certain du trouble intérieur des jeunes filles, semblait changée au contraire en un besoin agréable d'épanchement et de communication. Elle partageait ce goût exquis des arts, cette admiration presque exagérée des filles du président Abat-Jour pour les belles choses; elle s'extasiait volontiers, avec ces aimables demoiselles, sur un portrait au pastel, une fleur de tapisserie ou un pot-pourri pour le piano. Enfin, si la troupe italienne ne fût point partie, on aurait vu peut-être Exotique pleurer en écoutant la musique du maëstro en *etti*, se balancer ivre de joie, et battre des mains pendant l'effroyable cavatine de la prima donna.

La tendresse qu'elle témoignait à son tuteur et à sa mère était une réparation de sa froideur passée. M. le conseiller Gérondif s'en montrait fort touché, mais non surpris; la marquise avait ses raisons pour penser à autre chose, et n'y prit pas garde. On l'entendit pourtant un matin s'écrier en embrassant sa fille :

— Je suis contente de vous, ma petite; votre caractère gagne beaucoup.

Puis elle ajouta par réflexion :

— Lorsque la santé des enfans est bonne, on le reconnaît à leur humeur : ils sont plus caressans, plus dociles et même plus gentils. Je commence à espérer que ma fille aura de la beauté.

Exotique devenait une femme accomplie. Jusqu'alors elle n'avait pris ses leçons de chant et de piano que par obéissance; mais il se trouva tout à coup qu'elle jouait avec expression, qu'elle saisissait le

Digitized by Google

style et l'esprit des morceaux, et que son ame avait enfin passé dans sa voix. La marquise Syncopa de Voie-Lactée craignait de se donner le ridicule des mères qui obligent leurs amis à écouter les enfans bégayer des sonates ou des romances; mais comme on pria beaucoup Exotique de chanter à l'un de ses routs, elle permit à la jeune personne de se faire entendre. Exotique chanta plusieurs mélodies d'un jeune compositeur nommé Schubert qui n'était pas encore très connu, et l'intelligence, le sentiment parfait de chaque morceau, la sensibilité dont elle fit preuve, remplirent l'auditoire d'étonnement et d'admiration. Les filles du président Abat-Jour déclarèrent que jamais ni Pasta, ni Malibran, n'avaient approché de cette perfection. Les jeunes gens applaudirent à outrance. Le professeur de guitare de la cour, dont Exotique n'avait pas voulu prendre de leçons, laissa tomber de surprise et de dépit sa tasse de thé sur sa culotte.

— Cette jeune fille est un ange! s'écria le prince Fandango de Belle-Cuisse; j'ouvre enfin les yeux, elle seule est digne de mon cœur.

— Elle est arrivée à sa perfection, pensa le marquis Arabesque de Prime-Abord; le moment est venu de voler auprès d'elle. Mettons notre amour à ses pieds.

La demoiselle eut aussitôt une cour nombreuse et galante; mais l'étranger Col-de-Chemise devina bien à ses réponses qu'on arrivait trop tard pour lui plaire, et que les chances de succès eussent été bien plus grandes à l'époque des ennuis et de la langueur d'Exotique. Comme il craignait qu'elle ne lui eût gardé rancune, il s'approcha d'elle et lui dit fort poliment, mais en homme qui en savait plus long que les autres :

— Combien je suis satisfait, mademoiselle, de voir l'heureux état de votre santé, de votre cœur et de votre esprit!

— Sans doute, répondit-elle, cela doit vous étonner; mais il paraît que nous sommes les jouets de puissances inconnues et capricieuses. Mon esprit est resté long-temps dans un état semblable à celui des limbes. Un vague ennui accompagnait toutes choses; rien ne pouvait me plaire. Cette musique, ce chant, qui à présent remplissent mon ame de bonheur, m'avaient toujours semblé un exercice monotone et fatigant auquel les doigts et le gosier seuls prenaient part. Jusqu'à ce jour, les gens parlaient, selon moi, pour ne rien dire, et je demeurais silencieuse, afin de ne pas les imiter. Aujourd'hui, au contraire, je trouve un sens à tous les mots; ils m'émeuvent ou me calment, m'égayent ou m'attristent tour à tour. J'existe enfin, car c'était la vie

Digitized by Google

qui me manquait. Comment cela est-il arrivé? C'est ce que je ne saurais expliquer...

Exotique baïssa les yeux, et puis elle ajouta en faisant un effort sur sa timidité :

— Ou plutôt c'est à mon cher tuteur que je dois ce changement heureux, et pour cela je ne saurais assez l'aimer.

Helvétius n'a-t-il pas établi dans son beau livre où il se montre plus spirituel que passionné, la supériorité de l'homme passionné sur l'homme d'esprit? S'il était encore permis d'en douter après avoir lu le chapitre intéressant que ce philosophe a donné sur ce sujet, les routs de la marquise Syncopa de Voie-Lactée en fourniraient une nouvelle preuve. On trouvait à ces réunions les élémens principaux d'une conversation délicieuse, la science et l'esthétique, un bon ton superfin, de l'exagération, l'envie de briller, l'amour des arts, des jeunes gens élégans, des demoiselles à marier, et plusieurs personnes profondément versées dans des connaissances spéciales. En compensation de la science excessive du conseiller Gérondif, le prince Fandango de Belle-Cuisse était ignorant comme une carpe, ce qui établissait un équilibre parfait. Le marquis Arabesque de Prime-Abord n'en savait pas davantage; mais il ne recherchait que la compagnie des dames, et trouvait facilement un partner à sa portée pour approfondir une question de mode. Il n'avait qu'une prétention, celle d'enflammer tous les cœurs par sa seule présence. Les filles du président Abat-Jour mettaient un point d'exclamation à la fin de toutes leurs phrases. Rien n'était simple pour elles dans l'univers; leurs épithètes étaient toujours *affreux*, ou *ravissant*. Quant au voyageur Col-de-Chemise, il se tenait habituellement à l'écart, soit que son organisation ne fût sympathique que par exception, soit qu'il eût l'orgueil de se croire, dans le cercle de la marquise, comme cet homme dont parle Chamfort, qui, avec un esprit solide et compact, se trouvait aussi en peine d'échanger ses idées que s'il fût allé au marché avec des lingots. Un cercle composé de la sorte semblait réunir les ingrédiens nécessaires aux plaisirs de la conversation; cependant un ennui indéfinissable planait au-dessus de tout ce monde. La science du conseiller Gérondif était sans attrait, comme l'ignorance du prince Fandango, ou la vanité du marquis Arabesque; le faux enthousiasme des demoiselles Abat-Jour, lui-même, ne suffisait pas pour animer la compagnie, et leurs exclamations laissaient chacun dans son indifférence. Il manquait une personne passionnée pour

Digitized by Google

répandre autour d'elle le feu de la vie, et ce fut la belle Exotique qui opéra ce phénomène. Son humeur communicative gagna son entourage; l'imagination ardente qui relevait ses moindres paroles fournissait aux plus insensibles l'étincelle sacrée. Tous se mirent en mouvement selon les forces que la nature leur avait réparties. Des gens qu'on croyait passés à l'état de momies donnèrent quelques signes d'animation, et le froid de la mort cessa de régner sur les routs de la marquise.

Le conseiller Gérondif s'aveuglait sur l'état de sa pupille, et le monde, qui ne remonte jamais à la vraie source des choses, prenait dans les charmes d'Exotique le plaisir qu'il en pouvait tirer sans rechercher les causes de cette transformation.

Pendant ce temps-là notre jeune héroïne, abandonnée à elle-même, avait la liberté de voir du matin au soir l'objet de sa passion, et le lecteur doit bien comprendre que l'amour étendait de profondes racines dans son cœur. Elle s'enfermait à loisir dans sa chambre avec son bien-aimé, qui était ordinairement suspendu au-dessus de la cheminée à l'une des branches d'un candelabre. Elle le tirait de là, lorsqu'elle rentrait chez elle, pour l'asseoir à ses côtés sur un sopha, et lui rendait compte de ses sentimens et de ses moindres pensées. Elle le regardait avec tendresse, et lui prodiguait les noms les plus doux. N'oublions pas de dire qu'à Tielbourg les fiancés avaient la permission de causer en tête-à-tête sans qu'on y trouvât rien à redire; autrement Exotique n'eût pas osé garder ainsi le jeune cavalier de pain d'épices dans sa chambre virginale. Elle considérait comme une grande preuve d'amour l'attention scrupuleuse avec laquelle il écoutait ses confidences, et dans ses momens de rêverie elle savait deviner avec cette seconde vue particulière aux femmes exaltées tout ce qui se passait dans l'ame de son bien-aimé.

Quelquefois il arrivait pourtant qu'Exotique, après une longue tirade, prêtait l'oreille à son tour.

— Eh quoi! disait-elle, tu ne réponds pas, mon ami! Est-ce qu'on t'a élevé comme moi dans une compression perpétuelle? On t'a obligé à te concentrer en toi-même. Tu as été froissé dans ton enfance par le contact des cœurs de marbre qui t'entouraient; mais auprès de moi ne dois-tu pas ouvrir ton ame? Ne crains rien; verse ton enthousiasme et ta tendresse dans le sein de ta fiancée.

Un dialogue s'engageait alors, et comme Exotique éprouvait plutôt le besoin de s'épancher elle-même que de recevoir des confidences, c'était elle qui tenait le dé de ces conversations. Habituellement elle

Digitized by Google

ne cherchait pas à tirer son bien-aimé des méditations sentimentales auxquelles il se livrait obstinément. Il lui suffisait d'être certaine de l'amour du bonhomme de pain d'épices, et de voir dans ses yeux qu'elle était le sujet de toutes ses réflexions. Exotique était ravie de trouver à son ami un cœur aussi neuf que le sien, et regardait la discrétion et l'humeur silencieuse du jeune homme, comme une garantie de sa constance, et du soin qu'il prendrait de la rendre heureuse après le mariage.

La marquise avait autorisé sa fille à considérer le bonhomme comme son petit mari. On n'éleva donc aucune objection lorsque Exotique demanda que son fiancé eût sa place aux repas à côté d'elle. Les choses paraissaient assez avancées à la jeune personne pour justifier cette faveur, et, malgré l'accueil un peu froid que la marquise faisait à son amoureux, elle était enchantée de le voir admis dans l'intimité de la famille. Ce fut alors que l'aveuglement du tuteur et de la mère fut vraiment incroyable, puisque les tendres œillades, les sourires, les chuchottemens et les rougeurs pudiques de la demoiselle ne purent dissiper leur erreur. Cependant en dépit de leurs manies, des éclairs de raison les illuminaient par instans; la marquise s'étonnait qu'un enfant sût imiter à ce point le langage des femmes formées, et le conseiller Gérondif regardait de travers le fiancé de pain d'épices en se demandant s'il n'était pas un rival sérieux. On apprendra tout à l'heure comment l'évidence finit par triompher de la maligne influence des mouches fourchues, et comment les amours d'Exotique et de notre héros furent contrariées; tant il est vrai qu'il n'existe pas un seul couple d'amans à l'abri des persécutions du sort.

V.

Introduction du baronnet Sycomore de Sympathie. — Le conseiller Gérondif perd ses illusions. — Catastrophe épouvantable.

Pour peu que le lecteur ait réfléchi sur le caractère et l'esprit du bonhomme de pain d'épices, il aura compris que ce jeune cavalier ne réunissait pas toutes les qualités nécessaires pour faire le bonheur de sa fiancée. L'imagination riche et ardente d'Exotique versait sur lui le trop-plein de ses trésors et lui prêtait ainsi les trois quarts de ses agrémens. La preuve de cela, c'est qu'aux yeux de toutes les autres jeunes filles de Tielbourg, il passa toujours pour un être

Digitized by Google

d'une médiocrité déplorable et qu'il n'a jamais obtenu d'elles la plus légère attention. L'erreur d'Exotique ne pouvait pas durer éternellement; le venin des mouches finissait par se résoudre à la longue; on avait vu même des gens qui, après avoir été dans un état voisin de la folie, s'étaient guéris subitement par un simple effort de la nature. Ceux que les insectes diaboliques avaient piqués à l'endroit de l'engouement en revenaient plus vite que les autres. Le voyageur Col-de-Chemise, qui s'intéressait au sort d'Exotique, voyait avec douleur qu'elle se préparait des regrets amers en voulant s'unir à un personnage indigne d'elle, et il tremblait que cette union ne vînt à s'achever.

A cette époque un jeune homme intéressant fut présenté aux routs de la marquise. Il s'appelait le baronnet Sycomore de Sympathie, et sa famille était une des plus considérées de la province; c'était un garçon aimable et franc, qui portait la culotte courte avec autant de graces que le prince Fandango lui-même, et qui avait sur le marquis Arabesque de Prime-Abord l'avantage de paraître ignorer son mérite. Il avait cette beauté que donnent la force physique, la bonne humeur et la santé; il possédait aussi quelques talens, beaucoup de raison, le goût des arts, et, quoiqu'il fût un peu haut en couleur, son air et ses manières ne manquaient pas d'élégance.

Le baronnet Sycomore de Sympathie était riche, ce qui achevait de compléter en lui tous les mérites désirables dans un mari. Lorsque les filles du président Abat-Jour le rencontraient aux routs de la marquise, elles donnaient carrière à leur babillage exagéré, dans l'espoir qu'en l'obligeant à partager leur enthousiasme, elles éveilleraient en lui des feux plus ardens; mais l'affectation la plus innocente ne causait au baronnet que de la répugnance, et comme Exotique lui parut être la seule jeune fille de ces réunions qui fût sincère, quoique romanesque, il s'attacha de préférence à elle. Il ne lui eut pas parlé trois fois, qu'il fut tout près d'en devenir amoureux; mais il remarqua aussitôt dans l'esprit de notre héroïne cette juste connaissance de la vie qui annonce un cœur dont l'amour est en possession. Il se tint donc sur ses gardes, et il appela sa raison à son aide pour résister à l'entraînement qu'il éprouvait, jusqu'à ce qu'il fût mieux informé de ce qui concernait Exotique. L'étranger Col-de-Chemise, qui devina son embarras, résolut de venir à son secours. Ils s'abordèrent un soir, dans la rue, en sortant de chez la marquise, et la conversation tomba d'elle-même sur la jeune fille, dont la présence donnait tant de charme aux routs esthétiques.

Digitized by Google

Le voyageur raconta au baronnet comment Exotique s'était éprise du bonhomme de pain d'épices. Il le mit en peu de mots au courant des antécédens de la demoiselle, des erreurs de la marquise et des prétentions ridicules du conseiller Gérondif. Mais pour ne pas décourager Sycomore de Sympathie, il ne lui parla point des mouches fourchues, et attribua l'état d'Exotique à une maladie de l'imagination, provenant d'un mauvais régime. Le baronnet secouait tristement la tête en s'apitoyant sur le sort de la pauvre jeune fille, et il répétait que cette manie approchait terriblement de l'aliénation mentale. Col-de-Chemise parvint cependant à lui inspirer le désir de livrer la guerre à son rival.

— Surtout, ajouta le voyageur, n'oubliez pas qu'il faut se presser, et que, si un éclat avait lieu, si les parens avaient l'imprudence de séparer la demoiselle de son fiancé, tout serait perdu. L'opposition et la contrariété pousseraient la folie à son degré le plus haut, et la guérison deviendrait peut-être impossible. Faites votre cour à la belle Exotique comme si vous ignoriez ses amours. Gagnez simplement son amitié; devenez son confident. Priez-la d'amener aux routs de la marquise l'amoureux de pain d'épices, et alors reposez-vous sur moi. Je vous prêterai une fiole d'une liqueur précieuse, rapportée de France, et qu'on appelle l'eau *d'Ironie;* vous en versez une goutte sur votre rival, et la victoire est à nous. Ce spécifique, inconnu à Tielbourg, est souverain contre l'engouement le plus chronique.

Soutenu par les avis du voyageur Col-de-Chemise, le baronnet se conduisit avec l'habileté nécessaire dans la circonstance épineuse où il se trouvait. Il était connaisseur en musique, et parlait d'une manière poétique des beaux ouvrages de Mozart, que la demoiselle admirait particulièrement. Ce fut le premier lien qui s'établit entre elle et lui. Jusqu'alors Exotique s'était contentée de faire partager au bonhomme de pain d'épices toutes ses impressions; mais Sycomore de Sympathie lui en fournissait de nouvelles. Il lui montrait une foule d'aperçus qu'elle n'avait pas soupçonnés, et que le médiocre fiancé était incapable de saisir. Il prenait peu à peu sur la jeune fille l'ascendant d'un guide intelligent et robuste. Dans leurs conversations, c'était lui qui dirigeait Exotique, qui ramenait son imagination dans le chemin de la vérité lorsqu'elle s'en écartait par inexpérience. Elle trouvait un plaisir infini dans la compagnie du baronnet, et le rival descendait insensiblement à une position secondaire. Si le cœur lui appartenait encore, l'esprit se tournait vers Sycomore de Sympathie. De son côté, le baronnet subissait l'influence de l'exaltation

Digitized by Google

d'Exotique, et ses idées prenaient un tour sentimental. La jeune fille avait besoin d'un ami et d'un confident; elle prit naturellement le baronnet, et lui promit de le présenter à son fiancé avant le jour des noces. Col-de-Chemise se réjouissait déjà de la prochaine guérison de la demoiselle et du bonheur de son protégé, lorsqu'un incident vint renverser ses espérances.

Un matin, Sycomore de Sympathie, ayant reçu une invitation à dîner de la marquise, eut l'imprudence de s'y rendre sans avoir consulté le voyageur étranger. Il remarqua, en entrant dans la maison, des apprêts extraordinaires, comme si on eût attendu de nombreux convives, et cependant les demoiselles Abat-Jour étaient seules invitées avec lui. Un air de fête régnait partout. Des vases de fleurs ornaient les consoles. Exotique était vêtue d'une robe de mousseline blanche, serrée autour de sa fine taille par un ruban de taffetas bleu; ses cheveux étaient arrangés avec une recherche et un goût parfaits, et dans ses yeux brillait une joie naïve mêlée de quelque timidité, comme si ce jour eût été marqué par un événement de conséquence. La marquise souriait de l'agitation de sa fille, et paraissait considérer les apprêts mystérieux comme un badinage. A l'entendre, il semblait que la soirée était consacrée aux plaisirs des enfans, et qu'on allait donner une représentation de marionnettes ou d'ombres chinoises pour amuser Exotique. Le conseiller Gérondif de Pimprenelle portait une culotte de casimir blanc. On ne pouvait donc plus douter de l'importance de la solennité.

Le dîner fut silencieux; un air d'embarras ou d'attente contractait les visages et empêchait les conversations; le baronnet se sentait sur un volcan. Exotique pâlissait et rougissait tour à tour; les demoiselles Abat-Jour palpitaient d'impatience et de curiosité; la marquise seule était parfaitement à l'aise, comme si elle eût présidé à un repas pour rire offert à des enfans en bas âge. Enfin on sortit de table, et Sycomore s'approcha aussitôt de la jeune personne pour la prier d'éclaircir le mystère.

— Ce n'est pas un mystère pour vous, répondit Exotique. Dans un instant, nous allons présenter à nos amis intimes celui à qui ma main est destinée.

Le baronnet fut écrasé par ces paroles. Il allait voir son rival en face, et le voyageur français n'était pas invité! Sycomore éperdu voulait courir à la recherche de Col-de-Chemise, lorsque le conseiller Gérondif dit à haute voix :

— Allons! ma chère Exotique, c'est aujourd'hui que vous avez

Digitized by Google

vingt ans. L'usage de Tielbourg veut qu'on marie les demoiselles à cet âge. Nous vous avons laissé le soin de choisir vous-même un époux, car nous connaissions votre raison et votre esprit. Déclarez-nous quel est l'heureux mortel sur qui votre choix est tombé.

En parlant ainsi, le conseiller redressait son chef épanoui sur lequel on pouvait lire ces mots tracés en lettres de feu : « C'est moi qui suis l'heureux mortel ! » Mais Exotique se tourna vers un enfant de sept ans, neveu de la marquise, et lui parla bas à l'oreille. L'enfant courut à la chambre de sa cousine et rapporta entre ses bras le bonhomme de pain d'épices.

— Voilà, murmura la jeune fille, celui que mon cœur a désigné.

Puis elle courut au conseiller et ajouta :

— Mon cher tuteur, veuillez présenter mon fiancé à nos amis.

— Finissons-en avec les allégories, répondit M. Gérondif. Toutes les bienséances vous permettent d'ouvrir entièrement votre ame.

Le tuteur crut nécessaire de prendre là-dessus une contenance modeste tandis que la jeune fille allait prononcer son nom ; il s'approcha d'un plateau où l'on servait des rafraîchissemens, afin de boire négligemment de l'eau sucrée.

Dans le verre qui lui tomba sous la main était précisément en train de se noyer la mouche fourchue qui l'avait mordue, il l'avala d'un trait, et le charme qui l'avait aveuglé se dissipa subitement avec le dernier soupir de l'insecte. Pendant ce temps-là, Exotique faisait la réponse suivante d'une voix ferme :

— Il n'y a pas la moindre allégorie sous jeu, monsieur le conseiller. Voici celui que j'aime, et qui sera mon mari, ou bien je resterai fille toute ma vie.

Excepté pour la marquise, qui riait de tout son cœur, ces mots furent un coup de foudre pour l'assemblée.

— O ciel ! balbutia M. Gérondif, j'avais cru... j'avais pensé... Quoi ! c'est donc un autre que moi !..

Les demoiselles Abat-Jour, persuadées que leur jeune amie perdait la raison, se réfugièrent de l'autre côté de la table à thé, où elles formèrent un groupe ravissant à voir. Le baronnet Sycomore était pétrifié. L'enfant qui portait le bonhomme de pain d'épices, regardait tous les visages avec l'air désintéressé des confidens de théâtre qui ne savent rien de la pièce qu'on représente.

En perdant ses illusions, le conseiller n'en conservait pas moins son amour pour Exotique, et surtout son désir d'acquérir la fortune de sa pupille. La surprise fit bientôt place à la colère.

Digitized by Google

— Mademoiselle, s'écria-t-il, puisque vous aimez ce simulacre d'homme, n'espérez pas obtenir mon approbation.

— Franchement, monsieur, répondit la jeune fille avec dédain, j'étais étonnée de trouver en vous tant d'intelligence et de générosité. J'avais peine à croire que vous eussiez assez de bon sens pour vous en rapporter à moi du soin de choisir un époux.

— Et moi, mademoiselle, je pensais que vous choisiriez selon la raison et les convenances.

— Fort bien! reprit Exotique. Je vous entends : il vous plaisait de voir mon cœur s'ouvrir à toutes les joies de la vie, de voir mon esprit se couvrir de fleurs comme l'amandier au souffle du printemps, sans vous soucier de la main qui le cultivait. Ces biens une fois acquis, vous espériez les détourner au profit d'un mari à votre goût; mais vous vous trompiez, monsieur. On ne transplante pas plus facilement les passions que les arbres, une fois qu'elles ont pris des racines profondes. Je vous le déclare : voici celui que j'aime, à qui j'ai donné ma foi et qui attend de moi tout son bonheur. Je ne serai jamais à un autre.

Le tuteur enfla ses poumons et cria d'une voix terrible :

— Retirez-vous, petite malheureuse! allez dans votre appartement. Vous ne reverrez jamais cet objet maudit!

M. Gérondif saisit le bonhomme de pain d'épices et l'enferma dans une armoire; mais aussitôt Exotique poussa un gémissement douloureux et tomba évanouie dans les bras du baronnet Sycomore de Sympathie.

— A quoi pensez-vous, conseiller? s'écria la mère; pourquoi tourmenter ainsi cet enfant? Lorsque vous m'assuriez ce matin que ma fille vous choisirait pour son petit mari, j'étais loin de croire que vous y attachiez tant d'importance. Êtes-vous fou de lui causer des émotions aussi vives, justement à l'époque où elle fait ses dents! Il y a de quoi la rendre malade. La voilà évanouie à présent. Il faut appeler le médecin.

Tout le monde comprit alors les secrets désirs du tuteur et le motif de sa colère. Le médecin de la marquise ne demeurait pas loin; c'était un homme fort instruit qui s'appelait le docteur Tabatière, et qui connaissait les mouches fourchues. S'il ignorait, comme tous les médecins, le remède au mal, il savait du moins le baptiser en grec et donner des adoucissemens dans les crises violentes. Grace à ses efforts, Exotique revint à la vie dès que l'attaque se fut dissipée naturellement. Le docteur Tabatière demanda comment l'évanouis-

Digitized by Google

sement était venu, et devina au langage de la marquise qu'elle n'avait pas une juste idée de l'état de sa fille. Mais au lieu d'écouter ses sages avis, la belle dame s'irrita comme le tuteur. On envoya donc Exotique dans son appartement, et la porte en fut fermée au fiancé.

Les convives se dispersèrent dans une consternation mortelle. Les demoiselles Abat-Jour coururent porter la nouvelle à leurs amies. Le baronnet désespéré en causa jusqu'au matin avec Col-de-Chemise, et M. Gérondif de Pimprenelle ne cessa de répéter toute la nuit :

— O rage! ô humiliation! avoir pour rival un vil bonhomme de pain d'épices, et lui voir encore donner la préférence!

VI.

Le lendemain, M. le conseiller Gérondif fit subir un interrogatoire à la prisonnière, et lui demanda comment ce misérable bonhomme avait pu réussir à lui plaire. Exotique raconta les tourmens de son adolescence, et tint au conseiller un langage exalté auquel il se garda bien de rien comprendre.

— Au milieu de la nuit affreuse où s'écoulait ma vie, disait-elle, un beau et tendre jeune homme est venu à moi en souriant. Lui seul m'a aimée ; il m'a dit : « Verse dans mon cœur les feux qui te consument, car je les partage. » L'amour a dissipé les ténèbres. Vous voulez savoir comment il a réussi à me plaire? Othello a séduit Desdemona en lui parlant de ses victoires, de ses blessures et de ses dangers ; mon bien-aimé a touché mon ame par le moyen contraire : il m'a écoutée, il m'a écoutée avec une tendre inquiétude, et quand je je lui disais mes ennuis et mes douleurs, une larme brillait dans ses yeux....

— Une larme! s'écria le tuteur, des yeux! des paillettes! du pain d'épices! un bien-aimé! ah! j'en perdrai la raison!

Le conseiller essuya les gouttes de sueur qui coulaient sur son front, et ouvrit la fenêtre pour se rafraîchir.

— Vous le voyez, ajouta Exotique : mon choix est fixé. Vous êtes libre de me faire mourir de chagrin; mais je ne changerai pas de sentimens.

L'indignation donna aux sourcils gris du conseiller Gérondif la forme d'une parenthèse, et sa bouche prit la terrible expression d'un accent circonflexe.

Digitized by Google

— Je foulerai aux pieds votre chétif amoureux ! s'écria-t-il ; je le taillerai en pièces ! malheur à votre bien-aimé !

— Arrache-moi donc aussi le cœur, homme sanguinaire ! répondit la jeune fille, car ne lui survivrai pas ; je me précipiterai du haut de cette fenêtre.

Le tuteur regarda en frissonnant par la fenêtre, qui s'élevait de six pieds environ au-dessus du sol, où les couches de tulipes présentaient un lit moelleux, puis il sortit éperdu. Il voulait condamner à mort le bonhomme de pain d'épices, et l'exterminer en présence d'Exotique pour détruire le sortilége; mais Col-de-Chemise l'en détourna.

— Gardez-vous-en bien, dit le voyageur ; une fois que votre pupille croirait son amant victime d'un meurtre, elle le pleurerait jusqu'à la fin de sa vie. Rendez-lui, au contraire, son bien-aimé. Elle ne tardera pas à reconnaître ce qu'il y a d'incomplet dans un sentiment sans réciprocité. Son imagination se fatiguera de fournir toujours sans rien recevoir. Elle en viendra d'elle-même à mépriser celui qu'elle adore aujourd'hui.

Mais le tuteur ne voulut pas se rendre à ces excellens conseils ; il déclara que c'était assez que sa pupille fût devenue folle sans qu'il devînt fou lui-même, et que ce malheur lui arriverait infailliblement s'il la voyait encore prendre des paillettes pour des yeux pleins d'une tendre expression. La marquise ne fut pas plus raisonnable.

— La petite n'a pas été sage, dit-elle, on ne peut lui rendre ses jouets dans le moment où elle a manqué à son tuteur. Le pain sec et le cabinet noir doivent triompher de son caractère indocile.

Col-de-Chemise et le baronnet commençaient à craindre sérieusement que la cure de la jeune fille ne fût impossible par la faute des parens. Ils s'en allèrent dans la campagne pour tâcher de combiner un plan profond, et fumèrent une énorme quantité de cigarres de la Havane sans pouvoir rien imaginer.

Cependant Exotique, enfermée dans sa chambre, souffrait les vraies douleurs d'une amante emprisonnée, les tourmens exacts décrits dans les romans, et déclara provisoirement qu'elle se laisserait mourir de faim. Elle refusa en effet de prendre aucune nourriture, malgré les cris de toute la famille, et pendant deux jours elle se soutint seulement avec quelques friandises égarées dans ses tiroirs, car elle ne voulait pas mourir tout de suite, afin de laisser à son fiancé le temps de voler à son secours. Le troisième jour, voyant que son amant ne paraissait pas, qu'il n'escaladait aucune fenêtre,

Digitized by Google

et ne chantait pas même la nuit dans le jardin en s'accompagnant d'une mandoline, elle tomba dans un profond désespoir.

— Hélas! pensait-elle, ils l'auront sans doute jeté comme moi dans un sombre cachot! Peut-être la douleur d'être séparé de sa bien-aimée.....

Ses lèvres refusèrent d'exprimer cette crainte terrible; l'horreur s'empara d'elle quand elle se vit habillée d'une robe rose. Elle courut aussitôt à ses armoires pour se livrer avec enthousiasme aux soins que demande une toilette de grand deuil. Le noir donnait à sa pâleur un éclat plus brillant et à ses yeux un feu étrange. On eût cru voir une statue d'albâtre éclairée par une flamme intérieure. Frappée elle-même de son aspect sinistre, cette aimable fille s'adressa ainsi la parole à elle-même :

— Pauvre Exotique! te voilà donc semblable à un fantôme, par excès d'amour et de douleur! Qu'est devenue cette fraîcheur que le baronnet Sycomore comparait au velouté de la pêche? Mais que m'importe ma beauté? Ne vais-je pas mourir? Oui, j'y suis résolue. Tuteur cruel, mère inflexible, vous me pleurerez bientôt. En vain vous soulèverez le linceul qui voilera mon visage, pour y chercher un reste de vie. En vain vous appellerez votre Exotique : il sera trop tard, elle ne répondra plus à vos cris!

La jeune fille se mit au lit, exténuée par les larmes et le manque de nourriture, car le lecteur ne doit pas s'y tromper, son désespoir était sérieux et son dessein de mourir n'était point un badinage.

Nous avons à consigner ici une particularité singulière sur les piqûres des mouches de Tielbourg. Le venin de ces insectes suspendait sa maligne influence pendant les heures du repos, et la nature reprenant alors le dessus, l'imagination n'enfantait plus que des images puisées dans la vie positive; par une opération contraire aux phénomènes ordinaires du sommeil, les illusions et le fantastique cédaient alors la place à la réalité. Ainsi la marquise rêvait souvent qu'elle avait quarante-cinq ans, et que sa fille était bonne à marier. La médecine et les régimes furent impuissans contre cet affreux cauchemar.

Après la triste allocution qu'Exotique avait prononcée, notre héroïne s'endormit, et voyagea aussitôt dans le monde imaginaire des songes. Elle n'y trouva point son fiancé; mais le baronnet Sycomore qui lui présentait son frais et rond visage en lui disant qu'il l'aimait de tout son cœur. Elle acceptait sa fortune et sa main. Elle s'adon-

Digitized by Google

nait, pour lui plaire, aux soins du ménage; elle descendait jusqu'à faire elle-même de la pâtisserie, et le baronnet l'interrompait dans cette occupation pour lui appliquer sur la joue un gros baiser conjugal. Exotique s'éveilla un peu honteuse de ce rêve prosaïque, et la clarté du soleil naissant ayant frappé ses yeux, le fiancé de pâte cuite reprit sur-le-champ ses droits.

Pendant ce temps-là tout le monde raisonnait dans Tielbourg sur l'aventure du bonhomme de pain d'épices, et il se consommait à ce sujet une prodigieuse quantité de sottises avec la bière et le tabac. Les uns inscrivaient cet évènement parmi les preuves incontestables de l'existence de la magie; d'autres pensaient que le fiancé était l'ouvrage d'un Prométhée moderne qui avait su communiquer à sa création l'étincelle de sa propre vie. Quelques jeunes filles regardaient leurs valseurs avec défiance, craignant qu'ils ne fussent des automates trompeurs, et les esprits impressionnables poussaient l'exagération jusqu'à dire que les réunions du monde fourmillaient de bons hommes de pain d'épices qui n'avaient d'humain que le vernis extérieur.

Les mères de famille de Tielbourg firent un cri unanime pour déclarer que le morceau de pâte sucrée était un homme véritable, et que le conseiller Gérondif avait le plus grand tort de vouloir qu'un fiancé sût exprimer des idées, comme si cela était nécessaire pour être un époux sortable. Le président Abat-Jour disait que le tuteur d'Exotique se montrait bien exigeant et bien dédaigneux, et que lui s'estimerait heureux de trouver des partis aussi convenables pour ses filles.

Une députation des amis du conseiller vint le trouver et lui représenta que cette affaire causait un scandale déplorable, que le plus sage était de marier la demoiselle à celui qu'elle aimait, sans quoi elle courait le risque de rester fille toute sa vie. La nourrice accourut dans le même instant pour annoncer qu'Exotique n'avait pris aucun aliment depuis trois jours, et qu'elle se mourait d'inanition. M. Gérondif céda enfin. Il permit à ses amis d'annoncer le mariage prochain, et porta lui-même à sa pupille un potage accompagné d'un pardon absolu.

Quelques jours après, Exotique, ivre de joie et parée du bouquet de fleurs d'oranger, fut unie à son amant dans la chapelle d'un château que la marquise possédait aux environs de Tielbourg. On n'invita personne pour la cérémonie; mais Col-de-Chemise et le baronnet Sycomore furent priés à dîner pour le soir. La belle mariée s'avança

Digitized by Google

au-devant de ses anciens amis avec un air plein de bienveillance et de douceur :

— Venez, leur dit-elle, que je vous présente à mon mari. Je veux qu'il vous aime comme je le fais, et que notre maison vous soit ouverte.

Elle conduisit alors les deux jeunes gens auprès de l'époux qui était posé nonchalamment sur le coussin d'un canapé; mais le baronnet tira de sa poche une fiole de l'eau *d'Ironie* dont il jeta quelques gouttes sur le personnage inanimé. De son côté Col-de-Chemise fit un rire sardonique, et se courbant devant le bonhomme, il lui appliqua son pouce sur le visage, de manière à lui aplatir totalement le nez.

— Ceci! dit-il, c'est votre mari, mademoiselle? oh! vous plaisantez sans doute; ce n'est qu'un pantin, et je vais vous le prouver.

Le voyageur cassa le plumet de pain d'épices qui s'élevait sur la tête du bonhomme et le mangea. Le prestige s'évanouit aussitôt, et le bandeau tomba des yeux d'Exotique; elle demeura un moment stupéfaite en reconnaissant sa fatale erreur. Un coup d'œil lui suffit pour sentir la différence qui existait entre son ridicule amoureux et le sensible, l'aimable Sycomore de Sympathie; mais elle dissimula sa honte et se retira dans son appartement avec son époux. Les deux jeunes étrangers reçurent, au bout d'un instant, un billet de la main d'Exotique dans lequel la mariée les priait de quitter le château, en leur disant qu'elle ne pouvait plus se permettre de les revoir après la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard de son mari. Ce fut seulement lorsqu'elle se trouva en face de son tuteur et de la marquise, qu'elle donna carrière à ses larmes et à ses reproches.

— C'est un grand malheur pour une fille, dit-elle au conseiller Gérondif, que de n'avoir plus de père et de n'être pas dirigée avec cette intelligence que l'affection du sang peut seule donner; je l'ai appris à mes dépens. Vous m'avez perdue, monsieur; vous avez empoisonné ma vie pour toujours. Me voici la femme d'un être nul et méprisable, et ne venez pas me dire que c'est moi qui l'ai voulu; ne venez pas me rappeler tout ce que j'ai fait pour obtenir votre consentement. Vous n'avez point d'excuses; vous n'étiez pas digne d'avoir une pupille, puisque vous n'avez pas su l'élever ni veiller à son bonheur.

Exotique se tourna ensuite vers sa mère et fixa sur elle un regard si pénétrant qu'il porta la persuasion dans l'esprit de la marquise en dépit des mouches et de leur influence :

Digitized by Google

— Et vous, madame, poursuivit la jeune fille, je vous souhaite, pour votre repos, de ne pas mieux comprendre la responsabilité terrible qui pèse sur votre tête, que vous n'avez compris mes chagrins dont vous seule étiez la cause. Mon ridicule amour n'était que la conséquence de vos erreurs. Comment, lorsque vous m'avez vue jeter mon cœur au premier venu, n'avez-vous pas eu assez de jugement pour reconnaître que la nature m'égarait? J'en conviens, j'ai agi comme un enfant aveugle; je me suis donnée à un sot, à un personnage indigne de moi; j'ai cédé sans réflexion au besoin d'ouvrir mon ame à des impressions nouvelles, et, quand mes sentimens ont débordé comme un torrent, le premier objet qui a frappé mes yeux les a recueillis. J'ai montré, je l'avoue, une rare obstination, une résistance opiniâtre à vos volontés; mais comment n'avez-vous pas vu que mon imagination seule était amoureuse, obstinée, résolue à mourir; que je m'étais enflammée pour des vertus et un mérite chimériques? N'étiez-vous pas ma mère? n'était-ce pas à vous de me diriger, de m'expliquer mes propres sensations? n'avez-vous pas eu vingt ans comme moi? ne saviez-vous point qu'à cet âge une fille a besoin d'une main amie pour guider ses premiers pas dans cette vie nouvelle que lui font ses passions naissantes? Vous m'avez abandonnée à moi-même au milieu des précipices, et vous m'avez poussée dans un abîme au lieu de me retenir. Ah! puisse le ciel frapper de stérilité les femmes semblables à vous!

Un éclair de raison frappa les yeux de la marquise et lui permit de mesurer l'étendue de ses fautes et le malheur de sa fille; mais elle s'imagina aussitôt, avec cet empressement commun à toutes les mères, qu'Exotique pouvait trouver un dédommagement à ses infortunes dans le redoublement de l'affection maternelle :

— Mon enfant, ma fille, mon Exotique chérie! s'écria-t-elle; je suis bien coupable envers toi. Je reconnais mes torts, mais tout n'est pas encore perdu. Tu as épousé un sot; le bonheur qui peut nous venir par le mariage, tu ne le connaîtras pas, mais il te reste encore une mère, une mère tendre et dévouée qui te consolera, qui passera ses jours désormais à écouter tes confidences, à partager tes chagrins. Le ciel m'est témoin que je croyais te rendre heureuse en cédant à tes désirs.

— Madame, reprit Exotique avec sévérité, votre tendresse, vos conseils et votre secours m'arrivent trop tard : je n'en ai plus besoin. Mon malheur est complet et achevé; c'est à présent que je dois ensevelir mes chagrins dans mon cœur, et j'en aurai le courage.

Digitized by Google

— Mais, dit le tuteur, nous pouvons encore solliciter un divorce. J'ai des amis puissans; le prince nous protégera; on ne vous condamnera point à vivre éternellement avec ce vil objet qui n'a d'humain que la forme. Vous obtiendrez du moins une séparation de corps.

— Non! s'écria Exotique, c'est assez de bruit et de scandale; puisque j'ai voulu ce mariage, sachons nous résigner. Il n'y a rien à gagner avec les éclats dans ce monde où nous sommes tous ennemis les uns des autres. Je serai malheureuse, mais je vivrai en bonne intelligence avec mon époux. Je veux qu'on lui accorde autant de considération qu'à moi-même, et je ferai en sorte, par ma conduite, que son peu de mérite ne m'expose ni à la médisance, ni aux importunités de la galanterie.

On s'étonnera peut-être de voir prendre ainsi au sérieux l'union d'une jeune fille avec un bonhomme de pain d'épices; mais nous dirons que dans le pays de Tielbourg les lois étaient empreintes d'une rigueur extrême en tout ce qui touchait aux liens du mariage. Ces lois poussaient le respect pour cette institution jusqu'à une exagération approchant de la folie. Il n'y avait pas de méchanceté, de sottise ni d'abjection, qui pût entraîner la déchéance des droits d'époux. Les jeunes filles une fois mariées ne devaient plus espérer de briser leurs chaînes, quand même elles auraient découvert et prouvé, dès le soir des noces, que leur mari était un automate, un polichinelle, ou même une bête féroce; aussi, malgré la pénible condition de notre héroïne, il y avait à Tielbourg tant de ménages malheureux, que la moitié des femmes auraient encore échangé bien volontiers leurs époux de chair et d'os contre le semblant de mari avec lequel Exotique allait passer ses jours.

Une fois qu'elle eut soulagé son cœur par les justes reproches qu'on vient de lire, notre héroïne renferma en elle-même le reste de ses douleurs. Elle vécut le mieux qu'elle put avec son triste mari, et ne souffrit jamais qu'on parlât mal de lui. Les jeunes gens de la ville se mirent dans l'esprit qu'une si jolie personne chercherait bientôt un adoucissement à son infortune en prenant des amans; mais Exotique se montra aussi sage qu'elle était malheureuse, et le baronnet Sycomore lui-même, pour qui elle avait plus que de l'estime, ne put jamais réussir à l'écarter de ses devoirs. Dans son dépit, cet aimable jeune homme entreprit un long voyage en France, où d'autres belles aussi mal mariées qu'Exotique le consolèrent des rigueurs de sa maîtresse. L'étranger Col-de-Chemise lui tint

Digitized by Google

compagnie et poursuivit ensuite ses excursions et son rôle d'observateur.

On trouve dans les notes recueillies par le voyageur mystérieux une foule de documens précieux sur le pays de Tielbourg, et des anecdotes nombreuses relatives aux divers accidens causés par la piqûre des mouches fourchues. Nous en avons pris connaissance, et nous avons remarqué plusieurs exemples de l'engouement des jeunes filles mal dirigées pour divers simulacres d'hommes que leurs idées romanesques transformaient en personnages de mérite. Il arriva presque toujours que ces demoiselles, n'ayant pas un caractère aussi beau ni des sentimens aussi élevés que ceux d'Exotique, ne montrèrent ni sa patience ni ses vertus après leur mariage. Elles reconnurent leurs méprises et le mauvais placement de leurs affections; les séductions de la jeunesse galante ne les trouvèrent pas inébranlables comme notre héroïne : elles succombèrent hélas! et bien souvent un amant de croquet supplanta un mari de pain d'épices.

Le lecteur sensible doit les plaindre et non les condamner.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

ANDRÉ VÉSALE.

(1514 — 1564.)

SECONDE PARTIE.[1]

A peine le traité *de Humani corporis fabricâ* eut-il paru, qu'il attira sur Vésale les plus violentes critiques; à Rome, Bartholomeo Eustachi tonnait contre lui, tandis que Marpurghi, professeur dans la même ville, ne craignait pas de le calomnier. Mais ce fut moins en Italie qu'en France que l'orage qui le menaçait se grossit. Jacques Dubois, ce *Jacobus Sylvius* dont Vésale avait été l'élève de prédilection à Paris, devint son ennemi le plus acharné, sitôt que son grand ouvrage fut connu.

A part le culte fanatique qu'il rendait à Galien, Sylvius était un anatomiste savant et très recommandable. Il a illustré sa carrière par plusieurs belles découvertes dont le nombre eût sans doute été plus grand, si la pénétration naturelle de son esprit n'eût pas été offusquée par cette fatale idée que, Galien étant infaillible, on devait fermer les yeux sur les phénomènes de la nature que le médecin de Pergame n'avait pas reconnus et signalés.

Ce genre d'aveuglement qui, sous d'autres formes, se reproduit dans tous

(1) Voyez la livraison du 5 janvier 1840.

Digitized by Google

les siècles, se combina dans l'esprit de Sylvius avec l'idée que ce petit Vésale, qu'il avait enseigné dans son école, était l'anatomiste dont l'ouvrage, en portant atteinte à l'infaillibilité de Galien, allait ruiner peut-être l'autorité que s'étaient acquise les professeurs qui suivaient ses doctrines.

Sylvius ne put supporter tranquillement cette double injure qu'il s'appliqua directement, et l'on peut dire qu'elle le rendit fou dans cette occasion. Cependant Vésale, dont la célébrité allait toujours croissant, ne cessa pas de montrer du respect pour le vieux professeur dont il appréciait les talens, et envers lequel il conservait une sincère reconnaissance. Cependant les leçons que Vésale continuait de donner à Padoue, à Bologne et à Pise, contribuèrent à augmenter l'éclat de son nom, ainsi que l'importance de son livre. Ce succès parvint jusqu'aux oreilles du vieux professeur parisien qui, ne pouvant plus contenir le dépit et la colère qu'il en ressentit, écrivit une espèce de traité intitulé : *Sylvius* VESANI *calumnias depulsandus* (Sylvius contre les calomnies d'un insensé), jouant avec aussi peu de dignité que de goût sur les mots *Vesalius* et *vesanus*. Dans cette défense de Galien contre les attaques de Vésale, le vieux professeur y traite son ancien élève d'ignorant, d'orgueilleux, de calomniateur, d'impie, de transfuge, et termine par le signaler comme un monstre d'ignorance dont l'haleine impure empoisonne l'Europe. Enfin, dans son égarement, le pauvre Sylvius, se voyant forcé par l'évidence des faits de reconnaître que quelques descriptions de Galien ne sont pas conformes à ce que présente la nature, se décide, pour sauver l'honneur de son oracle, à dire « que, dans le siècle de Trajan et de Septime Sévère, les hommes étaient autrement organisés que de son temps. »

Malgré la fureur aveugle et l'absurdité qui se révélaient dans ces critiques, le nom et l'autorité de Sylvius étaient tels cependant que son écrit fit élever des doutes sur l'exactitude des assertions de Vésale. Le bruit de cette dispute se répandit en Europe, il parvint même jusqu'à la cour de Charles-Quint où il fut décidé que l'on ferait une enquête et, au besoin, une censure du livre de Vésale.

Dès que Vésale, après la réception de cette nouvelle, se vit forcé de se rendre à la cour, il se sentit profondément blessé. On dit que dans les premiers momens de sa colère il jeta plusieurs ouvrages manuscrits au feu : un livre de formules de médicamens, une comparaison des travaux des médecins arabes avec ceux de Galien, un nombre considérable d'observations sur les divers ouvrages de Galien, et, ce qui peut-être est plus regrettable encore, l'exemplaire des œuvres de ce médecin, sur les marges duquel il consignait ce qu'il observait journellement de nouveau en disséquant. Plus tard, et lorsque sa colère fut passée, il regretta la perte de ces ouvrages qu'il s'efforça vainement de réparer.

Cependant, l'orage que Sylvius avait amoncelé sur la tête de Vésale se dissipa peu à peu, et le grand anatomiste, après avoir été employé comme médecin-chirurgien dans les armées de Charles-Quint, finit par être appelé à

Digitized by Google

la cour de ce prince, où il exerça la médecine pendant long-temps, à la grande satisfaction de la noblesse espagnole.

D'après plusieurs passages de ses écrits, et si l'on considère surtout l'infériorité des ouvrages qu'il a produits depuis son séjour en Espagne, on peut présumer que les efforts d'intelligence et de travail que fit Vésale, depuis son adolescence jusqu'à l'année 1542, où il publia ses sept livres sur la structure du corps humain, déterminent l'apogée de sa carrière de savant. A compter de 1545 à 1546, on le trouve presque exclusivement occupé à remplir les devoirs de son emploi à la cour, et vivant dans l'alternative incessante de la jalousie que lui portaient les médecins espagnols, et de l'admiration que lui témoignaient les courtisans de Charles-Quint. De fait, il ne se livrait presque plus aux études anatomiques; la dissection des corps humains n'était pas permise en Espagne, et toutes les ressources scientifiques lui manquaient. Lui-même nous apprend, dans l'*Examen des Observations de Fallope*, qu'il n'avait ni le lieu, ni les instrumens nécessaires à la poursuite de ce genre d'études. Aussi, on ne doit pas s'étonner si tous les écrits qu'il a composés en Espagne se ressentent de ce dénuement et plus encore du défaut de cette activité d'esprit qui se ranime si difficilement une fois qu'on l'a laissée se ralentir.

Telle était, en effet, la disposition où se trouvait Vésale lorsque, dans les loisirs de sa vie à la cour, il rédigeait un ouvrage dont le volume ainsi que la nouveauté eussent été assez importans pour doubler sa gloire, si ce dernier écrit eût eu un mérite égal à celui du premier. Mais la *Grande Chirurgie* ne répond pas à ce que l'on avait droit d'attendre de celui qui a fondé la science de l'anatomie en Europe, et bien que Vésale ait plus d'une fois rempli les fonctions de chirurgien dans les armées de Charles-Quint, néanmoins les habitudes de son esprit et de sa main étaient avant tout celles d'un savant qui cherche et étudie, et il manquait un peu de cette sûreté de coup d'œil et de scalpel qui constitue l'opérateur habile.

Cette dernière gloire était réservée à un homme dont le nom n'est pas moins grand que celui de Vésale, à Ambroise Paré, qui a fondé la chirurgie moderne, de même que Vésale a jeté les bases de l'étude expérimentale de l'anatomie (1).

(1) Ambroise Paré, né à Laval en 1509, mort à Paris en 1590. Il fut successivement premier chirurgien de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III. Cet homme extrêmement habile a fait, pour remettre la chirurgie en honneur, des efforts de la même nature que ceux d'André Vésale pour restaurer la science de l'anatomie. A. Paré devint un praticien consommé par la réflexion et l'expérience. En plusieurs occasions, et particulièrement à Metz, ville dans laquelle il se trouva enfermé avec l'armée française, lorsque celle de Charles-Quint en faisait le siége, il donna la preuve de ses grands talens et de son noble courage.

Quant aux améliorations positives qu'il apporta dans l'art de la chirurgie, on lui doit la substitution de la ligature des artères à la cautérisation dont on avait fait jusqu'alors usage pour arrêter l'hémorragie après les amputations des membres; il

Digitized by Google

Depuis la publication du grand ouvrage de Vésale, les études anatomiques avaient pris un élan extraordinaire en Italie, et parmi les élèves que ce grand maître y avait formés, Gabriel Fallope, né à Modène en 1523, fut celui qui jeta le plus d'éclat. S'il était possible d'oublier un instant l'immense service que Vésale rendit à la science, en l'affranchissant de l'autorité pesante de Galien, pour ne la plus faire dépendre que de l'observation scrupuleuse de la nature, et si l'on considérait les expériences du maître en les comparant avec celles de l'élève, peut-être trouverait-on que G. Fallope a apporté dans ses travaux une sagacité, une pénétration, une délicatesse prudente, et une habileté dans ses recherches, qui, comme anatomiste au moins, le rendent supérieur à Vésale.

D'ailleurs, depuis que ce dernier était médecin à la cour de Madrid, l'impulsion qu'il avait donnée à la science en Italie s'était accrue en force et en vitesse. G. Fallope, après treize ans de professorat à Ferrare, toujours pénétré d'admiration pour son maître, crut cependant devoir faire sur ses ouvrages ce que Vésale avait fait sur ceux de Galien, et, en véritable savant élevé à ne s'en fier qu'à l'expérience, il publia en 1561 ses *Observations anatomiques*, dans lesquelles, tout en exposant ses propres découvertes, il signala avec le plus grand respect les erreurs et les omissions commises par son illustre maître. Cet ouvrage, extrêmement remarquable, fut lu avec avidité de son temps, et il est devenu le complément indispensable du grand travail de Vésale. Ces deux livres renferment l'exposition entière de l'état de la science anatomique pendant le XVIe siècle.

Les observations de G. Fallope furent lues attentivement par Vésale, qui de la cour de Madrid, et dans cette disposition d'esprit que j'ai fait connaître, fit une réponse à son élève dans la même année 1561.

Cette apologie est faible; il était difficile qu'il en fût autrement, puisque depuis plusieurs années, non-seulement Vésale était resté en arrière du mouvement scientifique qu'il avait imprimé, mais qu'il était dépourvu, à Madrid, de toutes les ressources qui eussent pu l'aider à se remettre au niveau des connaissances nouvellement acquises par G. Fallope et les jeunes anatomistes qu'il avait formés. Il y a quelque chose de triste et de touchant dans l'espèce d'exil où végétait cette belle intelligence de Vésale, au milieu de la cour de Philippe II. « J'espère cependant, dit-il en terminant son *Examen*, adressé à Fallope lui-même, s'il se présente quelque occasion favorable de faire des dissections (ce qui est douteux, puisque je n'ai même pas pu me procurer ici une tête osseuse); j'espère, dis-je, repasser la structure de l'homme en entier, et

posa les véritables règles à suivre dans le traitement des fractures compliquées de plaies, de telle sorte qu'ayant eu lui-même la jambe brisée d'un coup de pied de cheval, il dirigea le traitement avec une habileté qui, de l'aveu des hommes de l'art, ne pouvait être surpassée. C'est encore à lui que l'on doit la pratique du débridement des blessures. Il a d'ailleurs donné sur une foule d'opérations des préceptes qui n'ont point vieilli. Ses œuvres, dédiées à Charles IX, ont été publiées en 1573.

Digitized by Google

revoir tout mon livre. » — « Ego interim, et si nulla hic (ubi ne calvariam « quidem commodè nancisci possim), ad dissectionem aggrediendam incidere « potest occasio, opportunitate tamen aliquâ, verum illum nostrum humani « corporis librum, hominemve ipsum, adhuc aliquando me perlustraturum « spero. »

Quoi qu'il en soit, Vésale attachait une grande importance à cette apologie. Il en confia le manuscrit à Paul Tiepolo, alors ambassadeur de la république de Venise auprès du roi d'Espagne, pour que ce personnage le remît à G. Fallope en passant à Padoue. Mais, retenu par la guerre, Tiepolo ne put quitter l'Espagne que l'année suivante, en 1562, et, à son arrivée à Venise, ayant appris la mort récente de Fallope, il garda le manuscrit sans le faire connaître.

Cet accident jeta de la tristesse dans l'esprit de Vésale. De fier qu'il avait été si long-temps d'avoir eu Fallope pour disciple, il en vint à lui faire un crime de ses observations sur son livre. Il lui reprocha de ce qu'après avoir été son meilleur auditeur à Padoue, celui en qui il avait mis le plus de confiance, c'était lui précisément qui le tuait, qui l'égorgeait avec les propres armes qu'il lui avait fournies. Triste et si fréquent exemple de la mésintelligence presque inévitable qui sépare les générations qui commencent de celles qui finissent! Vésale avait été renié par son maître Sylvius, et Vésale reniait presque son disciple Fallope.

Mais ce n'était pas encore le dernier et le plus grand chagrin que cet anatomiste célèbre dût éprouver. Depuis l'abdication de Charles-Quint, en 1555, Vésale avait continué de vivre à la cour de Philippe II. Une cure heureuse, faite à l'occasion d'une contusion que le fils du roi reçut à la tête, avait contribué à augmenter singulièrement la réputation d'habile médecin-chirurgien dont Vésale jouissait à la cour d'Espagne, et, en dépit des manœuvres de ses confrères espagnols, les grands ne voulaient être traités dans leurs maladies que par le médecin étranger.

Long-temps il fut heureux dans ses prévisions et dans ses cures; on en raconte même des résultats surprenans. Mais le sort ou son art le trahirent enfin, et il paya cher son erreur. Il soignait un Espagnol de haute qualité dont il paraît que la maladie, quoique inconnue, avait été jugée incurable. Voyant le patient près de mourir, et n'ayant pu deviner la cause véritable de son mal, Vésale pria instamment les amis et les parens du malade de lui accorder la permission d'en faire l'autopsie après la mort. Elle lui fut donnée, en effet, et lorsque le seigneur parut avoir rendu l'ame, notre anatomiste commença son opération. Mais à peine le cœur était-il à découvert, qu'on le vit battre et palpiter. A l'instant même, les parens, les amis du défunt accusèrent Vésale tout à la fois d'homicide devant les juges, et d'impiété devant le tribunal de la sainte inquisition.

Vésale, le savant anatomiste Vésale, ne pouvait prétexter cause d'ignorance, en sorte que l'inquisition, le déclarant coupable, le condamna au dernier supplice.

Digitized by Google

Chose remarquable pour l'histoire de cette étrange institution, ni l'autorité, ni les prières mêmes du roi Philippe II ne purent faire réussir ce prince à conserver près de lui son André Vésale, auquel il était attaché depuis vingt ans, et ce ne fut que par une grace spéciale accordée aux instances de Philippe et de toute la cour, par le tribunal de l'inquisition, que l'on commua la peine de mort en un exil et un pélerinage à Jérusalem pour expier le prétendu homicide.

C'est en 1564 qu'eut lieu cet accident, et qu'André Vésale, exilé d'Espagne, s'embarqua pour Venise. Malgré tout ce qu'il y avait de si pénible pour lui dans cette étrange aventure, l'un des premiers soins du savant, en arrivant dans cette ville, fut de se mettre à la recherche du manuscrit de son *Examen des Observations de Fallope*, qu'il avait confié à P. Tiepolo, et il ne continua son voyage qu'après avoir fait imprimer son manuscrit aussitôt qu'il l'eut en sa possession.

Après avoir publié cette espèce de testament scientifique, André Vésale profita d'une occasion que lui offrit J. Malatesta de Rimini de s'embarquer avec le général des troupes de la sérénissime république, pour se rendre à l'île de Chypre, et de là à Jérusalem. La traversée fut heureuse; arrivé dans cette dernière ville, Vésale y reçut du sénat vénitien l'offre de la chaire d'anatomie à Padoue, vacante par la mort de G. Fallope.

Il avait donc expié son prétendu crime; il allait retourner à Venise où, plus favorablement placé qu'en Espagne, il aurait pu, âgé de cinquante ans seulement, se livrer de nouveau à la science. Il quitte Jérusalem et s'embarque pour l'Italie, lorsque, poussé par les vents contraires, il fait naufrage sur les côtes de l'île de Zanthe. Peu s'en est fallu que cet évènement ne soit resté complètement inconnu. Parti pour Venise au mois de mai 1564, il fut jeté à la côte de l'île dans le mois d'octobre de cette même année, et là il mourut misérablement dans un lieu solitaire, et privé de tout secours. Son corps même serait sans doute devenu la pâture des animaux si, par un hasard singulier, un orfèvre qui le connaissait, n'eût aperçu son cadavre et ne lui eût fait donner la sépulture dans une chapelle dédiée à la Vierge, en y plaçant cette inscription :

Andreæ Vesalii Bruxellensis tumulus,
Qui obiit idibus octobris,
Anno 1564,
Ætatis vero suæ quinquagesimo,
Quum Hierosolymis rediisset.

Le récit de cet évènement, qui a été fait du temps de Vésale, dépourvu des détails qui pourraient l'éclaircir, n'est pas plus étendu que celui que j'en ai donné moi-même.

Au surplus, je n'insisterai pas davantage sur cette fin étrange d'André Vésale, de même qu'il n'entre pas dans mes intentions de citer une ou deux aventures tout à la fois sinistres et romanesques qu'on lui attribue comme à tous

Digitized by Google

les anatomistes et les peintres fameux. Je n'ai cru devoir rapporter de sa vie que les circonstances qui se rattachent immédiatement aux progrès de ses facultés et à l'avancement de la science.

Il ne reste donc plus maintenant qu'à déterminer les points de départ et d'arrivée de ce grand anatomiste, afin d'apprécier ses travaux à leur juste valeur.

Vésale fut porté par un instinct puissant à la recherche des connaissances anatomiques prises abstraitement. Cependant, de très bonne heure aussi, la science d'érudition qu'il avait acquise dans les livres donna une direction plus importante à ses études, de telle sorte que, frappé presque aussitôt de la disjonction fâcheuse de la médecine et de l'anatomie, ce savant fit, dès son adolescence, des efforts extraordinaires, on peut le dire, pour perfectionner la connaissance de la structure du corps humain; cette science lui avait paru devoir être le véritable fondement de l'art de guérir. Telle avait été dans les temps antérieurs l'opinion d'Hippocrate, de Galien et de quelques médecins arabes des IXe et Xe siècles, opinion que des défauts inhérens à la nature humaine, l'ignorance, la superstition et le charlatanisme ont fréquemment pervertie.

Sous le rapport purement technique, le grand effort de Vésale fut d'obéir religieusement à la disposition naturelle qui le porta tout jeune à l'observation de la nature, sans toutefois qu'il se dispensât d'étudier avec respect et confiance les auteurs de l'antiquité. Son mérite particulier est de s'être défié de lui-même jusqu'à ce qu'il eût acquis la connaissance de ce qui avait été découvert avant lui; de ne s'être laissé aller à critiquer et à reprendre ses savans prédécesseurs, que lorsque l'évidence des faits, produite par la multiplicité des expériences, lui eut fait une loi rigoureuse de séparer le vrai du faux dans les auteurs célèbres; de ne pas craindre, enfin, après avoir prouvé matériellement que Galien avait fait la plupart de ses expériences sur des animaux, de dire qu'il était indispensable de refondre en entier la science de l'anatomie de l'homme, et de ne s'en fier absolument qu'à l'expérience pour l'énoncé des faits et la description des parties du corps humain.

Cette méthode expérimentale, ébauchée par Galien, renouvelée par Mondini, n'a, en effet, été rigoureusement mise en pratique que par Vésale; aussi cette idée seule, quand bien même elle n'eût pas été développée avec tant de bonheur par le médecin de Charles-Quint, suffirait-elle pour lui assurer une place éminente parmi ceux qui ont cultivé la science de l'anatomie.

Mais plus heureux que Descartes, fondateur d'une méthode excellente dont il fut le premier à s'écarter, Vésale, jusqu'au moment de la publication de son grand ouvrage, devint chaque jour plus sévère envers lui-même comme envers les autres, sur l'admission des faits destinés à être présentés comme avérés. Il y a sans doute dans son livre des omissions, des erreurs et des fautes; mais on n'y trouve rien qui ressemble à une illusion par laquelle il eût été séduit, et encore moins à un mensonge. Au contraire, Vésale, averti par l'exemple

Digitized by Google

de Galien, ordinairement porté à deviner les dispositions du corps humain d'après celles des animaux, se garantit constamment des séductions que présente l'analogie, et ne dicta jamais ses descriptions sans avoir au même instant la nature devant les yeux.

Depuis trois cents ans que cette méthode a été adoptée, ceux qui la suivent aujourd'hui, je dirai presque machinalement, s'étonneront que l'idée n'en soit pas venue plus tôt; peut-être même trouveront-ils étrange que l'on en vante si fastueusement la découverte. Mais qu'ils sachent que les pensées les plus vraies, les plus fertiles en grands résultats, ne germent ordinairement dans l'esprit des hommes que par la puissance de l'intuition à l'origine des sciences, ou par la force du raisonnement quand les sciences ont déjà été élaborées depuis long-temps. Aussi peut-on reconnaître que les hommes tels qu'Hippocrate, Aristote, Galien ou Vésale, chacun relativement au temps où il a vécu, ont étudié avec une ardeur extrême les systèmes et les écrits des philosophes et des médecins fameux qui les avaient précédés. Ils s'étaient aperçu qu'il n'y a qu'un certain nombre de vérités fondamentales que l'homme sent, dont il porte le germe en lui-même, et qu'il devine plutôt qu'il ne les démontre; que le mode synthétique d'observation à l'aide duquel l'esprit passe de l'ensemble aux détails, moins satisfaisant peut-être pour la vanité du savant, est généralement plus avantageux à la science; ils savaient, ces grands hommes, que la connaissance des vérités qu'il nous est donné de pressentir ne résulte, la plupart du temps, que de l'observation des rapports mystérieux qui existent entre son être et l'ensemble des phénomènes ambians qui le pressent et l'électrisent; ils étaient persuadés, enfin, que la compréhension absolue nous est interdite, et qu'aussi éclairé que puisse le devenir un savant, il est toujours forcé de combler, par le secours du tâtonnement expérimental, le vide énorme que la science laisse toujours dans son esprit.

C'est, je n'en doute pas, ce sentiment si fort chez ceux plus pleins de respect pour la vérité que de complaisance pour eux-mêmes, qui poussa Vésale à se remettre au point de vue d'Hippocrate et de Galien, afin de se former une idée simple et nette de l'art qu'il désirait remettre en honneur. Admettant alors pour unique base de ses études ces idées d'enfant, si j'ose m'exprimer ainsi, qui ne naissent que chez les génies vigoureux, et que n'ont point encore embrouillées le travail stérile d'une foule d'esprits recherchés et sophistiques, Vésale fit table rase de tous les travaux alambiqués qui s'étaient succédés depuis Galien jusqu'à lui, et se fraya une carrière nouvelle où il put s'avancer dans toute sa force et sa liberté.

En effet, et tout ce qui précède le prouve, avant Hippocrate l'art médical, encore incertain, résidait épars dans les asclépions, dans les palestres et dans les écoles des philosophes anatomistes. Le médecin de Cos réunit ce que l'on n'avait pas encore pu joindre, et fonda ainsi le véritable art de guérir. Après lui l'art tomba, tendit à se diviser de nouveau, et les élémens de la médecine, l'empirisme, l'hygiène et la chirurgie, allèrent se réfugier au sein des sectes jalouses, qui se déprécièrent au lieu de se porter un mutuel secours.

Digitized by Google

Ce désordre plus ou moins grand, depuis le siècle de Périclès jusqu'aux empereurs romains, fut arrêté par le génie de Galien qui, imbu des connaissances acquises en Grèce et par l'école d'Alexandrie, eut cependant la prudence de ne pas mettre trop de confiance dans ces notions, et ramena au contraire l'art de guérir au grand principe d'unité établi par Hippocrate.

L'ordre se rétablit donc; mais, comme le fait observer Vésale dans la préface adressée à Charles-Quint, après l'invasion des barbares, les vrais principes de la médecine, ainsi que ceux de toutes les autres sciences, se pervertirent de nouveau, et les trois élémens constitutifs de cet art venant à se disjoindre et à s'isoler encore, on vit s'établir en Europe, pendant le moyen-âge et une partie de l'époque de la renaissance, cette foule de charlatans connus sous les noms de physiciens, de droguistes et de barbiers-chirurgiens.

Si, avec juste raison, on sait gré à Vésale d'avoir guéri les savans du XVIe siècle du culte extravagant qu'ils rendaient à Galien, le restaurateur de la science anatomique ne s'est pas rendu moins illustre en lisant, en méditant les livres du médecin de Pergame, avec assez de soin et de pénétration pour y avoir reconnu que l'esprit supérieur de Galien, comme celui d'Hippocrate, avait toujours cherché à maintenir l'unité dans la doctrine de la médecine, par la fusion des trois élémens qui composent cet art.

Ce grand principe frappa Vésale; aussi employa-t-il toutes les ressources de ses talens pour la rétablir en Europe, et si, comme anatomiste, on l'élève au premier rang, par cela seul qu'il a établi la méthode rigoureusement expérimentale dans la science, il ne s'est pas rendu moins recommandable aux yeux de la postérité, en cherchant à relever et à perfectionner la connaissance de la structure du corps humain, de manière à donner des bases plus fixes à l'art de la médecine. J'ajouterai même, quoique ses travaux dans cette partie de l'art aient été moins importans, que l'emploi et la préparation des médicamens ont été pour lui l'objet d'études fort sérieuses.

Il demeure donc clairement démontré que, vers le milieu du XVIe siècle, Vésale, combattant les mauvaises habitudes et les fausses doctrines adoptées alors par les hommes qui se mêlaient de guérir et d'enseigner la médecine ou la chirurgie, força le monde savant à se soumettre à l'expérience de la nature, et fit revivre l'idée de l'unité dans les trois élémens de la médecine, idée dont on s'était écarté en Europe depuis Galien.

Maintenant, il me reste à dire quelle fut précisément la portée des découvertes que Vésale fit en anatomie.

Dans l'ostéologie, outre la description plus précise et infiniment plus complète de toute cette portion du corps de l'homme dont on peut assez facilement saisir la forme et les rapports de position, Vésale contribua à la découverte des différens os plus délicats qui entrent dans la composition du système auditif, des fosses nasales, de la mâchoire, du sternum et du sacrum.

En myologie, la vérité la plus importante qu'il ait établie résulte de sa réfutation victorieuse de l'opinion de Galien sur la fibre musculaire. Le médecin antique faisait entrer les nerfs dans la composition des muscles;

Digitized by Google

Vésale démontra qu'ils ont une organisation qui leur est propre, puisque l'on détruit leur action en coupant les fibres transversalement, tandis qu'une section longitudinale ne fait pas cesser leurs fonctions. Puis, parmi les erreurs consacrées par Galien, il réfuta celle qui attribue à l'homme le panniculé charnu (muscle peaucier), organe dont l'homme présente en effet quelques rudimens vers la région du col et du menton, mais qui est uniquement propre aux animaux, sur tout le corps desquels il s'étend.

Ses découvertes en angéiologie, il faut l'avouer, furent à peu près nulles. Depuis Galien, les veines étaient considérées comme les premiers de tous les vaisseaux; elles passaient pour être les réservoirs du véritable sang, et à elles seules était attribuée la nutrition des différentes parties du corps. Vésale adopta cette opinion, et, selon lui, les artères ne sont que des canaux destinés à conduire les esprits vitaux du cœur dans toutes les parties du corps; il n'en traite qu'après les veines, et entre, à leur sujet, dans beaucoup moins de détails.

Vésale est même resté étranger à la découverte de la *petite circulation du sang* (1) qui ne commença à être connue que vers 1553, par le concours des recherches anatomiques de Servet, Eustache, Cannani, Colombus, Cesalpin, Sylvius et Fallope.

Il fut plus heureux dans l'étude de la splanchnologie. Le premier, il donna une description exacte de l'épiploon et du pylore; il rectifia des erreurs graves, avancées par Galien, sur le cæcum, fit bien connaître, pour la première fois, le médiastin et la plèvre, et donna des renseignemens précis sur la glande lacrymale.

Quant à la névrologie, cette partie des connaissances anatomiques si avancée aujourd'hui, comparativement à ce qu'elle était du temps de Vésale, mais si bornée, si vague encore, quand on juge de tout ce que l'on pourrait savoir par ce qu'évidemment on ignore, cette partie de la science anatomique est obscure et confuse dans le livre de Vésale. Ce qu'il en a dit de plus clair et de plus positif se rattache au nerf optique. Au surplus, comme la plupart des anatomistes de son siècle, Vésale, suivant les opinions de Galien, et ayant abandonné les doctrines péripatétiques, faisait dériver les nerfs du cerveau, au lieu de leur donner le cœur pour origine, comme l'avait enseigné Aristote: c'était le seul progrès réel que l'on eût fait depuis Galien.

Certes, il y a loin encore de là à la découverte de la circulation du sang, par Harvey en 1619, et, dans leur ensemble, les connaissances anatomiques de

(1) Voici comment le savant docteur Bourgery, auteur de l'*Anatomie de l'Homme*, s'exprime au sujet de la *grande* et de la *petite circulation du sang*: « L'ensemble des canaux circulatoires, artères, veines et vaisseaux lympathiques se décompose en deux systèmes particuliers : l'un qui appartient à toutes les parties du corps, et que l'on appelle *circulation générale*, ou *grande circulation*; l'autre borné à l'étendue des poumons que le sang traverse pour son oxigénation, et que l'on nomme *circulation pulmonaire*, ou *petite circulation*. (Tom. IV, pag. 1.) » — La découverte de cette dernière a conduit à l'autre.

Digitized by Google

Vésale, considérées isolément et en elles-mêmes, ne paraissent pas répondre à la haute réputation que ce savant s'est acquise. On peut même dire que son élève Fallope est réellement l'anatomiste le plus intelligent et le plus pénétrant de ce siècle; mais, il faut le répéter, la gloire de Vésale est établie sur les mêmes bases que celle de Descartes. Tous deux ont secoué le joug de la routine pour ne s'en fier qu'à l'expérience, et il faut même ajouter, à la louange du médecin-chirurgien, qu'il a toujours été plus fidèle à la méthode expérimentale qu'il avait donnée, que le philosophe. Car, si Vésale n'a pas fait beaucoup avancer la science, on ne peut lui reprocher de s'être jamais laissé aller aux fantaisies de son imagination; il a bien rempli sa tâche, il a donné pour guide à ses successeurs la nature et l'expérience, et il n'a jamais présenté comme vrai que ce qu'il avait vu.

Parmi les qualités secondaires qui le distinguent, on ne doit pas passer sous silence l'heureux emploi qu'il a fait du talent des artistes, ses contemporains, pour doubler en quelque sorte la conviction de ceux qu'il enseignait, en faisant concourir la perception des yeux avec les efforts de l'intelligence. Ce concert des arts graphiques avec la science est d'ailleurs une idée particulière à la race italienne, pendant le XVIe siècle; aussi les planches qui accompagnent le grand ouvrage de Vésale sur la structure du corps humain, font-elles de l'ensemble de ce beau livre un monument qui témoigne du zèle ardent avec lequel les savans et les artistes concouraient alors à la recherche de la vérité.

J'ai cherché dans les œuvres de Vésale tous les passages où j'espérais trouver quelques renseignemens sur ceux des artistes qui, en travaillant sous sa direction, se sont montrés si habiles à le servir. Mais le savant, qui, dans plus d'un endroit de ses livres, parle avec tant de sollicitude des gravures qu'il fit exécuter à Venise, n'a laissé aucune indication positive sur ceux à qui il en avait confié l'exécution. Quelques biographes ont avancé qu'il employa un peintre de l'école vénitienne, nommé Giovanni Stefano, sur lequel je n'ai pu trouver aucun renseignement, ni dans Lanzi ni dans Vasari. Mais un passage de ce dernier écrivain, tiré de la vie du Titien, donne le détail suivant, qui est curieux. « Parmi les élèves du Titien, dit Vasari, était un jeune Flamand, Jean de Calcar (Hans van Kalcker), auteur d'un nombre considérable de figures en grand et en petit, comme on peut le voir à Naples, où cet artiste vécut long-temps et où il est mort. C'est lui qui, à son éternelle gloire, a exécuté les dessins d'anatomie que fit graver, pour les joindre à son grand ouvrage, le très excellent André Vésale. »

L'application de l'art du dessin à la science de l'anatomie peut donc être mise au nombre des moyens très importans, quoique accessoires, que Vésale employa au perfectionnement de la science et de l'étude de l'anatomie; et si l'on considère que les premières planches d'essai qu'il publia à Venise, en 1539, représentaient les parties du corps humain affectées de maladies ou déformées par des blessures, on sera encore en droit d'attribuer à Vésale le

Digitized by Google

mérite d'avoir été l'un des premiers qui s'occupèrent méthodiquement de l'anatomie pathologique.

André Vésale a donc ramené l'étude et l'enseignement de la science de l'anatomie à l'inspection et à l'observation immédiate de la nature; il a appliqué ses plus puissans efforts au rétablissement de l'unité dans l'art de guérir en faisant concourir simultanément au même but la théorie médicale, l'hygiène et la chirurgie; il a consacré et rendu accessibles à tous ces deux grandes idées par la publication de son livre; et ce livre, aujourd'hui même encore, peut être consulté non sans fruit. Enfin Vésale a fait exécuter les plus belles planches d'anatomie que l'on eût vues jusqu'à lui, et qui, sauf quelques erreurs de détail faciles à reconnaître, sont restées les modèles les plus parfaits en ce genre pour ceux qui tentent des entreprises analogues. Tels sont les titres qu'André Vésale s'est acquis à la reconnaissance du monde savant.

En réfléchissant à cette impulsion si forte et si franche donnée aux études anatomiques par Vésale, quand on repasse dans son esprit toutes les savantes et ingénieuses recherches si heureusement dirigées par les Césalpin, les Servet, les Fallope et les Borelli, lorsqu'enfin on arrive à cette admirable découverte de la circulation du sang par Harvey, qui d'abord sembla fixer les incertitudes de la physiologie et de la médecine, mais dont la connaissance, fertile sans doute en plus d'un heureux résultat thérapeutique, ouvrit tout à coup un champ d'une étendue tellement grande à la science que l'on jugea, non sans raison, que tout, en physiologie comme en médecine, devait à l'avenir être observé, comparé et classé d'après un ordre nouveau, on est tenté de se demander si, en raison de ces découvertes successives remettant sans cesse en question ce que l'on avait cru démontré, la médecine cessera jamais d'être un art, et si ce n'est pas lutter vainement contre la nature des choses que de prétendre la réduire à l'état de science?

On sait, et l'expérience prouve que, depuis la découverte de la circulation du sang ou de l'hydrodynamique en physiologie, les maladies qui affectent les vaisseaux sont bien connues et par conséquent peuvent être guéries. Sous ce rapport, et lorsque l'on voit que ces affections partielles se guérissent aujourd'hui sur les plus gros vaisseaux du tronc, le cœur et à peine l'aorte exceptés, on doit attribuer à la découverte d'Harvey cet envahissement de la chirurgie sur la médecine, ou bien plutôt signaler comme un des progrès dont elle a été cause le retour à l'unité antique de l'art de guérir.

En effet, si, comme on vient de le dire, cette découverte a affermi et régularisé le traitement chirurgical des maladies des vaisseaux, elle a donné aussi un peu plus de certitude aux cures proprement médicales, aux cures tentées dans l'intention de guérir les affections d'un de ces organes indispensables, uniques, que l'on ne saurait retrancher, dont il est impossible de rien distraire, dont on ne peut ni on ne doit essayer de suspendre la fonction, et dont le mal ne peut être arrêté que par l'art du médecin, qui consiste alors à diminuer ou à augmenter artificiellement l'énergie de tel ou tel organe pour tâcher de rétablir l'équilibre détruit.

Digitized by Google

Cette découverte, on le voit, a été plus favorable à la chirurgie qu'à la médecine; mais depuis ce grand évènement jusqu'à nos jours, c'est-à-dire dans l'espace de cent vingt ans, les rapports de l'anatomie avec les autres sciences se sont multipliés à l'infini. L'extension progressive des connaissances en physique, et surtout en chimie, par exemple, en étendant d'une manière exorbitante le champ déjà si vaste de l'observation, a tellement compliqué ses aspects et ses résultats combinés, que le temps nécessaire pour constater et coordonner les innombrables faits nouveaux qui se succèdent n'en laisse souvent plus assez pour les ramener à leur véritable principe. Nous sommes à cet égard comme les voyageurs entraînés sur un chemin de fer, dont l'attention glisse avec une telle rapidité sur une si grande multitude d'objets, qu'aucun d'entre eux ne laisse une impression fixe et durable dans la mémoire de ceux qui les ont vus. Telle et non moins rapide est la succession des faits que produit journellement l'étude des sciences naturelles et d'observation; en sorte que, bien que l'on connaisse infiniment mieux beaucoup plus de choses qu'au temps d'Hippocrate, de Galien, de Vésale et même d'Harvey, cependant la somme totale des nombreuses connaissances acquises par les modernes, comparée à celle assez minime que fournissent les anciens, est loin de donner un résultat scientifique, et surtout philosophique, proportionné à ce que l'on sait aujourd'hui.

C'est précisément lorsque l'on fait un véritable cas de la science, qu'il faut se garder de prendre le change sur le point où elle est arrivée. En anatomie, en physiologie et par conséquent en médecine, il y a des questions capitales sur lesquelles on est encore aujourd'hui dans l'état d'indécision où se trouvaient les Vésale, les Galien, les Hippocrate. On peut le dire sans crainte d'être démenti : depuis Galien, qui faisait naître et dépendre tout le système nerveux du cerveau, quelle découverte importante et applicable à la médecine a-t-on faite dans la névrologie? Aucune. Il en est à peu près de même de la splanchnologie, et il est certain que le plus habile anatomiste, quoiqu'il pût très fidèlement décrire la position et la forme des viscères, serait fort embarrassé de déterminer d'une manière précise quelles sont les fonctions et la destination dans l'économie du corps humain de quelques-uns d'entre eux (1).

Par le secours de la science et du hasard, l'étude de l'angéiologie fut plus heureusement servie; et il faut en convenir, le double cours que prend le sang dans les artères et les veines est la découverte la plus satisfaisante et la plus complète qui ait été faite en anatomie depuis que l'on s'occupe de cette partie fondamentale de l'art de la médecine.

Toutefois, la découverte de ce grand secret eut, comme tous les évènemens de cette nature, l'inconvénient de faire concevoir aux savans des espérances qui ne purent être réalisées. On crut cette fois que la médecine allait décidé-

(1) On peut consulter à ce sujet ce qu'en dit notre savant physiologiste M. Magendie, dans ses *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, professées au Collége de France. Voyez vol. Ier, pag. 12 et suiv.

Digitized by Google

ment acquérir la certitude d'une science, et il faut lire avec attention toutes les expériences faites sur la transfusion du sang, pour se former une idée des résultats miraculeux que certains savans se flattaient d'opérer.

Ce fut vers ce temps, lorsque l'on eut combiné la découverte de la circulation du sang avec celle des fonctions de certains viscères, que la physiologie vers laquelle les efforts des médecins et des philosophes avaient été dirigés depuis Hippocrate et Aristote, commença à prendre la forme d'une science. Dans les divers traités composés sur ce sujet, depuis cent ans, les faits les plus curieux accumulés d'année en année y ont été rangés d'après diverses méthodes par des esprits scientifiques plus ou moins ingénieux, sans que les résultats en soient demeurés plus clairs et plus décisifs, et ces ouvrages servirent plutôt à faire briller le talent des auteurs que la vérité.

A une époque plus rapprochée de nous, lorsque Dessault, Chaussier et enfin Bichat, marchant sur les traces de Vésale, firent de nouveaux efforts pour ramener l'unité dans l'art de la médecine, en réhabilitant encore une fois l'étude de l'anatomie, les espérances se reportèrent plus vivement que jamais vers l'établissement d'un système physiologique appuyé sur des principes fixes et immuables. Alors et depuis, un grand nombre de traités de physiologie ont été successivement publiés; et ce qui prouve que les auteurs, tout savans qu'ils fussent, n'appartenaient pas à un temps où l'ensemble des connaissances fût assez complet pour qu'on pût les coordonner avec l'exactitude scientifique, c'est que le dernier traité de physiologie publié a toujours ruiné jusqu'ici les doctrines que renfermait le précédent.

La voie si minutieusement analytique où les sciences sont engagées aujourd'hui, conduit nécessairement à ce résultat, et de toutes les connaissances nouvellement perfectionnées en Europe, la chimie est peut-être celle qui contribue le plus puissamment à faire remettre en question toutes les prétendues découvertes physiologiques. C'est peu de connaître le mécanisme de la circulation du sang, on s'occupe maintenant à décomposer ce fluide pour en déterminer les élémens et la nature; on l'expose à l'action des gaz et d'une foule de substances qui peuvent l'altérer ou le régénérer par leur contact.

On conçoit qu'aujourd'hui, lorsque les divers et nombreux fluides qui circulent dans le corps humain ne sont pas même encore bien connus, que la névrologie est demeurée à l'état d'enfance, que la splanchnologie est si imparfaite, et qu'enfin il règne tant d'obscurité sur le rapport et les combinaisons qui existent entre toutes les parties du corps humain; on conçoit, dis-je, que nos plus savans physiologistes ne craignent pas de dire qu'il faut recommencer les études sur de nouveaux frais avant de penser à en faire un corps de science.

On ne peut se le dissimuler, les savans, quelque branche des connaissances humaines qu'ils cultivent dans notre temps, sont entraînés dans un dédale de recherches qui se multiplient sans cesse et sans fin les unes par les autres. N'aurait-on pas à craindre qu'il ne résultât parfois de ce mode d'étude des

Digitized by Google

élucubrations plus curieuses qu'utiles? Peut-être serait-il bon qu'à la manière de Vésale, de Galien et du vieil Hippocrate, on fît des efforts pour rendre à l'art de la médecine ce caractère simple et un qui résulte particulièrement de l'intuition synthétique, faculté si précieuse, je dirais presque divine, et que que l'on regretterait de voir altérée par les abus de l'analyse.

On publie en ce moment une traduction nouvelle des ouvrages du médecin de Cos, et je m'en réjouis (1). Je sais même que la belle et savante introduction qui précède ce livre a été lue avec le plus vif intérêt par tous ceux qui ne restent pas étrangers à l'art de guérir. A mon sens, c'est un progrès; car si quelque esprit droit, fort, et par conséquent indépendant, ne craignait pas d'aller se retremper dans la source antique de la science, je ne doute pas qu'il n'en sortît plus lucide et plus vigoureux encore. Je finirai donc ce morceau comme je l'ai commencé, en recommandant l'étude de l'antiquité. Quoi qu'on en puisse penser dans ce siècle, qui ne perdrait rien de son éclat et de sa grandeur en gagnant quelque chose en modestie, j'oserai dire que l'habitude de ne se repaître que des idées exclusivement accréditées par ses contemporains, blase et use l'esprit, énerve et engourdit les ames; que les génies naturellement doués d'élévation et d'énergie dégénèrent dans cette espèce de prison, où la température, se viciant faute d'être renouvelée, transforme leur puissance en une activité fébrile et nerveuse; je dirai que cette communauté d'idées souvent éphémères, fruit d'une espèce de conversation scientifique à laquelle toute l'Europe prend part à la fois, met de la diffusion dans les esprits, délaye la pensée, et qu'enfin, au milieu de ce commérage intellectuel qui ne permet plus à personne de reconnaître ses pensées, chacun reste, à l'égard des idées livrées à la circulation, dans cet état d'indifférence et d'insensibilité qu'auraient sans doute éprouvé pour leurs enfans les habitans de la république rêvée par Platon.

Je ne le dissimulerai donc pas : dans l'intérêt même des sciences, je redoute la diffusion indéfinie des études et surtout des études sans but, parce qu'elles font naître promptement la satiété et le dégoût.

Pour éviter ce mal, pour retremper l'ame et l'esprit, l'expérience indique deux moyens : l'étude de l'antiquité, et des voyages entrepris dans des contrées que la civilisation n'a pas encore nivelées sous son laminoir bannal. Dans l'une comme dans l'autre de ces entreprises, les impressions que l'on reçoit sont vives, nettes, et laissent des traces profondes; maître de régler sa lecture ou ses courses, l'homme peut faire un choix entre les objets et les idées qui s'offrent à lui; loin de toute société préoccupée et bruyante, vous

(1) M. E. Littré a déjà fait paraître le premier volume de la traduction des œuvres complètes d'Hippocrate avec le texte en regard. L'introduction, qui remplit presque entièrement ce premier volume, est un travail doublement scientifique sous les rapports philologique et médical. On ne saurait trop vivement recommander la lecture et l'étude de cet excellent ouvrage à ceux qui cultivent la médecine.

Digitized by Google

laissez prendre à vos réflexions le cours qui leur est naturel, vous reconnaissez les idées qui vous sont propres, et pouvez en apprécier au juste la valeur, en les comparant avec celles d'hommes plus simples ou plus forts que vous. Enfin, en étudiant l'antiquité ou en parcourant des pays jeunes encore, on apprend à se connaître, à savoir précisément ce que l'on vaut, et si réellement on a une vocation assez forte pour que l'on doive se décider à la suivre.

Ces conseils présentés sous la forme d'une proposition générale, je ne craindrai pas de les adresser plus particulièrement aux jeunes gens qui se destinent à l'art de la médecine. Qu'ils essayent donc de consacrer leurs instans de loisirs à la méditation des écrits des anciens. Dans ces vieux livres composés chez les Grecs, chez les Romains, par les Arabes et leurs premiers successeurs modernes, ils trouveront une foule d'embryons d'idées fortes qui n'attendent elles-mêmes qu'une fécondation vigoureuse pour se développer.

On a répété souvent, et rien n'est plus vrai, « *que, chez tous les peuples, l'art de guérir doit être considéré comme une branche de la philosophie qui s'est développée chez eux.* » Aussi, comme chaque système philosophique contient en soi un certain nombre de vérités et d'erreurs diversement réparties, de même chaque théorie médicale renferme-t-elle ces deux élémens dans des proportions inégales. C'est donc une étude de la plus haute importance que de connaître et de comparer ces systèmes dans l'intention de revenir au meilleur ou d'en établir un plus parfait encore.

C'est ce qu'Hippocrate fit en compulsant les écrits amassés dans les asclépions; c'est ce qu'Hérophile d'Alexandrie renouvela d'après les ouvrages d'Hippocrate; c'est ce que Galien entreprit avec une ardeur nouvelle en profitant de l'expérience de tous ses prédécesseurs; c'est ce que les Arabes s'efforcèrent d'imiter jusqu'au XIIIe siècle de notre ère; c'est enfin la voie qu'a si heureusement retrouvée le grand anatomiste André Vésale dont j'ai essayé de faire connaître le génie et les travaux.

E.-J. DELÉCLUZE.

Digitized by Google

LE MECKLEMBOURG.

Il y a trois ans que je traversais le Mecklembourg par un de ces mauvais jours d'avril qui n'ont ni la sévérité de l'hiver, ni la gaieté du printemps. La neige était déjà fondue, mais nulle vallée n'avait encore reverdi et nulle fleur n'était éclose. Au bord des larges mares d'eau amassées dans le creux de la prairie, les vieux saules balançaient tristement leurs rameaux noirs et desséchés, et le ciel avait une teinte monotone et grise qui alourdissait la pensée et fatiguait le regard. Et pourtant, en m'en allant le long de ma route silencieuse, au milieu de ces plaines ternes et jaunies, en me rappelant ce que j'avais lu sur cette province du Nord, sur cette ancienne retraite des Slaves, j'éprouvais pour cette contrée si distincte des autres contrées de l'Allemagne, pour cette terre peuplée de mythes guerriers et d'héroïques traditions, je ne sais quel mystérieux attrait. Je me disais : j'y reviendrai; et j'y suis revenu après avoir étudié de nouveau tout ce qui nous reste de son antique mythologie et de ses fables populaires. J'ai revu à loisir ces lieux où je n'avais fait que passer, et toute cette excursion s'est gravée profondément dans mon souvenir.

En traversant la partie du Mecklembourg située sur la grande route de Berlin à Hambourg, on n'aurait qu'une très fausse idée de ce pays. C'est une terre plate et monotone, couverte d'une épaisse couche de sable et parsemée de pins comme nos landes du Midi. Mais un peu plus loin, à l'est et au nord, commence un autre paysage qui console bien vite le voyageur de la monotonie du premier. Là sont les fertiles vallées où les épis de blé ondoient au souffle du matin comme les flots d'une mer dorée par le soleil. Là sont les verts enclos remplis d'arbres fruitiers comme ceux de Normandie, les lacs bleus et limpides comme ceux de la Suède, les riches métairies avec leur couronne de saules et leur vaste grange comme celles de la Flandre, et les collines du

Digitized by Google

haut desquelles l'étranger ne se lasse pas de voir ce panorama si agreste et si riant, si pittoresque et si varié. Là sont les vieilles villes dont le nom se retrouve souvent au milieu d'un récit de combat dans les sagas islandaises, au milieu d'une légende religieuse dans les chroniques du moyen-âge : Rostock, forteresse terrible d'où le Viking s'élançait avec sa hache et sa lance, comme un oiseau de proie altéré de sang, douce retraite où les lettres et les sciences trouvèrent de bonne heure un refuge, port superbe où l'on voyait arriver à la fois les navires du Nord et du Sud; Wismar, autre cité de commerce dont les fières corporations luttaient comme celles de Gand contre les princes et les rois; Doberan, où les flots de la mer baignent le tombeau des anciens ducs, et Schwerin, dont l'imposante cathédrale et le château chargé de tourelles attestent encore l'antique splendeur.

Doberan était autrefois un lieu consacré par de pieuses traditions, et visité par une foule de pèlerins. Un des premiers princes chrétiens de cette contrée longtemps dévouée au paganisme, s'en alla un jour à la chasse, disant qu'il fonderait un cloître à l'endroit où il abattrait un cerf. Au milieu d'une forêt épaisse, il aperçoit un cerf d'une blancheur éclatante, il le tue, et, sur l'herbe ensanglantée, pose la pierre fondamentale de l'édifice religieux. Mais le sol où ce cloître fut bâti était souvent inondé par les vagues de la mer. Un soir, après un de ces débordemens qui ravageaient toute la vallée, les moines se mirent à genoux dans l'église, passèrent la nuit à invoquer la clémence de Dieu, et le lendemain matin, la mer, obéissant à la voix de son maître, s'était retirée à une longue distance, et à la place de la grève aplatie où elle roulait la veille encore ses flots impétueux, on apercevait une digue de rochers qu'on appelle encore aujourd'hui la digue sainte (*Der heilige damm*). Un autre miracle donna encore à Doberan une plus grande célébrité. Un pauvre pâtre, nommé Steffen, était depuis long-temps victime d'un sort funeste. Chaque semaine il voyait son troupeau diminuer : tantôt c'était le loup qui lui enlevait ses brebis les plus grasses, tantôt l'épidémie qui faisait périr ses jeunes agneaux. Puis, les pâturages même semblaient avoir perdu leurs sucs nutritifs; l'herbe de la colline ne fortifiait plus son troupeau languissant, et le ruisseau de la vallée ne le rafraîchissait plus. Un jour que Steffen était assis à l'écart, rêvant avec douleur à la misère qui le menaçait, il vit venir à lui un homme qu'à son manteau de drap noir, à sa barrette blanche, il pouvait prendre pour un digne échevin, et qui lui dit : « Tu ne me connais pas, Steffen, mais moi je te connais depuis long-temps, je sais tout ce que tu as perdu depuis quelques années. J'ai pitié de toi, et je viens t'indiquer un moyen de faire cesser le fléau qui te poursuit. La première fois que tu iras communier, garde l'hostie que le prêtre te donnera, mets-la dans ton bâton de pâtre, et va-t-en bravement conduire ton troupeau dans la vallée; tu n'auras plus à craindre ni loups, ni contagion. » Le pâtre frémit d'horreur à cette proposition, car il était bon chrétien, et il savait que ne pas recueillir pieusement sur ses lèvres l'hostie consacrée était un sacrilége. Puis cet homme qui lui parlait avait une figure étrange et un regard sous lequel le pauvre pâtre se sentit frissonner. Il le repoussa donc comme un

Digitized by Google

méchant esprit, en faisant le signe de la croix et en invoquant le secours de son saint patron. Mais voilà que le soir même deux de ses plus beaux moutons périssent encore à ses pieds; le lendemain, un autre se noie dans l'étang, un quatrième devient la proie des bêtes féroces. Le désespoir s'empare de Steffen; l'idée fatale que le démon lui a jetée dans l'esprit le domine. Il va à l'église, garde l'hostie, la met dans son bâton, et voyez : à partir de ce moment-là, sa vie inquiète et misérable devint une vie de joie et de prospérité. Ses brebis languissantes reprirent en un instant toute leur force, et ses agneaux grandirent d'une façon merveilleuse. Partout où il promenait son bâton, l'herbe semblait reverdir, la source d'eau devenait plus limpide et plus belle; le rocher même, le rocher nu et sec se couvrait de plantes salutaires, et du plus loin que les loups apercevaient Steffen, ils prenaient la fuite. En peu de temps le berger devint l'un des plus riches habitans du pays, et quand les autres bergers lui demandaient d'où lui venait tant de bonheur, il les regardait d'un air dédaigneux et ne leur disait pas son secret. Mais sa femme savait ce secret terrible, elle l'avait confié à une de ses voisines, et un jour la voisine, poursuivie par le cri de sa conscience, alla tout révéler à l'abbé du cloître de Doberan. A l'instant même, l'abbé, saisi d'une sainte horreur, revêtit son aube et son étole, et s'en alla, suivi de deux religieux, vers la demeure du pâtre. Au moment où il franchit le seuil de cette maison profanée par un sacrilége, elle parut tout à coup éblouissante de lumière, et le bâton qui renfermait l'hostie brillait comme un candelabre et semblait entouré d'une auréole céleste. Les religieux l'emportèrent dans le tabernacle de l'église, et dès ce jour une foule innombrable de pèlerins accourut à Doberan pour adorer la sainte hostie. Quant à Steffen, on dit qu'il passa le reste de sa vie dans les jeûnes et les macérations, et qu'au dernier moment le prieur du cloître, qui avait été témoin de son repentir et de sa pénitence, lui donna l'absolution de son crime.

La réformation a dissipé le prestige de ces légendes de cloîtres. Le merveilleux bâton de Steffen a été enlevé à l'église de Doberan, et les pélerinages de la mode ont succédé à ceux de la religion. Près de la digue consacrée par un miracle, on a bâti une maison de bains, une salle de bal. En été, une foule d'étrangers se réunissent dans cette ville, les danses joyeuses tourbillonnent à la place où l'on voyait autrefois passer les processions, et l'écho de la colline, qui s'ébranlait jadis au son plaintif des litanies, répète maintenant des mélodies d'opéra.

Schwerin, l'une des plus anciennes villes du Mecklembourg (1), avait été dépouillé pendant près d'un siècle de son titre et de ses priviléges de capitale. Le grand-duc actuel les lui a rendus, et le retour de la famille régnante dans cette antique cité, la réunion de tous les grands fonctionnaires de l'état, de tous les gens attachés au service des princes, de tous les riches et les nobles qui suivent les migrations de la cour, a donné à Schwerin une nouvelle ère

(1) En l'an 1018, elle servait déjà de forteresse aux Vendes. Elle est désignée alors sous le nom de Zwerin, et dans les chroniques latines sous celui de Suerinum.

Digitized by Google

et une nouvelle activité. Le grand-duc bâtit, les bourgeois bâtissent. La vieille partie de la ville, l'Altstadt, est un peu abandonnée; elle conserve ses maisons étroites, ses rues tortueuses, son plan irrégulier et son château bâti au milieu d'une île, sombre comme un ancien chant de guerre, mystérieux et romantique comme une tradition du peuple. Mais la Neustadt se développe et s'épanouit comme une plante vigoureuse au souffle ardent de l'industrie, au soleil de la civilisation. Déjà une magnifique salle de spectacle s'élève dans son enceinte, et près de cette salle on posera bientôt les fondemens d'un palais grandiose. J'ai rencontré dans mon voyage un architecte du Mecklembourg qui, pendant long-temps, avait vécu dans une inactivité désespérante, et qui tout à coup se trouvait plus affairé qu'un avocat de Normandie ou un usurier de Hambourg. C'était plaisir de l'entendre raconter naïvement toutes ses œuvres, étaler ses projets, et dépeindre, avec un singulier mélange d'enthousiasme d'artiste et de précision mathématique, la demeure future du grand-duc.

Toute cette régénération de Schwerin n'a pu s'opérer du reste qu'au détriment de la bonne et aimable petite ville de Ludwigslust, dont l'étranger aimait à voir autrefois la gaieté sans orgueil, l'opulence sans faste, et qui languit à présent triste et abandonnée. Ludwigslust n'était encore, vers le milieu du siècle passé, qu'un rendez-vous de chasse. En 1756, le grand duc Frédéric vint s'y établir avec sa cour. Il construisit un château, une église, une enceinte de maisons pour ses officiers, et plusieurs rues larges et élégantes. La situation de cette nouvelle résidence ne lui offrait pas, à beaucoup près, les mêmes beautés et les mêmes avantages que celle de son ancienne capitale. A la place de ces fraîches vallées, de ces champs féconds, de ces belles forêts qui entourent Schwerin, de ces ruisseaux qui sillonnent sa prairie comme des rubans d'argent, et de ces lacs limpides qui la décorent comme une couronne d'émeraudes, il ne trouva, aux environs de son humble pavillon de chasse, qu'une terre plate, aride et sablonneuse, ombragée seulement çà et là de quelques pins amaigris, pareille à la pauvre contrée où s'élève aujourd'hui la charmante ville de Potsdam. Mais le duc Frédéric éprouvait peut-être, comme les rois de Prusse, un généreux plaisir à récréer par l'art un sol disgracié par la nature, à faire d'une plaine silencieuse et déserte une demeure riante et animée. Toute cette création de Ludwigslust ne coûta du reste rien au pays. Le duc n'employa, dans la construction de cette ville, que l'argent qu'il avait amassé par de sages économies, et mérita jusqu'au dernier moment le surnom de *Bon*, que ses sujets lui avaient donné.

Le grand duc Frédéric-François continua l'œuvre de son prédécesseur. Il décora le château, il embellit le parc. Il avait le goût des sciences naturelles et des arts, et il forma peu à peu une collection de tableaux de minéralogie et de coquillages qui mérite d'être visitée. Ludwigslust, ainsi favorisé par deux souverains, devint en peu de temps une ville remarquable entre toutes les jolies petites villes de l'Allemagne. Rien de plus frais et de plus riant que l'aspect de ces maisons bâties à la manière des maisons hollandaises, l'aspect de ces rues bordées de deux larges trottoirs et ombragées par une double haie de

Digitized by Google

tilleuls. Rien de plus gracieux et de plus pittoresque que la vue du château avec la magnifique cascade qui tombe sous ses fenêtres et son préau couronné d'une enceinte d'élégantes habitations et terminé par l'église. Ce château est du reste d'un très bon style, distribué avec art et décoré avec une noble simplicité. La plupart de ces appartemens n'ont encore rien perdu de leur fraîcheur, et la grande salle, qu'on nomme la salle d'or, rappelle, par sa majestueuse construction et ses deux larges points de vue, l'imposante beauté de quelques salles de Versailles. Derrière le château s'étend le parc coupé par des allées régulières, selon le goût du XVIIIe siècle; le jardin botanique, retraite favorite de la grande duchesse douairière qui en connaît toutes les plantes et en augmente souvent les richesses. Près de là, au milieu des fleurs et des charmilles, s'élève l'église catholique, véritable bijou gothique, miniature charmante des constructions gigantesques du moyen-âge. Un peu plus loin, au milieu d'une enceinte de hêtres, on aperçoit une chapelle d'une construction simple et élégante. On entre par un modeste portail sous une voûte éclairée par un jour mystérieux. C'est là que reposent le père, la mère, le frère de Mme la duchesse d'Orléans. Une idée de joie et d'espérance se mêle ici de toutes parts à l'idée de deuil et de regret qu'éveille l'aspect de ces tombeaux. La voûte qui les couvre est bleue et parsemée d'étoiles comme l'azur du ciel dans une belle nuit d'été. L'inscription placée au-dessus de la porte parle du bonheur de ceux qui après s'être quittés dans cette vie se réuniront dans un autre monde. Au printemps, les hêtres étendent sur cet asile de la mort leurs rameaux verts, symbole d'une régénération perpétuelle, et les oiseaux viennent faire leur nid et chanter leur chant d'amour près des cercueils silencieux.

Mais maintenant c'en est fait de la fortune de Ludwigslust, de son mouvement et de sa riante activité. Il n'y a dans cette ville ni commerce ni industrie, et les champs qui l'entourent ne donnent que de maigres récoltes. La cour faisait toute la joie et la richesse de Ludwigslust, et la cour s'en est allée. Le château, naguères encore si brillant et si animé, est maintenant désert; les rues sont mornes et silencieuses; les ouvriers et les marchands ont émigré à la suite du grand-duc. Mais il y a encore dans cette ville, si promptement bâtie et si vite dépeuplée, une demeure à la porte de laquelle le pauvre s'arrête avec joie et que le peuple regarde comme une consolation. C'est celle de Mme la grande-duchesse douairière de Mecklembourg. La noble princesse n'a pu se décider à quitter le berceau de ses enfans et la tombe de son époux. Elle habite, entre l'église et le château, une modeste maison sans corps-de-garde et sans factionnaire. Les souvenirs du passé, les espérances de l'avenir charment sa solitude. L'étude des arts, des sciences naturelles, est l'une de ses plus chères occupations, et le bonheur de tendre la main à ceux qui souffrent est son orgueil. Auprès d'elle se groupent quelques fonctionnaires pensionnés, quelques familles nobles, qui préfèrent le calme de leur ancienne retraite au tumulte joyeux de la nouvelle capitale, et dans ce cercle uni par les mêmes souvenirs et les mêmes affections, il est souvent question de la France. Depuis que Mme la duchesse d'Orléans a quitté Ludwigslust, toute la population de cette ville a les yeux tournés de

Digitized by Google

notre côté. On s'est abonné aux journaux français, on attend les nouvelles de Paris avec plus d'impatience que celles d'Allemagne. Dès que le courrier arrive, la première feuille que l'on déploye avec empressement, la première colonne que l'on cherche est celle où l'on espère lire le nom de la jeune duchesse. Chacun la suit avec une tendre sollicitude dans son séjour à Paris, dans ses voyages, et chaque famille parle d'elle comme d'un enfant chéri qui est loin et que l'on voudrait bien revoir. Par suite de cet amour pour elle que le temps n'a pas affaibli, que l'absence n'a pas altéré, on aime le pays qui l'a adoptée, on voudrait le voir toujours heureux, puissant, paisible; car, dans la pensée des bons habitans de Ludwigslust, les destinées de la France se lient à celle de leur jeune princesse. Nulle part on ne fait de vœux plus ardens pour la gloire et la prospérité de notre patrie, et nulle part celui qui vient de la France ou celui qui y retourne n'excite plus d'attention. J'ai dû à cet amour pour la France un accueil si bienveillant et si cordial que jamais je ne pourrai l'oublier, et j'inscris ici, avec un vrai sentiment d'affection et de reconnaissance, les noms de quelques-uns de ceux que j'ai eu le bonheur de connaître pendant mon trop rapide séjour à Ludwigslust, le nom de l'aimable maréchal de Rantzau, du savant baron de Schmidt, et du brave et loyal général de Both.

Si de l'aspect des villes du Mecklembourg le voyageur passe à celui des campagnes, il y trouvera un vaste et curieux sujet d'observation. Ces campagnes sont belles, et surtout aux bords de la mer, belles à enchanter l'imagination de l'artiste, à faire rêver long-temps la muse du poète. Puis les souvenirs du passé, les monumens traditionnels leur donnent encore un nouvel intérêt. Çà et là on aperçoit les ruines d'une forteresse qui, jadis, défendait l'indépendance du pays contre l'envahissement des Saxons. Dans les vallées, on découvre les tombeaux des Huns, espèce de pagodes en granit, comme l'a dit un écrivain qui a pu comparer leur structure avec celle des édifices religieux de l'Inde. Près de là sont les tombes arrondies, les *kegelgraeber* qui datent d'une époque plus récente, mais antérieure pourtant au christianisme, et, au milieu de ces monumens païens, sont les débris des édifices religieux et les monumens catholiques du moyen-âge. Les trois époques se retrouvent ainsi à quelques pieds sous terre avec leur caractère distinctif. Là où la tradition vivante cesse, le passé appelle le savant dans la retraite de la mort et lui révèle ses secrets dans le tombeau. Auprès de Prischendorf, il existe une sépulture de Huns qui a trente pieds de long et quinze de large. Elle est entourée de quinze blocs de granit. Dans cette forte enceinte, à quatre pieds de profondeur, on a trouvé des urnes brisées, des couteaux et des haches en pierre comme on en voit maintenant un grand nombre au musée de Copenhague, et une parure d'ambre. Auprès de Ludwigslust, le grand-duc Frédéric François fit fouiller un *kegelgrab* et on y trouva des bracelets et des armures en bronze. D'autres fouilles ont été faites dans les différentes parties de la contrée, et partout le sépulcre, fermé depuis des siècles, s'est ouvert comme un livre et a donné une nouvelle leçon à l'antiquaire, une nouvelle page à la science. Le grand-duc actuel a publié tout récemment une ordonnance pour défendre contre l'aveugle

Digitized by Google

dévastation du peuple ces monumens précieux. Les forgerons faisaient des socs de charrue avec le fer de ces vieilles lames, qui jadis se baignaient dans le sang, et les bergers jouaient avec ces têtes de Huns qui ont épouvanté le monde.

Les mœurs des paysans du Mecklembourg offrent aux regards de l'observateur un caractère bien marqué, que l'on chercherait vainement aujourd'hui dans d'autres parties de l'Allemagne. Ces paysans ne sont pour la plupart que des fermiers jouissant d'une position stable, qui transmettent pour héritage à leurs fils un bail de cent ans. La nature de leur contrat les inféode en quelque sorte à la terre où ils viennent s'établir, et plus ils y restent, plus il est difficile de les en déposséder; car pour commencer une exploitation de quelque importance, le fermier doit avoir au moins un capital de 20 à 30,000 francs. C'est lui-même qui doit acheter les bestiaux et les instrumens d'agriculture nécessaires à l'exploitation de la ferme, c'est lui qui paie les impôts, et toutes les constructions qu'il entreprend sur le sol de son maître lui appartiennent. Au bout de cent ou cent cinquante ans, il y a tant de toises de muraille qui sont à lui, tant de belles haies dont il a laborieusement planté chaque tige, tant de travaux de dessèchement ou d'irrigation dont il demanderait un rigoureux inventaire, que personne ne songe plus à lui disputer la place où il s'est si fermement installé, où il a inscrit les droits de son œuvre à chaque borne et à chaque sentier. Ainsi, quand le bail expire, on le renouvelle avec quelques modifications pour cent autres années, et souvent le propriétaire change, mais le fermier ne change pas.

Les modes de la ville, les inventions de la coquetterie et du luxe moderne ont déjà pénétré parmi ces honnêtes habitans de la campagne; mais la plupart portent encore l'austère costume de leurs ancêtres. Les hommes ont des pantalons en laine ou en toile écrue, une longue redingote bleue sans collet, où leur tête se dégage librement, une ceinture en cuir et un chapeau rond à larges bords. Les femmes portent plusieurs robes l'une sur l'autre, des bas rouges et des souliers à hauts talons comme les Dalécarliennes. Elles ont généralement ce type de physionomie chaste et calme que l'on retrouve à partir de la Saxe jusqu'à l'extrémité de la Norvége : les yeux d'un bleu limpide, les cheveux blonds, le teint blanc et légèrement rosé. Les hommes sont robustes et vigoureux. Dès leur enfance, ils ont été exposés à toutes les intempéries des saisons; dès leur jeunesse ils ont pris l'habitude des travaux pénibles, et se sont endurcis à la fatigue. Comme les anciens guerriers du Nord, qui se glorifiaient surtout de la lourdeur de leurs épées et de la puissance de leurs bras, ils attachent un grand prix à la force physique, et se plaisent à l'exercer par des luttes corps à corps comme les Bretons, ou par des courses à pied et à cheval. Quiconque ne s'est pas signalé au moins une fois dans ces rudes tournois n'obtiendra jamais parmi les héros de la commune qu'une mince considération, et quiconque ne peut pas charger lestement sur ses épaules un sac de six mesures de Rostock (environ trois cent soixante à trois cent quatre-vingts livres) passe, à vrai dire, pour un pauvre homme.

Digitized by Google

Ces fermiers du Mecklembourg sont généralement riches ou jouissent tout au moins d'une honnête aisance. Leurs champs leur donnent tout ce qui sert aux premiers besoins, le blé, les fruits, le chanvre. Les bestiaux sont pour eux un grand objet de commerce, et la chasse, la pêche, leur offrent encore une autre ressource. Ils ont presque tous une sorte d'aptitude innée aux travaux mécaniques qui contribue à augmenter leur bien-être. Ils fabriquent eux-mêmes leurs instrumens d'agriculture et une partie de leurs meubles. Il y en a qui cisèlent le bois avec l'habileté des sculpteurs du moyen-âge; d'autres font des horloges comme dans la Forêt Noire, et l'on a vu dernièrement un simple paysan des environs de Doberan qui, sans avoir jamais reçu une leçon de musique, en est venu à construire un très bon piano.

Leur demeure indique dès le premier abord les habitudes d'ordre et l'aisance. C'est d'ordinaire une assez vaste maison en briques partagée en deux parties. On entre par la grange, qui est large, haute, et toujours très proprement tenue. De chaque côté de la grange sont les chambres des domestiques gardiens des bestiaux et de la récolte. Au fond de la maison est la cuisine où l'on fait les travaux d'hiver, puis la chambre du paysan ornée de quelques meubles en noyer, d'une armoire qui renferme l'almanach, la bible, les livres de prières, et du lit nuptial que l'on couvre de fleurs et de rubans aux grands jours de fêtes.

Jusqu'à présent les terres du Mecklembourg ont été peu morcelées : elles ne se divisent que par grandes métairies, et chaque métairie forme une espèce de petite république dont les principaux ouvriers sont les sénateurs et dont le fermier est le président. Chaque domestique a ses attributions particulières, son titre, sa régence, et monte de grade en grade à mesure que l'âge développe ses forces et que le conseil de famille reconnaît la loyauté de ses services. Le premier de tous est celui auquel sont confiés les chevaux; il représente encore dans la demeure du paysan cet important fonctionnaire des anciennes maisons princières du Nord, ce *Mare-Schalck* d'où nous est venu notre grand titre de maréchal.

Toute cette colonie vit ainsi dans sa ruche, dévouée aux mêmes fatigues, partageant les mêmes travaux et goûtant les mêmes joies. Au mois d'avril ou de mai, quand on reconduit pour la première fois les bestiaux dans les champs, les religieux habitans de la ferme célèbrent comme des payens le retour du soleil, la beauté du printemps. En été, nouvelle fête quand on fauche les foins, et nouvelle fête encore quand la récolte est finie. Cette fois, ce sont des chants et des danses dans la vallée, et des églogues vivantes qui commencent dès le matin et ne finissent que dans la nuit. Le faucheur offre cérémonieusement à la moissonneuse un rateau sculpté, enjolivé et entouré de rameaux verts; la moissonneuse reconnaissante lui tresse une couronne d'épis de blé et de bluets; puis les rondes bruyantes et joyeuses commencent : hommes et femmes, maîtres et valets, tout le monde entre dans la longue chaîne qui se déroule et tourbillonne autour du vert pommier. Si dans ce moment un pas-

Digitized by Google

sant oisif s'arrête sur le chemin, les moissonneurs vont le lier par les deux bras, comme on lie à bord des bâtimens le passager qui monte pour la première fois dans la hune; puis la jeune fille vient comme le gabier lui demander sa rançon, et une fois la rançon payée, il est admis dans le cercle des danseurs, il devient l'hôte de la famille.

En automne, on prépare sous le toit de la ferme, autour de l'âtre, les feuilles de tabac, en répétant les vieux refrains populaires et en contant des contes de fées. Puis arrive Noël, cette charmante fête de l'Allemagne. C'est le temps où tous les parens se réunissent, où tous les amis se cherchent, où tous les voisins s'en vont l'un chez l'autre comme pour s'annoncer mutuellement la bonne nouvelle. Déjà la mère de famille a préparé la bière mousseuse, la tourte aux raisins secs que l'on ne voit apparaître que dans cette grave circonstance, et les présens destinés aux habitans de la maison et aux convives de la fête.

Le 24 décembre au soir, toute la communauté est réunie dans la même salle, mais la chambre où sont déposés les trésors de Noël est encore fermée, et l'on devine au mystère qui l'entoure, qu'il s'y prépare de grandes choses. Les enfans crient et trépignent; les jeunes filles rêvent à la nouvelle parure qu'elles vont recevoir, et les hommes, qui affectent une sorte d'orgueilleux stoïcisme, laissent pourtant échapper de temps à autre un léger mouvement d'impatience. Enfin la porte s'ouvre. L'arbre de Noël apparaît étincelant de lumière avec ses rameaux parsemés de petits cierges et chargés de fruits. De chaque côté de ce religieux symbole s'étend une table couverte d'une nappe blanche et portant les offrandes préparées depuis plusieurs semaines avec un soin ingénieux et une tendre sollicitude. Chacun court au lot qui lui est destiné, et ce sont des cris de surprise et des acclamations de joie, des transports et des remerciemens qui ne se terminent que par un riant souper et de joyeuses chansons. Cette fête de Noël est la plus éclatante de toutes, la plus longue et la plus chérie. Il n'y en a qu'une qu'on puisse lui comparer, celle qui accompagne le mariage d'un des enfans de la ferme. Cette fois la maison est encore pleine de parens et de voisins, et la table est couverte en permanence de cruches de bière et de quartiers de veau rôti. Plusieurs jours à l'avance un des amis de la maison, portant le titre de courrier du mariage, monte à cheval et s'en va avec son chapeau galonné de rubans, son habit orné de fleurs, faire à cinq ou six lieues à la ronde les invitations. Et à l'heure dite, tous les invités arrivent à cheval, à pied, en voiture, et se logent comme ils peuvent, ceux-ci dans la remise, ceux-là dans la grange, dans la cuisine ou dans les greniers, et tous apportent, comme en Finlande, quelque tribut aux fiancés. Cependant la femme du prêtre elle-même pare la jeune fille. Elle lui donne un jupon noir, symbole de la vie sérieuse dans laquelle elle va entrer, et un tablier blanc, emblème d'innocence. Elle lui met, comme signe de richesse, des chaînes d'or au cou; comme signe d'espoir, elle place sur les épaules un collet blanc brodé de vert, des paillettes d'or sur la poitrine, des fleurs dans les cheveux, et une couronne en forme de nid d'oiseau sur la tête.

Digitized by Google

Ainsi revêtue de son costume symbolique, la fiancée s'avance accompagnée de deux jeunes femmes et de huit cavaliers d'honneur. Le fiancé vient après elle escorté par ses amis. Tous deux s'agenouillent devant le prêtre, et quand la cérémonie du mariage est terminée, on se met à table. Mais bientôt l'orchestre du canton, debout sur ses tréteaux, appelle les convives indolens. Le bégneu soupire, le violon crie, la clarinette est en colère. On se hâte de vider un dernier verre d'eau-de-vie, un dernier flacon de bière, et l'on accourt dans la grange, qui sert de salle de bal. Après les rondes, les walses habituelles, commence une danse animée et intéressante, une sorte de jeu scénique pareil à ceux que l'on désigne en Finlande et en Suède, sous le nom de Lek. Deux hommes entraînent la mariée au milieu de l'enceinte, puis se tiennent de chaque côté d'elle comme pour la garder. Les autres hommes se prennent par la main et forment une longue chaîne qui sans cesse tourne et se replie en plusieurs cercles autour de la captive. Il faut que le mari rompe cette chaîne, pénètre à travers ces cercles et délivre sa femme. Alors la scène change : c'est le mari qui se tient debout auprès de celle qu'il vient d'arracher à ses ravisseurs. Les autres hommes forment une nouvelle chaîne et se groupent autour de lui pour le défendre. Les femmes s'élancent à travers cette chaîne, et après de longs assauts et une longue résistance, elles arrivent jusqu'à la jeune mariée, la saisissent, l'entraînent dans la chambre nuptiale, et remplacent sa couronne de fiancée par un bonnet noir.

Toutes les habitudes des paysans du Mecklembourg, leur vie intérieure, leurs réunions, leurs fêtes portent à un haut degré l'indice de cette douce et touchante nature de cœur que nous ne pouvons exprimer que par une périphrase, et que les Allemands désignent par un seul mot, *gemuth*. Il y a en eux un sentiment de religion qui se manifeste dans toutes les circonstances. S'ils rencontrent un ami, ils l'abordent en lui disant : « Que Dieu vous prenne sous sa sainte garde ! » S'ils éprouvent un accident, un désastre, ils en parlent avec une résignation toute chrétienne. « Le malheur, s'écrient-ils, pouvait être pire; nous ne sommes pas tout-à-fait ruinés, et nous vivons encore. Que le ciel soit béni ! » Ils sont fidèles à leurs affections, mais fidèles aussi à leurs haines et à leurs préjugés. Ils allient à une confiance, à un laisser-aller d'enfant, une ténacité de Corse. La preuve en est dans les souvenirs qu'ils ont encore conservés de la guerre de sept ans. Il y a des villages entiers où l'histoire de cette guerre a implanté une sorte de haine héréditaire et des préventions ineffaçables contre les Prussiens, et souvent, dans les foires, on voit le paysan debout devant une boutique, regardant d'un air soupçonneux les marchandises qu'on lui offre, et répétant avec sa vieille rancune de Mecklembourgeois : « Denrée prussienne, mauvaise denrée. »

Par suite de cette ténacité de caractère, ils ont gardé au milieu du développement des idées modernes toutes les superstitions du moyen-âge. Ils sont presque aussi crédules que l'étaient leurs pères il y a deux cents ans, aussi faciles à effrayer par l'idée d'une puissance mystérieuse contre laquelle toute force physique est vaine. A la fin du XVIIe siècle on brûlait encore les sorciers dans

Digitized by Google

ce pays (1). On ne les brûle plus à présent, mais on n'en a pas moins peur. Ces sorciers sont les amis du diable. Ils ont reçu de lui un pouvoir surnaturel, et doivent un jour, en vertu de leur pacte impie, souffrir les tortures de l'enfer. Mais en attendant, ils exerçent toutes sortes de maléfices, et tourmentent cruellement les vrais chrétiens. Leur regard est envenimé, leur souffle porte la contagion. Leur approche seule fait frémir les chevaux et hurler les chiens. Si une vache tombe malade, si le lait s'aigrit, si la bière se gâte, si l'arbre nouvellement planté dépérit, c'est la faute des sorciers. Dans la nuit du dernier avril au premier mai, qu'on appelle la *Walpurgisnacht*, le paysan fait trois croix sur la porte de son étable, afin que les sorciers, en allant au sabbat, ne jettent pas un sort sur ses bestiaux. Quand un enfant vient au monde, on se hâte d'allumer une lampe, et, jusqu'au moment où le prêtre le baptise, cette lampe doit rester toute la nuit allumée près de son berceau, afin que les méchans esprits ne viennent pas le prendre.

Ces idées superstitieuses remontent bien haut dans le passé, embrassent tout le présent, et s'étendent sur l'avenir. Le paysan inquiet de ses récoltes, la jeune fille inquiète de son amour consultent, comme les organes du destin, l'oiseau dans son vol, l'onde dans son murmure, les nuages de l'automne et les fleurs du printemps. Certain cri de corbeau annonce la guerre, certain sifflement du rouet prédit un mariage. Si le jour de la Saint-Valentin (2) la jeune fille verse du plomb fondu dans de l'eau, elle voit apparaître l'image de celui qui sera son époux. Si un membre de la famille doit mourir dans l'année, on peut voir dans la nuit du 1er janvier un cercueil noir sur la neige du toit.

Tous les élémens ont ici leurs bons et leurs mauvais génies. Le monde invisible et mystérieux touche de tous côtés au monde réel, et préoccupe tous les esprits par ses harmonies indéfinissables et ses apparitions surnaturelles. Dans les eaux est le musicien magique qui fascine avec sa harpe d'argent l'oreille et l'ame du pêcheur; dans les bois l'esprit rêveur de la solitude qui n'a que de doux regards et de doux soupirs; dans les airs, le vieil Odin condamné à poursuivre éternellement sur un cheval fougueux la proie qui fuit sans cesse devant lui, comme la pensée de l'homme qui dans son orgueilleux essor et son insatiable ardeur s'élance sans cesse vers l'infini. Les entrailles de la terre, les montagnes

(1) Une femme fut brûlée en 1669, une autre en 1697. On appliquait tout simplement la torture aux malheureux accusés de sorcellerie. La roue et les tenailles les forçaient à révéler un crime dont ils étaient parfaitement innocens, et une fois que leurs lèvres avaient prononcé le fatal aveu, on allumait le bûcher. Pour mettre fin à ces atroces exécutions, le duc Gustave-Adolphe établit un tribunal chargé d'instruire régulièrement les procès de sorcellerie.

(2) Cette nuit de la Saint-Valentin, où la jeune fille fait ses rêves de mariage, est aussi celle où les oiseaux choisissent, dit-on, leur compagne. Les traditions anglaises rapportent qu'il tombe à cette époque trois gouttes du ciel. L'une se perd dans l'atmosphère, l'autre pénètre dans les entrailles de la terre, la troisième descend dans les flots. La première éveille dans l'atmosphère la force productive de la nature; la seconde et la troisième éveillent la vie des plantes et des animaux.

Digitized by Google

ont aussi leur monde à part, leurs génies laborieux et intelligens qui gardent les diamans, et travaillent les métaux. Les vieux châteaux et les édifices en ruines ont leurs hôtes fidèles et mystérieux pareils à ces saintes affections qui s'attachent au passé, et jettent un dernier charme sur les lambeaux de la misère et les débris de l'infortune. Il y a, dans l'antique château de Schwerin, un petit *puck* comme il en faudrait un au palais des rois constitutionnels. Ce petit être invisible, alerte, lisant dans le cœur de l'homme comme Asmodée, veille jour et nuit sur le perron du château, facilite le passage à ceux qui s'approchent avec un loyal dévouement, et tourmente sans pitié ceux qui arrivent avec la flatterie sur les lèvres, et la trahison dans le cœur.

Souvent aussi une idée de morale, un dogme évangélique se mêlent dans l'esprit des Mecklembourgeois à ces fables populaires. Des enfans ont volé le pain d'un pauvre berger, et au moment où ils se réjouissaient de leur larcin ils ont été changés en pierres, et sont restés debout dans la prairie comme un exemple de la vengeance céleste. Un pauvre est venu comme Lazare implorer vainement la compassion du riche. Au moment où il se retire, les mains vides, les yeux en pleurs, l'orage gronde, l'éclair luit, la maison inhospitalière, frappée par la foudre, est réduite en cendres. Le pauvre va chercher un refuge sous un chêne. Le riche accourt au même endroit, et le malheur réconcilie ceux que la fortune avait séparés. Dans ces traditions du Mecklembourg, le diable joue surtout un grand rôle. A chaque instant le diable apparaît, tantôt avec le manteau de velours, comme Méphistophélès, pour flatter les passions du jeune homme, tantôt sous une robe de magistrat pour dominer l'esprit du paysan. Tantôt on le voit passer dans l'air comme un dragon ailé portant d'un lieu à l'autre des sacs d'argent et des pierres précieuses. Le désir de recruter de nouveaux sujets pour son empire lui donne une terrible besogne, et lui coûte d'énormes sacs d'argent. On l'a vu tour à tour se faire architecte, maçon, charretier. Ici il a bâti une église, là il a jeté un pont. Ailleurs il a aidé le bûcheron à rapporter son fagot, et le laboureur à sillonner son champ. Bref il n'est pas de sacrifice qu'il n'ait fait, pas d'humiliation à laquelle il ne se soit résigné par l'appât d'une pauvre ame, à demi livrée au désespoir, et le plus souvent il a été indignement trompé. Le paysan a profité de son secours et lui a échappé en se réfugiant dans l'église; le moine l'a mis en fuite en faisant le signe de la croix, et le pauvre diable trahi, volé, baffoué, s'en va chercher ailleurs une proie plus facile. Dans toutes les traditions d'Allemagne, le diable apparaît, du reste, avec les mêmes déceptions, et la même lourde bonhomie. Il représente parfaitement la sensualité présomptueuse et grossière asservie par l'intelligence.

X. Marmier.

Digitized by Google

BULLETIN.

Si la nécessité profonde qui enchaîne les grands états de l'Europe à une politique sage et conservatrice, avait besoin d'une démonstration nouvelle, nous la trouverions dans le discours qu'a prononcé M. Thiers sur les affaires d'Orient. Personne n'accusera l'historien de la révolution française d'être peu soucieux de la gloire de la France; on ne croira pas qu'il fût homme à reculer devant quelque nouvelle conception de politique étrangère, fût-elle même un peu aventureuse, s'il était convaincu qu'elle importe vraiment à notre grandeur. Eh bien! entre les deux systèmes qui résument tout ce qui est possible en Orient, entre le système actif qui voudrait le partage immédiat de l'empire ottoman en s'appuyant sur la Russie, et le système conservateur, qui consiste à maintenir cet empire non pas comme impérissable, mais comme pouvant être sauvé en le circonscrivant entre les Balkans et le Taurus, M. Thiers n'a pas hésité, il s'est déclaré pour la politique de *statu quo*, d'expectative et de précaution. En écoutant cet exposé si net et si lucide de la situation de l'Europe, des rapports des grandes puissances entre elles, on n'était plus dans le pays des chimères, on pouvait croire assister à la lecture d'une note diplomatique. L'alliance anglaise a été franchement adoptée par M. Thiers; elle est à ses yeux une alliance tout à la fois de principes et d'intérêts, par laquelle les deux nations peuvent garantir envers et contre tous leur grandeur et leur dignité. Cette modération si intelligente et si élevée, ce langage d'un homme d'état qui ne s'attachait pas tant à combattre les ministres, qu'à éclairer tout ensemble le parlement, le cabinet et le pays, ont valu à M. Thiers et lui ont rendu pour ainsi dire le mécontentement et les agressions des partis extrêmes. Ils se sont écriés *qu'il n'était pas Français*. En renonçant ainsi avec un bon

Digitized by Google

goût si délicat et si altier aux applaudissemens du populaisme, M. Thiers a préparé son avenir et commencé de reprendre la hauteur de sa situation politique. On cherchait inutilement dans son discours la moindre réminiscence des vivacités de l'an dernier ; à peine si la critique la plus modérée de la conduite du cabinet au sujet de la note du 27 juillet rappelle que l'honorable orateur n'est pas assis au banc des ministres. Il était difficile qu'un débat un peu explicite s'ouvrît sur les points de dissidence entre M. Thiers et le cabinet, puisque le président du conseil avait opposé à l'avance une fin de non-recevoir aux demandes d'explications. Tout en faisant la part la plus large à la circonspection qu'exigent les négociations diplomatiques, nous pensons, comme l'a dit l'honorable M. de Carné dans un discours vraiment politique, qui a su captiver l'attention de la chambre, qu'un des avantages du gouvernement représentatif est de permettre à la politique étrangère d'une nation de s'appuyer sur le parlement, et d'y trouver des forces contre les prétentions qu'elle peut avoir à combattre. C'est ce qu'on entend si bien en Angleterre, où souvent les hommes d'état savent se défendre et se sauver des exigences du dehors en leur opposant les passions du parlement et du pays.

Nous regrettons que M. Thiers n'ait pas parlé sur la question d'Alger, et n'ait pas éclairé de quelques aperçus l'avenir que nous pouvons nous promettre dans notre colonie. Il eût été bon que, dès le début des travaux de la chambre, quelques idées positives eussent pu servir aux esprits de point de ralliement. En attendant, la chambre a manifesté de la manière la moins équivoque sa pensée sur Alger, en adoptant l'amendement de M. Lanyer, qui reproduisait dans toute leur force les expressions du discours de la couronne au sujet d'une terre que *notre domination ne doit plus quitter*. M. le général Bugeaud a porté dans la discussion les résultats de son expérience militaire. Quand on entend à la tribune cet homme de cœur dont l'esprit est vigoureux et original, on regrette toujours qu'il ne sache pas s'arrêter à temps dans le développement de sa pensée, et que la fin détruise toujours par trop d'exubérance l'impression du commencement. Nous croyons que, lorsque le moment sera venu de discuter les systèmes d'occupation, les idées du général sur les colonies militaires devront être l'objet d'un débat sérieux, et la presse politique devra s'en occuper. M. Bugeaud sera-t-il fâché de recevoir, s'il y a lieu, quelque appui de l'*aristocratie de l'écritoire?* Que l'honorable général soit bien convaincu que ce ne sera jamais l'aristocratie de la presse qui pourra mettre en péril le pays et la vérité des choses, et ce n'est pas à lui sans doute qu'il faut rappeler que les plus illustres soldats ont eu un écritoire à côté de leur épée.

Tout est fini pour ce qui concerne l'adresse. Elle a été votée à une immense majorité; elle a été présentée au roi, qui s'est félicité de l'appui qu'apportait à son gouvernement cette presque unanimité. Néanmoins tout le monde sent que rien n'est résolu, et que toutes les questions politiques demeurent en suspens. Cela ne doit surprendre personne, car on a obtenu le résultat qu'on s'était proposé. On voulait une trêve, et l'adresse en a été le programme. Tout ce qui

Digitized by Google

aurait pu troubler ces pacifiques intentions a été écarté. Ainsi les formidables mots de gouvernement parlementaire qu'on avait pu prendre dans le projet d'adresse comme le dernier retentissement, comme le dernier coup de canon de la coalition, ainsi que le disait un de nos premiers hommes d'état; ces formidables mots ont été interprétés par M. de Rémusat de la manière la plus générale et la plus inoffensive pour tout le monde. Ils ne signifient pas que depuis 1830 nous ayons eu un ministère qui n'ait pas été parlementaire; et alors, pour le dire en passant, que deviennent les accusations contre le 15 avril? peut-on les désavouer d'une manière plus formelle, peut-on mieux leur ôter tout crédit? Les mots *gouvernement parlementaire* ne s'adressent qu'aux factions; c'était leur dire : Que nous proposez-vous? une dynastie nationale? nous la possédons; un gouvernement parlementaire? il est fondé; la liberté politique? nous l'avons poussée à ses dernières limites. Vous n'avez donc rien à offrir au pays; vous resterez dans votre isolement et votre stérilité. Ces développemens donnés par M. de Rémusat avec une élégante clarté, ce commentaire nouveau qui venait illustrer les mots *gouvernement parlementaire*, ont causé à la chambre l'émotion d'une surprise agréable en lui faisant découvrir dans des paroles qui semblaient au premier abord pouvoir réveiller des souvenirs irritans, un sens large et conciliateur qui dépassait toutes les petites rancunes pour s'élever à la défense de principes et d'intérêts chers à tous.

Aussi M. de Chasseloup a-t-il pu se féliciter avec raison d'avoir conquis cette explication. En demandant franchement à la tribune si le projet d'adresse avait voulu dire que le cabinet du 12 mai renfermait dans son sein plus d'élémens parlementaires que celui du 15 avril, cet honorable député posait une question politique, et mettait en demeure tous les adversaires de l'ancien cabinet de réitérer leurs attaques et de les motiver. Pas une voix ne s'est élevée, pas une récrimination n'a été reproduite, et le rapporteur de la commission n'a pris la parole que pour mettre à la place d'une pareille interprétation un commentaire de droit constitutionnel. Un aussi profond silence et les développemens de M. de Rémusat sont encore une justification de l'ancien cabinet, et cette justification est sortie de la courageuse initiative de M. de Chasseloup.

Ce député était parfaitement dans son droit lorsqu'il rappelait ces paroles de M. Dufaure : « Quand la chambre vient à soupçonner, soit par la composition du ministère, soit par les paroles de ses défenseurs, que ce ministère ne couvre pas suffisamment la couronne, j'ajoute que si l'opinion publique venait à soupçonner que le ministère ne tire pas sa force de l'adhésion des chambres, il serait à craindre qu'elle ne le crût l'agent passif d'une autre volonté. » En rapprochant ces paroles des derniers discours tenus à la chambre des pairs par le ministre des travaux publics, M. de Chasseloup n'a pas eu de peine à démontrer la différence du langage. M. Dufaure, qui se sentait pris, s'est conduit en avocat habile; il a donné le change à la chambre, il s'est écrié qu'il était insulté, et grace à cette manœuvre, la question politique s'est trouvée métamorphosée en une altercation personnelle. Si M. de Chasseloup, dont

Digitized by Google

l'esprit est fort décidé, et dont un journal de l'opposition reconnaissait ces jours derniers l'indépendance de situation et de caractère, eût eu une plus grande expérience de la tribune et de la tactique parlementaire, il eût pu répondre à M. Dufaure qu'il ne tombait pas dans le piége que celui-ci voulait lui tendre, qu'il n'y avait dans cette discussion rien de personnel, mais que le débat était tout politique. M. Dufaure et ses amis ont-ils changé, oui ou non? M. Dufaure a changé, mais il ne veut pas en convenir; voilà toute la difficulté. Il n'y a rien là d'insultant pour l'honneur de M. Dufaure; en pensant qu'il a changé, on ne met en doute ni sa sincérité ni son talent. Le ministre des travaux publics peut apprendre de son collègue M. Villemain qu'il est impolitique de vouloir clouer les hommes aux mêmes opinions, et qu'il est sage de prendre conseil du temps et de l'expérience pour se modifier. M. Dufaure, qui connaît l'art d'appeler au secours d'une situation faible des apparences d'indignation et de chaleur, a échappé habilement à une discussion grave, et M. de Chasseloup, qui avait soulevé d'une manière tout-à-fait politique une question fort importante, s'est laissé trop facilement dérouter par la ruse de son adversaire. Les 221 n'en ont pas moins à le remercier d'un résultat considérable, car ils lui doivent le désaveu de toute pensée de récrimination contre le précédent cabinet.

Mais l'ancienne majorité n'a pas exercé dans cette discussion toute l'autorité à laquelle elle pouvait raisonnablement aspirer, parce qu'elle manque de représentans et d'orateurs qui aient depuis long-temps justifié sa confiance; les hommes politiques qui seraient naturellement ses chefs se trouvent dans l'autre chambre. Les souvenirs des luttes de l'année dernière sont encore trop récens pour que d'autres personnes aient osé entreprendre de parler en son nom; on a pu sur quelques bancs en avoir la pensée, mais on a reculé devant l'exécution. Nous sommes étonnés que M. de Lamartine se soit contenté, dans la discussion de l'adresse, de reproduire les considérations sur l'Orient qu'il avait si harmonieusement développées l'été dernier à la tribune, et qu'il n'ait point parlé sur la politique intérieure. Cependant les articles qu'il avait écrits dans le *Journal de Saône-et-Loire* quelques jours avant l'ouverture des chambres étaient une sorte d'engagement de travailler lui-même à la puissance politique de l'ancienne majorité, dont il avait si fort exalté l'indépendance et le patriotisme. Il y a deux ans, M. de Lamartine est entré dans un mouvement pratique dont on ne saurait trop le féliciter dans le double intérêt de son talent et du pays; il doit continuer dans cette voie où la persévérance, où les efforts de chaque jour sont la condition du succès. En politique, il ne faut rien commencer qu'on ne veuille finir. Les articles publiés par l'éloquent député semblaient indiquer des intentions et des tendances dont on attend encore un commencement d'exécution. Si l'ancienne majorité restait long-temps sans organes, elle courrait risque de se morceler et de perdre l'influence que lui donne l'avantage d'être reconnue jusqu'ici pour la fraction la plus considérable de la chambre.

Au reste, pendant la trève que l'adresse vient de sceller, on pourra oublier

Digitized by Google

de part et d'autre bien des dissentimens dans les différentes sections de la chambre qui sont appelées à reconstituer une majorité politique. C'est sans doute parce qu'on appelait ce résultat, et parce qu'on se proposait de le rendre plus facile, que dans la rédaction et dans la discussion de l'adresse on a évité tout ce qui pouvait rallumer d'anciennes querelles; ce n'a pas été seulement affaire de bon goût, mais signe de haute prévoyance. Nous acceptons volontiers cette conjecture. Que les hommes politiques profitent donc de cet armistice pour rassembler les élémens de quelque chose qui soit possible et durable. Ils savent mieux que personne que toutes les difficultés sont pendantes et font un appel incessant à leurs lumières et à leur patriotisme. Parce que l'adresse a été votée, la politique étrangère se trouve-t-elle confiée dans le cabinet à des mains plus habiles, et M. le maréchal Soult est-il devenu plus suffisant à l'hôtel des Capucines? Les boules blanches du scrutin ont-elles donné à M. le ministre de la guerre la facilité de parole dont il aurait besoin? Ont-elles la vertu d'effacer les fautes de M. Teste? M. le garde-des-sceaux, après le vote de l'adresse, se trouve-t-il un administrateur plus sage et plus heureux? Les divisions intérieures qui affaiblissent le cabinet ont-elles cessé d'exister? N'est-il pas au contraire plus sensible, après la discussion de l'adresse, qu'il y a deux tendances dans le ministère, dont quelques membres voudraient aller à gauche, s'ils l'osaient, et dont les autres cherchent leur force dans l'ancienne majorité? Pendant que M. Dufaure s'évertue à prouver qu'il n'a pas changé, M. Villemain n'a-t-il pas fait l'éloge des esprits qui savent changer à propos, et de la bonne foi qui avoue ces changemens? Qui hasarderait d'affirmer que la majorité qui a voté l'adresse appartient au cabinet? Les embarras qui nous pressent subsistent donc tout entiers. Ils sont même devenus plus manifestes par l'hésitation qu'a montrée chacun à aborder de front les difficultés sérieuses.

Le ministère s'est hâté de présenter à la chambre le projet de loi portant règlement des comptes de l'exercice 1837, le projet de loi relatif aux crédits supplémentaires et extraordinaires des exercices 1839 et 1840, le budget de 1840, et le projet de loi de conversion des rentes cinq pour cent. M. Passy s'est vu obligé d'avouer le déficit que nous avions annoncé : « Les résultats financiers de l'exercice 1840, a-t-il dit, ne peuvent être encore l'objet que d'une appréciation approximative; mais, en supposant que les produits n'éprouvent pas une plus value sur ceux de 1839, il se trouvera à la fin de 1840 un découvert total de 60 millions. » Le ministre attribue le déficit à des circonstances transitoires, aux sinistres extraordinaires de 1839, à l'état anormal des sucres exotique et indigène, et il n'en persiste pas moins à présenter son projet favori de conversion. Il est remarquable que, jusqu'à présent, personne ne semble le prendre fort au sérieux. A la Bourse, le cinq pour cent a éprouvé un mouvement de hausse. Dans la chambre, on n'est pas très convaincu que le projet ministériel soit adopté. Les dispositions du plan de M. Passy sont loin d'avoir le suffrage des capacités financières. Enfin, on a remarqué dans l'exposé des motifs des réserves qui peuvent amener un ajournement indéfini de l'exécution : « Si des questions

Digitized by Google

extérieures d'une certaine gravité, y est-il dit, se trouvaient agitées, s'il pouvait subsister sur leur solution définitive quelques-uns de ces doutes qui ne cessent que du jour où ces questions sont terminées, la prudence interdirait d'entreprendre une opération que pourraient alors compliquer des craintes dont l'agiotage et la malveillance s'empareraient pour les exploiter. » Puisque la conversion des rentes ne doit s'opérer, de l'aveu même de M. Passy, qu'au moment où la politique étrangère n'aura plus de doutes et de nuages, les rentiers peuvent encore compter sur un assez long répit. Le cabinet du 12 mai n'aurait-il donc à nous offrir, pour donner un caractère et un relief à sa politique, que la proposition de retrancher cinquante centimes à chaque cinq francs de rente inscrits sur le grand livre?

Dimanche dernier, Paris a eu le spectacle d'une procession où la réforme électorale, pour nous servir d'une expression de M. Villemain, a été effectivement montrée comme une *curiosité publique*. Plusieurs centaines de gardes nationaux, à la tête desquels se trouvaient quelques officiers, et derrière lesquels, chemin faisant, s'est formée une *queue* assez équivoque, se sont rendus successivement chez MM. Laffitte, Arago, Martin de Strasbourg et Dupont de l'Eure, pour les remercier de l'appui qu'ils portaient, comme députés, à la pétition qui demande le droit d'électeur pour tout garde national. Il faut convenir que, de nos jours, le courage civil est bien rare, puisque parmi quatre législateurs, il ne s'en est pas trouvé un pour représenter à ces visiteurs en uniforme qu'ils n'étaient pas dans leur droit et qu'ils violaient la loi. Étrange contresens! voilà des démocrates qui réclament de nouveaux droits à peu près dans le même appareil avec lequel quelques soldats romains offraient l'empire et la tyrannie. C'est à travers une sorte de parodie des gardes prétoriennes qu'on veut se frayer une route à plus de liberté. Nous sommes convaincus que beaucoup de ceux qui se sont laissés entraîner à cette promenade en uniforme n'en ont pas senti la portée; ils ne se sont pas aperçus que de pareilles démonstrations tendraient à dénaturer le principe de la garde nationale, qui est la milice de la cité, de l'ordre public, et qui ne se trouve légalement convoquée que par la réquisition de l'autorité civile. Il faudrait qu'au moins, au milieu de nos dissentimens, il y eût accord pour laisser intacte une institution qui est la sauvegarde des intérêts généraux, et pour ne pas lui ôter ce caractère de neutralité politique qui la rend supérieure à tous les débats de l'opposition et du ministère. Les députés qui ont reçu la visite de dimanche dernier se seraient fait beaucoup d'honneur s'ils avaient eux-mêmes donné à leurs concitoyens ces conseils, et s'ils s'étaient servi de leur popularité pour répandre d'utiles enseignemens.

Pendant qu'ici quelques brouillons cherchent à dénaturer une institution née il y a cinquante ans avec les premiers développemens de notre régénération, l'Angleterre doit nous l'envier, et peut-être elle sera contrainte un jour de garder ses villes et ses comtés avec une milice nationale. Les chartistes ont recommencé leur œuvre de destruction. Ils ont failli surprendre Sheffield, ils

Digitized by Google

se sont emparés un instant de Dewsbury. A Londres, la panique a été générale : toutes les troupes étaient sous les armes dans les casernes et à la Tour. Si l'Angleterre a quelques avantages sur nous dans les hautes régions de sa constitution, si ses pouvoirs parlementaires fonctionnent avec une expérience et une précision que le temps seul peut nous faire acquérir, elle doit à son tour jeter un œil d'envie sur notre état social, et elle sentira de plus en plus le besoin de multiplier les emprunts à notre organisation civile.

LA CHANSON DES SAXONS,

POÈME DU XIIIe SIÈCLE,

PAR JEAN BODEL (1).

Conquérant, législateur, et chef souverain de cette nation des Francs qui se disait établie par Dieu même, Charlemagne légua au moyen-âge un de ces noms tout-puissans que l'oubli ne saurait atteindre, même aux jours les plus désastreux de la barbarie. L'église le plaça parmi les saints, la chevalerie au premier rang de ses héros, et la poésie emprunta aux merveilles de son règne ses plus fécondes compositions. Mais, par cela même qu'elle était grande entre toutes, cette glorieuse mémoire devait prêter plus volontiers aux mensonges et aux fables. L'imagination sans frein, l'ignorance des poètes et des conteurs méconnut vite les faits réels et groupa autour de cette imposante figure, sans choix et sans nul souci de la vraisemblance, des évènemens impossibles, héroïques ou grotesques, des personnages inventés à plaisir, ou complètement travestis. Les romans de chevalerie, qu'on a si mal à propos décorés du nom d'*épopées,* remplacèrent les lais bretons qui célébraient les hauts faits d'Arthur, et les cantilènes latines que les peuples de l'Allemagne chantaient à la gloire de Charlemagne, deux siècles encore après sa mort. Alexandre, César, et quelques autres héros de la société antique, se partagèrent, avec les preux du monde chrétien, le domaine de ces odyssées informes; mais la plus large part de gloire fut gardée au roi des Bretons et à l'empereur d'Occident.

(1) Un vol. grand in-12; chez Techener, place du Louvre.

Digitized by Google

Aux qualités réelles de Charles, les romanciers ajoutèrent à plaisir des vertus imaginaires, et lui prêtèrent toutes les perfections physiques ou morales, force indomptable, charité, piété, courage, sobriété. Des traditions mystiques, chevaleresques, historiques, légendaires, envahirent successivement, comme épisodes, la donnée première; les *branches* se multiplièrent à l'infini, et chaque héros de la famille ou de la cour de Charlemagne eut, comme son puissant maître, son épopée barbare. La chronique dite de *Turpin* ouvre la série des compositions de ce genre. L'auteur inconnu de cette légende promène, au hasard, son héros dans d'aventureuses expéditions contre les Sarrasins d'Espagne; il y a là quelque chose de vrai, puisque, en effet, Charlemagne porta la guerre au-delà des Pyrénées, en 778. Mais ce fond historique devient vite méconnaissable au milieu des fictions qui le surchargent; et cependant, malgré l'incohérence et la barbarie, ce livre trouva, pendant plusieurs siècles, d'avides lecteurs et des admirateurs nombreux.

Comme la *Chronique de Turpin*, la *Chanson des Saxons*, publiée pour la première fois par M. Michel, repose, quant au fond même, sur un fait réel de la vie de Charlemagne : la guerre contre Witikind forme la trame du poème; mais les évènemens fabuleux y laissent peu de place aux évènemens historiques. On en jugera par une rapide analyse.

Justamon, souverain de la Saxe, avait épousé Helnis, petite-fille de Clovis, et en raison de cette alliance le chef barbare aspirait à la couronne de France. Ses prétentions furent maintenues par son peuple, et quand une assemblée nationale eut appelé Witikind au trône, ce redoutable guerrier déclara la guerre à Charlemagne, afin de s'emparer de ses états. L'empereur d'Occident convoqua donc ses vassaux pour la guerre, et il assigna Aix-la-Chapelle comme lieu de rassemblement à son armée. Witikind était occupé à jouer aux échecs lorsqu'il apprit la marche de Charlemagne; il devint « rouge comme une cerise, » et jura, en brisant son échiquier contre terre, de vaincre ou de périr.

Les Saxons prirent les armes, et se portèrent sur les bords du Rhin, à la rencontre des Francs. La reine Sibille, Hélissant et d'autres dames et demoiselles d'une merveilleuse beauté, avaient suivi les Saxons, tandis que, dans l'armée des Francs, on ne comptait aucune femme. Sibille, instruite de ce fait, dit à Witikind : « Sire, je veux vous aider à vaincre vos ennemis. Laissez-moi leur tendre des piéges; ils y tomberont, je n'en doute pas, car le regard d'une femme est toujours redoutable. » Witikind approuve ce projet, et Sibille, avec ses dames et ses demoiselles, va se promener sur les bords du Rhin, en face du camp de Charlemagne. « Montre-moi, dit-elle à Hélissant, montre-moi, parmi les ennemis du roi mon époux, ce Baudouin si fameux par son courage et sa beauté. » Baudouin passait en ce moment avec Charlemagne, pour aller à la chasse des canards sauvages; Hélissant le désigne à Sibille, et celle-ci est charmée de sa bonne mine et de sa tournure. Baudouin, de son côté, est ébloui des beautés de la reine; il lance son cheval dans le fleuve et vient la saluer.

Digitized by Google

— Baudoin, dist Sebile, grant guerredon vous voi.
— Dame, dist Baudoins, n'i a encor de coi.

Sibille répond par un baiser et invite le chevalier à la suivre dans sa tente, et là, seuls et loin des regards, ils causaient d'amour depuis une heure, quand un Saxon, Adan d'Alenie, se présente, armé et menaçant. Baudouin saisit son casque, s'élance sur lui et le tue. Des cavaliers accourent pour secourir Adan, Baudouin les écarte à coups d'épée, et, se précipitant dans les eaux du Rhin, il regagne le camp de Charlemagne.

Baudouin, depuis cette aventure, passa souvent le fleuve, et Bérard de Montdidier, son ami d'enfance, l'accompagnait dans ces courses, car Bérard aussi était épris d'amour pour Hélissant. Mais un jour, en s'approchant de la tente de leurs dames, ils furent rencontrés par Witikind; le roi saxon crut qu'ils étaient venus là pour chercher l'occasion d'une passe d'armes, et leur offrit de rompre une lance. Il choisit Baudouin pour adversaire; Baudemars, son neveu, croisa le fer avec Bérard; mais Baudemars fut tué. Witikind, blessé, s'avoua vaincu, et les chevaliers francs, toujours heureux, revinrent encore plus d'une fois à la tente de Sibille et d'Hélissant.

La guerre, cependant, traînait en longueur; depuis deux ans les armées étaient en présence. Les Francs murmuraient et demandaient la bataille; cette bataille fut sanglante, et pourtant indécise. Tandis qu'on se disposait de part et d'autre à de nouveaux combats, Bérard alla visiter en secret la belle Hélissant. La reine Sibille, seul et discret témoin de cette visite et des témoignages d'amour que Bérard prodiguait à sa dame, lui fit présent d'un épervier que lui avait donné la reine Lucaire. Mais Bérard, en retournant au camp français cet épervier sur le poing, fut rencontré par un chevalier saxon, Ansard de Danemark, qui reconnut dans cet oiseau un présent que lui-même avait fait à la reine Lucaire, sa maîtresse. Sa jalousie s'éveille, et il fond sur Bérard l'épée à la main. Celui-ci donne la volée à son épervier, qui va se percher sur un arbre comme pour regarder le combat, et, après une lutte vaillamment soutenue, il renverse son adversaire, rappelle l'intelligent oiseau, qui vient se placer sur son poing, et rentre dans cet équipage au camp de Charlemagne. — D'où vient donc cet épervier, lui demandent les chevaliers ses amis, et qui vous attire ainsi à l'autre bord de la rivière? — Bérard, plus brave que discret, raconte son aventure. Mais ce récit fait rêver Baudouin. — Pourquoi donc, se dit-il, la reine Sibille a-t-elle fait un présent à Bérard? — A cette pensée, des soupçons jaloux lui viennent à l'esprit, et il veut appeler son ami en champ-clos, mais Bérard lui jure qu'Hélissant seule à son amour; et Baudoin, rassuré, tente une fois encore de voir Sibille. A peine avait-il touché l'autre rive du fleuve, qu'un chevalier saxon s'élance sur lui pour disputer le passage. Baudouin le tue, et, revêtu de son armure, il pénètre dans la tente de Sibille. Chacun, en le voyant passer, le prend pour un proche de Witikind. Sibille elle-même se trompe un

Digitized by Google

instant, mais l'erreur est de courte durée; les deux amans s'abandonnent aux plus vifs transports, et lorsque Hélissant, qui veillait toujours en sentinelle attentive sur leurs secrets entretiens, s'écrie : Sauvez-vous, voici le roi! Baudouin, couvert des armes du Saxon, sort tranquillement de la tente, s'incline poliment devant Witikind, qui lui rend son salut, et retourne dans son camp. A quelques jours de là, une grande bataille est livrée, et Witikind vaincu est tué par Beaudouin lui-même.

Ici s'arrête la première partie de la *Chanson des Saxons*. Ce poème, dans l'idée et dans la forme, offre tous les défauts des compositions de ce genre : la vérité historique y est entièrement méconnue. Witikind n'est plus qu'un mari aveugle et crédule, d'autant plus confiant qu'il est plus trompé, et les dames et demoiselles de sa cour ressemblent en bien des points aux *dames* de Brantôme. Quant à Charlemagne, c'est un chef d'aventuriers qui a grand'peine à se faire obéir, et qui, malgré tout son génie militaire, se trouve souvent fort embarrassé pour commander les plus simples expéditions. Quoi qu'il en soit de ces défauts, la *Chanson des Saxons* offre, en certaines parties, des détails qui ne sont point dépourvus de délicatesse et d'art. La plupart des personnages, bien que de pure invention, appartiennent cependant au monde réel, et l'on n'y trouve ni géans, ni fées, ni dragons. C'est un progrès. M. Michel attribue ce poème à Jean Bodel, trouvère artésien qui vivait vers le milieu du XIIIe siècle. Sans demander de longues dissertations, nous aurions voulu voir produire au moins quelques preuves à l'appui de cette opinion. Mais on connaît l'extrême sobriété des préfaces de M. Michel, et, pour apprendre quelque chose de précis sur l'auteur présumé du livre qu'il vient d'éditer, il faut chercher ailleurs que dans ce livre même. Comme d'habitude, M. Michel a cru devoir s'abstenir de toute remarque, de toute analyse, de tout jugement. C'est un reproche que nous avons eu plus d'une fois déjà l'occasion de lui adresser. Quant à l'exactitude du texte, à la pureté philologique, au soin parfait des détails grammaticaux, on ne saurait faire mieux. C'est une reproduction au diagraphe. Mais cela suffit-il en vérité?

— Nous ne sommes plus au temps de Catherine II, et Diderot lui-même, obligé de vendre ses livres, ne trouverait plus un acquéreur qui les lui payât royalement en lui en laissant la jouissance. Aussi, de nos jours, les grandes collections péniblement amassées finissent-elles le plus souvent par se disperser. Il n'y a plus que l'Angleterre au monde où les grands seigneurs et les banquiers aient de vastes bibliothèques et les conservent. Cela ne veut pas dire sans doute qu'on en sache plus long à Pal-Mall que dans le faubourg Saint-Germain; seu-

Digitized by Google

lement en France on n'y met pas tant de coquetterie. La plupart de nos bibliophiles sont donc tout simplement des érudits ou des gens de lettres; et comme la fortune des gens de lettres a ses phases, les livres ont aussi la leur : *Habent sua fata libelli*. Le vieux proverbe se vérifie tous les jours, au grand regret de ceux qui se séparent de leurs livres, à la grande joie des curieux qui se les disputent. Ainsi en est-il arrivé à la volumineuse collection sur l'histoire de France recueillie par le bibliophile Jacob, collection qui contient les meilleurs et les plus rares ouvrages de la *Bibliothèque* du père Lelong. Plusieurs manuscrits importans, un grand nombre d'histoires de provinces, de dissertations particulières, de traités intéressans et recherchés, la plupart des grands recueils historiques donneront à cette vente un intérêt qu'apprécieront tous les amis des bons livres. Le catalogue, rédigé avec un très grand soin et des annotations curieuses par l'auteur des *Deux Fous*, demeurera comme un excellent travail bibliographique. On le trouve à la librairie de Téchener.

—Le roman de *John Davys*, que M. Alex. Dumas a publié dans cette *Revue*, vient de paraître à la librairie de Dumont. Un nouveau succès attend le livre de M. Dumas, dont nos lecteurs connaissent le mouvement et l'intérêt.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LA

BELLE ISABEAU.[1]

I.

MONTPELLIER.

La ville de Montpellier, siège de la généralité du Languedoc, semblait plongée depuis quelque temps dans un engourdissement sinistre: le commerce languissait, tous les plaisirs étaient interrompus; l'herbe croissait dans les rues de l'Éguillerie, de Castres, du Pile-Saint-Gilles, du Cheval-Blanc, car ce quartier, particulièrement habité par les protestans, était désert et abandonné. La plupart des magasins, des comptoirs ou des grands entrepôts de marchandises, autrefois tenus par les calvinistes, étaient fermés.

Tandis qu'un silence lugubre régnait dans cette partie de la ville, la place de la Canourgue, rendez-vous habituel de la noblesse et de la bourgeoisie catholique, était au contraire un lieu d'agitation et de tumulte. On s'abordait avec inquiétude pour se demander des nouvelles de l'insurrection des fanatiques. Environ un an s'était passé depuis le meurtre de l'archiprêtre des Cevennes: la révolte avait fait des progrès immenses, on ne pouvait sortir de Montpellier sans escorte, les camisards envoyaient des partisans jusqu'aux portes de la ville.

Un échafaud, un bûcher et une potence étaient dressés en perma-

(1) La *Revue* contient dans ses livraisons de novembre et de décembre la première série des *Fanatiques des Cevennes*, intitulée *l'Archiprêtre*.

Digitized by Google

nence sur la place du Marché; il ne se passait pas de jour que plusieurs exécutions de religionnaires n'ensanglantassent la capitale du Languedoc.

La populace catholique se pressait à ces affreux spectacles, avec une avidité féroce, et poursuivait de ses imprécations les victimes hérétiques, car les haines religieuses étaient dans toute leur exaspération. Mais la bourgeoisie n'assistait pas à ces supplices, elle approuvait de tout son pouvoir les rigueurs excessives de l'autorité à l'égard des huguenots, seuls auteurs, disait-on, des malheurs publics.

Par un des premiers jours de printemps de l'année 1704, plusieurs citadins se promenaient sur la place de la Canourgue; parmi eux on remarquait maître Janet, parfumeur renommé pour la confection de l'Eau de la Reine de Hongrie, dont il fournissait presque toute l'Europe. Capitaine de la milice bourgeoise, il avait acheté ce grade depuis le nouvel édit qui consacrait la vénalité de ces charges. Le trésor était presque vide; tous les emplois avaient été mis à l'encan par Louis XIV.

Maître Janet, gros homme pansu, coloré, au visage rond, aux petits yeux vert-de-mer, à moitié couverts par de gros sourcils gris comme ses moustaches et sa large royale; maître Janet, à la fois jovial et vaniteux, rusé dans ses transactions commerciales, et rempli de franchise dans ses rapports privés, était un des types du *bourgeois* catholique de cette époque.

Sa fortune déjà considérable s'était augmentée de plusieurs propriétés acquises à vil prix lors des confiscations exercées par le roi sur les protestans fugitifs. Avec l'argent, l'ambition était venue; maître Janet avait acheté le droit de porter l'épée, toutes les fois qu'on assemblait la milice bourgeoise. Son grade de capitaine lui tournait la tête, il se croyait un personnage, surtout depuis qu'il s'était initié aux secrets du bel air, par la lecture assidue des *Règles de la bienséance chrétienne* et autres traités de *civilité pratique* alors fort surannés, mais très répandus dans les provinces (1). Le digne fabricant d'eau de la reine de Hongrie ne marchait jamais sans un de ces petits volumes, qui lui servaient de *vade mecum;* et il le citait à la moindre atteinte portée aux lois de l'étiquette.

Le syndic des fabricans de vert-de-gris (la vente de ce produit chimique était une des branches les plus importantes du commerce de

(1) *Conduite pour la bienséance civile et chrétienne*, recueillie de plusieurs auteurs par monseigneur l'évêque de Montauban, in-12. — *Nouveau traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*, Paris, in-12, 1679.

Digitized by Google

Montpellier) (1), nommé Thomas Bignol, accompagnait maître Janet dont il était le gendre, et de plus à son grand regret le lieutenant dans la milice bourgeoise.

Les caractères du capitaine et de son lieutenant offraient un contraste aussi frappant que celui de leurs figures et de leurs vêtemens. Le capitaine était bavard, orgueilleux, outrecuidant; l'enseigne, humble, silencieux, timide; le beau-père, lustré, vermillonné par l'embonpoint; le gendre bistré, ridé par la maigreur. Le parfumeur était vêtu d'un habit long et d'un manteau court, d'après les règles de la bienséance, qui, à cette époque, voulaient, par exemple, que le justaucorps fût assorti à la couleur du chapeau et la perruque à la couleur des bottes (2). Le marchand de vert-de-gris était presque négligemment habillé d'un vieux justaucorps d'étoffe de soie brochée gris sur gris, acheté Dieu sait où, et coiffé d'une petite perruque ronde et jaunâtre, qui donnait à ses traits anguleux la plus singulière physionomie du monde.

Deux autres bourgeois de Montpellier vinrent se joindre à l'enseigne et au capitaine: l'un était fabricant et blanchisseur de cire; l'autre, un des plus riches tanneurs de la ville (3).

La conversation de ces respectables citadins roula bientôt sur les affaires du temps, sur le commerce de chacun, et particulièrement sur les inquiétudes que donnaient les camisards.

Maître Janet était généralement écouté par les autres bourgeois avec déférence; son grade le mettait quelquefois en rapport avec M. de Bâville, l'effroi des huguenots, ce terrible intendant, dont les catholiques même ne prononçaient le nom qu'en tremblant, tant son caractère impitoyable inspirait de terreur.

Ce jour-là maître Janet avait été appelé auprès de ce magistrat; il s'agissait de l'ordre de service de la compagnie dont le parfumeur était capitaine; elle devait se trouver sous les armes à la porte de la ville, lors de la prochaine arrivée de M. le maréchal de Villars. Cet illustre capitaine venait se mettre à la tête des troupes du Languedoc, car la révolte des protestans prenait une excessive gravité.

— Par le bâton de Saint-Roch (4), une des précieuses reliques de

(1) *Mémoires* de Bâville sur le Languedoc.

(2) *Règles de la Bienséance; des Habits*, chap. III, seconde partie.

(3) Ces deux branches de commerce étaient aussi des plus importantes à Montpellier. (Mémoires de Bâville.)

(4) « On voit le bâton de saint Roch dans le couvent de Saint-Paul. Il a cinq pieds de hauteur et a plusieurs nœuds, dont l'un représente la tête d'un ange. » (Lamartinière, Montpellier, *Dict. géogr.*)

Digitized by Google

notre glorieuse ville, que diable nous chantez-vous-là, maître Janet? s'écria le tanneur, est-ce que c'est possible? Est-ce que le roi enverrait le maréchal de Villars, un de ses meilleurs généraux, contre ces misérables hérétiques des montagnes?

Maître Janet regarda le tanneur d'un air dédaigneux.

— Il y a beaucoup de choses à vous répondre à ce sujet, compère, lui dit-il. D'abord, selon les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne qui est la souveraine du bourgeois comme du noble, de l'homme de qualité comme du grand seigneur, du prince comme du monarque, il est incivil de dire à quelqu'un : « que diable chantez-vous-là! » Ensuite, en parlant de leurs excellences nos seigneurs les maréchaux de France, des bourgeois comme nous doivent toujours respectueusement dire : son excellence monseigneur le maréchal, et non pas incongrument : le maréchal de Villars, tout court.

— Tarare! j'aime mieux que cela soit trop court que trop long, compère, s'écria le tanneur récalcitrant en haussant les épaules. Ce sont paroles perdues et fadaises, que ces civilités. J'en fais cas comme de cela;— et il mordit son ongle. — Pourvu qu'on m'entende, foin du reste!

Maître Janet rougit d'indignation, tira son petit livre de sa poche, et dit au tanneur :

— Pour vous prouver, compère, toute la messéance de vos gestes et de vos paroles, je vais vous lire l'article de la civilité relatif à *la Tête*. Tenez, écoutez : Chap. III. *De la contenance du Corps*. Art. 2. *Du Nez*... Non, non, ce n'est pas cela. Ah! m'y voici, *De la Tête*, écoutez bien : « Ne la hochez jamais dans les épaules par forme de « mépris... Ne prenez jamais la dent avec l'ongle pour montrer du « mépris... Ne...

— Bien, bien, j'ai tort, se hâta de dire le tanneur qui redoutait fort l'érudition de maître Janet à l'endroit de la politesse. J'ai tort, aussi vrai que la tannée d'écorce de chêne est la meilleure de toutes. En fait de civilité vous êtes un savant, je ne suis qu'un âne. Mais, dites-nous, est-ce que sérieusement M. l'intendant vous a assuré que le roi envoyait le maréchal?... Non, non, se hâta de dire le tanneur en se reprenant, avec de nombreuses hésitations, est-ce vrai que le roi envoie le maréchal... monseigneur,... son excellence... de Villars, contre ces fanatiques, que Dieu confonde!

Maître Janet, touché de la bonne volonté de son compère, ne releva pas l'incohérence des titres qu'il donnait à M. de Villars, et reprit :

— Je vous répète que monseigneur l'intendant a prononcé ces pro-

Digitized by Google

pres paroles : « M. le maréchal de Villars finira ce que MM. de Broglio et de Montrevel ont commencé. Il faut exterminer ces hérétiques jusqu'au dernier; ils font trop de mal à la province. Tout y périclite par suite de leur détestable rébellion. »

— Cela n'est que trop vrai, s'écria le tanneur. Depuis cette guerre civile, mes peaux me restent sur les bras; on ne vient plus ni de Barcelone, ni de Catalogne pour les chercher. On dirait que la province est pestiférée, tant les étrangers la fuient; et pourtant les peaux sont de première nécessité! Seigneurs, gens de guerre, gens de robe ou bourgeois portent des bottes, des souliers ou des buffles. Ah! quel temps, quel temps! Maudits soient les hérétiques!

— Ah! oui, quel temps, dit le gendre de maître Janet. C'est comme moi, je suis tout encombré de vert-de-gris. Et pourtant les peintres, les apothicaires, les chirurgiens, les physiciens, en ont besoin. Le vert-de-gris est un objet de première nécessité aussi bien que les peaux. Ah! quel temps!

Et le lieutenant, se mouchant en manière de péroraison, fit entendre un bruit si aigu, si retentissant, que le parfumeur s'écria :

— Mon gendre et lieutenant, je vous ai maintes fois cité l'article 2 du chapitre v de la Bienséance Chrétienne intitulé : *Du bruit indécent de la bouche et du nez*, où il est expressément recommandé de ne jamais contrefaire les trompettes, hautbois ou autres instrumens à vent avec le nez, en se mouchant d'une manière bruyante et indécente, sans compter qu'après avoir étendu votre mouchoir sur votre visage, vous devez modestement cacher le tout avec votre chapeau pendant cette opération toujours incivile.

— C'est sans intention indécente, incivile ou malfaisante que j'ai involontairement imité avec mon nez un instrument à vent, mon beau-père et capitaine, répondit humblement le marchand de vert-de-gris.

— Est-ce aussi sans intention malfaisante que vous vous permettez de porter un habit aussi peu congru à votre condition? dit maître Janet en examinant l'habit de soie de son gendre qu'il n'avait pas encore remarqué. Et que diriez-vous, s'il vous plaît, si un artisan s'avisait de porter un habit de drap au lieu de porter un habit de cadis; si une artisane osait porter une robe de taffetas, comme mademoiselle (1) votre femme?

(1) Les seules femmes nobles étaient appelées madame. Ces distinctions dans les habillemens ont été très long-temps scrupuleusement observées en province.

Digitized by Google

— Sur ma foi, mon beau-père et capitaine, je ne dirais rien du tout, reprit le marchand de vert-de-gris.

— Et vous auriez tort, mon gendre et lieutenant; vous devriez dire à cet artisan, à cette artisane, ce que la femme d'un gentilhomme aurait le droit de dire à mademoiselle votre femme, si elle se permettait de porter une robe de velours; ce que vous dirait un gentilhomme à vous-même, qui vous permettez de porter un habit de soie contre les lois de la bienséance et de la sagesse; car si vous voulez que les petits vous honorent, il vous faut honorer les grands.

— Mon beau-père et capitaine, j'ai acheté ce justaucorps sur la place du Marché (1); il appartenait à ce gentilhomme huguenot qui fut roué jeudi. C'était une occasion superbe.

— N'avez-vous pas de honte? s'écria maître Janet; fi! fi! tirez d'ici, allez à l'instant vous dévêtir de cet abominable vêtement hérétique et patibulaire.

— Mais, mon beau-père et capitaine, est-ce que vous vous déferez aussi des métairies hérétiques et patibulaires des Vives-Eaux et de Sainte-Eulalie, que vous avez achetées lors de la confiscation des biens de la famille Cavalier de Saint-Andéol? demanda Thomas Bignol.

— Mon gendre et lieutenant, vous n'êtes qu'une pécore, s'écria maître Janet en regardant le marchand de vert-de-gris d'un air courroucé; taisez-vous; de par Dieu! taisez-vous.

— A propos de Jean Cavalier, de ce chef maudit des fanatiques, avez-vous ouï dire qu'il ait pris le titre de comte de Vau-Nage? demanda le marchand de cire à maître Janet.

— Vous vous trompez, compère; c'est prince des Cevennes qu'il se fait appeler, le mécréant, dit le tanneur.

(1) Lieu habituel des exécutions. — On lit le passage suivant dans un manuscrit du temps : « L'échafaud est en permanence sur la place du Marché. On y a rompu trois de ces malheureux cette semaine. Ces gens-là ne parlent jamais qu'à la question; aussi la leur donne-t-on à cette heure à tous, ordinaire et extraordinaire. » (Lettre IV, 10 mai 1704.) — Ce manuscrit, que nous aurons souvent occasion de citer, est un recueil de lettres, intitulé : « *Mémoire très fidèle* et journal d'une partie de « ce qui s'est passé depuis le 11 mai 1703 jusqu'au 1er juin 1705, touchant les fana- « tiques, autrement dits camisards, écrit et envoyé lettres par lettres par Mme Demetz « de l'Incarnation, pour lors assistante du grand couvent des Ursulines, à révérend « père Mars de Saint-Claude, pour lors prieur des Carmes anciens de Clermont en « Auvergne; lequel mémoire j'ai toujours communiqué à monseigneur de Cham- « pigny, pour lors évêque de Clermont, et à monseigneur de Paule d'Ormesson, « et Leblanc, intendant. Et il s'est toujours trouvé très véritable et très prudent. » (Biblioth. roy. Manuscrits supp. français 1235.)

Digitized by Google

— Si cet impudent drôle a ce qu'il mérite, il s'appellera bientôt chevalier de la potence, comte du bûcher et prince de la roue. Mais patience! patience! Une fois son excellence monseigneur le maréchal de Villars ici, ce Cavalier, ce chien de huguenot et sa bande d'assassins fanatiques n'en auront pas pour quinze jours, reprit maître Janet d'un air important.

— Dieu vous entende, capitaine; M. le comte de Broglio et monseigneur le maréchal de Montrevel n'ont pourtant pas pu venir à bout de ces rebelles!

— J'ai ouï dire à un officier du bataillon de la marine, qui avait échappé à la déroute d'Estables de Rive-d'Ost, où ces maudits ont exterminé trois régimens des troupes royales, dont il n'est pas revenu deux cents hommes; j'ai ouï dire que ce Cavalier avait fait des dispositions de bataille dignes d'un véritable général d'armée, reprit le cirier.

— Moi, un cadet de la croix (1) de la bande de l'ermite, et qui a combattu Cavalier corps à corps, m'a assuré qu'il avait au moins six pieds de haut, qu'il était toujours habillé d'une manière de casaque noire semée de larmes rouges, et qu'il se servait pour combattre d'un fléau fait d'une tête de mort remplie de plomb attachée à une chaîne de fer, reprit le tanneur.

Maître Janet haussa les épaules d'un air de pitié et dit : Pouvez-vous croire de telles sottises? Monseigneur l'intendant me disait encore ce matin que Cavalier était un petit homme, noir, ragot, velu comme un ours.

— Je crois que vous nous honorez d'une énorme petoffe, mon beau-père et capitaine, reprit Thomas Bignol d'un air charmé de sa politesse. C'est un autre chef de ces bandits qu'ils nomment Éphraïm, ancien garde du bois d'Aygoïl, qui est ainsi noir et velu; car on l'appelait dans le pays l'ours d'Aygoïl. On dit que Cavalier n'est ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni vieux ni jeune, ni brun ni blond, ni gras ni maigre, ni bon ni méchant, ni pie ni impie, ni....

— Comme vous êtes encore plus sot qu'incivil, mon gendre et lieutenant, dit le parfumeur avec une dédaigneuse compassion, en interrompant Thomas Bignol, je me bornerai à vous prier de nous laisser tranquilles avec vos signalemens hétéroclites. — Puis, se retournant vers ses deux commères, maître Janet ajouta : Je vous dis,

(1) Corps de partisans catholiques, organisé par un ermite qui faisait une guerre acharnée aux camisards.

Digitized by Google

moi, et vous pouvez me croire, qu'il est noir et ragot; il ressemble comme deux gouttes d'eau à ce fanatique qui fut roué l'autre jour.

— Quel jour? Voilà trois semaines qu'on a roué et pendu tous les jours. Exécution le matin, exécution le soir, dit le cirier.

— Vendredi matin, celui qui avant d'être pendu n'a pas voulu pardonner sa mort au roi, à la justice et au bourreau (1), reprit maître Janet.

— Ah bien! bien! J'ai entendu parler de l'opiniâtreté de ce malheureux-là; il n'avait voulu rien répondre à la question ordinaire ni extraordinaire. C'était un furieux endurci! dit le cirier.

— Tenez, entre nous, compères, savez-vous une chose : moi je trouve qu'on devrait peut-être essayer un peu de l'indulgence. Ce sont des hérétiques, je le sais bien, des rebelles au roi, si vous voulez; mais toujours pendre, rouer et brûler! et jusqu'à des femmes, encore! reprit le cirier; moi je ne sais pas, mais ça me semble un peu sauvage.

— Les femmes (2)! s'écria maître Janet: on dit que ce sont les plus mauvaises! N'a-t-il pas fallu battre le tambour pour empêcher d'entendre les invocations sacriléges de la dernière, cette prophétesse de la bande de Roland, autre chef hérétique? Car les chefs et les bandes de ces coquins poussent en une nuit comme des morilles. Ma foi, tant pis pour eux. Qu'on les roue, qu'on les pende, qu'on les brûle! on a ma foi raison : ils ont fait assez de tort à notre com-

(1) C'était l'usage avant le supplice. Le bourreau remplissait cette formalité, faisait ces trois questions, ainsi que le prouve ce passage du manuscrit déjà cité : « Des six personnes qui reçurent ce jour-là le châtiment de leurs crimes, il y en eut trois qui imitèrent le bon larron, une femme pendue, un homme pendu et un rompu. Il n'est pas hors de propos de vous dire que lorsque le bourreau a voulu pendre ce malheureux, il lui demanda, comme il a coutume de faire, s'il ne pardonnait pas sa mort au roi, à la justice et à lui. Ce malheureux lui répondit brusquement : Non. Le bourreau lui dit, en lui serrant la corde et en lui donnant la secousse : Va-t-en donc au diable! — Et jamais pendu n'a passé si vite. » (*Lettres*, Nîmes, 20 juillet 1703, pag. 21.)

« On brûla l'autre jour deux de ces malheureux tout vifs; on en a pendu trois et rompu autant. *Tout cela ne les fait pas revenir à eux.* Il semble qu'on ne fait que les irriter... » (*Ibid.*, Nîmes, 26 août 1703, pag. 39.)

(2) « Tout est dans la même situation, et nous n'avons aucun avantage sur ces malheureux, si l'on ne veut compter comme avantageux d'en prendre quelques-uns tous les jours, qu'on exécute après; mais tout cela ne rend pas nos affaires meilleures. Aussi on a résolu de ne plus les pendre..., mais d'aggraver leur supplice en les rompant et en les brûlant tous vifs, même les femmes qui sont les plus mauvaises. » (*Lettres*, Nîmes, 9 septembre 1703, pag. 33.)

Digitized by Google

merce. Après tout, qui est-ce qui les prie d'aller se rassembler en armes et de pousser l'indécence et l'incivilité jusqu'à se révolter contre les ordres du roi?

— Il disent à cela, compère, reprit le cirier, qu'ils veulent exercer leur religion et non pas la nôtre. Ils disent que le roi, par son bon plaisir, leur ravit la liberté de conscience que les édits leur avaient reconnue; et après tout, compère, entre nous il faut avouer, quant à cela, qu'ils ont peut-être quelque peu raison.

— Non, non, ils ont tort, mille fois tort, s'écria le parfumeur. Eh! pourquoi ont-ils tort? parce qu'ils sont des incivils. Eh! pourquoi sont-ils des incivils? parce qu'ils méconnaissent les principes de l'inestimable code qui ne me quitte pas; s'ils l'eussent connu, ils ne se seraient jamais révoltés. — Certainement, ajouta maître Janet en voyant l'air ébahi de ses deux compères et en tirant de nouveau de sa poche son précieux livre; tenez, j'ouvre au hasard cet excellent ouvrage, qu'est-ce que je lis? *Il est du dernier galant de préférer sur toutes choses la satisfaction et la commodité des autres à la sienne propre* (1). Eh bien! n'est-ce pas clair? Que vous disais-je? Si ces mécréans avaient été assez *galans* pour préférer à leur détestable hérésie la *satisfaction et la commodité* de nos saints prêtres qui voulaient les convertir, est-ce qu'ils les auraient fait indécemment trotter et galoper à leur poursuite de montagne en montagne, de caverne en caverne, pour finir par les assassiner comme ils ont fait de ce bienheureux martyr M. l'abbé Du Chayla? Hein? Est-ce clair?

—Vous avez raison, maître Janet, c'est un fameux livre que celui-là, dit le cirier avec admiration.

— Ce n'est pas tout : je poursuis, reprit le parfumeur, enorgueilli de ce succès; qu'est-ce que je lis encore? *Il faut avoir de l'horreur pour tout ce qui peut fâcher ou désobliger quelqu'un.* Eh bien! si ces imprudens rebelles avaient eu de *l'horreur pour tout ce qui pouvait fâcher* le roi, notre bon maître, se seraient-ils opiniâtrément refusés aux conversions qu'il exigeait d'eux? S'ils *avaient craint de désobliger* le roi, se seraient-ils permis d'attaquer, de battre ses troupes? L'auraient-ils forcé d'envoyer contre eux, vile et détestable canaille, un aussi fameux guerrier que son excellence monseigneur le maréchal de Villars? Non, non, sans doute. Eh bien! n'est-ce pas un inestimable ouvrage que celui-là qui aurait pu, qui pourrait encore ra-

(1) *Traité de la Civilité*, chap. II.

Digitized by Google

mener au bien les esprits égarés de ces terribles fanatiques, s'ils voulaient tout simplement se soumettre aux règles de bienséance et de politesse que la civilité enseigne?

— Ah! oui, mais voyez-vous, c'est justement ce qu'ils ne voudront pas faire, mon capitaine et beau-père; car s'il étaient des hommes de bien, ils ne seraient pas des scélérats, fit judicieusement observer Thomas Bignol.

— Mon gendre et lieutenant, je vous avais déjà prié de nous laisser tranquilles; si vous continuez, je vous abandonne la place, dit le parfumeur en jetant un regard courroucé sur le marchand de vert-de-gris qui resta muet.

— Il paraît, dit le tanneur, qu'une nouvelle bande de ces scélérats s'est montrée du côté d'Uzès. Mais ceux-là sont encore bien plus féroces que les autres. On les nomme *Camisards noirs* parce qu'ils se noircissent la figure pour se donner une apparence plus terrible. Ils sont commandés par un ancien boucher d'Uzès nommé *Marius*. On ne parle que de leurs épouvantables cruautés.

— Dieu du ciel! dit maître Janet, comme si ce n'était pas assez des camisards ordinaires, en voici d'extraordinaires.

— Tenez, mes compères, ajouta le tanneur d'un ton d'oracle après avoir long-temps réfléchi avant de parler, je ne suis pas grand politique, mais il me semble que ce n'est qu'à force de les exterminer qu'on les détruira.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, compère, reprit le parfumeur, et je suis de votre avis; il faut les exterminer jusqu'au dernier. Ils me font tort, cette année, de plus de mille pistoles.

—Moi, avant tout, je suis chrétien, dit le cirier qui semblait le plus philanthrope des quatre citadins. Je n'en veux pas individuellement aux fanatiques; mais en masse je les abhorre.

— C'est comme moi, reprit le tanneur, je n'y mets ni acharnement, ni méchanceté, mon Dieu! Je sais bien que je ne peux pas m'en prendre à Paul plutôt qu'à Jacques, parce que la rébellion m'a empêché de vendre pour mille pistoles de peaux, cette année. Aussi ce n'est pas la punition d'un seul, mais celle de tous indistinctement, que je demande, car je suis aussi chrétien que le compère, et comme lui je n'en veux pas aux fanatiques individuellement.

— Enfin, nous sommes toujours bien heureux d'avoir pour intendant un homme aussi terrible que monseigneur de Bâville, reprit le cirier; quel air il vous a! quels yeux! quel regard! Quand je pense

Digitized by Google

qu'il y a pourtant des hérétiques qui ont osé lui dire des injures en face... Moi, s'il me parlait seulement, je croirais déjà me sentir la corde autour du cou.

— Le fait est qu'il a une figure, c'est-à-dire ce n'est pas absolument sa figure, si vous voulez, car on ne saurait pas que c'est lui qui est ce fameux intendant si impitoyable, *le roi du Languedoc*, comme on l'appelle, que sa figure ne vous frapperait pas plus que celle d'un autre; mais quand on sait qui il est, sa figure vous semble effroyable et formidable, dit ingénieusement le tanneur.

— Avez-vous entendu dire, reprit le cirier d'un air mystérieux, que monseigneur l'intendant avait, de naissance, les ongles rouges et couleur de sang, et que madame sa mère, étant grosse de lui, a passé devant un échafaud, et que c'est ça qui le rend si impitoyable?

— Est-ce donc vrai qu'il a les ongles couleur de sang, maître Janet? demanda le tanneur épouvanté de cette confidence.

— Pour les ongles, mes compères, je ne puis rien vous dire, car monseigneur m'a toujours reçu ganté, ainsi que le veut la civilité.

— Voyez-vous, compères, il est toujours ganté, se dirent le tanneur et le cirier avec effroi en se poussant du coude.

— Mais ce que j'ai ouï dire pertinemment, reprit le tanneur d'un air sérieux qui cachait sans doute une ironie perfide, c'est que monseigneur l'intendant mangeait de la viande crue les jours de jugement, pour se rendre farouche et de peur de céder à son bon naturel.

— Et sait-on quelle espèce de viande crue il mange ces jours-là? demanda le cirier avec autant de curiosité que de terreur.

— On dit que c'est de la viande de ces taureaux sauvages de la Camargue qui sont si féroces, reprit le parfumeur avec un imperturbable sang-froid.

— C'est tout simple, fit observer le cirier; monseigneur l'intendant mangerait de l'agneau, je suppose, que ça ne remplirait pas du tout son but de se rendre impitoyable.

Ces dignes citadins allaient continuer de se livrer à cette intéressante étude psychologique sur M. de Bâville, lorsque le bruit de plusieurs chevaux arrivant au galop attira leur attention.

— Eh! c'est un courrier escorté par un piquet de dragons de Saint-Sernin, dit maître Janet; je reconnais le brigadier Larose, un des cavaliers qui ont échappé au massacre du Col-d'Ancize.

— Et le marquis de Florac, leur capitaine, ce beau jeune seigneur, demanda le cirier, en a-t-on des nouvelles? Sait-on ce qu'il est devenu?

Digitized by Google

— On l'ignore toujours. Le pauvre gentilhomme est mort ou prisonnier, dit le tanneur. Mais où va donc le courrier? A l'intendance, sans doute.

— Regardez donc, maître Janet, dit le tanneur, les portes de l'intendance sont toujours ouvertes, et aujourd'hui elles sont fermées.

— Ah! le courrier frappe. Bon, voici les portes ouvertes; mais on les referme encore.

— Quelles nouvelles apporte ce courrier? Bonnes ou mauvaises? dit le parfumeur en soupirant. Ah! mes compères, mes compères, dans quel temps vivons-nous? Mais voilà le soleil qui se cache derrière le clocher de Saint-Paul. Quoiqu'il n'y ait rien à craindre dans les rues de Montpellier, dès que la nuit est close, j'aime mieux être renfermé chez moi que d'être dehors. On trouve tous les jours des placards menaçans cloués jusque sur les portes de l'hôtel de monseigneur l'intendant : des camisards s'introduisent donc dans la ville pendant la nuit, morbleu! Or, comme j'aurais horreur de me rencontrer face à face avec ces vils scélérats, que je méprise, je reste chez moi, dit fièrement le capitaine de milice urbaine en caressant sa moustache.

— Cela vient, voyez-vous, de ce que vous êtes naturellement très couard, mon beau-père et capitaine; c'est tout simple, vous êtes milicien, et les miliciens, étant plus exposés que les autres bourgeois, doivent avoir plus peur que les autres citadins, dit ingénieusement Thomas Bignol qui s'était tu depuis long-temps.

— Tenez! mon gendre et lieutenant, s'écria le capitaine exaspéré, et poussant devant lui Thomas Bignol, on m'apprendrait demain que vous avez mangé votre fonds de vert-de-gris, que, sur ma parole, je crois que je ne vous plaindrais pas, tant vous êtes fâcheux et insupportable. Que Dieu me pardonne cette homicide et incivile pensée! mais votre sottise l'a fait poindre, germer et éclore.

Et maître Janet, saluant brusquement les autres bourgeois, regagna sa demeure, suivi de son gendre et lieutenant, qui semblait consterné du peu de succès de ses réflexions.

II.

L'INTENDANT.

M. Nicolas Lamoignon de Bâville, ce magistrat que les préjugés populaires représentaient comme si terrible, fut un des hommes les plus remarquables du XVIIe siècle.

Digitized by Google

Depuis vingt années il gouvernait souverainement le Languedoc, après avoir été intendant de Pau, de Montauban et de Poitiers.

Son génie vaste, élevé, lumineux, sa volonté de fer, la haute et inflexible logique de ses vues politiques, l'infatigable activité de son esprit, son courage, sa pénétration, sa redoutable causticité, sa puissance de travail, effrayèrent toujours si fort les ministres de Louis XIV, que jamais ils ne permirent à cet homme éminent de s'approcher de la cour. Ils craignaient trop qu'il n'y prît racine, et que, s'y élevant bientôt rapidement, il ne les étouffât tous sous son ombre.

Ils préféraient lui laisser une telle autorité dans sa généralité, qu'on l'y surnommait *le roi du Languedoc*.

« Il n'est pas fait pour être intendant de finances et de justice, mais bien général d'armée, car il est toujours prêt et jamais pressé, disait de lui M. le maréchal de Villars. »

On ne peut se figurer d'ailleurs de quels immenses pouvoirs un intendant de province était alors revêtu.

Commissaire et conseiller du roi, intendant de justice, police et finances, il pouvait informer contre les membres des cours judiciaires, contre le clergé, contre les maires et contre les échevins. Il convoquait les assemblées des villes et du peuple pour changer les magistrats municipaux qui lui semblaient condamnables.

Chargé de la surveillance des gens de guerre, il avait à ses ordres les garnisons, les milices, les prévôts, les baillis, les sénéchaux; il faisait le procès aux rebelles; il assistait aux séances du gouverneur de la province avec voix délibérative; il n'était enfin justiciable de ses actes que par devant le conseil du roi.

On conçoit qu'une telle puissance est bien près de l'arbitraire le plus despotique, lorsque dans un temps de trouble, elle se trouve concentrée entre les mains d'un homme aussi sûr de ses forces et de l'assentiment de la cour que l'était M. de Bâville.

L'hôtel de l'intendance de la généralité de Montpellier était, on l'a dit, bâti sur la place de la Canourgue.

Cet édifice imposant, construit en pierres de taille, était, comme presque toutes les maisons de la ville, surmonté d'un belvédère en terrasse, sur lequel on allait dans l'été respirer la fraîcheur d'une brise appelée *Vent-Corbin*, qui s'élève ordinairement vers neuf heures du soir.

Deux factionnaires, appartenant à la compagnie des fusiliers de l'intendant, vêtus de justaucorps gris-blanc à collets rouges, montaient la garde devant l'hôtel.

Digitized by Google

L'habitation de M. de Bâville avait un aspect sévère et grandiose. Un large escalier en marbre du Languedoc, dont la haute coupole était peinte en camaïeu, à la manière de Devitt, conduisait à une enfilade de huit salons, aboutissant, d'un côté, à une longue galerie, de l'autre, à une vaste bibliothèque qui communiquait à une chapelle.

On ne voyait dans ces immenses appartemens ni tentures brochées, ni crépines d'or : selon les idées de M. de Bâville, ce luxe étincelant n'eût pas été de mise dans la demeure d'un magistrat; tout devait y être sérieux, imposant comme son caractère.

Ainsi, les tentures, les portières, les rideaux, étaient de velours amarante avec des rebrasses en forme d'épitoges, et de larges bordures d'hermine. Des *saintetés* de Lebrun, plusieurs tableaux de famille, peints par Mignard, quelques curiosités romaines, trouvées dans les fouilles récemment ordonnées à Arles et à Nîmes, ornaient les salons.

Dans l'une des salles de l'hôtel, on voyait un magnifique portrait du premier président Guillaume de Lamoignon, peint par Philippe de Champagne. L'académie de peinture avait offert ce tableau à M. de Bâville, en reconnaissance d'une cause célèbre qu'il avait gagnée dans sa jeunesse, plaidant en faveur de Girard Van-Opstal, membre de cette société savante.

Si les portes de l'intendance, ordinairement ouvertes, étaient fermées ce jour-là, c'est que M. de Bâville célébrait, avec une certaine solennité intérieure, l'anniversaire de la naissance de son père, le célèbre Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris, mort en 1677.

Cette fête était une des nobles traditions de cette ancienne famille de robe où, disait Fléchier, « l'on ne semblait naître que pour exercer la justice et la charité, où la vertu se communiquait avec le sang, s'entretenait par les bons conseils, et s'excitait par les grands exemples. »

Le frère de M. de Bâville, Chrétien-François de Lamoignon, avocat-général au parlement de Paris, était venu, avec son fils et sa fille, passer quelques jours à Montpellier pour assister à cette fête.

M. de Lamoignon se montrait en tout digne de sa naissance. Au parlement on citait son intégrité, son savoir, sa rare éloquence; tandis que son goût sûr et parfait, les graces de son esprit, le charme et la solidité de son commerce, lui avaient gagné l'attachement de Racine, de Boileau, de Molière, avec lesquels il vécut toujours dans la plus étroite intimité.

Digitized by Google

Suivant une pieuse coutume domestique, M. de Lamoignon s'était depuis long-temps occupé d'écrire la vie de son père, noble tâche, toujours dévolue au fils aîné de cette maison.

La lecture de cette biographie du premier président Guillaume de Lamoignon, récemment terminée, avait été dans cette circonstance d'un à-propos plein d'intérêt.

Les descendans de cet homme illustre avaient accueilli avec un frémissement de généreux orgueil ces paroles mémorables de leur aïeul, lors du procès de Fouquet, dont Louis XIV voulait la mort à tout prix (1) : *Un juge ne donne son avis qu'une fois, et lorsqu'il est assis sur des fleurs de lis.* Fière et belle réponse faite par ce magistrat à Colbert, qui le pressait, au nom du roi, de voter dans cette cause pour la peine capitale, ou de lui dire quel serait le sens de son jugement.

Guillaume de Lamoignon, non parce qu'il avait été des amis de Fouquet, mais parce qu'il le croyait innocent, avait osé braver les ressentimens du roi, en refusant de présider la chambre, lorsque Louis XIV voulut y maintenir, pour rapporteurs du procès, deux magistrats justement récusés par le surintendant.

En vain les amis du premier président lui avaient représenté à quelles puissantes haînes il s'exposait, en vain ils l'avaient engagé à siéger pour ce procès; inébranlable dans sa courageuse résolution, Guillaume de Lamoignon répondit toujours : *Lavavi manus meas, non inquinabo eas* (mes mains sont pures, je ne les souillerai pas).

C'était un touchant et beau spectacle que de voir ces deux générations pieusement assemblées pour entendre ce noble récit de la vie de leur père et de leur grand-père.

M. de Bâville était assis entre sa femme et son fils. Ce jeune homme, d'une physionomie douce et mélancolique, semblait agité par une peine secrète. Plusieurs fois, pendant la lecture qu'il avait écoutée avec une profonde attention, ses yeux s'étaient remplis de larmes.

M. de Bâville avait alors cinquante-six ans; il était de taille moyenne, et vêtu d'une riche vénitienne noire; ses traits, singulièrement spirituels, paraissaient plus fatigués par le travail que par l'âge; son regard perçant et ferme, sa voix haute et résolue, son port de tête imposant et fier lui donnaient une physionomie pleine de di-

(1) Le surintendant avait aimé Mlle de La Vallière. Nous avons cité dans *Latréaumont* le mot du grand roi à la reine Anne d'Autriche à ce sujet.

Digitized by Google

gnité, de finesse et d'énergie, quelquefois tempérée cependant par un sourire d'une douceur ou d'une malice extrême.

Mlle Julie de Lamoignon, brune et fraîche, aux grands yeux noirs, à la bouche vermeille, un peu moqueuse, portait une longue robe de taffetas gris de lin, garnie de nœuds oranges. Sa tante, Mme de Bâville, était vêtue d'une robe carmélite.

C'est donc au milieu des douces joies de cette fête de famille, que l'intendant du Languedoc, entouré des siens, comptait passer la journée. A le voir tour à tour si gai, si bon, si plaisamment moqueur, on n'aurait pas reconnu le magistrat terrible et redouté dont le nom faisait trembler toute une province.

M. de Bâville s'amusait beaucoup à tourmenter sa nièce, Mlle Julie de Lamoignon, en lui demandant avec une maligne insistance pourquoi elle affectionnait si fort la couleur orange, couleur des rubans qui ornaient le corsage et les cheveux de la jeune fille.

—Mais, mon cher oncle, je vous assure que je n'ai pas plus de préférence pour cette couleur que pour toute autre, disait Mlle de Lamoignon.

— Comment! s'écriait M. de Bâville en riant; et depuis que vous êtes ici, vous portez toujours des garnitures pareilles! Avant-hier, sur cette charmante robe bleu-tendre, des rubans oranges! Hier, sur cette autre d'un si joli vert de mer, encore des rubans oranges; et, dans vos beaux cheveux bruns, toujours des rubans oranges... Ah! ma chère Julie, dit M. de Bâville en la menaçant gaîment du doigt, ma chère Julie, je crains bien que ce choix-là ne soit pas une affaire de goût, mais de souvenir.

— Quelle folie, dit Julie en rougissant.

— Voyons, mon frère. Venez à mon aide, dit l'intendant à M. de Lamoignon. Cherchez bien; parmi tous les gens du bel air qui vous visitent, n'avez-vous pas remarqué quelque perruque blonde bien étalée, quelque charmant muguet, toujours élégamment farci de rubans de cette amoureuse nuance?

— Attendez donc, attendez donc, dit M. de Lamoignon en souriant et ayant l'air de rappeler ses souvenirs. Mais en effet, le jeune Raoul de Courville, très bon gentilhomme, ma foi! fort homme de bien, et de plus le fils de mon meilleur ami, m'apparaît, à cette heure que vous m'y faites penser, tout bouillonné, tout enrubanné, tout pavoisé de cette couleur.

— Comment, Raoul de Courville, le camarade d'enfance de votre fils, mon frère? dit M. de Bâville en affectant la surprise! Comment,

Digitized by Google

ce joli Raoul qui a été presque élevé avec Julie? Oh! rien de plus simple alors, ajouta-t-il d'un air malin; tout s'explique à merveille. Ils avaient les mêmes maîtres; ils apprenaient les mêmes leçons. Leur goût pour les rubans oranges est naturellement un des fruits de leur éducation commune.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon oncle, que vous êtes méchant! dit Mlle de Lamoignon en frappant du pied avec une impatience mutine.

— Allons, reprit M. de Bâville en se levant et en s'accoudant au dossier du fauteuil de sa nièce avec un mouvement plein de charme et de bonté. Voilà que, toi aussi, tu dis comme toute la province *que je suis méchant*. Allons, je veux faire ma paix avec toi, je me rétracte. Voyons; ce n'est pas Raoul qui porte ces rubans oranges par souvenir de toi. Non, non, c'est toi qui les portes par souvenir de lui. Es-tu contente?

—Pas du tout, au contraire, dit Julie en souriant malgré elle. C'est encore pis, ce que vous dites là.

— Que pourrai-je donc faire pour mériter ma grace? dit M. de Bâville. Ah! j'y suis; si tu me pardonnes, je te ferai dîner avec maître Janet, le capitaine de la milice urbaine... pourvu toutefois que toi et ton frère vous me promettiez de garder votre sérieux et d'être bien sages.

— Maître Janet est-il donc si dangereux pour la gravité de ses spectateurs? demanda le frère de Julie.

— Il m'a souvent déconcerté malgré mon sérieux. Figurez-vous, mes enfans, que c'est le vieux traité de la Bienséance Chrétienne en chair et en os, en perruque et en pourpoint. Il y a huit jours, je le reçois dans le cabinet où est placé mon portrait; comme maître Janet tient à pratiquer scrupuleusement les règles de la civilité, et qu'elle défend de tourner le dos à l'image du maître de la maison, le bonhomme était dans un énorme embarras, car je me trouvais justement assis en face de mon portrait. Il fallait voir maître Janet; il piétinait, il piaffait en place comme s'il eût été sur des charbons ardens; il se mettait de côté, il se mettait de trois quarts, il penchait son corps en avant, il le penchait en arrière; enfin, éperdu, tout en nage, pour accommoder les deux bienséances dues au portrait et à son original, il a bravement pris le parti de me répondre en tournant la tête du côté du cadre.

Ce récit que M. de Bâville avait accompagné d'une très plaisante pantomime excita une bruyante hilarité qui fut interrompue par l'entrée du secrétaire de l'intendant.

Digitized by Google

— Monseigneur, le courrier vient d'arriver, dit le secrétaire.

— Allons, les affaires, les affaires, dit M. de Bâville; mon fils, venez. A tantôt la fin des histoires de maître Janot le capitaine, ma petite fée Oranginé, ajouta gaiement l'intendant en s'adressant à sa nièce; puis il se rendit dans son cabinet, suivi de son fils dont l'air mélancolique et presque sombre avait singulièrement contrasté avec la joie paisible qui animait le reste de cette famille.

III.

POLITIQUE.

— Je sonnerai si j'ai besoin de vous, Surval, dit M. de Bâville à son secrétaire; puis il s'assit devant une grande table couverte de papiers, sur laquelle étaient rangées les dépêches récemment arrivées de Paris.

Just de Bâville (1) resta machinalement appuyé sur le socle d'une grande horloge de marqueterie.

— Que vois-je! s'écria M. de Bâville après avoir décacheté une nouvelle lettre; mon fils! vous êtes nommé intendant de la généralité de Rouen. Ah! le roi nous comble!

— Moi, mon père? dit Just de Bâville presque consterné.

— Vous, mon fils! vous, simple maître des requêtes à la cour des aides de Montpellier! c'est une faveur inespérée. Je suis sûr que, par une attention pleine de délicatesse, le chancelier a voulu attendre ce jour si fêté dans notre famille, pour nous apprendre cette bonne nouvelle. Allons, venez, venez, monsieur l'intendant, que je vous présente à votre mère et à votre oncle sous votre nouveau titre, dit M. de Bâville en se levant et en embrassant son fils avec effusion.

Just de Bâville ne semblait pas partager la joie de l'intendant; au moment où son père allait entrer dans le salon, il lui dit d'un air suppliant :

— Monsieur, un mot.

M. de Bâville regarda son fils avec surprise.

— En vérité, Just, reprit M. de Bâville, je ne conçois rien à votre froideur; le roi vous confie un emploi considérable, presque inespéré pour votre âge, et on dirait que vous apprenez une désastreuse nouvelle?

(1) Plus tard connu sous le nom de comte de Coutson.

Digitized by Google

— C'est qu'en effet, monsieur, j'ai tout lieu de m'affliger; car je crains de vous cruellement déplaire dans cette circonstance.

— Me cruellement déplaire! ce serait donc la première fois de votre vie! je le dis avec orgueil, jamais père n'a été plus fier de son fils que je le suis de vous. Votre caractère est généreux, votre esprit sage, élevé, votre savoir rare pour votre âge, votre conduite irréprochable. Je ne vous fais qu'un seul reproche, vous le savez, c'est d'accepter peut-être toutes mes idées trop aveuglément, sans jamais les discuter... Mais, dites-moi donc comment vous craignez de me déplaire, à propos de cette place que tant d'autres envieraient?

— Je suis obligé de refuser cette place, dit Just de Bâville en faisant un violent effort sur lui-même.

— Refuser cette place, s'écria M. de Bâville au comble de l'étonnement; expliquez-vous, mon fils, je ne vous comprends pas.

— Le jour est venu de vous faire une grande révélation, monsieur; en aurai-je le courage?

— Par le ciel! il n'y a rien là de déshonorant, j'espère? s'écria M. de Bâville en devenant rouge d'émotion.

— Oh! non, rassurez-vous, répondit Just avec un accent rempli de tristesse et de dignité.

— Je vous crois, je vous crois, mon fils, mais parlez.

— Vous m'avez reproché, monsieur, d'accepter vos idées avec trop d'aveuglement; puissiez-vous excuser maintenant la hardiesse de mes paroles.

— Je vous écoute. — Et les traits de M. de Bâville exprimaient une douloureuse curiosité.

— Depuis quelque temps, vous m'avez initié au gouvernement de cette province. Ces ordres terribles qui portaient l'épouvante dans tous les esprits, c'est ma main qui les a tracés... et je vous l'avoue à cette heure, monsieur, en les traçant... souvent ma main a bien tremblé; souvent mon front a bien rougi; — et Just hésita un moment.

— Continuez, dit M. de Bâville sans s'émouvoir.

— Vous le dirai-je, monsieur, ces ordres me semblaient iniques, sanguinaires, sacrilèges! Et pourtant je vous savais juste, religieux et bon. Au dehors, quoique je ne fusse entouré que de vos amis, de vos inférieurs ou de vos créatures, je n'entendais jamais prononcer votre nom qu'avec épouvante; et pourtant, en rentrant dans notre maison, je trouvais en vous le père le plus affectueux, le

Digitized by Google

plus tendre. A votre tribunal redouté, votre regard était impitoyable, votre accent inflexible; et pourtant, quand vous parliez à ma mère, quand vous me parliez, votre accent était plein de douceur, votre regard plein de sérénité.

M. de Bâville ému tendit la main à son fils qui la baisa respectueusement.

— Oh! si vous saviez, monsieur, combien il est affreux pour un fils d'accuser son père! Effrayé de cette odieuse pensée, je tâchais parfois de devenir injuste envers les protestans. Dans leur résignation, je voulais voir de l'hypocrisie; dans leurs humbles remontrances, de l'audace. S'ils mouraient martyrs de leur religion, s'ils disaient encore sur le bûcher : *Seigneur Dieu, pardonnez à nos bourreaux! Seigneur Dieu, protégez le roi!* ce courage n'était qu'un endurcissement impie; ces vœux, ce pardon, n'étaient qu'une sanglante raillerie. Mais bientôt, ma raison, mon cœur, le noble sang que j'ai reçu de vous, monsieur, tout se révoltait en moi contre mon injustice. Alors je tombais de nouveau dans un abîme de doute et d'amertume, car, à mes yeux, vos ordres étaient barbares et injustes, dit le jeune homme d'une voix basse et tremblante.

— Et n'avez-vous jamais accusé le roi? dit M. de Bâville. C'était pourtant sa volonté que j'exécutais.

— Je sais, monsieur, la fière indépendance de votre caractère : jamais vous ne seriez l'instrument aveugle d'une volonté que vous croiriez fatale au pays que vous gouvernez. Faire exécuter les ordres du roi, c'était leur donner votre sanction éclatante.

— Cette pensée est noble, elle est juste; vous ne vous trompiez pas, dit M. de Bâville. Mais pourquoi m'avoir caché jusqu'ici vos craintes, vos scrupules, vos doutes?

— Je ne voulais vous en parler que le jour où j'aurais pris une résolution pour l'avenir. Avant de m'y déterminer, je voulais réfléchir encore; désespéré, j'accusais l'infirmité de mon esprit qui ne pouvait, comme le vôtre, s'élever jusqu'à certaines régions, d'où l'on jugeait différemment sans doute les choses humaines. Ma pensée s'épuisait jusqu'au vertige, en voulant pénétrer ce formidable mystère. En vain je demandais au ciel de m'éclairer : toutes les inspirations qui me venaient d'en haut me semblaient condamner l'épouvantable persécution dont vous étiez complice. Ah! mon père, mon père! dit Just de Bâville en tombant aux pieds de l'intendant, pardonnez à votre fils! Maintenant vous savez tout. Vous le voyez, je ne puis exercer les fonctions dont le roi me charge. Tous les protestans ne sont point

Digitized by Google

en Languedoc. Jamais je ne servirai un maître dont la cruauté me fait horreur !

M. de Bâville semblait ému, il releva son fils, l'embrassa tendrement et lui fit signe de s'asseoir devant lui.

Just s'était montré jusqu'alors, du moins en apparence, si indifférent au sort des huguenots, que l'intendant ne revenait pas de sa surprise. M. de Bâville était d'ailleurs d'un caractère trop entier, ses convictions étaient trop profondes, il était trop habitué à être aveuglément obéi, pour que la pensée d'avoir à justifier ses actes, même aux yeux de son fils, lui fût jamais venue.

Emporté par le torrent des affaires, certain du bon droit de la cause qu'il servait, l'intendant n'avait eu ni le loisir ni le besoin de faire un stérile retour sur lui-même.

Que la placidité de sa vie intérieure contrastât étrangement avec l'effroyable rigueur de son administration, peu lui importait; il croyait la terreur salutaire, il l'employait comme moyen violent, terrible, mais nécessaire et décisif.

Mystérieuse anomalie, bien capable d'ailleurs de frapper Just! M. de Bâville, homme de mœurs privées pures et douces, se montrait inflexible dans l'application des mesures les plus sanguinaires. Il ne se sentait ni fiel ni ardeur méchante contre les gens qu'il condamnait; la haine religieuse ne l'égarait pas; quelquefois même il plaignait les victimes de la persécution, et pourtant il acceptait, sans scrupules, sans remords, la formidable responsabilité des édits les plus barbares.

Malgré ce qui venait de se passer, M. de Bâville ne doutait pas que l'affection de son fils pour lui ne restât toujours la même. Néanmoins les accusations de Just l'avaient douloureusement affecté. Quoique celui-ci eût refusé d'accepter l'intendance de Rouen, son père espérait, en lui expliquant les motifs de sa conduite, le faire revenir de ses injustes préventions à son égard, le ramener à des idées moins exaltées et plus appropriées à la pratique des affaires.

Ce fut donc avec tendresse, calme et dignité que M. de Bâville, après un assez long silence, répondit à son fils :

— Je vous sais gré de votre franchise. Votre respect et votre amour pour moi sont grands, mon fils; ils n'ont point été ébranlés par l'exagération d'idées nobles, généreuses sans doute, mais qui étant sans contrepoids, pouvaient avoir une fatale influence sur votre esprit. Vous entrez dans la vie par des jours bien sombres et bien orageux; c'est un terrible temps de lutte que le nôtre; et encore...

Digitized by Google

non... Cette époque ressemble à toutes les époques; toutes les époques lui ressembleront. L'homme sera toujours l'homme. Les deux principes opposés qui se combattent avec acharnement à cette heure, ne se sont-ils pas toujours combattus, ne se combattront-ils pas toujours? Sous une forme ou sous une autre, le sujet de la lutte sera toujours le même, le nom seul changera! Ce sera toujours le mal contre le bien, la révolte contre le pouvoir, l'orgueil contre la soumission, le serviteur contre son maître, le sujet contre son roi, la créature contre son Dieu!

— Mais, mon père, cette guerre n'est pas une guerre civile, c'est une guerre religieuse. Si l'on n'avait pas porté atteinte à la liberté de conscience des religionnaires, si on ne les avait pas exaspérés par des rigueurs impitoyables, se seraient-ils soulevés? dit Just avec une fermeté respectueuse.

— Quand l'expérience aura mûri votre raison, mon fils, vous verrez toute la vanité de ces distinctions subtiles. Qui dit catholique, dit monarchique; qui dit protestant, dit républicain; et tout républicain est ennemi de la monarchie. Or, la France est essentiellement, je dirai même plus, est géographiquement monarchique. Sa puissance, sa prospérité, sa vie, tiennent essentiellement à cette forme de gouvernement. L'élément théocratique qui entre dans son organisation sociale, lui a donné quatorze siècles d'existence; ce que les druides ont commencé, les évêques l'ont perfectionné. Nous ne laisserons donc pas la réforme s'attaquer à cette magnifique hiérarchie des pouvoirs politiques et religieux, qui fait la grandeur et la force de la France. Nos rois sont les fils aînés de l'église. Si l'église les sacre, si elle divinise leurs droits pour les rendre inviolables, nos rois doivent, à leur tour, défendre l'église contre l'hérésie; s'ils laissent attaquer l'infaillible autorité du saint-siége, on attaquera bientôt l'infaillible autorité du trône. Encore une fois, qui nie la thiare, nie la couronne; qui nie le pape, nie le roi.

— Mais le roi lui-même, monsieur, par sa déclaration des quatre articles, ne prétend-il pas être plus chef de l'église gallicane que le pape lui-même? Ne met-il pas le saint père en suspicion? Ne soumet-il pas les évêques aux parlemens par les appels comme d'abus?

— Et qui vous dit que ce ne fut pas là une bien grande, une bien funeste erreur! Oh! Bossuet ne sait pas quel coup fatal il portait à la royauté dont l'immuable autorité repose sur *la grace de Dieu*, lorsqu'il permit qu'on attaquât impunément l'infaillibilité du chef de l'église.

Digitized by Google

— Mais le pape... n'est qu'un homme... Cette infaillibilité... n'est qu'une fiction!

— Mais je ne suis qu'un homme, moi! et mes arrêts sont souverains! Mais le dernier juge d'une sénéchaussée n'est qu'un homme; mais le dernier bailli de village n'est qu'un homme, il n'est souvent qu'un sot; et pourtant Pascal, Molière ou Newton auraient été soumis à sa juridiction, que, tel quel, son jugement sur ces grands hommes eût été exécuté, et il devait l'être. Sans doute il serait pénible de voir Pascal injustement condamné par un sot bailli; mais, pour une déplorable erreur de la justice, que de bien ne lui doit-on pas! quel frein salutaire, quelle garantie pour la tranquillité de tous! Appliquez ce raisonnement aux plus hautes combinaisons sociales, et vous serez convaincu de la nécessité de certaines fictions. Hélas! mon fils, l'humanité est imparfaite. De deux maux, il faut choisir le moindre; et puis, croyez cette grande vérité : « En matière de gouvernement, tout ce qui paraît admirable en théorie, est toujours, de fait, inexécutable en pratique. » Quoi de plus apparemment juste et sage en théorie que la souveraineté élective? En pratique, ce serait une monstruosité impossible. Pour le salut des rois, pour la paix, pour la prospérité des peuples, il faut donc que l'église soit infaillible ou considérée comme telle. Cette source divine d'où découle tout pouvoir, tout ordre, toute morale, toute religion, doit être à l'abri de toute souillure par le fait même de son origine céleste; l'insensé, le monstre qui ferait douter de cette vérité, de cette admirable fiction, si vous voulez, jetterait la perturbation, peut-être la mort dans la société chrétienne; et malheureusement c'est ce qu'a fait Luther.

Just n'avait jamais envisagé la question religieuse dont il était si vivement préoccupé sous le point de vue politique que venait de lui dévoiler son père. La logique de M. de Bâville, vive, pressante, commença d'ébranler quelque peu ses convictions; il aimait, il vénérait son père, il lui avait été affreusement douloureux de l'accuser de barbarie, il devait donc accepter presque avec empressement toutes les raisons qui pouvaient justifier les rigueurs excessives reprochées à l'intendant.

Pourtant il hésitait encore à se rendre aux observations de son père, et il reprit timidement :

— Je croyais que Luther avait voulu réformer le scandale et les vices du clergé catholique, monsieur.

— Et pour remédier à quelques abus, s'écria M. de Bâville avec

Digitized by Google

indignation, Luther a ébranlé l'Europe, il a porté une mortelle atteinte à la foi religieuse, à la foi monarchique! La réforme a fait plus couler de sang que jamais les guerres religieuses n'en ont fait couler. Et la guerre de trente ans! et la guerre civile de Flandre et d'Angleterre! et le massacre de la Saint-Barthélemy! et le meurtre de Marie Stuart! et le meurtre de Henry III! et celui de Henry IV! et celui de Charles Ier d'Angleterre! qui les a causés? qui a causé tant d'épouvantables malheurs! La réforme, la réforme! l'Espagne seule, par le salutaire, par le magnifique établissement de l'inquisition si indignement calomnié, s'est mis à l'abri de ce bouleversement général. Mais, pour revenir à la France, cette malheureuse guerre qui aujourd'hui désole, appauvrit, ensanglante cette province, qui l'a causée? Encore une fois, n'est-ce pas la réforme?

— Mais, monsieur, si on n'avait pas révoqué l'édit de Nantes, les protestans fussent demeurés soumis et inoffensifs; ce n'est qu'à bout de violences, de supplices qu'ils se sont rébellés. Ah! le bon, le grand Henry avait d'autres idées sur la tolérance! dit Just avec amertume.

— Le bon, le grand Henry a cédé autant à des exigences politiques qu'à un reste d'attachement pour ceux dont il avait partagé l'hérésie. S'il assura le repos de la France pendant son règne, il arma la main de Ravaillac, et il légua de bien terribles embarras aux rois qui lui succédèrent.

— Mais, de notre temps, monsieur, jusqu'à la révocation de l'édit, les réformés n'ont-ils pas été paisibles? M. Colbert lui-même n'a-t-il pas mille fois vanté leur esprit laborieux, leur probité?

— Et qui vous dit, enfant, que la révocation de l'édit de Nantes n'ait été une faute, une grande faute? qui vous dit que je ne l'ai pas combattue?

— Vous l'avez combattue? s'écria Just de Bâville.

— J'ai combattu l'inopportunité de cette mesure, mais non pas le principe qui l'a dictée, reprit l'intendant, et il ajouta d'un air solennel: En mon ame et conscience, je crois au roi notre maître le droit d'exiger dans ses états l'unité religieuse; fils aîné de l'église qui l'a sacré, c'est son devoir comme catholique, c'est son intérêt comme prince de vouloir cette unité; mais je crois aussi que l'heure de prendre cette grande mesure n'était pas venue, je crois que les moyens employés pour hâter les conversions ont été blâmables...

— Et pourtant, monsieur, cette mesure, ces moyens si blâmables à vos yeux, dit Just en hésitant, vous....

Digitized by Google

— Je les ai appuyés de tout mon pouvoir, n'est-ce pas? Cela vous paraît mal.... Écoutez-moi, mon fils, cette leçon est grande; elle vous sera salutaire. Le roi pouvait et devait un jour révoquer l'édit de Nantes, mais en précipitant cette révocation, il en compromettait le succès : telle est mon opinion; mais cette mesure que je blâme une fois accomplie, que devais-je faire? Fallait-il, non pour une question sacrée de principes, mais seulement pour une question d'opportunité, fallait-il quitter le service de mon maître, alors que je pouvais surtout lui être utile? Fallait-il l'abandonner dans un moment de trouble et de danger? ou bien devais-je agir ainsi que j'ai agi, admettre la résolution de S. M. comme un fait fâcheux mais désormais irrévocable, en poursuivre rigoureusement les conséquences, et sauver cette province par des rigueurs que je crois salutaires? Répondez, mon fils, que pouvais-je faire? dit-il en regardant Just d'un air rempli de tendresse et de dignité.

Il y avait dans les traits, dans le langage de M. de Bâville, tant d'élévation, tant de noble assurance, il semblait si persuadé de la justice de la cause à laquelle il avait consacré sa vie, il prenait si vaillamment la responsabilité de torts qui n'étaient pas les siens, sa conduite était si rigoureusement conséquente à son dévouement éclairé pour le roi et pour la monarchie, que Just se sentit presque subjugué. Du point où M. de Bâville avait ramené la question, Just envisageait autrement les actes de l'intendant. Il eut honte de ses premiers soupçons, et s'écria en tombant à genoux :

— Ah! mon père, j'ai pu vous accuser de barbarie, d'iniquité!

— Je vous l'avoue, mon enfant, ce reproche m'a fait mal; oh! bien mal, dit M. de Bâville en relevant son fils avec bonté; puis il continua en attachant sur lui un regard triste et douloureux : — Mais cela devait être : l'homme de bien qui se voue loyalement au service de son roi et de son pays, n'a-t-il pas toujours de cruelles épreuves à supporter? Qui m'empêchait, si j'avais été lâche ou parjure à ma conviction, de répondre aux ordres de S. M. par une éclatante démission de ma charge? J'aurais à la fois trahi ma conscience, trahi mon devoir, trahi l'appui que je devais à mon maître; mais le monde est ainsi fait qu'il n'y aurait pas eu assez de voix pour vanter mon indépendance, mon courage, mon humanité; l'histoire m'aurait glorifié, et elle me flétrira peut-être. Et pourtant, ajouta M. de Bâville avec amertume, on ne sait pas ce qu'il faut de vaillante résignation à son devoir, de dévouement au bien de tous, pour préférer la lutte

Digitized by Google

au repos, la haine à la popularité, les gémonies peut-être à l'apothéose! — Et il baissa la tête avec accablement.

— Ah! mon père, quelle horrible pensée, s'écria Just en baisant les mains de l'intendant avec une douloureuse émotion.

Mais celui-ci, surmontant bientôt cet accès de découragement si opposé à la fermeté naturelle de son caractère, reprit en redressant fièrement la tête.

— Que l'histoire écrive mon nom à côté de celui des Jeffries et des Laubardemont, que je tombe ou non sous le poignard hérétique, peu m'importe; j'aurai accompli un devoir, un noble devoir, mon enfant. Croyez-moi, vous ne me verriez pas calme, heureux au milieu de ma famille, indifférent aux accusations de férocité dont on me poursuit, inflexible dans ma volonté, si je ne puisais chaque jour une quiétude, une force nouvelle dans la satisfaction de ma conscience, qui me dit, elle, que je sers bien le roi et la France.

A ce moment le secrétaire de M. de Bâville ayant frappé à la porte, l'intendant lui ordonna d'entrer.

— Monseigneur, dit le secrétaire, un courrier vient d'arriver; il ne précède M. le maréchal de Villars que de très peu de temps.

— A bientôt, mon fils, dit M. de Bâville en tendant la main à Just; nous reprendrons cet entretien, et j'espère vous convaincre et vous ramener à des idées plus raisonnables.

Et l'intendant sortit.

Just, sinon tout-à-fait converti à l'inflexible politique de son père, ne put du moins s'empêcher d'admirer les nobles et courageuses convictions qui avaient toujours dicté la conduite de M. de Bâville.

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

LE PIANO.

SEPTIÈME PARTIE.[1]

Le répertoire des pianistes, déjà si riche en œuvres spécialement écrites pour leur instrument, s'augmente encore de toutes les compositions destinées à l'orchestre, compositions que d'habiles arrangeurs savent réduire aux proportions du clavier. On a d'abord ajusté pour le piano les ouvertures d'opéras, et transformé les airs de ballet en rondeaux. Enfin, dans la crainte sans doute que les pianistes n'eussent pas une confiance entière dans le goût du musicien chargé de faire un choix parmi les fragmens d'une partition dramatique, on imagina de leur donner l'opéra complet. Ainsi *Robert-le-Diable, Otello, Moïse, la Muette de Portici, Freyschütz, Euriante*, etc., sont devenus, grace à cet artifice, des sonates de piano d'une immense étendue, des sonates composées de quatre-vingts, de cent morceaux. Le pianiste peut se donner le plaisir d'exécuter un opéra de Weber, de Rossini, de Meyerbeer, d'Auber, sans emprunter le secours des voix. Ses mains chanteront tour à tour les cavatines de soprane ou de ténor, les duos, les trios, les chœurs, les finales; elles joueront les airs disposés pour régler les pas des danseurs. Voilà certes une abon-

(1) Voyez les livraisons des 13 et 17 mars, 21 avril et 5 mai 1837, 29 septembre et 25 décembre 1839.

Digitized by Google

dante moisson pour les pianistes, rudes consommateurs, prêts à dévorer des opéras tout entiers. Plusieurs de ces partitions ainsi réduites sont arrangées pour quatre mains. Les moyens d'exécution étant doublés, on peut donner plus de mouvement, de clarté, de vigueur et d'éclat aux dessins de l'orchestre reproduits sur le clavier.

Il ne faut pas confondre ces partitions réduites pour le piano avec les partitions réduites avec accompagnement de piano. Dans ces dernières, les parties de chant vocal ont été conservées, et le piano remplace l'orchestre accompagnateur. J'en parlerai plus tard.

Les symphonies de Beethoven, ces colosses d'harmonie, ont été arrangées pour le clavier. Veut-on les exécuter à deux mains, à quatre mains, on n'a qu'à choisir : deux éditions différentes sont offertes aux virtuoses. Des concertos de violon, des airs variés pour cet instrument, ont été disposés pour le piano. Cette métamorphose est beaucoup moins heureuse; il faut nécessairement que les morceaux d'exécution soient élaborés sur l'instrument pour lequel on les destine, afin de profiter de toutes ses ressources et de ne donner que des choses d'un excellent effet. Les traits les plus hardis, les plus brillans sur le violon deviennent gauches et ternes quand on les joue sur le clavier, même après qu'ils ont subi les modifications prescrites par le doigté. Nicolo, devenu marchand de musique ainsi que ses associés Méhul, Kreutzer, Rode, Chérubini, voulut exploiter les œuvres de Viotti, en publiant les concertos de ce violoniste célèbre arrangés pour le piano. L'entreprise n'eut aucun succès, elle ne pouvait pas en avoir.

Les quatuors de Pleyel, arrangés pour piano, violon, viole ou violoncelle, ont joui d'une faveur assez remarquable, il y a quarante ans. J'avais arrangé de la même manière trois quatuors de Haydn. Dussek avait réduit en trios pour piano, violon et violoncelle, plusieurs quatuors du même maître. Quelques symphonies de Haydn, de Mozart, ont été publiées pour piano seul. Des quintettes de Mozart, de Beethoven, sont encore joués sur le clavier avec des parties concertantes de violon, viole et violoncelle.

Depuis l'admirable ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, pièce favorite, cheval de bataille, épée de chevet des pianistes de mon temps, que d'ouvertures ont figuré sur le pupitre du clavecin, de l'épinette, du piano! Que de symphonies de ce genre ont joui d'une fortune prodigieuse! Quel pianiste, ayant vu le demi-siècle s'accomplir sur sa tête, n'a pas joué les ouvertures de *Didon*, de *Démophon* de Vogel, de *Stratonice*, d'*Horatius Coclès*, du *Jeune Henri*, de *Montano*, des

Digitized by Google

Deux Journées, des *Noces de Figaro*, de *la Flûte enchantée*, du *Mariage secret*, de *Roméo et Juliette?* Quelle petite fille, aujourd'hui grand'mère, n'a pas exécuté, dans les réunions solennelles de famille, devant ses parens, amis et connaissances, autour d'elle rangés, et goûtant des plaisirs dont l'innocence égalait la douceur; quelle petite fille n'a pas fait sonner, à grand renfort de pédales, les ouvertures de *la Belle Arsène*, de *Blaise et Babet*, de *la Frascatana*, de *la Bataille d'Ivry*, du *Prisonnier*, de *Philippe et Georgette*, du *Château de Monte-Nero*, de *Lodoïska* de Kreutzer, du *Calife de Bagdad*, de *Panurge*, et surtout de *la Caravane du Caire?*

« Quel dommage que ce brave M. du Caire, avec tant d'habileté pour faire les ouvertures, ne nous en ait donné qu'une! Il serait allé bien loin, s'il avait voulu travailler! » C'est ainsi qu'un musicien me témoignait ses regrets, en attribuant à M. du Caire une symphonie de Grétry.

Les jeunes élèves se plaisent à jouer sur le piano des morceaux qui ne présentent pas de difficultés, et font beaucoup de bruit. A ce double avantage, que l'on rencontre dans la plupart des ouvertures arrangées, ajoutez l'intérêt qu'une symphonie dramatique inspire à des auditeurs peu exercés. Ils se plaisent à retrouver le morceau qui les a déjà charmés au théâtre; l'orchestre leur a donné plus d'une leçon sur ce thème; leur oreille en connaît la marche, elle va la suivre sans peine; les mélodies, les effets éclatans, tout est logé dans leur mémoire, et le pianiste, en déroulant ses périodes, va fournir à l'auditoire l'occasion de montrer la fidélité de ses souvenirs. Plusieurs fredonneront, siffleront les motifs *sotto voce;* et, quand viendra la cabalette, croyez que ces spectateurs, devenus concertans, l'attaqueront bien avant que le trait de dominante, caressé par le pianiste, l'ait amenée sur le clavier. Il s'agit pour eux de faire preuve d'érudition, et non pas de compter des pauses. Le beau mérite, en effet, de dire l'air quand le pianiste le dit aussi!

Jouer des ouvertures d'un style énergique, sévère, intrigué, serré, des symphonies armées de toutes les ressources du contre-point et mélodieusement savantes, des chefs-d'œuvre produits par le génie puissant des Mozart, des Beethoven, des Weber; exécuter ces ouvertures avec clarté, précision; leur donner le sentiment, la fougue, le coloris qu'elles réclament; savoir employer avec assez d'artifice les forces du clavier pour faire convenablement pressentir les effets de l'orchestre; faire briller à l'oreille tous les dessins du compositeur, et rendre à toutes les figures de son tableau la physionomie qu'elles

Digitized by Google

avaient sous l'archet et l'embouchure; imiter les jeux des violons, les fanfares des cors et des trompettes; conserver à la basse une marche pleine de vigueur et de franchise; tenir les milieux bien garnis, car il faut que ce corps harmonique, dont vous marquez avec soin les pieds et la tête, soit aussi muni d'un ventre et d'une poitrine (gardez-vous d'imiter ces faiseurs d'opéras-comique, dont les partitions ridicules ressemblent trop à un duo de galoubet et d'ophicléide); remplir toutes ces conditions en exécutant sur le piano les ouvertures de *la Flûte enchantée*, de *Freyschütz*, d'*Euriante*, d'*Oberon*, de *Fidelio*, d'*Egmont*, etc., les symphonies de Mozart, de Beethoven; faire surgir du clavier toutes ces beautés d'ensemble et de détail, est un des priviléges les plus brillans du pianiste. Atteindre ce but, c'est mériter la palme, comme le virtuose qui vient de se signaler en jouant dans la perfection un concerto de Hummel, une sonate d'Onslow, une étude de Bertini, une sonate de Kalkbrenner, une mazourque de Chopin, une fantaisie de Thalberg ou de Liszt, un air varié de Herz ou de Döhler.

Les ouvertures de Rossini ont été accueillies avec enthousiasme; la foule des consommateurs s'est jetée avec fureur, avec avidité, sur cette pâture d'une digestion facile. Là, point d'ambages et de circonlocutions, point de recherches d'harmonie qui viennent occuper les doigts, compliquer leur marche, commander leur indépendance. Ces ouvertures mettent le pianiste à son aise. La main gauche, plaquant un accord sur chaque temps, marque les divisions de la mélodie, à tel point qu'il serait plus difficile de jouer la cabalette d'une seule main, qu'en lui donnant le secours de la senestre pour compléter l'ensemble.

Ce sont petits chemins tout parfumés de roses.

Plan, plan, plan, plan, plan, voilà mon pianiste lancé; tout est disposé pour assurer sa marche : rien ne l'arrêtera.

Coulez, charmans ruisseaux, dans la plaine fleurie.

Le pianiste n'a qu'à s'abandonner au cours de l'onde pure. Que la pente l'entraîne doucement, ou le pousse avec vivacité, les écueils ne sont point à redouter. S'il fait naufrage sur ce paisible lac, il faut désespérer de lui. L'étude entreprise et terminée pour une ouverture de Rossini, le travail que fait l'élève, afin de se la mettre dans la tête et dans les mains, sont d'autant plus précieux, qu'ils serviront pour toutes les autres symphonies du même auteur. Quand il en fait une,

Digitized by Google

il les fait toutes; il ne regrettera plus le temps perdu. Qu'il passe du grave au doux, du plaisant au sévère, en attaquant tour à tour les ouvertures du *Turco in Italia*, de *Semiramide*, de l'*Italiana in Algeri*, d'*Otello*, notre pianiste, fort de sa première expérience, va retrouver les mêmes jeux produits par les mêmes procédés, et la continuation de la métaphore déjà proposée.

De jolies mélodies soutenues par des accords que la main saisit sans bouger de place, des effets bien ronflans quoique vulgaires, une musique limpide, naïve dans sa conduite et dans son élocution, tout le monde peut la jouer, et les moins exercés doivent la comprendre. Que faut-il de plus au pianiste qui veut obtenir des succès faciles? Aussi, les ouvertures de Rossini jouissent-elles encore d'une vogue prodigieuse dans le commerce; les pianistes infirmes les exécutent à deux comme à quatre mains; ils les joueront long-temps: Bellini, Donizetti n'ont pas jugé convenable de renouveler le répertoire de ces innocens virtuoses.

On a souvent critiqué les symphonies dramatiques de Rossini. Tout en applaudissant aux qualités précieuses qui brillent dans les ouvertures du *Barbier de Séville*, de *la Pie voleuse*, on a dit que les fureurs d'Otello, les infortunes d'Aménaïde, les remords de Sémiramis et la vengeance de l'ombre de Ninus étaient rendus, exprimés d'une manière dégagée, comique, et même un peu bouffonne, dans les préfaces musicales de ce compositeur. Traiter cette question serait sortir de mon sujet; pour justifier pleinement le fécond Rossini, je dois me borner à dire que les pianistes ont adopté ses ouvertures, et les ont considérées comme des pièces d'exécution fort agréables. Qu'importe la vérité de l'expression dramatique pour le pianiste qui s'amuse! Placé devant son clavier, se soucie-t-il que l'*andante* doive peindre les chagrins de Colombine ou de Sémiramis, de Tancrède ou de Geronimo? Il est parfaitement égal à ce virtuose de penser au fier Satrape Assur ou bien à Dandini le camérier, aux Syriennes ou bien aux Écossaises; quand il exécute un passage scintillant d'esprit et de gaieté, ce pianiste ne pensera même à rien du tout, si cela ne vous contrarie pas trop.

Ah! que ne m'est-il permis d'emprunter le langage et la plume de Rabelais, pour vous décrire ici la pantomime burlesque établie sur l'ouverture de *Semiramis* par Donizetti; scène inspirée par la plus singulière interprétation donnée à l'œuvre du compositeur, et que Lablache exécute avec une perfection ravissante? Vous verriez alors cette ombre de Ninus, les exploits de son fils, les terreurs d'Assur,

Digitized by Google

les remords de Sémiramis, la jolie empoisonneuse; tous ces tableaux solennels et tragiques, promis par Rossini, s'évanouir devant les transports d'une gaieté folle, d'un rire inextinguible, d'un délire à se tordre. Faible rival, sosie imparfait de Lablache, j'ai donné des représentations de cette parodie à Paris comme en province, et je n'ai qu'à me féliciter des succès merveilleux qu'elle m'a valus.

Les meilleures symphonies dramatiques de Rossini ont été arrangées à quatre mains. Nous avons entendu l'ouverture de *la Flûte enchantée*, ce chef-d'œuvre de Mozart, qui est aussi le chef-d'œuvre des ouvertures, nous l'avons entendu jouer par douze pianistes manœuvrant à quatre mains sur six claviers. Le résultat de cet ensemble n'était pas sans intérêt.

Gluck, Mozart, Beethoven, Vogel, Cherubini, Méhul, Weber, ont traité l'ouverture avec toute la fécondité d'invention, la puissance de style que réclame ce genre de composition. Piccinni, Paisiello, Cimarosa, Rossini et plusieurs autres maîtres italiens se sont montrés mélodistes. Hérold, Auber, ont pris une place fort honorable entre l'école allemande et l'école italienne. Leur style est plus ferme que celui de Boïeldieu; les ouvertures de ces trois compositeurs français sont très estimées des pianistes.

Si quelques ouvertures produisent un meilleur effet sur le clavier qu'à l'orchestre, c'est que ces symphonies ont été composées sur le piano par d'habiles pianistes. Sans le vouloir, ils ont écrit des traits appropriés à leur instrument; ils ont fait une sonate bien doigtée, bien combinée, mais dont les détails conviennent peu aux ressources variées de l'orchestre. Les passages rapides, fort aisés sur le clavier, ne peuvent défiler avec assez de prestesse, de clarté sous l'archet et l'embouchure. Si vous ralentissez le mouvement pour assurer l'articulation de ces traits, d'une agilité trop vive, le discours musical paraîtra languissant. Les motifs, les phrases de mélodie ont été réunis, liés avec les traits par un pianiste imprévoyant; il n'a pas su les soumettre à une allure générale, et leur donner cette unité de mouvement que réclame toute composition bien ordonnée. Les ouvertures de *Roméo et Juliette*, de Steibelt; de *l'Oncle Valet*, de Dellamaria; celle de *Démophon*, de Vogel, sont surtout d'excellentes sonates de piano; leur effet à l'orchestre est beaucoup moins satisfaisant.

Chaque morceau de musique animé porte en lui son métronome qui pourrait dispenser d'écrire *Allegro*, *Presto*, *Vivace*, pour en indiquer le mouvement. Ce métronome est le trait le plus rapide intro-

Digitized by Google

duit dans ce même morceau. Essayez d'abord ce trait, dites-le avec toute l'agilité possible sans en omettre une seule note, et servez-vous de ce régulateur pour établir le mouvement avec lequel vous allez attaquer le début du morceau. Rien ne vous arrêtera, le danger est prévu, vous avez sondé le gué, vous arriverez triomphant sur l'autre bord de la rivière; vous arriverez sans encombre, sans accroc, j'en conviens, mais votre marche n'aura qu'une vivacité momentanée, s'il y a désaccord dans la vitesse relative des motifs et des traits. Un *allegro* d'ouverture peut renfermer des passages en doubles croches, leur agilité n'entravera point les exécutans si tout est combiné pour coïncider avec ces doubles croches. Attaquez le début d'une des trois ouvertures que je viens de citer, attaquez les simples croches de ce début avec la véhémence, la fougue que réclame son caractère agité, dramatique; vous bredouillerez, vous barbouillerez quand les doubles arriveront. Si vous ralentissez afin de pouvoir articuler ces traits, tout sera perdu, ruiné; plus d'effet, plus d'entraînement. Ce retard va refroidir le discours musical au moment même où l'auteur a voulu donner un surcroît de chaleur; d'ailleurs, il vous faudra presser et ralentir plusieurs fois dans le cours du morceau. Rien n'est plus désagréable que ces changemens de mouvement, lorsqu'ils sont imposés par la nécessité, au lieu d'être un moyen d'expression employé librement et sans contrainte aucune.

Les ouvertures de *Roméo et Juliette,* de *Démophon*, qui marchent si bien sur le clavier, sont toujours boiteuses à l'orchestre, quelle que soit l'habileté des exécutans : à l'impossible nul n'est tenu. Ces ouvertures sont mal combinées; les pianistes, grace à la vélocité de leurs doigts, peuvent seuls en donner la bonne exécution métronomique. On l'obtiendrait aussi des symphonistes, en ayant soin de changer les passages d'une vélocité trop grande, qui entravent la marche de ces ouvertures. Il suffirait de substituer des triolets aux doubles croches. Les violonistes n'auraient plus à s'évertuer sur des traits, des gammes infiniment trop rapides, dont les notes se dérobent à l'archet. Tout est coulé; point d'articulation, et partant point d'énergie. Les traits ne sont plus que des fusées insignifiantes, molles dans leur éclat comme dans leur expression : c'est une ébauche confuse, et non pas un tableau vivement coloré.

La méprise de Vogel, de Steibelt, offre un obstacle sans cesse renaissant, et qui depuis trente ans me tourmente, me rend malheureux. Je le ferai disparaître, j'aplanirai la route à nos symphonistes, je redresserai ces ouvertures, je les poserai sur leurs pieds, si je puis

Digitized by Google

avoir un jour deux momens de loisir; elles reparaîtront dans les concerts avec une allure pleine de franchise, et les musiciens vont les accueillir du moment qu'il leur sera permis de les exécuter convenablement.

Qu'un chef d'orchestre lance à bride abattue ses musiciens quand arrive le trait final d'une ouverture, au risque de croquer des notes et d'érailler certains passages, peu importe. La fougue de cette péroraison, l'effet entraînant qui doit en résulter, feront pardonner de légères incorrections largement compensées. Mais s'il s'agit d'un mouvement pris et quitté, pressé, ralenti, sans cesse tourmenté, la question change et doit être résolue d'une autre manière. Je dirai pourtant à nos chefs d'orchestre que leur course est beaucoup trop rapide pour l'ouverture du *Jeune Henri*. La vitesse qu'ils lui impriment vers la fin est telle, que les instrumens à vent n'ont pas le temps de donner du son aux notes qu'ils articulent. Cette fourniture est d'autant plus nécessaire que tout l'effet de la brillante péroraison de Méhul dépend des cors, des trompettes, des trombones. Il faut qu'une fanfare éclate, retentisse; il faut qu'elle soit réellement sonnée, et non pas effleurée avec trop de précipitation.

De nombreux traités, tablatures et méthodes, ont été publiés sur l'art de toucher le clavecin et le piano. L'énumération complète et bien ordonnée de tous ces ouvrages exigerait des recherches dont le succès n'est point certain, un travail dont l'utilité ne m'est point prouvée. Je ne me propose pas de donner ici la liste des méthodes de piano publiées de nos jours; il me serait pourtant facile de l'obtenir en consultant les catalogues des éditeurs. Pourquoi voudrais-je me montrer plus exact dans une bibliographie concernant des ouvrages plus anciens, et qui ne présentent plus aucun intérêt aux pianistes? J'ai parlé du premier traité sur l'art de jouer des instrumens armés de plumes; nous le devons à Jérôme Diruta, qui le publia, en 1615 et 1622, à Venise. Je franchis un siècle entier, et signale en passant l'*Art de toucher le clavecin* de François Couperin, surnommé le Grand. Les pièces de clavecin de ce maître firent les délices des amateurs. Je me souviens d'avoir exécuté *les Bergeries* et *les Vendangeuses* du même auteur; les pianistes ne les avaient pas encore abandonnées en 1800. Si je dis un mot d'un ouvrage élémentaire de Rozier, mis au jour vers 1785, c'est que ce traité m'a servi de guide; c'est le premier, le seul que j'aie rencontré dans le temps où j'eus la fantaisie de jouer du piano.

Digitized by Google

Tous ces traités sur l'art de jouer d'un instrument de musique, ces ouvrages que l'on appelait autrefois *tablatures*, sont désignés maintenant sous le nom de *méthodes*.

Je vois ce mot figurer pour la première fois dans le titre d'un ouvrage que Rameau fit imprimer en 1724 : *Pièces de clavecin avec une méthode pour la mécanique des doigts, où l'on enseigne les moyens de se procurer une parfaite exécution sur cet instrument.* Cette méthode se borne à quatre pages de texte, suivies d'une demi-page d'exemples. Afin de suppléer au défaut d'une méthode raisonnée et complète dans son ensemble, les auteurs consignaient alors dans une préface les observations nécessaires pour l'intelligence et l'exécution des morceaux qu'ils publiaient. La plupart des recueils de pièces de clavecin de ce temps sont précédés par un avant-propos de ce genre, et suivis de planches expliquant les signes employés dans le cours de l'ouvrage. Je vais emprunter quelques lignes à la préface d'un recueil mis au jour en 1713, par F. Couperin :

« J'ai toujours eu un objet en composant toutes ces pièces. Des occasions différentes me l'ont fourni ; ainsi les titres répondent aux idées que j'ai eues ; on me dispensera d'en rendre compte. Cependant, comme parmi ces titres il y en a qui semblent me flatter, il est bon d'avertir que les pièces qui les portent sont des espèces de portraits qu'on a trouvés quelquefois assez ressemblans sous mes doigts, et que la plupart de ces titres avantageux sont plutôt donnés aux aimables originaux que j'ai voulu représenter, qu'aux copies que j'en ai tirées.

« Il y a plus d'un an que l'on travaille à ce premier livre (il a soixante-quinze pages). Je n'y ai épargné ni la dépense ni mes peines ; et l'on ne devra qu'à cette extrême attention l'intelligence et la précision que l'on remarquera dans la gravure. J'y ai mis tous les agrémens nécessaires ; j'y ai observé perpendiculairement la juste valeur des temps et des notes. A proportion du savoir et de l'âge des personnes, on trouvera des pièces plus ou moins difficiles, à la portée des mains excellentes, des médiocres et des faibles. L'usage m'a fait connaître que les mains vigoureuses et capables d'exécuter ce qu'il y a de plus rapide et de plus léger ne sont pas toujours celles qui réussissent le mieux dans les pièces tendres et de sentiment, et j'avouerai de bonne foi que j'aime beaucoup mieux ce qui me touche que ce qui me surprend. »

Cet aveu fait honneur à F. Couperin ; une infinité de personnes d'un goût excellent pensent comme lui.

Digitized by Google

Je dois une explication à mes lecteurs au sujet des *titres avantageux* donnés par l'auteur à d'*aimables originaux*.

Les pièces de clavecin, n'ayant pas de cadre, de forme arrêtée, n'offraient que des morceaux isolés et d'un caractère à peu près différent. Le titre commun de sonates, de toccates, ne pouvait leur convenir, puisque ces pièces n'avaient point le développement et l'importance de la toccate et de la sonate. Les clavecinistes donnaient donc un titre particulier à chaque pièce. Cet usage s'établit ensuite à l'égard des contredanses, chacune avait son nom avant que l'on eût ces airs en quadrilles sous un titre qui maintenant est mis en tête du recueil.

Ces titres avantageux dont parle Couperin étaient *la Triomphante, la Royale, la Pompeuse, la Guerrière, la Victorieuse, les Graces*, etc., qui faisaient d'avance connaître le caractère de la pièce qu'ils précédaient. Ces titres servaient en même temps à désigner un mouvement pompeux, gracieux, ou bien *alla militare*. Si la pièce était d'un style naïf, louré, villageois, on l'appelait *Bergerie, Musette, Tambourin*. D'autres fois le maître se plaisait à peindre musicalement le portrait de ses élèves, en donnant à sa composition la vivacité gracieuse, la douce mélancolie, la fierté, la majesté de son modèle. Cette pièce de musique imitative portait alors le nom d'un de ces aimables originaux dont Couperin a tracé la copie. C'étaient *les Caprices de Julie, les Rêveries d'Eglé, le Triomphe de Thémire*, ou bien tout simplement *la de Cypierre, la de Thianges, la Furstemberg, la Mortemart*. Le morceau de clavecin avait-il la coupe d'un air de danse connu? le nom de gavotte, de menuet, de gigue, de tricotes, le désignait tout naturellement. Offrait-il des rapports avec la musique des cors de chasse? on l'appelait *la fanfare, la fanfarinette*. Le compositeur avait-il pris pour thème le ramage d'un oiseau, son cri d'appel? la pièce prenait un nom tel que *le pinson, la poule, le coucou*.

La poule de Rameau, *le coucou* de Senaillié sont des morceaux fort agréables. C'est pour le violon que *le coucou* fut écrit par Senaillié. Les clavecinistes s'en emparèrent, comme ils prirent plus tard la chaconne de Berton, celle de Floquet, pour en enrichir leur répertoire.

Beaucoup de clavecinistes de l'ancien régime ne se servaient que de quatre doigts pour l'exécution des traits. Le pouce restait en dehors du clavier; il s'avançait de temps en temps pour compléter un accord et frapper des octaves.

Digitized by Google

J'ai vu le premier maître de mon père, Lapierre, organiste de Cavaillon, jouer encore ainsi vers 1806. Lorsque mon père revint de Paris, en 1781, dans le comtat Vénaissin, après avoir pris des leçons de Séjan, il fit une révolution dans la contrée. Les jeunes clavecinistes le prônaient; le conseil des anciens traitait de baladinage, de jonglerie sa manière de gouverner le clavier. — Il passe le pouce en dessous des autres doigts! cela ne s'est jamais fait, disaient-ils. L'organiste de Carpentras, Mister, voyant que mon père venait de triompher sur l'orgue de Saint-Siffrein, le jour de la fête de ce patron, aborde un groupe d'admirateurs fanatiques du jeune virtuose, et leur dit avec malice : — Vous applaudissez, vous trouvez cela beau, ces licences ruinent l'art. Ce n'est pas jouer de l'orgue, c'est jouer du violon.

En revanche, un magister de village ne tarissait pas sur les merveilles du talent qui venait de se révéler. Après avoir épuisé toutes les formes de l'éloge, il finit par dire : — Je donnerais tout mon latin pour jouer ainsi du clavecin et de l'orgue!

Aveu naïf et plein de candeur! Ce brave homme offrait tout ce qu'il possédait : c'était le denier, le liard de la veuve.

Grétry, tenant une prise de tabac dans les deux premiers doigts de sa main droite, se mettait au clavier et ne lâchait la prise que pour en puiser une autre dans sa boîte. Je l'ai vu manœuvrer de cette manière; il accompagnait passablement; mais en plaquant les accords; il indiquait à peine les traits d'orchestre.

Méthode signifie un recueil de préceptes et d'exemples pour l'enseignement du chant vocal ou du jeu d'un instrument. Une méthode bien raisonnée et clairement exposée par un maître fort de son talent et surtout de son expérience dans l'enseignement, apprend bien des choses au professeur, le guide et lui fait mettre plus d'ordre dans ses démonstrations. Un excellent musicien peut apprendre à jouer de certains instrumens, tels que le piano, le basson, la clarinette, avec le seul secours d'une méthode. Les plus grands chanteurs de notre époque, Rubini, Tamburini, ont appris à chanter sans maître et sans consulter aucun ouvrage traitant de leur art. Ils ont entendu, ils ont vu chanter : ils ont chanté. Je puis en dire autant de Duprez; bien que ce virtuose soit élève de Choron, qui lui a fait connaître les principes de la musique et l'a formé à l'intonation par les exercices du solfège, Duprez n'a d'autre maître que lui-même dans l'art du chant. Choron ne pouvait point enseigner ce qu'il ne savait pas.

Les méthodes de piano, rédigées par Adam, Mme de Montgeroult,

Digitized by Google

Hummel, Kalkbrenner, sont les plus estimées. On annonce la publication de trois nouvelles méthodes pour le même instrument, par Herz, Czerny, Fétis et Moscheles. Zimmermann s'occupe aussi très activement de la composition d'une méthode de piano. Il est permis d'attendre une œuvre utile du maître qui compte déjà quarante-huit premiers prix sortis de sa classe au Conservatoire de musique.

Les méthodes de Hummel, de Mme de Montgeroult, sont trop volumineuses; celle de Kalkbrenner est trop abrégée, l'auteur aborde presque sans transition les difficultés les plus ardues. La méthode d'Adam, que l'on désigne sous le nom de méthode du Conservatoire, est terminée par un choix de pièces de l'ancienne école des clavecinistes; ces exemples sont d'un grand intérêt.

Puisque cette méthode, rédigée pour l'enseignement du piano au Conservatoire de musique, était généralement approuvée, adoptée par les maîtres, pourquoi donc en a-t-on fait tant d'autres depuis quarante ans qu'elle a été mise au jour? Espérait-on faire mieux que le Conservatoire? Oui, sans doute. Après Érard n'a-t-on pas apporté de grands perfectionnemens à la facture du piano? Le jeu de ces instrumens a subi de notables mutations, que dis-je? sa métamorphose est complète depuis trente ans. De nouvelles combinaisons de doigté, des procédés autrefois inconnus, et dont l'objet est d'attaquer le clavier de manière à tirer des sons de telle ou telle qualité; la substitution du quatrième doigt au cinquième dans l'exécution des traits en octaves plaquées, afin de prévenir en alternant le service de ces deux doigts, la fatigue du cinquième trop faible pour supporter longtemps ce travail, afin de faciliter aussi le passage de la main quand elle doit prendre ou quitter les touches noires; les jeux d'accompagnement dans lesquels la main gauche frappe la note de basse avec son octave sur les temps forts, pour harpéger ensuite l'accord vers le milieu du clavier; ces effets de tierces frappées, piquées avec une extrême rapidité par le moyen des deux mains réunies sur un même point, mêlant, enchevêtrant leurs doigts; toutes ces découvertes, et beaucoup d'autres que je ne puis décrire ici, méritaient d'être signalées. Il fallait nécessairement en faire connaître le mécanisme, les procédés aux disciples qui désiraient suivre les progrès de l'art de toucher le piano. Les méthodes anciennes étaient toujours excellentes sous bien des rapports, mais elles se taisaient sur les points les plus importans, sur tout ce qui pouvait donner au jeu de l'exécutant cette fleur de nouveauté recherchée avec tant de soin dans les arts, particulièrement dans la musique.

Digitized by Google

Il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,

a dit Jules-César. On a rédigé de nouvelles méthodes pour un nouvel art de jouer du piano. Que l'infanterie adopte le fusil à marteau, et l'on verra sur-le-champ la théorie changer. La charge en douze temps, cette charge classique, sera réduite à six, peut-être à quatre temps, comme la mesure battue en croix par les musiciens.

Le maître, professant son art à l'aide d'une méthode, donnant des leçons à des centaines d'élèves pendant huit ou dix ans, a le temps d'examiner le fort et le faible de cet ouvrage élémentaire. Il en a signalé toutes les imperfections. Ce maître à son tour fait une méthode; il aura soin de corriger tous ces défauts, supprimant les choses dont il a reconnu l'inutilité, ajoutant aux endroits où la gradation d'une difficulté à l'autre n'est pas observée avec assez de soin, en classant les procédés nouveaux qu'il importe de faire connaître. Il sait les endroits où l'élève ne trouvait pas une doctrine suffisante; il bouchera les trous, aplanira la route, l'abrégera quelquefois pour l'alonger ensuite, mais il détruira bien des écueils, et la rendra plus facile.

Jouer du piano, jouer juste, avec toute la rapidité, l'exactitude, l'éclat désirables est une œuvre mécanique. Il ne s'agit point ici de la touche du violon sur laquelle il faut presser, couper la corde avec les doigts dans de justes proportions, afin de produire des sons irréprochables. Il ne s'agit pas de l'archet qu'il importe de gouverner avec artifice pour unir le charme de l'expression, la fougue d'une exécution brillante, l'audace des passages difficiles à cette justesse d'intonation si précieuse et si nécessaire qu'une oreille sensible et délicate peut seule donner. Le violoniste qui touche faux a mis en fuite ses auditeurs, avant qu'il ait pu leur faire admirer l'habileté de ses doigts et de son archet. Que de qualités sont indispensables pour acquérir un beau talent sur le violon!

Le pianiste s'assied devant le clavier qui lui donne une immense progression de sons tout faits, dont les rapports entre eux ne laissent rien à désirer : l'accordeur a pris soin de les ajuster. Ce pianiste, s'il est exact, croyez qu'il le sera, ne peut pas jouer faux. Examinez ses mains : si elles sont armées de cinq doigts bien conformés, doués de la vigueur et de la liberté ordinaire à ces organes, soyez persuadé qu'après l'avoir mis à la gamme, il arrivera dans un temps donné au plus haut période. Ces hommes, pris au hasard, ayant deux yeux pour lire la musique (ces yeux même ne seraient pas d'une

Digitized by Google

absolue nécessité), cet homme ou cet enfant va devenir un prodige d'exécution. Le résultat est prévu d'avance, la bombe est calculée, les lignes sont tracées autour de la ville assiégée, on sait qu'à tel jour, à telle heure elle se rendra.

Le secours du professeur n'est même pas toujours nécessaire. Adam, le doyen de nos pianistes, Adam qui compta un si grand nombre d'illustrations parmi le peuple de ses élèves, n'a reçu que peu de leçons d'un organiste sans expérience. Le maître de Thalberg avait un talent très remarquable... sur le basson. Il connaissait à peine le clavier sur lequel il posait les mains aux vingt doigts de son précieux disciple. L'habile violoniste Panofka s'est fait pianiste de son propre mouvement; il a voulu toucher le piano, comme tant d'autres il s'en est escrimé. Il en joue même beaucoup mieux qu'on ne pourrait l'exiger d'un émule d'Ernst et de Bériot.

Le premier musicien d'un grand talent que l'on vit débarquer sur les bords du Gange, Amouroux de Lodève, digne successeur de Lolli, de Mestrino, violoniste également remarquable pour la beauté des sons qu'il tire de son instrument, et la verve, la fougue de son exécution; Amouroux, après avoir créé des virtuoses à Calcutta, s'est replié sur l'île Bourbon, qu'il a peuplée de violonistes. Sans quitter son archet, ce maître a posé ses mains sur le clavier, et, comme tant d'autres, il endoctrine aujourd'hui des pianistes.

L'abbé Joly ne s'était occupé que de théologie et de littérature. Il prend un fusil, un sabre, et vient se ranger parmi les défenseurs de Lyon, en 1793. Une bombe lui coupe le bras droit. Avec la main gauche qui lui reste, l'abbé Joly construit un piano à queue excellent; il apprend à jouer de l'instrument dont il est le facteur; et, sans le secours d'aucun maître, il exécute une infinité de pièces qu'il réduisait avec un inconcevable artifice. Cinq doigts lui suffisaient pour faire entendre la mélodie soutenue par des accords, une basse, fort bien disposés.

Nos maîtres joignent maintenant à leurs méthodes des sonates, des exercices, que l'on doit jouer d'une seule main. Ils ne se doutent point qu'un manchot leur avait, depuis quarante-cinq ans, donné l'exemple de ce procédé.

Permettez-moi de quitter un instant le clavier pour aller à la flûte. Ce que je vais vous dire mérite d'être transmis en lettres d'or aux musiciens à venir. Comme je ne me propose pas d'écrire *le Livre des Flûtistes*, je m'empresse d'enregistrer ici ce que je pourrais oublier un jour.

Digitized by Google

Trois flûtistes d'un très beau talent résidaient sur divers points de la France; une conformité de goûts, d'habileté, d'infortune, les avait signalés l'un à l'autre; ils désirèrent mutuellement de se voir, de se connaître, de concerter ensemble. Un rendez-vous est fixé, le trio doit se trouver au complet à Paris. C'était en 1825, si j'ai bonne mémoire. Ces trois flûtistes réunis formaient un total de trois bras : un gauche et deux droits. Les trois bras perdus avaient été laissés sur les champs de bataille par les trois virtuoses, officiers supérieurs de cavalerie. La flûte est l'instrument favori des militaires, témoin Frédéric II qui peut figurer avec beaucoup d'honneur parmi les flûtistes et les guerriers. Nos trois commandans, colonels, généraux peut-être, vinrent chercher dans leur famille un repos, des honneurs qu'ils avaient payés bien cher.

Perdre à la fois la main qui tenait l'épée et la flûte, paraissait doublement désastreux à ces nobles troubadours. Se voir privé d'un précieux talent dont les consolations auraient charmé les ennuis d'une retraite prématurée, vivre sans batailler et sans *tibiciner*, autant valait mourir. Ne vous effrayez pas; l'esprit, le génie de nos champions travaille avec trop d'ardeur pour qu'ils songent au suicide. Chacun d'eux, sans avoir aucune communication avec ses compagnons d'armes, sans se douter seulement qu'une autre personne en France était frappée du coup double qui venait de l'affliger; chacun de ces flûtistes conçut le projet de percer une flûte, de l'armer de clés supplémentaires, de l'équiper enfin de manière qu'une seule main pût mettre en jeu l'instrument. Chacun exécuta de sa propre main ce prodige de calcul, d'acoustique, de mécanique, et tous les trois réussirent admirablement. Vous pensez bien que la flûte destinée à la main gauche avait une constitution tout-à-fait différente de celles que la main droite devait mettre en jeu. Ces deux dernières n'étaient même pas construites d'après un système unique.

Réduire au toucher, à l'action de cinq doigts le jeu d'un instrument déjà très difficile pour les musiciens qui possèdent leurs deux mains; combiner de nouveaux moyens d'exécution avec assez de prévoyance et d'adresse pour retrouver toute la facilité, la grace, la prestesse, tous les artifices du talent que l'on avait et que l'on voulait recouvrer, est un de ces prestiges de l'esprit dont l'homme passionné peut seul donner des exemples. Arriver à de tels résultats, triompher de tant d'obstacles qui semblaient d'abord insurmontables, gagner le gros lot après avoir été forcé de donner à l'ambe les chances du quine de la loterie, est un de ces miracles dont je douterais peut-

Digitized by Google

être si je ne l'avais vu de mes yeux. Et cette merveille qui nous frapperait d'étonnement si l'on n'avait à signaler qu'un seul individu, cette merveille étourdissante se montre à la fois à triple exemplaire. Le flûtiste breton apprend qu'il a son sosie en Bourgogne, et que la Provence a produit le sien à son tour.

Vous devez penser que ces trois virtuoses désiraient vivement de se voir la flûte à la main. Deux seulement vinrent au rendez-vous, le troisième fut retenu par je ne sais quelle raison. J'assistai à cette mémorable rencontre; les deux flûtistes manœuvrèrent admirablement; l'un doigtait avec la main gauche, l'autre avec la droite; ils jouaient les duos les plus brillans et les plus animés. Ils firent preuve d'une galanterie exquise à mon égard, en exécutant un de mes trios pour trois flûtes. Berbiguier, dont le nom a fait le tour de l'Europe, Berbiguier se chargea de la troisième partie.

Un de ces nobles invalides, un de ces trois chevaliers virtuoses, s'appelle M. de la Guette-Mornay; les noms de ses deux rivaux ne sont plus présens à ma mémoire.

Une tringle perpendiculaire en fer, attachée à une table avec un écrou, supportait la flûte fortement arrêtée dans une espèce d'étau. L'instrument se présentait horizontalement à la hauteur convenable pour que le flûtiste, assis, pût l'emboucher. La main unique suffisait ensuite pour couvrir les trous et gouverner les clés.

Revenons au piano, revenons au musicien dont la jeune ambition rêve la conquête d'un poste éminent parmi les pianistes.

L'expérience des maîtres, la certitude des procédés, l'ordre, la clarté des préceptes, la route déjà tracée et que tant d'éclaireurs ont parcourue, la gradation des exercices, le travail assidu, constant, opiniâtre, assurent le succès de toutes les entreprises de ce genre. « Tu veux être excellent pianiste, tu veux être un pianiste merveilleux, foudroyant; mets-toi là, tu le seras. Tu le veux et tu le veux bien, cela suffit. » Tel est le discours qu'un digne professeur de piano, un Zimmermann, peut adresser à son pupille en le faisant asseoir pour la première fois devant un clavier. Impertinent serait celui qui voudrait trouver le moindre sentiment de présomption, d'outrecuidance dans cet horoscope. Que ce pianiste devienne un virtuose remarquable par le charme ravissant de son expression; qu'il brille au premier rang parmi les improvisateurs, en versant des mélodies originales, des traits bien ajustés dans ses créations du moment ou ses œuvres écrites : c'est une autre question. Le génie, le sentiment sont un don que certains êtres privilégiés tiennent de la

Digitized by Google

nature, et que le maître ne saurait communiquer, ce maître fût-il Mozart ou Beethoven.

L'intérêt mercantile a fait multiplier inutilement les méthodes de chant, de piano et de tous les autres instrumens. On a souvent refait des ouvrages de ce genre pour en produire de nouveaux très inférieurs en mérite. Tel éditeur, qui veut compléter son fonds en ouvrages élémentaires, se fait composer des mélodies qu'il publie et vend ainsi de la première main. Il peut alors livrer aux amateurs des ouvrages de sa fabrication, au lieu d'aller les prendre chez son voisin, dépositaire des méthodes du Conservatoire ou propriétaire d'ouvrages du même genre. Le profit de l'éditeur est bien plus considérable que celui du commissionnaire qui cède ce qu'il vient d'acheter. Un professeur de chant, de piano, place autant d'exemplaires d'une méthode qu'il a d'élèves, et s'il en est lui-même l'auteur ou l'éditeur, on conçoit aisément que ses bénéfices doivent être doubles.

Les méthodes sont les ouvrages dont le débit est le plus grand dans le commerce; la raison en est simple. Toutes les personnes qui ont le désir ou la fantaisie d'apprendre la musique ou le jeu d'un instrument commencent par se munir d'un solfège, d'une méthode. Un grand nombre de ces amateurs restent en chemin, abandonnent la partie avant d'avoir franchi les premières difficultés. Ces déserteurs n'achèteront pas d'autre musique; ils ont donné leur démission, il est vrai, mais après avoir consommé la méthode nécessaire à leur infructueux essai. Plusieurs ont recours à de petites méthodes pour faire cette épreuve à bon marché; aussi avons-nous des ouvrages élémentaires de toutes les tailles et de tous les prix. En partant des énormes volumes de Mme de Montgeroult et de Hummel, pour arriver aux méthodes contenues sur une seule feuille, nous rencontrons en chemin la méthode de piano de Viguerie, que tous les éditeurs se sont appropriée en lui faisant subir tous les changemens que les circonstances ont rendus successivement nécessaires. Cette méthode n'est pas sans mérite; d'ailleurs le prodigieux débit que le commerce de musique en a fait doit lui valoir une mention particulière.

Vingt-cinq mille exemplaires de la méthode d'Adam ont été livrés aux pianistes. On peut affirmer sans exagération que la méthode de Viguerie s'est multipliée jusqu'au nombre de soixante ou quatre-vingts mille. Tant de mains la poussaient dans la carrière! Tous les éditeurs, tous les marchands, s'unirent d'intention pour assurer, accroître le succès de cet ouvrage, dès qu'il fut tombé dans le domaine public. Ses détracteurs intéressés devinrent alors de fanatiques apologistes.

Digitized by Google

Vous ignorez peut-être que Diderot figure parmi les grammairiens de la musique. *Leçons de clavecin et principes d'harmonie,* tel est le titre d'une méthode écrite par Diderot sous la dictée de Bemetzrieder, claveciniste allemand, qui donnait des leçons à la fille de ce philosophe. Ce qui, dans cet ouvrage, concerne le clavecin est plus que médiocre. Les principes d'harmonie sont pitoyables.

Zeuner, pianiste allemand fort habile, jouissait, à Saint-Pétersbourg, de la plus haute considération. On estimait également ses ouvrages et son talent d'exécution. Tout ce que l'opulente société de cette ville renfermait d'amateurs de musique s'était empressé de demander des leçons à Zeuner. Pianiste de la cour, ce maître avait atteint le plus haut degré de fortune auquel il pût aspirer. Il venait de toucher ce but, objet de son ambition, lorsqu'un illustre rival se présente. Clementi, dont le nom avait rempli l'Europe musicale, Clementi, que tant de belles œuvres avaient fait connaître, Clementi vient d'arriver dans la capitale de toutes les Russies. Le pianiste célèbre se fait entendre à la cour, et ne réussit pas. Il donne des concerts chez les grands, il fait connaître au public les merveilles de son talent; partout ce grand artiste est accueilli avec la même indifférence, le même dédain. Son jeu brillant, la délicatesse exquise de son toucher, sa manière tout-à-fait nouvelle d'attaquer le clavier et d'en obtenir des sons puissans, la variété de son expression, l'élégance des ornemens qu'il ajoutait à la mélodie, aucune de ces qualités précieuses n'est signalée par un auditoire qui manquait d'expérience, ou qui se laissait dominer par des préventions défavorables. Zeuner était le maître par excellence, Clementi ne pouvait disputer la palme à Zeuner.

Le pianiste allemand triomphait, il est vrai; cette victoire assurait pour long-temps la fortune qu'il venait de fonder à Saint-Pétersbourg, mais cette victoire, bien flatteuse pour son amour-propre, pesait à sa conscience. Zeuner suivait Clementi dans tous les lieux où l'on pouvait l'entendre. Zeuner étudiait la manière du maître, et chaque jour son admiration faisait de nouveaux progrès. Il la proclamait hautement, disant que Clementi lui en avait appris beaucoup plus en une semaine que tous les professeurs dont il avait suivi les conseils. Enfin, lorsqu'il fut décidé que le roi des pianistes devait renoncer à plaire aux Moscovites, lorsque l'opinion, invariablement fixée, eut déclaré Zeuner vainqueur dans cette lutte, bien que celui-ci se fût gardé de disputer un prix dont il se croyait indigne, au moment où Clementi prend congé de la cour, Zeuner annonce qu'il doit partir aussi, qu'il a trouvé son maître, qu'il veut le suivre

Digitized by Google

pour profiter de ses excellentes leçons, et devenir un jour digne d'un tel professeur.

Zeuner abandonne les honneurs, les richesses qui lui promettaient un si bel avenir en Russie; il accompagne Clementi dans ses voyages, et devient bientôt un de ses élèves les plus distingués. Si la fortune, dont il avait dédaigné les avantages, ne traita point l'artiste plein de zèle, d'enthousiasme, de talent, avec autant de faveur que par le passé, Zeuner sut aisément s'en consoler. Il voulait être un habile pianiste, un digne héritier de Clementi; c'était là sa noble, sa seule ambition; Zeuner atteignit le but glorieux qu'il s'était proposé.

Ce pianiste vétéran a depuis long-temps fixé sa résidence à Paris, il a fait entendre, en 1839, des quatuors, un concerto de sa composition. La vivacité, l'élégance, la pureté de son style d'exécution n'ont pas été sans profit pour les virtuoses de notre nouvelle école. M. Zeuner, contemporain de Mozart, de Haydn, de Beethoven, m'a donné de précieux renseignemens sur ces maîtres dont il reçut des témoignages d'amitié sincère. J'ai vu dans sa bibliothèque les œuvres de Clementi sur lesquelles il a reçu les leçons de l'auteur. Elles sont enrichies des additions, des notes, des observations autographes du professeur, de signes particuliers que l'on ne saurait confier à l'impression, à cause de leur grand nombre. M. Zeuner possède plusieurs manuscrits de Clementi.

La générosité, la grandeur d'ame se font remarquer dans la conduite de Zeuner à l'égard de Clementi. Daquin montra de l'héroïsme à son heure dernière. A l'âge de soixante-dix-huit ans, retenu dans son lit par la maladie qui venait de le frapper et l'emporta huit jours après, Daquin pensait à la fête de saint Paul qui s'approchait. — Je veux me faire porter à mon orgue, c'est là que je dois mourir. *Decet imperatorem stantem mori.*

Daquin toucha l'orgue des chanoines réguliers de Saint-Antoine pendant soixante-six ans. Dès sa sixième année il s'était fait applaudir sur le clavecin. Louis XIV le complimenta, et le grand dauphin lui prédit qu'il serait un des premiers artistes de son siècle.

Après avoir fait une mention très honorable des Nestors du clavecin et du piano, je dois nommer encore quelques maîtres qui, par leur talent et leur zèle, ont puissamment favorisé les progrès de l'art: Eichner, Honaver, L. Eckards, Calvière, H. Karr, Ancot, Gelinek, Reissiger, etc.

Ce n'est point la piété filiale seule qui m'engage à parler ici de H.-S. Blaze, dont les concertos, les sonates, les duos pour piano et

Digitized by Google

harpe, ont été favorablement accueillis, il y a quarante ans. Mme Bonaparte, qui devint bientôt l'impératrice Joséphine, accepta la dédicace de ces duos d'une manière très gracieuse pour mon père. Quoique notaire, il n'en était pas moins bon musicien. L'Institut l'admit parmi ses membres correspondans, et le chargea de sa procuration pour les départemens du midi. Mon père a rempli cet honorable mandat jusqu'en 1831.

Je dois témoigner ma gratitude à MM. Fessy, Schunke, A. Adam, Drolling, Louis, à tous les jeunes maîtres qui se sont occupés des commençans. En leur donnant de bonne musique, facile et bien doigtée, ils ont enfin délivré ces pauvres innocens des turpitudes révoltantes dont on les abreuvait depuis un demi-siècle, telles que les sonates de Valentin Nicolaï. Une faute énorme, attestant dès le premier abord l'ignorance du compositeur, brillait sur la seconde mesure de la première de ces burlesques sonates : la basse y frappait l'octave du chant. Croira-t-on que cette bévue insigne, dix mille fois signalée par les professeurs, n'a jamais été corrigée? Les planches de vingt éditions de cet œuvre, qu'il fallait bien adopter, puisqu'il n'en existait pas d'autres, se sont usées en reproduisant la faute avec une déplorable fidélité.

Nommer ici tous les pianistes qui mériteraient d'être cités, serait faire un catalogue sans fin. Les pianistes enregistrés resteraient mêlés, confondus, cachés au milieu de cette foule trop nombreuse.

Je crois faire plaisir à mes lecteurs en leur donnant quelques détails sur les concours de piano de notre Conservatoire de Musique.

Le Conservatoire ne fut réellement constitué qu'en août 1795. Boïeldieu, Gobert et Hyacinthe Jadin, professeurs de piano, produisirent un grand nombre d'élèves au premier concours. En 1797, le Conservatoire put mettre en avant sa troupe d'élite, et distribua des couronnes. La première fut posée sur le front d'une demoiselle.

Les prix n'étaient point donnés en partage à plusieurs élèves, ainsi que cela se fait aujourd'hui; le nombre des lauréats était par conséquent moins considérable. Je signalerai donc, pour cette première époque : Mlle ***, MM. Pradher, Ozi, Zimmermann, Kalkbrenner, F. Chaulieu, Merland, Henri Lemoine, Mlles Beck, Gasse et Renaud d'Alen (Mme de Grammont). Les sept derniers appartenaient à la classe de M. Adam, professeur au Conservatoire depuis 1797 jusqu'à ce jour.

L'élève Pradher devint bientôt maître; il obtint au concours l'honneur de succéder à Hyacinthe Jadin, que l'art venait de perdre.

Digitized by Google

Parmi les élèves de Pradher, ceux qui furent couronnés alors, sont : MM. Chancourtin, Dubois, Meyremberg, Lambert, Mlles Herse, Ravel.

Louis Jadin figure aussi parmi les professeurs de piano du Conservatoire.

Cet établissement fut détruit en avril 1816, et plus tard réorganisé sous le titre d'*École royale de Musique et de Déclamation*. Le nombre des maîtres fut déterminé. Le piano conserva pourtant ses trois professeurs. M. Zimmermann devint alors le collègue de MM. Adam et Pradher. Mlle Michu, Mme Coche, furent adjointes à M. Adam pour l'enseignement dans la classe des demoiselles.

La première distribution des prix décernés par le Conservatoire fut faite avec une pompe, un éclat, une magnificence, que l'on n'a plus renouvelés. Les membres du directoire exécutif assistèrent à cette cérémonie; le ministre de l'intérieur harangua l'assemblée. Le directoire amena les conservatoriens sur son théâtre, celui de l'Odéon. Un instrument était donné pour récompense à l'élève que l'on avait jugé digne du premier prix. Le violoniste recevait un violon, le corniste un cor, etc.; une inscription en lettres d'or, ou bien gravée sur l'instrument, témoignait du triomphe des jeunes musiciens. Cet usage s'est conservé. Mais, en ce jour de ferveur et d'extraordinaire solennité, l'élève pianiste couronnée, Mlle *** reçut un bel et bon piano. Cette générosité fut regardée comme un abus, qu'il fallait s'empresser de détruire; et l'année suivante, pas plus tard, l'élève Pradher n'obtint en échange du piano qu'un paquet de musique de la valeur de 300 francs, prix marqué. Ces 300 francs de musique valaient alors 200 francs; les marchands ne faisaient au commerce que la remise d'un tiers sur ce prix illusoire.

Les amateurs ont voulu obtenir ce rabais, ils ont désiré même que cette remise fût augmentée. Les éditeurs se sont empressés de les satisfaire; rien n'était plus facile. A mesure que la remise a été portée à 50, à 60 pour 100, les prix ont été augmentés dans la même proportion. Il fallait bien que le marchand trouvât toujours son compte, le nombre de francs qu'il voulait percevoir. Maintenant cette remise est arrivée aux deux tiers pour les amateurs, aux trois quarts pour le commerce, qui jouit encore du bénéfice de quinze exemplaires pour douze, et d'un crédit d'un an, d'un crédit quelquefois pour l'éternité. Vous ne devez pas être surpris de voir coter 12 francs un morceau de piano qui réellement ne doit être payé que 3 francs, 2 francs et même 30 sous.

Ces conditions proposées, acceptées de part et d'autre, les trans-

Digitized by Google

actions commerciales de la musique naviguent à merveille, à travers ce nuage d'illusions. Un éditeur s'est proposé de réformer ces abus, en marquant 3 fr. ce qui devait être payé 3 fr. Les acheteurs se sont cabrés, révoltés contre la franchise du novateur impertinent. Ils ont déclaré hautement qu'ils ne compteraient ces mêmes 3 fr., que quand le prix serait porté à 9 fr. L'usage et la *raison* le commandaient également, il fallut s'y soumettre et gratter toutes les premières planches, afin de substituer ce 9 tant désiré, ce multiple de 3, que l'on avait destitué. Il fallut supprimer le catalogue véridique pour en donner un autre mensonger.

L'éditeur s'efforçait en vain de prouver la loyauté de sa manière d'agir. Les acheteurs répondaient en chœur par ce fragment de *Gulnare :*

Trompe-moi ! trompe-moi !
Mais fais durer l'erreur toute la vie.

Comme les prétentions des amateurs n'ont point de bornes et qu'ils veulent rogner, rogner sans cesse, nous verrons un jour marquer 100 fr. la musique taxée mentalement à 100 sous. Les acheteurs obtiendront une remise de 95 pour 100. Quel triomphe !

Les pianistes lauréats, ces pupilles qui méritent tout mon intérêt, sont les seules victimes de ce système absurde. Eux seuls éprouvent les funestes effets de la dépréciation de la monnaie musicale. C'est avec des assignats, portant les notes et la signature de Beethoven, de Mozart, de Hummel, qu'on les paye. Leurs 300 fr. de musique, prix marqué, valent à peine aujourd'hui 75 fr. Partagez en quatre cette somme, ainsi que le nombre des élèves couronnés l'exige quelquefois, chaque lauréat devra se contenter d'un premier prix de 17 fr. 50 centimes.

Le directoire exécutif abandonna bientôt les conservatoriens, il avait d'autres affaires en tête. En 1798, la distribution des prix eut lieu dans la salle de l'Opéra, théâtre de la république et des arts; le ministre de l'intérieur seul présida la séance.

Le premier consul, Bonaparte, voulut à son tour faire honneur aux musiciens d'élite couronnés en 1801 : il vint à l'Opéra; sa brillante famille, son escorte dorée l'y suivit. La salle était comble, illuminée à jour, *a giorno*, comme disent les Italiens. L'aspect des loges était magnifique, une forêt de plumes s'y balançait, un fleuve de diamans y scintillait à trois étages. Les couleurs vives, tranchantes du satin, du cachemire, du velours animaient ce magique tableau, lui prê-

Digitized by Google

taient leur éclat splendide et varié. On eût dit la rosace d'une cathédrale éclairée par les rayons du soleil couchant.

J'y étais, et je puis dire que je n'ai jamais vu la salle de l'Opéra dans un si pompeux appareil. Un amphithéâtre immense partait du milieu de la scène et s'élevait en gradins jusqu'au mur du fond. C'est là que le peuple des élèves, bien plus nombreux alors qu'il ne l'est aujourd'hui, était rangé pour voir manœuvrer les héros, les élus de l'année. L'orchestre et les chanteurs occupaient l'avant-scène. Un admirable concert précéda la cérémonie, il eut pour début l'ouverture de *l'Hôtellerie portugaise*, que j'entendais pour la première fois. Elle sonna merveilleusement, les symphonistes du Conservatoire étaient venus s'unir à leurs confrères de l'Opéra : jugez si la foudre musicale devait gronder, murmurer, tonner!

Zimmermann, alors âgé de quinze ans, venait d'obtenir le premier prix de piano; il fit ses preuves en exécutant la première sonate de l'œuvre 35 de Clementi, et la joua fort bien. Henry, le professeur de chant, dont la voix est aujourd'hui grave et solennelle, et dont les cheveux argentés commandent le respect, chanta la partie de soprano du duo d'*Épicure*, duo plein de charme et de mélancolie. Éloy lui servait de second. Ce concert sonne toujours à mes oreilles, je vous en donnerais les détails les plus minutieux, je ferais mieux encore, je vous réciterais aujourd'hui le discours du ministre Cretet, harangue brève, mais spirituelle, bien tournée et dite d'une manière charmante.

Quelle fête pour un jeune apprenti, pour un cœur brûlant de toute la ferveur des novices! J'étais enchanté, ravi, enivré, de l'éclat de cette pompe solennelle et musicale.

Après avoir passé de l'Odéon au théâtre de l'Opéra, le Conservatoire célébra ses joies et ses triomphes en famille, dans son hôtel, et l'on distribue maintenant les prix au lieu même où les concurrens ont lutté d'adresse et de courage.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

DE

LA COQUETTERIE MODERNE.

Il manque aux *Caractères* de La Bruyère un portrait qui serait cependant d'une importance assez précieuse dans la galerie des mœurs modernes et de la civilisation française. Jamais il n'aurait été, d'ailleurs, l'expression d'aucune époque, comme il pourrait l'être de la nôtre.

Et d'abord, il faut comprendre qu'il y a deux coquetteries, celle du cœur et celle de l'esprit.

La première est uniquement l'envie de plaire, dans ses rapports directs avec la galanterie amoureuse. D'ordinaire, elle provient d'une corruption, plus ou moins avancée, des instincts naturels. Elle se ment sans cesse à elle-même, et n'est jamais une passion.

Pendant deux siècles, celui de Racine, et j'allais dire aussi celui de Marivaux, la psychologie de la coquetterie du cœur a été expliquée, analysée et commentée dans des nuances si merveilleuses et si infinies, qu'il est inutile d'ajouter un mot de plus à la science parfaite de ce coin de l'ame humaine.

Mais la coquetterie intellectuelle n'a pas encore été étudiée et surprise dans les phénomènes de son influence à présent si générale. Le théâtre comique, qui cherche des observations neuves pour ses réformes, et la philosophie qui poursuit l'examen des phases que subit la perfectibilité sociale, sont impardonnables, à vrai dire, de n'avoir pas compris jusqu'ici cette cause secrète et intime de toutes les formes de nos ridicules et de nos vices.

Au milieu de nos mœurs ambiguës et sans relief, la coquetterie, perversité

Digitized by Google

d'intelligence, est peut-être le sceau fatal qui caractérise le plus visiblement les tendances imparfaites, les ébauches continuelles, les avortemens successifs du XIXe siècle entier. Il n'y a presque personne, en ce moment, qui ait un atome de foi et qui suive la moindre tradition. Nous ne nous attachons plus au substantiel, mais à l'accident, dans les choses qui nous vont le mieux. Les feux-follets en tout nous éblouissent. Nous ne visons pas même au bonheur, mais plutôt à ses semblans. De là notre vice originel, celui, je le soutiens, de la génération présente, le vice qui joue le rôle d'être le plus petit et le moins à craindre de tous les vices, mais qui en est le plus grand et surtout le plus dangereux, car il ruine toute efficacité des actions humaines.

Ni les peintres de la comédie grecque, ni les moralistes de l'ancienne philosophie ne nous ont transmis une appréciation de leur époque ainsi comprise. Même pour les Athéniens, cette analogie n'existe pas. Aussi bien les contemporains d'Alcibiade ne sont-ils que frivoles et légers, avec une certaine vertu d'énergie qui leur reste encore. Les Romains de Juvénal, à leur tour, sont vicieux, mais passionnés. En général, l'antiquité abuse de la matière et de ses attributs; mais c'est un degré de force chez elle. Au contraire, il semble que le spiritualisme ait efféminé la nature de l'homme et l'ait rendue plus proche de celle de la femme, depuis l'ère chrétienne. L'art d'Homère, qui est un soleil d'or, ne plaît plus à aucun fidèle. Virgile flattera davantage les humeurs incertaines de notre goût, à cause de ses ombres, de ses crépuscules, de ses reflets de lune.

Je crains bien qu'aujourd'hui nous ne fassions plus rien par l'effet d'une personnalité indomptable, ou avec l'unité d'un plan de conduite, et même pour satisfaire un intérêt réfléchi. La France était habituée à être réalisatrice, par une activité sans exemple, des plus étonnantes merveilles de civilisation. Nos pères se livrèrent, avec une fureur toute d'entrain, à leurs brutalités les plus inconsidérées, mais les plus actives. L'époque de la Fronde s'engagea elle-même dans de fougueuses visées révolutionnaires qui étaient plus sérieuses qu'on ne dit. Le XVIIIe siècle aussi fut d'une sincérité hors de doute dans ses implacables négations, et jusque dans ses infames roueries. Toute la révolution a été hideuse de la candeur de ses crimes, comme elle a été sublime de la profonde portée de ses grandes audaces. Sous l'empire encore, nos moindres gestes avaient envie d'être une action, nos moindres paroles d'être un évènement.

A présent, nous n'avons plus de passions, ni par tempérament de nature, ni par puissance d'imagination, ni par combinaisons de raisonnement. On emprunte des caprices éphémères aux mille vents qui traversent l'espace; on s'en laisse chatouiller l'épiderme, on jette au frottement des étincelles fantastiques, et il n'y a point de chaleur au foyer intime, et notre organisation n'a pas de pôle fixe et déterminé, car ce que chacun pense est un rêve, ce qu'il sent n'est qu'une sensation. D'une idée, les plus intelligens n'admettent que le détail, c'est-à-dire le hors-d'œuvre; d'un sentiment, les mieux doués n'expriment que le suc d'une fantaisie passagère. Ainsi, cela va bien, trouve-t-on, d'être pour ou contre un principe du soir au matin, d'attaquer la tradition ou de prêcher

Digitized by Google

la routine peut-être selon sa digestion, de blâmer à la fois Shakspeare et Racine par originalité prétendue d'indépendance, d'estimer Charlemagne et en même temps Louis XIV, sans appréciation, et de croire en Dieu ou d'être athée selon la mode qui passe.

Veut-on une remarque décisive? Autrefois, on aimait les honneurs parce qu'il était encore d'assez bon goût d'avoir servi son pays, de s'être bravement battu à l'armée, d'être un homme considérable de l'état, d'être utile dans la science et le premier dans l'art. Maintenant, après les profits du moins, on ne poursuit que les avantages accessoires des positions supérieures; on enroule par exemple, à sa boutonnière, le ruban rouge, et on l'aura disputé à un homme de mérite pour se faire honneur, par le crédit qu'on a, du talent spécial qu'on devrait plutôt avoir.

Nous nous mirons, ainsi que Narcisse, dans toutes les réflexions de miroirs possibles, ou bien nous faisons la roue, comme les paons, avec des yeux tout autour de notre plumage. Qui donc a une religion de cœur ou d'esprit? qui donc a des préférences exclusives et une volonté enracinée à des sympathies et des antipathies invincibles? qui donc est radicalement vertueux ou même vicieux, ou même ridicule? Les hommes du jour n'ont pas de caractère à eux, et ils ne peuvent même en avoir, car ils essaieront toutes les métamorphoses selon les besoins qui les forceront de débuter et de se retourner plus tard, d'une certaine manière, au milieu de la vie. On n'atteint, en effet, que la ressemblance hypocrite des qualités ou des défauts qui conviennent le plus à la position qu'on se ménage dans ce monde; il n'est plus permis à l'ame la mieux trempée de conserver un instinct de singularité vivace et féconde, car les convenances sociales se font trop despotiques souveraines du vouloir individuel. Il faut donc se contenter d'être passif presque toujours, jusqu'à ce qu'on adopte un rôle quelconque, mais d'abord on doit avoir étudié la grimace à peu près de tous: aussi bien la seule activité qui puisse s'employer avec succès est celle, non de la logique et de la raison, mais du hasard des circonstances et de la fantaisie qui s'y approprie le mieux.

Jamais, pour entrer dans la société, l'on n'avait préparé avec tant de soin la représentation de son début. Toute la destinée dépend de l'heure où l'on s'expose en public, selon les rayons d'un jour favorable et selon le piédestal qu'on s'est dressé; la conscience n'y a été pour rien, mais la commodité du triomphe pour tout. Au besoin, on a exagéré les saillies expressives du dessin de sa statue, pour la rendre immortelle comme un type dont elle ne sera pourtant que l'apparence; quelques-uns, dans l'occasion, abusent d'imprudences excusables afin de se faire pardonner à la longue des séries de crimes comme des étourderies. Ce que nous désirons surtout, c'est de passionner la foule, de nous montrer à elle sur son passage, et de lui inspirer quelques jalousies; la démocratie, que cela soit avantage ou désavantage, est envieuse : il y a des gens qui la flattent en se laissant mordre volontiers par elle, et qui, pour parvenir, lui abandonnent leur réputation afin de devenir les égaux de ceux qui les épouseront ensuite comme leurs représentans.

Digitized by Google

On est coquet sous une forme qu'on préfère, tantôt celle du vice, tantôt celle de la vertu. La vertu consiste à subir comme un joug les sacrifices où l'on se complaît le mieux ; ne choisit-on pas toujours les plus étranges? Mais surveillez l'homme coquet sur ses devoirs, il les néglige. Être d'un parti, souvent c'est se mettre au doigt qu'on montre le plus une bague qu'on fera chatoyer au lustre de la popularité.

D'autres font les mêmes choses plus honnêtement, selon l'infériorité de leur médiocrité. Celui-ci étale et montre son indépendance politique par son linge sale et ses habits troués au coude ; celui-là qui était ministre, mais philantrope, allait dîner publiquement dans une gargotte, où il satisfaisait surtout l'appétit vorace de sa vanité. L'un suit la mode de toutes les cuistreries du mauvais goût et se rend horrible de forme, quand il a peut-être toutes les candeurs d'un ange dans le cœur ; l'autre promène dans les rues les airs des marquis de ses romans, afin de donner une valeur de plus à sa signature d'auteur. Plusieurs, qui font les grands hommes et les messies incompris, n'aspirent qu'à voir les enfans du peuple, comme des chiens hargneux, aboyer sur leur passage ; cela fait venir les princesses parisiennes aux fenêtres. Voici enfin quelqu'un qui se glorifie d'être un parvenu, comme on serait fier d'avoir sauvé sa patrie.

Des sottises passons aux erreurs. Jacques veut être un Lycurgue, et il n'est secrètement, pour lui-même, il le sent bien, que de l'étoffe des caissiers. Toutefois, s'il ne monte pas au ministère, il ne s'en consolera que par la manie d'être martyr et de faire des ingrats : le mot d'ingratitude a quarante syllabes dans sa bouche. Jean, de son côté, professe une opinion humanitaire touchant les comètes, et ce qu'il cherche dans les cieux, où les étoiles sont inégales, c'est l'avènement des capacités pour la réforme électorale.

Les coquetteries de religion sont les pires. Quelle misérable raillerie de comédiens à la douzaine ç'a été que cette dernière réaction catholique qui a été mise en vogue dans les boudoirs, par des poètes et des journalistes, avocats de sacristie! que de scandales et d'immoralités rampaient dans toutes les consciences, tandis que l'on abusait à l'envi des souvenirs les plus sacrés et des traditions les plus inviolables, pour en vernir, à son usage, une situation de livre, de drame ou seulement même de feuilleton! Mais a-t-on appris quelque part que ces phraseurs cafards eussent purifié d'avance leur cœur, ou lavé leurs doigts, de la poussière d'un or vénal, celui des marchands du temple? Et dans le monde, comme il était de bon ton, ces derniers hivers, de causer du christianisme au bal avec sa danseuse à demi séduite! combien il se creusait de fontaines lacrymatoires dans les yeux de beaucoup de Madeleines non repenties qui devaient à cette mélancolie de piété leurs graces les plus langoureuses! Les gilets les mieux portés aux Bouffes laissaient paraître au milieu de la poitrine des dandies, faux martyrs, une cravate symboliquement pliée en croix, croix de satin. Chacun se dorlottait la conscience à son aise par de belles vérités sans application. C'était à qui mignardiserait le mieux avec une

Digitized by Google

religion sans dogme, avec une morale sans règle; car on n'a jamais dit que les calomnies eussent cessé de tomber en gouttes impures de ces bouches saintes; et je crois que plus d'un monstrueux adultère a continué de végéter sur le fumier de ces cœurs dévots.

Ainsi la coquetterie de l'esprit est maintes fois l'impuissance de la volonté humaine qui avorte dans la pratique des choses qu'elle désirerait le plus. La coquetterie des femmes est souvent cela, elle aussi, et bien des hommes, surtout parmi les artistes, deviennent femmes sous ce rapport. Mais en vain s'efforce-t-on de dissimuler par des prétentions contraires sa misère intérieure. Schopp possède d'immenses facultés pour la sculpture; mais il préfère passer pour un poète et un philosophe, pour un joueur de trictrac et un musicien consommé. Il se vante de jouer, s'il le veut, au premier jour, de la guitarre avec son coude, comme Paganini de son violon, et il y place sa gloire en apparence. Mais son fait est d'être incapable en tout ce qui est de long effort; il a la coquetterie de la paresse et de l'indifférence; malheureusement s'il feint de se laisser distraire par une mouche qui vole, c'est qu'il sent son impuissance, et il serait humilié qu'on la découvrît.

Il n'est pas rare de voir des républicains se moucher dans de la batiste superfine armoriée : cela donne à penser qu'ils ont glissé leur pied dans des bretères de contentes cariates. Quelques-uns ont été surpris qui portaient des gants parfumés aux mains, pour aller déraciner les pavés des rues, lors des barricades contre l'aristocratie. Ne comptez pas sur ces démocrates coquets.

Le lorgnon, pour certaines gens, dans les fêtes publiques, est ce qu'est l'éventail pour les Espagnoles. Quelques muguets ont peur d'être jeunes et d'avoir de bons yeux. Cela leur écrait je ne sais quelle grace dont ils se parent volontiers à s'enfoncer un cercle noir d'écaille dans l'orbite qui est au-dessous de leurs sourcils. Où en sommes-nous, que l'on ait honte de sa jeunesse et de pouvoir regarder en face le soleil ou la beauté des femmes?

Que pensez-vous d'un amant qui, pour une jeune fille à laquelle il prétend donner toute son ame, n'a pas d'autre fleur à offrir que l'insignifiant camélia? Qui donc comprend, à présent, les splendeurs et la pureté du lys? Qui donc les bravures de la rose? Ah! la nature elle-même ne produit plus les belles choses simples qui faisaient d'abord toute sa magnificence. L'artifice humain ne cultive plus que des monstruosités.

Les arts en sont là aussi. La couleur locale est le prestige auquel le sentiment, le mouvement et l'invention sont sacrifiés. Un grand versificateur a fait épargner l'Égypte par le feu du ciel, et dans l'Égypte, cette terre nourricière de l'antiquité, cette gardienne des traditions où tous les philosophes et le Christ lui-même sont allés chercher des inspirations si précieuses, le versificateur n'a vu que des rimes à accoupler sur les crocodiles et sur les taches d'ibis. Plusieurs poètes féminins, à leur tour, soupirent sur leur lyre coquette des charmes et des amours qu'elles n'ont pas et n'auront jamais.

A part les organisations d'élite, que de mélomanes affectent de sentir les

Digitized by Google

harmonies de la musique, dont les méprises, dans l'enthousiasme comme dans la critique, sont aussi fréquentes que ridicules! Quel contre-sens n'entend-on pas dans les jugemens du monde! Que de délires pour une mélodie niaise et commune! Que de pamoisons parmi les femmes pour une romance insipide, pour un chaos de notes sur un piano sonore! Aujourd'hui, la coquetterie la plus vulgaire est la manie de l'*artistique* en tout genre.

Mme Pinson est la femme d'un droguiste de la rue des Lombards; mais elle est riche, mais elle achète toutes ses modes chez les marchands en hausse, mais elle veut usurper toutes les fantaisies d'une duchesse : elle loue, par hasard, une loge à l'Opéra-Italien. Dès qu'elle entre dans la salle, elle fait du bruit à renverser tout effet de chant, et quand elle est assise enfin, ce n'est que pour passer en revue les toilettes les plus nouvelles, les plus opulentes. Elle les examine dans leur ensemble et dans leurs détails; elle les compare entre elles toutes; elle les analyse, elle en possède la science, elle en dirait la valeur, elle nommerait chaque ruban. A peine une actrice se présente-t-elle sur la scène, qu'elle l'habille et la déshabille dans son esprit, et que rien ne la satisfait, ni dans la pureté du chant, ni dans les qualités de la méthode, si la cantatrice a des plis à son corsage, ou des manches bouffantes du goût d'avant-hier, au lieu de celui d'aujourd'hui. Puis la soirée se passe ainsi pour Mme Pinson. Ses oreilles se sont ennuyées, son cœur aussi, si elle en a un; ses yeux seuls ont pu s'amuser, et voilà tout, du plus triste des amusemens. Mais on la suppose une enragée de musique, et, comme le vent y est, presque toutes les femmes ressemblent à celle-là.

Laure Des Tourtereaux est un autre caractère. Elle est plus encore de son siècle : elle est progressive. Elle a l'appétit de la poésie satirique; elle s'est passionnée pour les théories de l'école d'*Antony*. Tous les romans à couverture beurre-frais qui paraissent sont successivement la bibliothèque de son oreiller. Oh! qu'elle méprise fort le joug de l'autorité de l'homme sur la femme, et qu'elle est malheureuse de ne pas mettre en pratique ces belles spéculations d'un amour libre dont elle s'est éprise! Cependant elle éprouve de misérables difficultés à rencontrer, hélas! une ame sympathique; elle se souvient quelquefois que son mari l'a prise sans dot, parce qu'il espérait en une telle marque de dévouement pour se concilier une affection éternelle. Mais, après tout, un mari n'est guère là que pour nourrir ses enfans et protéger la femme qui le trompe? Cette tendresse d'épouse est surtout trop raisonnable pour une ame de feu, vraie salamandre, comme celle de Laure, qui porte le nom de l'amie de Pétrarque. Aussi se tourmente-t-elle à découvrir, parmi les êtres d'un autre sexe que le sien, cette moitié d'existence qui pourrait compléter la sienne. Mais, ô malheur! aucune ame, sa sœur future, ne se présente irrésistiblement, magnétiquement. Il n'y a rien dans la nature de ses adorateurs. Ce sont des gens qui font leurs aveux le plus uniment du monde, sans y faire entrer la moindre extase céleste et le moindre blasphème contre la société. C'est l'ancien style des déclarations, le style des préjugés de pudeur d'autrefois. Fi

Digitized by Google

donc! ce sont encore des amans, pétris de boue, qui croient aux sens! Laure Des Tourtereaux soupire donc inutilement, et déjà finit par se condamner à ne plus regarder tendrement que les étoiles. Comme elle a les yeux beaux, en les épanouissant, c'est une consolation qui est encore une coquetterie.

D'autres accidens de cette épidémie intellectuelle sont encore plus graves. La coquetterie pousse certains hommes jusqu'au suicide, et cela devait être réservé aux vanités de notre âge. Des poètes qui se disaient incompris se sont ouvert les veines pour écrire leur dernière ode avec leur sang indiscret; mais en valait-elle mieux, et n'avaient-ils pas une mère, ou des devoirs à remplir?

Il est à remarquer que, dans tous les pays, fumer c'est réfléchir, ou du moins en avoir l'air. L'Espagnol et l'Allemand redoublent de gravité en fumant. L'homme d'Orient n'a jamais la physionomie si mystique qu'en aspirant les parfums du narguilé. Tous les Français, au contraire, sont insolens au dernier point avec un cigare à la bouche. Ils ont l'habitude de lancer, même aux femmes qui passent, les bouffées de leur fumée, comme s'ils badinaient avec une cravache. Cette impolitesse est-elle une coquetterie?

L.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Une Fin de Siècle. — Le Bracelet. — Confession générale.

Malgré la versatilité du cœur humain, malgré cette caducité de toutes nos affections, qui est en même temps un signe d'infirmité et le principe de tout avancement, de toute grandeur, il y a des passions si saines au cœur de l'homme et qui se trouvent si bien du gîte qui leur y est réservé, qu'elles s'y établissent à demeure fixe et perpétuelle. De ce nombre sont les passions qu'a fait éclore dans une ame bien douée la culture du sens poétique et du goût. Un homme qui a su goûter une fois les délices attachées au sentiment et au culte du beau, n'en peut plus être sevré. Mais l'amour, dira-t-on, n'est-ce pas une passion qui a sa racine dans l'intelligence poétique du beau, dans la puissance de le sentir, de l'apprécier, de l'aimer? Et cependant le temps vient où cette faculté précieuse s'engourdit dans le cœur fatigué, et où les images décolorées que poursuivaient les rêves ardens de notre jeunesse viennent en vain solliciter, au nom de la souveraine beauté et du souverain bonheur qu'elles reflétaient à nos yeux, les transports avec lesquels nous avions accoutumé de les accueillir. Dominer par la pensée et par l'action sur la foule de ses semblables, river des millions de volontés à la sienne, et les conduire à l'assaut des obstacles qu'on rencontre sur le chemin qu'on s'est tracé, pétrir dans le ciment de sa volonté le présent et l'avenir d'une nation, planer, du haut de l'œuvre qu'on a édifiée, sur le mauvais vouloir ou l'envie des uns, sur l'admiration ou la reconnaissance des autres, se mirer d'avance dans le regard de la postérité, voilà encore un noble idéal, voilà encore une manière de comprendre le beau et de donner carrière à de grandes et poétiques passions. L'ambition, l'ambition elle-même, s'éteint néanmoins dans le cœur de l'homme comme l'amour. Charles-Quint, cette puissante machine d'ordre et d'autorité, abdique l'empire pour se faire moine. Le cardinal de Retz, ce démon turbulent et brouil-

Digitized by Google

lon, va enterrer ses vieux jours à Commerci pour faire une fin bourgeoise en payant ses dettes à force d'économies.

Eh bien! oui, cela est vrai. Ce prisme à travers lequel l'œil de notre ame entrevoit, sous le nom d'amour, le beau idéal, objet de son éternelle convoitise, et cet autre prisme à travers lequel il entrevoit le même objet sous le nom de puissance et de grandeur, se ternissent un peu plus tôt, un peu plus tard. Mais l'amour, mais l'ambition, mais toutes ces passions qui se lassent, se dégoûtent et s'éteignent, sont des passions égoïstes et jalouses. Si elles enfoncent de cuisans aiguillons dans l'imagination et dans le cœur, si elles s'y manifestent par des mouvemens puissans, par de nobles ardeurs et de magnifiques souffrances; si elles donnent à l'homme une vive révélation et une soif énergique de l'idéal, elles ne le lui font concevoir que comme objet d'une possession exclusive et solitaire. C'est le beau infini, c'est le bonheur infini que l'amant poursuit dans l'amour; c'est une satisfaction du même genre que le véritable ambitieux poursuit dans une voie différente; mais chacun d'eux l'accapare et n'en veut que pour lui. Chacun d'eux entoure de barrières cet infini qu'il s'est adjugé; il s'y enferme, s'y resserre, s'y barricade; il fait tout alentour une garde sévère, tyrannique, impitoyable, et malheur à qui viendrait le lui disputer. Mais les jouissances solitaires et jalouses sont malsaines. C'est pour cela sans doute que, douées de la puissance de séduire le cœur de l'homme, elles n'ont pas celle de le soumettre et de le fixer. Ce serait du moins un bel argument à établir en l'honneur de la nature humaine, de la droiture originelle des passions de l'homme, que cette inhospitalité finale de son ame à l'égard des passions faussées qui lui font perdre de vue sa véritable destinée.

Qu'on me pardonne cette digression, mais il est une passion qui me paraît belle et bienfaisante entre toutes, et dont j'ai voulu rendre plus palpable la supériorité; il est un vrai beau dont la possession ne rend point jaloux; il est des jouissances qui ne sont pas égoïstes, et qui au contraire se font sentir d'autant plus vivement qu'on trouve à les partager davantage. Or, ces jouissances-là n'ont pas la triste vertu d'engendrer la satiété et le dégoût; elles aiguisent la sensibilité que les autres émoussent. Ce vrai beau n'est point exposé à voir son lustre pâlir et s'éteindre pour le regard de ses amans; il brille à leurs yeux d'un éclat d'autant plus vif qu'ils l'ont plus long-temps contemplé. Ces passions ne finissent point par succomber elles-mêmes au délabrement d'un cœur qu'elles ont dévasté; elles en sont la portion éternellement jeune et florissante. Bien souvent les vicissitudes de la vie peuvent venir les contrarier, et comprimer leur essor. Bien des sollicitudes étrangères, bien des soins imposés par la nécessité viennent leur faire diversion et se jeter à la traverse. Mais les incontstances de la fortune ne les entament pas plus que la vieillesse, cette grande et inévitable inconstance du temps, de la force, de la vie, qui nous délaissent quand l'heure est venue, pour courir, sans notre congé, à nos héritiers.

Heureuses passions qui, au lieu de troubler l'existence, ramènent souvent le calme dans une existence agitée; qui ne fatiguent pas, et qui au contraire reposent; qui souffrent impunément que d'autres prennent le pas sur elles, et qui néanmoins nous reviennent avec toute leur fraîcheur à l'heure où nous

Digitized by Google

avons besoin de leurs consolations; qui ne mettent en saillie dans l'homme que ses beaux côtés, le savoir, le talent, la sociabilité, le génie! On voit que c'est des passions dont se nourrit le culte des lettres et des arts, que nous voulons parler.

Dans nos temps si troublés, et où l'imprévu a eu tant de part sur la destinée des hommes, on en peut compter beaucoup dont la vie dépecée, par la violence des évènemens et jetée par lambeaux dans plusieurs directions opposées, a fourni matière à de nobles exemples de la persévérance vivace des passions intellectuelles. Il est beau de les voir, revenus des émotions puissantes de la guerre, de la politique, de la diplomatie, se replier avec soin sur les émotions douces, silencieuses, recueillies, du travail poétique et de la pensée. C'est un hommage rendu à ce qu'il y a de vrai et de sain dans les jouissances attachées à ce commerce de l'ame avec tout ce qu'il lui a été donné de connaître, d'enfanter, d'aimer. Nous l'enregistrons, non-seulement à l'honneur des lettres, mais encore à l'honneur de ceux que le désir de se retremper dans cette source bienfaisante a le pouvoir d'arracher soit à la fournaise où toutes les puissances de l'ame se consument au profit des ambitions viriles qui bouillonnent, soit au pavois où toute activité s'assoupit sur des ambitions satisfaites.

C'est donc avec un esprit tout disposé que nous avons lu le roman de M. Kératry, et nous y avons bien trouvé ce que nous attendions; première satisfaction que les romans contemporains ne procurent pas toujours à leurs lecteurs. Mme de Grignan, qui n'avait pas fait un long séjour à la cour, mais qui y avait trouvé le temps de prendre en satiété les délices de ce monde artificiel et vain, s'écriait en maudissant les parfums de l'oranger : « O l'odeur du fumier! » Sans doute ses souvenirs lui envoyaient quelques bouffées des joies champêtres des Rochers ou de Livry. O l'odeur du bon sens, peut-on s'écrier à l'ouverture de certains livres après avoir respiré la littérature qui a débordé dans l'atmosphère de notre époque. Le bon sens, en effet, voilà l'air vital de l'intelligence, ce bon air auquel on revient toujours avec épanouissement après s'être échauffé la poitrine à respirer ces ingénieux poisons de serre chaude ou de creuset chimique qui se fabriquent avec un si laborieux artifice sous le nom de parfums. C'est aux émanations bien aimées qui s'en échappent tout d'abord dans le livre de M. Kératry que l'esprit est redevable du premier charme qui l'attache à la lecture commencée. Nous n'avons plus ici l'effet cherché par tous les moyens et à tout prix. Les caractères sont annoncés, les situations sont préparées, elles sortent toutes des données premières, et l'effet est produit par le concours régulier que chacune des parties apporte à la construction de l'ensemble.

Le fond de cette histoire, pour être véritable, à ce qu'affirme sérieusement l'auteur, n'en est pas moins romanesque. Une jeune fille a été mise au monde dans le village de Rozières près de Soissons, par une mère qui a voulu rester inconnue. Confiée aux mains d'une fermière du hameau natal, elle en reçoit des soins maternels dont la tendresse n'a pas besoin d'être stimulée par l'appât de la riche pension qui en est le prix annuel. Elle grandit au sein de cette famille, confondue dans le cœur de sa mère adoptive avec ses frères de lait, ou

Digitized by Google

plutôt objet d'une tendresse toute particulière. Devenue grandelette, sa petite intelligence, très ouverte pour son âge, est cultivée par le curé et par son neveu Silfrid dont les soins portent les fruits les plus heureux. Les années, en faisant d'elle une jeune fille accomplie, la rendent chère, non-seulement à ses parens et à ses instituteurs, mais encore à tous ceux qui l'approchent. Silfrid, surtout, n'a pu cultiver et voir se développer chaque jour cette riche nature, cette belle ame, sans concevoir à son insu un attachement peu en rapport avec les fonctions qui lui sont réservées par son oncle au pied du sanctuaire, attachement dont un triste évènement pourra seul lui donner bientôt la mesure.

Berthe était la fille illégitime de M. le comte de Saint-Méran et de Mlle de la Chateigneraie. Tant que des obstacles insurmontables se sont opposés à leur union, ils ont tenu sa naissance cachée, et même après leur mariage, un respect excessif pour les bienséances, paralysant la tendresse maternelle, a rendu Mme de Saint-Méran contraire à tout projet de légitimation. Le père a obtenu d'elle cependant que Berthe serait recueillie dans la maison comme fille d'un frère qu'il a perdu. Il vient lui-même se faire reconnaître et la réclamer auprès de sa famille nourricière, et c'est alors que Silfrid apprend combien il l'aime. Il a toujours hésité jusque-là à condescendre aux désirs de son oncle qui veut le faire prêtre. Va-t-il consentir cette fois? Attendez, lui dit Berthe.

A Paris, Berthe se voit entourée de toutes les pompes d'une grande existence, mais elle ne retrouve pas dans Mme de Saint-Méran les épanchemens affectueux auxquels une mère fictive l'avait accoutumée. M. de Saint-Méran seul a pour elle les entrailles et les sollicitudes d'un père. Berthe ne manque pas d'apprécier cette tendresse et d'y répondre comme il convient, mais le bonheur de sa vie dépaysée est troublé. Le comte a bientôt deviné ou surpris son secret, et Silfrid, autorisé à se présenter chez M. de Saint-Méran, arrive presque aussitôt à Paris.

On voit assez dès à présent sur quoi repose l'intérêt. Tout gît dans cette question : Silfrid pourra-t-il épouser Berthe ou sera-t-il réduit à se faire prêtre? Ils ont pour eux leur amour et l'appui secret de M. de Saint-Méran. Ils ont contre eux l'inégalité de leurs conditions respectives. Nous ne suivrons pas dans tous ses mouvemens la lutte qui s'établit entre ces forces contraires. Après bien des alternatives qui devaient épuiser son espoir, Berthe venait d'apprendre tout à coup, par les aveux d'une mourante, qu'une supercherie coupable l'avait fait entrer dans la famille de Saint-Méran où elle usurpait la place de sa sœur de lait morte après sa naissance; que sa mère véritable était celle qui l'avait allaitée, sa condition véritable celle où on l'avait élevée. Glissant avec indifférence sur ces brusques péripéties, le cœur de Berthe s'était élancé d'un seul bond sur leurs conséquences, c'est-à-dire l'égalité rétablie entre la condition de Silfrid et la sienne, et la rupture des liens qui enchaînaient sa destinée à la volonté de Mme de Saint-Méran. Hélas, il était trop tard. Cette cruelle volonté venait de frapper dans l'ombre un coup irréparable. Averti par la comtesse que jamais elle ne donnera les mains à son union avec Berthe, Silfrid venait de mettre un terme à ses irrésolutions en recevant les ordres; il avait oublié, mais irrémissiblement, à ce coup, le mot que Berthe lui avait déjà plusieurs fois rappelé : attendez! On voit qu'il y a lieu à une belle scène, lorsque

Digitized by Google

Berthe et Silfrid, venant aux explications, apprendront, lui, tout ce que la faveur du sort avait fait pour eux; tous deux, ce que son impatience à lui vient de défaire.

A la rigueur, c'est à cette belle scène que le roman pourrait finir. On est assuré qu'une barrière infranchissable sépare désormais les deux amans. La question est résolue, on ne conserve plus l'espoir de les voir s'unir, ou, si on l'espère encore, ce n'est pas dans les données du livre qu'on trouve de quoi rallumer cette dernière étincelle; on n'y songerait jamais, si l'on n'avait appris ailleurs que la révolution qu'on voit toute proche a brisé bon nombre de ces chaînes qui s'étaient rivées sur des cœurs rebelles à leur joug. Mais rien dans les paroles de l'auteur n'achemine l'esprit vers cette pensée, et toutes les parties du caractère de Silfrid l'interdisent formellement. Il sera fidèle aux vœux qu'il a prononcés, et il mourra à la peine plutôt que de reconnaître à la démence des hommes le pouvoir de délier ce qui a été lié par Dieu même. Il ne s'agit donc plus que de savoir comment finiront tous les personnages. Cette deuxième partie, qui n'est pas la moins belle, est sans doute celle qui aura suggéré à M. Kératry l'idée de son titre : *Une fin de siècle*. Ce titre, bien qu'il ne nous semble pas complètement justifié par les détails qui reposent trop sur des intérêts et des tableaux purement privés, est cependant assez bien choisi, puisqu'il relie dans l'unité d'un point de vue moral ces deux parties dont nous venons de signaler la scission au point de vue de l'analyse dramatique. Sous cette nouvelle face, la seconde partie est en effet le pendant symétrique et la conséquence nécessaire de la première. Dans la seconde partie, chacun des personnages moissonne ce qu'il a semé dans l'autre. Cette noblesse que nous avons vue si impertinente et si dépravée dans les salons de M. de Saint-Méran, nous la voyons maintenant décimée par l'exil ou par l'échafaud. Quelques bons seulement échappent; ce sont ceux que nous avons aimés, c'est le comte, c'est Silfrid. Ils sont sauvés par le courage, par le dévouement, par l'éloquence de Berthe, qui ne survit pas à ses bonnes œuvres, et meurt au moment où les circonstances adoucies lui permettraient de se reposer. La pensée que M. Kératry a voulu exprimer paraît être celle-ci : que le ciel a été juste et la guillotine assez intelligente en fin de compte, quoique impitoyable et atroce. Les gens dont elle fait justice sont bien gangrénés, bien désespérés; quant aux bons, ce sont ceux qu'elle ne sait atteindre. Ce n'est pas que M. Kératry ait voulu légitimer cette justice des masses qui s'exerçait sur des masses sans beaucoup de scrupules et avec plus de hasard que de discernement; mais il a voulu montrer le châtiment suivant de près le crime et justifier l'un par l'autre. Ce que le châtiment a épargné vient prendre place dans un milieu nouveau et s'y combiner avec d'autres élémens comme germe d'une société meilleure. C'est là du moins ce que nous avons compris, et nous ne voulons pas insister sur ce point; car il n'y a point de livre où l'on ne puisse trouver de quoi multiplier ces sortes d'aperçus, selon qu'on en combine diversement les parties, tenant compte ou faisant abstraction alternativement des unes ou des autres.

Nous avons dit combien ce livre porte l'empreinte d'un esprit qui a le sentiment de l'ordre, combien le mouvement en est réglé et procède sans écart.

Digitized by Google

Nous devons ajouter qu'il a le défaut de cette qualité, c'est-à-dire qu'on y trouve parfois de la lenteur. Les caractères des deux hommes de bien, Silfrid et le comte, nous paraissent les mieux tracés et presque irréprochables : l'un, jeune et fort et indépendant, ame neuve et entière dans son honnêteté, dans ses croyances, dans toutes ses passions qui sont belles; d'une vertu vierge, et un peu sauvage quoiqu'adoucie par une religieuse bonté; l'autre, homme du monde, plus frotté aux choses de la vie, lié à mille bienséances, ne pouvant gauchir sur l'honnête, mais d'une trempe plus amollie sur bien des points. Quant à la comtesse, c'est une femme méchante, vaine, corrompue, dont M. Kératry pousse peut-être la dépravation un peu loin lorsqu'il lui fait tramer le déshonneur de la jeune personne qu'elle croit être sa fille. Si le XVIIIe siècle a produit des femmes, des mères pareilles, du moins faut-il croire qu'elles ne faisaient pas la règle, et qu'elles étaient une hideuse exception. Or, le livre s'intitule *Une fin de siècle,* et chacun des personnages doit être vrai d'une vérité générale, c'est-à-dire représenter une des faces du vice et de la vertu sous les formes qu'ils prenaient le plus généralement à cette époque. Le caractère de Berthe est d'une beauté austère quoique pleine de suavité; peut-être y a-t-il des parties où trop d'insistance sur le côté austère lui donne de la sécheresse. C'est surtout dans les lettres écrites par Berthe que l'on peut relever ce défaut. Nous pensons aussi qu'il eût été mieux de supprimer çà et là quelques particularités introduites par M. Kératry dans son roman, par tendresse pour des souvenirs qui lui sont sans doute personnels. Comme elles ne se lient pas nécessairement à la masse, elles s'en détachent avec le même effet qu'aurait un objet de nature réelle enchassé au milieu d'une peinture. A ces petites taches près le livre est bien posé, bien conduit, fécond en nobles émotions, et semé de situations du pathétique le plus élevé.

Nul ne sait tisser avec plus de sang-froid et de flegme que l'auteur du *Bracelet* les fils d'une histoire cavalièrement menée. M. de Musset s'est formé à bonne école. Il a pris gîte dans le XVIIe siècle. Il vit familièrement avec les hommes de ce temps-là; il sait leur histoire à tous. Je parle de ceux qui sont cités pour leur esprit, pour leurs belles plumes, pour leur longue rapière, pour leurs aventures singulières, pour leurs bonnes fortunes d'épée ou de ruelles. Tout ce beau monde mazarin, qui alliait tant d'esprit à tant de travers, tant de finesse à tant de ridicules, tant de nobles et de galans instincts à de si rudes fantaisies, tant de souplesse déliée dans le génie à tant de raideur dans les préjugés, dans les caractères et les usages, toute cette belle et turbulente et spirituelle génération au milieu de laquelle fleurissait la jeunesse des Condé, des Lauzun, des La Rochefoucauld, voilà le monde où s'est installé M. de Musset. On ne saurait être nourri, comme on disait alors, en meilleure compagnie. Cette fois pourtant, M. de Musset a fait une petite excursion dans notre époque.

Le Bracelet est un petit roman où nous retrouvons les qualités habituelles de M. Paul de Musset, le tour leste et spirituel du récit, la netteté et la vivacité des allures, la pose franche des données et des caractères, le bon sens ennemi de toute enflure, de toute déclamation, de toute métaphysique nébuleuse, ce

Digitized by Google

fonds d'humeur enjoué sur lequel trancheat et se détachent avec plus de relief des situations qui ont souvent de la force ou du pathétique, et enfin cette manière si française de conter dont M. Paul de Musset a si bien conservé la tradition. Cette manière a un charme particulier attaché à l'absence de toute prétention. Elle donne à tout un air de vérité, parce qu'elle n'admet rien d'affecté, et elle s'empare d'autant mieux de l'esprit de l'auditeur qu'elle ne trahit par aucun effort visible l'ambition de s'en emparer. M. de Musset garde toujours un très grand sérieux quand il veut faire rire, un très grand sang-froid quand il veut frapper des coups qui émeuvent la terreur ou la pitié. Il est tour à tour ou plaisant ou dramatique, parce qu'il est simple et contenu. C'est là une excellente qualité qu'on ne saurait trop apprécier, et qui, bien qu'elle ne puisse tenir lieu d'aucune autre, a cependant une telle vertu, qu'elle met seule le sceau de la perfection à tout ce que les autres peuvent produire de plus éclatant. C'est, de plus, à cette qualité éminemment française que doivent leur lustre et leur prix les grands écrivains de notre bonne vieille roche littéraire dont nous avons momentanément abandonné les traces pour nous jeter à la suite des Anglais ou des Allemands, dans le déréglement et le vagabondage.

La jeune femme d'un vieux colonel retiré dans un des *squares* de la Chaussée-d'Antin veut jouer au jeu périlleux de la sincérité avec un jeune homme que des hasards de voisinage ont petit à petit mis en relation avec elle, et enfin introduit dans sa maison. Rodolphe, qui aime Mme Gallemand, ne se pique pas moins qu'elle de sincérité; il semblerait qu'entre une femme qui veut sincèrement se défendre et un homme qui met franchement à jour tous ses moyens d'attaque, toute tentative faite au-delà de la simple amitié doit échouer. Mais il y a dans les vertus mêmes des femmes un principe de faiblesse et de chute; et c'est un bel hommage à leur rendre que de reconnaître que la séduction a souvent plus de prise sur elles par leurs belles qualités que par leurs vices. A un amoureux vivement épris et découragé, je dirai volontiers : Vous ne vous êtes peut-être adressé qu'à ce qu'il y a de faible ou de mauvais dans le caractère de votre inhumaine, mais elle se surveille et se bride elle-même sur ce point-là. Sachez ce qu'elle a de noble et de beau, et tentez-la par ce côté. Aux femmes qui veulent traverser intactes toutes les épreuves de leur jeunesse, je dirai toujours : Cachez-bien vos vertus ou méfiez-vous-en doublement. Celles qui ne voudraient pas me croire n'ont qu'à lire ce petit roman de M. de Musset; elles verront par quel enchaînement naturel on glisse du bien au mal sur les pentes redoutables de l'amour, et combien les qualités dont elles se piquent le plus sont un don plus terrible pour elles. La grisette fourmille peut-être un peu trop dans ce roman, à cela près fort élégamment tourné.

Ce n'est point pour voir les choses trop en beau que M. Soulié pèche à l'égard des femmes. S'il pensait en réalité de ce sexe, trop adulé quand il n'est pas trop calomnié, le quart du mal que ses romans en disent, quel triste et aride roman ce serait que celui de sa vie à lui-même! quel vide! quel ennui! quelle solitude! quelle défiance ombrageuse de soi-même et des autres! quel renoncement à tout ce qui est la vie et le bonheur de la vie, de peur de respirer un

Digitized by Google

poison dans son propre bonheur! Oh! le doux poison cependant! le doux et délicieux poison dont on meurt si peu, dont on vit si bien, et qu'on trouve encore si rare! Il faut donc croire que M. Soulié a deux manières de voir, deux manières de sentir, deux ames. L'une est celle de l'auteur, celle qui lui sert pour le cabinet; l'autre est celle qu'il apporte dans le commerce du monde, celle de l'homme. L'homme sans doute se garde bien de lire les romans qu'écrit l'auteur, ou du moins de s'en souvenir. Il ne partage point ces préventions farouches et impitoyables qui ne sont bonnes qu'à le détourner des joies les plus attirantes et les plus faciles, qu'à refouler les plus doux et les plus invincibles penchans que la nature ait mis dans nos cœurs. Il se laisse aller comme le commun des mortels à aimer ce qui lui plaît et à jouir de son plaisir. Il laisse enivrer ses yeux par les couleurs et par les formes, son imagination par le charme idéal qu'elle y ajoute, son cœur par la douceur d'aimer ce que Dieu et son imagination ont fait si beau. Ce n'est que lorsque l'idée dramatique lui monte au cerveau qu'une autre ivresse vient remplacer celle-là. L'idée dramatique chez M. Soulié est sans pitié. Elle plante un ulcère au front de la beauté, un masque sur celui de la vertu pour avoir le plaisir de le lui arracher. Elle fait litière des crimes les plus odieux, de perfidies, de lâchetés, de perversités sans nombre et sans nom. Quand il en est là, M. Soulié ne se connaît plus et ne connaît plus personne. Il a le drame très mauvais. Aussi l'avons-nous vu mettre sur le compte du diable ces étranges visions auxquelles il a voulu donner un corps en leur donnant forme de mémoires. Si pour cet ouvrage nouveau il s'est défait de son infernal secrétaire, et s'il a habillé ses récits en confession, ce n'est pas qu'il ait fait pénitence : le diable n'y perd rien.

Cette *confession* promet d'être volumineuse, et quoique nous ne soyons encore qu'au début, voici déjà, sous trois figures de femmes, Mme de Varneuil, Mme Cantel et Carmélite, trois petits péchés qui donnent les plus belles espérances pour l'avenir. Le terrible confesseur de femmes que M. Soulié! Ce n'est pas lui qui leur rendra le vice aimable et séduisant. Adieu les *bons tours*, comme on disait au temps de Jean La Fontaine, cet autre confesseur qui savait tant de choses, mais de si jolies choses, sur ce qui se passe dans ces abîmes de malice et de fragilité qui se cachent sous une guimpe ou sous une collerette. Ici les bons tours sont pris au tragique et deviennent des tours à pendre. Le monde s'est donc fait bien vieux! Voilà que nous parlons de l'amour comme les vieillards, qui le couvrent d'anathème parce qu'ils ne le peuvent plus goûter. Eh bien donc, puisque nous en sommes venus à ce point de décrépitude, que nous reste-t-il à faire en effet que de nous confesser? Achevez donc, M. Soulié, achevez notre confession générale. Faites-nous plus méchans que nous ne sommes, comme cela doit se faire en toute humilité dans le confessionnal. Mais qui nous rachètera de ces monstrueux péchés dont vous nous faites honte? les péchés de notre jeunesse, sans doute (hélas! ils n'ont pas encore deux cents ans)! Ceux-là avaient tant de grace et de fraîcheur.

Nous reviendrons, au reste, sur ces gros péchés si pathétiques que M. Soulié nous met sur la conscience, quand il en aura achevé la liste lamentable.

A. B.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le peu d'animation politique qu'on avait pu remarquer pendant les débats de l'adresse n'existe déjà plus. On s'était proposé une trève, on est tombé dans la torpeur. Nulle part on ne semble croire sérieusement à ce que l'on fait, à ce que l'on dit. Au Luxembourg, le second procès du 12 mai s'achève et s'éteint au milieu de la plus complète indifférence. Le principal accusé ne se défend pas; son avocat imite son silence. Les autres défenseurs plaident *incognito* pour leurs cliens, et les journaux daignent à peine publier leurs discours; les accusés sont loin de faire les héros, car ils ont tous présenté les explications et les excuses qu'ils ont pu croire les plus propres à désarmer leurs juges; ces derniers ont apporté aux débats plus d'ennui que de sévérité, et il est sensible qu'ils se prêtent plutôt à une formalité judiciaire qu'ils n'accomplissent un devoir politique. Il n'en pouvait être autrement après la grace accordée à Barbès, grace dont on ne saurait faire trop d'honneur à la clémence royale, mais dont il était facile de prévoir la portée pour l'avenir : elle ôtait aux arrêts de la cour des pairs cette souveraineté d'où dépendait en partie l'intérêt politique de sa juridiction.

Les travaux parlementaires n'éveillent pas non plus une attention bien soutenue. Le projet sur lequel semblait compter le cabinet du 12 mai, pour montrer son indépendance et sa force, le projet de conversion des rentes de M. Passy, est l'objet de critiques unanimes dans une chambre dont une partie est favorable au principe même. Les hommes compétens s'accordent à regarder le plan ministériel comme un des plus mauvais qui pouvaient être imaginés : M. Thiers en parlait dernièrement dans les bureaux avec un dédain assez plaisant; M. Jacques Lefebvre en démontrait ces jours passés, dans un salon politique, les vices et les inconvéniens. Le ministre des finances, que la coalition a porté aux affaires, trouvera peu de députés disposés à lui octroyer le blanc-seing qu'il demande à la confiance de la chambre avec un si imperturbable aplomb. Il faut dix ans pour exécuter la mesure proposée au parlement. M. Passy espère-t-il donc passer au ministère trois ans de plus que M. de Villèle qui a administré les finances pendant sept ans? Le plan ministériel, en faisant de la conversion une interminable affaire, en aggrave encore les incon-

Digitized by Google

véniens; les hommes politiques s'accordent à penser que la conversion est une de ces opérations qu'il faut mener avec vigueur et promptitude, quand on s'y détermine; autrement on tient en échec les intérêts des particuliers et les intérêts du crédit public. Mais il y a une partie du ministère qui ne se préoccupe pas tant de trouver le meilleur mode de conversion, que de conquérir un succès d'amour-propre en arrachant un vote qui consacre le principe et le mot. M. Dufaure s'en est expliqué avec assez de franchise dans son bureau. Il n'a pas fait difficulté de dire que, pour donner plus de force au ministère, pour obliger la chambre des pairs d'adopter la loi, il était important que la majorité qui votera la conversion dans la chambre des députés, fût la plus nombreuse possible. Ainsi, les droits des rentiers, les intérêts des établissemens publics et des communes, s'effacent devant ces considérations de vanité ministérielle. Il ne s'agit pas que la loi soit la meilleure possible, il en faut une, et il faut une grosse majorité à MM. Dufaure, Teste et Passy, qui puisse leur servir, devant la chambre des pairs, d'épouvantail et de menace. Il nous paraît difficile de tenir une conduite et un langage plus contraires aux vrais principes du gouvernement. Voilà un ministre qui dénonce, pour ainsi dire, une chambre à l'autre, et se permet de préjuger hostilement ses opinions et ses actes. Il n'en attend ni les débats, ni les travaux, et la met en suspicion avant qu'elle ait parlé. Est-ce l'amour-propre blessé qui aurait poussé M. Dufaure dans cette singulière opposition contre la partie du gouvernement parlementaire qui siége au Luxembourg? Serait-ce le souvenir et le ressentiment de son peu de succès à la chambre des pairs qui lui auraient inspiré des paroles si étranges dans la bouche d'un ministre du roi?

On conçoit que des ministres qui, il y a huit mois, figuraient encore parmi les assaillans les plus ardens de l'opposition, et qui, jusqu'au moment de leur association au pouvoir, avaient peu étudié les faits et les affaires, n'aient pas une bien longue expérience, et il faut bien consentir à payer jusqu'à un certain point les frais de leur éducation politique. Mais au moins il est permis de leur demander de profiter de tous les secours qui les entourent, et de ne pas se priver de gaieté de cœur des conseils et des lumières qui peuvent les guider et les instruire. Puisque, pour donner un exemple, M. Dufaure croyait nécessaire de préparer un projet de loi afin de modifier et interpréter certaines dispositions de la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique du 7 juillet 1833, ne devait-il pas consulter l'administration des ponts-et-chaussées, s'ouvrir de ses intentions aux hommes les plus expérimentés de cette branche si importante du service public, en causer avec M. Legrand, aujourd'hui sous-secrétaire d'état, et qui, depuis longues années, dirige cette importante spécialité administrative? Point. M. Dufaure, sans en parler à personne, fait élaborer dans son cabinet un projet de loi à un jeune légiste qui lui sert de secrétaire, et envoie cette élucubration au conseil d'état. Plusieurs membres du conseil, rencontrant dernièrement M. Legrand, lui parlèrent du projet ministériel et lui témoignèrent leur surprise qu'il eût adhéré à certaines dispositions. M. Legrand, qui entendait pour la première fois parler de l'œuvre

Digitized by Google

de M. Dufaure et de son secrétaire, se défendit avec chaleur de toute participation et de toute responsabilité. Quand on sut au conseil d'état qu'on lui avait expédié un pareil projet sans avoir au préalable consulté qui de droit tant sur son opportunité que sur sa teneur, on fut peu édifié d'une manière d'agir si cavalière, et d'une présomption qui croit n'avoir rien à demander à l'expérience et à la pratique.

Rien n'est plus déplorable en affaires que de vouloir toucher à tout, de vouloir partout introduire des demi-changemens qui dénaturent l'ordre ancien sans en constituer un nouveau. Rien n'est plus contraire au caractère et au devoir de l'homme d'état que la manie d'un faiseur qui modifie les lois en vigueur sans les améliorer, et qui ébranle les institutions existantes sans les régénérer. M. Teste vient, à l'occasion de son projet de loi sur les tribunaux de commerce, de recevoir de M. Vivien une leçon dont il devrait bien profiter. A la fin d'une discussion fort confuse, au moment où la chambre allait voter l'abrogation de l'article 619 du Code de commerce, l'honorable M. Vivien n'a pu s'empêcher de déclarer qu'après les débats qu'il venait d'entendre, il était convaincu que les modifications proposées n'étaient pas suffisamment mûries, et qu'il voterait pour le maintien d'un article qui est exécuté depuis trente-trois ans. Et cependant M. Vivien appartient au centre gauche, et n'est pas l'adversaire politique de M. le garde-des-sceaux : mais sa raison et son expérience ne lui permettent pas d'accepter des quasi-réformes qui brouillent tous les principes d'une matière et déroutent l'exercice de la pratique. Au surplus, pour ce qui regarde la loi des tribunaux de commerce, un journal de l'opposition remarque que M. Teste a pris à tâche de rappeler souvent à la chambre que le projet de loi qui lui était soumis était moins l'œuvre du ministère que l'œuvre de la chambre des pairs, qui l'avait adopté dans la dernière session. C'est une sorte de retraite que se ménage le garde-des-sceaux, c'est une manière de décliner la responsabilité de la loi et les conséquences de son rejet. Mais présenter une loi, n'est-ce pas, pour un ministre et pour un cabinet, l'adopter tout-à-fait, et devait-on s'attendre à ces faux-fuyans de la part d'aussi intrépides soutiens du gouvernement parlementaire? L'échec prévu par M. Teste est arrivé; l'article 1er, qui constituait toute la loi, a été rejeté par une majorité de 181 boules noires contre 149 boules blanches. Ce vote a entraîné comme conséquence naturelle le rejet de plus de la moitié des articles du projet, et il n'est plus resté, pour figurer un simulacre de loi, que six articles qui ont été adoptés par la chambre. On peut se faire difficilement une idée de la lassitude sous l'empire de laquelle la chambre travaille et délibère. Pour la troisième fois, vendredi, elle ne s'est pas trouvée en nombre suffisant, et le scrutin a été annulé. La chambre ne paraît pas plus satisfaite d'elle-même que du ministère, et ce double mécontentement engendre un dégoût qui paralyse son activité.

Il semble que M. Teste réserve toute son ardeur et toute sa décision de caractère pour la question des offices. Lui qui ordinairement ne prend de parti sur rien, ou qui en change après en avoir adopté un, poursuit sans relâche le but qu'il s'est proposé, et il fait aux charges ainsi qu'à leurs possesseurs une

Digitized by Google

guerre incessante. Si un notaire a malversé dans l'exercice de ses fonctions, une publicité empressée vient révéler dans les colonnes du *Moniteur* que, parmi plusieurs milliers d'officiers publics qui instrumentent sur toute la surface du pays, il s'est rencontré un ou deux fripons. Nous sommes étonnés que M. le garde-des-sceaux n'ait pas encore argumenté du procès Peytel contre la corporation dont ce malheureux faisait partie. C'est peut-être la première fois qu'on voit le chef de la justice étaler avec complaisance quelques méfaits pour menacer le principe même d'institutions dont il est le protecteur naturel. Qu'arrive-t-il? Les conséquences ne se font pas attendre. Si M. Teste se permet de blâmer officiellement le jugement d'un tribunal qui n'avait pas pensé qu'une transaction déférée à son examen pût être même l'objet d'une réprimande disciplinaire, la mauvaise foi profite de semblables leçons; des héritiers refusent de payer le prix qu'avait stipulé leur auteur, et poursuivent l'annulation de la contre-lettre qu'il avait signée. Que devient alors la sécurité dans les affaires? Comment traiter au milieu d'un tel ébranlement de la confiance publique et des règles qui jusqu'alors avaient été respectées? A voir tant d'imprudence au gouvernail et une perturbation aussi grande portée dans les intérêts les plus légitimes, on dirait vraiment que M. Teste est, sans le savoir, l'instrument d'un parti désorganisateur qui s'occupe à miner l'ordre civil et économique du pays, pour se consoler de ne pouvoir ouvertement en attaquer l'ordre politique.

Pendant qu'à l'intérieur l'action du gouvernement s'affaiblit et s'efface tous les jours, notre puissance au-dehors s'affaisse, et notre alliance avec l'Angleterre reçoit un rude échec. Les négociations dont M. de Brunow était chargé à Londres paraissent être terminées par un accord entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche. C'est une triple alliance formée aujourd'hui en dehors de la France, et plus tard contre la France. Cette nouvelle n'a pas manqué de produire quelque émotion : on en parlait avec chaleur dans les salons ministériels, au concert du prince royal, et dans les couloirs de la chambre. On parle d'interpellations; et l'on cherche en ce moment qui pourrait les porter à la tribune; mais quel qu'en soit l'interprète, les explications que l'on échangera seront à l'avance frappées de stérilité. Que peut faire la chambre lorsqu'elle a devant elle un chef de cabinet qui ne peut se prêter à aucune conversation politique? Le dialogue est bientôt terminé. Quand un parlement voit à la tête des affaires un ministre capable de soutenir les débats et de les éclairer, et dont les réticences nécessaires sur certains points ont pour appui des explications lumineuses sur d'autres , il se sent fortifié lui-même par la force du cabinet, et de ses discussions avec le ministère il sort quelque chose de politique et d'utile au pays. Pouvons-nous jouir aujourd'hui de ces avantages? Le département des affaires étrangères n'est-il pas muet et paralysé? Que de regrets doit éprouver M. le maréchal Soult en pensant qu'il n'aura paru à la tête de notre diplomatie que pour être le témoin impuissant d'une alliance anglo-russe, lui qui avait eu l'insigne honneur d'être salué dans les rues de Londres comme le vivant symbole de l'alliance anglo-française!

Dussions-nous encourir le reproche d'enfreindre les termes et les exigences

Digitized by Google

du gouvernement parlementaire, nous dirons que nous sommes ici quelque peu rassurés par la sagesse connue de la royauté. Sans elle nous ne serions pas très tranquilles. A Londres, le général Sébastiani n'entend jamais tomber de la bouche de lord Palmerston que des refus de conversation qui vont presque jusqu'à l'impolitesse. Ici M. le maréchal Soult ne reçoit de notre ambassadeur que des dépêches sans intérêt, et il est peu en situation de suppléer par son expérience aux renseignemens qui lui manquent. Mais n'oublions pas que l'alliance anglaise, que nous devons tant aux inspirations de la royauté qu'à l'habileté de M. de Talleyrand, a encore pour soutien la haute prudence qui l'avait conçue. Cette pensée peut à juste titre diminuer les craintes du pays, mais elle n'atténue pas les torts du ministère qui laisse ainsi aller à la dérive nos relations avec un pays ami. Par quelle fatalité, depuis l'avénement du maréchal Soult aux affaires étrangères, tous nos rapports avec l'Angleterre sont-ils aigris? Le cabinet n'a pas obtenu de réparation pour l'affaire de l'île Maurice, et voilà qu'un grossier marin, dans une lettre publiée par le *Times*, exagère jusqu'à la plus brutale insolence l'injure contre la France et les antipathies les plus surannées de l'ancien John Bull. Nous ne voulons pas rendre le gouvernement anglais responsable des incartades épistolaires d'un subalterne; mais c'est moins que jamais le moment de temporiser ou de faiblir au sujet des satisfactions officielles que nous attendons encore, surtout quand nous avons en face de nous la désobligeante raideur de lord Palmerston, qui dans sa sphère semble vouloir être le Driver de la diplomatie.

Les vingt millions de crédit supplémentaire pour la colonie d'Alger seront votés sans hésitation par la chambre. Elle ne paraît pas vouloir marchander sur tout ce qui importe à la dignité du pays. Déjà, dans le troisième et le septième bureau, on a échangé des explications intéressantes sur l'Afrique, et la conduite qu'il y fallait tenir. M. Desjobert a persisté dans l'idée qu'il fallait renoncer à toute colonisation. M. Thiers a critiqué plusieurs détails de notre administration dans l'Algérie. MM. Teste et Dufaure se sont efforcés d'atténuer la gravité de ces censures. Nous espérons que M. Thiers portera à la tribune quelques-unes de ses vues sur l'état de notre colonie et sur les réformes qu'appelle la situation. Nos troupes ont maintenant repris l'offensive sur tous les points, et l'Arabe n'a plus cette confiance présomptueuse qui l'avait poussé presque sous les murs d'Alger. En ce moment même, le maréchal Valée a si bien rétabli, non pas l'honneur de nos armes, car il n'a jamais été en question, mais la force de notre ascendant, que l'expédition que l'on projette au printemps semble perdre un peu de son importance et de sa nécessité. Cette heureuse situation ne peut que se confirmer; elle rendrait inutile le départ du prince royal et sa présence en Afrique. Abd-el-Kader a déjà fait quelques ouvertures d'arrangement qui ont été repoussées comme elles devaient l'être; il est probable qu'au printemps il s'attachera à éviter tout engagement sérieux.

Les préoccupations de M. le ministre de la guerre lui permettent-elles de donner aux affaires d'Alger toute l'attention qu'elles méritent? Dans ces derniers jours, M. le général Schneider a été au moment de donner sa démission.

***

Digitized by Google

On sait que la loi sur l'état-major laisse au gouvernement la faculté de prolonger le temps d'activité pour les officiers-généraux que recommandent d'éminens services. M. le général Schneider avait dressé une liste de vingt-quatre généraux qu'il appelait à jouir de cette faveur. Il paraît qu'en présentant au roi une série aussi nombreuse de noms, il avait plutôt écouté quelques souvenirs de camaraderie militaire que les règles d'une exacte justice. Le roi, sur la liste qui était mise sous ses yeux, retrancha douze noms; le ministre s'avisa de prendre de l'humeur et d'en rayer huit autres, ce qui réduisait à quatre le nombre des privilégiés. On se rappelle que, lorsque M. de Mornay interpella le cabinet sur l'exécution de la loi, le cabinet garda le silence; l'embarras du général Schneider dure encore, et sa démission est toujours en suspens. M. de Mornay se propose de renouveler son interpellation; il ne hait pas cette petite guerre faite à un cabinet dont le chef le touche de si près : cette opposition de famille lui paraît de bon goût et d'une sage conduite!

La chambre a procédé hier au renouvellement de ses bureaux, et la nomination de M. Martin du Nord comme président du premier bureau n'a pas laissé de produire une sensation assez vive. M. Thiers et ses amis ont contribué par leurs votes à faire donner ce témoignage de considération et de sympathie à un des hommes politiques qui jouissent à meilleur titre de toute la confiance de la chambre. Voilà de la bonne justice et de la bonne politique. C'est ainsi qu'on apprend à d'étroits préjugés et à d'incorrigibles rancunes comment il faut savoir écarter tous les souvenirs irritans pour réunir en un même faisceau les forces et les talens dont le pays a besoin. *Le Courrier français* parle de la nomination de M. Martin du Nord avec une singulière amertume. Croit-il donc pouvoir éterniser des dissidences qui depuis long-temps n'ont plus d'objet? S'imagine-t-il que M. Thiers et ceux qu'une pensée politique attache à cet homme d'état, ont entendu rompre à jamais avec les traditions gouvernementales, parce qu'ils ont figuré dans la coalition? Certes, nous aimerions mieux qu'ils n'y eussent pas joué de rôle; mais même quand nous les avons combattus, nous n'avons considéré leur présence dans l'opposition que comme un accident, comme une faute dont la gravité n'allait pourtant pas jusqu'à enchaîner tout leur avenir. M. Thiers a prêté à l'opposition l'appui de son talent, mais il ne lui appartient pas, et s'il a fait un moment la guerre dans ses rangs, c'est avec de grandes restrictions et de notables questions réservées.

Dans la chambre, le sentiment de l'insuffisance du ministère devient de plus en plus intime et général. Chaque ministre a ses amis; on les tient presque tous individuellement pour des hommes dont le talent est réel, ou dont les intentions sont droites; mais, pris ensemble, mais considérés comme représentans d'un cabinet, leur faiblesse est manifeste, et l'on est toujours à attendre les idées et les actes qui puissent donner quelque couleur à leur administration. Tel est, en effet, le peu d'énergie du cabinet, qu'au sujet de la démonstration faite par quelques gardes nationaux qui ont été visiter en uniforme quatre députés, il n'aurait pris aucune mesure sans les représentations de l'état-major de la garde nationale. Le général Jacqueminot, qui, pendant l'état maladif

Digitized by Google

du maréchal Gérard, a toute la responsabilité du commandement, a déclaré qu'une répression légale était nécessaire à l'ascendant moral de son autorité. C'est alors que le ministère s'est décidé à agir, et que plusieurs officiers de la garde nationale ont été cités devant le préfet de la Seine en conseil de préfecture.

On combat l'anarchie quand elle est franche et déclarée; et déjà c'est un bon commencement de résistance que de savoir précisément où la trouver pour lui faire face et lui rompre en visière. Mais quand elle se glisse obscurément dans les rangs de ceux qui sont institués pour la combattre, quand elle tend à envahir dans un silence hypocrite plusieurs parties du gouvernement même, le danger est d'autant plus sérieux qu'il est moins apparent. Toutefois, aujourd'hui, les périls de la situation, tant à l'intérieur qu'au dehors, deviennent assez sensibles pour tirer de leur inertie les caractères les plus confians. On reconnaît partout une dissolution lente, qui ronge les rouages de l'état et du pouvoir. Tout est remis en question, la fortune des rentiers, les revenus des établissemens publics, les droits des officiers ministériels et des nombreux possesseurs de charges, l'électorat politique, et sur aucun de ces points les prétendus réformateurs, tant ceux qui figurent au ministère que ceux des différentes oppositions, n'ont rien de raisonnable à nous offrir pour remplacer ce qu'ils veulent détruire.

Peut-être l'émotion qu'excitent de plus en plus les déplorables nouvelles qui nous sont venues de Londres détermineront-elles dans la sphère des différens pouvoirs une crise salutaire. Malgré la dénégation d'un membre du cabinet, qui affirmait encore hier au soir que rien n'était signé, on s'accorde à penser que les négociations de M. de Brunow n'ont que trop réussi. Le silence des plus hauts personnages confirme cette conjecture. L'Angleterre n'a pas accepté littéralement le plan de l'agent russe, mais elle en a rédigé un autre, pour lequel elle se dit d'accord avec les autres puissances, et pour lequel elle déclare attendre l'adhésion de la France. Lord Palmerston, qui est au dernier paroxisme de son irritation contre nous, aurait consenti à voir, dans certaines éventualités, la Russie occuper l'Asie mineure, et, s'il y a lieu, Constantinople; la compensation pour l'Angleterre serait dans une prise de possession de l'isthme de Suez. Dans un temps où tout se fait par la diplomatie pour aboutir aux intérêts du commerce, ce serait une sorte de partage du monde.

D'aussi graves circonstances ont vivement ému les hommes politiques les plus modérés. Plusieurs membres de la pairie ont la pensée de faire prendre l'initiative à l'assemblée du Luxembourg pour s'adresser au roi et lui offrir une levée de troupes avec les subsides nécessaires. On regarde l'alliance anglo-russe comme devant entraîner la chute du cabinet.

Le ministère vient de notifier à la chambre le mariage de M. le duc de Nemours avec une princesse de Cobourg, sœur du roi de Portugal, et a fait la demande d'une dotation annuelle de 500,000 francs. Les chambres et le pays accueilleront toujours avec satisfaction tout ce qui peut contribuer à l'affermissement de la dynastie; mais ils ont droit de demander au cabinet du 12 ma

Digitized by Google

s'il ne pouvait annoncer le mariage d'un des enfans du roi sous de plus heureux auspices que l'alliance anglo-russe?

— Rien n'a transpiré au dehors sur le sort du grand débat dont l'Académie a si mal à propos reculé le terme, et rien ne se dira jusqu'au jour même de l'élection; l'Académie est décidée à user jusqu'au bout de ses trois mois de répit, comme si les esprits avaient besoin d'être calmés, comme si les passions de ses vieillards n'étaient pas assez mortes. Ce long délai amènera, il faut l'espérer, une solution satisfaisante. Mais pourquoi la littérature impériale n'a-t-elle pas péri le jour où l'empire s'est écroulé? Pourquoi n'a-t-elle pas eu son Waterloo? Nous l'aurions poursuivie de nos regrets, tout comme nous avons pleuré les vieux grenadiers de la garde; nous aurions brûlé de l'encens sur son cercueil et jeté des fleurs sur sa tombe; nos plus brillans orateurs auraient récité son oraison funèbre; nous aurions gravé sur sa pierre funéraire cette simple épitaphe : « Elle mourut comme elle avait vécu, à la façon des anciens, » et sa mémoire aurait été vénérée parmi nous. Elle a survécu, elle s'est perpétuée dans ses disciples, alors que la jeune génération suivait une autre voie littéraire, et s'apprêtait à lui dire : « Cédez la place aux jeunes; votre règne est passé. » Elle a résisté de toute la puissance du souvenir et d'une position acquise; elle a déployé son drapeau, elle a mis la main sur son épée et dit aux siens : « Suivez-moi; c'est une nouvelle croisade. » Mais cette épée s'était rouillée dans les loisirs de la paix; la littérature impériale n'a pu la tirer du fourreau, et elle a été vaincue dans l'opinion. Alors elle s'est réfugiée dans le sanctuaire académique, et, tout en introduisant un à un ses ennemis dans son sein pour réparer les brèches de la mort, elle les tient en respect par sa discipline et le serré de sa phalange. L'Académie en mourra, c'est chose sûre; le temps n'est pas éloigné où la langue française marchera libre de toute entrave, en butte à l'exploitation des novateurs. Sera-ce un bien? sera-ce un mal? Depuis longues années elle a franchi les limites du Dictionnaire des Quarante. Ne s'est-elle pas passée de leur sanction?

L'Académie, la Sorbonne, le Collége de France, ces trois faces d'un même enseignement littéraire, nous restaient seuls de tout un passé répudié. Mais lorsque les convulsions politiques laissent debout quelque institution séculaire, le temps se fait persécuteur à son tour, et se charge d'anéantir ce que les passions humaines ont respecté. L'Académie s'épuise dans une dernière lutte contre une révolution irrésistible. Le silence règne sur les bancs de la Sorbonne et du Collége de France. Les jours de gloire du XVIe siècle ne sont plus. Si la Sorbonne brilla d'un vif éclat pendant les dernières années de la restauration, c'est que l'enseignement avait changé de but, c'est que ses trois illustres professeurs développaient, sous le voile de leurs pensées littéraires, des théories hostiles au pouvoir. Aujourd'hui la désertion est générale; les maîtres ont conservé le titre, et cédé la parole à leurs disciples bien-aimés, qui jettent de temps en temps à de rares auditeurs quelques phrases décolorées. M. Saint-Marc Girardin, qui seul avait su inspirer à ses élèves cet empressement des anciens jours, veille depuis vingt nuits au chevet de son fils.

Même tableau au Collége de France. M. Ampère a suspendu son cours de littérature française; la langue turque est en congé sous le nom de M. Alix Desgranges. M. Michelet seul élève une voix écoutée, et bâtit, à propos de l'histoire du XVIe siècle, les plus ingénieuses théories sur les *romans* de Plutar-

Digitized by Google

que, sur les fausses illustrations, sur les prétendus grands hommes de toutes les époques et de tous les pays, qu'il surnomme plaisamment les *veaux d'or* de l'histoire. Selon lui, la plupart des génies auxquels la postérité a dressé des autels n'ont eu d'autre grandeur que celle que de complaisans écrivains leur ont prêtée, et leurs proportions gigantesques diminuent singulièrement, quand un esprit juste et impartial, en recherchant l'origine et la filiation des faits, a donné le secret de leur élévation graduelle. Qu'est-ce, dans la longue existence du monde, que trois ou quatre *glorieux tyrans*, aux pieds d'argile, qui ont disparu comme l'éclair? Son grand homme à lui, c'est l'homme immortel, c'est l'humanité souffrante, dont peu d'historiens ont compris les douleurs, et dont il se propose de reconstruire en quelques mots la vie misérable et agitée. C'est là tout au Collége de France. Nous ne comptons pas, en effet, les cours de langues étrangères, si peu fréquentés malheureusement, et qui ne servent bien réellement qu'à satisfaire de légitimes exigences d'amour-propre national.

Les hautes études languissent; en revanche, Paris artiste est dans la fièvre de l'enfantement, et les indiscrétions d'amis livrent déjà par anticipation à la gloire tous les chefs-d'œuvre qui dorment encore dans les ateliers. Chacun a son Raphaël, son Claude Lorrain, son Rubens. Le Louvre prépare ses vastes galeries; les doreurs sont surchargés de besogne; les rapins eux-mêmes commandent des cadres. Ne feraient-ils pas mieux d'attendre et d'étudier? S'imaginent-ils qu'il suffit, pour être peintre, de porter une longue chevelure, un immense carton ou une boîte de couleurs sous le bras? Le gouvernement s'empresse de mettre à leur disposition tous les moyens d'acquérir la science de leur art. Les cours de mathématiques, de construction, de perspective, de théorie pour l'architecture, d'anatomie, de perspective, d'histoire et d'antiquités pour la peinture leur sont prodigués. D'habiles professeurs prennent à tâche de varier, au profit des élèves, les trésors de leur instruction, peine souvent inutile; les bancs se garnissent si lentement, que M. Jarry de Mancy, le professeur d'histoire, un homme d'un mérite réel, n'a jamais pu réunir que trois auditeurs. Certes, ce n'était pas ainsi qu'avaient commencé Michel-Ange et Raphaël. — Les lettres, dont l'exposition est permanente, n'ont pas jeté cette semaine aux cabinets de lecture le moindre grain de mil, vers ou prose. Il faut s'en prendre au jour de l'an, qui s'en tient aux vieilleries adoptées et qui fait bien. C'est le mois de Corneille, de Racine, de Molière, de Fénelon et des petits contes à l'usage des enfans. C'est le mois où les théâtres se reposent. Mais il est un théâtre national, s'il en fut, qui s'est ouvert sans bruit, aux frais de ses acteurs eux-mêmes, et que nous avons découvert dans le passage Sandrié. C'est la paume, jeu que l'on croyait mort depuis la révolution de juillet, jeu aristocratique, et qui n'avait vécu que sous le patronage des rois. On le connaît à peine par le fameux serment de Versailles et la belle esquisse de David. Charles X le négligea pour la chasse, et son malheureux fils le duc de Berry y avait laissé une réputation sans égale de maladresse et de brutalité. Après lui venaient quelques noms de vieille roche, qui s'humiliaient devant des noms bien plébéiens; mais quand M. de Polignac, le grand écuyer, et Casimir Périer s'y rencontraient, il y avait à parier pour les hommes d'autrefois. Les antipathies nationales ont cessé; la paume française est seule restée en lutte avec l'Angleterre; nos jouteurs à nous se déplacent annuellement, et, s'il faut le dire, leur supériorité est incontestée sur les bords de la Tamise. Nul doute qu'avant peu, dans son quartier nouveau, la paume n'ait tout le succès du

Digitized by Google

jockey-club. Le duc de Nemours et le duc d'Aumale se chargent d'en continuer les meilleures traditions.

Quant aux théâtres proprement dits, nous n'avons à signaler que l'apparition d'un vaudeville qui a médiocrement réussi aux Variétés. Cette petite comédie des *Trois Epiciers* dure beaucoup trop, et les acteurs l'ont assez mal jouée. La pièce est trop longue, et les acteurs trop vieux. Les Italiens ont repris *Don Juan*, et jamais Rubini et Tamburini n'ont mieux chanté. Mlle Pauline Garcia, qui a pris à l'improviste le rôle de Zerline à la seconde représentation, a chanté et joué avec un art charmant, dont elle seule connaît le secret à dix-huit ans. — L'Opéra a repris aussi *la Vendetta ;* Mme Stoltz a chanté la partie de Duprez avec talent, mais la musique de M. de Ruolz n'a pas reçu un bien vif accueil. L'Opéra doit hâter la première représentation des *Martyrs* de Donizetti.

Comme on le voit, les théâtres n'ont vécu ces derniers jours que sur leur passé. La Renaissance elle-même, ce théâtre si actif, si aventureux en pièces nouvelles, a remis une pièce qui avait déjà paru sur une autre scène. Si *Clotilde* a eu à la Renaissance toute la solennité d'une première représentation, ce n'est pas qu'un bien grand intérêt littéraire se rattachât au drame de MM. Soulié et Bossange. *Clotilde* est sans aucun doute une des œuvres dramatiques où M. Frédéric Soulié a le plus dépensé de cette sauvage énergie qui lui est propre. L'exposition est lente; les premiers actes sont languissans; la préparation est d'une longueur qui lasse l'attention et décourage la patience; le drame ne commence guère, à vrai dire, que vers la fin du troisième acte; mais dès lors les sympathies s'éveillent, l'attention se ranime, l'intérêt s'allume, et je ne pense pas que le drame moderne nous ait jamais fait assister à une lutte plus passionnée et plus terrible. Malheureusement il en est de cette œuvre comme de toutes celles que nous avons vues naître en ce temps de littérature hasardée et de productions hâtives. Elles ne manquent pour la plupart ni de force, ni de puissance; mais c'est vainement qu'on chercherait en elles les qualités exquises qui donnent l'éternelle vie et assurent l'éternelle jeunesse. Parées du prestige de la nouveauté, elles répandent à leur apparition un assez vif éclat; mais, dépouillées une fois de ce charme printanier qui s'attache à toute œuvre nouvelle, elles tombent bientôt dans l'oubli, et, lorsqu'on les retrouve, après quelques années d'absence, on est stupéfait de voir qu'il ait fallu si peu de jours pour ternir tout cet éclat et abattre toute cette flamme. Au foyer qui jetait de si brillantes étincelles, il ne reste plus que de la cendre froide et des tisons noircis. Je ne sais rien de plus douloureux que d'observer ainsi les ravages du temps sur les produits de l'intelligence. Je ne parle plus de *Clotilde,* qui est, malgré ses nombreuses imperfections, une des œuvres modernes que le temps ait le plus épargnées. Mais combien en est-il que nous avons vues, à leur lever, resplendir comme des soleils, et que nous ne reconnaissons plus à cette heure, lorsqu'elles s'avisent de secouer le pâle linceul où l'indifférence les tient ensevelies! Il en a été de ce faux sentiment et de ce faux langage comme de l'or faux et des faux diamans : le temps les a trahis. Où sont allées toutes ces imaginations extravagantes qui, voici tantôt dix ans, ameutaient l'admiration autour d'elles? Que sont devenues ces merveilleuses inventions qui n'avaient que la prétention de condamner Racine au mépris? Dix ans à peine ont passé là-dessus, et tout cela est vieux et décrépit, bon tout au plus à pendre aux crocs de la friperie litté-

Digitized by Google

raire. Il n'est que la vérité qui soit éternellement belle. On peut surprendre l'admiration des sots et même des gens d'esprit, on se grise bien avec de méchant vin; mais alors il en est de l'ivresse du triomphe comme de celle du festin, le lendemain est un mauvais jour.

Quoiqu'il en soit, après une longue absence, *Clotilde* a reparu avec succès au théâtre de la Renaissance. Est-ce à dire que ce drame renferme plusieurs des qualités qui font les œuvres impérissables? Nous n'oserions l'affirmer. Mais on se rappelait quel grand et légitime triomphe obtint jadis au Théâtre-Français Mlle Mars dans le rôle de Clotilde. Cette fois, moins par prétention rivale que par fantaisie d'artiste, Mme Dorval devait tenter le même rôle, et le public est accouru, toujours épris, quoi qu'on dise, de ces belles luttes de l'art. Tout parallèle est un jeu d'esprit devenu si vulgaire, qu'on nous dispensera d'en établir aucun entre ces deux actrices, qui tiennent à des titres si divers le haut de la scène française.

La critique n'a-t-elle pas épuisé ce sujet fécond en fines antithèses? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ce rôle de Clotilde a été créé deux fois; c'est qu'à cette heure il existe deux Clotilde, différant absolument l'une de l'autre, au point que les auteurs eux-mêmes ne sauraient imaginer que c'est le même personnage. L'une, noble et charmante, au chaste maintien, à la voix mélodieuse, au geste contenu, semble égarée et mal à l'aise au milieu de cette passion turbulente où l'a jetée la fatalité. On sent qu'elle était née pour des sentimens plus calmes et plus voilés. Ce front serein n'appelait point l'orage; ces lèvres ne devaient que sourire; l'ivresse de la douleur ne sied pas à tant de grace et de perfection. Elle le sait bien elle-même, elle sait bien que ces grands désespoirs ne lui vont pas, et qu'elle y perd quelque chose du charme de la nature. Aussi, dans sa passion, que d'art et que d'adresse! quelle jalousie élégante! quelle fureur bien élevée! et comme on voit bien que cette femme a honte de ses emportemens, et que sa place n'est point là, mais bien dans quelque salon doré, vêtue de fleurs et de satin que la colère n'effeuille ni ne froisse, au milieu de femmes qui l'envient et d'hommes aux belles manières qui recueillent avec respect les trésors de son langage et de son sourire! L'autre Clotilde représente, au contraire, la passion dans sa force et dans sa liberté. C'est la Clotilde du poète, celle qui a du sang italien dans les veines, nature indomptée qui ne saurait s'assouplir aux exigences du monde, cœur avide de tourmens et de pleurs. Celle-là ne connaît point de règle et n'admet pas de frein. Sa voix, âpre et vibrante, éclate dans les tempêtes de l'ame. On sent que celle-là prend la passion au sérieux et qu'elle n'y va pas de main morte, aussi terrible dans sa douleur que la première est réservée dans son désespoir. Ce sont bien, cette fois, de vrais sanglots et de véritables larmes. Celle-là ne craint pas d'arracher les fleurs de ses cheveux, de déchirer le satin de sa robe, de se meurtrir le sein et d'ensanglanter son visage. Elle se soucie bien qu'on l'observe d'un regard railleur! Elle aime, elle est trahie, elle veut mourir, elle mourra, mais non pas sans vengeance. Elle meurt en effet; si bien qu'après avoir applaudi, dans la première, le charme de la fiction, vous admirez, dans la seconde, la poésie de la réalité. L'une supplée la nature par l'art, l'autre l'art par la nature. La première se nomme Mlle Mars, la seconde Mme Dorval.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TREIZIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Les Fanatiques des Cevennes. — L'Archiprêtre, roman historique, dernier article, par M. EUGÈNE SUE. 5
André Vésale. — Première partie, par M. DELÉCLUZE. 26
Faustine Moro, par M. FRÉDÉRIC MERCEY. 44
Critique littéraire. — *Études sur l'Allemagne*, de M. A. Michiels, par M. D. M. — *Le Chevalier de Saint-George*, de M. Roger de Beauvoir, par M. J. S. 53
BULLETIN. 61

Madame de Fresnes, par M. FRANCIS WEY. 69
William et Marie, par M. HENRI HEINE. 108
Nîmes. — Lettre à M. le Directeur de la *Revue de Paris*, par M. J. DE SAINT-FÉLIX. 121
Critique littéraire. — *Vie, Correspondance et Écrits de Washington*, avec une *Introduction* de M. Guizot, par M. ALEXANDRE DE LAVERGNE. 130
BULLETIN. 137

Le Bonhomme de Pain d'Épices, par M. PAUL DE MUSSET 149
André Vésale. — Seconde partie, par M. DELÉCLUZE. 182
Le Mecklembourg, par M. X. MARMIER. 198
BULLETIN. 210

Les Fanatiques des Cevennes. — La Belle Isabeau, premier article, par M. EUGÈNE SUE. 221
Le Piano. — Septième partie, par M. CASTIL-BLAZE. 247
De la Coquetterie moderne, par M. L. 270
Critique littéraire. — *Une fin de Siècle*. — *Le Bracelet*. — *Confession générale*, par M. A. B. 277
BULLETIN 285

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XIV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1840.

TOME QUATORZIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

FLORIAN.

Grace à sa marraine, Florian se nommait Jean-Pierre, un vrai nom de berger; grace à son père, il se nommait Claris de Florian, un vrai nom de poète bucolique; il vint au monde dans un joli château des Basses-Cevennes, que son grand-père avait vaniteusement bâti, en dépit de la fortune patrimoniale; il vint au monde en 1755, dans le printemps, comme vous pensez bien. Le printemps qu'il a tant chanté fut toujours sa meilleure saison : il cueillit ses premières roses et ses premiers lauriers dans le printemps; il passa un printemps chez Voltaire, il entra à l'Académie Française dans le printemps. Cependant la mort vint le prendre dans l'automne; mais la mort s'est trompée ce jour-là, grace à M. de Robespierre qui lui a donné tant de tracas; ou plutôt la mort est venue à propos dans l'automne. Mourir dans l'automne, quand les hirondelles s'en vont chercher des pays meilleurs, quand les fleurs répandent leur dernier parfum, quand les feuilles jaunies parsèment le sentier désert, n'est-ce pas le rêve des faiseurs d'églogues?

Les Florian étaient distingués à divers titres, mais surtout par les armes. Cette famille-là comptait quelques braves capitaines, un évêque assez savant et des chanoines sans nombre. Le père de notre conteur se reposait des fatigues de ses aïeux; il avait épousé par hasard, ainsi que cela se fait toujours, une belle Castillane, Gilletta de Salgues, et pour elle et pour lui les jours se passaient dans

Digitized by Google

l'indolence de la vie champêtre. Le grand-père de Florian, n'ayant pas de château dans la tête, comme les poètes, les guerriers et les chanoines, avait imaginé d'en bâtir un sur ses terres, et à cette œuvre il avait dépensé son dernier écu, se consolant, dans l'espoir que ses frères les chanoines lui feraient la grace de mourir en lui léguant leurs biens; mais en ce temps-là les chanoines ne mouraient pas si vite. D'ailleurs, les grands-oncles de Florian, voulant par une œuvre pie apaiser le ciel qu'ils avaient maintes fois offensé, constituèrent en mourant le bon Dieu et ses saints pour leurs légataires universels, « ce qui fit qu'ils furent damnés, » disait gaiement notre poète.

On négligea l'instruction de Florian : un peu de latin, encore moins de grec, quelques bribes de théologie et d'histoire ancienne, voilà tout. Sans Voltaire qui devint son maître à onze ans, la nature eût fait le reste. Florian se préparait bien pour devenir un *homme de la nature*, ainsi qu'on l'a surnommé depuis, tout comme Jean-Jacques. Il traversa l'enfance au milieu des distractions champêtres. Le premier spectacle qui le charma, ce fut un coucher de soleil; le théâtre était une belle vallée du Languedoc bordée par les Cevennes. Des scènes sans nombre animaient ce théâtre : c'était le pâtre conduisant ses vaches sur la savane, le berger menant ses moutons à l'abreuvoir, la paysanne allant aux champs avec sa famille ou glanant après la moisson. Et les danses sous l'ormeau! et la course des chasseurs! et les jeux des bergères! Il assistait, en spectateur fidèle, à toutes les métamorphoses de la nature; il suivait les saisons dans tous leurs caprices. A dix ans, il se promenait solitairement comme un trappiste, lisant avec passion les premiers chapitres de *Télémaque*, adorant Calypso et toutes les nymphes à la fois, — sans parler de la femme de chambre du château, qu'il fallut, assure-t-on, mettre à la porte à cause de lui et malgré lui, — rêvant une île lointaine pour la peupler de toutes les blondes fées de sa jeune imagination. Jamais écolier ne fit mieux l'école buissonnière. Il y avait à une demi-lieue du château une petite fontaine qui coulait au bas de la montagne sur un lit de cailloux, à l'ombre de quelques vieux cerisiers; il alla plus de mille fois désapprendre sa leçon de grec ou de latin, au murmure de cette fontaine. Vous le voyez, la rêverie oisive, qui fait les bons et les mauvais poètes, prit Florian tout au matin de la vie. Dans une lettre à Ducis, il lui raconte que, dans ces beaux jours du temps passé, il n'était pas assez absorbé par les extases de la contemplation pour ne pas s'apercevoir un peu, durant un certain mois de juin, que les cerisiers donnaient des cerises; il avoue même, avec sa candeur accoutu-

Digitized by Google

mée, qu'il cueillait sans remords toutes celles qu'il pouvait atteindre. Saint Augustin et tous les saints du monde n'en faisaient pas d'autres à douze ans. Dans l'histoire littéraire de Descesarts, on voit que Florian n'allait pas seulement apprendre la nature et se regarder vivre à la fontaine des cerisiers; il suivait poétiquement le cours du ruisseau, il s'égarait avec mystère dans le labyrinthe du bocage. S'il rencontrait une glaneuse, tout saisi de compassion, il glanait avec elle; s'il rencontrait un pâtre, il chantait avec lui, il arrachait les rubans de ses souliers pour en faire un collier au plus joli et au plus blanc des agneaux. On a bien ses raisons pour devenir poète pastoral. Ainsi, dans cet âge tendre où le *miroir de l'ame*, comme disait Voltaire, garde avec ardeur toutes les images, même les plus confuses, Florian amassait dans son imagination toutes ces scènes de la nature qu'il a décrites plus tard, en feuilletant le livre des souvenirs : le joli mouton blanc, vous l'avez vu dans *Estelle*; la glaneuse, il l'a appelée Ruth dans une églogue que l'Académie a couronnée :

> Le Sommeil n'avait pas commencé sa carrière
> Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
> Dormaient *près* des épis *autour* d'eux dispersés..
> « Ma fille, dit Boos, glanez près des javelles,
> Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles. »

En vous racontant cette enfance bucolique de Florian, je ne m'avise pas le moins du monde d'imaginer un roman pastoral. Je passe même par-dessus une belle domaine d'idylles; je ne vous donne que le sommaire des chapitres; j'oublie les clairs de lune, les aurores aux doigts de rose, les orages magnifiques du soir; et je ne vous ai point parlé des instincts chevaleresques de cet enfant qui tient à l'Espagne par sa mère. Gilletta chante à son cher Jean-Pierre des légendes de son pays : l'*Inès* de Camoëns, *Chimène la fidèle*; et tout en écoutant sa mère, Jean-Pierre bégaie la langue espagnole et songe à devenir un chevalier superbe, armé pour la défense de son pays et pour l'honneur de sa dame. Sans y prendre garde, Gilletta commence cette grotesque épopée qui s'appelle *Gonzalve de Cordoue*. Hélas! Gilletta meurt, mais Florian feuillette les poètes espagnols comme pour y retrouver l'ombre de sa mère. Des biographes qui savent tout, comme de coutume, affirment que Gilletta de Salgues est morte à la naissance de son fils; ici, en la laissant vivre un peu, je suis de l'avis de Florian, qui doit être le meilleur de ses biographes.

Digitized by Google

Voltaire avait marié une de ses nièces à un des oncles de Florian; grace à cet oncle qui prévoyait la misère prochaine de son frère le châtelain, Jean-Pierre fut accueilli par Voltaire comme un écolier. Il avait onze ans lorsqu'il entra à la cour de Ferney ou plutôt « dans la thébaïde du patriarche, » comme disaient les philosophes. Voltaire jouait aux échecs avec le père Adam, il lisait les Lettres de la Montagne; il dépensait sa verve à faire de petits vers, de petites lettres et de petits contes pour lutter contre l'oubli. Le père Adam fit faire des thèmes au jeune Florian, et comme celui-ci était souvent embarrassé pour mettre en latin ce qu'il n'entendait pas trop bien en français, il s'en allait en vrai sournois prier Voltaire de lui *faire sa phrase.* Voltaire faisait la phrase avec tant de bonté que l'écolier s'en retournait *croyant que c'était lui-même qui l'avait faite.* Voltaire s'amusait de la candeur de Jean-Pierre; il fit l'école buissonnière avec son écolier; il le rendit espiègle, il éveilla en lui la gaieté et l'esprit, il altéra un peu *l'homme de la nature;* à dater de son séjour à Ferney, Florian rêva un peu moins, il joua un peu plus; il suivit même si bien les leçons du maître, qu'il imita jusqu'au sourire malin du vieux philosophe. « C'est cela, disait Voltaire, aie l'air d'avoir de l'esprit, et l'esprit viendra. » A Ferney, l'*Iliade* l'emporte sur *Télémaque;* ce ne sont plus les nymphes adorées, ce sont les héros superbes; l'ardeur du combat triomphe des chastes tendresses; Achille et Hector remplissent la tête de Florian, comme les nymphes lui remplissaient le cœur; il entreprend de renouveler leurs exploits dans le jardin de Voltaire. Il y avait dans ce jardin un immense champ de pavots aux têtes panachées. Chaque fois qu'il passait le long du champ, il les regardait de côté en se disant tout bas : Voilà les perfides Troyens; ils tomberont sous mes coups. Il donnait à chaque pavot le nom d'un fils de Priam, et le plus beau de tous, il l'appelait Hector. Le grand jour arrive; il entre bravement dans le champ de bataille; armé d'un sabre de bois, il coupe à tort et à travers la tête à mille pavots. En vain le Xante en fureur veut s'opposer à son passage; il brave les eaux du Xante. Déjà Déïphobus n'est plus, Sarpédon ferme les yeux, Astéropée tombe sous ses coups, le champ de bataille est couvert de morts et de mourans. Ce n'était point assez, Hector restait, le meurtrier de Patrocle levait une tête superbe; il s'élance vers lui : tendre Andromaque, tremblez! Hector va périr! Mais Voltaire arrive mal à propos; il regardait le jeune héros depuis une demi-heure, il voyait avec émoi couper la tête à ses beaux pavots. Florian, tout surpris, lui dit qu'il repassait son *Iliade.* Voltaire rit beaucoup et le laissa

Digitized by Google

continuer en paix la guerre des Grecs et des Troyens. — Dans la vie de chaque poète on trouve une de ces anecdotes-là.

A Ferney, Florian voit aussi comment se font les livres, et bientôt les instincts chevaleresques s'effacent en lui, l'épée qu'il a rêvée se transforme en plume, le champ de bataille en feuille de papier. Cependant, avant d'être poète, Florian sera capitaine de dragons. Voltaire trouve qu'il y a bien assez de petits poètes en France; il détourne Florian de la poésie, il l'envoie au duc de Penthièvre avec la prière de faire quelque chose de son écolier. Le duc en fit un page. Voilà Jean-Pierre au milieu de toutes les fêtes et de toutes les splendeurs du monde, sinon du génie. Au lieu du château de Ferney qui avait bien un peu l'air d'un grimoire, c'est le magnifique château de Sceaux ou le poétique château d'Anet tout plein de charmans souvenirs historiques. Florian évoque plus tard ces souvenirs, et, dans des vers assez mauvais, il rappelle qu'Henri II a bâti ce château pour Diane de Poitiers. Du reste, le duc de Penthièvre, qui ne ressemblait pas du tout aux grands seigneurs du temps, avait chassé d'Anet

..... Les vains plaisirs.....
Bourbon n'invite point les folâtres *bergères*
A s'assembler sous les *ormeaux;*
Il ne se mêle point à leurs danses légères;
Mais il leur donne des troupeaux.

Florian n'a jamais vu dans le monde que des bergères et des ormeaux; à tout propos, hors de propos, les ormeaux et les bergères reviennent sous sa plume; dans ses contes, dans ses romans, dans ses fables, dans ses petits vers, dans ses épopées, on voit danser des bergères à l'ombre des ormeaux. Marmontel lui disait un jour: « Quand est-ce donc que vos ormeaux seront devenus grands comme des ormes? »

Des pages du duc de Penthièvre Florian alla à l'école de Bapeaume où il perdit son temps dans les amourettes. A dix-sept ans, ne sachant trop que faire, il retourna à Ferney; enfin, grace à Voltaire, M. de Penthièvre lui donna une sous-lieutenance dans son régiment de dragons, et presque en même temps un brevet de capitaine. Comme la guerre était finie, les jeunes officiers du régiment se battaient beaucoup entre eux pour dépenser leur ardeur, ce qui ne les empêchait pas d'être les meilleurs amis du monde. Florian se battait à merveille; il portait son épée comme les bergers portaient

Digitized by Google

leur houlette, avec tout autant de grace; malgré ses instincts bucoliques, il versait le sang humain avec beaucoup d'insouciance, et à propos du minois le plus chiffonné.

Étant en garnison à Maubeuge, il devint éperdument amoureux d'une belle chanoinesse qui fut sensible à son martyre, comme il le dit lui-même; il la voulut épouser tambour battant en vrai capitaine de dragons; dans ce temps-là, le mariage était un des premiers attraits de l'amour; mais la famille de Florian le détourna à temps de ce coup de tête qui venait du cœur. A partir de cet amour qui survécut toujours en lui, il se détacha peu à peu de ses folles et bruyantes amitiés, il rechercha le silence et la solitude pour écouter les battements de son cœur et les premières rumeurs de la poésie. Dans son discours à l'Académie française, il rappelle ainsi ce temps-là: « Quand j'étais soldat, qu'il m'était doux, après un bruyant exercice, de m'en aller solitairement à l'ombre des ormes en relisant les Géorgiques! » Jusque-là, il n'avait pas fait un seul vers; un jour, il apprend que l'Académie a donné pour sujet du prix de poésie l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. « Je pris, dit Florian, ma sensibilité pour de la verve, mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée. » Ce petit poème s'appelle *Voltaire et le serf du Mont Jura*. Le glorieux lauréat abandonna le régiment et s'en vint à Paris chercher d'autres succès; *Galathée* et *Estelle* étaient déjà en fleur dans son imagination, mais, avant de les cueillir, il se laissa aller à l'appât du théâtre. Encouragé par M. d'Argental, il fit des arlequinades pour la Comédie Italienne. Bientôt cependant il eut des échos de son amour pour la chanoinesse et des aspirations vers les vallées de son pays : il se rappela la pastorale de Cervantès, il relut Gessner, il écrivit *Galathée*. A peu près vers le même temps, grace à *Télémaque*, grace surtout aux *Incas*, il commença son roman poétique, *Numa Pompilius*.

Après ses romans et ses comédies, il n'avait plus rien à faire, si ce n'est l'aumône. M. de Penthièvre, qui était le plus compatissant des ducs de ce temps-là, laissait à Florian les revenus de sa plus belle ferme pour les dispenser aux pauvres; c'était à coup sûr la première fois qu'un grand seigneur prenait à son service un gentilhomme pour faire l'aumône. Florian s'y entendait à merveille; il semait les bienfaits avec la sollicitude d'un père pour ses enfans; il a laissé parmi les pauvres des souvenirs de son passage ici-bas. Dans son enfance, il avait bien commencé : un jour, dans ses pèlerinages champêtres, il rencontra un pauvre diable courbé par la vieillesse et par la fatigue, qui

Digitized by Google

labourait la terre en pleurant : « Vous pleurez, » lui dit-il. Le malheureux lui raconta que ses bras n'en pouvaient plus et que la misère dévorait sa famille. Florian lui ouvrit sa petite bourse et son petit cœur, il pleura avec lui, il le suivit jusque dans sa chaumière, où souvent depuis il retourna avec des débris de son dîner. « Le bon Dieu, disait-il à M. de Penthièvre qui lui rappelait cela, aurait bien dû faire pousser des épis d'or dans tous les sillons arrosés des larmes de ce malheureux. » L'an dernier, un journal reproduisait deux lettres touchantes de Florian à une vieille servante qui l'avait bercé. Selon ces lettres, Florian, à la mort de son père, quand il vendit le château au profit des créanciers, réserva à cette fille une petite chaumière pour l'abriter et un champ pour la nourrir; en voilà plus qu'il n'en faut pour révéler les sentimens généreux du chantre d'*Estelle*. Le duc de Penthièvre, qui était devenu son ami après avoir été son protecteur, n'eut pas à se plaindre de lui : ces deux nobles natures, unies par le cœur plutôt que par l'esprit, ne furent séparées que par la tombe; et encore, à la mort de M. de Penthièvre, Florian ne quitta point le château; il s'abrita sous l'ombre de son vénérable ami, il continua de faire l'aumône au nom du duc. Une fois pourtant, mais une seule fois, ils faillirent se fâcher : Florian était coupable d'une épigramme, que le *Mercure* a, je crois, recueillie, sur une dame de la cour qui prenait le voile aux Bénédictines. M. de Penthièvre dit à ce propos à Florian après une réprimande assez verte : « Monsieur le poète, faites l'aumône, s'il vous plaît ! »

Un vieillard aimable, légèrement marquis, ayant encore, en dépit de la terreur et de ses quatre-vingts ans, ce doux et spirituel sourire qui est mort avec le XVIIIe siècle, m'a donné tous ses souvenirs pour ce petit portrait. Il a souvent vu Florian en 1788, et, s'il faut l'en croire, Florian n'était pas le moins du monde ce poète pâle et blond, regardant d'un œil attendri, souriant avec candeur, parlant d'une voix troublée, que nous voyons à travers ses romans. Il était brun, il était gai; sa parole avait beaucoup d'enjouement et de malice; l'esprit et l'épigramme lui venaient à propos, la galanterie presque jamais; cependant Mme de Lamballe disait : « J'aime mieux l'entendre que le lire. » Sa figure avait la coupe de celle de Parny; elle était un peu moins animée, mais tout aussi mordante. Florian n'avait de la candeur et de la naïveté que dans la solitude des champs; dès qu'il abordait le monde, il devenait presque un don Juan. Deux natures se combattaient sans cesse en lui, l'enfant des montagnes et

Digitized by Google

le capitaine de dragons, le poète pastoral et le *héros* de la Comédie Italienne; c'est sous ces divers aspects qu'il faut l'étudier; ses biographes n'ont point fait ainsi : ils nous ont montré une petite facette de cette vie à mille facettes, ils nous ont montré tout juste ce que Florian avait laissé voir en dehors; les dehors de la vie d'un poète sont malheureusement les dehors les plus trompeurs. Ainsi certains petits vers à Mme ***, qui aimait les violettes, à Mme de — sur un rêve, à Mme d'O — sur une bourse de quatre couleurs, à Mme de la W — sur l'amour et sur la vertu, à Mme de — en lui envoyant *un perroquet qui répète ce que son cœur dit toute la journée*, à une demoiselle anonyme de dix-huit ans, enfin à l'Amitié, en disent beaucoup plus que toutes les biographies de Florian où l'on raconte qu'il est né, qu'il fut de l'Académie et qu'il est mort, ni plus ni moins.

Par ces petits vers, par ces jolis secrets du cœur d'un poète, écrits pour lui seul ou pour *elle* seule, par lui destinés à mourir avec le sentiment qui les inspire, mais par elle publiés avec vanité, Florian dévoile un coin de son ame; il nous apprend que, pareil aux chevaliers du temps, il papillonnait le mieux du monde autour des belles dames, qu'il était fade dans ses jolis propos, qu'il parlait d'amour du bout des lèvres, enfin qu'il se noyait le cœur dans cette sensiblerie venue d'outre-Rhin avec le règne des romans pleurards. Je ne puis m'empêcher de sourire quand je songe à ce chevalier en sabots; car il eut beau faire: tout en papillonnant dans les salons de Mme de Fontenay, de M. d'Argental, de Mme de Lamballe, il eut toujours l'air de marcher avec des sabots, comme dans les prés du Languedoc.

Après Voltaire, Gessner, le duc de Penthièvre, M. d'Argental, il avait pour amis une foule de petits poètes aimables, qui se croyaient, pour la plupart, ou qui feignaient de se croire de grands poètes : c'étaient Arnault, Delille, Ducis, Marmontel, Fontanes. Florian partageait leur foi. Dans sa jolie fable : *le Berger et le Rossignol*, il s'écrie, en parlant de Delille :

> Digne rival souvent vainqueur
> Du chantre fameux d'Ausonie.

A coup sûr, s'il n'a point élevé Delille au-dessus d'Homère, c'est à cause de la rime. Dans ses lettres comme dans ses petits vers, c'est toujours une amitié admirative qui n'est guère commune chez les poètes; en même temps, c'est toujours une modestie champêtre.

Digitized by Google

Il écrit à Gessner : « J'aimerais tant à passer pour votre écolier! Mais je suis loin de cette bonne place, et ma pauvre *Galathée*, toute riche qu'elle est sur les bords du Tage, n'est pas digne de posséder un petit troupeau dans les montagnes de la Suisse. »

Malgré ses amis et son amour pour les petits voyages, Florian recherchait souvent la solitude. Le duc de Penthièvre lui avait abandonné à Sceaux le pavillon du château; il passait là ses meilleurs jours dans l'étude et la rêverie. Il se promenait en poète dans les sentiers d'Aulnay, avec sa troupe folâtre de bergers et de bergères, écoutant avec l'ame les cornemuses lointaines de son pays. A Paris, c'étaient les amis bruyans, les folles maîtresses, les plaisirs des petits soupers. Au château de Penthièvre, Florian redevenait un grand enfant naïf, perdu dans les joies innocentes de la nature.

Je n'ai point parlé des amis inconnus de Florian. Le poète pastoral fut adoré en secret par une foule de marquises qui reposaient dans ses tendres églogues un cœur trop fatigué. Ces pauvres marquises du règne de Louis XV avaient presque toutes fait un entrechat par dessus la jeunesse, elles avaient gâté leur printemps par le rouge, les mouches, la poudre, les paniers, etc.; en lisant *Galathée* et *Estelle*, elles retrouvaient comme par enchantement cette jeunesse aux joues vermeilles qu'elles avaient entrevue comme on entrevoit dans un miroir une gracieuse et lointaine image à demi cachée par les tourbillons de la walse. En lisant Florian, toutes ces pauvres délaissées, déjà pâlissantes aux approches de la révolution, et aussi aux approches de l'hiver, se sentaient jeunes pour la première fois; les joues étaient flétries, mais l'ame, long-temps ensevelie sous un front brûlé d'amours profanes, allait fleurir comme la violette sous la neige; la bouche était morte, mais le cœur allait vivre. Elles avaient commencé par Parny, elles voulaient finir par Florian.

Parmi les amis inconnus du poète, il s'est trouvé un pauvre amoureux qui écrivait ceci : « Je gémissais sur la perfidie d'une amante adorée, les larmes amères du désespoir baignaient mes yeux; aujourd'hui, grace à *Estelle* et à *Galathée*, je sens couler celles de la consolation; Florian, que ne pouvez-vous voir les larmes de joie qui inondent mon visage! » Ce qui veut dire : Vos livres sont des bienfaits, ils consolent des peines, ils calment les douleurs, ils rafraîchissent l'ame et la font refleurir comme une rosée du ciel.

M. de Thiard disait, et bien d'autres après lui, que dans toutes les bergeries de Florian il manquait un loup. En effet on en veut un peu

Digitized by Google

à Némorin de l'innocence d'Estelle; cette innocence en est quitte à trop bon compte; on ne serait pas fâché de voir cet agneau sans tache aux prises avec le loup, le loup dût-il croquer l'agneau.

Florian n'était pas si berger et si mouton qu'on se l'imagine; à propos de galanterie, c'était presque en effet un capitaine de dragons; les petits abbés et les petits poètes du temps ne l'avaient pas trop laissé en arrière. Savez-vous quels étaient les modèles de ses bergères? Les actrices de la Comédie-Italienne, ni plus ni moins. Mlle Camille, qu'il a chantée plus d'une fois, a posé pour Estelle. C'est cette même demoiselle Camille dont il fait ailleurs ainsi le portrait :

Vous demandez ce que c'est que Camille?
C'est un lutin sous les traits de l'Amour;
Vive, *sensible*, et maligne, et gentille,
Allant, venant de la ville à la cour;
Trottant, courant, tournant toutes les têtes,
Gardant la sienne et riant des conquêtes
Qu'en son chemin elle fait chaque jour.
Libre et sans suite, elle a pour équipage
Attraits, esprit, et propos enchanteurs;
Elle paraît et tout lui rend hommage;
Un petit sac compose son bagage,
En un clin d'œil elle y met tous les cœurs,
Ferme le sac et poursuit son voyage.

Ces petits vers ne semblent-ils pas de Bernis ou de Boufflers? Cependant Florian perce un peu dans le mot *sensible*, qu'il met à tout bout de champ. Dans ses contes comme dans ses petits vers, il va de cette allure vive et gaie; il mêle avec beaucoup d'agrément l'esprit et le cœur, la malice et la bonhomie; quelquefois il est philosophe et philosophe de bon aloi; il lui arrive même de faire de la satire; mais la satire entre ses mains est par trop champêtre.

A propos de ses œuvres comme à propos de sa vie, il faut surtout éclairer les choses qui sont dans l'ombre. Passons vite sur *Numa*, sur *Gonzalve*, sur *Guillaume Tell*; voilà de la littérature d'adolescent qu'il faut condamner, sans pitié pour quelques jolis tableaux et pour quelques gracieux paysages; ces poèmes sont tout simplement de graves enfantillages; cela manque de force et de sévérité; l'idylle y voile trop l'histoire, la fable y est trop simple, les héros y sont peints au pastel; d'ailleurs, les héros de ces épopées étranges sont tout au plus bons à garder les moutons, et encore auraient-ils peur des loups.

Digitized by Google

En Suisse, à Rome, en Espagne, Florian n'a vu qu'une églogue. Une seule fois, par distraction sans doute, il s'est avisé d'emboucher la trompette héroïque au lieu de la flûte champêtre; il nous a laissé, dans son *Précis de l'Établissement des Maures*, un des meilleurs chapitres que nous ayions sur l'histoire d'Espagne. Passons vite sur *Galathée* et sur *Estelle*, tant dédaignées, mais tant aimées, contes de fées, monde enchanteur, rafraîchissant oasis. Passons vite sur les douze *Nouvelles;* ces petits romans, destinés par l'auteur à nous rappeler l'histoire privée de tous les pays, nous rappellent du moins que nous avons un cœur, et c'est tout ce qu'il faut. Florian racontait à merveille; aussi Marmontel disait, en parlant de lui : La nature lui a dit : Conte. Un de ses petits romans, *Claudine*, est un chef-d'œuvre de naturel et de sentiment. Avez-vous rien lu de plus simple et de plus touchant que cette chanson si connue que chante Claudine :

Pauvre Jeannette,
Qui chantait si bien!
Triste et seulette,
Tu ne dis plus rien?
— Las! je soupire
Loin de mon ami:
Ne sais rien dire
A d'autres qu'à lui.

Savez-vous rien de plus tendre, de plus naïf et de plus sublime que cette romance de Robin Gray, dont voici des fragmens :

Jame m'aimait; pour prix de sa constance
Il eut mon cœur. . . . . .
Il s'embarqua, dans la seule espérance
A tant d'amour de joindre un peu de bien.

Après un an, notre vache est volée;
Le bras cassé mon père rentre un jour;
Ma mère était malade et désolée,
Et Robin Gray vint me faire l'amour.

Le pain manquait. . . . . .
Robin nourrit mes parens malheureux.
. . . . Il me disait : Jeannette,
Épouse-moi, du moins pour l'amour d'eux.

Je disais : Non, pour Jame je soupire;
— Mais son vaisseau sur mer vint à périr.
. . . . . .

Digitized by Google

Mon père alors parla de mariage;
Sans en parler ma mère l'ordonna.
Mon pauvre cœur était mort du naufrage,
Ma main restait, mon père la donna.

Un mois après, devant ma porte assise,
Je revois Jame. . . . . .
C'est moi, dit-il, pourquoi tant de surprise?
Mon cher amour, je reviens t'épouser.

Ah! que de pleurs ensemble nous versâmes;
Un seul baiser suivi d'un long soupir
Fut notre adieu. . . . . .

Florian est le roi de la romance; c'est bien là le caractère de son génie : une douce tristesse, une grace naturelle, d'aimables négligences, point d'ardeur, mais beaucoup de tendresse, de grands coups presque jamais, de l'ame presque toujours. Ses vingt volumes ne sont-ils pas les vingt strophes d'une romance?

Parmi les choses qui sont à l'ombre dans les livres de Florian, on trouve ses petits poèmes en vers, ses poésies fugitives, sa traduction de *Don Quichotte* et de l'épisode d'Inès de Castro, *l'Éloge de Louis XII*, un conte anacréontique et des contes en vers. Quoique l'académie ait couronné ses poèmes, ce sont les essais d'un écolier qui ne promet pas grand'chose; M. Bignan, le lauréat, ne fait guère plus mal : point d'imagination, point d'élan, point de rondeur; çà et là des vers agréables, mais souvent de pauvres hémistiches qui s'en vont clopin clopan, et qui cueillent en chemin d'assez mauvaises rimes. Ses poésies fugitives sont à l'avenant; pourtant il faut y reconnaître cette grace aimable et ce doux laisser-aller des petits poètes du temps. Sa traduction de *Don Quichotte* est encore un joli enfantillage; mais Cervantes eût été bien triste de voir son héros ainsi habillé en français. La traduction en vers de l'épisode d'Inès de Castro est plus heureuse; on ne retrouve pas dans Florian la grandeur et l'éclat du poète portugais, mais sans cesse le sentiment qui l'inspirait. Ainsi la strophe *Linda Inès* est bien traduite; celle qui commence par *Assi como*, est rendue avec une grace toute florianesque : *comme la fleur qui trop tôt moissonnée*. L'éloge de Louis XII était digne d'une couronne de l'Académie, c'est-à-dire digne des poèmes en vers. Les contes en vers sont de petites satires ingénieuses qui ne font de mal à personne. *La Poule de Caux* est, par exemple, la critique de tous les pays. Il y a, d'ailleurs, des traits malins et des tableaux agréables dans cette satire

Digitized by Google

innocente s'il en fut : Ainsi la poule « au plumage d'ébène parsemé d'or », joue la coquetterie avec les beaux coqs qui « vont balayant la terre de leurs ailes. » Le conte anacréontique est charmant; il s'appelle *les Muses*. Thalie, ennuyée, se promène au pied du Parnasse en cherchant un amant; au lieu d'un amant, elle rencontre un blond enfant demi-nu qui cherchait des papillons et les perçait d'une épingle avec un cruel plaisir. Thalie lui demande d'où lui vient cette méchanceté. L'enfant répond qu'il ne sait que faire, et qu'il fait du mal. La beauté et l'esprit de l'enfant séduisent la muse, qui le prie d'aller avec elle. Il ramasse un petit sac, le jette sur son épaule, et donne la main à Thalie.—Qu'as-tu donc dans ton sac, enfant?—Ce n'est rien; ce sont mes joujoux.—Et il se met à chanter une ravissante chanson qui n'a ni air, ni paroles. Arrivée au Parnasse, Thalie, jalouse de ses sœurs, a résolu de leur cacher l'enfant. Elle l'emprisonne dans un verger enclos de haies. Là elle passe toutes les journées à lui apprendre à lire—on ne dit pas quel livre. Mais bientôt la pauvre muse soupire et se trouble en regardant l'écolier. L'enfant malin profite à merveille de ce premier succès.—Maman, lui dit-il, vous portez à la main un masque charmant qui rit toujours; donnez-moi ce masque, ou je meurs de chagrin. — Mais, dit Thalie, c'est l'attribut de ma divinité. — Tant pis! répond le traître. La pauvre muse donne le masque, et le fripon le cache dans son sac. Ce n'est pas tout, Thalie ne lui a appris que la comédie; il veut tout savoir, la musique, la danse, la philosophie et même l'astronomie : c'est toujours bon à quelque chose. — Ouvrez-moi le verger, dit le traître, que j'aille m'instruire avec toutes vos sœurs. Une fois savant, je reviens à vous pour jamais. — Thalie lui donne la liberté, et il va troubler la tête à toutes les autres muses; Melpomène elle-même a beau faire, elle aime aussi le joyeux enfant. Voilà la jalousie qui met tout le Parnasse en désordre; les arts sont dédaignés, les danses et les concerts sont interrompus. Cependant Minerve vient visiter les neuf sœurs; elle rencontre un silence profond. Les muses, dispersées, rêveuses, solitaires, se cachent en rougissant. Enfin elles se rassemblent pour chanter leur protectrice; mais leurs voix sont en désaccord; elles ont oublié leurs chansons; aucune d'elles n'a son attribut; l'enfant a tout pris; de chaque attribut il a fait un hochet. Tout à coup ce fatal enfant déploie de blanches ailes où sont suspendus tous ses larcins, et prend son vol en riant : —Adieu, dit-il aux muses, ne m'oubliez pas; je suis l'Amour, il en coûte toujours un peu pour faire connaissance avec moi.

Je parlerai, pour rire, en vérité, d'un petit roman intitulé : *la*

Digitized by Google

Jeunesse de Florian, ou les Mémoires d'un Gentilhomme espagnol. Ce petit roman licencieux et de mauvais style est-il de Florian? tous les esprits sages en ont douté. Je l'ai lu avec beaucoup d'ennui sans y reconnaître Florian; l'a-t-il écrit du bout des doigts avant d'ouvrir son cœur, avant de voir clair dans sa vie? Il faut plutôt admettre que ces mémoires sont l'œuvre de quelque obscur romancier de l'empire. Dans ce livre, la nature est tout-à-fait oubliée : pas un seul coucher de soleil, pas une seule prairie émaillée, pas de bergères, pas d'ormeaux; à coup sûr, ce livre-là n'est pas de Florian.

En recueillant la succession de son père, Florian n'avait recueilli que des dettes; ce fut un peu pour cela qu'il s'aventura au théâtre; le théâtre fit sa fortune. Tout en faisant des comédies et des arlequinades, il demeura du moins fidèle à sa manière; il fit fleurir l'églogue jusque sur les planches de la Comédie-Italienne. Savez-vous en quoi il a métamorphosé Arlequin? en bonhomme sensible. A ce propos, on disait : Vous êtes arlequin, seigneur, et vous pleurez! Mais cet arlequin de Florian pleure d'aussi bonne grace que riaient les autres. Dans son théâtre, Florian est de l'école de Marivaux; il prodigua à la fois, suivant Grimm, toute la petite sensibilité de son ame et toutes les petites graces de son esprit. Il faut bien dire que cet esprit ne vaut pas celui du maître; mais, en revanche, l'écolier a un certain charme de naïveté originale. Du reste, il ne faut pas s'y méprendre, le théâtre de Florian doit être, avec justice, et en dépit de La Harpe, condamné à l'oubli. Déjà, depuis long-temps, ce n'est plus qu'un théâtre d'enfans.

Florian, qui essayait toutes ses comédies chez M. d'Argental, remplissait avec beaucoup de gaieté et de sentiment le rôle d'Arlequin; le bonhomme Carlin ne jouait pas mieux, s'il faut en croire les gazettes du temps.

Le rêve le plus ardent et le plus doux du chantre d'*Estelle*, c'était un fauteuil à l'Académie, ni plus ni moins. O mon pauvre poète, si amoureux de la solitude, des montagnes verdoyantes, des vallées bocagères, des fontaines babillardes, que diable cherchiez-vous donc en cette Académie si noire et si bruyante? Pourquoi vous asseoir à l'ombre de ce pédant qui s'appelait M. de La Harpe? Le plus malingre de vos ormeaux eût bien mieux fait votre affaire. Florian eut plus qu'aucun autre le mal d'Académie; il ne soupira durant dix ans que pour l'Académie. Chaque fois que la cruelle accueillait un nouvel amant, il assistait à ce spectacle, pâle de jalousie, défaillant sous le désespoir. Enfin, l'Académie eut pitié du soupirant; pitié, c'est presque

Digitized by Google

le mot. Il succéda au cardinal de Luynes. Sa réception fut des plus brillantes, grace à la présence de M. le duc de Penthièvre, de Mme la duchesse d'Orléans et de l'infortunée princesse de Lamballe. Son discours fut encore une églogue; Florian y raconte ainsi comment il devint poète : « Le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla de poésie. L'arbre m'arrêta sous son ombrage; la solitaire fontaine que je n'avais jusque-là cherchée que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire; les déserts même, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; tout s'embellit à mes regards; je sentis enfin la nature. » Ce jour-là, le bienheureux académicien fit connaître ses fables pour la première fois; il fut applaudi, il fut déclaré de par l'Académie l'héritier de La Fontaine. L'Académie n'avait pas grand'chose à dire ce jour-là. Nul n'a recueilli ce magnifique héritage; Florian lui-même n'est qu'un pâle écolier : il n'a rien créé, il a tout simplement traduit des apologues allemands et surtout espagnols, et encore les a-t-il mal traduits. Ainsi, le fabuliste si ingénieux qui s'appelle Iriarte perd tout son charme d'esprit et d'originalité dans les vers de Florian; à peine s'il nous arrive avec l'idée de sa fable. Cependant, à défaut de génie créateur, il faut reconnaître dans les fables de Florian du naturel et de la naïveté. Ce n'est plus, comme dans La Fontaine, cet attrait singulier du conte, cette mise en scène ingénieuse, ce dialogue parfait, enfin cette comédie « à cent actes divers » qui n'est rien moins que la comédie humaine; mais, au-dessous de tout cela, il y a encore quelque chose. Florian a trouvé des scènes dignes de la comédie. La Fontaine nous donne toujours la science de la vie; Florian nous donne quelquefois la science du cœur : n'est-ce pas aussi la science de la vie?

La vie de Florian fut une idylle presque jusqu'à la fin, en dépit des dragons et des comédiennes; la révolution est venue gâter cette idylle vers les plus belles stances. Comment la bien finir en face des terroristes; en face de ce médecin qui s'appelait Marat, et qui, ayant pour scalpel une guillotine, la promenait par toute la France; en face de ces terribles journalistes qui n'écrivaient que des épitaphes; en face de ce peuple en délire qui lâchait la bride à toutes les passions! Banni comme tant d'autres, à cause de son nom, Florian se réfugia à Sceaux en 1793, et là, dans la solitude, il chantait encore, tant bien que mal, les bergères et la verdure; mais des sans-culottes du pays, augurant mal de lui à cause de ses aumônes, de son chagrin et de son abattement, avertirent le comité de salut public que le ci-devant che-

Digitized by Google

valier de Florian avait des trésors cachés et était malade d'aristocratie. Là-dessus, le pauvre poète pastoral est conduit à la Bourbe, en attendant mieux. Dans cette hideuse prison qui ne lâchait son monde qu'à la guillotine, Florian, quoique tout palpitant d'épouvante, retrouva comme toujours des bergères et des ormeaux; il emboucha encore les pipaux champêtres. Comme Roucher, comme Chénier, il chanta jusqu'à la fin. Il échappa cependant à l'échafaud, mais non à la mort; la mort l'avait touché au seuil de la Bourbe, et elle comptait sur lui. On eut beau lui dire, à la chute de Robespierre : Tu es sauvé; on eut beau accueillir son retour à Sceaux par une fête renouvelée de ses romans : la prison l'avait plus d'à moitié tué. Il acheva de mourir côte à côte avec un pauvre poème, *Guillaume Tell,* sur lequel il comptait beaucoup pour l'immortalité.

Florian a été faible jusqu'à la mort; il n'opposa jamais aux mauvais vents que son indolence, il s'abandonna toujours au premier courant venu. Tant que la fortune lui fut bonne, sa faiblesse le servit; mais, dès que la fortune lui devint mauvaise, il se laissa mollement briser au premier écueil à l'heure même où tant d'autres luttaient avec héroïsme. La tempête venue, il eut peur et baissa la tête; il devait la redresser avec courage, dût-elle tomber plutôt.

Dans ce dernier printemps, les habitans de Sceaux ont élevé un tombeau à Florian; ce n'était pas ce qu'il avait demandé : un petit coin de terre dans son pays, voilà toute son espérance. Au lieu d'oraison funèbre, que n'a-t-on chanté sur sa fosse l'air de la romance d'Estelle avec un chalumeau? c'était là ce qu'il fallait à sa mémoire. Relisez plutôt cette élégie qui est digne de Théocrite et de Gessner, cet élan presque virgilien vers le pays aimé :

« Heureuse patrie d'où la fortune m'a exilé, je te consacre les derniers accens de ma flûte champêtre; oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourrait me plaire, à présent que j'ai dépeint ces campagnes riantes où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, rivages fortunés où, jeune encore, j'allai cueillir des fleurs! Beaux arbres que mon aïeul planta et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisait admirer! Ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian et que je franchissais avec tant de peine et de plaisir, je ne vous verrai plus, je *vieillirai* tristement loin du lieu où reposent mes pères, et si je parviens à *un âge avancé,* le beau soleil de mon pays

Digitized by Google

ne ranimera pas ma faiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux? que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où vont danser les bergères du village? Ah! si leurs mains pieuses arrosaient le gazon qui couvrira mon tombeau, si l'amant et la maîtresse le choisissaient toujours pour siége; si les enfans après leurs jeux y jetaient leurs bouquets effeuillés! »

Toute cette page est d'un beau sentiment; on s'attendrit avec le poète et on s'envole avec lui vers ces rivages fortunés d'où la fortune vous exile; le style a de l'air et du parfum. Le poète, qui ne veut pas que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel il a chanté son pays, a été inspiré comme un grand poète. Il y a certaine ligne qui fait tout un tableau, comme ces beaux arbres dont la tête touche aux nues quand l'aïeul courbé sur son bâton les fait admirer à l'enfant. L'ame du lecteur est saisie par cette exclamation : « Je vieillirai tristement loin du lieu où reposent mes pères. » Enfin on s'écrie avec Florian en poursuivant un dernier espoir : « Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où vont danser les belles filles du village! » Mais toutes ces bonnes choses sont à demi cachées par les mauvaises; une belle phrase est toujours mal avoisinée dans les livres de Florian : voyez plutôt dans la page qui précède; une belle image est presque venue sous sa plume, il s'abandonne à sa fatale nonchalance, et voilà à peu près ce qui arrive : Quand il a parlé de son tombeau (il aurait dû dire sa fosse) sous le grand alizier, l'inspiration lui souffle confusément : *Ah! si l'amant et la maîtresse y jetaient après leurs jeux leurs bouquets effeuillés.* Mais le grincement de la maudite plume l'empêche d'entendre, ou plutôt la plume emportée ne veut pas attendre, et, au lieu de ces deux lignes charmantes, elle écrit ces quatre lignes stériles : « Ah! si l'amant et la maîtresse le choisissaient toujours pour siége; si les enfans après leurs jeux y jetaient leurs bouquets effeuillés. » Les mêmes mots y sont; mais l'abondance a tout gâté, les grandes herbes ont enseveli les fleurs. Le style de Florian a du charme par sa douceur et par sa clarté; il a la fraîcheur tendre, l'éclat passager, la couleur bleu-clair des pervenches; mais, comme les pervenches, il manque de force. C'est le style facile des écrivains du second ordre; il ne faut pas confondre cette facilité-là avec l'apparence de la facilité qui cache le travail des grands maîtres.

Il y a çà et là des écrivains aimables que la critique, soit par dédain, soit par oubli, a laissés dormir d'un trop long somme sur les bords du chemin littéraire. A peine si quelques ames sympathiques

Digitized by Google

ont élevé à ces pauvres délaissés un modeste mausolée pour inscrire en quelques mots leurs vertus et leurs œuvres. Il est souvent arrivé que le lecteur n'a pas manqué au défunt comme la critique. Ainsi Florian, banni avec un peu d'injustice du théâtre des lettres, a trouvé d'innombrables refuges; on l'a traduit dans toutes les langues; il n'y a pas de village en France où l'on ne rencontre un lambeau de ses livres, et ses livres sont compris par tout le monde, comme tous les livres qui parlent au cœur. L'an dernier, en Normandie, sur les bords de la mer, comme une pluie battante me retenait dans le cabaret d'un pêcheur, j'ai découvert sur la cheminée deux de ses volumes qui m'ont beaucoup distrait du mauvais temps. Je me laissais indolemment aller au charme de la nymphe Égérie, lorsqu'un vieux marin, qui fumait et qui buvait à l'autre coin du feu, se mit à me parler du livre avec une voix de tonnerre. Il l'avait lu avec passion aux jours les plus tendres de sa jeunesse; la vieillesse venue, il enfourchait ses lunettes pour le lire encore.

N'est-ce pas un spectacle étrange que ce capitaine de dragons qui vient tendrement et chastement chanter les amours des bergères au milieu de cette société de philosophes sans foi, de poètes sans muse, d'abbés sans Dieu, à la veille de 93! L'idylle fleurit sur les ruines; à quoi bon l'idylle ailleurs? Quand la nature chante, le poète écoute; quand le silence est venu, le pâtre reprend son hautbois ou sa chanson. Virgile ne chanta qu'au temps où la terre d'Italie était arrosée de sang et de larmes. Florian voulait-il combattre l'irréligion et l'impureté de son siècle en célébrant les beaux jours de l'innocence? espérait-il faire rougir ces grands seigneurs débauchés et ces marquises pécheresses par le tableau naïf des amours de l'âge d'or? Non. Florian chantait comme un poète, sans savoir en quel pays et pour quelles gens; il évoquait les souvenirs de sa jeunesse et les ombres de ses livres bien aimés; il cherchait dans son cœur des sources de tendresse et dans son imagination des idylles toutes fleuries; et au milieu de tout cela, il lui venait du ciel un souffle rafraîchissant, un chaste écho des anciens temps. Il chantait loin du monde comme les pasteurs solitaires, et le premier charme de ses romans, c'est de nous transporter loin du monde. A peine au début, nous voyageons sur les ailes du vent vers des pays inconnus; bientôt, au milieu d'immenses solitudes, où nous laissons çà et là tous nos souvenirs, nous entendons chanter un chalumeau ou une cornemuse, et nous respirons l'arôme lointain des prés en fleur. Bientôt le vent qui nous emporte chasse la brume du matin; nous découvrons une belle vallée pleine de fraîche verdure où sont

Digitized by Google

éparpillés de jolis moutons blancs enrubannés de rose. Il faut bien le dire, la magie est si grande que nous ne savons plus rien du passé; le passé nous fuit comme une image confuse; nous allons jusqu'à nous imaginer qu'autrefois, dans un meilleur temps, nous vivions parmi ces bergers, ces bergères et ces moutons; et nous sommes heureux comme des enfans. Les plus pervertis d'entre nous caressent avec délices cette existence enchantée qui passe si doucement dans cette vallée solitaire à l'ombre des ormeaux tremblans; les ames les plus abîmées dans le mal retrouvent en elles, à ces tableaux innocens, les sources pures de leur jeunesse taries depuis longues années. Il n'est pas une fille perdue qui ne se sente un peu bergère et qui ne verse une douce larme oubliée dans le fond de son cœur, une douce larme de Madeleine repentante, en voyant Estelle et Galathée si belles par leur candeur, si heureuses par leur innocence!

Le poète des ormeaux ne nous offre-t-il pas l'image qui peint le mieux sa destinée poétique? N'est-ce pas en effet un ormeau flexible nourrissant ses rameaux de tous les vents, de tous les rayons et de toutes les rosées? D'abord la nature le berce sur son sein, il tend les bras vers le ciel, et le ciel lui verse la vie par le soleil, le vent et la pluie; il s'élève, il grandit, il déploie timidement ses rameaux verts tout en murmurant les plus douces chansons. Survient une tempête terrible qui le renverse; la tempête passée, il essaie à peine de relever la tête, le sol manque de force, et il meurt moitié vert et moitié flétri. Qu'on me pardonne cette image : vous le savez, Florian commence par bercer son génie naissant sur le sein de la nature; il tend les bras vers la poésie qui est le ciel des poètes; la poésie des Espagnols lui verse ses rosées abondantes; l'arbre déploie des rameaux vacillans, les rameaux s'épanouissent sous les rayons de Fénelon et de Voltaire, et bientôt tous les vents, les bons et les mauvais, font incliner tour à tour l'arbre et y murmurent diversement de tendres romances et de languissantes idylles.

Ainsi Florian admire une pastorale de Cervantes, et le voilà qui se met à la traduire; il relit *Télémaque*, et il écrit *Numa;* il s'inspire de Gessner et de Monte-Mayor, il crée *Estelle;* il s'enthousiasme pour les *Incas*, hélas! après les *Incas*, c'est *Gonzalve*. Et faut-il dire que ses Nouvelles sont venues à la queue des Contes Moraux? faut-il dire que ses poèmes et ses contes en vers sont des enfans de Voltaire? Mais ce qu'il faut dire aussi, c'est que, parmi tous ces rayons étrangers qui se traversent et se combattent, on découvre toujours le génie de Florian; on reconnaît à chaque page ce doux enfant des

Digitized by Google

prairies souvent rêveur, quelquefois enjoué, qui souriait avec tant de tendresse, qui gravissait la montagne pour mieux entendre la cornemuse du pâtre et le chalumeau du berger, qui se reposait avec tant de charme mélancolique au bord de la fontaine des Cerisiers pour se recueillir, pour écouter les premières symphonies de son ame, ces chansons lointaines qui vous emportent sur les nuages, tantôt dans les splendeurs du ciel, tantôt dans le pays des fées. Chaque page du tendre poète nous ramène à cette belle matinée de la vie où notre ame s'ouvrait si joyeuse au soleil. Chaque tableau nous rouvre dans les passions touffues cette claire échappée par laquelle nous revoyons les pures aurores et le bleu du ciel!

A propos d'images, il en est une mille fois meilleure que la mienne; elle est de la reine Marie-Antoinette, qui oubliait dans la lecture de Florian les premières rumeurs de la révolution : « Florian, disait-elle, me rappelle la soupe au lait. » Ou encore : « En lisant *Numa*, je crois manger de la soupe au lait. » On a eu beau dire sur Florian, on n'a jamais rien dit d'aussi juste, hormis pourtant Voltaire : Voltaire, qui souvent d'un seul mot caractérisait un homme, appelait Florian *Floriannet*.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

LA

BELLE ISABEAU.

IV.[1]

LE CORTÉGE.

Le lendemain de l'entretien de Just de Bâville et de son père, M. de Villars fit son entrée solennelle dans Montpellier. Les catholiques attendaient l'arrivée du nouveau général avec une extrême impatience; on eût dit que sa seule présence devait mettre fin à la guerre civile.

Pour la première fois depuis bien long-temps, un certain air de fête régnait dans la ville. Les milices bourgeoises étaient sous les armes; un grand nombre de curieux encombrait la place des *Ormeaux*, où devait passer le maréchal en entrant par la porte de la *Sonnerie*.

Les gens du peuple et les artisans, reconnaissables à leurs feutres gris, à leurs casaques de cadis et à leurs bas couleur de *la bête*, se pressaient dans les rues ou montaient sur les arbres pour mieux voir la cérémonie. Les femmes, presque toutes brunes, étaient coquettement vêtues du costume languedocien; un voile blanc entourait leur tête et se nouait sous leur menton. Au cou elles portaient une croix d'or ou d'argent, surmontée d'un papillon de même métal: bi-

(1) Voyez la livraison du 26 janvier 1840.

Digitized by Google

zarre alliance d'un symbole païen et d'un symbole chrétien (1). Leur robe à corsage coupé carrément à la naissance de la gorge, n'avait pas de manches, mais celles de leur *drolet*, espèce de pelisse de couleur tranchante, étaient très étroites et serrées au poignet par de petits boutons de cuivre ou d'argent ciselés.

Çà et là, mêlés aux groupes d'artisans, on voyait un assez grand nombre de *chapeaux noirs*, comme on appelait alors les riches bourgeois, vêtus de pourpoints bien serrés, et de chausses modestement enrubannées; ils étalaient leur large royale sur un col de batiste d'une blancheur éblouissante. Portant des coiffes et des robes de taffetas de couleur unie, les femmes de ces graves citadins hâtaient le pas, impatientes d'être bien placées pour voir le maréchal, qu'on disait un des plus beaux et des plus galans seigneurs de la cour du roi.

Ailleurs, on remarquait bon nombre de gentilshommes campagnards en justaucorps rouge, couleur qu'ils adoptaient généralement pour leurs habits de cérémonie (2), fiers de leur épée et de leur baudrier, de leur écharpe et de leur plumet; ils montaient pour la plupart de petits chevaux du pays.

Quelques-uns avaient leurs femmes en croupe; tous portaient à leur arçon un mousquet ou des pistolets; d'autres se faisaient escorter par des valets de charrue ou par des domestiques armés, car les routes n'étaient pas sûres. Enfin, des moines de tous les ordres et des soldats appartenant aux différens corps de troupes alors résidans à Montpellier, bigarraient cette foule de leurs costumes pittoresques.

Une seule classe de catholiques redoutait l'arrivée du maréchal, dont on vantait surtout la bravoure chevaleresque et le caractère généreux : nous voulons parler des *cadets de la croix*.

Ces partisans, encore plus redoutables que les miquelets, joignaient à l'ardeur du pillage l'exaltation religieuse la plus féroce. Un vieux gentilhomme languedocien, nommé Lasagiotte, les avait organisés en compagnie franche. Cet homme, après une vie très orageuse, avait pris le froc d'ermite, sous le nom de frère Gabriel. Il s'était retiré dans une profonde solitude, située près de Sommières (3).

(1) *Antiquités du Languedoc*, liv. III, x.

(2) Dans les cérémonies publiques, le clergé était vêtu de violet, la noblesse de rouge, et le tiers-état de noir.

(3) Nous citerons au sujet de cet homme l'extrait de la lettre suivante, empruntée à un manuscrit que nous avons souvent consulté :

« Il faut vous dire que l'ermite veut grossir sa compagnie. Il n'a que cent hommes;

Digitized by Google

Enflammé d'un zèle ardent pour la cause catholique, encouragé dans sa résolution par Fléchier, évêque de Nîmes, l'ermite se mit en campagne. Ses cruautés devinrent telles que Cavalier, alors généralissime des troupes du *camp de l'Éternel*, ainsi qu'il se faisait nommer, écrivit à M. de Baville que s'il ne mettait un terme aux férocités de l'ermite, lui, Cavalier, ne ferait aucun quartier aux catholiques. Il terminait sa lettre en déclarant que sa troupe était étrangère aux crimes commis par les *camisards noirs* de Marius, dont il voulait faire au contraire un éclatant et terrible exemple, « car ces brigands, disait-il, déshonoraient la cause des vrais *soldats de Dieu*. »

Gabriel, attiré comme le reste des habitans de Montpellier par la curiosité de voir l'entrée du maréchal, se trouvait sur la place des Ormeaux. Le peuple le regardait avec un sentiment de terreur et d'admiration. Encore robuste et vigoureux, il avait soixante ans environ; sa longue barbe grise donnait un air farouche à sa figure basanée. Il portait une robe brune à capuchon et s'appuyait sur un gros bâton noueux, terminé par une crosse de fer. A la bataille, il ne se servait jamais d'épée, mais seulement de pistolets et de cette lourde massue.

Comme si le hasard avait voulu rapprocher deux hommes d'un égal courage et d'une égale cruauté, Denis Poul, alors à Montpellier, se rencontra sur la place des Ormeaux avec frère Gabriel. Tous deux échangèrent un coup-d'œil curieux et presque admiratif, car le capitaine des miquelets n'avait rien à envier au chef des cadets de la croix.

Denis Poul était accompagné de son sergent, le Bon-Larron, qui

il en veut avoir deux cents et vingt-cinq cavaliers. Il prétend avec cela faire tête à six cents camisards.

« C'est un honnête homme, très brave et très courageux. Il avait servi long-temps au régiment de Navarre. S'il a quitté son froc, il n'a pas quitté ses couleurs; il porte une casaque couleur de sa bure, point de perruque ni épée. De bons pistolets de selle seulement et une bonne masse. Il est toujours monté sur un petit cheval. Ses soldats le chérissent beaucoup. Il leur départ libéralement ce qu'il peut avoir, n'étant nullement intéressé, et disant hautement qu'il n'a besoin de sa subsistance que tant qu'il servira; qu'après cela il rentrera dans son ermitage, pour y vivre selon ses vœux. Il fut dernièrement à Saint-Maners; il arrêta cinq coquins bien connus pour camisards; il voulut les immoler au même endroit où d'autres avaient fait périr le pauvre curé du lieu. Vous savez peut-être qu'on l'a précipité dans un abîme qui est en cet endroit. Il traita donc ces coquins de même, et vous les précipita lui-même, l'un après l'autre, dans le même précipice où on avait jeté le curé. »

(Nîmes, 4 février 1704. — Lettres.)

Digitized by Google

avait momentanément quitté l'uniforme pour endosser un très galant justaucorps de gros de Tours lilas à l'ancienne mode; sur chacune de ses basques, d'une largeur demesurée, on voyait brodé en chenille un orchestre complet de musiciens. L'origine mystérieuse de ce vêtement n'avait jamais été bien éclaircie; mais, comme aucune réclamation ne s'était élevée, maître Bon-Lar jouissait paisiblement de sa conquête. Il portait avec cet habit une perruque noire surmontée d'un chapeau gris à longue plume rouge un peu fanée.

— Nous ferons bien, je crois, mon gracieux capitaine, dit le sergent, d'approcher de la porte de la Sonnerie; d'abord, nous contemplerons plus à notre aise l'entrée du grand guerrier qu'on attend; ensuite nous jouirons du divertissement de voir la compagnie de la garde bourgeoise en bataille; car, après la chèvre qui bat du tambour, après la truie qui file, après le lapin qui fait le mort, il n'y a rien de plus amusant à voir qu'un gras citadin sous les armes.

Cette facétie fit sourire Denis Poul qui, suivant le conseil du Bon-Larron, se dirigea vers la porte de la Sonnerie.

Maître Janet, le parfumeur, était dans tout l'éclat de sa parure militaire. Mais comme il faisait une chaleur méridionale, il tenait sous son bras son morion d'acier étincelant, tandis qu'un large mouchoir à carreaux rouges et bleus négligemment noué à la savoyarde préservait son crâne épais de l'ardeur du soleil.

Son *camburon*, casaque de cuir rembourrée de laine, lui tombait jusqu'au milieu des cuisses; son baudrier de buffle brodé supportait sa malencontreuse rapière. Cette longue épée embarrassait si fort le citadin, que, la tenant toujours par la poignée, il la manœuvrait incessamment, en manière de gouvernail, afin de prendre à droite et à gauche un point d'appui sur la foule, ce qui fit dire à l'impudent sergent des miquelets que cette arme innocente était au capitaine bourgeois ce que la queue était aux poissons.

Enfin un haut-de-chausse de cadis brun, des bas citron qui dessinaient la rotondité de ses gros mollets, et des souliers gris à larges bouffettes écarlates complétaient la parure de maître Janet.

Les autres bourgeois n'étaient ni vêtus ni armés d'une façon uniforme; chacun s'équipait à ses frais, selon son goût ou sa fortune.

Quelques-uns possédaient de très belles armes damasquinées, d'autres des carabines à rouet qui n'eussent pas déparé la boutique d'un antiquaire; d'autres enfin qui, sans doute, eussent redouté une attaque corps à corps, portaient pour la repousser des hallebardes d'une longueur démesurée.

Digitized by Google

Assis, debout, ou couchés à l'ombre, la plupart des citadins attendaient impatiemment la venue du maréchal.

Le gendre et lieutenant du capitaine, presque complétement caché dans un grand buffle, portait sur la tête un de ces anciens chapeaux de fer pointus que les gardes du grand duc de Rohan avaient adoptés pendant les guerres civiles du siècle passé.

La discussion paraissait assez animée entre les citadins. Le capitaine de cette respectable compagnie semblait courroucé. De temps à autre, il montrait d'un geste furieux et incivil un groupe de dragons de Saint-Sernin, parmi lesquels était le brigadier Larose qui ricanait d'un air goguenard.

Lorsque le sergent des miquelets s'approcha des officiers bourgeois, il se passa la langue sur les lèvres d'un air affriolé, et par un geste machinal il fit bâiller les énormes gouffres que présentait sous sa broderie chacune des poches de son justaucorps.

Espérant commettre impunément quelque larcin, maître Bon-Larron se mêla parmi les miliciens et dit à l'un d'eux d'un air mielleux :

— Pourriez-vous me montrer votre capitaine, mon camarade? Et si je vous appelle camarade, c'est que, malgré mon habit de ville, je suis militaire comme vous, étant sergent hallebardier de la compagnie franche des miquelets du capitaine Poul.

Le bourgeois, très flatté d'être traité en militaire et en camarade par un des *bas-officiers* de cette troupe intrépide, fit un salut gracieux, chercha des yeux maître Janet, et le montra bientôt au miquelet, en lui disant : — Camarade, le capitaine est ce gros homme qui porte des bas citron, un camburon de cuir et un mouchoir rayé sur sa tête.

— Pardon, mon gracieux camarade, dit le miquelet en feignant de ne pas apercevoir maître Janet, j'ai eu en Turquie la vue quelque peu obscurcie par l'explosion d'une mine épouvantable. Mes yeux sont faibles, et je vois là-bas, ce me semble, des feutres, des casques, des plumets, mais pas le moindre petit mouchoir rayé.

— Là! là! Tenez, camarade, dit le citadin; et prenant le sergent par le bras, il lui indiqua du doigt le parfumeur.

— Ah! parfaitement, j'y suis, à cette heure, reprit l'audacieux fripon, et, en ce moment même, il fit passer dans sa poche *l'horloge de poche* du bourgeois inattentif.

— Il ne me reste plus maintenant qu'à vous remercier, camarade, ajouta maître Bon-Larron avec un salut respectueux.

Digitized by Google

— Allons donc, vous voulez rire, riposta le citadin en faisant sa plus belle révérence. Vous ne me devez rien pour cela, camarade. Je vous suis fort obligé de m'avoir permis de vous rendre ce léger service.

— Impossible d'y mettre plus de bonne grace et de générosité, camarade, reprit le miquelet avec un sérieux imperturbable. Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi, sans façon. J'ai quelques petits remèdes recueillis dans mes courses militaires, et, quoique je ne sois pas médecin, je me vante de pouvoir guérir, mieux qu'un membre de la faculté, l'hypocondrie, la pleurésie, la paralysie et la dyssenterie. Si, par bonheur pour ma reconnaissance, vous étiez attaqué d'une de ces maladies, adressez-vous à moi.

— Vous êtes trop aimable, camarade, dit le citadin. Pour le moment, je n'ai pas besoin de vos services; mais si jamais l'occasion se présente...

— Et elle se présentera, camarade, n'en doutez pas, surtout si, comme on dit, vous entrez en campagne contre les camisards; alors comptez sur moi. — Et, après un nouveau salut, le Bon-Larron alla aborder maître Janet en laissant le citadin émerveillé de sa courtoisie.

Le parfumeur, très irrité, avait oublié momentanément les règles sacrées de la bienséance chrétienne. Ses compères, le tanneur et le cirier, tâchaient de calmer son exaspération, particulièrement furibonde à l'endroit du brigadier Larose.

— Par le diable! s'écriait le parfumeur, ces justaucorps galonnés croient-ils donc pouvoir nous insulter impunément? Sommes-nous oui ou non bourgeois de notre ville? Allons donc, mes compères et voisins, ne souffrons pas que ces chenilles vertes nous fassent la loi.

Le sergent s'approcha respectueusement du parfumeur et lui dit :

— Permettez-moi, valeureux et gracieux commandant, de vous complimenter au nom de mon capitaine.

— Eh! qui diable est votre capitaine? s'écria le parfumeur courroucé avec une crânerie tout-à-fait cavalière.

— Mon capitaine est Denis Poul.

— Peste! c'est là un brave! et vertubleu! que puis-je pour son service? s'écria maître Janet qui, en prenant le camburon et le morion, croyait devoir affecter la rudesse du soldat.

— Mon capitaine m'a ordonné, capitaine, de vous dire que, si vous avez besoin d'un second pour un combat à pied ou à cheval, à la rapière allemande ou à la rapière espagnole, au poignard ou à la

Digitized by Google

dague, il était votre homme, car vous lui paraissez un de ces hardis compagnons qui s'attachent volontiers le pied droit au pied gauche de leur adversaire pour se battre ainsi jusqu'à la mort.

— Et, par la mort dont vous parlez! sergent, s'écria maître Janet d'un air menaçant en remettant brusquement son morion par-dessus le mouchoir qui lui couvrait le crâne, ça ne serait peut-être pas de refus. Savez-vous ce que cet insolent bas-officier de dragons est venu me dire tout à l'heure?

— Non, mon vaillant capitaine, mais ça doit être quelque grossièreté dictée par l'envie, car on sait que les dragons de Saint-Sernin jalousent beaucoup la mine guerrière des gardes-bourgeois.

— C'est bien possible; mais, pour en revenir à ce drôle, figurez-vous, sergent, qu'il s'est d'abord présenté à moi d'un air si patelin que j'ai cru qu'il venait me rendre un simple devoir de politesse. « Il fait bien chaud, capitaine, me dit-il. — Il fait, en effet, bien chaud, dragon, lui répondis-je. — Vous devriez bien alors, capitaine, me donner, pour me rafraîchir, une tranche de ce beau melon que vous portez sous le bras. — Quel melon, dragon? m'écriai-je en baissant la tête. » Je regarde!... L'insolent parlait de mon morion que je tenais alors sous mon bras pour plus de commodité. Vit-on audace pareille! s'écria maître Janet en sentant sa colère se rallumer à la vue du brigadier Larose qui s'approchait d'un air singulièrement narquois, en frappant l'entonnoir de ses bottes fortes du bout de sa houssine.

— Eh bien! capitaine, dit insolemment le dragon, vous vous êtes donc décidé à remettre votre respectable boule dans le pot de fer? Prenez garde, le soleil est chaud, votre tête va cuire là dedans comme un œuf dans un coquemard.

— Dégaînez, dégaînez, capitaine; balafrez le visage de ce drôle; vous le ferez ensuite passer aux verges, s'écria le Bon-Larron en prenant le pacifique citadin sous le bras, dans l'unique but d'exciter du tumulte et de pouvoir dérober plus aisément le pulvérin du capitaine, dont le damasquinage et les brillantes houppes de soie rouges excitaient sa convoitise.

— Nous nous plaindrons à ton capitaine, insolent militaire! s'écria le tanneur. Ne sais-tu pas le respect qu'on doit à la bourgeoisie de la cité?

— Monseigneur l'intendant saura comment tu oses traiter les gardes urbaines, dit le cirier.

— Parce que mon beau-père et capitaine est beaucoup plus conard

Digitized by Google

qu'un lièvre au gîte, et aussi peu malfaisant qu'une brebis en gésine, tu oses venir l'affronter! s'écria Bignol qui avait jusqu'alors gardé un profond silence. Mais va-t-en donc attaquer des gens capables de te répondre, grand lâche!

Maître Janet jeta un coup d'œil courroucé sur son gendre et lieutenant; et soit que l'observation de ce dernier l'eût profondément humilié, soit qu'il se sentît excité par les murmures de sa compagnie, le citadin s'avança résolument à l'encontre du dragon, et lui dit : — Impudent coquin, je te somme de te retirer d'ici, ou je te fais arrêter par ma compagnie.

— Défiez-vous, je vois le manche d'un poignard sous son pourpoint, dit le Bon-Larron, et il entoura le parfumeur de son bras gauche comme pour le protéger, pendant que de sa main droite il détachait subtilement le pulvérin de ses chaînettes et l'envoyait dans le gouffre de ses poches rejoindre la montre de l'autre bourgeois.

Ce premier succès enhardit le miquelet, qui ne trouva rien de plus profitable et de plus divertissant que de voler l'épée et le baudrier du capitaine bourgeois.

— Braves citadins, s'écria le Bon-Larron en donnant l'exemple, entourez votre capitaine, serrons-nous autour de lui comme les guêpes autour du bourdon.

— Oui, oui, on n'insultera pas notre capitaine, ou on nous passera sur le corps! s'écrièrent les citadins en se pressant en tumulte.

— Venez donc voir la poule et ses poussins attaquer l'épervier, dit Larose en toisant dédaigneusement du regard les citadins furieux.

— Maintenant, soyez sans pitié, brave Hector, intrépide Achille! Prenez-le au collet, s'écria le Bon-Larron en donnant une vigoureuse impulsion au capitaine.

Le choc fut si violent que le morion de maître Janet tomba; le miquelet eut l'audace de s'en emparer, et déjà nanti du pulvérin, de l'épée et du baudrier, qu'il avait dégraffés pendant la bagarre, il fit une habile retraite en se glissant au milieu de la foule, et laissa les citadins et les dragons échanger des gourmades.

La mêlée entre les bourgeois et les dragons allait redoubler de furie, lorsqu'on entendit les clairons sonner, les cloches tinter, les tambours battre aux champs, et retentir de toutes parts les cris de *vive le maréchal de Villars!*

Maître Janet rassembla ses gardes à la hâte, les fit mettre en ligne; mais au moment où les dragons de l'avant-garde de l'escorte du maréchal parurent à la porte de la Sonnerie, le parfumeur s'aperçut

Digitized by Google

un peu tard qu'il n'avait plus ni mouchoir, ni pulvérin, ni épée, ni baudrier, ni morion.

Le cortége approchait. Dans son désespoir, le parfumeur sacrifia la dignité de son gendre et lieutenant; il prit impérieusement le chapeau de fer pointu de Bignol, s'empara tout aussi familièrement de son épée, dont il lui abandonna le fourreau, et, grace à cet emprunt, il put commander à sa compagnie de présenter les armes au maréchal, qui parut bientôt entouré de son état-major.

Louis Hector, marquis de Villars, était alors âgé de quarante-six ans. Ses traits, encore d'une noblesse extrême, avaient été dans sa jeunesse d'une grace et d'une beauté remarquables. Ses beaux sourcils noirs s'arquaient hardiment; son nez était d'une pureté grecque; sa bouche, d'une expression à la fois impérieuse et spirituelle, était surmontée d'une petite moustache brune; sa taille, d'une rare élégance, faisait ressortir la magnificence de son habit de velours nacarat brodé d'argent. Il portait en sautoir le cordon bleu. Une touffe de longues plumes blanches se balançait sur son chapeau bordé d'un splendide point d'Espagne.

Le maréchal, ancien premier page de la grande écurie, maniait en écuyer consommé un très beau cheval de bataille cap de more, qu'il avait monté à la sanglante et victorieuse journée d'Hochstett. La population, toujours frappée des dehors éclatans, accueillit l'entrée du maréchal avec des vivats sans nombre.

On ne pouvait se lasser d'admirer son grand air et la magnificence de son costume. C'était d'ailleurs un beau spectacle, le soleil inondait de ses rayons l'éblouissant cortége du maréchal. Les écharpes, les plumes, flottaient au vent; les chevaux bondissaient, excités par les trompettes et par les tambours. Les gentilshommes, les écuyers et les pages de M. de Villars, tous aussi superbement vêtus que lui, venaient après les officiers de la compagnie de ses gardes.

Surpassant les plus forcenés crieurs de vivat, maître Janet se fit remarquer du maréchal qui, frappé de l'hétéroclite figure du parfumeur et de ses gardes-bourgeois, arrêta un moment son cheval, et demanda à M. de Lalande, mestre de camp de cavalerie, « qui étaient ces gens-là, et surtout ce gros homme aux bas citron et au chapeau de fer pointu, qui criait si fort et qui était si rouge? »

— C'est le capitaine de la garde bourgeoise et ses gens, monsieur le maréchal, dit M. de Lalande à demi-voix en souriant.

M. de Villars examina un moment ces bons citadins qui, maître

Digitized by Google

Janet en tête, se raidirent sous leurs harnois pour prendre un air martial en se voyant l'objet de l'attention du maréchal.

— Ah ça! dit tout bas M. de Villars à M. de Lalande, si les camisards attaquent jamais la ville, qui diable gardera la garde bourgeoise?

— Peut-être les oies du capitole, monseigneur, dit le mestre de camp en échangeant un sourire malin avec le maréchal qui n'en répondit pas moins par le sourire et par le geste le plus affectueux à une nouvelle explosion de vivats que poussa la garde bourgeoise.

Bientôt le maréchal descendit à l'hôtel du Parc avec sa suite.

V.

M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

Il fallait que l'insurrection protestante, dont Jean Cavalier était le chef le plus influent, fût bien puissante, il fallait que ce chef fût bien redoutable, pour que le roi envoyât contre les rebelles et contre lui un homme tel que le maréchal de Villars.

Plus l'importance de celui-ci comme capitaine et comme négociateur sera constatée, plus son adversaire grandira.

La rare réunion de ces deux qualités fixa le choix de Louis XIV, ou plutôt celui de Mme de Maintenon, sur le maréchal, lorsqu'il s'agit d'envoyer un nouveau général dans les Cevennes. Le parti janséniste avait un moment eu l'avantage sur le parti des jésuites, dont le père Lachaise, confesseur du roi, était le chef ardent et impitoyable. Les premiers croyaient qu'en employant la douceur et la tolérance on mettrait fin à la guerre civile; les seconds, au contraire, indiquaient la terreur et l'extermination comme les seuls moyens capables de réduire les protestans. Mme de Maintenon avait trop de délicatesse, trop d'élévation dans l'esprit pour ne pas se rapprocher des jansénistes, lors même que son intérêt personnel n'y eût pas trouvé de puissans auxiliaires contre l'influence croissante et funeste que prenait de jour en jour le père Lachaise sur Louis XIV.

Le parti janséniste, plein de douceur, de tolérance, comptait dans son sein tous les illustres débris de Port-Royal, paisible et savante retraite si cruellement détruite et ravagée par Louis XIV, qui fit enlever ses habitans et passer la charrue sur ses ruines.

L'élite des hommes sages et éclairés de la cour se piquait de jan-

Digitized by Google

ténisme, beaucoup de membres du clergé adhéraient aux mêmes principes; parmi eux on citait Fénelon et l'un des prélats les plus révérés de l'église, monseigneur le cardinal de Noailles, dont l'excellente vertu, la touchante piété, le grand savoir, la simple et mâle éloquence étaient dignes des plus beaux temps du christianisme.

Il faut le dire à sa louange : Mme de Maintenon déplora bien amèrement les effroyables excès dont fut suivie la révocation de l'édit de Nantes; elle voulut au moins tâcher de réparer les suites désastreuses d'une décision qu'elle n'aurait peut-être pas pu empêcher, mais qu'elle aurait dû combattre.

Pour parvenir à ce but, elle affronta la terrible haine du père Lachaise et les duretés du roi; elle employa avec son habileté consommée le peu d'empire qu'elle possédât encore sur Louis XIV, pour faire nommer M. de Villars au commandement supérieur des Cevennes; plus tard, on verra de quelle immense considération était ce choix.

Nous esquisserons rapidement la carrière militaire et politique du maréchal.

Le père de M. de Villars, surnommé *Orondate,* selon la mode romanesque du temps, à cause de ses galanteries chevaleresques, avait été ambassadeur à Turin. Son fils, dont il s'agit ici, élevé page de la grande écurie, fit à seize ans sa première campagne, et reçut sa première blessure comme volontaire au siége de Zutphen.

Il y déploya une bravoure si brillante que le grand Condé s'écria : « On ne peut tirer un coup de fusil quelque part que ce petit garçon ne sorte de terre pour s'y trouver. »

Turenne, Luxembourg, furent ses maîtres dans l'art de la guerre, son génie militaire, fécondé par de tels enseignemens, se développa rapidement.

Dans la campagne d'Alsace, au combat de Koksberg, il prouva qu'il savait allier le froid coup d'œil du tacticien au bouillant courage du partisan. Il joignait à l'audacieuse intrépidité qui le caractérisait, une gaieté charmante, une exaltation chevaleresque; au fort des grands périls, il trouvait toujours quelque saillie remplie d'entraînement ou de bonne humeur. Ainsi, au combat de Koksberg, il jeta sa cuirasse avant de charger un carré ennemi à la tête de ses cavaliers, en s'écriant : « Je n'ai pas besoin de cuirasse, mes soldats n'en ont pas! »

Une autre fois (alors maréchal de France), il commandait le siége de Kell, pendant un hiver rigoureux. Il écrivait à M. de Chamillard : « Je passe à la tranchée une partie de la nuit avec les soldats, nous

Digitized by Google

buvons un peu de brandevin ensemble, je leur fais des contes, je leur persuade qu'il n'y a que les Français qui sachent prendre les villes l'hiver par un temps abominable. »

M. de Villars était doué d'un caractère résolu, d'un esprit juste, perçant, délié, d'un tact très fin et surtout d'un très grand charme qui le servit merveilleusement dans ses transactions diplomatiques. S'il se montrait d'une grace et d'une urbanité parfaites dans ses relations habituelles, il devenait d'une hauteur écrasante dès qu'on portait la moindre atteinte à la dignité du roi ou de la France.

Après la paix de Nimègue, Louis XIV, prenant ombrage des nombreuses galanteries de M. de Villars, l'envoya en ambassade à Vienne, plutôt pour se débarrasser d'un rival importun que pour utiliser des talens qu'il ne soupçonnait pas.

Le but de cette négociation était de détacher des intérêts de l'Autriche l'électeur de Bavière, beau-frère de M. le dauphin. M. de Villars, par des prodiges de pénétration, de finesse et d'habileté, remplit exactement les vues du cabinet de Versailles. Malheureusement, les évènemens amenés par la ligue d'Augsbourg empêchèrent la France de profiter des avantages que M. de Villars avait ménagés avec tant de supériorité.

Après avoir servi comme officier-général jusqu'à la paix de Ryswick, M. de Villars fut de nouveau envoyé ambassadeur à Vienne avec la mission très épineuse et très délicate de veiller aux intérêts de la France lors du partage de la succession d'Espagne.

Charles II était mourant, l'Autriche, plus intéressée que pas une puissance, à ce que l'Espagne ne fût pas dévolue à un prince français, devait tout tenter pour entraver cette grave substitution. M. de Villars, après trois ans de séjour à Vienne, au milieu des conjonctures les plus difficiles, parvint non-seulement à déjouer une partie des trames ourdies contre le transport de la couronne espagnole sur la tête d'un prince français, mais encore il sut engager l'empereur à renoncer aux possessions d'Italie que Charles II mourant lui avait léguées.

Lors de la guerre de la succession, au retour de son ambassade, M. de Villars fit brillamment les campagnes d'Italie; plusieurs grandes victoires lui valurent, en 1702, le bâton de maréchal de France, qu'il honora depuis par la prise de Kell, et en 1703 par la sanglante victoire d'Hochstett.

Après tant de graves négociations, après de si éclatans triomphes, M. de Villars fut choisi, à l'instigation de Mme de Maintenon, pour

Digitized by Google

venir mettre fin à la terrible guerre civile qui désolait le midi de la France.

Comme toute médaille a son revers, il faut dire qu'on reprochait au maréchal une très grande avidité et une intrépidité quelquefois par trop aveugle qui lui faisait inutilement sacrifier la vie de ses soldats.

Quant à son orgueil, il était extrême, il avait dit plaisamment qu'on « s'adressait à lui pour pacifier les Cevennes comme on s'adresse à un fameux empirique pour guérir un malade abandonné par les médecins. » « Je ne puis pas être partout, » avait encore dit M. de Villars en apprenant les désastres des armées royales en Languedoc et l'espoir qu'on mettait en lui.

Néanmoins, avec son tact parfait, avec son habitude des hommes et des grands intérêts qu'il avait si long-temps pratiqués, le maréchal sentit bien qu'il serait de la dernière maladresse d'afficher une pareille outrecuidance aux yeux d'un homme tel que M. de Bâville, et il se promit de garder la plus grande mesure dans ses rapports avec lui.

De son côté, M. de Bâville ne voyait pas sans inquiétude l'arrivée de M. de Villars. Il le savait fort des amis de Mme de Maintenon; ses grands succès en Allemagne le rendaient considérable. L'intendant avait été habitué à tenir la main si haute et si ferme à M. de Broglio, son beau-frère, ou à M. de Montrevel, qu'il sentait, non sans regret, la nécessité de changer de conduite envers M. de Villars.

Ce fut donc avec contrainte et méfiance que ces deux personnages se préparèrent à leur premier entretien.

VI.

L'ENTRETIEN.

Pendant que M. de Villars se débottait, son page favori, le chevalier Gaston de Mercœur, qui était un peu son parent, revint de chez M. de Bâville, auquel il était allé présenter les civilités du maréchal.

Rien de plus joli, de plus éveillé, de plus mutin, que la figure de Gaston. Il avait dix-huit ans à peine, de beaux yeux noirs, de charmans cheveux blonds, des joues roses et blanches, et une taille si fine, si souple que bien des femmes l'eussent enviée. Il portait la livrée du maréchal, un justaucorps orange à galons d'argent rayés

Digitized by Google

de cramoisi. Selon la mode du temps, le page était extrêmement *débraillé*, sa magnifique cravate de Malines se nouait négligemment à la *galopine* (1). Une touffe de plumes blanches ornait son feutre. Son haut-de-chausses écarlate tranchait sur le noir luisant de ses bottes de maroquin à éperons dorés. Un riche baudrier brodé soutenait son épée, sur son épaule flottaient des aiguillettes de satin blanc et cramoisi frangées d'argent. C'était enfin, pour parler le langage des comédies du temps, « un échantillon de Petit-César; un de ces plumets flamboyans à cravate historiée qui serpentait jusque dans les boutonnières (2). »

— Monseigneur, dit Gaston, M. de Bâville va tout à l'heure se rendre auprès de votre excellence.

— Comment t'a-t-il reçu? avec aménité, sans doute? demanda le maréchal qui savait combien les moindres circonstances sont importantes à connaître pour la réussite de certains projets.

— Mais, monseigneur, il m'a reçu en véritable magistrat qu'il est, l'air aussi empesé que s'il eût eu sur la tête son mortier et sa perruque à *Te Deum*. Mais quelle triste demeure que son hôtel! Cela sent son parlement d'une lieue. Je me croyais à l'île Saint-Louis chez la vieille Mme de Thou, en entrant j'ai été pris d'affreux bâillemens que j'ai eu bien de la peine à étouffer.

— On dit M. de Bâville d'une mine haute et fière? demanda M. de Villars, assez choqué des impertinentes remarques de son page.

— Ah! monseigneur, dites donc une mine sèche et rogue, mais non pas fière. Que resterait-il aux gens d'épée? Le corbeau ne ressemble pas plus au noble faucon, Dieu merci! qu'un robin ne ressemble à un homme de qualité.

— Monsieur de Mercœur, dit le maréchal d'une voix sévère, pendant mon séjour en Languedoc, vous et vos camarades, vous rendrez à M. de Bâville les profonds respects, les très humbles devoirs que vous me rendez à moi-même, et qui lui sont dus. Vous m'en-

(1) Arlequin. — Ah! vous n'y êtes pas. Les dames de Paris aiment les airs galopins, et elles s'habillent déjà un peu *à la galopine* ou *à la gourgandine*; c'est tout un. Elles aiment les airs débraillés ou négligés; c'est tout un. Les hommes de qualité laissent la propreté à leurs valets de chambre, et pour eux, avec un gros surtout, ils portent de jour leur linge de nuit. (*Le Défenseur du beau sexe*, scène VII, comédie représentée à l'hôtel de Bourgogne, 1704.)

(2) *Les Souhaits*, comédie, par Montchenai, 1693. Voir, pour les mœurs et usages du temps, le *Théâtre des comédiens italiens du Roi*, dans leur hôtel de Bourgogne; recueil déjà cité.

Digitized by Google

tendez? Je suis ici son égal, je ne le prime pas. Je vous préviens que les espiègleries et les airs dédaigneux d'un page de cour ne seraient pas de mise dans cette province, au milieu des graves circonstances où nous sommes. Il ne faut pas rougir pour cela, Gaston, ajouta le maréchal plus doucement; vous avez de l'esprit, vous comprendrez parfaitement les raisons des ordres que je vous donne, vous m'obligerez de les transmettre à vos camarades et à mes autres domestiques (1). Celui qui oublierait cette recommandation cesserait de m'appartenir à l'instant même.

A ce moment, un valet de chambre du maréchal ouvrit les deux battans de la porte et annonça : — Monseigneur l'intendant!

Le page salua profondément et sortit d'un air plus irrité que confus des reproches de son maître. L'intendant et le maréchal restèrent seuls.

« Si intraitable que soit M. de Bâville, pensa le maréchal, il sera, je n'en doute pas, profondément touché des avances, je dirai même des respects que moi, grand seigneur, je vais prodiguer à un homme de sa robe; il faut, pour la réussite de mes projets, que je le mette tout d'abord en bienveillance avec moi. »

Et M. de Villars trouva, dans l'échange ordinairement si banal des premières civilités, le moyen de déployer toute la grace, toute la coquetterie de son esprit, et de louer l'intendant de la manière la plus délicate.

M. de Bâville, très fin, très pénétrant, connaissait trop le monde et les courtisans pour se laisser prendre à ces paroles dorées. « Il me flatte, donc il me craint, ou il veut me dominer. » Telle fut la réflexion que fit naître dans son esprit l'exquise courtoisie du maréchal.

— En vérité, il faut que les fanatiques soient protégés par un charme invincible, puisque vous, monsieur, n'avez pu encore étouffer leur rébellion, dit M. de Villars.

— On vous attendait, en Languedoc, pour dissiper ce charme, monsieur le maréchal. *Vous ne pouviez pas être partout*, répondit M. de Bâville.

Cette flatterie aigre-douce de l'intendant rappelait malignement les propos glorieux de M. de Villars au sujet de sa mission dans les Cevennes.

(1) Nous avons fait remarquer ailleurs que le mot *domestique* s'employait dans le sens féodal de *maison*; les gentilshommes, les écuyers, les pages, etc., étaient *domestiques* des seigneurs, auxquels ils étaient attachés.

Digitized by Google

Le maréchal comprit parfaitement l'intention de M. de Bâville, et répondit gaiement avec une bonhomie charmante :

— On vous a donc répété mes impertinens propos? *Que je ne pouvais pas être partout? Qu'on m'envoyait ici comme on envoie un empirique dans les cas désespérés?* Eh bien! oui, je l'avoue, monsieur; j'ai la présomption de croire que vous et moi nous ferons ce que personne, jusqu'ici, n'a pu faire; et puis, entre nous, je possède à merveille mon métier de charlatan. Je sais que ces miraculeux hasards, attribués au *mithridate* (1), sont tout bonnement dus au traitement habile et sage dont on a trop tôt désespéré. Il en sera de même pour ce qui va succéder ici. Aussi, monsieur, je vous en avertis, de toutes nos futures entreprises, je prendrai la gloire, je ne vous laisserai que le mérite.

— Il vous est donné de pouvoir choisir, monsieur le maréchal, répondit assez sèchement M. de Bâville. Puis il ajouta : Parlons, si vous le voulez bien, du service du roi.

— C'est mon plus vif désir; je compte sur vous pour connaître la vérité, dit M. de Villars. Vous le savez : à Versailles, tout s'amoindrit ou s'exagère, selon le parti qui domine. Si ce sont les jansénistes, le vénérable cardinal de Noailles et Mme de Maintenon, cette rébellion est une échauffourée que la modération seule pourrait calmer. Si les jésuites et le père La Chaise reprennent le dessus, c'est le salut du roi, c'est la destinée de l'église catholique, c'est l'avenir de la monarchie qui sont en question; et il faut exterminer sans pitié tous les fanatiques. Quant à moi, j'arrive d'Allemagne, je ne sais rien du Languedoc. J'ai tout pouvoir. Le roi m'a recommandé la rigueur, Mme de Maintenon la clémence. Vous le voyez, je suis un peu comme l'homme du bon La Fontaine, qui pouvait souffler le froid ou le chaud. Quand je connaîtrai la vérité, quand j'aurai un aperçu impartial, élevé, lumineux, des faits passés, c'est-à-dire quand j'aurai eu l'honneur de vous entendre, monsieur, je soumettrai mes projets à votre expérience, dont je me plais à reconnaître toute l'autorité.

M. de Bâville s'inclina pour remercier le maréchal de sa courtoisie, prit dans un portefeuille une carte topographique du Languedoc, et l'étendit sur une table.

— Il est impossible, dit-il à M. de Villars, d'avoir une idée de la révolte et des opérations militaires des camisards, si on ne suit pas

(1) Panacée empirique de ce temps-là, sorte d'orviétan. — Voir *le Retour de la fête de Bezons*, comédie, 1701. (Hôtel de Bourgogne.)

Digitized by Google

leurs manœuvres sur le terrain. Vous savez cela mieux que personne, monsieur le maréchal. Je ne vous parlerai pas des causes premières de l'insurrection : la révocation de l'édit de Nantes est un fait accompli et hors de discussion. L'assassinat de l'archiprêtre des Cevennes au Pont-de-Montvert, le massacre d'une compagnie de dragons de Saint-Sernin, sont aussi deux autres faits malheureusement accomplis. Ces attentats ont été le signal de l'insurrection. Maintenant, il s'agit de savoir si tout moyen n'est pas bon pour mettre un terme à cette guerre civile secrètement fomentée par la Hollande et par l'Angleterre, guerre doublement dangereuse, qui désole l'intérieur de la France et qui oblige le roi à dégarnir nos frontières pour envoyer ici des forces considérables. Ne trouvez-vous pas, monsieur le maréchal, que la question doive se poser ainsi?

— Je l'envisage absolument comme vous, monsieur. Mais quels sont les chefs les plus influens des camisards? N'y a-t-il pas entre autres un certain Cavalier, dont on parle beaucoup à Versailles?

—Oui, monsieur le maréchal. Cavalier et Éphraïm sont leurs deux principaux chefs; mais il existe entre eux une grande différence. Cavalier est très jeune; il fait la guerre en soldat et non en brigand. Il accorde souvent quartier aux prisonniers; Éphraïm, jamais. Cet indomptable fanatique a su inspirer à ses montagnards son exaltation féroce. C'est le massacre incarné.

— Et les prophètes de ces gens-là! qu'est-ce? une jonglerie? une marionnette dont les chefs tiennent les fils? demanda M. de Villars en souriant.

— C'est un mystère qu'on n'a pas pu pénétrer encore, monsieur le maréchal. Si c'est une jonglerie, les chefs n'en sont pas complices, mais dupes. On a brûlé quelques-uns de ces prophètes; le plus âgé n'avait pas seize ans; leur enthousiasme tenait du délire. Ils étaient de bonne foi, car les plus cruelles tortures n'ont rien arraché d'eux. Vous verrez, monsieur, les procès-verbaux de leurs interrogatoires et de leurs exécutions. Les plus saints martyrs du christianisme ne sont pas morts plus héroïquement que ces enfans!

—Cela est grave, alors, beaucoup plus grave que je ne le pensais, dit M. de Villars. J'avais cru trouver là quelque mystère honteux à dévoiler aux populations, quelque bouffonnerie sérieuse à livrer aux rires du public; car, vous le savez, chez nous on détruit plus encore avec le ridicule qu'avec l'épée. Je vous soumettrai, plus tard, les moyens dont je voudrais essayer pour terminer cette lutte fatale; vous les trouverez peut-être assez peu belliqueux, dit M. de Villars.

Digitized by Google

Oui, ajouta-t-il en souriant de la surprise de M. de Bâville, mais avant m'expliquer à ce sujet, je désire avoir une idée précise des opérations militaires des camisards depuis le commencement de l'insurrection.

—Après le meurtre de l'archiprêtre des Cevennes, au Pont-de-Montvert, après le massacre des dragons au col d'Ancize, continua M. de Bâville, M. de Broglio fit occuper militairement tous les villages qui auraient pu servir de retraite aux révoltés. Ceux-ci, réfugiés au milieu des montagnes, firent plusieurs descentes dans le plat pays pour enlever des bestiaux, des vivres, des armes et des munitions de guerre aux catholiques. Dans une de ses excursions, la bande d'Éphraïm rencontra deux régimens d'infanterie suisse de Courten, près de Kamoulé; après un engagement meurtrier, nos troupes furent battues, tous les prisonniers massacrés. Éphraïm ne fit grace qu'à deux hommes, un officier et un tambour; ils devaient apprendre à M. de Broglio la défaite de ses soldats. L'hiver arriva, les chemins devinrent impraticables. Enhardis par la rébellion, par l'éloignement de nos forces, les protestans des montagnes et de la plaine relevèrent une partie de leurs temples. Les camisards établirent des dépôts de vivres et de munitions dans des cavernes inaccessibles des hautes Cevennes, ainsi que des ambulances pour leurs blessés; elles furent abondamment pourvues de linge et de médicamens. Des femmes protestantes soignaient tour à tour les malades.

— Tout cela prouve une entente parfaite des besoins de la guerre et des ressources du pays. Ordinairement les rebelles, aussi audacieux qu'imprévoyans, croient avoir tout fait quant ils ont tiré l'épée du fourreau et compromis à tout jamais leur cause par quelque grand crime; mais ces dispositions pleines de prudence, assurent l'avenir de la révolte. Elles annoncent une intelligence militaire remarquable.

— J'avais d'abord pensé, monsieur le maréchal, que quelque vieux rebelle rompu aux guerres civiles dirigeait dans l'ombre les mouvemens des fanatiques, mais non. Ces mesures, l'organisation des forces des révoltés sont bien dues à Cavalier. Ce qui aurait dû me confirmer dans cette opinion, c'est que l'orgueil et la vanité puérile de ce chef augmentent de jour en jour.

— Vraiment! et comment cela?

— Cet homme a toutes les impertinentes imaginations d'un parvenu qui tranche du grand seigneur, ses succès à la guerre lui ont tourné la tête; il se fait, dit-on, appeler prince des Cevennes, et ses gens ne l'abordent qu'avec les plus grands respects.

Digitized by Google

— Il serait vrai ! s'écria le maréchal. A merveille, à merveille. Continuez, je vous prie. Ce que vous dites là me ravit.

— A côté de ces ridicules, il faut pourtant l'avouer, reprit M. de Bâville, Cavalier a quelques qualités. Ainsi il m'a écrit que tant qu'on aurait de bons procédés pour son père, que nous gardons en prison, il ferait généreusement la guerre; mais que, s'il apprenait qu'on usât de rigueur envers lui, il serait sans pitié. Quoiqu'il soit peu politique de paraître céder aux exigences d'un rebelle, on traite son père avec égard, et c'est à ces ménagemens, je crois, qu'il faut attribuer l'espèce de loyauté avec laquelle Cavalier nous combat.

— De mieux en mieux, dit M. de Villars qui semblait réfléchir.

— Au retour du printemps de l'année passée, reprit M. de Bâville, je demandai à M. de Chamillard assez de troupes pour écraser la révolte d'un seul coup; il ne put me les accorder. Au lieu de cerner les rebelles dans les montagnes, nous fûmes donc réduits à nous tenir sur la défensive; le nombre des camisards augmentait chaque jour; leur audace devenait extrême. Ainsi, par exemple, apprenant une de leurs tentatives sur Alais, M. de Julien quitte Nîmes à la hâte, avec trois régimens d'infanterie et cinq compagnies de dragons, laissant la ville gardée par la milice urbaine. M. de Julien était à peine parti que Cavalier débouche du bois d'Aspères où il était embusqué, et pousse une reconnaissance jusqu'aux portes de la cité. La milice sort, elle est taillée en pièces; ses débris regagnent Nîmes en désordre, la panique se met dans la ville, on sonne les cloches, on lève les ponts-levis, et Cavalier a l'audace de s'arrêter dans le faubourg, et d'y établir ses troupes par billets de logement chez les catholiques, jusqu'au lendemain.

— D'après ce que j'ai vu de vos gardes urbaines à mon entrée dans Montpellier, dit M. de Villars en songeant à maître Janet, je conçois assez cette déroute. Mais les troupes régulières ne se seraient pas, j'espère, laissé entraîner par une telle panique?

— Les troupes du roi, monsieur le maréchal, se sont quelquefois étrangement démoralisées; vous ne sauriez croire les bruits absurdes qui circulent parmi les soldats sur les camisards. Ce sont des démons, des sorciers, ou tout au moins des êtres invulnérables. Aussi, nos troupes ne marchent-elles contre les rebelles qu'avec répugnance. Pendant que Cavalier nous harcelait du côté de la plaine, Éphraïm et un nouveau chef nommé Roland occupaient les hautes et les basses Cevennes. M. de Montrevel avait environ quinze mille hommes sous ses ordres dans la généralité de Montpellier; les troupes des camisards

Digitized by Google

n'allaient pas au-delà de neuf à dix mille hommes; mais les rebelles étaient instruits de nos moindres mouvemens avec une incroyable exactitude. Ils évitaient tout engagement général; au moindre échec, ils disparaissaient. Leur parfaite connaissance du pays, les intelligences qu'ils s'y ménageaient, servaient merveilleusement leurs marches et leurs contre-marches, leurs attaques et leurs retraites; dans tous les villages des Cevennes, presque entièrement peuplés de protestans, ils trouvaient des vivres et des armes. Nos troupes, au contraire, étaient mal renseignées ou complètement fourvoyées. A notre approche les paysans religionnaires fuyaient dans les montagnes avec leurs troupeaux et emportaient ou détruisaient leurs vivres. Ni l'or ni les menaces ne pouvaient décider les prisonniers à nous découvrir les retraites, les magasins, les ambulances des camisards, ou à nous éclairer sur leurs mouvemens. Nos troupes ne marchaient que de jour et avec les plus grandes précautions, de peur des embuscades; si nos forces étaient réunies, les trois corps de camisards commandés par Cavalier, Éphraïm et Roland se séparaient, se divisaient à l'infini, et s'éparpillaient de tous côtés. Si, au contraire, imitant leurs mouvemens, nous formions de nombreux détachemens pour les poursuivre, ils se ralliaient en un seul corps avec une étonnante célérité, et tombaient sur nos troupes qu'ils attaquaient séparément, et sur lesquelles ils avaient alors l'avantage du nombre. Ainsi, elles furent complètement battues au passage du Bijoux, à Sauve, à l'Estable-des-Rives-d'Ost, et jusque sous le canon d'Alais, ville fortifiée, auprès de laquelle Cavalier avait eu l'impudence de venir en grande pompe célébrer la pâque, fête solennelle des religionnaires. Une autre fois, les habitans de Génouillac furent passés au fil de l'épée par la bande d'Éphraïm. Mais la plus sanglante affaire fut celle qui eut lieu près d'Uzès à Vergesser.

— Ne fut-ce pas là où les régimens de la marine et les dragons de Fitz-Marcon furent complètement défaits? demanda M. de Villars.

— Oui, monsieur le maréchal; il n'en resta pas vingt hommes. Tous les officiers, deux colonels, trois majors et un brigadier des armées du roi, M. de la Jonquière, furent tués, Ce nouveau triomphe enhardit encore les révoltés, ils menacèrent Montpellier. Dans cette extrémité, j'écrivis au roi; j'exposai à sa majesté que tant que les révoltés trouveraient de l'assistance dans les paroisses des Cevennes, on ne pourrait mettre fin à la rebellion. Il était impossible de poursuivre et d'atteindre les camisards dans leurs retraites inaccessibles. Il fallait donc les cerner dans leurs montagnes, et pour les affamer, les isoler

Digitized by Google

des populations environnantes. Sa majesté approuva ces idées, car elle me donna ordre d'anéantir, par la mine et par le feu, toutes les paroisses dont la destruction serait jugée nécessaire pour former une sorte de barrière de ruines entre les camisards et le reste des habitans du Languedoc.

— A-t-on réellement exécuté à la lettre cet ordre du roi? ou bien n'a-t-on démoli que quelques maisons pour effrayer les hérétiques? demanda M. de Villars.

M. de Bâville, prenant un crayon, traça un triangle sur la carte du Languedoc qui était étalée sur la table, et répondit au maréchal avec un inflexible sang-froid :

— Vous voyez, monsieur, que les trois chaînes de montagnes, l'Aygoäl, la Lozère et la Seranne, qui composent les hautes et les basses Cevennes, forment à peu près un triangle allongé qui, je suppose, aurait pour base l'Aygoäl et la Seranne, et pour sommet les monts de Lozère?

— Parfaitement. Ce pays de montagnes est sans doute le centre des opérations des insurgés?

— Oui, monsieur. Eh bien! dans un rayon de douze à quinze lieues, tous les abords de ce triangle sont complètement rasés; près de cinq cents villages ou hameaux protestans ont été détruits, et les vingt mille habitans qui les peuplaient ont été refoulés dans la plaine.

— Par le Dieu vivant! s'écria M. de Villars, ce fut là un énergique mais bien épouvantable moyen! Le roi a ordonné, par deux fois, le ravage du Palatinat. C'était un mal nécessaire. Les traces de cette effrayante exécution dureront bien long-temps après nous. Mais il s'agissait d'un pays ennemi... Tandis qu'un tel ravage en France!... En France! ah! c'est affreux, ajouta M. de Villars en ne pouvant cacher sa douloureuse surprise.

— En reconnaissant que le ravage du Palatinat avait été un *mal nécessaire*, reprit M. de Bâville avec son calme impassible, vous venez, monsieur le maréchal, de justifier cette énergique mesure. Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit d'une guerre civile bien autrement dangereuse qu'une guerre étrangère, reculerait-on devant la nécessité des mêmes moyens? Quand le feu menace de dévorer une ville entière, faut-il hésiter à abattre un quartier pour isoler le reste de la cité du foyer de l'incendie? Sans doute ces extrémités sont toujours déplorables, sans doute il fallut au roi un grand courage pour donner de tels ordres, sans doute il fallut à ses serviteurs une foi profonde dans la fatale urgence de ces mesures pour les exécuter. Cette foi, je

Digitized by Google

l'ai eue, et je partage hautement la responsabilité de ces actes avec M. de Montrevel.

— Mais au moins ces actes ont-ils atteint le but que l'on s'était proposé? dit M. de Villars.

— La destruction des paroisses a eu, comme toute chose, de bons et de fâcheux résultats; il a fallu beaucoup de temps pour la pratiquer. Les maisons étaient presque toutes solidement bâties. Il devenait très difficile de les abattre; la sape et la mine traînaient la démolition en longueur. M. de Montrevel écrivit en cour pour demander l'autorisation d'incendier les villages, au lieu de les démolir, d'après les avis de M. de Julien (1), maréchal de camp; les ordres du roi ne se

(1) Voici à ce sujet une lettre de M. de Julien, maréchal des camps et armées du roi :

« Au Pont-de-Montvert, 20 septembre 1703.

« J'ai reçu, madame, dans un mouvement bien vif, votre lettre du 17. Nous commençons demain à faire raser trente-une paroisses, dépendantes des Hautes-Cevennes, condamnées par le roi à être rendues désertes. J'en ai douze pour ma part, avec tous les villages et hameaux de trois autres dont on veut conserver le lieu principal, où il y a des troupes. M. le maréchal de Montrevel en a dans son canton seize à faire raser. M. de Canillac en a trois, avec deux cent vingt-cinq villages voisins de l'Aygoal et de l'Esperou. Ce dernier commença hier, parce qu'il avait reçu avant-hier mille hommes de milice venus des côtes du Languedoc, lesquels ont les outils propres à renverser les maisons. Les deux mille hommes de milice du Gévaudan sont arrivés aujourd'hui, de sorte que demain au matin on mettra les mains à cette démolition. Tout le peuple a fui; il n'y a qu'une partie des femmes, petits enfans et vieillards qui se sont soumis, tremblant qu'on ne les égorge, et nous n'avons aucune envie de leur faire du mal. Le roi veut les nourrir ailleurs et veut raser leurs habitations. Nous voilà occupés pour long-temps, à moins qu'on ne se serve du feu, comme je l'ai proposé. Je souhaite que ce grand et étendu châtiment produise le fruit qu'on s'en propose; mais je n'en espère rien de bon. Si j'avais été le maître, j'aurais projeté d'enlever tous les paysans des quatre paroisses, et j'aurais exécuté dans une saison plus convenable, sans détruire aucune maison. Je prévois que ceci durera bien long-temps, si on ne se tient à ce que j'ai proposé. Mais Dieu soit loué de tout! J'ajoute ici un quatrain fait par Me Guillaumain, avocat de Nîmes, au sujet d'une cavale qui avait été prise par les camisards à un prêtre et qui revint chez son maître bien enharnachée, tandis que les religionnaires l'avaient prise toute nue. (Suit le quatrain, qui est détestable.)

« Recevez, madame, etc. « DE JULIEN. »

(Manuscrit déjà cité, pag. 65, écrite à Mme de Merez, de l'Incarnation, assistante du grand couvent des Ursulines de Nîmes.)

Un auteur catholique, le prêtre L'Ouvreleuil, dans son *Histoire du Fanatisme*, décrit ainsi les suites de cette dévastation par le feu : « Aussitôt cette expédition fut comme une tempête qui ne laisse rien à ravager dans un champ fertile. Les maisons

Digitized by Google

feront pas attendre : le feu remplaça le levier, et l'exécution fut bientôt terminée.

— Ainsi, près de cinq cents villages ont été détruits et vingt mille malheureux habitans ont été chassés de leurs demeures (1) ? s'écria M. de Villars.

— Oui, monsieur le maréchal, mais grace à cette formidable extrémité, à cette heure les rebelles, sans avoir, il est vrai, presque diminué de nombre, sont au moins resserrés dans l'espace que je vous ai indiqué. Cavalier a son camp retranché dans les monta-

ramassées, les granges, les baraques, les métairies écartées, les cabanes, les chaumières, tous les bâtimens tombèrent sous l'activité du feu, tout de même que tombent sous le tranchant de la charrue qui les coupe les fleurs champêtres, les mauvaises herbes et les racines sauvages. »

(1) Nombre des villages qui ont été détruits :

18 villes dans la paroisse de Frugères; — 5, paroisse de Fraissinet-de-Lozère; — 4, paroisse de Grizac; — 15, paroisse de Castagnols; — 11, paroisse de Vialas; — 6, paroisse de Julien-de-Poins; — 8, paroisse de Saint-Maurice-de-Ventalon; — 14, paroisse de Saint-Frézal-de-Ventalon; — 7, paroisse de Saint-Hilaire-de-Lavit; — 6, paroisse de Saint-Andéol-de-Clerguenot; — 28, paroisse de Saint-Privat-de-Vallonque; — 10, paroisse de Saint-André-l'Ancize; — 19, paroisse de Saint-Germain-de-Calverte; — 26, paroisse de Saint-Étienne-de-Valfrancesque; — 9, paroisse de Princes-et-Montvaillant; — 16, paroisse de Florac.

Autres villages et paroisses non compris dans cette liste qui devaient être détruits et qui le furent en effet :

Frugères, — le Pompidou, — Saint-Martin-de-Lancize, — Saint-Martin-de-Campselade, — Saint-Laurent-de-Trèves, — Vebron, — les Rousses, — Barre, — Montlezon, — Bousquet-de-la-Barthe, — Balmes, — Saint-Eulien-d'Arpaon, — Canagnas, — Sainte-Croix-de-Valfrancesque, — Gabriac, — Moissac, — Saint-Roman, — Saint-Martin-de-Bobeaux, — la Melouse, — le Collet de Dèze, — Saint-Michel-de-Dèze.

Ce qui comprenait en tout 466 villages ou hameaux détruits, dit un historien, habités par 19,500 personnes. Mais je crois qu'il se trompe, et qu'il y avait plus d'habitans dans ces lieux détruits qu'il ne le dit, puisqu'en 1698 on comptait dans le seul diocèse de Mende, d'où dépendaient presque toutes ces paroisses détruites, 18,189 protestans, sans compter les gentilshommes. (*Histoire des Camisards*, liv. VI.)

Fléchier écrivait, à propos de cette expédition, à M. de Montrevel : « Le projet que vous exécutez est sévère et sera sans doute utile; il coupe jusqu'à la racine du mal, il détruit les asiles des séditieux et les resserre dans des limites où il sera plus aisé de les contenir et de les trouver; mais quoique nous nous fussions bien attendus que durant l'expédition que vous faites dans les montagnes les rebelles tomberaient sur nous dans la plaine, et qu'ils feraient quelques désordres dans notre voisinage, nous ne pouvions nous imaginer qu'ils y exerceraient tant de cruautés, et qu'ils vinssent brûler jusque sous nos yeux les églises, les villages et les meilleurs domaines de notre campagne. » (Lettre de Fléchier, septembre 1703.)

Digitized by Google

gnes de la Seranne qui confinent la plaine d'Anduze et le Vivarais. Éphraïm occupe l'Aygoäl et les frontières du Rouergue; Roland les monts de Lozère, sur les limites du Gévaudan. Ces trois principaux centres d'opération, qui correspondent aux trois points culminans du triangle dont je vous ai parlé, communiquent ensemble par des postes intermédiaires et par de petits détachemens. Vous le voyez, leurs positions sont telles qu'ils peuvent se jeter dans trois provinces, où des troubles très graves ont déjà éclaté. En un mot, le Vivarais, le Rouergue et le Gévaudan, sont prêts à se rebeller au premier triomphe de l'insurrection.

— Ce plan de campagne est en tout digne des préliminaires qui m'ont déjà frappé. On reconnaît, dans l'ensemble de ces dispositions, une intelligencc militaire très élevée, dit M. de Villars, d'un air pensif, en suivant sur la carte les indications que M. de Bâville lui avait données.

— Pour me résumer, monsieur le maréchal, à cette heure les insurgés occupent huit lieues de montagnes inaccessibles. Cent camisards déterminés suffiraient pour défendre et intercepter les défilés qui seuls peuvent conduire à leurs repaires. En nous faisant la guerre, leurs chefs l'ont apprise. Ce ne sont plus des paysans grossiers qui se précipitent en aveugles sur nos troupes; ils connaissent maintenant la tactique de la guerre de montagnes. Ils sont au nombre de dix à douze mille, bien armés, bien équipés, presque disciplinés, surtout les bandes de Cavalier. Leur cavalerie est de cinq cents chevaux; ils ont des vivres et des munitions pour une année. Enfin, monsieur le maréchal, l'effectif des troupes dont vous pouvez disposer se monte à 17,000 hommes environ, dont voici l'état. — Et l'intendant chercha dans ses notes un tableau qu'il donna à M. de Villars (1).

Après quelques momens de réflexion, celui-ci dit à l'intendant :

— Vous le voyez, monsieur; malgré les plus terribles supplices, malgré la dévastation de tout un pays, les fanatiques sont peut-être plus puissans à cette heure qu'ils ne l'ont jamais été. Leurs succès

(1) Ces troupes se composaient ainsi : le régiment de dragons de Fitz-Marcon, — le nouveau régiment de Saint-Sernin, — deux bataillons de Hainaut, — deux de Royal-Comtois, — un de Soissonais, — un de Blaisois, — un de Dauphiné, — un de Labour, — un de Marsilly, — un de Tournon, — un de Lafare, — un de Bresson, — un de Turnand, — un de Dugua; — trois compagnies franches de miquelets, — quatre de la marine, — deux des galères; — trois des régimens suisses de Courten, — deux de Charolais, — un de Froulay; — outre trente-deux compagnies de fusiliers de la province, — les troupes bourgeoises, — et enfin les bandes de cadets de la croix,

Digitized by Google

sont du plus fâcheux exemple pour les autres provinces, sourdement travaillées par les émissaires de l'étranger. Je crois, comme vous, qu'il faut à tout prix mettre un terme à cette révolte; seulement, le moyen que je vais vous proposer diffère complètement de ceux qu'on a employés jusqu'ici.

M. de Bâville regarda M. de Villars avec étonnement.

— Écraser les rebelles par la force, serait sans doute un grand coup; mais ils mourront en martyrs, leur sang fécondera une nouvelle insurrection, et la guerre civile sera imminente en Languedoc, tant qu'il y restera un germe de révolte. Si, au contraire, on parvenait à déconsidérer profondément le parti protestant dans la personne de ses chefs et à leur faire déposer les armes, leur honte rejaillirait sur leur cause tout entière; cette déconsidération aurait une immense portée pour l'avenir. Évidemment, Cavalier est l'ame de cette guerre. Glorieux et vain à l'excès, il se fait appeler prince des Cevennes. Vous le voyez, l'orgueil et l'ambition sont toujours l'écueil de l'homme du peuple que le hasard fait chef d'une révolte. L'ivresse du pouvoir et du commandement est bien dangereuse pour une jeune tête; pourquoi Cavalier serait-il au-dessus de certaines séductions?

M. de Bâville commençait à soupçonner les projets de M. de Villars. Comme toute personne accoutumée à envisager depuis longtemps une question sous un seul point de vue, l'intendant répugnait à s'avouer que, la force et la terreur ayant été jusqu'alors impuissantes à vaincre la révolte, il y avait peut-être d'autres moyens à employer. Aussi, restant très froid à cette ouverture du maréchal, il reprit :

— Mais, monsieur, quels seraient vos plans de campagne, quant aux opérations militaires? Les subordonnerez-vous absolument à la réussite de ce dessein, dont je ne démêle pas encore bien toute l'étendue, je vous l'avoue?

— Je suis d'avis de nous préparer d'abord à une guerre offensive,

commandés par l'ermite et un autre partisan nommé Florimont. — Ces troupes, formant un effectif de près de dix-sept mille hommes sous les armes, étaient commandées par MM. de Lalande et de Julien, lieutenans-généraux, par quatre maréchaux-de-camp et dix brigadiers : MM. le marquis de Canillac, le marquis de Fitz-Marcon, de Courten et de Préfosse; les brigadiers : MM. Vergetos, de Plancque, de Marcelin, le marquis de Rouville, Courten, Tournon, Grandval, Menon et de Magon. (*Histoire des Camisards*, liv. VI, t. III.)

Digitized by Google

afin d'être prêt à agir avec la plus grande vigueur, si le projet que je médite venait à échouer.

— Et ce projet, monsieur le maréchal?

— Il s'agirait de trouver un homme sûr, discret, adroit, insinuant, que nous dépêcherions à Cavalier. Cet émissaire serait chargé de pleins pouvoirs, de promesses capables d'éblouir ce jeune chef et de le décider à faire sa soumission au roi. Sa majesté m'a donné carte blanche; je puis tout accorder, richesses, grandeurs, dignités; je puis enfin combler les rêves de l'imagination la plus folle, de l'ambition la plus démesurée.

— Ah! monsieur, s'écria M. de Bâville, vous ne connaissez pas ces gens-là. Ils ont le fanatisme enraciné dans le cœur; jamais, jamais, vous n'obtiendrez rien d'eux par la corruption.

— Mais, encore une fois, Cavalier ne se fait-il pas traiter de prince des Cevennes?

— C'est une puérilité, une sotte imagination, rien de plus.

— Et c'est justement par leurs puérilités, par leurs sottes imaginations que les plus grands hommes sont prenables, monsieur; vous le savez aussi bien que moi. Et puis, heureusement pour mes projets, de tous les vices, l'orgueil est le plus dangereux, parce qu'il se peut colorer des plus beaux semblans. Je suis certain que Cavalier prend pour la noble ardeur d'une ambition généreuse cette avidité de titres qui le pousse à se faire ridiculement appeler *prince des Cevennes*. Heureusement encore, ce rustre est doué de quelques bons et vaillans instincts. Or, ce sont là d'excellentes cordes à faire vibrer. Il s'agit de les toucher délicatement et à propos; il s'agit de parler avec onction des horreurs de la guerre civile, de la gloire de rendre la paix à son pays, de la clémence du roi, de sa reconnaissance, qui pourrait aller jusqu'à employer dans les plus hauts grades un grand génie militaire fait pour combattre les ennemis de la France, et non pour entretenir dans son pays une guerre sacrilége. Il s'agirait enfin de dévoiler à ce jeune glorieux une éblouissante perspective, au bout de laquelle on lui montrerait une véritable couronne de comte, des terres seigneuriales, de grandes dignités militaires, et même, s'il le fallait..., à l'extrême horizon, le bâton de velours fleurdelisé d'or, que plus d'un soldat de fortune a obtenu pour prix de ses exploits. Eh bien! monsieur, que vous en semble? Tout cela n'est-il pas fait pour tourner des têtes plus solides que celle de Jean Cavalier?

Digitized by Google

— Vous vous méprenez, je crois, sur le caractère de ce partisan, monsieur le maréchal; cette tentative, s'il refuse ces propositions, comme je n'en doute pas, ne fera que rendre son orgueil plus intraitable encore. Songez à quel point il s'exagérera sa propre importance, en se voyant l'objet de telles avances.

— Eh qu'importe! essayons toujours; le pis est de retomber dans la position où nous sommes; alors il sera temps d'agir avec la dernière vigueur; car je pense comme vous que pour le repos de la France il faut que ce foyer d'insurrection soit détruit. Sans doute ce sera difficile, mais nous y parviendrons, quand je devrais demander au roi vingt, trente, quarante mille hommes pour cerner les fanatiques dans leurs montagnes et en faire une battue en règle, comme si on chassait une bande de loups furieux. Seulement, je vous le demande en grace, avant d'en venir à cette extrémité, essayons mon projet. S'il réussit, nous épargnerons peut-être un grand nombre de braves soldats, de braves officiers, et d'ailleurs pensez donc que l'effet moral d'une telle soumission serait immense.

— Si jamais Cavalier se soumettait, monsieur le maréchal, ce serait en demandant des garanties pour le rétablissement de la religion réformée et pour le libre exercice des droits civils des protestans, n'en doutez pas. Que dans l'affaiblissement de son pouvoir, Louis XIII ait quelquefois traité de puissance à puissance avec le duc de Rohan, chef des calvinistes, passe encore; mais que Louis-le-Grand descende à traiter avec Jean Cavalier, ah! monsieur le maréchal, ce serait bien dangereusement rabaisser la dignité royale. Un jour le peuple se souviendrait de ce précédent. Il hait, mais il respecte et il craint un pouvoir digne et sévère; il méprise et il brave un pouvoir faible et lâche. Or, le mépris du peuple, c'est la révolte; une concession qu'on lui fait n'est que le premier anneau d'une honteuse et lourde chaîne qu'il vous impose et qu'il faut se résigner à porter bien long-temps!

— Mais remarquez donc, monsieur, que s'il nous est possible d'amener Cavalier à faire les premières ouvertures d'un accommodement, à déposer les armes pour traiter avec nous, il fait implicitement acte de soumission. Quant aux garanties qu'il réclamera pour ses coreligionnaires, en admettant que le roi daigne faire quelques concessions momentanées aux rebelles, les raisons d'état qui ont commandé la révocation de l'édit de Nantes, malgré les traités jurés, ne pourront-elles pas un jour être invoquées de nouveau? Ce qu'il faut avant tout, c'est amener la soumission volontaire d'un chef aussi

Digitized by Google

influent que Cavalier. Si nous y parvenons, la révolte ne se relèvera pas de ce coup.

A ce moment, on entendit gratter à la porte; M. de Villars dit d'entrer. Gaston de Mercœur parut, remit une lettre au maréchal et sortit.

Sur le pli de cette lettre, on lisait : *Très pressée pour le service du roi.*

— Vous permettez, monsieur, dit le maréchal à M. de Bâville, et il lut :

« Monseigneur, si vous vous rappelez Toinon la Psyché que vous daigniez autrefois encourager de vos suffrages, veuillez lui faire la grace de la recevoir à l'instant, elle a des choses du plus grand intérêt à vous confier. Il s'agit du service du roi.

« Votre humble servante,

« TOINON. »

— Ah! mon dieu! la pauvre fille n'est donc pas morte, comme on le croyait, s'écria M. de Villars. Ma foi, tant mieux, c'est une bonne créature. Mais j'y pense maintenant, ajouta M. de Villars en s'adressant à M. de Bâville, qu'est devenu ce malheureux marquis de Florac? Mme de Maintenon s'y intéresse fort. Sait-on quelque chose sur son sort?

— Absolument rien, monsieur le maréchal; il a disparu depuis l'attaque des dragons au Col-d'Ancize. Tout porte à croire qu'il aura péri; et pourtant son corps n'a pas été retrouvé.

— Peut-être Toinon pourra-t-elle nous en apprendre quelque chose. C'est pour courir après ce pauvre marquis dont elle était affolée que la pauvre fille avait quitté Paris avec un certain Taboureau, bourgeois fort riche et fort ridicule dont on n'avait pas non plus entendu parler.

— Il me semble, en effet, me rappeler confusément qu'il y a environ un an, une jeune femme et un homme sont partis déguisés d'Alais. Oui, oui, ils y avaient même laissé une servante et un laquais à qui j'ai donné un sauf-conduit pour retourner à Paris. Ne voyant pas leurs maîtres revenir, ils m'ont laissé ici une voiture et des malles qui appartiennent sans doute à ces personnes. Le tout est sous les scellés. Sans doute la pauvre femme, après avoir été prisonnière des

Digitized by Google

camisards, sera parvenue à leur échapper. Ses renseignemens peuvent être très précieux. Pendant que vous allez la recevoir, monsieur le maréchal, permettez-moi de vous quitter; j'ai à terminer mon courrier. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit. Sans doute, la soumission de Cavalier serait d'une grave importance. Malheureusement, je ne vois pas à qui on pourrait confier le soin de négocier cette affaire si délicate. Pourtant j'y songerai.

— A bientôt, monsieur de Bâville, dit cordialement M. de Villars; maintenant que je vous ai vu, je ne doute plus du succès de notre entreprise.

VI.

LE PAGE.

Depuis que Toinon et Taboureau, guidés par Isabeau, étaient tombés entre les mains des camisards, on les avait gardés prisonniers dans une des inaccessibles retraites que les révoltés possédaient au milieu des montagnes. Taboureau s'était dit si riche, il paraissait d'ailleurs si peu dangereux, que les fanatiques le considérèrent comme un ôtage assez précieux à conserver; ainsi que Toinon, il fut confié à un nouveau chef nommé Caveyrac, spécialement chargé d'organiser, et, au besoin, de défendre les magasins et les ambulances des rebelles, tandis qu'Éphraïm, Cavalier et Roland commandaient les expéditions offensives.

Toinon et Taboureau étaient captifs depuis un an, lorsqu'un camisard, séduit par leurs promesses, aida leur évasion et les guida jusqu'aux portes de Montpellier.

Apprenant l'arrivée du maréchal de Villars qu'elle avait autrefois vu très souvent au théâtre de l'hôtel de Bourgogne et à l'Opéra, car le maréchal était grand amateur de comédies et de ballets, Toinon écrivit à M. de Villars, afin d'obtenir une entrevue.

Elle voulait lui donner des renseignemens sur le sort de Tancrède, ne doutant pas que le maréchal ne fît tout au monde pour sauver M. de Florac.

Nous conduirons donc le lecteur dans une modeste auberge de Montpellier, où la Psyché et son sigisbé avaient été reçus, non sans d'assez grandes difficultés, tant était grande leur apparence de misère.

Retirés dans une sombre petite chambre, Toinon et Taboureau attendaient impatiemment la réponse du maréchal. La Psyché était pauvrement vêtue d'une vieille robe de gros cadis brun et d'une sorte

Digitized by Google

de bavolet de laine rouge. Mais grace à son élégance naturelle, Toinon, malgré le délabrement de ce costume, paraissait toujours charmante.

Ses jolis cheveux châtains à reflets dorés, au lieu d'être coquettement frisés, se séparaient en bandeau sur son front de neige. Cette coiffure donnait un caractère candide et presque enfantin à sa piquante physionomie. Ses joues rondes, un peu colorées par le soleil du Languedoc, n'avaient rien perdu de leur fermeté unie et satinée. Ses grands yeux gris-bleu s'ouvraient toujours bien brillans sous leur frange de longs cils noirs, quoique la pauvre enfant eût souvent, souvent pleuré,

Cette jeune fille, habituée à toutes les élégantes recherches du luxe, loin de s'étioler pendant sa captivité, s'était, au contraire, pour ainsi dire, retrempée dans l'existence nomade qu'elle avait menée pendant un an au milieu de la solitude.

Taboureau, vêtu d'une casaque de peau de chèvre presque en lambeaux, de hauts-de-chausse de serge et de vieilles guêtres de cuir, avait pris un nouvel embonpoint.

Grace à sa vie aventureuse et aux dangers qu'il avait courus, le bon sigisbé semblait beaucoup plus résolu qu'il ne l'était auparavant. Sa figure souriante s'épanouissait au bonheur d'être libre.

— Savez-vous, tigresse, dit-il à la Psyché, qui, faute de glace, tâchait de se mirer dans un des carreaux verdâtres de la fenêtre, pour lisser ses cheveux, savez-vous que c'est un grand bonheur pour nous que l'arrivée du maréchal de Villars? J'ai vingt fois fait sa partie de lansquenet et de quinola, chez Langlé (1) ou chez moi, par parenthèse; ce vaillant maréchal m'a gagné, dans un hiver, plus de cinq à six mille pistoles. Tête-bleue! ce sont là de ces souvenirs qu'on ne perd pas! Je vais tout bonnement lui demander une centaine de louis, acheter une chaise, car le diable sait ce que Mascarille et Zerbinette auront fait de la nôtre, et dans huit jours nous serons à Paris. Eh bien! maintenant, Toinon, maintenant que nous voilà hors des griffes de ces misérables, il faut bien vous l'avouer, je ne regrette pas extrêmement cette année de misère. Peste! la vie va me paraître furieusement douce à cette heure. Quand je pense que je vais coucher dans un bon lit, manger sur une nappe avec de l'argenterie, porter une perruque, des dentelles, aller à l'Opéra, à l'Hôtel de

(1) Homme de peu, mais que son gros jeu et ses excellens soupers avaient mêlé au plus grand monde, et qui était admis au jeu du roi.

Digitized by Google

Bourgogne, retrouver mes soupers de l'ordre des Cîteaux, ma belle maison de la rue Sainte-Avoie, ma salle de bains, mon jardin, ah! tenez, tenez, Psyché, il me semble que je vais jouir de toutes ces choses pour la première fois. Et, je crois, morbleu, que je dois vous remercier de m'avoir mis à même de trouver l'existence plus adorable que jamais!

— Mon ami, que vous êtes généreux et dévoué! dit Toinon en serrant les mains de Taboureau dans les siennes avec attendrissement. Durant cette année de peine et de dangers, jamais vous ne m'avez fait un reproche, jamais une plainte, jamais un mot d'amertume; et pourtant, combien vous avez souffert à cause de moi? que de privations? que de périls?

— Et où diable vouliez-vous que je prisse le courage de vous gronder, s'il vous plaît! quand je vous voyais souffrir avec tant de résignation. Est-ce qu'une grosse panse comme moi pouvait se permettre de souffler seulement, quand vous, si délicate, si gentille, vous vous montriez brave comme un petit lion. Jamais ne songer à vous, mais toujours à ce malheureux Florac, dont le sort mystérieux et terrible est sans doute épouvantable, d'après le peu que nous en savons. Allons donc, allons, Psyché! il faudrait être un monstre pour n'être pas touché de votre conduite, et vous savez que Claude Taboureau a quelque chose là qui bat généreusement quand il s'agit de vous. — Et le sigisbé appuya la main de Toinon sur son cœur avec émotion.

— Excellent homme! s'écria Toinon en attachant sur Taboureau des yeux baignés de larmes. Puis elle reprit d'un air accablé, qui disait tout son chagrin de ne pouvoir répondre par son amour au dévouement de Taboureau : Ah! tenez, Claude, croyez-moi, je suis bien malheureuse.

Taboureau la comprit. Sa bonne et grosse figure prit une expression triste et fâchée. — Et qui vous dit, mademoiselle, s'écria-t-il, que j'agis d'une manière intéressée! Depuis un an vous ai-je donné le droit de penser que je vous reprochais, même à part moi, de ne pouvoir pas m'aimer? Vous ai-je dit un mot de mon amour, dont tout le premier j'ai reconnu le ridicule et la vanité?

— Claude, mon ami, ne me grondez pas.

— Et je veux vous gronder, moi, mademoiselle, car vous le méritez. Vous calomniez un honnête homme, qui s'est attaché à vous comme un frère. Est-ce que vous croyez, mademoiselle, s'écria le sigisbé de plus en plus irrité, et comme s'il eût fait à Toinon une sanglante récrimination, est-ce que par hasard vous croyez que vous

Digitized by Google

n'êtes pas assez intéressante par la folle passion qui vous consume, par votre opiniâtre dévouement, par votre courage, pour qu'on ne puisse s'attacher à vous sans être votre amoureux, s'il vous plaît?

— Claude, Claude, eh bien! j'ai eu tort. Je ne voulais pas vous affliger. Pardonnez-moi! — Et elle appuya ses petites mains blanches d'un air suppliant sur le bras de Taboureau.

— Hum! hum! dit le sigisbé en fronçant ses gros sourcils avec un reste de courroux, ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que ça m'a plu, entendez-vous, mademoiselle? Vous auriez été borgne, bancale et bossue que j'aurais agi tout de même. Apprenez cela.

A cette exagération, la Psyché ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes. Elle dit à Taboureau, d'un air coquet, en redressant sa jolie taille comme une couleuvre qui se joue au soleil : — Quant à cela, Claude, je ne vous crois pas. Vous êtes trop fier du peu d'agrémens que possède votre petite amie, votre enfant, comme vous m'appelez quand vous n'êtes pas fâché...

— Vous ne savez pas ce que vous dites, satané démon en jupe et en bavolet! s'écria Claude, moitié riant, moitié grondant.

A ce moment l'hôte ouvrit la porte; il tenait son bonnet à la main. Après avoir respectueusement salué, il annonça un page de monseigneur le maréchal de Villars, qui demandait à parler à Mme Toinon de la part de son excellence.

— Enfin, s'écria Taboureau, je vais pouvoir sortir de cette casaque, et faire peau neuve, comme on dit.

Gaston entra bientôt avec l'aisance résolue d'un page de cour. Sans accorder un regard à Claude, il s'approcha de Toinon, qu'il avait vue souvent danser, et s'écria très impertinemment : — Eh! par Dieu! ma charmante, quel affreux déguisement est celui-là? Et pourtant sous cette bure, on retrouve toujours la plus séduisante danseuse de Paris. C'est qu'elle est, vrai Dieu! encore embellie, et capable de faire de nouveau tourner toutes les têtes! s'écria le page en prenant la main de Toinon, et en attachant sur elle un regard effronté qui la fit rougir de honte.

La pauvre fille s'était presque réhabilitée à ses propres yeux par la conscience de ce qu'elle avait souffert pour Tancrède; le langage et les manières du page lui rappelèrent toute l'humilité de sa condition.

Pourtant avec ce tact parfait que la nature seule vous donne, et que développe l'habitude du monde, la Psyché, cachant sa mortification, retira doucement sa main. Puis, avec autant d'aisance et de fine raillerie que si elle eût été dans son charmant salon de la rue Saint-Honoré,

Digitized by Google

entourée de la fleur des beaux de la cour, elle répondit au page qui venait encore de s'écrier : — C'est qu'elle est vraiment charmante ainsi!

— C'est sans doute à monsieur (et Toinon montra Taboureau, qui, choqué de l'impolitesse du page, le regardait d'un air sournois), c'est sans doute à monsieur que M. de Mercœur adresse sa flatteuse exclamation sur ma beauté? Il ne pouvait invoquer un témoignage plus partial, car M. Taboureau est le meilleur et le plus cher de mes amis, ajouta Toinon d'un air très digne et très ferme.

Un peu dépité de recevoir cette leçon en présence de Taboureau, le page fit à ce dernier un froid salut rempli de hauteur, auquel Claude répondit avec son assurance de millionnaire qui sait sa valeur dans un siècle où l'or est tout (1) : — Je vous baise les mains, mon cher monsieur; je suis vêtu comme un mendiant, c'est ce qui fait que vous me traitez comme un gueux. Vous avez raison d'une façon, mais vous avez tort de l'autre. Eh! eh! tel que vous me voyez, j'ai dans mes coffres de quoi acheter toutes les étoffes de la rue Saint-Denis (2), et la rue Saint-Denis par-dessus le marché, si ça me faisait plaisir. Mais venez me voir à Paris, tout bourgeois que je suis, vous souperez chez moi avec la meilleure compagnie de la cour et de la ville, car mon cuisinier est excellent, je joue le jeu qu'on veut, et je ne redemande jamais l'argent que je prête.

Gaston de Mercœur, très indigné de l'impertinence de Taboureau, lui répondit fièrement : — Je ne soupe jamais, monsieur, que chez les gens que je connais.

— C'est absolument comme les gens qui disent qu'ils ne mangent jamais rien à jeun, répondit Claude, très insoucieux de l'impertinence du page.

(1) Chose fort curieuse et qui prouve que presque tous les siècles ont la même physionomie. A cette époque, il n'était bruit, comme de nos jours, que de l'*influence de l'aristocratie d'argent*. Si du moins on n'employait pas ce terme, cette pensée se retrouvait partout. Partout la robe, la cour et l'épée étaient sacrifiées à *la fortune des traitans*. Ainsi, dans *les Souhaits* (comédie de l'hôtel de Bourgogne), Isabelle dit à Colombine : « Quoi! Colombine, un simple financier l'emportera sur tant de concurrens redoutables? — *Colombine*: Qu'appelez-vous un simple financier? Savez-vous quelle bête c'est qu'un financier auprès d'une femme? A la vue du financier, les anciens meubles disparaissent, les pagodes se multiplient sur les cheminées, les étoffes des Indes se développent, les laquais du logis deviennent plus insolens; en un mot, la face de l'univers est changée à la voix d'un financier. » (*Les Portraits*, comédie en trois actes, Du Long de Montchenay.)

(2) Les plus grands magasins d'étoffes de Paris se trouvaient alors rue Saint-Denis.

Digitized by Google

Celui-ci, regardant Claude comme un adversaire indigne de lui, dit à Toinon : — Monseigneur vous attend, mademoiselle; il y a un carrosse à la porte.

Toinon s'enveloppa dans une manta grossière, et Taboureau prit son chapeau, mais le page dit à Claude : — Monseigneur n'attend que mademoiselle.

— C'est possible, mon cher monsieur, mais j'ai à parler à Villars, il me connaît de longue date, il connaît aussi mes louis, qu'il a, tête-bleue, empochés plus d'une fois au jeu. Or, je compte sur sa bourse pour me tirer de cette affreuse peau de bête dans laquelle je suis défiguré et qui m'a valu vos dédains, mon cher petit seigneur, ajouta Claude avec une humilité bouffonne.

Voyant l'irrésolution de Gaston, la Psyché lui dit fermement : — M. Taboureau a aussi des renseignemens précieux à donner à M. le maréchal, et je vous prie, monsieur, de permettre qu'il m'accompagne.

— Soit, mademoiselle, dit le page.

Et la Toinon sortit, suivie de Taboureau qui, comme aîné de Gaston, passa sans façon devant lui pour gagner le carrosse qui les conduisit tous trois chez M. de Villars.

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

Critique Littéraire.

DE L'ESCLAVAGE MODERNE,
PAR M. F. DE LA MENNAIS.

Le dernier écrit de M. de La Mennais est une preuve nouvelle des écarts auxquels peut se laisser entraîner, malgré son étendue et sa puissance, un esprit fourvoyé qui s'obstine. *De l'Esclavage moderne*, dit M. de La Mennais, et il ne parle pas, comme on pourrait le croire, du Nord de l'Europe ou de l'Amérique : il parle exclusivement de la France, comme s'il y avait en France des esclaves ailleurs que dans son imagination, comme si nous n'avions pas définitivement conquis, au prix de larges flots de sang, la liberté, ce fruit de la croix mûri par les siècles, comme si la révolution française était un conte inventé à plaisir. De l'esclavage moderne! à quoi donc aurait servi cette permanente et laborieuse conspiration pour la liberté qui remplit six cents ans de l'histoire de France, vaste et pathétique drame dont le prologue est à la date du douzième siècle, et le dénouement à celle du 4 août 1789 ? La féodalité est donc toujours debout au milieu de nous, ou tout au moins son esprit anime puissamment l'époque actuelle; la monarchie absolue n'a pas remplacé le système féodal; il n'y a pas eu de dix-huitième siècle! Qu'est-ce que la Constituante? et le Code civil ? et la Charte? Toutes ces réalités palpables et éclatantes sont non avenues pour M. de La Mennais, qui d'une main sûre grave ces mots au frontispice de son livre : *De l'Esclavage moderne!*

Le titre est clair et significatif; il y a cet avantage avec M. de La Mennais, qu'on sait d'abord à quoi s'en tenir. Il ne cache pas sa pensée dans des nuages, il l'expose au grand jour; il n'imite pas ces *bravi* de l'intelligence qui portent

Digitized by Google

leurs coups dans l'ombre, il combat au soleil. Les demi-mots perfides, les réticences calomnieuses ne sont pas ses armes, il parle haut et ferme. Qu'il soit à la tête d'une bonne cause, ou à la remorque d'une cause injuste et perdue, il se jette dans la mêlée avec la même ardeur généreuse, et dans son oubli de lui-même, il ne songe guère à se réserver des moyens de retraite; ce n'est point un guerillero, il ne connaît pas les embuscades; c'est un vrai soldat, il reste toujours à découvert. Certes, je n'hésite pas à placer dans mon estime, au-dessus de l'homme qui est dans la vérité, mais qui n'a pas le courage de son opinion, l'homme qui se trompe, mais qui a le courage de son erreur. Chez celui-ci il n'y a qu'illusion d'esprit, chez l'autre il y a manque de cœur.

Il faut reconnaître que c'est avec courage et désintéressement que M. de La Mennais se trompe, et que de bonne foi il offre l'étrange et désolant spectacle d'une ame honnête qui donne les plus funestes conseils, d'une vaste intelligence qui défend l'erreur. Les preuves de cette double contradiction abondent dans le livre *de l'Esclavage moderne.*

L'esclavage est la destruction de la personnalité humaine dont la liberté est l'exercice. Appartenir à un autre, si grand ou si bon qu'il soit, c'est être esclave. S'appartenir, si pauvre, si malheureux qu'on soit, c'est être libre. L'esclave est un instrument, l'homme libre est une intelligence; l'esclave est une chose, l'homme libre est une ame. La différence entre ces deux états est radicale, c'est être ou ne pas être. Or, on n'arrive pas d'un bond du néant à la vie. On *est* toujours avant de naître; ce qu'il y a de plus immatériel en ce monde, la pensée elle-même, n'*est*-elle pas avant d'éclore? Mais, si pour préparer son avènement à la vie, quelques mois dans le sein maternel suffisent à l'homme qui ne fera que passer sur la terre, il faudra des siècles de préparation à une société qui doit se prolonger à l'infini. Ainsi, il a fallu des siècles pour que l'ilote devînt le prolétaire, pour que l'instrument devînt une intelligence, pour que l'esclavage antique devînt la liberté moderne. Telle est la loi de l'histoire : l'esclave conquiert ses droits un à un, et ce n'est pas par prudence qu'il agit ainsi, c'est aveuglément, sous la force des choses. L'esclavage abrutit, et l'esclave n'a pas d'abord l'intelligence de ses droits; sans songer à l'avenir, sans rien demander au ciel ni aux hommes, si ce n'est un peu moins de travail, il supporte longtemps le joug avec patience. Cependant un jour vient où il sent que la chaîne matérielle ou la chaîne morale le blesse trop vivement à telle partie de son corps ou de son ame; il murmure alors, menace, se lève, brise de la chaîne l'anneau qui le blesse, et, cela fait, rentre dans le repos. De si mince valeur que soit ce résultat du moment, cette victoire est immense pour l'avenir. Il est ouvert, le chemin qui mène à la liberté. La possession d'un droit forcera l'esclave à remarquer l'absence d'un autre, à lui en donner le désir, à lui en inoculer le besoin, de telle sorte que, les droits étant corrélatifs, l'un engendrant l'autre, il parviendra à les comprendre tous dans leur ensemble et leur virtualité, et par conséquent, ce qui est moins difficile, à les conquérir. Mais l'initiation et la lutte dureront des siècles, et l'histoire, quoiqu'elle puisse à si juste titre porter le nom de martyrologe, ne dira pas tout ce que cette initiation et

Digitized by Google

cette lutte auront coûté de larmes et de sang. Eh bien! ce résultat immense obtenu, lorsque tous les droits seront conquis, qu'il ne subsistera plus aucune trace de l'antique servitude, que la liberté et l'égalité seront inscrites dans les lois et régneront dans les mœurs, que la démocratie, selon une parole fameuse, coulera à pleins bords, comme nous serons toujours en société, et qu'il y aura toujours dans les sociétés humaines des gens qui travailleront beaucoup pour recueillir peu, et des gens qui travailleront peu pour recueillir beaucoup, en un mot, des riches et des pauvres, un homme à la parole brûlante, un prêtre de l'Évangile, se lèvera et dira à ces derniers : « L'esclavage antique n'a fait que se transformer, et celui qui pèse sur vous est plus dur que l'antique servitude. Votre volonté est esclave, si votre corps ne l'est point; les chaînes et les verges de l'esclave moderne, c'est la faim! »

C'est l'auteur de *l'Esclavage moderne* qui parle ainsi.

« La liberté politique, dit l'auteur de *l'Esprit des Lois*, ne consiste pas à faire ce que l'on veut. Dans un état, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être pas contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. » Si le prolétaire peut faire ce qu'il doit vouloir, s'il n'est pas contraint de faire ce qu'il ne doit pas vouloir, il est libre aux yeux de Montesquieu; cela ne suffit pas pour le rendre libre aux yeux de M. de La Mennais, qui établit une distinction entre la volonté et le corps, mais qui n'a pas vu que son raisonnement, si on le presse, conduit à la négation de la liberté humaine. En effet, quel homme, grand ou petit, seul ou chargé de famille, n'est pas forcé moralement de faire tel acte à la place de tel autre en mille occasions de sa vie? Est-ce que, selon l'auteur de *la Journée du Chrétien*, les causes déterminantes détruisent la liberté de l'homme? Le premier tyran contre lequel il faudrait alors se révolter, ce serait Dieu. Avec quelle force M. de La Mennais repousserait cette conséquence impie! Dès-lors, comment expliquer cette contradiction : le même raisonnement ne peut pas être faux dans l'ordre moral et juste dans l'ordre politique. Hélas! à quoi sert le génie, s'il n'est pas aussi clairvoyant que le bon sens?

Dans ce court écrit, M. de La Mennais met en présence le riche et le pauvre, sous les noms de capitaliste et de prolétaire. Il détaille une à une toutes les misères du pauvre, et une à une toutes les jouissances du riche, et il exagère si bien dans l'intérêt de sa thèse, qu'il arrive peu à peu à représenter l'existence du pauvre comme un sombre enfer, et celle du riche comme un riant paradis. Son imagination ardente et chagrine fait du moindre abus une monstruosité, du moindre mal une plaie immense, prend l'exception pour la règle et maudirait, je crois, tous les juges du monde, parce qu'un tribunal aurait une fois condamné un innocent. M. de La Mennais ne discute plus maintenant sans s'emporter; l'exagération est devenue l'état habituel de son esprit, et la colère l'état habituel de son ame. Cependant l'exagération est peu philosophique et la colère peu chrétienne; mais quand on méconnaît toutes les idées de gouvernement, n'est-on pas en dehors des voies de la philosophie et du christianisme?

Digitized by Google

M. de La Mennais ne s'est pas servi, cette fois, de la langue biblique et de l'apologue oriental : il a donné à son petit livre plutôt la forme du traité que celle de l'ode, et il semble s'être surtout appliqué à établir les faits. Qu'on ne se laisse pas prendre à l'apparence! pour n'avoir pas les allures extérieures de la poésie, le livre n'est pas plus vrai au fond. Eh! qu'importe que M. de La Mennais déduise avec méthode et clarté, s'il ne déduit si savament que des illusions? Je me trompe, il importe beaucoup; l'auteur est plus dangereux; on donne plus facilement sa confiance à un philosophe qu'à un poète; l'extérieur grave impose aux esprits superficiels. Pour peu qu'on y soit intéressé d'ailleurs, on ne peut trouver que parfaitement juste un raisonnement qui se présente en syllogisme. Dans son auditoire passionné, M. de La Mennais trouvera une foi entière à ses raisonnemens basés sur des faits qu'il a créés à son usage; il flatte et il raisonne, il ne peut pas avoir tort. On le croira sur parole, lorsqu'au lieu de prendre le prolétaire tel qu'il est dans sa famille, dans son atelier, sur la place publique, il le fait passer dans des sphères fantastiques, comme dans des cercles ardens de quelque infernale comédie d'un Dante inconnu; lorsqu'il montre le prolétaire partout et toujours en proie à d'abominables injustices; lorsqu'après avoir *prouvé* que, faites par les hommes du privilége, les lois sont toutes dirigées contre lui, il place au bout de toutes ses actions, comme des conséquences inévitables, la faim, la prison ou la mort!

Après avoir contemplé ces tableaux étranges, on éprouve le besoin de se recueillir pour bien se convaincre qu'il s'agit de la société que nous avons sous les yeux, de la civilisation moderne, et non pas de Rome et de Sparte. C'est bien de ce siècle que parle M. de La Mennais, de ce siècle où tous les pouvoirs sont si fortement imprégnés de démocratie, où la presse exerce un contrôle si étendu, et pénètre avec ses mille regards dans tous les détails de l'administration de la fortune publique et de la justice, où la publicité est la sauve-garde de la liberté, car le moindre citoyen dont les droits sont blessés a dans le journal un vengeur officiel et retentissant. Singulier siècle d'esclavage! Toute l'erreur de M. de La Mennais consiste en ceci; il prend pour l'esclavage la pauvreté, fait d'une trop grande évidence, fait malheureusement indestructible, et, sous le coup de cette méprise, il dirige contre la société moderne un acte d'accusation qui frappe toutes les sociétés humaines passées et futures.

L'orateur qui doit se surveiller avec le plus d'attention, et exercer sur ses paroles la critique la plus sévère, est celui qui s'adresse à l'auditoire le plus impressionnable et le moins capable de le contredire. C'est dans ce sens qu'au dire de la sagesse latine, un grand respect est dû à l'enfance. Ce respect qu'on doit à l'enfance, pour le même motif on le doit au peuple. Un livre à l'usage du peuple ne doit pas être jugé abstraitement, il doit l'être surtout dans ses résultats. Mais l'excitation fébrile qui s'est emparée de M. de La Mennais et le pousse sans cesse en avant, ne lui permet pas de considérer la portée de sa parole. Lorsque Jean-Jacques Rousseau eut un jour la fantaisie singulière de signer un de ses écrits : *J.-J. Rousseau jusqu'à ce jour homme civilisé et*

Digitized by Google

citoyen de Genève, mais maintenant orang-outang, il commettait une boutade originale; on peut bien pardonner un accès de mauvaise humeur à un homme malheureux, un moment d'amère ironie à un grand artiste; Jean-Jacques ne faisait pas alors du dogmatisme politique; il ne catéchisait point le peuple. M. de La Mennais au contraire, dans les petites brochures à un prix modique qui sont répandues par milliers dans les ateliers, les mansardes et les chaumières, s'établit l'instituteur du peuple; bien plus, il aspire à en être l'apôtre; dans cette haute et grave mission qu'il s'arroge, les fantaisies poétiques sont sévèrement interdites, il devrait être saisi d'un continuel scrupule, et trembler à chaque instant de ne pas parler un langage assez modéré. L'orateur dépend de sa chaire; la responsabilité est en raison directe de l'auditoire; celui qui s'adresse à d'opulens oisifs, à des esprits sceptiques, à des cœurs blasés, a le champ libre et peut donner carrière à son imagination; mais combien doit se tenir en garde contre lui-même celui qui parle à des êtres souffrans et par conséquent irritables, pauvres et par conséquent envieux, ignorans et par conséquent crédules; celui qui peut comparer sa parole au feu, et son auditoire à une matière inflammable?

M. de La Mennais ne dépend pas de sa chaire; il ne tient pas compte de son auditoire. Lorsqu'après s'être long-temps agité dans les profondeurs orageuses de sa conscience, il est arrivé à une conviction, cette conviction s'empare de lui tout entier, et le domine si complètement, qu'il n'aperçoit plus que son idéal. Ce fougueux artiste en matière politique, sans rien voir derrière ou devant lui, se met sans relâche à la poursuite de sa redoutable chimère. Il va, il va toujours, sans s'inquiéter des conséquences; eh! sait-il où peuvent aboutir ses enseignemens? Il me semble qu'il n'est pas difficile de l'enfermer dans ce dilemme : ou M. de La Mennais qui soutient que le peuple est esclave, que le riche le pressure, et que les biens qu'on lui a ravis si injustement, il ne les obtiendra que par la violence, veut que le peuple opprimé se lève, et alors il appelle la guerre civile et le saccagement de la société; ou il ne veut pas que le sang soit répandu, il est chrétien, il ne fait pas d'appel à la force, et alors, lui, l'ami du peuple, augmente son malheur en le lui mettant ironiquement sous les yeux, en lui disant sur tous les tons qu'il ne comprend pas que les plus nombreux soient les esclaves, et les plus forts les humiliés. En somme, et sans considérer l'intention, n'est-il pas de la dernière évidence que des livres où l'on ne parle au peuple que de son malheur et de sa force sont plutôt des excitations à la révolte qu'au travail, et que les clubs y gagnent plus que les ateliers? Je sais bien qu'après avoir longuement parlé des droits, M. de La Mennais parle un peu des devoirs; mais on n'ignore pas que la passion prend dans un livre ce qui lui plaît et laisse le reste, surtout lorsque les idées qui la flattent dominent, et que les autres sont un simple correctif que l'auteur a placé là pour s'acquitter envers sa conscience. Ce correctif, M. de La Mennais ne l'oublie jamais, rendons-lui cette justice; mais remarquons avec douleur qu'à mesure que ce tribun poursuit sa course haletante, le correctif devient de plus en plus faible. Le droit empiète peu à peu sur le devoir. Les trois

Digitized by Google

ou quatre pages consacrées au devoir, dans *l'Esclavage moderne,* se perdent dans l'ensemble, passent inaperçues, et sont au milieu de toutes ces déclamations fougueuses, comme un filet d'eau dans un courant.

M. de La Mennais bondirait d'indignation si on le supposait capable d'une flatterie envers un roi, il ne laisse pas échapper une occasion de marquer d'un brûlant stigmate le front des flatteurs de cour; mais s'il flétrit ceux qui s'abaissent à courtiser un homme, il ne craint pas de courtiser une foule. Il est cependant un point par lequel tous les courtisans se ressemblent, ils sont également en dehors de la vérité. Cet homme de cour qui montrait à un héritier présomptif les flots de peuple qui se pressaient sous les fenêtres de son palais, lui disant : « Monseigneur, tout ce peuple vous appartient, » comme le prouva si bien 89, était aussi vrai que ce tribun enthousiaste qui s'écrie : « Ce que le peuple veut, Dieu lui-même le veut, car ce que veut le peuple, c'est la justice, c'est l'ordre essentiel, éternel, » comme l'a si bien prouvé 93.

On voit que M. de La Mennais manie aussi bien la flatterie que l'invective, et le malheur veut qu'il ne garde jamais la mesure, et qu'il aille toujours à l'un de ces extrêmes. Son dernier écrit en est une preuve bien frappante; c'est une suite d'invectives et de flatteries; tout prolétaire est un saint martyr, tout ce qui n'est pas prolétaire, sous la plume de M. de La Mennais, se change en despote.

Puisque M. de La Mennais était en verve et qu'il faisait si bien leur procès à des despotes imaginaires, il eût bien pu, ce me semble, par la même occasion, dire son fait à un despotisme qui n'est que trop réel, je veux parler du despotisme que les partis exercent sur les leurs. Il aurait pu dire, sans exagération cette fois, que les partis sont de rudes maîtres, sans entrailles, à qui il faut se donner corps et ame, et qui ne se gênent guère pour vous imposer les plus rudes sacrifices, comme, par exemple, pour contraindre un écrivain, jusque-là logicien remarquable, à manquer entièrement de logique. Il aurait pu dire que si, malgré sa fierté, on se soumet sans murmure à cette tyrannie, c'est que la liberté qu'ils vous confisquent, les partis vous la paient en succès, et que le succès tient lieu de tout aux yeux de l'orgueil. M. de La Mennais n'a pas écrit cette page, il a mieux aimé fournir un exemple de plus de cette tyrannie redoutable, car je ne me persuaderai jamais que s'il eût joui de sa liberté, il eût, avec sa puissance de logique, abouti à la conclusion de son livre. Conclusion étrange! dans tout le cours de l'écrit, M. de La Mennais, grossissant les malheurs du peuple et ses droits, se lamente d'abord comme Jérémie, pour pousser ensuite le cri de colère de Spartacus. Et qui croirait que les lamentations du prophète et les cris de révolte de l'esclave viennent aboutir à la réforme électorale? Oui, telle est la conclusion de M. de La Mennais. Il a posé de foudroyantes prémisses; se croit-il libre d'en tirer une conséquence à son gré? Pour juger sa thèse, essayons de la mettre en action; l'action est la meilleure pierre de touche d'un raisonnement.

(Une foule d'ouvriers, hommes, femmes, enfans sans travail encombrent la place

Digitized by Google

publique. Une sourde colère fermente dans le cœur de cette multitude. Un citoyen, l'œil en feu, le geste violent, monte sur une borne et s'écrie :)

Le citoyen (1). — Peuple, peuple, réveille-toi enfin!

Tous. — Oui, oui, réveillons-nous!

Le citoyen. — Esclaves, levez-vous, rompez vos fers; ne souffrez pas qu'on dégrade plus long-temps en vous le nom d'homme!

Tous. — Non, nous ne le souffrirons pas.

Le citoyen. — Voudriez-vous qu'un jour, meurtris par les fers que vous leur aurez légués, vos enfans disent : Nos pères ont été plus lâches que les esclaves romains; parmi eux il ne s'est pas rencontré de Spartacus!

(Effroyable tumulte; furieux, le peuple se précipite.)

Le citoyen. — Attendez, attendez! Sachez bien qu'à aucune époque il n'y a de possible que ce qui est mûr dans les esprits; on ne saurait faire abstraction du temps et de ce que le temps apporte avec soi. Il n'y a de possible aujourd'hui que la réforme électorale. Allons signer la pétition pour la réforme chez M. Dupont ou chez M. Martin.

Mais M. de La Mennais sait-il bien quels auditeurs recueillent ses paroles? Ses auditeurs sont la colère et la faim. Or, la colère n'admet pas les atermoiemens; la faim ne se contente pas d'une pétition. Orateur, ce peuple que vous venez de déchaîner est un élément; vous croyez-vous aussi puissant que Neptune, et vous imaginez-vous que pour apaiser la tempête il suffira de votre *quos ego?*

Le *Coriolan* de Shakespeare s'ouvre par une scène d'un sens bien profond, qui sera éternellement vraie, et que M. de La Mennais fera bien de méditer. Le boucher de Stratford, qui a si souvent sondé la nature humaine à des profondeurs inconnues, doit surtout être cru quand il parle du peuple.

La scène est dans une rue de Rome. Une foule de plébéiens mutinés paraissent, armés de bâtons et de massues.

Un citoyen. — Avant d'aller plus loin, écoutez-moi vous parler.

Tous. — Parlez! parlez!

Le citoyen. — Êtes-vous bien résolus à mourir plutôt que de souffrir la faim?

Tous. — Oui, résolus, résolus.

Le citoyen. — Eh bien! vous savez que Caïus Marcius est le plus grand ennemi du peuple?

Tous. — Nous le savons, nous le savons.

Le citoyen. — Tuons-le, et nous aurons le blé au prix que nous voudrons. Est-ce une chose arrêtée?

Tous. — Oui, n'en parlons plus, courons l'exécuter.

(1) Tout ce que dit le citoyen est copié textuellement dans *l'Esclavage moderne*

Digitized by Google

Voilà qui est logique, peuple et orateur; et si M. de La Mennais ne veut pas en croire l'imagination de Shakespeare, qu'il se souvienne de ce qui s'est passé il y a à peine quelques mois. La retraite où il cache son génie n'est pas si profonde, qu'il n'ait entendu les fusillades de mai. Ceux qui tuaient alors et se faisaient tuer dans les rues de Paris étaient ces Spartacus auxquels il dit éloquemment : « Levez-vous ! » mais qui, une fois debout, sont poussés en avant par une force de logique qu'il ne leur suppose pas.

Aux fruits vous connaissez l'œuvre. Autrefois l'auteur de l'*Essai* avait pour disciples fervens, loin du monde, toute cette jeunesse mystique, nourrie de l'Évangile qu'elle doit prêcher un jour, et, dans le monde, une bonne partie de la jeunesse studieuse, passionnée pour les luttes de l'intelligence. Aujourd'hui, le lendemain des sanglantes émeutes, que trouve-t-on au domicile des révoltés? On trouve, à côté de la poudre et des balles, des volumes de Saint-Just, de Camille Desmoulins, de La Mennais. L'effet à côté de la cause!

Je pourrais, dans le livre de M. de La Mennais, relever d'autres erreurs et d'autres inconséquences que celles que j'ai signalées; mais je crois en avoir assez dit pour démontrer, comme je le disais en commençant, que cette ame honnête donne les plus funestes conseils, que cette vaste intelligence défend l'erreur. En parlant du *Livre du Peuple*, je faisais remarquer, il y a deux ans, que malgré l'aveuglement profond de son esprit, M. de La Mennais, comme écrivain, restait dans sa force. Quoique sa plume semble avoir un peu fléchi, on peut dire que son style n'est pas de connivence avec ses idées, et qu'il conserve son originalité et sa grandeur d'autrefois. Il y a certains talens supérieurs qui, au moment de la décadence, pour faire illusion aux autres, et peut-être pour se tromper eux-mêmes, se jettent dans des enthousiasmes factices qui sont l'exagération de la faiblesse; il n'y a plus rien à espérer de ces talens. Pour se rajeunir, ils ont eu recours à de violens remèdes, qui ont hâté leur décrépitude. Mais les exagérations de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, du *Livre du Peuple*, de *l'Esclavage moderne*, sont le produit de la force; malgré les années, il pèche encore par trop de sève. D'un homme ainsi trempé, quels que soient les écarts de son imagination, on peut toujours beaucoup attendre.

Je ne puis croire que M. de La Mennais soit condamné à toujours prêcher de désastreuses doctrines, de redoutables sophismes. Il sera ramené sur lui-même. On espérait que les crimes de mai auraient ouvert ses yeux : il n'en a point été ainsi. Ce que n'ont pu faire les fusillades de mai, ce que ne feraient aujourd'hui ni les violences, ni la ruse, ni les prières, quelque évènement bien simple le fera peut-être. Une promenade, un mot dans une lecture, un hasard, ont souvent éclairé comme d'une grande et subite lumière l'homme qui s'égarait avec le plus d'obstination et d'orgueil. Mais ce simple évènement, qui semble miraculeux, n'est qu'une cause apparente; lorsque la vérité dort dans une ame, elle se réveille d'elle-même à son heure.

PAULIN LIMAYRAC.

Digitized by Google

BULLETIN.

La nomination de M. Guizot à l'ambassade de Londres est, de la part du ministère du 12 mai, un aveu tacite des difficultés extérieures dans lesquelles il se trouve engagé. Pour dissiper l'impression fâcheuse produite par les négociations de M. de Brunow, le ministère a voulu agir, prendre une mesure, se mettre à couvert. Peut-être même, en demandant à la couronne de donner un successeur au général Sébastiani; espérait-il un refus qui lui aurait fourni l'occasion d'une retraite éclatante; il eût ainsi rejeté loin de lui toute responsabilité; il eût ainsi échappé aux embarras qui le pressent de tous côtés, et dans lesquels ses fautes sont bien pour quelque chose. Nous croyons cette conjecture plus vraisemblable que la version de quelques journaux, qui n'ont vu dans ce qui s'est passé qu'une comédie arrangée d'avance entre le cabinet et la couronne. C'est très sérieusement que la royauté a défendu contre le ministère un ancien serviteur de l'état, qui débuta dans la diplomatie par la belle défense de Constantinople contre les Anglais; mais elle a dû céder à l'unanimité du conseil, qui faisait de la nomination d'un nouvel ambassadeur la condition nécessaire de l'existence du cabinet. Que diront de cette déférence ceux qui argumentent toujours du gouvernement personnel?

Le lendemain du jour où a été signée la nomination de M. Guizot, on assure que le maréchal Soult recevait du général Sébastiani une importante et longue dépêche qui résumait les points principaux de la question d'Orient, et dans laquelle l'ambassadeur montrait qu'il avait fidèlement suivi ses instructions. Le président du conseil ne put se dispenser de porter cette dépêche au roi : sa majesté se fit un plaisir de la communiquer à un de ses ministres, à celui qui avait le plus insisté pour le remplacement du général Sébastiani, et qui le premier avait pris la parole à ce sujet dans le conseil; elle lui demanda s'il trouvait que cette dépêche fût l'œuvre d'un homme entièrement usé. Lorsque le général écrivait, il n'avait aucun soupçon de son rappel, et rien, de la part du cabinet, n'avait pu le lui faire pressentir.

Digitized by Google

Quant au nouvel ambassadeur, son mérite personnel n'est contesté par personne; les amis de M. Guizot peuvent se réjouir avec raison de cette nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui et offre à ses talens une application que jusqu'alors ils n'avaient point eue. M. Guizot sera bien reçu dans un pays qui s'est toujours montré fort sensible à la célébrité et très hospitalier pour la distinction individuelle. Les circonstances au milieu desquelles il va se rendre à Londres peuvent être fâcheuses pour notre politique, mais elles n'en feront que mieux ressortir le moindre succès qu'il pourra obtenir. Il ne doit pas être fâché non plus de s'éloigner momentanément du théâtre parlementaire, où les souvenirs du passé rendent si difficile pour tout le monde une attitude nouvelle et une situation forte.

Maintenant, que signifie pour le ministère la nomination de M. Guizot? Est-elle un désaveu de la conduite tenue par l'ancien ambassadeur? Est-ce l'indication d'une politique nouvelle? Faut-il rattacher au départ prochain de M. Guizot, comme on l'a fait pour celui de M. de Pontois, l'adoption d'un autre système? Il y aurait trop de bonhomie à tomber deux fois dans la même illusion. Le cabinet change d'ambassadeur pour se donner un maintien, pour livrer un aliment à l'opinion; il croit qu'une mutation de personnes le couvrira, et prêtera à sa politique l'apparence de la force. Quand M. le maréchal Soult se trouve en face de quelque grave difficulté qu'il n'a pas prévue, il s'embarrasse, s'irrite, et croit se tirer d'affaire en s'en prenant aux hommes: voilà déjà deux ambassadeurs tués sous lui. Nous avons vu d'autres ministres diriger long-temps nos relations extérieures, mener à bien les négociations les plus importantes, sans tout ce fracas de déplacemens et de rappels. M. Molé a compté dans son ministère plus de succès que de destitutions. Depuis que la question d'Orient est pendante, le ministère du 12 mai a rappelé deux ambassadeurs; il n'a pas jusqu'à présent d'autres résultats à nous montrer. Nous en sommes encore à savoir si ce double rappel produira quelques fruits. Peut-être M. le maréchal agit-il plutôt par saillies brusques et imprévues qu'il ne suit avec persévérance un plan une fois adopté. Il est aussi poursuivi par les réminiscences de son glorieux métier. Si M. de Medem vient se plaindre à lui du ton de nos journaux à l'égard de la Russie, il lui répondra en s'écriant: Croyez-vous que je craigne le canon? — On ne tirera pas le canon, comme le disait un auguste personnage auquel le ministre russe rapportait les belliqueuses paroles du maréchal. Il ne s'agit pas de guerre, mais de diplomatie; il n'est pas besoin d'emportement, mais d'habileté. Il faudra bien cependant que le moment vienne, pour le cabinet, d'expliquer sa politique étrangère: voilà déjà plusieurs phases de nos négociations relatives à l'Orient qui appellent hautement des explications parlementaires. Peut-être le général Sébastiani sera-t-il à son retour moins silencieux que l'amiral Roussin, et se servira-t-il de la tribune pour donner des éclaircissemens sur l'alliance anglaise et son maintien.

Cette alliance n'est pas rompue, mais ses liens sont bien relâchés. Il y a quelques années, Londres et Paris s'entendaient sur les questions importantes,

Digitized by Google

comme l'Espagne, la Belgique, et cette intelligence entraînait l'adhésion de l'Europe. Aujourd'hui, l'Angleterre prépare sur l'Orient un plan pour lequel elle se propose d'obtenir le consentement de l'Europe avant de nous le présenter. La situation est bien changée; ainsi se trouveraient confirmées les paroles qu'on a pu recueillir de la bouche de M. de Talleyrand à son dernier retour de Londres : « N'attendez plus rien de l'Angleterre, elle a épuisé à notre égard tout ce qu'elle pouvait avoir de bonne volonté; désormais, vous ne trouverez plus chez elle qu'obstacles et envie. » Ces sentimens de malveillance secrète, qu'il y aurait trop d'aveuglement à vouloir méconnaître, ne peuvent cependant prévaloir contre la force d'une situation qu'il n'est donné à personne de détruire. L'Angleterre nous jalouse : elle peut vouloir nous inquiéter, elle peut même chercher à nous affaiblir, mais elle ne saurait, dans les affaires de l'Orient, traiter ni sans nous ni contre nous. On ne peut nier toutefois que la Russie n'ait déployé une grande habileté : si elle n'est pas l'amie de l'Angleterre, c'est beaucoup de faire croire à cette amitié; c'est beaucoup de donner à penser qu'elle a pu, jusqu'à un certain point, entraîner l'Angleterre dans son alliance et dans son orbite. On ne remarque pas assez combien le cabinet de Saint-Pétersbourg s'attache à conquérir des succès d'opinion, et à paraître pénétrer dans l'intimité de l'Europe. C'est ainsi qu'il affecte de considérer comme sa plus fidèle alliée l'Allemagne, qui ne l'aime pas, et les liens de parenté qui unissent l'empereur Nicolas et le roi de Prusse servent à contrebalancer l'impopularité qui s'attache à l'alliance russe dans la monarchie prussienne. Aujourd'hui, la Russie fait les mêmes efforts auprès de l'Angleterre, et il s'agit de lutter à Londres contre des séductions spécieuses qui jettent un appel à l'ambition britannique. Telle est la tâche réservée à M. Guizot, qui partira aussitôt que le cabinet anglais aura donné son agrément au choix de notre gouvernement.

La désignation du nouvel ambassadeur a bien aussi, à l'intérieur, sa portée politique. Quand MM. Dufaure, Teste et Passy s'échauffent pour emporter la nomination de M. Guizot, et menacent, s'ils ne peuvent l'obtenir, de donner leur démission, il y a là un changement d'opinions qu'il est utile de relever. Nous sommes loin de nous en plaindre; nous accueillons avec satisfaction tous les faits qui tendent à ensevelir définitivement toutes les dissensions du passé, et nous nous plaisons à les signaler. Néanmoins, on eût bien étonné M. Dufaure, si on lui eût dit, il y a deux ans, qu'il viendrait un moment où il se trouverait ministre avec des amis de M. Guizot, et ferait d'une ambassade pour le chef du centre droit la condition de son existence politique. M. Dufaure a été de tous les ministres du centre gauche le plus ardent à presser la nomination de M. Guizot. Était-ce conviction profonde? était-ce l'espérance de causer quelque déplaisir à M. Thiers? Il vaut mieux s'arrêter aux motifs les plus honorables, qui, après tout, peuvent être les plus sincères. M. Dufaure a pris au sérieux sa situation politique; il cherche tout ce qui peut l'affermir et la fortifier, et il se conduit avec un empressement et une bonne foi qui ne lui permettent pas de voir toute l'étendue des concessions et du chemin qu'il fait.

Digitized by Google

Nous sommes persuadés qu'encore aujourd'hui M. Dufaure croit n'avoir pas changé. Comme il agit avec entraînement, il n'a pas le temps de réfléchir sur lui-même, et il passe de transformation en transformation sans s'en douter. Mais les illusions de M. Dufaure sur lui-même n'effacent pas la réalité. On peut dire que le passé politique des différentes fractions de la chambre qui ont traversé le pouvoir est mis au néant d'un commun accord. Le tiers-parti pousse M. Guizot au poste éminent qui tôt ou tard doit ramener ce dernier au ministère. C'est une abdication solennelle et réciproque de toutes les inimitiés et de toutes les rancunes. Il faut s'en féliciter.

Aussi un journal qui passe pour recevoir de temps à autre les inspirations du nouvel ambassadeur, écrivait ces jours passés qu'il fallait mettre dans un oubli irrévocable d'anciens dissentimens qui n'avaient plus d'objet, et entrer à pleines voiles dans une politique d'affaires et d'intérêts. C'est sans doute pour mieux travailler à ce programme qu'au moment même où les ministres obtenaient du roi la signature de l'ordonnance qui nomme M. Guizot ambassadeur, ils s'accordaient entre eux pour sacrifier M. Teste. La retraite de M. le garde-des-sceaux est, assure-t-on, jugée nécessaire par ses collègues pour leur rendre quelque force. L'emportement inconcevable avec lequel M. Teste continue de déclarer la guerre aux droits et aux intérêts des possesseurs d'offices, fait de sa présence dans un cabinet qui se dit conservateur une étrange anomalie. M. Teste représente ouvertement sur cette question toutes les passions envieuses et mauvaises de l'opposition. Aujourd'hui même un journal de la gauche sonne la charge contre les notaires et les avoués. A ses yeux, la loi de 1816 est détestable; elle constitue un privilége que rien ne justifie, et dont on ne saurait trop poursuivre l'abolition. En vérité, on croit rêver quand on entend un parti réclamer un nouveau 4 août contre la fortune et le patrimoine de la moitié de la bourgeoisie, traiter les produits du travail, les droits acquis, l'héritage et le pain des familles, comme en 1789 on a traité les distinctions aristocratiques, les titres de noblesse et les priviléges de race.

La cause de ces déclamations est pour les uns dans cette manie d'innovations et de changemens qui se confond, pour eux, avec le patriotisme et le libéralisme. On n'est pas libéral, on n'est pas patriote, si chaque matin on ne demande l'abrogation ou la réforme de quelques lois, de quelques institutions: cela s'appelle *progresser*. La cause de ces déclamations est encore dans une envie incurable qui dévore bien des gens à la vue des situations honorables conquises par le travail. Il est triste que de pareils sentimens puissent être encouragés, non certes par les intentions, mais par les actes irréfléchis d'un ministre. Cependant les avertissemens ne manquent pas à M. Teste; les tribunaux et les chambres de notaires ou d'avoués, auxquels il a voulu renvoyer le soin de traiter au nom des veuves et des héritiers, ont décliné cette attribution et proclamé, par cette déclaration d'incompétence, l'inviolabilité du droit de propriété. Il faut espérer qu'après le pouvoir judiciaire les avis du pouvoir législatif viendront aussi éclairer M. Teste. Les notaires et les avoués ont adressé à la chambre une pétition dont le rapport a été renvoyé à la semaine prochaine,

Digitized by Google

et qui fournira à M. Teste l'occasion d'exposer ses vues et d'en faire l'apologie. Croirait-on que le même journal qui demande l'abolition des offices voit dans cette démarche des notaires et des avoués un acte d'insubordination à l'égard de M. Teste? Ce sont des subordonnés qui réclament contre leur chef en l'exposant au désagrément de voir renvoyée par-devant lui une pétition où l'on se plaint de ses actes! Ce respect pour la hiérarchie est tout-à-fait édifiant, surtout quand on le rapproche de quelques insinuations injurieuses contre le gouvernement personnel, contre le roi, auquel les notaires et les avoués ont eu l'irrévérence de s'adresser, ce qui, toujours dans l'opinion de ce journal, devait les rendre non recevables à pétitionner devant la chambre. C'est sans doute toujours au nom du gouvernement parlementaire que l'on s'acharne à opposer hostilement les attributions de la chambre aux droits de la couronne.

La chambre poursuit dans ses bureaux l'examen de tous les projets que lui a soumis le ministère, et ces projets y sont l'objet des plus rigoureuses critiques. La chambre n'a pas de parti pris pour renverser le cabinet, elle ne désire pas sa chute; mais elle ne lui épargne aucune leçon, et a peu de souci de sa considération et de sa force. Si les plans de M. Passy lui paraissent à la fois insuffisans et aventureux, elle le lui dira sans ménagement et le rappellera au respect des droits des rentiers et des fonctionnaires publics. Le projet de M. Cunin-Gridaine sur les sucres sera remanié : la chambre rend justice aux bonnes intentions du ministre du commerce, qui aurait voulu satisfaire tout le monde, les colonies et les manufactures; mais elle n'en amendera pas moins de la manière la plus large les dispositions élaborées par M. Gridaine. Ce sera au cabinet d'examiner s'il doit donner un sens politique à tous ces échecs partiels, ou s'il préfère se résigner à les supporter et à n'avoir pas de sentimens plus hauts que sa fortune. Le projet de loi de dotation pour M. le duc de Nemours n'a pas été présenté par le ministère d'une manière heureuse et opportune. Le moment n'était pas habilement choisi. Le ministère vit au milieu de difficultés et de mécontentemens qui entravent toujours l'adoption de mesures financières. Pourquoi avoir pris l'initiative pour fixer le chiffre de la somme demandée? Quand le cabinet du 15 avril annonça aux chambres le mariage de M. le duc d'Orléans, il laissa en blanc le chiffre de la dotation que le pays devait offrir au prince royal. Il avait aussi l'avantage de présenter ce projet au parlement dans des circonstances favorables, au début de son avènement, dans un moment où il était l'objet de beaucoup d'espérances, et d'une sollicitude bienveillante de la part des chambres, qui voulaient écarter de l'administration nouvelle toute cause d'affaiblissement. Le cabinet du 12 mai peut-il se féliciter aujourd'hui des mêmes avantages? La commission chargée de l'examen du projet a invité le cabinet à lui adresser toutes les pièces qu'il jugerait à propos de produire à l'appui de sa demande. Il faut rendre cette justice à M. Odilon Barrot, qui se trouve en minorité dans la commission avec deux autres membres de la gauche, qu'il a tenu dans cette circonstance un langage d'une haute convenance. Il a regretté que des mots vagues comme ceux-ci, *en cas d'insuffisance du domaine privé*, puissent ouvrir la porte à des enquêtes

Digitized by Google

et à des investigations contraires tant à la dignité de la chambre qu'à celle du trône. Il y a loin de cette modération au ton amer et injurieux de certains pamphlets. On peut espérer que dans une matière délicate, les explications et les détails dans lesquels il sera nécessaire d'entrer ne sortiront pas du sein de la commission, et que le vote de la chambre sera d'accord avec ses sentimens et ses vœux pour la consolidation de la dynastie.

Les fonds demandés par M. Teste pour les conseillers d'état nouvellement nommés ont été refusés à l'unanimité par la commission des crédits supplémentaires. Il y a dans ce refus tant une sollicitude sévère pour nos finances qu'un blâme politique, formellement adressé à l'ordonnance sur le conseil d'état rédigée par M. le garde-des-sceaux. Ce vote de la commission paraît surtout avoir déterminé MM. Dufaure et Passy à séparer leur fortune ministérielle de celle de M. Teste, et il est probable que sa retraite sera l'occasion d'une alliance positive de ces anciens membres du tiers-parti avec des membres du centre droit. Ce serait M. de Rémusat qui prendrait le département des travaux publics, pendant que M. Dufaure passerait à la justice. Par la même occasion, on donnerait un successeur à M. le général Schneider. C'est avec ces modifications que le cabinet espérerait traverser la session sans encombre, à la condition toutefois de ne pas se montrer trop pointilleux et trop susceptible. Il est vrai que de graves difficultés resteraient sans solution ; des hommes politiques du premier ordre ne seraient pas moins en dehors des affaires ; mais on croirait avoir beaucoup gagné en gagnant quelques mois, et l'on se contenterait du provisoire en attendant l'imprévu.

La cour des pairs vient de rendre son arrêt dans le second procès du 12 mai. Elle a condamné Auguste Blanqui à la peine de mort, et prononcé, contre plusieurs de ses complices, quinze, dix, sept et cinq années de détention. Vient ensuite l'emprisonnement pour les autres accusés, dont deux seulement ont été acquittés. En condamnant à la peine capitale le chef du complot, la cour des pairs savait fort bien que son arrêt ne serait pas exécuté : elle a voulu montrer qu'elle prenait au sérieux ses devoirs comme cour de justice; elle a témoigné, par cette stricte application de la loi, qu'elle voulait se renfermer dans ses attributions judiciaires, et se tenir à l'écart de toute considération politique. Elle laisse à la royauté l'honneur de la clémence, elle en laisse au ministère la responsabilité politique. Elle a considéré qu'il était de son devoir et de sa dignité de persévérer dans ce qu'elle avait déjà si mûrement délibéré, et de ne pas prêter la main elle-même à l'affaiblissement des lois. Si la cour des pairs n'eût pas statué comme elle l'a fait sur le principal accusé, elle eût prononcé l'abrogation de la peine de mort en matière politique; elle a décliné à juste titre une pareille responsabilité.

Théâtre-Italien. — Le Théâtre-Italien a repris cette semaine une des plus fraîches partitions de Rossini, *la Donna del Lago*. Les parties gracieuses de cet opéra ont été rendues avec ce charme et cette perfection qu'on ne trouve qu'aux Italiens. Toutefois, le rôle de Malcom, le plus important peut-être de la

Digitized by Google

pièce, et qui avait été confié à Mme Albertazzi, a été faiblement rendu. Quant à Rubini, on sait qu'au milieu du drame le plus animé, il s'isole volontiers dans son admirable talent sans trop se préoccuper de la pièce qui se joue autour de lui. Mais personne n'eût songé à lui reprocher son laisser-aller, après lui avoir entendu chanter l'air de *Niobe*. Au moment de nous quitter, car on parle beaucoup de sa retraite, il semble que le grand chanteur veuille nous laisser d'éternels regrets; car jamais il n'a déployé plus de puissance que dans cet air de *Niobe* et dans celui d'*il mio tesoro* qu'il avait chanté la semaine précédente. — L'Opéra a donné, jeudi, une représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Elssler, qui part en congé. Un nouveau pas, *la Smolenska,* parfaitement dansé par Mlle Elssler, lui a fourni l'occasion de briller que recherche tout bénéficiaire; mais ce qu'il y a eu surtout de remarquable dans cette représentation, c'est l'acte d'*Otello* chanté par Mlle Garcia, Tamburini et Duprez. Duprez a lutté sans trop de succès avec les souvenirs de Rubini; Tamburini se sentait plus à l'aise à côté de ce moins rude joûteur. Mlle Garcia marche de plus en plus sur les traces de sa sœur; c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de la jeune cantatrice.

Théatre de la Porte-Saint-Martin. — *Le Tremblement de terre de la Martinique,* drame en cinq actes. — L'exploitation de cette grande catastrophe revenait de droit au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Après les lions et les tigres de M. Van Amburgh, M. Harel ne pouvait moins faire que de nous donner un petit tremblement de terre, avec accompagnement de ville écroulée et de population engloutie sous les décombres. Nous avons eu occasion de remarquer déjà que le théâtre de la Porte-Saint-Martin est voué, depuis longtemps, à la représentation de toutes les monstruosités, de toutes les étrangetés et de toutes les excentricités; les grandes calamités publiques rentraient nécessairement dans ses attributions. Dans un tremblement de terre général, le monde entier viendrait à crouler, que le théâtre de la Porte-Saint-Martin resterait debout sur les ruines du globe, avec M. Harel, M. Mélingue et M. Moëssard, pour donner une représentation de ce désastre universel. Il est juste de reconnaître ici l'activité de M. Harel et l'intelligence toute merveilleuse avec laquelle il a compris la mission du théâtre qu'il a l'honneur de gouverner. M. Harel est à la piste de toutes les bizarreries qui parcourent le monde, de toutes les catastrophes que Dieu sème dans sa colère. Chiens savans, éléphans blancs, Hercules du Nord, rien ne lui échappe. C'est pour lui que les moutons naissent avec cinq pattes et deux têtes; c'est pour lui que la Martinique a tremblé et que Saint-Pierre s'est éboulé comme un château de cartes.

M. Harel se serait accusé d'ingratitude envers la Providence, qui protége bien évidemment le théâtre de la Porte-Saint-Martin, s'il eût vu dans ce grand désastre autre chose qu'un nouveau miracle accompli en faveur de son établissement. Soumis aux intentions de la destinée, il a convoqué tout d'abord ses auteurs, ses décorateurs et ses machinistes; il leur a dit : — Voilà, mes enfans, ce que Dieu fait pour nous; Dieu ne nous a jamais manqué. C'est pour nous

Digitized by Google

qu'il a permis à un simple mortel d'apprivoiser les lions et les panthères; c'est pour nous qu'il envoya jadis du royaume de Siam un éléphant qui dansait sur la corde raide; c'est pour nous qu'il expédia du fond de la Norvége des Alcides qui portaient, sans éternuer, des poids de cinq cents livres au bout de leur nez. Aujourd'hui, voilà la terre qui chancelle et toute une ville qui croule! A l'œuvre donc, enfans! Après le tremblement nous aurons autre chose, car il est écrit que le monde périra avant que le théâtre de la Porte-Saint-Martin périsse.

Ce qui fut dit fut fait. Auteurs, peintres et machinistes de se mettre aussitôt à l'œuvre. En moins de quelques mois, les poètes et les décorateurs confectionnèrent à M. Harel un drame en cinq actes et une ville fort présentable, le tout destiné à tomber.

La scène se passe à Saint-Pierre, dans la maison de M. de Beaumont, gouverneur, je crois, de la Martinique. M. de Beaumont est l'heureux père d'une charmante fille nommée Flora, et le riche possesseur d'une énorme quantité de nègres. Parmi ces nègres se trouve un mulâtre, nommé Dominique, taillé sur le patron d'Atar-Gull et de Bug-Jargal. Encore Bug-Jargal et Atar-Gull sont-ils de tendres agneaux, comparés à ce loup-cervier. Après avoir séduit la femme de chambre de Flora, cet abominable mulâtre a porté ses vues jusqu'à Mlle de Beaumont elle-même, et ne craint pas de la demander pour épouse à son père. M. de Beaumont menace ce drôle de sa juste colère; mais le mulâtre a tout prévu. Grace à ses soins, une conspiration de nègres est près d'éclater; les noirs n'attendent qu'un signal; repoussé par M. de Beaumont, Dominique tire deux coups de pistolet, et voilà qu'aussitôt noirs et mulâtres se précipitent sur la scène, armés de fusils et de sabres. M. de Beaumont ne sait plus où donner de la tête; Flora éperdue jette les hauts cris; encore un instant, c'en est fait de tant de vertus, et le crime va triompher. Mais la Providence ne le permettra pas. La Providence, qui protége la Porte-Saint-Martin, ne permettra pas que la vertu succombe, non plus à la Martinique qu'en France, non plus à Saint-Pierre qu'à Paris. Au moment où le digne M. de Beaumont va se voir passer au fil de l'épée, où Mlle Flora se débat entre les bras sanglans de Dominique, à ce moment fatal, ô justice divine! la terre vacille, les toits s'abattent, les maisons se détraquent, la foudre gronde, le sol s'entr'ouvre, et nègres, mulâtres et négrillons s'engloutissent dans les abîmes, comme Bertram au cinquième acte de *Robert*.

Ce qui prouve bien clairement que ce tremblement est un coup du ciel, c'est que dans ce cataclysme pas un blanc ne périt, pas un noir ne survit. Évidemment, Saint-Pierre n'a croulé que pour ensevelir la négraille; le plus mal traité des blancs en est quitte pour une entorse. Cependant il y a là des pertes bien grandes, des pertes irréparables! Une ville ne croule pas ainsi de fond en comble sans gêner un peu les habitans. Aussi, en dépit du triomphe de la vertu, la tristesse est-elle empreinte sur tous les visages, et chacun se dit à part soi que Dieu, pour déjouer les projets du crime, aurait pu recourir peut-être à des moyens plus simples et moins funestes à la vertu, quand, soudain, ô mer-

Digitized by Google

veille, une voile blanchit au lointain horizon. C'est un bâtiment au pavillon de France. A cette vue, tous les visages s'épanouissent, tous les cœurs reprennent espoir, et mille cris de joie retentissent sur le rivage. Pourquoi? Ne comprenez-vous pas? C'est le bâtiment français qui apporte à la Martinique les secours de la France, et qui vient donner l'assurance aux habitans ruinés de Saint-Pierre que M. Harel ne les abandonne pas.

Nous ne discuterons point le mérite de ce drame, dont M. Charles Lafont a bien voulu partager la responsabilité. Le drame n'était là qu'un prétexte aux décorations : aussi l'a-t-on écouté avec une héroïque patience. Il courait dans toute la salle des bruits merveilleux sur le dénouement de cette œuvre. Le théâtre devait trembler dans ses fondemens, le lustre vaciller au plafond, les banquettes cabrioler au parterre, les siéges danser dans les loges. La mer devait quitter ses bords, et les flots indisciplinés bondir jusque dans le trou du souffleur. Hélas! jamais déception ne fut plus grande, jamais mystification plus complète. Imaginez quelques douzaines de mauvaises planches dégringolant sottement les unes sur les autres, une mer représentée par une toile plate et sale, cinq ou six nègres s'efforçant de s'engloutir dans des abîmes invisibles, une population d'une douzaine d'individus faisant semblant de ne pouvoir se tenir sur leurs jambes, des pétards enrhumés partant par-ci par-là, des détonations souterraines produites par un vieux tambour, et vous aurez une idée assez exacte du tremblement de terre de la Martinique, tel qu'il a lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Pardonnez, et ne vous découragez pas; M. Harel est homme à prendre sa revanche; il la prendra. Cette chute nous vaudra quelque invention nouvelle qu'il nous est impossible de prévoir, mais qui pour sûr nous émerveillera : des lézards qui joueront aux échecs, ou des éléphans qui feront la roue. C'est vraiment pour ce diable d'homme que le mot *impossible* n'est pas français; qui sait? peut-être M. Harel nous prépare une bonne pièce. A la Porte-Saint-Martin on ne sait pas ce qui peut arriver.

Le théâtre de la Gaieté a donné, lui aussi, son *Tremblement de terre de la Martinique*. Comme tous les grands génies, M. Harel traîne après lui une foule d'imitateurs. Où le lion a sauté, veulent sauter les moutons de Panurge. Le drame de la Gaieté vaut moins encore, s'il est possible, que celui de la Porte-Saint-Martin. Mais là du moins la pompe du spectacle compense la nullité du poème, et le plaisir des yeux dédommage de l'oisiveté de l'intelligence.

VAUDEVILLE. — *La Jeunesse de Lauzun*, vaudeville en deux actes, de MM. Michel Masson et Laffite. — Allez voir, si vous en avez le courage, ce qu'ils ont osé faire avec les Mémoires de Mlle de Montpensier, les Lettres de Mme de Sévigné, et l'*Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin! M. Paul de Musset a écrit sur le même sujet un livre charmant que nous n'avons pas oublié, et où se trouvent reproduits avec un rare bonheur tout l'esprit et toute la grace de ses modèles. C'est un livre charmant en effet, d'un style vif et rapide, d'une désinvolture noble et cavalière, un des meilleurs du jeune écrivain, le meilleur peut-être. Les auteurs du vaudeville nouveau

Digitized by Google

auraient pu y trouver plus d'une bonne scène et plus d'un bon conseil; ils auraient dû y chercher des allures d'esprit et de style qui, pour être puisées dans un roman, ne seraient pas déplacées au théâtre. Ils ont préféré agir à leur guise, sans souci de l'histoire, et, au lieu de ce cadet de Gascogne, moins ambitieux d'amour que de fortune, qui fit un jour, au retour de la chasse, tirer ses bottes par la petite-fille d'Henri IV, ils nous ont donné un pâle Chérubin, sentimentalement épris de l'héroïne de la Fronde. Soyez sûrs que ce n'est point là la jeunesse de Lauzun, et que Lauzun, même à vingt ans, ne s'amusait pas à de pareilles bagatelles. Mais encore, à ce point de vue, pouvait-on écrire une pièce fort amusante; car, de toute façon, ainsi que l'écrivait Mme de Sévigné, c'est un beau sujet de discourir, un admirable sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un merveilleux sujet de raisonner et de parler éternellement. Certes il y avait bien en tout ceci place pour un bon petit vaudeville, et puisque Mme de Sévigné y trouvait une tragédie dans toutes les règles du théâtre, MM. Michel Masson et Laffite pouvaient bien, eux, y trouver matière à deux petits actes égayans. Hélas! non, et Mme de Sévigné serait bien cruellement désappointée, si elle pouvait voir combien on lui a méchamment gaspillé cette belle tragédie dont elle se plaisait elle-même à régler les actes et les scènes. Vainement chercherait-elle Lauzun et la grande Mademoiselle. Mais que dirait-elle, grand Dieu! en voyant ces étranges figures d'ambassadeurs qui représentent l'un l'Angleterre, l'autre le Portugal? Et que diraient, je vous prie, le Portugal et l'Angleterre?

— M. Regaldi a donné lundi dernier, à l'Athénée des Arts, une soirée d'improvisation italienne qui a obtenu le succès le plus éclatant et le mieux mérité. On remarquait parmi les auditeurs MM. de Lamartine, J. Janin, de Salvo, M. l'ambassadeur de Sardaigne, Mme la princesse Belgiojoso, Mme Tastu, et beaucoup d'autres personnes de distinction. Le poète s'est montré digne d'un tel auditoire; trois de ses poèmes improvisés ont surtout paru faire une vive impression, un premier sur *Dante écrivant sa Divine Comédie*, un second sur le *Saule*, un troisième qui avait pour titre: *le Songe de l'Exilé*. Nous ne pouvons souhaiter à M. Regaldi qu'un théâtre plus grand, car la salle de l'Athénée n'a pu suffire à contenir tous ceux qui se pressaient aux portes.

— Les trois romans, où Mme de Souza a révélé sous le jour le plus gracieux son talent sobre et délicat, *Adèle de Sénange, Eugène de Rotnelin, Charles et Marie*, viennent de paraître à la librairie de Charpentier, réunis en un volume et précédés d'une charmante notice de M. Sainte-Beuve. Nous devons indiquer en même temps la nouvelle édition des poésies d'André Chénier, qui a paru récemment à la même librairie et qui est enrichie de pièces inédites et d'excellens commentaires.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE MECKLEMBOURG.

II.[1]

HISTOIRE ET CONSTITUTION.

Les plus anciennes notions que l'on possède sur le Mecklembourg ne remontent pas au-delà du VIIIe siècle. Antérieurement à cette époque, toute l'histoire de cette partie de l'Allemagne est enveloppée d'un nuage épais. On ose à peine l'aborder, car on n'a, pour la reconstruire, que de vagues et incertains récits, ou des hypothèses qu'aucun fait positif ne justifie; les savans disent que ce pays était primitivement habité par une race germanique. Mais quelle était cette race? comment était-elle entrée dans le Mecklembourg? comment en est-elle sortie? C'est ce que nulle chronique ne raconte, ce que nul document n'explique. Peut-être était-ce une partie des Hérules, des Vandales, qui s'adjoignit vers la fin du IVe siècle aux migrations de la grande race, et quitta ses foyers pour envahir le monde. Quoi qu'il en soit, à l'époque où l'histoire du Mecklembourg commence à se dégager de ses voiles, nous trouvons ce pays occupé par les Slaves.

C'est une chose singulière que, dans un temps d'investigations comme le nôtre, au milieu de nos recherches érudites et de nos travaux excentriques, nous ayons encore si peu tourné les regards du côté de cette innombrable famille des Slaves, dont l'empire touchait jadis à la mer Adriatique, à l'océan Glacial, au Kamstchatka et à la mer Baltique. Il y a pourtant là une vaste et curieuse histoire qui tient à la nôtre par plusieurs points, une langue qui est

(1) Voyez la livraison du 19 janvier.

Digitized by Google

encore parlée par plus de cinquante millions d'hommes, et une littérature riche et originale.

Les premières traditions du Mecklembourg forment un chapitre de cette vaste histoire; peut-être nous saura-t-on gré d'en reproduire ici les traits les plus saillans. La tribu de Slaves qui avait envahi le nord de l'Allemagne et s'étendait le long de la mer Baltique, était connue sous le nom de *Wendes* et se subdivisait en plusieurs peuplades. La plus puissante était celle des Obotrites qui avait pour capitale Mikilembourg (grande ville), d'où est venu le nom de Mecklembourg, et celle des Wilze qui occupait en grande partie le Brandebourg.

Tous les historiens s'accordent à représenter les Slaves comme une race d'hommes d'une nature douce, inoffensive, aimant le travail et la vie domestique. Dès que dans leurs migrations ils trouvaient un endroit convenable, ils se bâtissaient aussitôt une demeure, défrichaient le sol et se faisaient aimer de leurs voisins par leurs habitudes paisibles et leurs vertus hospitalières. On raconte que, quand ils étaient forcés de quitter leur habitation pour entreprendre un voyage de quelques jours, ils avaient coutume de laisser la porte ouverte, de mettre du bois dans le foyer et des provisions sur la table, afin que, si un étranger venait à passer par là pendant leur absence, il pût tout à son aise entrer et prendre ce dont il avait besoin (1). A ces qualités du cœur, les Slaves joignaient les qualités physiques qui n'appartiennent qu'aux hommes de la nature. Ils étaient doués d'une force de tempérament presque invincible, et d'une adresse prodigieuse à tous les exercices du corps; ils pouvaient, ainsi que les sauvages de l'Amérique, se rouler comme une pelote, se tapir comme des blaireaux sous une racine d'arbre et attendre là des jours entiers que leur ennemi vînt à passer. Ils pouvaient se tenir cachés sous l'eau pendant de longues heures au moyen d'un léger tuyau qui leur servait à reprendre

(1) M. Sainte-Beuve a écrit sur cette hospitalité des Slaves un sonnet que nous sommes heureux de pouvoir joindre à notre récit :

Le vieux Slave est tout cœur, ouvert, hospitalier,
Accueillant l'étranger comme aux jours de la fable,
Lui servant l'abondance et le sourire affable,
Et même, s'il s'absente, il craint de l'oublier.

Il garnit en partant son bahut de noyer;
La jatte de lait pur et le miel délectable,
Près du seuil sans verroux, attendent sur la table,
Et le pain reste cuit aux cendres du foyer.

Soin touchant! doux génie! Ainsi fait le poète :
Son beau fruit le plus mûr, sa fleur la plus discrète,
Il l'abandonne à tous; il ouvre ses vergers.

Et souvent, lorsqu'ainsi vous savourez son ame,
Lorsqu'au foyer pieux vous retrouvez sa flamme,
Lui-même il est parti vers les lieux étrangers.

Digitized by Google

haleine. Tout ce qui nous reste de leurs anciennes poésies populaires est un témoignage évident de leur admiration pour le courage et la force. Quel homme que ce Marco dont les chants serviens racontent les voyages aventureux et les combats ! Sa volonté est inébranlable, et sa vigueur sans bornes; nul ennemi ne l'effraie, nul obstacle ne l'arrête, et il vit trois cents ans. L'Hercule des Grecs n'est pas plus audacieux que lui, et le Staerkodder des Scandinaves n'est pas plus terrible. En même temps que ces chants énergiques et naïfs racontent les exploits des guerriers, les luttes des partis, ils célèbrent la grace modeste, la timidité virginale des jeunes filles qui apparaissent dans les fêtes, les yeux baissés et le visage couvert d'une pudique rougeur. La tradition scandinave d'Ottar et Sigride raconte que, quand la jeune fille conduisit le soir son fiancé au lit nuptial, elle ne leva les yeux sur lui qu'au moment où la torche enflammée qu'elle tenait à la main vint à lui brûler les doigts. Il y a dans les poésies serviennes plusieurs images virginales du même genre. Telle est entre autres celle de Militza dont son amant n'a pas même pu, pendant trois longues années, obtenir un regard.

« De longs sourcils s'abaissent sur les joues roses de Militza, sur ses joues roses et sur son doux visage. Pendant trois ans j'ai contemplé la jeune fille, et je n'ai pu voir ni ses yeux chéris, ni son front de lys. Je l'ai conduite à la danse, j'ai conduit Militza à la danse, et j'espérais voir ses yeux.

« Tandis que les cercles se forment sur le gazon, tout à coup le soleil s'obscurcit, l'éclair brille à travers les nuages. Les jeunes filles lèvent les yeux au ciel, mais Militza ne lève pas les siens, elle regarde le gazon, et ne tremble pas. Ses compagnes lui disent :

« O Militza, quelle témérité ou quelle folie? Pourquoi restes-tu ainsi les yeux baissés sur le gazon, au lieu d'observer ces nuages que la foudre enflamme?

« Et Militza répond avec calme : Ce n'est ni de la témérité ni de la folie. Je ne suis pas la sorcière qui amasse les nuages. Je suis une jeune fille, et je regarde devant moi. »

Le peu qui nous reste des traditions wendes rappelle, par certains détails d'une énergie presque sauvage et par certaines idées aventureuses, les traditions d'Islande. Telle est, par exemple, cette histoire d'un roi fabuleux nommé Anthyre, compagnon d'armes d'Alexandre-le-Grand. Après la mort du héros, Anthyre quitta l'Asie et s'empara des provinces du nord. C'est lui qui bâtit la ville de Mikilembourg, et la fortifia par trois châteaux qui avaient douze lieues de circonférence; c'est lui que les chroniques du peuple désignent comme le chef de la maison régnante de Mecklembourg. Si le fait était vrai, il n'y aurait point de maison aussi ancienne dans le monde, car elle remonterait à plus de trois cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Lorsque les troupes de Wallenstein envahirent le Mecklembourg, pendant la guerre de trente ans, on trouva, dit-on, dans une armoire secrète du cloître de Doberan, un panégyrique en vers de ce soldat aventureux. C'est une composition d'une nature toute primitive et d'une expression farouche comme les pages les plus rudes des Niebelungen, ou les chants anciens de Dietrich, ou certains passages du poème

Digitized by Google

d'Antarche, héros arabe, dont le nom offre, du reste, une singulière similitude avec celui du héros mecklembourgeois.

« La bravoure, dit l'auteur inconnu de ce poème, n'a point de repos. Elle ne dort pas dans un lit. Elle s'abreuve de sang. C'est ce que l'on peut facilement voir par les valeureuses actions de ces guerriers qui s'élançaient intrépidement sur le champ de bataille et domptaient leurs ennemis les plus braves.

« Il y a eu autrefois dans cette noble terre, dans cette terre des Wendes, un roi chanté par les poètes. Il s'appelait Anthyre. C'était un homme d'une merveilleuse audace, qui s'est acquis un grand renom.

« Il aimait les louanges que l'on accorde aux combats violens, aux actes de courage. Il était si brave et si fort, que jamais homme n'a pu le dépouiller de sa lourde armure.

« Pour défendre un ami, il s'élançait en riant au devant des troupes ennemies. Pour ceux qu'il protégeait, il n'avait que de douces paroles, mais quand il allait au combat, son regard avait une expression sauvage, et le feu sortait de sa bouche.

« Il portait une épée tranchante qui faisait jaillir des flots de sang, et celui qu'elle avait atteint ne guérissait plus. Cette épée était si forte, que jamais on ne put la rompre. Malheur à qui s'exposait à ses coups! Si elle venait seulement à rencontrer son corps, c'en était fait de lui.

« L'armure d'Anthyre était toute noire, et son casque d'une blancheur étincelante; son bouclier était si pesant, que mille chevaliers n'auraient pu le lui enlever. Il portait au doigt un petit anneau qui lui donnait la force de cinquante hommes. C'est avec cet anneau qu'il a fait tant d'actions étonnantes.

« Son cheval s'appelait Bukranos. C'était un animal monstrueux, aussi dur que la pierre, qui avait une tête de taureau, et du bout de ses pieds faisait jaillir des étincelles de feu sur sa route. Le héros était ferme comme un rocher; on ne pouvait ni le dompter ni l'ébranler, et ceux qui s'attaquaient à lui tombaient sous ses coups. »

Une autre tradition du Mecklembourg mérite encore d'être citée, car elle se rattache à l'histoire d'un grand empire. Au VIIIe siècle de notre ère, la tribu des Obotrites était gouvernée par un roi nommé *Godlav,* père de trois jeunes hommes également forts, courageux et avides de gloire. Le premier s'appelait Rurik (paisible), le second Siwar (victorieux), le troisième Truwar (fidèle). Les trois frères, n'ayant aucune occasion d'exercer leur bravoure dans le paisible royaume de leur père, résolurent de s'en aller chercher ailleurs les combats et les aventures. Ils se dirigèrent à l'est, et se rendirent célèbres dans les diverses contrées où ils passaient. Partout où ils découvraient un opprimé, ils accouraient à son secours; partout où une guerre éclatait entre deux souverains, ils cherchaient à reconnaître lequel des deux avait raison, et se rangeaient de son côté. Après mainte généreuse entreprise et maint combat terrible où ils se firent admirer et bénir, ils arrivèrent en Russie. Le peuple de cette contrée gémissait sous le poids d'une longue tyrannie, contre laquelle il n'osait même plus se révolter. Les trois frères, touchés de son infortune, réveillèrent son

Digitized by Google

courage assoupi, assemblèrent une armée, et, marchant eux-mêmes à sa tête, renversèrent le pouvoir des oppresseurs. Quand ils eurent rétabli l'ordre et la paix dans le pays, ils résolurent de se mettre en route pour rejoindre leur vieux père; mais le peuple reconnaissant les conjura de ne pas partir et de prendre la place de ses anciens rois. Rurik reçut alors la principauté de Nowghorod, Siwar celle de Pleskow, Truwar celle de Bile-Jezoro. Quelque temps après, les deux frères cadets étant morts sans enfans, Rurik adjoignit leurs principautés à la sienne, et devint chef de la famille des czars qui régna jusqu'en 1598.

Il y a tout lieu de croire que les Wendes, en arrivant dans le Nord, y apportèrent le goût des travaux agricoles et des habitudes paisibles qui distinguaient la race slave. Mais les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins, les agressions violentes dont ils furent souvent victimes, changèrent complètement la nature de leur caractère. Arrachés à tout instant à leurs travaux par le bruit des armes, par l'aspect de la torche incendiaire, obligés de se défendre tantôt contre les Saxons, et tantôt contre les Danois, d'avoir un champ de bataille dans leurs sillons et un autre sur les flots de la mer, ils mirent le soc de leur charrue sur l'enclume et s'en firent une épée; ils arrachèrent les lambris de leur grange et construisirent des bateaux; ils abandonnèrent le sol qu'ils avaient défriché, l'enclos qui les avait nourris, et s'en allèrent chercher leur fortune dans les aventures et leur moisson dans les combats. Bientôt ils jetèrent, comme les Vikinger, l'inquiétude dans le cœur de leurs ennemis et l'effroi dans celui des marchands. Ils devinrent haineux, fourbes et cruels. Souvent on les vit poursuivre, les armes à la main, le marchand avec lequel ils venaient de conclure un traité, et lui reprendre de vive force les denrées qui leur avaient été loyalement payées. Souvent, après une bataille, ils se rassemblaient comme des sauvages autour d'un malheureux captif pour le torturer et jouir de ses convulsions et de ses cris de douleur. On eût dit qu'ils voulaient venger en un instant toutes leurs défaites et leurs désastres, et effacer dans le sang jusqu'à la dernière trace de ces vertus paisibles et compatissantes qui leur avaient été enseignées par leurs pères.

La femme était pour eux un être d'une nature très inférieure; on la vendait comme une marchandise, on la traitait comme une esclave. Il était permis à l'homme d'en avoir plusieurs, de les employer aux travaux les plus rudes, de les faire coucher sur le sol nu, tandis que lui se reposait dans un lit; et quand ce fier pacha venait à mourir, toutes les femmes qu'il avait épousées devaient s'égorger ou se laisser brûler sur sa tombe. Cette horrible coutume ne cessa en Pologne qu'au xe siècle; elle existait encore au xie en Russie.

La vie de l'homme avait une valeur, celle de la femme n'en avait aucune. On raconte que des mères égorgeaient leurs filles au moment où elles venaient au monde comme des êtres indignes de vivre. Peut-être aussi les malheureuses se sentaient-elles émues d'une si grande pitié à la vue de ces faibles créatures condamnées, dès leur naissance, à subir le poids d'une tyrannie honteuse, qu'elles croyaient faire un acte d'amour maternel en leur ôtant la vie.

Digitized by Google

Si à ces notions éparses et décousues que les annalistes du Nord nous ont léguées sur les Wendes nous pouvions joindre un système de mythologie complet, nous y trouverions sans doute des documens précieux sur le caractère de ce peuple, sur son origine, sur sa parenté et ses relations avec les autres nations originaires, comme lui, de l'Orient. Malheureusement il ne nous reste de cette mythologie que des lambeaux à l'aide desquels on ne peut reconstituer ni une cosmogonie ni une théogonie entière. Nous empruntons à un mémoire publié récemment par la Société des antiquaires du Nord (1), et aux historiens du Mecklembourg (2), quelques notions sur cette vieille religion des Wendes, contre laquelle les missionnaires chrétiens luttèrent vainement pendant plusieurs siècles, et qui depuis s'est perdue comme un livre dont le vent disperse au loin les feuillets.

Cette religion primitive des Wendes, dit M. Petersen, a toute la rude empreinte que l'on remarque dans la mythologie des anciens peuples chez lesquels le sentiment de l'art ne s'est pas encore développé. Car l'art et la mythologie sont toujours étroitement unis l'un à l'autre. On y trouve quelques rapports avec celle des Scandinaves, soit que le contact des deux peuples ait produit le mélange des deux mythologies, soit qu'elles proviennent primitivement d'une même source.

Les Wendes reconnaissaient un être suprême éternel, incommensurable, indéfini. On ne lui élevait point d'autel, on ne lui donnait point de nom. C'était le principe créateur de toutes choses, la loi organique du monde, la destinée sombre et terrible cachée dans les voiles de l'avenir, une idée plutôt qu'un personnage réel, un symbole plutôt qu'une image vivante et palpable. D'autres dieux présidaient au mouvement des élémens, et aux différentes actions de la vie humaine, mais ils étaient tous subordonnés à cet être premier, à ce dieu sans nom. Plusieurs savans pensent qu'on ne lui érigeait point de statue; d'autres prétendent qu'il était représenté par une image à trois têtes, une sorte de trimurti indienne qui existait dans plusieurs temples wendes. Cette opinion est maintenant admise comme la plus rationnelle.

Au-dessous de cette sphère sans fin où plane l'être suprême, l'être mystérieux et invisible, apparaissent les dieux subalternes qui agissent directement sur l'homme. Ici l'on retrouve, comme dans toutes les mythologies, le principe du bien et du mal, de l'ordre et du bouleversement, de la fécondité et de la destruction. Le dieu du mal s'appelle *Zcerneboch* (dieu noir); on le représente tantôt sous la forme d'un loup furieux, tantôt sous celle d'un homme tenant un tison enflammé à la main. On lui offrait pour prévenir sa colère des sacrifices sanglans.

Le dieu du bien a le front pur, le visage radieux. Il s'appelle *Belbog* (dieu blanc). A la manière dont on le dépeint, il ressemble au bon Balder, le dieu

(1) *Die züge der Daenen nach Wenden*, par M. Petersen; Copenhague, 1839.

(2) Franck, *Ancien et Nouveau Mecklembourg*. — Klüver, Dehn Hempel. — Studemund, *Description, histoire, statistique et traditions du Mecklembourg*.

Digitized by Google

chéri des anciens Islandais. On croit, du reste, que c'est le même dieu que celui qui était adoré par toutes les tribus slaves sous le nom de Zvantewith. Un de ses temples les plus célèbres était celui d'Arcona dans l'île de Rugen. Saxo le grammairien nous en a conservé la description. C'était un vaste édifice bâti au milieu de la ville, et entouré de deux enceintes. La statue du dieu avait quatre têtes tournées des quatre côtés du monde. Elle portait une épée à la ceinture, et à la main droite une corne que le prêtre remplissait de vin à certain jour solennel pour voir quelle serait la récolte de l'année. La veille de la fête des moissons, il entrait dans le temple pour le balayer et le nétoyer. Aucun autre ne pouvait remplir cette fonction, et lui-même n'osait pas respirer dans le sanctuaire. Il fallait qu'il vînt à la porte du temple chaque fois qu'il avait besoin de reprendre haleine. Le jour de la fête, le peuple s'assemblait autour de l'édifice religieux. Le prêtre regardait la corne : si le vin qu'elle renfermait n'avait pas diminué, c'était un signe certain de bonne récolte. Cette épreuve faite, il répandait un peu de vin devant le dieu, remplissait la coupe, la buvait en faisant une prière pour la prospérité du peuple, puis la remplissait encore, et la remettait dans la main de l'idole. Dans ce moment-là, on offrait au dieu un gâteau de miel de la taille et de l'épaisseur d'un homme. Pour l'entretien du temple, les prêtres prélevaient sur chaque individu un impôt particulier. Ils recevaient en outre le tiers du butin que les pirates rapportaient de leurs expéditions. Trois cents chevaliers formaient en quelque sorte la garde d'honneur du dieu. Lui-même devait avoir un cheval blanc, vigoureux et sans tache, que le prêtre seul pouvait monter. On croyait que Belbog s'en servait pendant la nuit, car parfois le superbe coursier apparaissait le matin, haletant et baigné de sueur, comme s'il venait de faire une longue route. Quand le peuple projetait une expédition de guerre, on apportait devant le temple six piques que l'on plantait deux par deux dans le sol. Puis le prêtre amenait le cheval sacré, et le faisait sauter sur ces piques. S'il levait le pied droit le premier, c'était un bon augure; si, au contraire, il levait le pied gauche, la campagne était ajournée. Dans cette même île de Rugen, on voyait une autre idole qui avait sept figures réunies dans une seule tête. A sa ceinture pendaient sept épées, et elle en tenait une huitième à la main droite. Saxo cite encore une divinité nommé Porcnut, qui avait quatre figures sur les épaules, et une cinquième sur la poitrine.

Dans la province de Redarier (aujourd'hui duché de Mecklembourg-Strelitz), au milieu d'une forêt sacrée où personne n'aurait osé couper un rameau d'arbre, on voyait une ville étrange, bâtie en forme de triangle, avec une large porte à chaque angle. Deux de ces portes étaient ouvertes tout le jour; mais la troisième, qui était la plus petite, restait presque constamment fermée. C'était par là qu'il fallait passer pour arriver au bord de la mer. Sur la grève triste et déserte s'élevait un temple d'idoles soutenu par une quantité de piliers qui ressemblaient à des cornes d'animaux. Les murailles de cet édifice étaient couvertes d'un grand nombre de sculptures représentant les dieux et les déesses. Dans l'intérieur du temple on voyait les statues de ces mêmes divinités revêtues

Digitized by Google

de leur armure et portant le casque sur la tête. C'était là que les prêtres gardaient la bannière des troupes. Les prêtres seuls avaient le droit d'offrir un sacrifice aux dieux et le privilége de s'asseoir dans le temple, tandis que l'assemblée restait debout. Dans les circonstances graves, ils se jetaient la face contre terre, en prononçant des paroles inintelligibles. Ils posaient leurs lèvres sur une ouverture pratiquée dans le sol, et adressaient tout bas des questions à un mystérieux oracle; puis ils recouvraient l'ouverture avec une motte de gazon vert et racontaient au peuple ce qu'ils venaient d'apprendre (1).

Une autre tradition rapporte que la capitale de la province de Redarier était Rhetra. Cette ville avait neuf portes. On y voyait un temple magnifique, et dans ce temple était la statue de Radigart en or, couverte d'une peau de buffle et portant une hallebarde à la main. C'était le dieu de la force et de l'honneur.

Siwa était la déesse de la fécondité et de l'amour. On la représentait sous la figure d'une jeune fille toute nue, à demi voilée seulement par une longue chevelure qui descendait jusqu'aux genoux. Dans sa main droite elle tenait une pomme, dans sa main gauche une grappe de raisin.

Prowe, le dieu de la justice, résidait au milieu d'une majestueuse enceinte d'arbres. Le roi venait là s'asseoir, comme saint Louis au pied du vieux chêne, pour rendre ses jugemens; mais le prêtre avait seul le droit de pénétrer dans l'enceinte sacrée, et si un criminel condamné à mort parvenait à s'y introduire, c'était pour lui un inviolable refuge.

Les Wendes adoraient encore Podaga, le dieu des saisons, et Flins, le dieu de la mort. On le représentait sous la forme d'un squelette; mais ce squelette portait un lion sur ses épaules.

A ce culte des divinités bienfaisantes et redoutables, les Wendes joignaient celui de la nature. Ils s'approchaient avec un saint respect des sources d'eau et des forêts. Dans les flots du lac limpide ils croyaient entrevoir des génies mystérieux; dans l'ombre solitaire des bois ils entendaient, comme les Grecs, résonner à leurs oreilles des paroles prophétiques. Le chêne était pour eux un emblème des forces créatrices de la nature et du principe organique qui la régit. Le vieux tronc noirci par le temps, dépouillé de feuillage et couvert de mousse, était la cellule silencieuse d'une divinité. A Oldenbourg, les chênes sacrés étaient renfermés dans l'enceinte du temple. A Stettin, on portait des présens à un devin qui consultait une source d'eau et rendait des oracles. Dans plusieurs endroits, on suspendait aux arbres des images de dieux ou des figures symboliques. Le temple était ordinairement bâti dans une île : on y arrivait par un pont, et ceux qui voulaient offrir un sacrifice avaient seuls le droit de passer ce pont.

On immolait aux dieux des bœufs et des brebis. Les prêtres prenaient la meilleure part de l'holocauste; le reste était abandonné au peuple. Parfois on immola des chrétiens. Les Wendes croyaient que ce sacrifice devait être parti-

(1) Chronique de Dithmar de Mersebourg.

Digitized by Google

culièrement agréable à leurs idoles. Dans une de ces luttes sanglantes qui éclataient fréquemment entre les sectateurs du paganisme et les néophytes de l'évangile, un évêque fut tué et sa tête offerte à Radigart, le dieu de la force. A la suite de l'holocauste, on interrogeait le sort, on jetait en l'air des morceaux de bois noirs d'un côté et blancs de l'autre. S'ils retombaient du côté blanc, c'était un bon augure; sinon, c'était un signe de malheur.

Chaque fois qu'un homme voulait consulter l'oracle, ou se concilier la faveur des dieux, il offrait un sacrifice. Les dieux présidaient à toutes les actions importantes de la vie humaine; les dieux bénissaient les mariages et les sermens d'amitié; ils sanctionnaient les traités de paix et prêtaient leur appui aux déclarations de guerre. Il y avait dans chaque temple national un étendard sacré, espèce de palladium que le peuple considérait avec un religieux respect et que les prêtres allaient chercher cérémonieusement dans les grandes circonstances. Certaines tribus des Wendes avaient pour bannière un dragon avec une tête de femme et des bras couverts de fer. Les habitans de l'île de Rugen en avaient un autre qu'ils appelaient *Stanitia*, et pour laquelle ils professaient presque autant de vénération que pour leurs dieux mêmes. Indépendamment de ces circonstances accidentelles, où la porte du temple s'ouvrait pour celui qui venait immoler une brebis et implorer une faveur, il y avait chaque année trois grandes fêtes, que le peuple entier célébrait par des chants, des danses et des holocaustes nombreux. La première était celle de l'hiver; elle se trouvait précisément placée à la même époque que le *Jul* des Scandinaves et la *Noël* des chrétiens. La seconde était celle du printemps; les Wendes l'avaient consacrée à la mémoire des morts. La troisième était celle des moissons.

Dans un pays où le sentiment religieux s'associait ainsi à toutes les actions de la vie, les prêtres devaient nécessairement avoir une grande influence. Les prêtres étaient tout à la fois, dans les temps anciens, juges, législateurs, arbitres suprêmes du peuple. Plus tard, les Obotrites se choisirent un roi, ou plutôt un général chargé de les conduire au combat. Son autorité était extrêmement restreinte. Dans les circonstances graves, on attendait toujours une décision des dieux, et cette décision, c'étaient les prêtres qui la prononçaient; c'étaient eux aussi qui gardaient dans le temple le trésor de l'état, qui recevaient les offrandes des soldats et les tributs des marchands étrangers. Le roi, élu par le peuple, montait sur une pierre, mettait sa main dans celle d'un paysan et jurait de rester fidèle à la religion du pays, de protéger les veuves et les orphelins, et de respecter les lois. Mais les mêmes hommes qui l'avaient investi de sa dignité imprévue pouvaient facilement l'en dépouiller. Sa couronne était entre leurs mains, ainsi que sa vie. Si un désastre, une mauvaise récolte, une défaite sanglante survenaient dans la contrée, le roi en était responsable. On le regardait comme un être livré à une malheureuse fatalité, et, pour prévenir de nouvelles infortunes, on l'immolait aux dieux. Le même usage existait en Suède. Les Suédois égorgèrent un jour leur roi Domalde, et arrosèrent avec son sang les autels de leurs idoles pour faire cesser la disette. Les

Digitized by Google

habitans de l'île de Rugen, les Obotrites, avaient un roi; mais dans la plupart des districts occupés par des tribus slaves, il portait le titre de *Wasiwoda* (chef dans la guerre). Les étymologistes croient reconnaître dans les syllabes finales de ce titre, dans ce mot de woda, le nom d'Odin, dieu des Scandinaves.

Toute l'histoire des Wendes, depuis l'époque où elle se révèle à nous, c'est-à-dire depuis le temps de Charlemagne, n'est qu'un triste tableau de dissensions civiles et de guerres perpétuelles. Les Obotrites luttent contre les Wilzes, contre les Saxons, contre les Danois. Quand le combat cesse d'un côté, il recommence de l'autre. Quand l'orage ne gronde plus au dehors, il éclate au dedans. Les chefs de la peuplade mecklembourgeoise se disputent le pouvoir, se trahissent, s'égorgent; les inimitiés particulières se mêlent aux haines nationales. Les paysans se pillent, et les pirates s'en vont comme des oiseaux de proie attendre leur victime sur les vagues lointaines. Enfin, toute cette tribu slave n'apparaît que comme une société confuse et violente dont nulle loi n'arrête les emportemens et à laquelle la religion même n'impose aucun frein régulier. Au commencement du IXe siècle, un moine de Picardie s'en alla prêcher le christianisme dans le nord, et fit en peu de temps assez de progrès pour qu'en 833 le pape crût devoir fonder l'évêché de Hambourg. Mais cette douce et pacifique loi de l'évangile, qui avait déjà tempéré tant de passions ardentes et adouci tant de nations farouches, ne fit que jeter parmi les Wendes de nouveaux germes de discorde; ceux qui cédèrent à la voix des missionnaires furent signalés comme des traîtres et des hommes indignes de toute pitié. De là, des haines profondes, des actes de violence et des guerres sans fin. Les païens croyaient faire une œuvre agréable à leurs idoles en poursuivant avec acharnement les néophytes de l'évangile. Pour se concilier la faveur de leur terrible Zcerneboch ou de leur dieu Radgiart, ils incendiaient une chapelle, ils massacraient une famille chrétienne.

Plusieurs fois, les Saxons essayèrent de convertir par la force ces rudes peuplades que la parole éloquente des missionnaires ne pouvait émouvoir. Quand ils gagnaient une bataille, la loi de l'évangile devenait toute-puissante. Les princes acceptaient le baptême pour obtenir la paix, et le peuple promettait de bâtir des églises. Puis, à peine l'armée ennemie avait-elle quitté la frontière, à peine l'heure de la crise était-elle passée, que toutes les idées de conversion étaient aussitôt anéanties; le chef de la tribu se hâtait d'abjurer ses promesses religieuses, les soldats démolissaient l'église commencée, et les prêtres rapportaient en grande pompe la statue de l'idole dans son temple. Cette lutte des croyances religieuses dura trois siècles; peu à peu enfin elle s'amortit; la persévérance des prédicateurs chrétiens l'emporta sur l'opiniâtreté des païens. En 1168, on brisait la dernière idole dans l'île de Rugen, et trois années après il y avait un évêché à Schwerin. En introduisant dans cette contrée un nouveau dogme, les missionnaires y introduisirent aussi une nouvelle langue. L'Allemagne fit la conquête morale et intellectuelle du Mecklembourg; un grand nombre de familles Wendes s'étaient éteintes dans les longues

Digitized by Google

guerres qui ravagèrent leur pays; elles furent remplacées par des familles allemandes. Les missionnaires en amenèrent d'autres encore, et les premiers princes chrétiens, qui trouvaient en elles un appui, les favorisèrent de tout leur pouvoir. L'élément slave, combattu ainsi de tout côté par le glaive du soldat et le dogme du missionnaire, s'affaiblit graduellement, l'élément germanique grandit. Au dehors, l'Allemagne cernait la terre des Wendes; au dedans, elle y jetait sans cesse de nouvelles racines; elle agissait sur cette contrée à demi barbare par sa puissance politique, par sa religion, par un premier développement d'idées morales qui apparaissaient alors comme l'aurore de la civilisation. La lutte n'était pas égale. Les Wendes furent vaincus, et la langue allemande remplaça dans le Mecklembourg l'idiôme slave (1). Mais la population étrangère qui vint s'adjoindre à la tribu des Wendes n'empêcha pas le pays d'être de nouveau envahi par les Danois. Canut VI s'en empara en 1202, et ses successeurs le gouvernèrent pendant 25 ans. Les descendans de Niclot, prince des Obotrites, le délivrèrent enfin de l'oppression; mais à peine l'avaient-ils affranchi, qu'ils l'affaiblirent en le partageant. Les quatre fils de Borovin II formèrent quatre états de l'antique principauté. L'aîné des frères, Jean, obtint la plus grande partie du duché. C'est de lui que descendent les princes actuels du Mecklembourg; les trois autres formèrent la ligue de Richenberg, Werle et Rostock. Plus tard, on vit se former la branche des seigneurs de Boizembourg, des comtes de Schwerin et des princes de Mecklembourg-Stargard. On comprend tout ce qu'un état déjà si restreint devait perdre en se divisant en plusieurs parcelles. Cependant il lutta glorieusement encore contre des voisins ambitieux, contre les villes anséatiques, contre les Danois et les Suédois; puis il eut des princes hardis et intelligens qui l'illustrèrent par leur courage ou le fortifièrent par de sages institutions. Tel était, entre autres, Jean Ier, le chef de la branche du Mecklembourg. Il avait étudié à l'Université de Paris, et sa science lui fit donner le surnom de théologien. Il fonda plusieurs établissemens utiles, détruisit un repaire de pirates et sut maintenir, par sa sagesse autant que par sa valeur, l'ordre et la prospérité dans son pays. Son fils, Henri Ier, surnommé le Pélerin, était un de ces hommes au cœur chevaleresque, à l'esprit aventureux, que les poètes du moyen âge se plaisaient à chanter, et dont le peuple inscrivait avec amour le nom dans ses légendes. Le désir de s'illustrer par de grandes actions l'entraîna hors des limites de son étroit domaine; il partit pour la terre sainte, laissant à sa femme le soin de régir le duché. Pendant quinze ans, la noble princesse remplit cette tâche difficile avec une rare prudence et une admirable énergie; tantôt obligée de se mettre en garde contre des projets d'invasion, tantôt de résister, comme la Pénélope antique, à des offres de mariage, elle sut tour à tour éviter chaque écueil et prévenir chaque

(1) Il existe cependant encore dans le Mecklembourg un grand nombre de paysans et plusieurs familles nobles dont l'origine est incontestablement slave. Telle est, entre autres, celle des Bassewitz, Bülow, Dervitz, Flotow, Lutzou, Lewetzow, etc.

Digitized by Google

danger. Lorsque ses fils furent en âge de régner, elle leur abandonna le pouvoir qui lui avait été confié et se retira dans la solitude. Depuis que le vaillant Henri était éloigné de l'Allemagne, on n'avait eu aucune nouvelle de lui.

Chacun le croyait mort, et sa noble femme faisait prier pour lui et portait des vêtemens de deuil. Mais voilà qu'un beau jour le bruit se répand que le pèlerin aventureux n'est pas mort, qu'il revient. La nouvelle court de village en village. La fidèle Anastasie sort de sa retraite pour embrasser celui qu'elle n'espérait plus jamais revoir, et Henri apparaît, les cheveux blancs, le visage amaigri par les souffrances. Ce n'était plus ce beau chevalier à la tête haute, au regard fier, que l'on avait vu partir avec les rêves audacieux de la jeunesse. Hélas! non, c'était l'homme trompé dans son espoir, vaincu par le temps, qui s'en revient le front penché, le cœur malade, après avoir expérimenté la vie et les choses, et debout sur les lieux témoins de sa première ardeur, leur redemande un reste des songes passés, et ne trouve plus rien. Henri n'avait pas même pu aborder sur le champ de bataille où il espérait exercer son courage. Au moment où il sortait de Marseille, des corsaires le prirent et le gardèrent vingt-cinq ans captif au Caire. Dans ce moment le récit de ses malheurs lui donnait un nouveau prestige. Les cloches des églises sonnaient sur sa route, les prêtres chantaient un chant de joie, et le peuple accourait au devant de lui. Ses deux fils lui remirent humblement le sceptre qu'ils avaient reçu de leur mère. Mais Henri ne le garda pas longtemps. Il mourut en 1301, et toute l'Allemagne le célébra longtemps dans ses ballades et ses traditions.

Bientôt son fils donna un nouvel éclat au Mecklembourg par sa hardiesse et ses exploits. Son règne ne fut qu'une longue guerre souvent difficile et souvent glorieuse. Il dompta l'orgueil des villes anséatiques, fit peur au Danemarck, et combattit noblement pour le roi de Suède. Ses ambitieux voisins, qui d'abord avaient osé attenter à ses droits, lui demandèrent la paix, et le peuple le nomma avec orgueil Henri-le-Lion.

Au xve siècle, trois des maisons princières formées par le partage des fils de Borovin, étaient éteintes, et celle de Mecklembourg reprit leur héritage. Les fils d'Albert-le-Beau la divisèrent encore en deux branches, et diminuèrent ainsi son pouvoir. Puis arriva la réformation, ce temps des grandes idées et des grandes luttes, puis la guerre de trente ans, qui ravagea toute l'Allemagne. Le Mecklembourg fut envahi par les troupes catholiques, ses deux souverains légitimes furent détrônés, et Wallenstein posa sur sa tête la couronne de leurs duchés. Quand la guerre cessa, le trésor était vide, le pays dévasté. Partout la main cruelle du soldat avait porté le fer et le feu; partout des maisons en ruines, des villages déserts, des champs incultes. Le règne de Charles-Léopold ne fit qu'aggraver cette misère. Le malheureux pays, dévasté, dépeuplé, endetté, ne reprit un peu de force et d'espoir que sous l'autorité bienfaisante de Chrétien-Louis II. A ce prince vertueux et éclairé succéda Frédéric-le-Bon qui, par ses sages institutions, par ses intelligentes économies, rétablit l'ordre dans les finances et adoucit les malheurs du peuple. Son successeur, Frédéric-François, acheva cette œuvre salutaire. Son long règne, son

Digitized by Google

règne de cinquante ans fut menacé de plus d'un désastre et troublé par plus d'un orage : il vit éclater la révolution française qui ébranla le monde entier; il vit le vieil empire germanique se dissoudre; il vit l'étoile des grandes puissances pâlir, l'Autriche courbant la tête sous le glaive étranger, et la Prusse morcelée par la main de celui qui faisait et défaisait les rois. Malgré le système de neutralité qu'il essaya de garder au milieu de ce choc des armées et de cette lutte des royaumes, il ne put échapper à la tempête qui agitait toute l'Europe. Des troupes françaises envahirent ses états. Un général français s'installa dans son château comme gouverneur. Le noble prince fut obligé de quitter le domaine de ses pères, avec la douleur de voir ses sujets subjugués par de nouveaux maîtres et condamnés à de rudes impôts. Mais plus leurs souffrances avaient été grandes pendant une partie des guerres de l'empire, plus il s'efforça de les adoucir quand les jours de calme revinrent. Le Mecklembourg lui doit une foule de réformes habilement conçues, de réglemens utiles sur le commerce, sur la justice, sur l'administration, sur l'instruction publique; car en même temps qu'il travaillait à assurer le bien-être matériel de son peuple, il essayait de donner une nouvelle extension à son développement moral. En 1835, il reçut un éclatant témoignage du succès obtenu par ses efforts de l'affection de ses sujets. Il y avait cinquante ans qu'il régnait. Tous les habitans du duché, jeunes et vieux, riches et pauvres, se réunirent spontanément pour fêter l'anniversaire de son avènement au trône, et dans cette fête, inspirée par la reconnaissance, animée par l'amour, il n'y avait rien de faux et rien de fardé. Le paysan la célébrait avec la même joie que le grand seigneur. Les lambris de la ferme et ceux du château entendaient répéter les mêmes vœux, et tout haut on disait : Le chef de la maison de Mecklembourg a le premier donné l'exemple du savoir; Henri le pèlerin, celui de la noblesse chevaleresque; Henri-le-Lion, celui de l'ardeur et de la persévérance; Frédéric-le-Bon, celui de la justice et de l'humanité; Frédéric-François nous donne l'exemple de la sagesse, de l'intelligence, des douces vertus et des nobles pensées. — Le noble prince ne survécut pas long-temps à ce touchant hommage. Il est mort en 1837, laissant comme une bénédiction le souvenir de son règne dans le cœur de ses sujets, et le souvenir de ses vertus dans le cœur de ses enfans.

Le Mecklembourg est divisé en deux duchés, celui de Schwerin, qui est le plus important et le plus étendu, et celui de Strelitz. La surface du pays est de 280 milles (560 lieues) carrés, dont 288 appartiennent au duché de Schwerin, et 52 à celui de Strelitz. La population du premier s'élève à 2071 habitans par 22 milles carrés, celle du second à 1710. Il y a dans le duché de Schwerin 40 villes, 9 bourgs, 308 grands villages, 2200 petits villages et métairies; dans celui de Strelitz, 9 villes, 2 bourgs, et 522 villages et métairies.

Dans ces deux duchés, les impôts sont très également répartis, et très minimes comparés à ceux de plusieurs autres contrées de l'Allemagne. Ils ne s'élèvent dans le pays de Schwerin qu'à 1 florin 29 schellings (environ 4 francs) par

Digitized by Google

tête (1). Dans le pays de Strelitz, ils sont encore plus minimes. A part les droits d'entrée, il n'y a point d'impôt indirect. Le propriétaire paie une taxe régulière pour son domaine, le fermier pour sa ferme, et le fisc ne leur demande plus rien.

Les deux duchés, gouvernés séparément par deux princes indépendans l'un de l'autre, sont réunis par la même constitution. Leurs députés s'assemblent au même lieu et délibèrent sur les mêmes propositions. Le principe constitutionnel qui forme une des bases du gouvernement mecklembourgeois remonte très haut. Dès le XIVe siècle, on voit que les nobles et les grands propriétaires du pays prenaient une part directe aux affaires. Plus tard les villes et ensuite les prélats eurent le même droit. Au XVIe siècle, la première charte du pays fut rédigée; au XVIIe, les assemblées nationales furent convoquées chaque année. La constitution actuelle a été faite d'après celles de 1523, 1572, 1621 et 1755.

Chaque année, les grands ducs convoquent les états et les réunissent tour à tour dans la principauté de Schwerin et dans celle de Strelitz. Les deux princes sont représentés auprès de l'assemblée par trois commissaires qu'ils nomment eux-mêmes. Trois maréchaux héréditaires (deux pour le duché de Schwerin, un pour celui de Strelitz) sont chargés de recevoir les propositions des commissaires et d'y répondre au nom de l'assemblée. C'est à cette assemblée qu'il appartient de voter de nouveaux impôts et de faire de nouvelles lois. Elle ne possède pas elle-même le droit d'initiative en matière de législation, mais elle a tout le pouvoir du *veto*. Les sessions de la diète durent ordinairement six semaines. Les commissaires qui l'ont ouverte au nom des princes la ferment avec les mêmes formalités.

Les députés appelés à faire partie de la diète sont divisés en deux classes. La première se compose des propriétaires de biens nobles et de biens de chevalerie (*Rittergüter*); la seconde, des représentans de la bourgeoisie élus par les villes. Les biens nobles donnent à la diète 572 envoyés; la bourgeoisie n'en donne que 40. Au premier abord, on s'arrête étonné de cette disproportion. Mais une grande partie des propriétés de chevalerie a déjà passé entre les mains de la bourgeoisie, et, comme le droit de représentation est attaché au sol, il s'ensuit que le nombre des députés de la bourgeoisie augmente toujours, tandis que celui des députés de la noblesse diminue. Des 572 biens auxquels est attaché le droit de représentation, 256 appartiennent à des bourgeois. Si on ajoute à ce nombre les 40 députés des villes, on voit que les représentans de la bourgeoisie sont en majorité, et si les nobles continuent à se dessaisir de leurs propriétés, la constitution aristocratique du Mecklembourg deviendra bientôt passablement démocratique.

X. MARMIER.

(1) Dans le duché de Bade, les impôts s'élèvent à 5 florins et demi par tête; dans la Saxe, à 5 florins 50 kreuzer; dans la Prusse et la Hesse, à 6 florins.

Digitized by Google

LA

BELLE ISABEAU.

VII.[1]

LE RÉCIT.

M. de Villars reçut Toinon avec une bienveillance affectueuse; car les comédiennes de ce temps-là qui avaient assez de tact pour ne s'entourer que de gens de bonne compagnie, étaient généralement traitées avec beaucoup d'égards par les hommes de leur entourage.

L'affable urbanité du maréchal, qui contrastait si fort avec la familiarité du page (les anciennes traditions du respect dû aux femmes de toute condition commençaient à se perdre), rendit à la Psyché tout son courage, toute sa présence d'esprit.

M. de Villars ne reconnut pas d'abord Taboureau; il fallut que Claude, riant de son gros rire, lui eût dit: Tête bleue, monsieur! il paraît que mon déguisement est parfait, et que votre serviteur indigne, votre ancien hôte de la rue Sainte-Avoye, est tout-à-fait méconnaissable?

— Comment! c'est vous? vous, mon cher monsieur Taboureau? s'écria le maréchal en tendant cordialement la main à Claude, mille pardons de ma maladresse; mais aussi, qui irait chercher sous ces haillons le Lucullus de la rue Sainte-Avoye?

(1) Voyez les livraisons des 26 janvier et 2 février.

Digitized by Google

— Eh! eh! c'est très vrai, ce que vous dites là, monsieur; on ne reconnaît guères les amphitryons ailleurs qu'à leur table, répondit Taboureau avec plus de vérité que de bon goût, en secouant la main de M. de Villars.

A cette époque de si aristocratique renom, le gros jeu, la chasse et la bonne chère égalisaient toutes les conditions; si les *traitans*, ainsi qu'on appelait les financiers et les enrichis, ne pénétraient pas dans la sphère des grands seigneurs, s'ils fréquentaient peu la cour et comme à regret, c'est que dans leur brutal orgueil ils préféraient faire descendre les grands seigneurs jusqu'à eux, les écraser de leur luxe, les splendidement traiter, leur ouvrir leur bourse, en un mot leur tout prodiguer avec une dédaigneuse insouciance sans vouloir rien accepter d'eux en retour.

Les gens de cour persiflaient les financiers, mangeaient leur souper, empochaient leur argent et les traitaient de *veaux d'or*. Les financiers haussaient les épaules, traitaient les gens de cour de parasites, les tutoyaient et les souffletaient incessamment de leur familiarité, sachant bien que celui qui donne est toujours au-dessus de celui qui reçoit.

Le grand roi, faisant obséquieusement voir les jardins de Versailles à Samuel Bernard, lui demandant ses avis, les écoutant avec déférence, l'entourant d'égards, l'accablant de flatteries pour en obtenir un prêt considérable, et Samuel, froid et fier, poussant le mépris jusqu'à mettre soi-même un terme à l'abaissement du monarque par ces mots d'un orgueil si foudroyant: « Votre majesté m'embarrasse, elle oublie qu'elle parle à un de ses sujets; » Samuel Bernard et Louis XIV résument à merveille, et sur une royale échelle, la position réciproque des financiers et de beaucoup de gens de la cour.

Sans cette digression, le lecteur eût peut-être été étonné de la parfaite aisance avec laquelle le sigisbé traitait un homme de la qualité de M. le maréchal de Villars; non que ce dernier eût jamais puisé aux coffres de Claude, mais il aimait le très gros jeu, et il avait trouvé dans Taboureau un joueur toujours égal, toujours prêt et de la plus splendide facilité en matière de revanches.

— Ah çà! ma chère Psyché, d'où sortez-vous ainsi? dit M. de Villars. C'est tout un roman que votre aventure. Pendant le peu de temps que j'ai passé à Versailles, on ne parlait que de cela, et tous vos anciens amis, je vous jure, s'intéressaient singulièrement à votre sort. Racontez-moi donc cette histoire, et vous me direz ensuite ce que vous pouvez pour le service du roi.

Digitized by Google

Après avoir appris au maréchal comment elle était tombée entre les mains des camisards dans les défilés du Rhan-Jastrié, sous la conduite d'Isabeau, la Psyché continua : — On nous mena par des chemins détournés et perdus, au milieu de montagnes inaccessibles, jusqu'à l'entrée d'une caverne creusée dans le roc. Nous devions y rester prisonniers pour servir d'ôtages. M. Taboureau passait pour mon frère; les hommes qui nous gardaient étaient plus grossiers que méchans. Nous passâmes ainsi quelques semaines, moi toujours cruellement inquiète du sort de M. de Florac, dont je n'avais pas encore de nouvelles.

— Et moi, ajouta Claude, cherchant des champignons dans les mousses et des gâteaux de miel dans le creux des arbres, comme un véritable Silvain, le tout pour la chère Psyché; car, monsieur, j'avais l'estomac navré de la voir soumise à ce régime de salaisons! La pauvre enfant ne pouvait s'y accoutumer; j'avais fini par lui faire des espèces de petits gâteaux de pulpe de châtaigne, pétris avec du miel et cuits *à la sauvage*, sur une simple plaque de fer rougie au feu, qui étaient, je vous jure, fort délicats. Je ferai perfectionner cette invention par mon chef d'office, et je la baptiserai *de gâteaux à la camisarde*.

— Vous voilà sûr de vivre dans l'avenir, dit en riant M. de Villars. Puis, s'adressant à la Psyché : Les gens qui vous gardaient étaient-ils nombreux? dit M. de Villars.

— Ils étaient douze ou quinze, dit Toinon. Bientôt nous vîmes arriver, presque chaque jour, des mulets chargés de vivres et de munitions de guerre, escortés par de nouveaux révoltés, qui creusèrent et bâtirent dans le roc une sorte de grand souterrain, dans lequel ils placèrent ce qu'ils avaient apporté.

— Et ce fut là, monsieur, dit Claude avec un soupir, que je fis mon premier apprentissage de maçon, de manœuvre, car ils me firent, parbleu, travailler à leur damné souterrain. Tel que vous me voyez, j'ai creusé le roc, j'ai cassé des pierres, j'ai fait du mortier avec de la terre glaise, comme si je m'étais, depuis ma plus tendre jeunesse, livré à cet exercice.

— Ils vous ont donc forcé à travailler, mon pauvre Taboureau? dit M. de Villars.

— Ils ne m'ont pas précisément forcé, ils m'ont seulement donné à entendre que, si je ne remplissais pas ma tâche, je recevrais régulièrement une forte bastonnade tous les matins. Avec ce stimulant, je ne sais ce que je ne serais pas parvenu à faire.

— Le fait est que c'est à coups de canne que les impériaux font

Digitized by Google

marcher leurs soldats à la victoire, dit M. de Villars en souriant de la naïveté de Claude.

— Eh bien! je suis sûr qu'ils y vont, à la victoire, et qu'ils y vont comme j'allais à mon souterrain : très bravement; demandez à la Psyché?

— Oh! sans doute, mon ami, vous vous êtes toujours montré aussi courageux que résigné.

— Mais savez-vous quelque chose de ce pauvre Florac? dit le maréchal.

— Je n'avais pas encore eu de nouvelles de lui, reprit tristement Toinon, lorsqu'un jour, avec un nouveau renfort de camisards et de munitions de guerre, arriva un nouveau chef. Le trouvant moins farouche que les autres rebelles, je me hasardai à lui demander si quelques engagemens avaient eu lieu entre les rebelles et les troupes du roi : — Il y en a eu plusieurs, me répondit-il, entre autres un au pont de Montvert, dans lequel l'archiprêtre des Cevennes a été *justicié* par les nôtres. L'autre combat a été livré près du col d'Ancize. C'est là que les dragons de Saint-Sernin ont été écharpés. — Et leur capitaine, m'écriai-je, est-il mort, est-il blessé? — Le marquis de Florac n'est ni mort ni blessé, me répondit cet homme d'un air sombre. — Il vit donc? m'écriai-je. — Oui, il vit; il faut qu'il vive : *c'est le martyr de Jean Cavalier.*

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria M. de Villars avec étonnement; qu'entendait-il par là?

— Hélas! monsieur, je l'ignore, dit la Psyché en pleurant. Jamais je n'ai pu savoir autre chose, soit de cet homme, soit de ses compagnons; un seul m'a dit, un jour que je m'informais encore de M. de Florac : « Le marquis papiste n'est pas mort, car sans cela frère Cavalier porterait son deuil. — Eh! pourquoi cela? lui demandai-je. — Parce que la vie de ce papiste est la vie de la vengeance de frère Cavalier, et que frère Cavalier n'existe que pour cette vengeance. — Mais le sort du capitaine est donc bien terrible! m'écriai-je. Alors cet homme m'a répondu ces paroles, monseigneur, ajouta la Psyché avec épouvante, ces paroles terribles et mystérieuses que j'entends encore : *Chacun des jours du marquis papiste donne sa larme et sa goutte de sang à la vengeance de frère Cavalier, et il vivra pourtant bien long-temps encore.* — Puis, tombant aux genoux de M. de Villars, Toinon s'écria : Ah! monseigneur, ayez pitié de lui! Vous qui pouvez tout, arrachez-le aux effroyables tortures que ces monstres lui font subir sans doute! Rendez-le à sa mère qu'il aime tant, au roi,

Digitized by Google

qu'il a si vaillamment servi. Grace! oh! grace pour lui, monseigneur! dit la Psyché d'un ton déchirant et les yeux noyés de larmes.

— Pauvre enfant, dit M. de Villars profondément touché, en relevant Toinon, calmez-vous. M. de Florac vit, c'est l'important. Quoique je ne puisse pénétrer cet horrible mystère, la cruauté réfléchie de ses ennemis me semble même un triste et sûr garant qu'ils n'attenteront pas encore, de sitôt du moins, à ses jours. Mme de Maintenon et le roi m'ont dit tout l'intérêt qu'ils portaient à Tancrède. Mme la marquise de Florac, sa mère inconsolable, m'a supplié de ne rien épargner pour retrouver son fils. Je ferai tout au monde pour cela. Rassurez-vous.

Et pendant que la Psyché donnait cours à ses larmes, M. de Villars dit à Taboureau : — Vous êtes donc toujours restés dans la même retraite?

— Toujours, monsieur, dit Taboureau, en regardant de temps à autre Toinon d'un air attendri. A mesure que l'insurrection s'étendait, l'importance de leurs magasins s'augmentait. Je suis sûr qu'ils ont là pour plus d'une année de vivres, une énorme provision de poudre, de plomb et d'armes de guerre. C'est un véritable arsenal.

— Ce serait un coup décisif que de leur enlever ces ressources, dit M. de Villars d'un air pensif, et il ajouta : Est-ce que vous pourriez reconnaître le chemin par lequel vous êtes venus?

— Eh! pourquoi diable le reconnaître? s'écria le sigisbé. C'est bien assez de l'avoir connu une fois. Vous ne me croyez pas, je le suppose, assez pécore, mon cher monsieur, pour penser que je vais aller de nouveau me fourrer dans ce guêpier?

— En nous facilitant les moyens d'enlever ces munitions, vous auriez pu rendre un immense service au roi, dit gravement M. de Villars, et sa majesté n'aurait pas manqué de le récompenser.

— Me récompenser! s'écria Taboureau. Je suis fort le serviteur de sa majesté et le vôtre, mais, tête-bleue, pour que j'aille jouer mon cou et mes cent mille écus de rente, qu'est-ce donc que le roi peut pour moi, s'il vous plait? Me faire marquis? Voyez donc! le marquis de Taboureau! Comme cela sonnerait fièrement! Convenez-en, monsieur, j'ai bien assez de mes ridicules sans risquer d'acheter celui-là aussi cher. Aller me mettre encore une fois la tête dans la gueule du loup! Peste! Non, non; la Psyché elle-même me le demanderait que je lui dirais : Ma charmante, je vous baise les mains; nous voici hors de danger; il ne faut pas tenter Dieu.

Digitized by Google

— Mais, reprit M. de Villars en s'adressant à la Psyché, qui essuyait ses larmes, n'avez-vous pas plusieurs fois essayé de fuir, avant de réussir si heureusement?

— Nous avons quelquefois essayé, mais en vain; l'espoir m'avait toujours soutenue; j'espérais que les troupes royales parviendraient tôt ou tard à battre les rebelles; alors M. de Florac devait être délivré. D'autres fois je pensais que le hasard ou que la volonté de Cavalier amènerait peut-être ce chef redoutable dans la partie des montagnes que nous habitions; et comme on disait qu'il traînait toujours à sa suite M. de Florac, je bénissais le hasard qui pouvait ainsi me rapprocher de Tancrède.

— Mais, dit le maréchal, je ne puis m'expliquer la haine implacable que Cavalier porte au marquis. On dit ce camisard plus humain que les autres chefs; on cite même de lui quelques traits de générosité.

— C'est que la Psyché a oublié de vous dire, monsieur, le plus important, reprit Taboureau. Florac, étant en garnison à Anduze, a, par passe-temps, de gré ou de force (ceci n'est pas clair), a, dis-je, obtenu les bonnes graces d'une jeune fille nommée la belle Isabeau, qui n'était rien moins que la fiancée de Cavalier. Vous comprenez de reste.

— Je comprends, je comprends tout maintenant, dit M. de Villars, qui de ce moment parut vivement préoccupé. Mais, ajouta-t-il, Cavalier passe-t-il réellement parmi les siens pour être vain et orgueilleux?

— Orgueilleux comme un paon, vain comme un geai, s'écria Claude. Est-ce que ce malheureux-là ne s'est pas imaginé de se faire appeler le prince des Cevennes? Les fanatiques dont nous étions prisonniers n'étaient pas de sa bande, mais ils ne se gênaient pas pour dire ce qu'ils pensaient de la fierté de ce rustre. Ils le reconnaissaient pour le meilleur ou plutôt pour le seul général qu'ils eussent; mais ils se lamentent de ce qu'il aime les vanités terrestres, c'est-à-dire les plumets et broderies, autant qu'un *fils de Bélial*, comme ils disent dans leur détestable jargon.

Après avoir assez longuement réfléchi et donné plusieurs fois des signes de vive satisfaction intérieure, M. de Villars se frotta les mains et dit à Claude : Excusez-moi, mon cher monsieur Taboureau, si je vous prie de nous laisser un moment seuls avec notre amie. Il s'agit d'une affaire très grave pour le service du roi.

Digitized by Google

Le sigisbé sortit, en regardant le maréchal d'un air étonné. Toinon, essuyant ses grands yeux, ne parut pas moins surprise, et le marquis de Villars resta seul avec la Psyché.

VIII.

LA MISSION.

— Ma chère enfant, dit M. de Villars en prenant les mains de Toinon dans les siennes, et en lui adressant la parole d'un ton affectueux et solennel, vous pouvez sauver la vie de M. de Florac, vous pouvez le rendre à la liberté.

— Juste ciel! que dites-vous, monsieur? s'écria la Psyché dont le charmant visage rayonna d'espoir à cette pensée; puis elle ajouta avec accablement : Allons, je suis folle. Moi, pauvre femme, que puis-je faire pour le sauver? Ah! s'il ne s'agissait que de donner ma vie! Mais, non, non, hélas, mon Dieu! je ne puis rien!

— Je vous le répète, vous pouvez sauver M. de Florac, mériter à tout jamais la reconnaissance de sa pauvre mère, qui est déjà profondément touchée de ce que vous avez fait pour son fils.

— Oh! monsieur, monsieur, dites-vous vrai? s'écria la Psyché avec ravissement. Sa mère! Elle a prononcé mon nom? Elle a su mon dévouement pour son fils? Elle en a été touchée?

— Plus que je ne saurais vous le dire, ma chère enfant, ajouta le maréchal qui avait ses raisons pour faire ce mensonge. Mais ce n'est pas tout. Vous pouvez non-seulement rendre Florac à la tendresse de sa mère, vous pouvez encore rendre au roi un des services les plus signalés qu'il ait jamais reçus.

— Sauver Tancrède? Rendre service au roi? Je ne vous comprends pas, monsieur le maréchal, dit Toinon de plus en plus stupéfaite.

— Écoutez-moi bien. Vous n'en pouvez douter, c'est une jalousie féroce qui rend Cavalier si cruel à l'égard de M. de Florac, puisque ordinairement il est, dit-on, humain et généreux. En un mot, c'est parce que le camisard aime encore cette Isabeau que sa vengeance lui est si précieuse; car la jalousie meurt avec l'amour.

— Cela est vrai, dit Toinon d'une voix émue en sentant dans son cœur se raviver de vagues sentimens de haine contre Isabeau.

M. de Villars suivait attentivement les impressions qui se dévoilaient sur la physionomie de la Psyché. Il accentua ces mots lentement, afin de voir quel effet ils produiraient sur Toinon :

Digitized by Google

— Mais il ne faut pas s'abuser. Cavalier a un double intérêt à retenir Florac. Il le hait et comme rival et comme un des plus braves capitaines des troupes royales. Ainsi, en supposant que les tortures cessent, la captivité de Florac subsistera toujours. D'ailleurs, il est précieux à conserver comme ôtage. Et puis, les chances de la guerre sont cruelles : nous allons faire aux rebelles une guerre d'extermination ; de nouveaux, de terribles exemples sont nécessaires. Alors on doit s'attendre à d'affreuses représailles de la part des brigands; et si Tancrède reste entre leurs mains, il est à craindre....

— Ils le tueront, mon Dieu! ils le tueront! s'écria la Psyché avec désespoir.

— Cela est malheureusement à redouter; tandis que si les camisards, je le suppose, déposaient les armes, le roi consentirait à leur accorder une amnistie, dont le premier article serait la reddition des prisonniers, et particulièrement celle de Tancrède.

— Mais ces furieux ne les déposeront jamais; si vous saviez quel fanatisme les anime, monseigneur?

— Je sens qu'il faudrait une excessive, une prodigieuse habileté, pour obtenir ce résultat, non par la force des armes, mais par un moyen plus sûr, par la persuasion, ou pour mieux dire, par la séduction. Cavalier est le chef le plus influent des camisards, il tient dans sa main leur destinée, ce serait donc sur lui seul qu'il faudrait agir. Maintenant supposez que, par l'effet de cette séduction dont je vous ai parlé, Cavalier oublie Isabeau, et fasse sa soumission au roi. Ne voilà-t-il pas Tancrède libre et le Languedoc pacifié?

— Sans doute, monsieur, reprit la Psyché : mais que puis-je, moi, pour de si grands intérêts d'état? Ah! si vous saviez ce qu'il y a de désespérant à parler de songes rians et heureux, lorsque la plus cruelle réalité vous accable!

Le maréchal hésita un moment avant de répondre. Jusque-là il avait adroitement agi en montrant d'abord à la Psyché que le sort de Florac dépendait du refroidissement de la passion de Cavalier pour Isabeau, et de la soumission de ce chef de camisards; il avait voulu, pour ainsi dire, rassembler les fils qui pouvaient diriger les évènemens, en faire voir et comprendre le jeu à Toinon, et lui dire ensuite : La destinée de votre amant est entre vos mains; vous pouvez lui sauver la vie et terminer la guerre.

La proposition que M. de Villars avait à faire à la Psyché était très délicate. Avec sa grande connaissance des passions et du monde, le maréchal reconnut facilement que la profonde passion de la jeune

Digitized by Google

fille pour Tancrède avait épuré son ame, élevé ses idées, et il devait lui offrir un rôle flétrissant! Pourtant, plus il approfondissait son dessein, plus il reconnaissait que Toinon, seule peut-être, pouvait faire heureusement succéder ses projets de pacification. Appelant donc à son aide toutes les ressources de son esprit qui l'avaient si bien servi dans des négociations d'une sphère plus élevée sans doute, mais non d'un plus grand intérêt, il donna peu à peu à sa physionomie une expression triste et compatissante, à sa voix un accent de bonté paternelle, et sachant que le meilleur moyen de ruiner les objections qu'on peut vous opposer est de les établir soi-même, il dit à la pauvre Psyché d'un ton mélancolique :

— Avant de vous confier ce qui me reste à vous dire, ma chère enfant, avant de vous confier un secret d'état de la dernière importance, au sujet d'une mesure dont j'ai bien souvent et bien longtemps causé avec le roi, avant mon départ, il est indispensable que vous compreniez bien que ce n'est pas à l'insouciante et folle Psyché d'autrefois que je viens m'adresser. Dans ce cas, ma proposition pourrait vous blesser. Je m'adresse au contraire à une femme courageuse, que son noble dévouement a réhabilitée aux yeux de tous; à une femme enfin dont la vénérable mère de M. de Florac a prononcé le nom avec attendrissement et reconnaissance.

Une grosse larme roula dans les yeux de Toinon; le maréchal continua :

— Maintenant, je vais vous dire franchement, sans détour, comment vous pouvez sauver une province en rendant la liberté à M. de Florac, et mériter la reconnaissance éternelle du roi.

— Moi! moi! dit Toinon; mais c'est une raillerie, monseigneur.

— Rien n'est plus sérieux. Vous allez le comprendre : Cavalier est jeune et ambitieux; je suis certain qu'il ne résisterait pas à de certaines offres, si elles lui étaient adroitement faites par une personne sûre, habile, dévouée, qui pût tout dire sans lui donner d'ombrage..., par une personne enfin qui eût surtout un immense intérêt au succès de la négociation. Eh bien! mon enfant, je ne vois que vous qui réunissiez ces conditions, d'autant plus précieuses, que votre vue seule suffira pour rendre Isabeau indifférente à Cavalier; et vous le savez, du moment où le camisard n'aimera plus cette fille, sa jalousie n'aura plus d'objet; en un mot, si ce rustre devenait épris de vous, et que vous pussiez l'amener à faire sa soumission au roi, comme je vous l'ai dit, Tancrède serait sauvé et le Languedoc pacifié.

Après un moment de surprise écrasante, la Psyché, accablée de

Digitized by Google

honte, cacha sa tête dans ses mains; à travers les sanglots qu'elle ne pouvait comprimer, M. de Villars entendit ces mots, prononcés d'une voix entrecoupée : — Oh! mon Dieu! quel rôle infame! Ai-je mérité un tel outrage? Mais on peut tout me proposer, à moi!

Cette douleur était si vraie, que M. de Villars en fut touché; et, autant pour calmer Toinon que pour arriver à ses fins, il reprit doucement :

— Ma pauvre enfant, vous êtes injuste; rappelez-vous donc que j'ai commencé par vous dire que ce n'était pas à la Toinon d'autrefois, mais à la Toinon d'aujourd'hui que je m'adressais. Mérité-je vos reproches? Non, non; vous venez à moi, vous me suppliez de sauver la vie de M. de Florac. Fais-je autre chose que vous en donner le moyen? Bien plus, je vous offre peut-être l'occasion de le voir, ou du moins de vous rapprocher de lui, si ce qu'on vous a dit est vrai, si Cavalier traîne toujours Tancrède à sa suite.

— Près de lui, Monsieur! s'écria la Psyché avec un accent déchirant, mais lui, lui, Tancrède! que pensera-t-il de moi? En admettant même que, par cette intrigue infame, je parvienne à le sauver, il me méprisera comme la dernière des misérables!.... Vous seriez à la place de M. de Florac, grace à moi, vous seriez libre, vous apprendriez que j'ai joué un tel rôle; dites, dites, monsieur, auriez-vous encore de l'amour pour moi? Lors même que Dieu vous rendrait témoignage que je n'ai pas eu à rougir des moyens que j'ai employés pour vous arracher à la mort, encore une fois, est-ce par l'amour que vous récompenseriez mon dévouement?

M. de Villars découvrait dans cette femme tant d'exaltation, un si grand besoin de réhabilitation, noble et ardent orgueil de toutes les belles natures déchues de leur élévation naturelle, qu'au risque de faire un mal affreux à Toinon, en la mettant dans la nécessité de consommer le plus immense sacrifice qu'elle pût faire, celui de son amour au salut de Tancrède, il reprit :

—Je sais, ma pauvre enfant, qu'il faut s'attendre à toutes les déceptions. Un noble et généreux devoir est souvent bien douloureux à remplir, et souvent même bien cruellement récompensé. Vous m'avez demandé de sauver Florac. Je vous propose un moyen que je crois infaillible; vous seule connaissez la mesure de votre dévouement. Ou vous ne vous exposerez pas à perdre l'amour de Tancrède, et il restera victime des plus cruelles tortures, et il mourra peut-être; ou vous risquerez de perdre son amour, et il vous devra la vie et la liberté. Comme je sais que c'est à vous que je m'adresse, c'est-

Digitized by Google

à-dire, au cœur le plus vaillant, le plus désintéressé que je connaisse, je ne vous parlerai pas de la reconnaissance du roi, si vous réussissez, tout en sauvant Tancrède, à délivrer le Languedoc des maux affreux qui le déchirent. Mais je vous dirai que, depuis qu'elle a perdu son fils, madame la marquise de Florac passe les jours dans le désespoir et dans les larmes; et que celle qui lui rendrait son fils adoré...

— Assez, monsieur, assez! s'écria vivement Psyché en essuyant ses larmes. Je comprends tout maintenant. Le sacrifice est immense, oh! je le sens. Vous dire ce qu'il me coûtera serait impossible; mais enfin... je consens... je verrai Cavalier; je suivrai vos instructions, ajouta Toinon en faisant un violent effort sur elle-même.

— Et je n'attendais pas moins de vous, s'écria M. de Villars, en embrassant la Psyché avec effusion. J'étais bien sûr qu'en m'adressant à votre cœur, je serais entendu. Ah! mon enfant, vous ne pouvez prévoir l'immense portée du service que vous pouvez rendre au roi, à la France.

—Je dois pourtant vous l'avouer, monseigneur, reprit Toinon avec accablement; je crains de ne pas réussir, je crains de ne pouvoir vaincre ou plutôt cacher la haine que m'inspirera le bourreau de M. de Florac, celui qui la veille peut-être lui aura fait subir quelque affreux tourment. — Puis, comme épouvantée de cette réflexion, la Psyché ajouta : Mais non, non... Vous voyez bien, monsieur, que c'est impossible. Pour que Cavalier oublie Isabeau, pour qu'il me témoigne quelque confiance, pour que je puisse enfin le pressentir sur vos propositions, il faut que je dissimule l'horreur qu'il m'inspire; que dis-je, il faut que je sois *coquette* pour lui. Ah! monsieur, quel mot, quel mot à prononcer dans une question de torture et de mort! ne semble-t-il pas une raillerie bien sanglante?

—C'est justement, mon enfant, parce qu'il s'agit d'une question de cette gravité que vous ne devez pas vous arrêter à ces préoccupations. Vous parlez de l'horreur, de la haine que vous inspire Cavalier; mais songez donc que jamais vengeance n'aura été plus terrible que la vôtre. En étant seulement coquette avec lui, vous sauvez Tancrède, vous détachez Cavalier de la femme qu'il aime, vous lui faites trahir ses frères; et lorsque tant de sacrifices sont accomplis, vous les payez par vos mépris! Et, pour obtenir tout cela, que faut-il? Seulement vous montrer et vous laisser aimer. Car, je n'en doute pas, belle et séduisante comme vous l'êtes, Cavalier vous aimera avec délire; l'amour doit exalter encore toutes les orgueilleuses passions de cet homme rusti-

Digitized by Google

que et naïf. Le moindre mot, non pas tendre, mais seulement bienveillant de votre part, doit le mettre à vos pieds.

—Mais pour parvenir jusqu'à cet homme sans éveiller ses soupçons? dit Toinon en hésitant.

— J'y ai songé. Il s'agit d'un coup hardi, et vous êtes résolue. Lui et sa troupe occupent un point des Cevennes où il règne presque en maître. Vous prendrez ici une chaise, un homme sûr; et M. de Bâville nous donnera les renseignemens précis qui vous aideront à tomber entre les mains des gens de Cavalier dont les avant-postes s'étendent jusqu'à la plaine; une fois en sa présence, vous penserez à Tancrède, et vous le sauverez.

— Mais j'oubliais que Cavalier me connaît, dit Toinon. Lorsque je fus arrêtée avec M. Taboureau par les camisards, je l'ai vu.

— Eh bien! qu'importe, dit M. de Villars; votre captivité, votre évasion, ne peuvent que l'intéresser à votre sort. Vous lui direz qu'arrivée à Montpellier, vous vouliez vous rendre à Lyon et de là à Paris, par le Rouergue, et que le hasard vous a fait tomber de nouveau entre ses mains. Vous prendrez un titre, vous serez la comtesse de Nerval, je suppose, veuve, et libre de sa main.

— Ah! que de mensonges! que de basses intrigues! dit sourdement la Psyché.

— Mais sauver Tancrède! mais être bénie par sa mère! mais mériter la reconnaissance du roi!

— Que Dieu me protége, dit Toinon avec amertume, et elle ajouta: Monseigneur, je suivrai vos ordres.

— Dès ce soir, vous les aurez : je vais m'entendre avec M. de Bâville. Vous resterez ici pour éloigner tout soupçon. Une fois votre équipage fait, je vous donnerai mes dernières instructions. Allons, allons, courage, mon enfant. Allez vous reposer de toutes ces fatigues, de toutes ces émotions; et espérez!

IX.

LE REMORDS.

Pendant que la Psyché s'entretenait confidentiellement avec M. de Villars, Taboureau était resté dans un salon d'attente où se trouvaient Gaston de Mercœur et plusieurs gentilshommes et officiers du maréchal.

Digitized by Google

Le page avait conservé beaucoup de rancune contre la Psyché, et de plus il se mourait d'envie de tourmenter Taboureau dont l'outrecuidance et la familiarité lui avaient singulièrement déplu.

Avec un instinct de malice diabolique, Gaston devina que, malgré l'insouciance dont Taboureau semblait cuirassé, il le piquerait au vif en l'attaquant à certain endroit très sensible.

Lorsque Claude entra dans le salon, le page jeta sur ses compagnons un regard qui semblait dire : Préparez-vous à rire de la victime que je vais vous livrer; puis, s'approchant du sigisbé, il lui dit d'un air doucereux et câlin en baissant humblement les yeux : Monsieur, je vous ai tout à l'heure parlé un peu vivement; pardonnez à ma jeunesse, s'il vous plaît.

Claude, touché de ce procédé, offrit cordialement sa main au page, et lui dit : Allons, allons, mon glorieux plumet, voulez-vous pas me traiter en vieillard? Tête bleue, entre jeunes gens comme nous, les plaisanteries courtoises sont de mise; seulement je mets une condition à notre *réconciliation*, ajouta le sigisbé avec une emphase comique; c'est que vous viendrez souper chez moi, rue Sainte-Avoye, quoique vous ne soupiez que *chez les gens que vous connaissez*. Eh! eh!

— M. Taboureau me comble, dit le page en affectant un respect hypocrite et moqueur. Je n'oublierai pas sa précieuse invitation, car je vous déclare, mes amis, ajouta-t-il en mettant la main sur l'épaule de Taboureau, et en se retournant vers le groupe des gentilshommes; je vous déclare que je tiens monsieur pour l'homme le plus vertueux, le plus chaste du royaume de France et même de toute la chrétienté.

Les gentilshommes saluèrent profondément Claude. Celui-ci, un peu surpris de cette exagération, commença de soupçonner quelque espiéglerie; mais le financier avait été depuis long-temps trop habitué à se moquer des sarcasmes des gens de cour pour être fort intimidé. Aussi répondit-il gaiement, en mettant à son tour sa grosse main sur l'épaule du page : — Et moi, messieurs, je vous déclare que je tiens cet effronté pour le plus malin singe du royaume de France et même de toute la chrétienté!

Gaston de Mercœur, choqué de la familiarité de Claude, fit un léger mouvement pour dégager son épaule de la lourde étreinte du sigisbé, et reprit avec un dédain mal contenu :

— Si je vous déclare l'homme le plus vertueux, le plus chaste de la chrétienté, monsieur, c'est que, selon moi, le chevalier de la triste figure, brûlant chastement pour Dulcinée, les bergers de Racan brû-

Digitized by Google

lant non moins chastement pour leurs Philis, sont d'insignes débauchés, d'immondes libertins auprès de vous, monsieur Tourtereau, monsieur Taboureau, voulais-je dire, reprit le page.

Les gentilshommes sourirent malignement du jeu de mots de Gaston sur le nom de Claude.

Le pauvre sigisbé s'apercevant, à la tournure que prenait la conversation, qu'il venait de donner dans un piége, tâcha de s'en tirer bravement. Ses plaisanteries n'avaient ni finesse, ni atticisme, mais elles ne manquaient pas d'un gros bon sens très brutal. Claude s'inquiétait assez peu de frapper avec grace, pourvu qu'il frappât fort.

— Et moi, reprit Claude, je vous tiens pour le plus malin singe de la chrétienté, car je suis sûr que, pour porter et remettre un billet doux de la part de votre *maître*, pour attirer un mari d'un côté pendant que de l'autre votre *maître* conte fleurette à la femme, il n'y a personne de plus hardi que vous, monsieur de la *livrée* orange à galons cramoisis.

En affectant d'appuyer sur ces mots, *votre maître* et *livrée*, Claude savait bien qu'il piquerait le page. L'espèce de servilité à laquelle les jeunes gens de très bonne naissance devaient se soumettre dans les maisons des grands seigneurs était un des désagrémens de leur condition.

Gaston rougit de dépit, et dit fièrement : — Ceux qui disent *mon maître*, depuis le page de noble race qui parle du grand seigneur, jusqu'au grand seigneur qui parle du roi, ceux-là seuls peuvent dire à leur tour *valets*, en parlant des manans et des bourgeois.

— Eh, eh! nous autres manans et bourgeois, nous ne sommes déjà pas tant valets! reprit Claude en riant de toutes ses forces; que je meure si j'ai jamais, comme vous, mon cher monsieur, porté un billet doux ou fait la moindre commission pour personne! Il est vrai que nos enfans, dès qu'ils ont quinze ans, ne peuvent malheureusement pas dire *mon maître* en parlant du grand seigneur dont ils sont les domestiques; mais au moins ils ne portent pas de livrées, et ils montent dans nos voitures au lieu de monter derrière (1).

Claude Taboureau venait de se mettre malheureusement en hostilité ouverte avec les gentilshommes de la maison du maréchal, qui pouvaient s'appliquer une partie de ses plaisanteries.

Un d'eux entre autres, M. de Saint-Pierre, premier écuyer de

(1) On sait qu'au sacre des rois et dans toutes les grandes solennités, les pages montaient derrière les voitures.

Digitized by Google

M. de Villars, homme d'une grande bravoure et très irascible, se leva en fronçant les sourcils, et dit vivement à Claude : Ah ça, monsieur Tourtereau, est-ce qu'au lieu de roucouler tendrement comme votre nom l'annonce, vous voudriez par hasard becqueter? C'est que dans ce cas-là, mort-dieu! vous trouveriez ici dix éperviers pour un pigeon, entendez-vous?

— Saint-Pierre, Saint-Pierre! dit Gaston en s'interposant entre Claude et l'écuyer; par le ciel! pas un mot de plus! Laissez-moi répondre à M. Taboureau. Nous plaisantons, je l'attaque, il se défend, les armes doivent être égales; — puis, se retournant vers le sigisbé qui, très médiocrement offensé de la colère de M. de Saint-Pierre, le regardait avec le plus grand calme :

— Vous parlez de domesticité, monsieur Taboureau; pardieu! vous devez vous y connaître. Ce n'est pas d'un prince ou d'un roi que vous vous déclarez le très humble valet, c'est d'une sauteuse que chacun avait, il y a un an, le droit de siffler pour un écu!

Le page avait frappé juste. Taboureau sentit le coup; il lui alla douloureusement au cœur.

Pourtant Claude tâcha de faire bonne contenance et reprit avec une gaieté affectée : — Eh! tête-bleue! n'a pas qui veut une pareille maîtresse!

Gaston sourit d'un air de triomphe; il touchait à sa vengeance : — Une pareille maîtresse! reprit-il; ah ça! comment diable l'entendez-vous, monsieur Tourtereau? pardon, monsieur Taboureau; vous ne voulez pas, j'espère, compromettre la Toinon, en affichant ces prétentions-là, et perdre vos droits à ce beau titre de l'homme le plus chaste de la chrétienté, dont je vous maintiens toujours digne? Messieurs, je vous en fais juges. La ridicule et folle passion de la Psyché pour Florac est une chose assez connue. Le marquis lui-même nous en a fort divertis, pendant un hiver, en nous montrant à souper les lettres éplorées de cette danseuse qui tranchait, pardieu, et à bon droit du reste, de la Madeleine repentante.

— Si M. de Florac a fait cela, c'est un infame! s'écria Claude dont le cœur se brisait.

— Chut, chut, dit le page en mettant son index devant sa bouche avec un sang-froid désespérant; chut, monsieur Taboureau, il ne faut pas, voyez-vous, vous laisser aller à ces grossièretés-là; car on pourrait les répéter à ce pauvre Florac, si jamais nous le revoyons.

— Et cela me serait fort égal à moi, entendez-vous? s'écria Claude dans un accès d'héroïque ardeur.

Digitized by Google

— Sans doute, reprit le page, toujours avec le même calme impertinent; sans doute, cela vous serait fort égal à vous; mais cela ne serait pas du tout égal à Florac. Il est homme de qualité, vous êtes bourgeois, vous l'insultez; il ne peut se battre avec vous, il serait donc obligé de vous... Et Gaston fit un geste insolemment expressif en imprimant un mouvement de rotation à son poignet droit, et reprit : Fi donc, fi donc, monsieur Taboureau; après un pareil *accident*, quoique vous *jouiez le jeu qu'on veut*, quoique *votre cuisinier soit parfait*, quoique *votre bourse soit toujours ouverte*, comme vous disiez tantôt, pas un homme de bonne compagnie n'irait à vos charmans soupers de la rue Sainte-Avoye; et moi qui espère bien profiter de votre aimable invitation de tout à l'heure, je tiens plus que personne à ce qu'on puisse aller chez vous sans trop se commettre.

Taboureau étranglait de male-rage. Gaston de Mercœur ne disait que trop vrai. Une rencontre était alors impossible entre un bourgeois et un homme de qualité.

Le malheureux Claude eut, dans son désespoir, recours à la ressource habituelle des gens qui se sentent battus. Il se fâcha et dit fièrement au page :

— Vos plaisanteries sortent des bornes des convenances, monsieur. Si M. de Florac m'insulte, je verrai ce que j'aurai à faire.

— Vous avez raison, monsieur Taboureau, dit Gaston. Il est temps de songer à la danse quand le branle commence, et d'ailleurs ces digressions-là nous ont fait perdre de vue le point principal de notre entretien. Pour prouver à ces messieurs que don Quichotte, Galaor, Amadis et Céladon n'étaient que des soudards auprès de sa sérénissime chasteté le seigneur Taboureau, je voulais vous dire que depuis un an et plus, avec le désintéressement le plus magnifique, avec le respect le plus adorable, sa candeur, le seigneur Taboureau, est le *cavalier servant*, le mot est poli, d'une danseuse qui court après un amant qui ne veut plus d'elle. Eh bien! cela est-il assez beau, messieurs? cela est-il assez admirable? Voilà-t-il pas une domesticité assez dévouée, assez bien établie? Au moins, nous autres, nous servons des grands seigneurs et des rois. Beau mérite, pardieu! Le bourgeois, lui, ne fait pas les choses à demi, il se déclare bravement le valet d'une sauteuse, il accompagne par monts et par vaux la maîtresse d'un autre. Et en bourgeois bien appris qu'il est, il n'a d'autre but que de retrouver l'homme de qualité après lequel il court, pour lui amener sa Dulcinée. Eh bien! messieurs, avais-je tort de vous présenter monsieur pour l'homme le plus chaste de la chrétienté?

Digitized by Google

En manière de péroraison, le page voulut remettre impertinemment la main sur l'épaule de Taboureau; mais Claude, outré de colère, pourpre de honte, prit brutalement la main de Gaston et la rabaissa avec tant de violence, que le poignet du page en craqua.

— Monsieur! s'écria Gaston d'un air menaçant.

— A bas les mains! assez d'insolences comme ça, ou par la mort-dieu! mon jeune muguet, je vous brise les os à bons coups de poings, en vrai bourgeois que je suis, puisque l'épée m'est défendue, répondit Claude avec emportement et prêt à user de sa force pour se venger du page.

A ce moment la porte du salon où M. de Villars avait conféré avec la Psyché, s'ouvrit.

Le maréchal sortit, et s'adressant à Claude, dont il ne remarqua pas l'exaspération, il lui dit : — Mon cher monsieur Taboureau, voulez-vous venir? notre amie aurait quelques mots à vous dire.

— Cela se trouve à merveille, monsieur, dit Claude avec une fureur concentrée.

Et il suivit le maréchal, laissant le page et les gentilshommes très amusés de cette scène.

Le sigisbé entra dans le cabinet du maréchal. — La Psyché est là, dit M. de Villars, en lui montrant une porte. Oh! nous avons bien du nouveau! c'est un bonheur inespéré. Elle veut vous parler. Quant à moi, il faut que je dépêche à l'instant un courrier à sa majesté.

Et sur un signe de M. de Villars, Taboureau entra dans la chambre où Toinon l'attendait.

X.

LES ADIEUX.

Taboureau ne se possédait pas. Les méchancetés du page avaient porté leurs fruits. Claude était bon, il avait de généreux instincts; mais comme presque tous les hommes, il se révoltait à la pensée de jouer un rôle qui pouvait prêter au ridicule, et d'ailleurs son amour pour Psyché était plutôt caché, plutôt comprimé, qu'éteint. Les cruelles railleries de Gaston à propos de Florac avaient exaspéré la jalousie du sigisbé; Claude, méconnaissant tout ce qu'il y avait eu de noble et de beau dans son dévouement pour Toinon, n'en voyait plus que le côté qui prêtait au sarcasme : il se trouvait stupide, il méritait toutes les insolentes plaisanteries de Gaston; il s'était fait le don Qui-

Digitized by Google

chotte d'une fille qui se moquait de lui; il allait être la risée de tout Paris. Enfin, les deux plus méchans conseillers de l'humanité, la jalousie et l'orgueil froissé exaspéraient alors Taboureau.

Toinon, préoccupée de la résolution qu'elle venait de prendre, ne s'aperçut d'abord ni du bouleversement des traits de Claude ni de son air courroucé.

Lorsqu'il entra, elle se leva brusquement, et se jetant dans ses bras toute en larmes, elle lui dit d'une voix étouffée :

—Ah! mon ami, mon seul ami! si vous saviez, mon Dieu! ce qu'on exige de moi! Pour l'amour du ciel, n'abandonnez pas votre pauvre Psyché!

Taboureau venait d'être si cruellement blessé, que, sans la moindre pitié, il repoussa durement Toinon, et se dégageant de ses bras, il lui dit, d'une voix encore émue par la colère :

—Certes, je me suis conduit comme votre ami, et j'ai fait là, sur ma foi, un joli métier!

Il y avait tant de dédain dans ces mots de Claude, que la pauvre femme tressaillit, se recula vivement et s'écria : Mon Dieu! mon ami, qu'avez-vous?

— Ce que j'ai! s'écria-t-il en donnant enfin cours à son indignation, ce que j'ai! J'ai que je suis une pécore, un oison bridé, d'avoir donné dans tous vos piéges, comme un imbécile; de n'avoir pas vu qu'en vous conduisant à la recherche de votre sot marquis je jouais un rôle aussi honteux que ridicule.

— Est-ce bien vous qui me parlez ainsi? dit la Psyché d'un air navré; vous, Claude?

— Oui, certes, Claude est mon nom, parbleu! et je suis bien nommé! Vous le savez, du reste, s'écria le sigisbé avec une fureur croissante. Certes, je suis un Claude, un vrai Claude, de m'être laissé prendre à vos mines doucereuses et hypocrites, à vos larmes de crocodile, d'avoir consenti à courir les champs avec vous, en véritable Mercure galant, comme on dit.

La Psyché, stupéfaite de ce brusque changement dans le langage et dans les manières de Taboureau, le regardait toute interdite. Écrasée par ce nouveau coup, elle lui dit presque machinalement : Mais en quoi vous ai-je trompé? en quoi ai-je été hypocrite? Ne vous ai-je pas tout dit, mon Dieu! en vous proposant de m'accompagner?

— Oh! certes, reprit Taboureau avec un dépit concentré, vous ne m'avez rien caché, tête-bleue! vous êtes la franchise même. C'est moi, double pécore, triple grue que je suis, qui ai été encore trop

Digitized by Google

honoré de servir de sigisbé à mademoiselle; de descendre à un rôle dont le dernier de ses confrères, les bateleurs, n'aurait pas voulu; le tout, pour courir après un impertinent marquis, un batteur d'estrade, qui, heureusement, est à cette heure rudement traité par les camisards, que Dieu bénisse. Oui, car je le dis du fond du cœur, vivent les camisards! s'écria Taboureau dans sa rage contre Florac en particulier et contre la noblesse en général. Oui, oui, morbleu! vivent les camisards, s'ils font souffrir à cet insolent marquis toutes les tortures que je lui souhaite!

La colère de Taboureau avait un côté si grotesque, que Toinon ne put la croire tout à fait sérieuse. Habituée au caractère du bon sigisbé, et sachant qu'elle l'apaisait toujours avec quelques douces paroles, elle voulut lui prendre la main; mais Taboureau la repoussa avec dédain, et lui dit : Vos séductions sont sans doute irrésistibles, ma belle, mais l'heure est passée!

A ce nouvel outrage, la Psyché devint pâle comme la mort. Elle avait trop de sagacité de cœur pour ne pas comprendre que cette fois Taboureau était grandement irrité contre elle.

Elle ne pouvait deviner le motif de ce changement soudain, qui la navrait.

Dans ce moment surtout, ayant à prendre une grave détermination, elle avait besoin d'un ami qui pût l'aider à démêler le chaos de ses pensées. Elle aimait trop sincèrement Taboureau, elle lui devait trop, pour ne pas être douloureusement peinée du reproche de duplicité qu'il lui adressait.

Elle lui répondit donc avec une dignité douce et triste : Je vous vois sans doute aujourd'hui pour la dernière fois, mon ami; oui, mon ami, reprit-elle à un geste méprisant de Taboureau; je vous donne ce nom avec confiance, car si vous avez été pour moi le plus noble des hommes, je me sens, par ma gratitude, par mon respect pour vous, digne de tous les sacrifices que vous m'avez faits.

— J'en suis infiniment flatté, mademoiselle; cela sans doute m'honore furieusement, dit Claude avec un accent de raillerie amère.

— Je ne puis, hélas! vous témoigner mieux ce que j'éprouve pour vous, Claude, dit la Psyché le cœur gros de larmes; mais puisque mes paroles vous irritent, ne parlons plus de cela; quoique concentrés en moi, mes sentimens pour vous n'en seront ni moins tendres, ni moins vifs; écoutez-moi une dernière fois, je vous en supplie.

— Une dernière fois, oh! oui, certes, une dernière fois, la dernière fois de toutes, assurément! s'écria Claude en frappant du pied

Digitized by Google

avec impatience, car j'ai, du métier que j'ai fait, par-dessus les oreilles!

— Je suis sur le point de prendre une résolution bien importante; sa gravité est telle que je puis, que je dois vous la confier, dit la Psyché; et en peu de mots elle mit Claude au fait de la proposition de M. de Villars.

A mesure que Toinon parlait, la physionomie de Taboureau perdait son expression de colère et de mépris exagéré. L'étonnement, la pitié, l'indignation animèrent tour à tour ses traits, et il s'écria lorsque Toinon se tut : Mais, malheureuse que vous êtes, vous vous perdez absolument! mais vous ne savez pas ce que c'est que le métier qu'on vous fait faire! mais un ange se flétrirait à jamais en acceptant un tel rôle.

— Je puis sauver Tancrède, répondit Toinon avec un accent d'abnégation sublime.

Ces mots rallumèrent d'abord toute la rage de Taboureau; mais bientôt il oublia sa colère en cherchant à pénétrer les profondeurs d'une affection qui devait lui sembler inexplicable.

Cela ne pouvait être autrement. Très peu d'ames sont capables de comprendre que l'amour s'élève jamais jusqu'à cette magnifique opiniâtreté, jusqu'à cette superbe monomanie de dévouement aveugle qui, appliquées à la foi, font les martyrs et les saints.

Le vulgaire veut toujours que l'amour qu'on ressent soit égal à l'amour qu'on inspire.

C'est une erreur grossière.

Les gens passionnément aimés, qui aiment peu ou qui n'aiment point, sont souvent excusables, car ils sont presque toujours innocens du sentiment exalté qu'ils inspirent.

Lorsque la passion comme la foi arrive à l'idée fixe, elle s'exalte jusqu'à des proportions surhumaines, incompréhensibles à la foule.

Les croyans modérés, les indifférens ou les athées, en matière de religion, trouveront toujours exagérée, folle ou stupide, la constance de saint Laurent sur son gril.

L'on dirait qu'une des terribles conditions du fanatisme amoureux ou religieux, est de ne pas attendre sa récompense ici-bas. Cela n'est que trop vrai, le sacrifice appelle le sacrifice; le passé engage l'avenir : plus on se dévoue, plus on veut se dévouer; on s'attache à son œuvre fatale avec une ardeur croissante. Plus on a souffert, plus on espère la fin de la douleur; on oublie le chemin qu'on a fait, parce que le terme en paraît proche.

Digitized by Google

Taboureau, d'un esprit assez borné, devait partager le préjugé général. Un moment encore sous l'influence mauvaise des railleries du page, ne pouvant comprendre la Psyché, il fut sur le point d'attribuer à quelque vile arrière-pensée la courageuse résolution de cette jeune femme; mais bientôt son bon naturel prit le dessus, et il ne vit plus dans Toinon qu'une folle dont il fallait à tout jamais désespérer.

Bien décidé à abandonner la Psyché, las des fatigues et des dangers qu'il avait courus, honteux des services qu'il lui avait rendus, mais conservant pour elle un reste d'attachement, il ne put s'empêcher d'avoir pitié de cette passion si vaillante et si résignée, il n'eut pas la force de quitter Toinon sous une impression de colère et de mépris.

La Psyché, assise sur un fauteuil, avait la tête penchée sur sa poitrine; ses mains pendaient languissamment sur les accoudoirs du siége, ses grands yeux fixes et noyés de pleurs regardaient le plancher, sa bouche vermeille légèrement entr'ouverte laissait échapper sa respiration oppressée.

Taboureau contempla quelques momens en silence ce tableau déchirant. Toinon était seule au monde, sans amis, sans appui, méprisée par tous, même par ceux qui l'employaient à leurs desseins, peut-être même aussi par celui pour qui elle s'élevait jusqu'à l'héroïsme; elle allait, après une année de périls et de souffrances, braver d'autres périls, d'autres souffrances.

Le bon sigisbé se sentit navré, mais il ne lui vint pas un moment à la pensée de suivre Toinon dans cette nouvelle excursion, autant parce qu'il subissait encore la réaction des sarcasmes de Gaston, que parce qu'il aurait cru jouer un rôle très dangereux en s'associant aux desseins de la Psyché.

Taboureau regrettait d'autant plus la brutalité de ses dernières paroles, qu'il ne pouvait les faire oublier ou les excuser par rien.

Il s'approcha de Toinon d'un air confus, et lui dit d'une voix altérée : — En conscience, Psyché, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi.

A la douceur de son accent, Toinon releva vivement la tête, et joignant les mains, s'écria avec joie : Mon ami, vous me pardonnez donc?

— Vous pardonner! Eh quoi! mon Dieu! Pauvre enfant! dit Taboureau en la regardant avec douleur.

— Je ne sais... le chagrin qu'involontairement je vous aurai causé...

Digitized by Google

Sans cela, j'en suis sûre, vous toujours si bon, vous n'auriez pas été dur et injuste envers moi.

— Ne parlons plus de cela, Toinon. C'est à moi de vous demander pardon; je vous ai cruellement traitée, dans un moment où vous avez besoin de toute votre énergie, de toute votre confiance dans la noblesse du sentiment qui vous guide, pour oser entreprendre ce que vous allez tenter. Enfin, Toinon, tout ce que je pourrais vous dire à ce sujet serait vain. Je connais votre exaltation. Que Dieu vous protége! Vous êtes folle, mais après tout votre cœur est noble et généreux. Il y avait en vous le germe des plus belles qualités. Si elles ne se sont pas mieux développées, ce n'est pas votre faute, à vous; abandonnée de tous, sans parens, sans personne, qui vous ait guidée, n'est-ce pas déjà un prodige de bonne nature qu'après la vie que vous avez menée vous soyez ce que vous êtes? pauvre petite! — Et Taboureau cacha une grosse larme. — Mais après tout, à quoi bon parler de cela? reprit-il, à quoi bon s'attendrir? N'est-ce pas rendre nos adieux plus pénibles? Allons, allons, voyons.... du courage... du courage.

— Oui, du courage, dit Toinon, les lèvres contractées par les sanglots qu'elle étouffait.

Dans sa position, l'amitié de Claude était un trésor; elle sentait qu'elle la perdait à tout jamais.

Trop délicate, trop fière pour laisser croire à Taboureau qu'elle pouvait songer à le retenir, elle reprit d'une voix entrecoupée :

— Il me reste, mon ami, un dernier service à vous demander. Le roi et le directeur du théâtre ont si libéralement récompensé ce qu'on appelait autrefois les talens de la Psyché, que j'ai cinquante mille écus déposés chez M. Dupont, notaire. C'est cette petite fortune que je veux laisser après moi à mon vieux maître de ballets.

— Je le sais, je le sais, dit Claude; vous oubliez qu'avant votre départ de Paris j'ai mis vos affaires en ordre. Il a été convenu entre Dupont et moi que je vous donnerais l'argent dont vous pourriez avoir besoin pendant votre voyage, et qu'il le rembourserait à mon intendant sur un bon de vous.

— Pour mener à sa fin l'entreprise que je vais tenter, il me faut de l'argent, dit la Psyché; et après un moment de silence, elle ajouta en rougissant encore de honte et avec un accent de douloureuse humiliation : M. de Villars m'a proposé au nom du roi... Ah! mon ami, vous me connaissez!

Digitized by Google

— Je vous comprends, je vous comprends, dit Claude en serrant les mains de Toinon dans les siennes; toujours délicate à l'excès. Vous aurez l'argent qu'il vous faut. Je vais demander trois cents louis à M. de Villars comme s'il s'agissait de moi, je vous en ferai remettre deux cents, vous m'enverrez à Paris votre reçu, Dupont me remboursera, et tout sera dit.

— Merci, merci mille fois, bon et généreux ami. Adieu, encore et pour toujours adieu.

— Ah! que je suis faible, dit Taboureau en passant sa main sur ses yeux humides, du courage!

Et l'excellent homme s'écria d'une voix étouffée, en ouvrant ses bras à Toinon : Adieu, pauvre chère enfant, adieu, encore adieu.

Toinon, brisée par la douleur, ne put que se jeter au cou de Taboureau sans dire un seul mot.

Claude, donnant enfin un libre cours à ses larmes, prit la tête de Toinon dans ses grosses mains, baisa son front, ses cheveux, avec une expression de tendresse déchirante; puis, faisant un violent effort sur lui-même, il s'arracha des bras de la Psyché, et sortit comme un fou.

Une heure après, M. de Villars remit à Toinon deux cents louis et le billet suivant :

« Je monte en chaise, je pars, adieu. Je suis le plus lâche et le plus malheureux des hommes de vous abandonner. »

En effet, Taboureau avait acheté une chaise de rencontre, et, se défiant de sa faiblesse, il était à l'instant parti pour Paris.

XI.

LE DÉPART.

Lorsque, après le départ de Taboureau, Toinon se vit seule en présence de sa fatale résolution, elle fut épouvantée.

Malgré elle, la Psyché avait espéré jusqu'au dernier moment que Claude ne l'abandonnerait peut-être pas; trop délicate pour lui demander un tel service, elle l'eût accepté avec la plus indicible reconnaissance.

Un sentiment de peur vulgaire ne lui faisait pas ainsi vivement désirer de conserver près d'elle cet ami si bon, si dévoué.

La malheureuse femme eût tout donné au monde pour avoir un témoin de ses actions qui pût, au besoin, la justifier aux yeux de

Digitized by Google

Tancrède, si elle le voyait un jour sous l'influence d'odieuses arrière-pensées.

Elle devinait les immenses difficultés qu'elle devait avoir à vaincre pour détacher peu à peu Cavalier du parti des fanatiques; elle sentait que pour y réussir il lui eût fallu une grande liberté d'esprit, une parfaite tranquillité de cœur, une profonde quiétude enfin sur l'interprétation honteuse dont le marquis pouvait un jour flétrir sa conduite.

Un moment Toinon fut sur le point de renoncer à sa pénible tâche, tant elle lui semblait grande et douloureuse. Heureusement là où les natures faibles et communes s'abattent, les natures fortes et généreuses se retrempent et s'enhardissent.

Chose à la fois triste et belle, cet amour coupable, fruit d'une vie coupable, produisit une exaltation magnifique, digne, hélas! d'une plus noble cause et d'un plus noble but.

Comme tous les gens habitués à compter avec le malheur, la Psyché sut trouver une compensation à la ruine de ses plus chères espérances dans son désintéressement sublime.

Elle s'effaça tout-à-fait. Au bout de la hasardeuse carrière qu'elle allait parcourir, elle ne vit plus que le salut de Tancrède.

Avec l'humilité navrante des ames tendres et dédaignées, elle se crut trop heureuse encore d'arracher Florac au martyre ou à la mort, au prix de son bonheur à elle.

Toinon essuya donc courageusement ses larmes. — Allons, se dit-elle, il faut se remettre en route. Marche, marche, pauvre petite! Te voilà toute seule. Maintenant, ingénie-toi, appelle à ton aide toutes les ressources de ton esprit. Puise dans la sincérité de ton amour le courage, l'audace qu'il te faut pour réussir. Sauve Tancrède, sauve Tancrède. Et puis après, s'il te repousse comme indigne de lui, si tu meurs brisée par le désespoir, en prononçant son nom, eh bien! la mort te sera douce encore, car tu auras fait ton devoir... Enfin, s'il te donne un regret et une larme, si sa mère te nomme sans mépris, tu remercieras Dieu de t'avoir accordé cette dernière récompense!

Après s'être longuement concerté avec M. de Bâville, le maréchal revint trouver Toinon. Lors de la captivité de Taboureau et de la Psyché, Mascarille, ne voyant pas revenir son maître, s'était, on l'a dit, rendu à Montpellier, chef-lieu de la généralité du Languedoc; il avait remis en dépôt entre les mains de l'intendant la voiture et les

Digitized by Google

caisses dont elle était chargée. Ces objets étaient encore à l'hôtel de l'intendance; la Psyché se trouvait donc complètement pourvue d'objets nécessaires à sa toilette. M. de Villars voulut immédiatement profiter de la résolution de Toinon et accélérer son départ, qui fut fixé pour le jour même, à la nuit close. Une des femmes de Mme de Bâville, dont l'intendant était très sûr, fut donnée à la Psyché.

Pour constater le rang et l'importance de la jolie voyageuse, M. de Villars jugea nécessaire de la faire escorter par quatre dragons de Saint-Sernin, sous la conduite de notre ancienne connaissance le brigadier Larose. Il fut défendu aux soldats, sous les peines les plus sévères, de faire la moindre résistance à la première attaque des camisards; ils devaient fuir à toute bride, et abandonner la voiture. On leur donna en conséquence des chevaux frais et vigoureux.

Un homme déterminé, qui connaissait parfaitement le pays, et qui avait plusieurs fois servi d'espion à M. de Bâville pour connaître les mouvemens des camisards, fut chargé de conduire la chaise et de la faire tomber entre les mains des fanatiques. Les avant-postes de la troupe de Cavalier occupaient les dernières hauteurs des montagnes de la Seranne, qui dominent les plaines d'Anduze. Il était donc hors de doute que leurs nombreux éclaireurs, continuellement en vedette, découvrant au loin dans le plat-pays un carrosse si bien escorté, ne manqueraient pas de se réunir pour l'enlever.

Le titre que prendrait Toinon devait en tous cas la faire considérer comme un ôtage précieux à garder.

MM. de Bâville et de Villars mirent le plus grand secret et la plus grande activité dans ces préparatifs : sur les six heures du soir, tout fut terminé. Afin de ne pas éveiller les soupçons des espions de Cavalier, qui s'introduisaient souvent dans Montpellier, et qui auraient pu voir la voyageuse, qui devait tomber entre les mains de leur chef, sortir de l'hôtel de l'intendance, la chaise fut conduite à bras dans une maison des faubourgs, lieu fixé pour le départ de Toinon. Elle devait rencontrer son escorte à quelque distance de la ville, dans un chemin creux, où les dragons avaient l'ordre de se rendre séparément.

Sur les huit heures du soir, Toinon, en élégant costume de voyage, après un dernier entretien avec MM. de Bâville et de Villars, se rendit dans la maison du faubourg d'où elle devait partir pour Anduze.

Elle y trouva la chaise préparée, le postillon à cheval; cinq minutes après Toinon sortait de Montpellier; à cinq cents pas des portes, elle trouva le brigadier et son escorte.

Digitized by Google

Larose ne savait rien de l'entreprise, sinon qu'il devait garder le plus profond silence sur cette aventure, et fuir à toute bride à la première rencontre des camisards, ce que ce digne soldat avait eu beaucoup de peine à comprendre.

La nuit était belle et calme; Mme Bastien, assez inquiète des suites de ce voyage, quoiqu'elle eût consenti à accompagner Toinon par respect pour les ordres de M. de Bâville, gardait un triste silence, et Toinon était trop absorbée dans ses pensées pour songer à le rompre.

Il y avait environ une demi-heure que les voyageurs avaient quitté Montpellier, lorsque des cris, d'abord confus et éloignés, mais de plus en plus rapprochés, se firent entendre, et bientôt on distingua ces mots : Arrête! arrête! de la part de M. le maréchal.

Malgré l'autorité de ce nom, Larose, craignant quelque surprise, donna ordre au postillon de continuer sa route avec deux dragons; suivi des deux autres cavaliers, le brigadier mit le sabre à la main et se porta au devant des nouveaux arrivans; car on distinguait alors parfaitement le galop de deux chevaux et la voix de deux hommes.

A son grand étonnement, Larose reconnut un des pages de M. de Villars, Gaston de Mercœur, et Claude Taboureau, qui, juché sur un cheval de poste, soufflait d'ahan après cette course précipitée.

— Au nom de monseigneur le maréchal, fais arrêter la voiture, dit le page. — Et montrant Taboureau, il ajouta : Monsieur accompagnera les personnes qu'il escorte.

A la faible clarté de la nuit, le brigadier reconnut Taboureau, qu'il n'avait pas vu depuis Alais, et s'écria, en se rappelant le succulent repas qu'il avait fait aux dépens de Claude : Tiens, c'est l'homme au pâté!

— C'est bien plutôt vous, mon cher ami, qui êtes l'homme au pâté; car, s'il m'en souvient, c'est vous qui le dévorâtes à belles dents, dit le sigisbé, qui semblait avoir repris sa bonne humeur. Puis, s'adressant au page, Claude lui dit avec plus de dignité qu'on n'aurait pu lui en supposer :

— Monsieur de Mercœur, si j'ai été trop brutal dans mes plaisanteries à votre égard, vous vous en êtes bien vengé. Par une fausse honte de vos sarcasmes, de peur de passer pour *candide* et *vertueux*, j'ai failli devenir lâche et cruel. De peur d'être à Paris la risée de quelques petits marquis que je tutoie moyennant cent louis que je leur prête et mon souper qu'ils mangent, j'ai failli abandonner une bonne et loyale créature qui mérite mon respect; oui, monsieur, dit

Digitized by Google

fermement Tabourean, en voyant le sourire moqueur du page, mon respect et le vôtre, et qui...

— Au revoir, don Galaor, noble chevalier errant, digne Amadis, répondit le page avec une emphase ironique, sans attendre la fin de la phrase de Taboureau. Puis, tournant la tête de son cheval du côté de Montpellier, il regagna promptement cette ville.

— Eh bien! va-t-en au diable dont tu descends; car tu es bien le plus méchant et le plus effronté garnement que j'aie jamais rencontré, s'écria Claude en voyant le brusque départ du page; puis il ajouta gaiement, en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre : Maintenant, courons à ma récompense, car je veux être pendu si la pauvre Psyché ne va pas bondir de joie en me revoyant.

Et le sigisbé, talonnant sa monture, eut bientôt rejoint la chaise, que Larose fit arrêter.

— Eh bien! diablesse, ensorceleuse que vous êtes, s'écria-t-il en s'approchant de la portière. Quand je vous dis que je suis né Claude, et que je mourrai Claude! Hein! en voilà-t-il pas une furieuse preuve?

La Psyché poussa un cri perçant et se jeta vivement en dehors de la voiture. — C'est vous, c'est vous, mon ami; mon Dieu! qu'arrive-t-il?

— Il arrive, tête-bleue, que j'arrive et que je suis moulu; pour revenir plus vite, j'ai laissé ma chaise à deux relais de Montpellier, et je suis venu à franc étrier, n'emportant qu'une valise avec moi.

Et le sigisbé descendit assez péniblement de cheval.

— Aussi, tigresse, ajouta-t-il, vous allez comme autrefois me faire une petite, c'est-à-dire une grosse place; et vous, ma chère, vous serrer le plus possible, dit le sigisbé à dame Bastien; car c'est sur vous que je vais tomber.

La Psyché croyait rêver; elle ne comprenait pas encore, elle n'osait comprendre : — Mais, mon ami, dit-elle en voyant Taboureau se préparer à entrer dans la chaise, vous allez donc monter avec nous? — Et le cœur de Toinon battait à se rompre.

— Eh! pardieu! je l'espère bien, car je me déclare incapable de continuer à trotter avec votre escorte, madame la comtesse et chère sœur, s'écria le sigisbé en se précipitant si joyeusement dans la chaise qu'il faillit étouffer dame Bastien.

— Vous venez avec moi! s'écria la Psyché qui ne croyait pas encore à ce bonheur inespéré.

— Eh! oui, oui, cent fois oui. Est-ce là que je puis vous laisser seule, au milieu de toute cette diabolique intrigue? A une lieue de Montpellier, j'étais tout fier de ma résolution; à deux, j'en ai été

Digitized by Google

moins content; à quatre, j'en ai eu honte; et à six, j'ai pris la poste pour revenir. A Montpellier, j'ai vu le maréchal. Il m'a dit votre route. Je passerai pour votre frère; rien de plus naturel! Quant au monde, il dira ce qu'il voudra, je m'en moque comme de Colin Tampon. Vous êtes une brave fille; il me plaît de faire ce que je fais, nargue du reste. On sera toujours le serviteur de mes cent mille écus de rente, et je ne ferai pas une lâcheté en vous abandonnant.

Il est de ces joies, de ces ravissemens, qu'il est inutile de peindre. Toinon ne put que prononcer quelques mots sans suite, en baisant les mains de Taboureau qu'elle baignait de larmes.

Le bon sigisbé, voulant garder le décorum et ne pas s'attendrir devant dame Bastien, faisait entendre de fréquens hum! hum! Pourtant il ne put s'empêcher de s'écrier dans cet épanouissement de l'ame que cause un généreux sentiment: Qu'ils viennent donc me parler de ridicule, après ces émotions-là! — Puis se calmant un peu, il dit en riant d'un gros rire: Ah ça! chère sœur, songeons à nos affaires. La position est neuve. Eh, eh! c'est nous qui courons après ceux qui doivent nous prendre.

— Et le cheval, dit Larose en s'approchant de la voiture, que faut-il en faire?

— Le cheval, mon digne compagnon du pâté? faites ôter, je vous prie, ma valise de dessus son dos, placez-la sur le devant de la voiture et donnez la liberté au bucéphale; il retrouvera bien son chemin tout seul.

Ce qui fut dit fut fait. Le carrosse se remit en route, sous l'escorte des dragons, pour gagner les environs du camp de Cavalier, où les voyageurs devaient arriver le lendemain au point du jour..

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

FABRIQUE DE VICE A PARIS EN 1840.

DES CLASSES DANGEREUSES DE LA POPULATION,
PAR M. FRÉGIER.

Voilà un titre qui mécontentera les philosophes et déplaira aux hommes d'état. Nos philosophes n'aiment plus les paroles hardies; nos gens d'état réservent leur éloquence pour les factices combats et les fausses colères dont le parlement est la lice. Il est convenu que tout langage amer naît d'une misanthropie affectée, et toute révélation courageuse d'une puérilité romanesque. Ainsi parlent les têtes politiques, pendant que l'émeute les menace; ainsi parlent les administrateurs et les philosophes, pendant que la société disjointe et détraquée s'organise en conspirations ridicules et journalières. Ainsi parle le chef d'atelier contre lequel les ouvriers se coalisent, ou le ministre, plus facile envers le peuple qu'envers les rois, qui défend à perdre haleine, contre la meute des ministres futurs, la citadelle de son pouvoir. Ainsi parlent tous les habitans de ce grand vaisseau, bien dessiné, bien bâti, bien gréé, qui marche en chancelant pompeusement et ne veut pas être averti de ses continuelles avaries. Il ne lui manque que deux choses, le *lest* et les *ferrures*. Il n'a rien qui le maintienne, le contienne et le soutienne. Mais les timoniers et les gens de quart n'entendent pas que l'on effraie l'équipage.—Taisez-vous! ne semez pas l'épouvante! les choses vont bien: ces mâts ne sont-ils pas polis, lustrés, lavés, blanchis? chacun n'est-il pas à son poste? Que voulez-vous, faux prophète,

Digitized by Google

homme de terreur? — Cependant, au milieu de ces paroles consolantes, il se fait un grand bruit; une conspiration à droite, un complot à gauche, une coalition ailleurs; le feu est ici; le vaisseau fait eau là-bas; on donne sur un écueil. Les esprits qui se disent *sérieux* et qui ne sont qu'aveugles et sourds, s'étonnent considérablement, et regardent autour avec un ébahissement niais; celui qui voit la profonde erreur dans laquelle la société se démène, éprouve une angoisse extrême, dans laquelle se confondent le dédain, le dégoût, la tristesse et l'ironie.

Alors on lui jette cette parole : « Vous n'êtes pas *sérieux*. » — Sérieux! l'êtes-vous, vous qui ne percez jamais les enveloppes, ne pénétrez jamais au fond des faits et des idées, n'examinez rien de près, ne soulevez aucune question vitale; vous qui prenez les cartons d'un bureau pour le pouvoir, la tribune théâtrale de vos orateurs pour un instrument politique, le bruit des journaux pour la voix publique et le fracas des banqueroutes pour le commerce? Vous aimez l'illusion, vous la semez, vous en vivez et vous la respirez; vous ne voyez pas que toute société qui se repaît de formules, qui se nourrit de chimères, qui n'a pas atteint la vérité de son existence, est condamnée à payer le mensonge par la misère, le mensonge de l'industrie par la ruine, le mensonge des opinions politiques par le néant politique, le mensonge de la philanthropie par l'accroissement du crime. Voulez-vous que je vous dise quel est l'esprit sérieux? Celui qui voit loin et dit courageusement; celui qui est assez grave pour observer les choses graves; celui qui ne tait pas les faits, ne dissimule pas les réalités, ne respecte pas les sophismes; celui qui ose cela, les yeux ouverts, l'esprit calme, connaissant l'universelle répugnance et la bravant, sachant bien que ce n'est point par cette voie qu'on aplanit la route de sa propre fortune, que par cette tranquille audace l'ambition nuirait à son succès, la gloire à son éclat, et l'homme de parti à son crédit. Lorsque personne n'est *sérieux*, le devoir du philosophe est de l'être assez pour ne plus le paraître. Lorsqu'on a fait de la réticence, de la mollesse et de la fausseté, un système *sérieux*, il faut remonter à la seule chose sérieuse de ce monde et de l'univers, la *vérité*, cet autre mot qui veut dire *Dieu*, ce mot qui est aussi la *moralité*, la *puissance*, la *force*.

Nous sommes la réaction du XVIIIe siècle. Il s'exaltait, nous dormons; il exagérait, nous affaiblissons. Il hurlait la philanthropie, nous *serinons* l'espérance; il tonnait contre le vice, nous caressons nos faiblesses; il grossissait tout, nous effaçons tout. On cherche en vain

Digitized by Google

aujourd'hui un seul écrivain moraliste qui ose dire toute la vérité; les uns sont de la chambre des députés et font des adresses, pratiquant et apprenant l'art de tout dire sans rien dire, sans rien dédire et sans rien contredire, mais sans rien affirmer, avec une admirable certitude d'incertitude; les autres, emportés loin d'un présent qui leur répugne vers un avenir brûlant qui satisfait leur passion, jettent un grand génie dans des hymnes d'espoir ou de désespoir. Il y a des coins de roman et des fragmens de critique, qui renferment un débris de vérité, mais menue, rompue, honteuse, par fragmens et timide. Une voix héroïque s'élèverait du sein de ces mollesses, on ne manquerait pas de crier : « O pessimiste! ô Timon! ô misanthrope! » — Oui, l'on trouve bien des colères et des injures, quand on le veut, mais c'est contre un rival; on se fâche, mais dans son intérêt, jamais dans l'intérêt de la vérité. Le journaliste attaque le journaliste, et le romancier le romancier; on se venge, voilà tout. La Bruyère, Molière, Aristophane et Shakspeare sont devenus impossibles : la contemplation et la transmission du vrai ne touchent plus des gens si fort ensevelis dans le calcul des intérêts présens et brutes. Caisse générale d'amortissement, où toutes les consciences viennent dormir; jeu dont toutes les cartes sont bizautées, accommodement sans fin, compromis universel; transaction, concession, ménagement de tout pour tout et de tous pour tous. Je sens déjà combien ce que je dis paraît blessant et rude à ceux qui l'écoutent; c'est un fait incontestable que l'amoindrissement des partis, l'affaiblissement des nuances et leur subdivision infiniment subtile, perdue au sein des vapeurs; on sait que la question littéraire, si insolemment et si mensongèrement posée, est morte; que la question industrielle, si imprudemment, si follement, si violemment mise sur le tapis, est morte; que les millièmes de fractions et de nuances qui subdivisent les partis expirent après un rapetissement douloureux qui rappelle les vers du vieux poète :

Toujours, toujours ils s'amenuisent,
Tant, que vous en mettrez bientôt
Trente ou quarante *dans un pot* (1).

Voilà pourquoi est muette la société notre fille.

Voilà pourquoi toute voix semble trop hardie, toute observation trop misanthropique, toute lueur de vérité trop ardente.

(1) La *Bible Guyot*. — Je préviens ceux qui trouveront cette citation trop française, et qui pourraient préparer contre elle une accusation sérieuse d'inexactitude au premier chef, que ces vers sont *exacts*, mais qu'ils sont *traduits*.

Digitized by Google

L'excellent livre (1) publié par M. Frégier est un livre « vrai », autant qu'un livre peut l'être aujourd'hui. Il faut le chiffre, le fait, la statistique, non le raisonnement, pour que la vérité se fasse jour. Dans une population spirituelle, active et crédule, jamais les raisons ne manquent contre la raison. Contre l'argument du chiffre, contre la force irrésistible du fait, aucune éloquence n'est valable. Aussi regardons-nous ces deux volumes comme un des plus éminens services que l'on ait rendus au temps présent. Ils n'exagèrent rien; tout au contraire, ils atténuent. L'auteur est un administrateur sagace, attentif et circonspect, que ses découvertes épouvantent quelquefois, et qui les voile ou les colore de temps à autre; qui, se chargeant de faire la nosologie sociale, craint de répandre la maladie en la découvrant; qui n'attaque et ne déconsidère jamais l'administration à laquelle il appartient; qui ne heurte pas de front son époque et montre une grande confiance dans le progrès qu'elle poursuit. On peut donc se livrer à lui en toute conscience. Il vous fera connaître et pénétrer tous les détails de ce Paris inconnu, de ce Paris souterrain, qui a ses catacombes et ses cavernes comme l'autre Paris au-dessus duquel nous marchons. Le résultat définitif de son œuvre modeste et puissante, c'est que les améliorations réelles n'ont pas marché du même pas que les améliorations apparentes; c'est que, si la vie matérielle a beaucoup gagné, la vie morale et le bien-être véritable ont gagné peu de chose; c'est que la civilisation, après s'être donné de meilleures maisons, de meilleures rues, une existence physique plus saine et plus large, doit travailler, si elle ne veut périr, à se donner une meilleure ame, une meilleure intelligence et un bonheur moins grossier; c'est que le matérialisme enfin ne conduit jamais, quoi qu'en ait dit Condorcet, à l'assainissement moral de l'espèce; c'est que toute la portion morale de la réforme sociale est encore à faire. Comme corollaire de ce résumé, vous trouvez d'autres maximes, faites pour surprendre les législatenrs; c'est que les formules de la politique n'influent pas autant qu'on le croit sur le bonheur des hommes; c'est que la source réelle de ce bonheur ne gît pas dans certaines lois, mais dans la prédisposition des esprits, dans l'existence des habitudes auxquelles ces lois seront appliquées; c'est que les vrais amis du progrès ont un autre devoir à remplir que de discuter d'inapercevables et d'inutiles nuances d'opinions fractionnées; c'est enfin que les esprits les plus avancés, les *voyans*, les bienfaiteurs

(1) *Des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes.* — Paris, Baillière.

Digitized by Google

de l'époque, sont ceux qui, sans maudire les progrès matériels, les acceptant et prêts à les encourager de tout leur pouvoir, mais ne voulant pas tout leur sacrifier, poussent la société vers la seule amélioration qui puisse protéger et développer le *progrès matériel;* — vers le *progrès moral.*

Les choses ont dû marcher ainsi. C'est un spectacle affreux que l'état matériel de la civilisation au commencement du XVIIe siècle. Point de banques, point de crédit; partout des finances mal organisées, préludant à la banqueroute. La Hollande seule avait donné l'exemple de l'économie, de l'application et de la pratique industrielles. Les mémoires particuliers et les journaux des voyageurs présentent la France et l'Angleterre, ces deux reines actuelles de la civilisation, comme des gouffres de misère et de mauvaise administration, les ménages les plus mal réglés qui se puissent concevoir. Lisez Locke et La Bruyère, si vous voulez apprendre ce qu'étaient nos campagnes et nos villes, de 1650 à 1680. Aucune précaution contre les incendies; partout des voies fangeuses. La description d'un incendie dans les *Lettres* de Mme de Sévigné prouve qu'alors tout était remis au hasard; les rues mal éclairées, les communications lentes, les impôts mal répartis. Vous savez quelle pitié ressentit pour nous le philosophe Locke, lorsqu'il parcourut la France. « Je ne vois, dit-il, que haillons recouvrant à peine des corps affamés qu'ils appellent leurs paysans. » La Bruyère (hardi grand homme) les a dépeints des mêmes couleurs. A Londres, la moitié de la ville brûle pendant huit jours sans que l'on puisse éteindre le feu. La lingerie de Charles II ne contenait, en 1666, selon Ashburnem, que trois chemises et deux cravates. On ne sort la nuit qu'avec des lanternes et des torches, faute d'éclairage. Partout désordre, dilapidation; les produits de la terre et de l'industrie, du commerce et des communications, mal employés. On perd une semaine pour aller de Paris à Dijon. Les cadavres encombrent les églises; les hôpitaux répandent les maladies au lieu de les soulager ou de les guérir. L'homme riche ne peut placer son argent; au premier bruit de guerre, il l'enfouit. Il aime mieux le laisser dormir dans ses coffres que le livrer aux caprices d'une politique incertaine et d'une administration rapace. Voilà sur quels objets devait se porter alors l'attention du philosophe. Il était beau alors de servir l'industrie, qui n'était pas reine. C'était courage de dire tout haut, comme Molière, élève de Gassendi, que le corps doit être soigné, guéri, utilisé, choyé :

« Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère ! »

Digitized by Google

C'était courage de prêcher le bon sens terrestre et matériel en face d'une doctrine ultra-spiritualiste, au milieu d'une cour toute dévote par mode, à moitié dévote de cœur; devant Bossuet qui maudissait Molière; à côté du Père Lachaise qui dirigeait le roi; près de Louvois qui massacrait les protestans. Tout homme de cœur et de sagacité pratique se fût fait alors opposant, comme Saint-Simon, comme Fénelon, comme Vauban, et eût essayé de contrebalancer la prépondérance dangereuse d'une théorie qui se faussait en devenant exclusive. Tout homme politique digne d'estime eût suivi la route de Colbert et ouvert la voie la plus large aux arts de la paix, aux industries productrices, aux améliorations de la vie sociale et privée.

Voilà les idées génératrices qui ont fécondé pendant deux siècles les esprits éminens. De 1650 à 1710, le progrès matériel a été incomplet, vague et chancelant. A dater du XVIIIe siècle, il a déployé de vastes ailes et créé, sous la dynastie des Nassau, la splendeur de l'Angleterre. Le XIXe siècle a vu la France hériter de ce grand succès et en recueillir les résultats : héritage de deux siècles, pendant lesquels on n'a pas cessé de réparer les abus flagrans, de diriger les efforts des peuples vers l'accroissement du bien-être. Molière, Gassendi, Locke, Saint-Évremont, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau lui-même, ceux-ci précurseurs, ceux-là apôtres, d'autres législateurs, ont fait marcher l'Europe dans cette voie. Elle y marche encore, sans bien savoir quels ont été les plus utiles, les plus sensés et les plus sincères de ses nouveaux guides; sans assigner à chacun sa place, à chacun sa part; sans savoir que l'amélioration du commerce, des finances, la création des assurances et des institutions charitables datent de Henri IV et de Sully, se propagent à travers Colbert, Vauban et Turgot, et reconnaissent pour grands promoteurs De Witt le Hollandais, Guillaume III et De Foë, auteur de *Robinson*.

Ainsi protégés par les esprits philosophiques, les intérêts matériels ont dominé la civilisation. Cette phase, comme je l'ai dit, date de deux siècles; elle est glorieuse dans la vie des peuples européens; mais l'erreur des esprits est aujourd'hui précisément la même, qui a détruit la phase antécédente; l'erreur *exclusive*. De même que l'on avait espéré suffire à tout, en donnant seulement aux hommes une religion et une morale, c'est-à-dire en cultivant leurs facultés d'amour, de sympathie avec l'harmonie universelle, et de vénération pour le Dieu suprême; on imagine, depuis quelques cents ans, que la culture des facultés corporelles, du bien-vivre, du bien-manger, du bien-fabriquer et du bien-vendre suffit à produire des

Digitized by Google

peuples heureux, libres et moraux. Erreur analogue, ou plutôt équivalente : Saint-Simon, homme profondément logique, ne s'arrêtant qu'au dernier terme de la pensée publique, l'a constituée en théorie. Il appartient aux philosophes, aux administrateurs tels que M. Frégier, aux hommes du pouvoir capables de faire autre chose que d'exécuter une longue escrime en faveur de leur crédit, de moraliser l'industrie, de relever la civilisation par le côté même qui commence à faiblir, et de rendre à une société préoccupée du gain, c'est-à-dire de la jouissance, le sens moral, qui n'est point le fils du gain, mais qui le tempère, le consacre, le domine et l'empêche d'être, selon sa nature propre, égoïste, lâche, inique et féroce, comme il l'est toujours si vous l'abandonnez à lui-même.

Il ne s'agit donc point de maudire le présent, de maudire l'industrie, de maudire le gain, d'anathématiser le progrès, mais de réaliser le progrès et de moraliser l'industrie. Chaque époque a ses maux. Observez-les. Vous ne guérirez la plaie que si vous l'avez vue. Ne nommez pas assassins, bourreaux ou fous, ceux qui sondent les blessures. L'accumulation des hommes dans les grandes villes, sous la loi d'une démocratie matérielle, sans religion centrale et sans moralité dirigeante, sans esprit de famille profondément enraciné, avec un insatiable besoin de distinctions et de plaisirs, voilà nos problèmes politiques, — difficiles à résoudre. Qu'on ne dise pas que nous prêchons, en curé de village, contre les plaisirs et la licence. La France actuelle n'est point livrée à une grande corruption de mœurs. Des mœurs débauchées peuvent recouvrir une société forte; bientôt l'élément vital et sain triomphe de l'élément corrupteur. Aujourd'hui l'on n'est pas plus licencieux que dans les autres temps; mais on est plus faible, plus anti-social, plus hostile à toute institution définitive et disciplinée, plus follement confiant dans de vaines formules de législation, plus amoureux d'une jouissance rapide et sans contrôle, plus enfermé dans sa personnalité, plus disposé à s'attribuer une valeur spéciale, en dehors de la cité et de la masse, de la patrie et de la communauté. On est aussi plus crédule que jamais dans l'efficacité de certains règlemens pour opérer le bien moral, et trop porté à confondre une amélioration dans les choses, avec une conquête de la civilisation. Ce qui reste à faire est donc énorme, comme le livre de M. Frégier le prouve assez : énorme quant à la réalité du bonheur humain, que le développement de l'industrie ne suffit pas à protéger.

Il est utile de chercher dans les observations désintéressées d'un homme aussi tolérant, aussi peu entaché de pessimisme que l'est

Digitized by Google

M. Frégier, la situation véritable de notre civilisation. Il a étudié les grandes villes, et c'est d'elles que tout dépend. Elles se ressemblent toutes, et elles ont pour modèle Paris, tourbillon central où tout s'engouffre, d'où tout rayonne, où tout bouillonne; manufacture colossale de plaisirs, d'arts, de jouissances, de renommées, de talens, de duperies, de folies, de lois et d'innovations; — fabrique de vices et de crimes inconnus, dont nul ne savait la manipulation, les variétés, la génération, ni les métamorphoses. M. Frégier en donne l'histoire. S'il s'est arrêté quelquefois devant les déductions, il a dit les faits ignorés. S'il n'a pas osé toujours, s'il n'a pas toujours voulu remonter aux causes, il n'a jamais reculé devant l'autopsie. Remercions-le.

Son livre est très bien ordonné. Nous renverserons cependant cette ordonnance. La philosophie qui émane des faits nous intéresse plus que les faits.

Comment se fabriquent à Paris le crime et le vice?

La société moderne offre-t-elle une prime au mal ou au bien, à l'immoralité ou à la moralité?

Le bien-être des classes laborieuses est-il en rapport avec leur moralité? s'accroît-il de la bonne conduite de l'individu? décroît-il en raison de sa mauvaise conduite?

Est-il vrai que la société garantisse l'honnête homme laborieux contre la misère, la misère contre le vice, le vice qui s'ébauche et commence contre les séductions du vice organisé, et l'homme devenu criminel contre une dépravation incurable?

Le contraire ne serait-il pas prouvé?

N'y aurait-il pas ainsi une barbarie sauvage naissant de la civilisation extrême?

Règne de la force; — la faiblesse, condamnée; — l'argent, qui est force, devenu roi; — la femme, qui est faible, jetée comme proie au malheur; — le pauvre, qui est faible, jeté comme proie au crime; — l'enfant, qui est faible, jeté comme proie au vice; — et les rangs de la misère et du vice se recrutant dans ces trois armées de malheureux, c'est-à-dire de faibles!

Si cela était, quelle cruauté! Ne faudrait-il pas avouer que, pour avoir tant gagné, comme industrie, nous avons gagné peu comme bonheur? Humanité, charité, civilisation, dites-vous? Vous êtes encore sur le seuil; vous vous croyez au fond du temple. Voyons donc. Bouleversons le livre de M. Frégier. Détruisons ses classifications et l'ordre de ses chapitres. Allons au cœur des questions. Les problèmes

Digitized by Google

que nous avons hardiment posés ne sont pas dans son œuvre; mais tout esprit sain les en verra surgir. Isolant, séparant, combinant, rapprochant, éclairant l'un par l'autre les élémens de cette excellente étude, ayant soin cependant de les conserver tous dans leur intégrité la plus complète, nous interrogerons courageusement la profondeur des entrailles sociales, pour y lire la vérité de l'avenir et la réalité du présent.

I. — LE FILS DE L'OUVRIER.

De mars à novembre, lorsque les travaux sont en pleine activité, Paris compte 265,000 ouvriers de tout sexe et de tout âge, et quand les travaux se ralentissent, de novembre à mars, 235,000. Le nombre des ouvriers venant, année commune, des départemens à Paris, est de 30,000; celui des ouvriers réellement domiciliés à Paris de 75,000. Les ouvriers que nous envoient les départemens y laissent en général leurs familles. Parmi les autres, 50,000 sont unis à des femmes, soit par le mariage, soit par les liens d'une vie commune. On peut évaluer la portion féminine de cette population à 40,000, dont 20,000 ouvrières célibataires, et 20,000 partageant le domicile des ouvriers. Les apprentis, ou plutôt les jeunes garçons en état de travailler, sont évalués à 100,000. Ainsi, une partie de cette masse est flottante, une autre fixe; une partie mariée, une autre sans famille, et toutes les nuances de la probité, de l'improbité, de la sensualité, de l'égoïsme et de l'héroïsme, marquent cette vaste population. Les chiffres de M. Frégier, dignes de toute confiance, portent à 55,000 la fraction diversement dépravée de cette masse énorme : 20,000 pour les ouvrières, 35,000 pour les ouvriers. Enfin, formant une seconde classification, isolant du total les hommes livrés à l'intempérance, il en trouve 17,000. Parmi les ouvrières, il reconnaît 2,000 filles publiques insoumises. Il joint à cela environ 2,000 chiffonniers et chiffonnières qui, sur 4,000, sont parfaitement corrompus. Il arrive ainsi, par diverses combinaisons que nous regardons comme inattaquables, à convenir que le tiers des ouvriers touche à la dépravation, à l'abrutissement et au crime.

La société est attaquée par plus de 50,000 hommes qui souffrent. La conquête de soi-même et l'exercice de la force morale, qui, pour vous, moraliste, et pour vous, philanthrope, sont des axiomes de philosophie élégante et un luxe de bon goût, sont pour ces 265,000 hommes la nécessité de la vie. Ils ne peuvent exister que par le travail, l'éco-

Digitized by Google

nomie, la privation. S'ils se relâchent, ils tombent; s'ils tombent, ils s'engloutissent. L'esclave antique s'appuyait sur son possesseur et attendait tout de lui, comme le chien de son maître. La société de 1840, si sûre de ses perfections, est-elle meilleure et plus bienfaisante pour l'ouvrier? C'est ce que nous allons voir.

Nous entrerons dans des détails qui paraîtront à plusieurs ou ignobles ou superflus. — « Quoi! diront ces intelligences éthérées, le gamin, l'ouvrier, étudier cela! Qui ne connaît le gamin? qui ne l'a vu dans les rues? A d'autres, monsieur. Échafaudez des phrases creuses s'il vous plaît, payez-nous de mots sonores s'il vous plaît, soyez sublime s'il vous plaît, » — A quoi je répondrai humblement : « Messieurs, je ne suis pas sublime. Je me conforme à l'habitude anglaise des enquêtes, qui est la seule bonne méthode en économie politique. Ah! vous ne voulez pas étudier le *gamin!* Absolument comme si un naturaliste ne voulait pas étudier la chenille : c'est très commun, une chenille; pourquoi nous parler des chenilles? Parce qu'elle est non-seulement chenille, mais larve, papillon, ver-à-soie; immense enseignement, admirable résumé des transformations et des métamorphoses de la nature; tout un monde. »

Descendez donc avec moi dans ce monde du vice, dans ces transformations, qui semblent triviales à votre frivole coup d'œil; dans ces détails que vous croyez connaître, et qui vous offriront des déductions inattendues.

Il y a mille manières d'être ouvrier, et l'enfant qui naît dans cette classe se trouve placé dans des conditions très diverses. Le serrurier-mécanicien gagne 6 francs par jour; au-dessous de ce taux se trouvent des salaires de 2 fr., 3 fr., 4 fr., 5 fr. Certains métiers, soumis à des variations et à des suspensions arbitraires, voient s'augmenter tour à tour et diminuer leurs bénéfices. Il y a des femmes veuves, avec un enfant, qui gagnent, en travaillant beaucoup, *trente sous* par jour. Les variétés ne sont pas moins nombreuses, quant au caractère, aux habitudes, au logement, à la vie morale et matérielle des individus. Ceux-ci vivent en famille, ceux-là en chambrées. Beaucoup soutiennent courageusement le long combat contre le sort, déposant toutes les semaines une somme d'argent à la caisse d'épargne, et vivant obscurément comme des héros. Qui sait ce qui se passe de sublime dans certains greniers? « Le salaire est toujours au-dessous des besoins de l'ouvrier, dit M. Frégier, puisque l'année ouvrable n'excède pas sept mois, et que, sur les douze mois de l'année, il y a cinq-douzièmes de chômage. » Les chances de détresse

Digitized by Google

se multiplient donc, même pour le travailleur, à plus forte raison pour le paresseux.

Nous voulons étudier, dans les observations de M. Frégier, la marche suivie en général par la population vicieuse. Il nous serait facile de rembrunir le tableau; mais c'est la vérité seule que nous cherchons : toute exagération nous est défendue.

Examinons la naissance et la vie du fils de l'ouvrier.

Nous ne choisirons pas les exemples extrêmes. L'homme admirable qui, d'un gain disproportionné à son travail et souvent interrompu, tire assez de ressources pour élever sa famille et pour économiser; qui fait de sa mansarde, ouverte à tous les vents, un lieu habitable et propre; qui trouve du temps pour soigner l'éducation de ses enfans, et ne se laisse abattre ni par les époques de chômage, ni par les persécutions de quelque propriétaire affamé; cet homme qui se lève avec le jour, travaille douze heures, et roulant éternellement son rocher de Sisyphe, n'a pour perspective, dans la dernière vieillesse, que l'hospice et quelques 100 fr. de rente tout au plus; cet homme est sublime. Il sort de la règle. A l'extrémité opposée, voici un malheureux qui, fatigué d'une activité incessante, se fait voleur, et apprend à son fils comment on *tire* un mouchoir. Voici un père et une mère que le soin de leur famille ennuie et gêne, et qui l'abandonnent à ce que la société veut faire d'elle, c'est-à-dire au vol, à la mendicité, au vagabondage. — En voici d'autres qui ne gagnent que 40 sous par jour, ayant femme et enfans; qui placent leur fils ou leur fille, dès l'âge de huit ans, dans une fabrique, qui les tue et débarrasse les parens; d'autres qui, changeant de femmes entre eux, laissent trois ou quatre enfans suivre la mère dans le nouveau ménage nomade qu'elle va desservir. Ailleurs, à quelque cinquième étage, le père et la mère, appesantis par l'ivresse, gisans, au milieu de la nuit, sur le carré de la chambre, dont ils n'ont pu ouvrir la porte avec leurs mains tremblantes, sont rencontrés dans cette situation abjecte par leur jeune enfant qui rentre, et qui, ne pouvant leur prêter secours, s'étend, faute d'asile, sur les marches de l'escalier. Suivez cet autre ouvrier habile, qui, pendant quinze jours enfermé dans son réduit, a fourni à son entrepreneur les produits les plus élégans et les plus solides. L'heure de la délivrance arrive; il sort de chez lui; il a des habits, une cravate, une chaussure commode; son gousset contient de l'argent. Il passe trois jours hors de son logis; il n'a plus rien. Ses habits ont été échangés contre des vêtemens de rebut. Il se met au travail; il porte une veste en lambeaux et un méchant pantalon qui cache à peine sa nudité. Il ne pourrait, sans honte, aller

Digitized by Google

chercher dans cet état le pain qui chaque jour doit apaiser sa faim, si sa femme, qu'il a délaissée, ne l'aidait de ses démarches et de ses secours. Dans la force de l'âge, ce travailleur diligent, cet homme habile, est le plus pauvre de tous les pauvres. Que deviennent ses enfans, lorsqu'il sacrifie à sa passion leurs nécessités premières? Une fois dépouillé, par sa faute, de toute ressource, il redevient actif, il supporte avec insouciance cet état misérable, ce labeur forcé, qui doit le conduire à des jouissances nouvelles. Ainsi sa vie entière s'écoule entre l'excès du travail et l'excès de l'intempérance. — Dans quelques villes de manufactures, à Lille, par exemple, ville dont les portes trop tôt fermées obligent les ouvriers à loger hors des murs, ils se cotisent entre eux pour louer un même local et y vivre ensemble, quelquefois dans des caves, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle.

Je ne veux point m'occuper ici des nombreux enfans nés au milieu des diverses et tristes conditions que nous venons d'exposer. Ils sont condamnés d'avance. Ennemis de la société, ils lui rendront ses tortures. Une ame bonne, un corps robuste, une tête saine, ne combattraient pas l'influence de tant de causes simultanées. Tout est mauvais exemple autour d'eux. La faim, la détresse et la douleur les élèvent. Nous ne parlons pas non plus des enfans issus de conjonctions illégitimes. Les affections changeantes de leurs mères, le manque de retenue des nouveaux amans, les scènes violentes que font naître la jalousie ou la débauche, le spectacle d'un désordre permanent, agitent et enfièvrent ces jeunes cerveaux. Que dire des autres malheureux, qui, dès l'âge de huit ou neuf ans, loués par troupes ou par troupeaux dans certaines contrées, en Alsace par exemple, sont, pour quelques spéculateurs sur l'homme, un objet d'effroyable exploitation? Et des filles que leurs propres mères élèvent, dès la première enfance, pour une prostitution qui n'attend pas même la puberté?

Ces faits sont réels. M. Frégier les cite sans les grouper. Il les isole, et par conséquent les affaiblit. Leur masse, leur variété, leur caractère à peu près incurable, leur source commune qui est dans les mœurs, non dans les lois; leur nombre, leur infamie, jettent un cri lamentable que je ne commenterai pas. Dieu veuille encore que les philosophes et les gens du monde ne se révoltent pas contre moi; que l'on ne m'accuse pas de répéter mille horreurs inutiles! Vous savez cela, dites-vous? Vous le savez? j'admire votre sang-froid.

Je veux prendre le fils de l'ouvrier dans une situation meilleure. Je choisirai la condition moyenne, entre la misère extrême et l'aisance

Digitized by Google

rare, entre la moralité stricte et le vice complet, entre l'économie rigide et la brutalité des goûts, enfin entre ces deux limites au milieu desquelles l'humanité oscille. Voici un père de famille, honnête homme, fêtant le dimanche, et quelquefois le lundi, passablement laborieux, assez clément pour sa femme, quand il n'a pas bu, et gagnant 3 ou 4 fr. par jour pour lui, sa compagne et ses enfans : entrons dans sa chambre.

C'est une chambre sans antichambre, éclairée par une ou deux fenêtres à guillotine, et située au quatrième ou cinquième étage. La maison est vieille, lézardée, croulante et obscure. Quelque corridor infect conduit à un escalier déjeté, dont les marches ont subi l'affaissement irrégulier des poutres moisies; sur tous les paliers règne une malpropreté ignoble; les eaux ménagères, arrêtées dans les tuyaux engorgés, corrompent tout l'air ambiant; souvent une cour de cinq pieds carrés, ou plutôt un puits ténébreux reçoit ces eaux empoisonnées, et les conserve pour les vicier encore. Dans cette atmosphère abominable vient dormir le père de famille après avoir habité, toute la journée, un atelier rempli d'ouvriers et mal aéré : là est le petit berceau de l'enfant, s'il a pu l'acheter, ou la couchette commune qui renferme à la fois l'enfant, le père et la mère. La porte, criblée de trous et bossuée par la vieillesse, ferme mal; la fenêtre ne joint pas. Un petit poêle de fonte jette, pendant l'hiver, une vapeur lourde qui aggrave les miasmes pestilentiels dont la maison est le réceptacle. Le quartier, en général fangeux, malsain, sillonné de rues étroites, troué d'impasses immondes, compte quelques trois ou quatre mille maisons semblables, distribuées en nids de la même espèce; vous retrouvez ces maisons dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Jacques, vers la place Maubert, vers les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, vers les rues de l'Oursine et Mouffetard. Là sont confinées les classes de la société qui ont le plus besoin d'air, de santé, de propreté. L'ouvrier paie proportionnellement plus cher le mauvais trou qu'il habite, que le riche ne paie ses quinze pièces au premier étage; le loyer, dépense indispensable et importante, effraie l'ouvrier qui cherche le domicile le moins coûteux possible, et ne peut se procurer qu'à très haut prix une chambre mal close, dans une localité insalubre. Il paie avec exactitude. Son propriétaire s'abstient religieusement de toute réparation, ne paie pas de portier, et abandonne à la lune et aux étoiles le soin de l'éclairage, comme aux pluies du ciel les soins de salubrité; mais il touche aussitôt qu'il le peut le salaire de ses baraques infectes. Pudeur, décence, bien-être et santé, sont également blessés par cette « dure nécessité » du pauvre, comme M. Fré-

Digitized by Google

gier l'appelle. L'enfant de l'ouvrier grandit sous cette loi aussi pestilentielle pour le corps que pour l'ame, et (il faut bien l'avouer, quoique M. Frégier ne l'ait pas dit) le premier obstacle à son élan vers la vie, vers le bonheur, et vers le bien, ce sont un propriétaire cupide, une société imprévoyante, des hommes sans entrailles qui font des machines à vapeur pour leurs marchandises, des palais pour leurs danseuses, et ne savent pas bâtir une maison saine pour leurs travailleurs.

Vous répétez ici que ces détails sont oiseux. Mais ne voyez-vous pas que si l'enfant de l'ouvrier avait un meilleur domicile, il y resterait; que si l'ouvrier vivait, comme l'artisan du pays de Neufchâtel, en bon air, dans une maison propre et paisible, il s'attacherait à la vie, à sa famille, aux lois du pays; et que toutes ces souffrances du pauvre, que vous m'accusez mal à propos de décrire, vous environnent, pour emprunter un beau mot à Samuel Johnson, d'une armée de *haïsseurs*.

Ayant soin d'écarter toujours les hypothèses extrêmes, bien que la réalité du mal excessif soit plus fréquente qu'on ne l'imagine, supposons que la maison de notre ouvrier ne soit ni trop ruinée ni trop dégoûtante, et que son enfant grandisse et devienne vigoureux au milieu de l'atmosphère dont nous avons parlé; supposons encore que le père soit assez honnête, la mère assez courageuse, pour garder leur enfant et ne pas l'envoyer aux manufactures. Les parens, tels probes et même vertueux qu'on les croie, ont bien peu de temps à donner à l'éducation des enfans. Ne craignons pas le lieu-commun. Les frivoles esprits ne s'aperçoivent pas que le mal est dans cette boue du ruisseau, que tout le monde voit. Le garçon entre de bonne heure dans la vie active. De cinq à six ans, il fait les commissions du ménage : il va aux emplètes chez le boulanger, la laitière, l'épicier; il se mêle aux évènemens du quartier. Il voit, il écoute, il cherche, il comprend, il devine. Pendant qu'un travail assidu retient ses parens hors du logis, c'est-à-dire du matin jusqu'au soir, il est exempt de surveillance. On l'envoie à l'école qui l'ennuie; il parcourt en liberté les rues, les quais, les boulevarts. Tandis que la mère de famille aisée invente mille moyens de charmer, d'instruire, de fixer l'imagination de son jeune fils, la mère de famille pauvre ne mesure son temps que par son travail, et tombe anéantie après le travail; la journée faite, son bonheur n'est pas d'agir, mais de se reposer. L'enfant pauvre ne trouve autour de lui, dans la demeure paternelle, que des murailles nues, un parquet délabré, un triste ménage, son père et sa mère accablés de la fatigue subie; personne qui calcule habilement ses plai-

Digitized by Google

sirs et ses devoirs, personne qui le soutienne et l'encourage. Il est seul; il se fait ses amusemens et ses bonheurs. De là cette vivacité ardente, cette dextérité hardie qui distinguent l'enfant du peuple à Paris; de là aussi sa terrible ressemblance avec le sauvage nomade dont il a les instincts et les goûts. L'opiniâtre et sévère labeur de l'école, comparé aux spectacles variés de la vie parisienne, lui devient bientôt insupportable.

Il a tant de choses à voir! Les boutiques étincellent, les équipages roulent, les bataillons passent, la musique militaire retentit. Le soir, les théâtres s'ouvrent et la foule se presse à leur porte. Si le gamin de Paris devenait philosophe, il dirait éloquemment quelle surexcitation de curiosité germe et se déploie alors dans le cerveau de l'enfant du peuple. Le dénuement de son logis contraste avec le luxe et la richesse qui l'environnent. Ces plaisirs, il le sait bien, ne sont pas pour lui. Le premier sentiment qui l'ébranle, c'est l'étonnement; le second, l'envie. Avant de connaître l'alphabet, la moitié des enfans du peuple désirent vainement, souffrent et haïssent.

Le fils de l'ouvrier qui a goûté cette liberté nomade y renonce difficilement; c'est la seule jouissance vive à laquelle il puisse prétendre. Il fait l'école buissonnière, est attiré par les jeux des enfans de son âge, s'y mêle avec empressement, trouve d'autres *gamins*, dominés comme lui par une répugnance naturelle pour le travail, contracte leurs habitudes et s'associe à leurs goûts. Ce crime bien mince de *l'école buissonnière* a des conséquences graves. Soit que l'enfant se fasse renvoyer de l'école à cause de ses absences continuelles, soit que ses habitudes vicieuses finissent par inquiéter ses parens, il est l'objet de leurs réprimandes. Le pauvre administre la morale avec dureté; il souffre trop pour être indulgent. Il frappe, il bat, il rudoie. C'est chose effrayante que la discipline des classes inférieures envers leurs enfans. Rarement exercée, dépourvue de continuité et de surveillance, elle a quelque chose d'odieux dans sa sévérité irrégulière. On entend, de la rue, les cris de ces petits êtres soumis au régime de la force et punis souvent avec justice, toujours avec excès, par des parens que le sort traite mal, et qui ne savent point se montrer clémens. Rudement corrigé, l'enfant fuit et ne reparaît plus. De tous les lieux du monde, celui qui offre le moins d'attraits au petit garçon, c'est la chambre où il est né, où l'attendent une nourriture chétive, l'esclavage et des coups. Peut-être, avant de fuir, a-t-il déjà commencé l'apprentissage du vol, sous la direction d'un de ses camarades. On lui aura dit comment il peut se procurer

Digitized by Google

des plaisirs inconnus à la maison paternelle, c'est-à-dire l'argent qui les représente; secret connu de tous les enfans du pauvre et de presque tous les domestiques. Ce secret consiste à retenir quelques sous pendant la semaine, sur le prix des fournitures de la famille, ou à les dérober au père et à la mère. « Il y a, dit M. Frégier, une foule de familles pauvres atteintes par ces larcins. Beaucoup d'entre elles ne l'ignorent pas, et elles sont néanmoins impuissantes à les prévenir par les menaces et les châtimens. » Quand ces châtimens se multiplient ou deviennent intolérables, l'enfant disparaît et se perd dans la masse des vagabonds.

Le *gamin* vient de naître sous nos yeux; souriez de l'importance donnée à ce berceau, vous avez tort. C'est quelque chose de grave qu'une pépinière de 15,000 petits bandits. Chantez le gamin, mes chers poètes, mais défendez votre bourse.

La chanson et le roman ont deviné la poésie de cette vie nomade; ils lui ont fait une apothéose de caprice, piquante sous le rapport de l'art, et semblable à celle dont les écrivains espagnols ont couronné leurs bandits. Signe fatal que cette tolérance pour l'oisiveté picaresque (1). L'Espagne croulait, quand Lazarillo de Tormès marchait à la gloire et préparait Figaro.

Associé aux petits mauvais sujets qui l'ont corrompu, et devenu libre, l'enfant commence par se livrer à ses goûts. A Paris, il n'a pas de plus vif penchant que le spectacle. Est-il parvenu à dérober, liard à liard, quinze sous, dix sous, moins peut-être, il trouve moyen de pénétrer dans un de ces sanctuaires rayonnans de lumière, assiégés de voitures, et où la foule se précipite. Il a tout vu, hormis le spectacle. Ses amis y vont et font un grand récit de leurs jouissances dramatiques. Il sait que le maître d'atelier, l'apprenti, le bourgeois, aiment le spectacle. Quelque prix que lui coûte une telle conquête, il l'obtiendra, soyez-en sûr, et vous le verrez, debout, aux derniers rangs des spectateurs, sous la voûte de quelque théâtre secondaire, s'attendrir et frémir de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Quelles leçons il reçoit là, vous le savez. Ce *Robert Macaire* qui nous fait rire, et ces passions furibondes qui nous touchent peu, sont les véritables maîtres, les seuls précepteurs de la population pauvre. Elle y étudie les tours d'adresse du malfaiteur, la gaieté du bagne ou la frénésie de la passion. Nous avons rencontré plus haut, tout au fond de cette manufacture inconnue de vice et de malheur, le pro-

(1) *Picaro*, polisson, bandit.

Digitized by Google

priétaire avide, c'est-à-dire la *société sans entrailles;* ici, nous retrouvons encore l'auteur dramatique et le public indifférent, c'est-à-dire la *société sans principes*. Prenons garde à ces sources premières, et si nous avons réellement à cœur une réforme sociale plus importante que toutes les réformes de nos lois, n'oublions pas que le mal tombe de haut et vient de loin. M. Frégier prouve l'influence immense du théâtre sur le peuple, non sur les classes aisées, mais sur le pauvre; non sur l'homme fait, mais sur l'enfant, ce qui est bien autrement redoutable. Une pauvre femme dont le fils était devenu voleur, racontait, avec cette naïveté qui est la meilleure des psychologies, le progrès de la démoralisation chez son enfant. « Il avait été au spectacle, et cela lui *avait cassé les bras*. Dès le lendemain, disait-elle, il ne travaillait plus; il avait la *tête montée;* d'étranges manies le possédaient; il pensait au suicide, qui sans doute lui paraissait d'un bel effet dramatique; il s'éveillait en sursaut, se mettait à genoux et priait. Un jour il disait à sa sœur : « Ce serait drôle si je m'accrochais à ce clou, et que ma mère me trouvât pendu. » — Les effets d'une surexcitation fébrile aussi intense sur une population jeune, ardente, indépendante et sauvage, ne sont pas difficiles à calculer. Une telle éducation développe l'activité de l'intelligence dans l'absence des idées, et l'inquiétude de la passion dans le vide des principes.

Pour l'enfant de sept à seize ans, qui peut fuir le taudis paternel, toute la civilisation, toute l'instruction, le point culminant du bonheur et de la science, sont là. Le soir, il rôde autour des théâtres, et tâche d'y trouver place; le jour, il se confond avec la masse des petits vagabonds, qui forment une armée parisienne excessivement nombreuse, étudiée pour la première fois par M. Frégier.

Cette armée de mauvais garçons, menant une vie errante et paresseuse, impose à ses membres le devoir de se soutenir mutuellement pour échapper aux recherches des parens et des maîtres d'apprentissage. Les moins pervertis et les plus timides mendient, fréquentent les places et les halles, et offrent leurs services aux marchands, aux acheteurs, aux passans; la plupart commettent de petits vols : comment vivre? Les voleurs sont les dominateurs du corps, parce qu'ils en sont les principaux soutiens; c'est à leurs dépens que subsistent les nouvelles recrues ou les timides. Une prime se trouve offerte au plus audacieux dans le mal. Deux passions ardentes possèdent tous ces vagabonds : le spectacle et le jeu. L'une ou l'autre suffisent pour déterminer l'enfant à quitter à jamais une famille marâtre, une

Digitized by Google

école où il dort, un domicile de malheur, que les mauvais traitemens, une lourde tâche, des punitions cruelles, des corrections humiliantes lui rendent odieux. Il trouve sur les ports, sur les boulevarts et sur les places, mille petits joueurs de profession dont les excitations et les conseils fomentent en lui la passion du jeu; elle le préoccupe et l'absorbe. Souvent, livré à ce nouveau désir, il vend sa cravate, son mouchoir ou sa casquette, pour en jouer le prix. Quelque soir, après le spectacle, il rentre tard, il heurte en vain à la porte de son misérable domicile; la colère de ses parens le force à coucher sur le palier ou dans la rue: le lendemain, on le met au pain et à l'eau et on le bat. Il va retrouver ses camarades dont il grossit les rangs; comme eux, en haillons, sans chemise, endurci à toutes les intempéries, le front nu, l'ame bronzée de bonne heure, l'esprit plein de ressources, incapable d'attention ou de travail; il joue et court, il mendie et vole; il s'élance au premier mouvement de sédition; tout bruit le charme, tout groupe l'attire, tout attrait de curiosité l'emporte. Il sillonne Paris dans tous les sens, il sort des pavés à toute apparence d'émeute; il est gai, il chante, il rit, il dérobe, il escamote, il pille; il a de l'esprit, de l'audace et de l'expérience; il forme la constante pépinière du vice; il dépense beaucoup et il vit de rien; les voleurs d'un âge mûr le recherchent, et il les recherche. Ainsi se continue une éducation si bien commencée. *L'argot* du gamin est le même que celui du voleur. C'est-à-dire qu'à la première faute, placé sur une pente fatale, l'enfant du pauvre se trouve emporté vers les derniers bas-fonds du vol et de la misère. Je ne parle pas des fils de voleurs que l'on élève pour la profession. M. Frégier en cite un qui, à trois ans, démontait une serrure, et qui plus tard amusait chaque soir son père par le naïf récit de ses exploits.

C'est un fait constaté que l'existence de plusieurs bandes de jeunes garçons voleurs, qui procédaient et qui opèrent encore avec un ensemble et une habileté peu commune. L'une d'elles était forte de dix-huit membres, tous de neuf à seize ans. Les jeunes vagabonds dirigent principalement leurs tentatives contre les marchands étalagistes et contre les divers groupes de curieux; tous les lieux de réunion publique sont, du reste, le théâtre de leurs prouesses. Il n'y a pas huit jours qu'une bande de ces nomades a été découverte la nuit, chargée de son butin, sous l'*armature* en fer du pont des Saint-Pères à Paris; la crue excessive des eaux de la Seine avait placé les aventuriers dans une position fort dangereuse. Quand le petit voleur a de l'argent, cet argent s'en va vite; quand il n'en a plus, il existe on

Digitized by Google

ne sait comment; aux jours de dénuement complet, vous le voyez mendier et dormir; essaim misérable qui s'abat la nuit sur les bateaux, sous les piliers des halles, dans les baraques, les caves, les voitures, les carrières, sur les fours à plâtre, dans les embrasures de portes. On les ramasse, on les rend à leurs familles. Les mêmes motifs ne tardent pas à les rejeter dans leur vie désordonnée, aussi chère à leurs souvenirs que l'indépendance nomade est chère au Kosak. Un de ces pauvres enfans a été pris et repris quarante fois sur la voie publique, à des heures indues, en état de vagabondage. Toujours seul, sans bas, sans cravate, sans gilet, sans casquette et sans mouchoir, il n'avait commis aucun acte répréhensible, si ce n'est l'opiniâtreté de sa vie errante. Comme beaucoup d'autres, il cédait à la nécessité. Mais une société bien faite garantit l'homme contre cette nécessité.

Telle est la gradation établie par les faits nombreux que M. Frégier révèle. Le *gamin*, c'est tout bonnement la *larve* du voleur. Vous avez dédaigné notre analyse microscopique : vous verrez bientôt toutes les feuilles de la forêt envahies par cette population qui va grandir. M. Frégier, administrateur éclairé, zélé, vigilant et (comme nous l'avons prouvé) sagace, espère que les efforts d'une administration sévère suffiront à l'œuvre de la réforme morale. Nous ne le croyons pas. Tout en rendant justice aux intentions des législateurs et des philanthropes, nous disons que les formules, les réglemens et les institutions, remèdes purement extérieurs, viendront se briser contre le mal intérieur. Il ne suffit pas de recueillir les enfans du peuple, pour les empêcher d'être vagabonds puis voleurs; il faut les empêcher de désirer le vagabondage et le vol. Médecin, si vous corrigez par le régime seul une maladie chronique, ou la phtysie pulmonaire par la diète, vous obtiendrez des résultats incomplets. C'est au fond des entrailles qu'est le siége du mal. Pour notre société, ce mal est la faiblesse morale; ou si l'on veut l'*individualité;* ou si l'on veut l'*égoïsme*. Rien de convenu; rien de consenti; chacun se faisant un trône et y plaçant sa volonté comme reine. Point de lien commun; le riche, inaccessible à toute considération, si ce n'est de se conserver; le pauvre, ne pensant qu'à usurper. Trop de primes offertes au vice; trop peu d'encouragemens offerts au bien. Il n'y a pas, dans un tel état, de plus courageuse et de plus belle mission que celle du moraliste qui sait voir et qui ose dire.

La pente de la misère au vagabondage, du vagabondage à la rapine, de la rapine accidentelle au dol permanent, et de là au crime, se trouve donc aplanie, et presque inévitable. La détresse et la

Digitized by Google

douleur dans la famille, l'encouragement au mal hors de la famille, la corruption sur la place publique et dans les théâtres; point de barrière, aucune protection. Les palliatifs imaginés par la philanthropie, salles d'asile, écoles primaires, pénitenciers des jeunes détenus, exercent une influence restreinte, voici pourquoi. La vaste séduction sociale l'emporte sur la répression partielle, qui cherche à s'établir au sein de cette séduction. Lutte inégale; ce que l'administrateur prêche en théorie, ce qu'il veut organiser dans la pratique, tous les faits extérieurs le démentent. Vous offrez à l'homme de l'instruction et quelquefois du pain. L'homme veut aussi du bonheur. S'il ne trouve pas ce bonheur dans le bien, c'est dans le mal qu'il le cherche. La modicité du salaire, l'égoïsme du propriétaire, l'exemple des compagnons, les leçons du théâtre rejettent l'ouvrier, en dépit de tout, dans le cercle fatal de la détresse au vice et du vice à la détresse. Les instructeurs du monde, qui sont les gens de lettres, manquent trop souvent à leur mission. Créatrice de jouissances, la civilisation multiplie, avec les besoins du riche qui les satisfait, ceux du pauvre qui s'irrite dans le vague de ses désirs perdus; armée d'expédiens insuffisans, elle ne remédie à aucun mal fondamental. Le mal moral et physique abonde pour le pauvre; le bien physique seul abonde pour le riche, que la délicatesse et la susceptibilité de ses goûts ne rendent pas moins malheureux. Un mécontentement immense, dont personne ne comprend l'étendue, dont on explique la cause par des sophismes, se répand partout. L'industrie, qui prétend moraliser la population, fait le contraire; car l'industrie, c'est la richesse créant la richesse par le travail. C'est la richesse augmentant le bien-être pour la richesse, et rejetant les travailleurs dans la misère. Comment voulez-vous que l'ouvrier soit heureux s'il n'est moral? qu'il soit moral si le maître ne l'est pas? que le fils soit moral si le père ne l'est pas? Perpétuelle rotation de ce fatal cylindre, à la marche duquel vous opposez des grains de sable qu'il broie et des brins de paille qu'il anéantit. Revenez donc au principe moral, qui est la seule ame des sociétés; abandonnez l'effort matériel, et cessez de croire que vos discours, messieurs les députés, servent à autre chose qu'à gonfler de mots un journal et d'orgueil vos familles. De grace, messieurs, ne croyez plus qu'en faisant une ruche de castors humains vous ferez une société heureuse. Relevez ces remparts moraux, qui sont démantelés; relevez-les, si c'est possible. Vous êtes, dites-vous, les pères de la patrie; moralisez la famille, qui constitue la patrie. Les panacées politiques ne peuvent rien. Les mouvemens insurrectionnels, et même les changemens de formes politiques, ne sont guère que les mouve-

Digitized by Google

mens convulsifs d'un malade qui augmente sa fièvre en se retournant dans le lit de sa souffrance. Ranimez le sentiment chrétien, réchauffez-le dans la famille. Tout se trouve dans la famille; il n'y a pas d'autre éducation que l'exemple. L'exemple aujourd'hui, c'est le *gain* adoré. Quand tous les rouages d'une société tendent à un but, moudre de l'or, faire de l'or, préparer du plaisir égoïste et en jouir, alors il faut que les petits, les faibles, les pauvres, entraînés et emportés par ces rouages aveugles, soient déchirés en lambeaux palpitans. Et ces morceaux renaissent, voyez-vous, pour maudire une société qui les torture, et pour la frapper. — Revenons à M. Frégier.

Nous avons vu le fils de l'ouvrier devenir vagabond; il y a plusieurs milliers de ces enfans à Paris; ces malheureux font les voleurs et alimentent la population dangereuse. Un sergent-de-ville ramasse l'enfant, la nuit, sous l'arche d'un pont, commettant un petit vol, ou nanti d'objets dérobés. Mis sous la main de la justice, les parens, invités à le reprendre, exposent devant le public et le tribunal ses torts envers eux, ses égaremens, les vaines tentatives qu'ils ont faites pour le ramener à des sentimens meilleurs, en un mot, la nécessité d'infliger un châtiment à celui que l'indulgence et le pardon n'ont jamais pu toucher. Ces explications ont lieu en présence de l'enfant, assis sur la sellette des malfaiteurs. Il baisse la tête, il pleure, il est confus; mais l'indulgence doit avoir un terme. Le vagabond, âgé de douze ans peut-être, est jeté dans une maison de correction, qu'il habitera plusieurs années. Là se fera sa troisième éducation. La première date d'un grenier, la seconde d'une place publique, la troisième datera d'une prison. Il a d'abord appris à haïr, ensuite à voler; il lui reste à rédiger sa théorie en système. Nous le laissons dans ce triste lieu, et nous parlerons bientôt de sa sœur, la fille de l'ouvrier.

La femme, plus faible, tombe plus rapidement et plus bas que l'homme. Reproche amer que nous adressons à cette société, adoratrice de la force, et qui a supprimé le christianisme comme trop doux, l'humilité comme abjecte, les asiles religieux comme inutiles, la charité du cœur comme ridicule, et la politesse même comme servile. Nous disons qu'elle a tort; que ce dévouement au culte de la force matérielle et brutale est un pas en arrière; que si elle sacrifie tous les faibles, leur masse finira par se soulever, et que, si elle repousse comme ennuyeux et inutiles les détails douloureux dont nous nous occupons avec courage, elle périra sans mériter la pitié de l'histoire, car elle périra par son égoïsme. PHILARÈTE CHASLES.

(*La fin au prochain n°.*)

Digitized by Google

BULLETIN.

L'attention publique s'est reportée de la question d'Orient sur nos affaires intérieures. On se demande avec inquiétude où doit nous conduire ce singulier laisser-aller qui se remarque partout. Chacun semble s'attacher à esquiver la responsabilité de quoi que ce soit. Le ministère n'est pas le dernier à donner l'exemple de cette abnégation, et l'on ne saurait lui reprocher de se préoccuper des intérêts de son amour-propre et de sa personnalité politique. Les critiques des commissions de la chambre sur ses différens projets le trouvent de la plus grande docilité; il ne défend pas ses propres conceptions avec un acharnement de mauvais goût, et il y substituera volontiers tous les changemens que lui suggérera la majorité. Si l'on octroie à M. Passy le principe de la conversion, il se déclare satisfait; il adoptera d'autres moyens d'exécution que ceux qu'il a proposés, pour peu que la chambre en témoigne le désir. M. Cunin-Gridaine n'a d'autre intention que de faire sortir des débats parlementaires une loi sur les sucres, mais quant à son projet, il en fait assez bon marché. A propos de la loi sur le conseil d'état, M. Teste disait dans les bureaux : Vous en ferez ce que vous voudrez. Par une pareille conduite, on se propose d'assurer sa vie ministérielle, en déclarant d'avance qu'on ne se tiendra jamais pour battu; on veut annuler les échecs et les défaites en ne les reconnaissant pas. Une semblable humilité peut prolonger l'existence d'un cabinet; mais au fond elle énerve le pouvoir. Les organes du gouvernement ont l'obligation morale de prendre toute la responsabilité des projets qu'ils apportent aux chambres dans leur teneur et leurs dispositions; ils ne sauraient se contenter, sur des matières importantes, de présenter au parlement des canevas et des cadres qu'on peut remplir à volonté. Les ministères vraiment politiques, comme le cabinet du 11 octobre ou l'administration du 15 avril, ont toujours défendu avec fermeté les plans qu'ils avaient élaborés avec réflexion.

Mais pour s'acquitter ainsi des obligations qu'impose le maniement du pouvoir, il faut à un ministère un accord et un ensemble qu'on chercherait en vain dans le cabinet du 12 mai. Entre MM. Duchâtel, Villemain et Cunin-

Digitized by Google

Gridaine d'une part, et MM. Passy, Teste et Dufaure de l'autre, non-seulement il n'y a pas solidarité politique, mais il y a une lutte sourde et profonde. M. le maréchal Soult n'a pas l'ascendant nécessaire pour aplanir une partie des difficultés qui sont la suite nécessaire de ces dissentimens : il est lui-même souvent indécis et flottant. C'est ainsi que dernièrement, au moment de contresigner le rappel de M. Sébastiani, tous les détails qu'on lui donnait dans ses bureaux sur les services diplomatiques du général et sur l'estime dans laquelle on le tenait à Londres lui inspiraient des regrets et lui faisaient s'écrier : « Si j'avais su tout cela, j'aurais défendu le général dans le conseil ! »

MM. Passy, Teste et Dufaure inclinent vers la gauche; ils ont souvent pour auxiliaires ses votes et son silence. *Le Temps* est presque leur organe officiel et reçoit leurs confidences. S'il est question du retour du duc de Broglie à Paris, leur journal assure que ce retour n'est nécessité que par des affaires toutes privées; il nous apprend que M. Dufaure se défendait vivement chez M. Passy de l'intention d'appeler au conseil l'ancien président du 11 octobre. Nous ne croyons pas que M. de Broglie revienne avec une bien vive impatience de ressaisir le portefeuille des affaires étrangères; il s'est toujours plutôt laissé pousser au pouvoir qu'il ne s'y est porté lui-même avec impétuosité. Mais enfin son nom a été prononcé; il est venu naturellement à la pensée de ses amis aussitôt après la nomination du nouvel ambassadeur à Londres. MM. Duchâtel et Villemain désireraient un changement qui amènerait aux affaires étrangères un diplomate et un orateur. Si cette modification avait lieu, au moins la politique adoptée depuis la bataille de Nezib et les autres évènemens qui se sont passés en Orient, aurait un interprète avec lequel les hommes éminens des deux chambres pourraient entrer en conférence. Les discussions du parlement et de la presse trouveraient un point d'appui et un aliment dans la personnalité du nouveau ministre, et l'on pourrait savoir ce qu'il faut louer, ce qu'il faut blâmer dans les négociations suivies depuis huit mois et dans les résultats qu'elles ont produits.

L'entrée dans le cabinet d'un homme aussi gouvernemental que M. le duc de Broglie s'accorderait mal avec la politique de MM. Passy, Teste et Dufaure. Nous doutons même que le ministère tel qu'il est, privé comme il l'est d'un chef qui étende son examen et son autorité sur toutes les questions et les mesures importantes, approuve l'un des derniers projets de M. Teste, la loi sur l'organisation du conseil d'état. Ne lisions-nous pas dernièrement dans le journal de MM. Passy, Teste et Dufaure, que M. Teste, en présentant spontanément aux délibérations des chambres son projet sur le conseil d'état, avait acquitté loyalement une dette du libéralisme?... Le même journal invitait les chambres à voter le projet de confiance, sans entrer mesquinement dans les détails. « Malheureusement, ajoutait-il, tout porte à croire qu'il n'en sera pas ainsi; les chambres voudront discuter, amender, contester. » N'est-il pas plaisant de voir un des soutiens du gouvernement parlementaire se plaindre de l'examen probable des chambres? La composition de la commission justifie les douloureuses prévisions du *Temps*. Deux anciens ministres en font par-

Digitized by Google

tie, MM. Martin (du Nord) et Salvandy. D'autres hommes compétens leur sont associés. On parlait d'une discussion fort vive dans le premier bureau. M. de Chasseloup aurait signalé, dans une longue et piquante énumération, tous les actes du ministère relatifs au conseil d'état, et aurait demandé si, dans les administrations précédentes, on pouvait trouver l'équivalent d'un semblable arbitraire. La justification du cabinet, entreprise par M. Schneider, a été loin d'être heureuse et brillante. L'examen des hommes politiques de la chambre se portera aussi sur les dispositions relatives au service extraordinaire : ils apprécieront la convenance des catégories imaginées par M. Teste. Il est singulier de voir un ministre circonscrire de gaieté de cœur la sphère d'action et d'influence du gouvernement, et travailler à l'empêcher de s'entourer des talens et des forces qu'il peut trouver dans les différentes positions sociales. La chambre des pairs et le haut enseignement ne figurent pas dans les catégories de M. Teste. L'expérience a déjà démontré l'inconvénient de ces catégories arbitraires décrétées à l'avance, qui laissent en dehors de notables aptitudes et appauvrissent les corps qu'il s'agit de recruter. Il est facile de reconnaître la pensée qui a dicté le projet qu'auront à juger les chambres; on veut obtenir un bill d'indemnité pour tous les actes de faveur et de réaction dont le conseil d'état a été le théâtre; on veut associer les chambres à toutes les passions et à toutes les intrigues qui ont pris M. Teste pour instrument. Il est fort douteux qu'elles y consentent, et il se pourrait que *le Temps* eût raison, quand il voit déjà le projet repoussé et *rejeté dans la poussière des cartons ministériels*.

Par quelle singulière fatalité M. le garde-des-sceaux ne peut-il parvenir à prendre l'esprit et le langage d'un homme de gouvernement? Nous lui rendrons volontiers cette justice, que, dans la dernière séance consacrée par la chambre à la proposition Gauguier, il a fait des efforts pour se montrer conservateur; mais le naturel et des habitudes invétérées ont repris le dessus, et il a égayé toute l'opposition par cette concession qu'*il y avait quelque chose à faire*. Voilà bien, comme l'a dit avec une énergique justesse M. Dupin, la plus détestable des formules! M. Dupin a donné à M. Teste une véritable leçon de gouvernement; son langage a été ferme et lucide; il a fait toucher au doigt toute la portée de la question, qui n'est rien moins que le premier chapitre de la réforme électorale. Personne ne s'attendait à l'adoption de la proposition Gauguier; mais on s'est livré pendant deux jours à une conversation dont quelquefois le ton a été passionné, sur un des sujets les plus délicats de notre organisation politique, et l'opposition garde dans ses souvenirs, comme une conquête, ce mot d'un des organes du pouvoir : *Il y a quelque chose à faire!* Ce serait plutôt aux mœurs qu'à une loi de parer aux abus que peut présenter la pratique. Il faudrait que les électeurs s'habituassent à discerner parmi les fonctionnaires ceux que leur situation et leur talent appellent convenablement à la chambre : le temps seul peut donner au corps électoral ce tact et ce discernement qui produiraient des effets supérieurs à ce qu'on peut attendre des incompatibilités légales. Dans l'état actuel de notre civilisation politique, le corps

Digitized by Google

des fonctionnaires publics est encore celui où vous trouvez le plus de lumières et d'entente des intérêts généraux; si on les compare au personnel des autres professions, aux avocats, par exemple, on verra qu'ils ont moins de préjugés. Le remède des abus qui peuvent amener trop de fonctionnaires dans la chambre n'est pas seulement dans la sagesse des électeurs; il dépend aussi de la fermeté des ministres. S'il était reconnu que les fonctionnaires subalternes ne trouvent dans leur présence à la chambre aucune chance *extraordinaire* d'avancement, ils ne brigueraient plus la députation, ou bien leur candidature n'aurait d'autre motif qu'une grande ambition politique. C'était là la pensée de l'amendement de M. de Tocqueville; mais cet éminent publiciste n'a pas assez considéré que ces progrès dans les mœurs publiques ne s'obtenaient pas par articles de lois, mais par l'expérience et le temps. Qu'il se défie de l'entraînement des idées générales et des maximes démocratiques qu'il a recueillis dans ses études et ses voyages. Il est digne de sa raison de les contrôler et de les redresser par les faits et la connaissance de ce qui convient à la France; autrement il courrait risque de s'égarer; il courrait aussi le risque de devenir l'objet d'espérances et d'éloges qui pourraient donner le change au pays sur ses intentions et ses principes.

On dit M. Teste fort affecté de la leçon gouvernementale que lui a si vigoureusement adressée M. Dupin. Il avait espoir que sa position ministérielle était devenue moins chancelante par les concessions et les promesses qu'il avait faites aux représentans des possesseurs d'office. Dans une conférence qu'il avait eue avec M. Desprez et M. Glandaz, mandataires, l'un des notaires, l'autre des avoués, il leur avait demandé ce qu'il y avait à faire pour apaiser l'orage qu'il avait soulevé. Trois choses, lui répondit-on : ne plus rassembler la commission, tranquilliser par une nouvelle circulaire les intérêts alarmés, ne plus envoyer de notes aux journaux. M. Teste s'est exécuté : la commission ne sera plus réunie; les journaux ne recevront plus de notes en guise de dénonciations. Quant à la circulaire nouvelle, M. le garde-des-sceaux a demandé à l'un de ces messieurs de la rédiger lui-même, et il y a mis sa signature. C'est ainsi que M. Teste, passant d'un extrême à l'autre, ne garde pas plus de mesure lorsqu'il fait des concessions que lorsqu'il prend une initiative aventureuse.

Il est bien difficile à ses collègues de le défendre, lors même qu'ils y seraient portés par le sentiment de leur propre conservation. Tous ces tiraillemens intérieurs empêchent le cabinet de prendre quelque stabilité. M. Dubois (de la Loire-Inférieure) a prononcé un mot qui caractérise avec justesse la situation: il a dit qu'il *soutenait avec une conviction faible un ministère faible*. Bien des gens font comme lui. Le ministère est faible : on ne veut pas le renverser, on connaît ses embarras; on n'aperçoit pas clairement quels pourraient être ses successeurs : aussi, jusqu'à un certain point, on le soutient, mais on le soutient avec une conviction *faible*. Comment pourrait-on le défendre avec des idées arrêtées et fermes, quand on le voit divisé, partagé entre deux tendances? Le ministère a dans son sein quelques hommes de l'ancien centre gauche, moins le chef de ce parti, moins l'homme d'état qui seul avait dans

Digitized by Google

cette fraction de la chambre la force et la science du gouvernement. C'est la pire des situations. Croit-on que si M. Teste était dans le cabinet le collègue de M. Thiers, il eût pu menacer, comme il l'a fait, les intérêts les plus légitimes? En se séparant de leur chef, MM. Passy, Teste et Dufaure ont perdu le sens gouvernemental, et n'ont plus porté dans les affaires que les inconvéniens de leurs tendances. On ne saurait accuser M. Thiers de les troubler par une opposition vive dans la jouissance du pouvoir; il les regarde agir dans un silence qui a bien sa dignité. Tous ses votes et ceux de ses amis sont pour les hommes de l'ancienne majorité qu'entourent l'estime et la confiance de la chambre. Dernièrement, il a engagé un de ses amis, M. de Malleville, à ne pas se présenter comme candidat dans la commission du projet de loi sur le conseil d'état, et à reporter ses voix sur M. Martin (du Nord). Ces témoignages réitérés de sympathie pour les hommes d'ordre et de gouvernement indiquent assez le jugement que porte M. Thiers sur la situation et sur les devoirs qu'elle impose.

Au malheur d'être faible, nous ne voudrions pas que le ministère joignît le tort de n'être pas juste. Que faut-il penser de la destitution du préfet du Cher? Est-ce une mesure sincèrement prise dans un intérêt de gouvernement? Est-ce une satisfaction accordée à des griefs particuliers? On parle aussi dans le même département d'un contrôleur qu'on déplace, et qu'on envoie à cent lieues de sa première résidence, parce qu'il aurait déplu à quelque puissant personnage. Nous ne voulons point appuyer sur un point qui nous afflige, car nous sommes moins préoccupés du froissement de quelques intérêts particuliers que de l'effet général produit par des actes qu'on croit injustes. Qu'arrive-t-il quand le gouvernement semble abandonner des agens qui l'ont servi avec zèle? Il jette le découragement parmi tous les autres, et s'ils étaient disposés à s'acquitter de leurs devoirs avec une franchise énergique, il arrête leur élan et paralyse leurs bonnes intentions. Ce n'est pas au moment où l'opposition annonce qu'elle veut fermer l'entrée de la chambre aux fonctionnaires publics, que le pouvoir doit paraître leur retirer son appui. Il ne faut pas faire dire en Europe que les gouvernemens constitutionnels ne savent ni défendre ni honorer leurs serviteurs, et n'ont sur ce point ni le courage ni la justice des monarchies absolues. L'empereur Nicolas vient d'adresser à M. Pozzo di Borgo une lettre où il reconnaît hautement tous les services qu'a rendus à la Russie le célèbre compatriote de Napoléon, et lui donne un éclatant témoignage de son estime et de sa reconnaissance. Cependant il y avait, depuis la révolution de 1830, des préventions assez fortes dans le cabinet russe contre M. Pozzo : on lui avait reproché tant sa prompte adhésion au nouveau gouvernement que son ancien attachement à la France. Mais tout cela a été rejeté dans l'oubli pour couronner par un magnifique éloge une illustre carrière. M. Pozzo jouit maintenant d'un repos qu'il a bien conquis; il s'occupe à mettre en ordre ses *papiers,* qui paraîtront après lui, et ne seront pas un des documens les moins importans de l'histoire contemporaine.

C'est quand la pensée se reporte sur l'Europe et sur l'opinion qu'elle doit prendre de nous qu'on voudrait toujours voir à notre régime constitutionnel

Digitized by Google

une attitude calme, une allure grave et régulière. Voilà ce que n'oubliera pas sans doute la chambre des députés quand elle délibérera sur la dotation de M. le duc de Nemours. En cette occasion, la chambre est saisie d'une question peut-être plus politique encore que financière; elle est juge du chiffre qu'elle doit allouer, elle peut faire ce qu'elle veut; mais ce qu'elle fera, elle doit le faire avec dignité. On dit que le douaire de la future duchesse a été l'objet de quelques réflexions, et qu'on n'a pas trouvé d'une exacte convenance qu'il fût le même que celui de la princesse royale. On parlait aussi du projet de n'allouer la rente de cinq cent mille francs que pendant la vie du roi. On ignore encore quelle espèce de communications le ministère jugera convenable de faire à la commission. M. Odilon Barrot, comme s'il eût oublié les paroles qu'il avait prononcées dans le principe, a appuyé la demande de M. Lherbette, qui réclame toute espèce de justification et veut qu'on lui apporte les livres de dépense. M. Lherbette a prévenu ses collègues qu'il était dans l'intention de livrer à la publicité et de raconter à tout le monde ce qui aurait été dit dans le sein de la commission. Évidemment les lauriers de M. de Cormenin l'empêchent de dormir.

Le nouveau pamphlet qui a pour titre : *Questions scandaleuses d'un jacobin*, a été reproduit dans ses principaux passages avec un accord admirable par les journaux de toutes les oppositions, et aussi, ce qui est vraiment édifiant, par le journal de MM. Teste et Passy. Nous ne dirons rien du pamphlet; quant à l'auteur, nous le plaignons. M. de Cormenin est un homme d'esprit; c'est un artiste qui voudrait travailler à ses heures, sur des sujets qu'il aurait choisis lui-même; il sait fort bien qu'on épuise bientôt une matière, qu'en revenant toujours sur le même objet, on l'use, que la plume s'y émousse et s'y dégrade, que ce qui une fois, même deux, a paru piquant et hardi, devient par la répétition commun et grossier. Mais M. de Cormenin n'est pas libre; il est enrôlé, il faut marcher, il faut livrer au parti qui le réclame son aliment; alors on fait comme on peut, et l'on s'en tire en donnant de la pacotille. Paul-Louis Courier, que M. de Cormenin a toujours devant les yeux comme un désespérant modèle, ne procédait pas ainsi. Il avait retenu la liberté de son allure et de sa plume; on le suivait, il n'était aux ordres de personne : aussi, pour sa récompense, il n'a guère laissé que des chefs-d'œuvre, et son indépendance a été le gage d'une juste célébrité.

M. de La Mennais vient d'ajouter une préface à son petit pamphlet de *l'Esclavage moderne;* on dirait qu'il a pensé n'avoir pas mis assez de violence dans la brochure même, et il a voulu redoubler. Cette recrudescence n'est pas heureuse; on sent trop le vide et le faux de tous les lieux communs resserrés dans un étroit espace, et leur accumulation fait mieux ressortir leur néant. Voici la dernière phrase de cette préface : « Or, frères, sachez-le bien, il existe deux races, la race égoïste de l'intérêt pur, la race sympathique du devoir et du droit; soyons de celle-ci, et chassons l'autre vers les déserts, *où sa demeure est marquée loin du séjour de l'homme, parmi les êtres inférieurs, incapables de société, les brutes solitaires des forêts.* » Désormais nous nous le tien-

Digitized by Google

drons pour dit : tout ce qui ne sympathise pas avec les doctrines de M. de La Mennais, appartient à la race égoïste de l'intérêt pur, et ne saurait vivre convenablement que dans les déserts avec les brutes. Tant pis pour les passions politiques qui peuvent faire descendre la raison d'un homme de génie à de pareilles erreurs ! Il faut dire aussi que le sens du ridicule est perdu de nos jours, puisqu'on écrit de pareilles lignes dans le pays de Montaigne, de Voltaire et de Beaumarchais.

Théâtres. — Depuis quelque temps les représentations à bénéfice se succèdent avec une rapidité désespérante ; de tous côtés ce sont des émigrations d'acteurs : M. Samson à l'Opéra, Duprez aux Français, Mlle Elssler au Palais-Royal. Nous espérons, pour notre repos et surtout pour nos jouissances, que bientôt on renoncera à ce charlatanisme d'affiche qui réunit dans une même soirée les élémens les plus disparates, et met un acte de Rossini à côté d'une charge d'Odry. Les Italiens sentent parfaitement bien le ridicule de ces sortes de mélanges : aussi ont-ils bien soin de s'en garder ; en fait de sentiment et d'art musical, il faut, à notre grand regret, que nos artistes baissent pavillon devant eux ; c'est une supériorité qui leur est incontestable. L'essai de Duprez dans le rôle d'Otello, qu'il renouvellera à la représentation de Mlle Mars, n'a pas été aussi heureux que nous avions droit de l'espérer. Dans l'admirable adagio de son duo avec Tamburini : *Nò più crudele un anima*, son expression, quoique belle et presque irréprochable, était encore loin de celle de Rubini, qui, dans cette admirable phrase, met toute la douleur et toute la passion de l'ame d'Otello frappée dans tout ce qu'elle a de plus cher. Duprez a pourtant une grande qualité : c'est la façon correcte et accentuée avec laquelle il chante le récitatif. On a souvent reproché à Rossini de négliger cette partie de ses opéras ; nous croyons ce reproche très mal fondé, surtout depuis que nous avons entendu Duprez. Au Théâtre-Italien, les chanteurs, et surtout Rubini, ne se donnent pas la peine de réciter : ils disent et bavardent. Dans *le Barbier*, Rubini est toujours en avant de l'orchestre, et il faut toute l'habitude et le talent du pianiste qui l'accompagne pour ne pas arriver à des résultats détestables pour l'oreille. Rubini, il faut bien le dire, ne chante que des cavatines et des duos ; aux trios il se ménage, et dans les morceaux d'ensemble il s'esquive ; il ouvre de temps en temps la bouche, mais plutôt pour faire comme ses camarades que pour émettre un son. Du reste, on n'ose pas trop lui en faire un reproche ; c'est peut-être à ce soin perpétuel qu'il a de lui-même et de sa voix que nous devons cette fraîcheur d'organe et cette pureté d'intonation qui nous charme depuis si long-temps et qui nous charmera long-temps encore, nous l'espérons, du moins.

Mlle Pauline Garcia a joué, mercredi dernier, à son bénéfice, *Tancredi*, le rôle bien-aimé de sa sœur ; les espérances que cette jeune cantatrice avait fait concevoir à son début se réalisent tous les jours. Sa voix se pose et se développe, son chant acquiert une sûreté et une puissance que tempère cette mélancolie pleine de grace et de douceur qui semble être chez les Garcia un héritage de famille. Dans le récitatif et l'adagio de l'air *O Patria*, elle a été aussi belle et aussi pathétique que sa sœur. Dans la seconde partie du morceau, elle a quelque peu faibli ; mais elle s'est victorieusement relevée dans son duo avec Aménaïde. L'exécution parfaite de ce morceau nous a rappelé les beaux temps de la Sontag et de la Malibran. *Tancredi* est une nouvelle fleur à ajouter à la

Digitized by Google

couronne de Mlle Pauline Garcia; on ne saurait trop encourager les essais persévérans de cette jeune virtuose qu'un avenir glorieux attend.

M. H. Herz a donné son premier concert. L'auditoire, composé des élèves de ce maître, s'est livré au plus grand enthousiasme après l'exécution d'un interminable concerto *alla Militare*, assaisonné de tout ce que le mécanisme du piano a de plus extravagant. Nous ne contestons certes pas à M. Herz son talent comme pianiste et même comme compositeur; mais ce que nous trouvons d'insupportable chez lui, ce sont d'abord ses concerto, puis sa manière de jouer brutale et tapageuse. On dirait, à le voir lorsqu'il s'assied à son piano, et qu'il relève soigneusement ses manchettes, qu'il va se livrer à un combat acharné avec l'instrument qu'il tient sous ses doigts. Qu'il y a loin de ce talent étourdissant à celui de Chopin, ce pianiste si mélancolique et si doux, dont les mains si légères effleurent le clavier comme feraient les ailes d'un oiseau, et comme nous préférons sa manière sobre et poétique aux tours de force de M. Herz!

A part un morceau de harpe admirablement exécuté par Labarre, et un thème de Donizetti fort bien chanté par le violon d'Artot, la partie vocale a été la plus intéressante du concert de M. Herz. Géraldy, ce chanteur qu'on n'entend pas assez, a dit avec sa belle voix et sa belle expression une admirable cantate de Vogel, et Mme Garcia a enfin, dans la grande scène d'*Otello*, fait comprendre toute la beauté et l'énergie de son organe. On s'étonne, après avoir entendu cette vocalisation hardie et toujours juste, cette voix forte sans rudesse, qu'un semblable talent reste enfoui dans cette petite masure qu'on appelle l'Opéra-Comique. On dirait que l'administration de ce théâtre se fait un plaisir d'accaparer tous les chanteurs les plus en renom pour en priver l'Académie royale, où ils trouveraient une scène et des auditeurs capables de les faire valoir et de les apprécier; il est impossible que Mme Eugénie Garcia se résigne long-temps à donner la réplique à Mlle Bertaud; il lui faut une autre musique que celle d'*Eva*, un autre public que celui du *Postillon de Longjumeau;* Mme E. Garcia, comme tous les grands artistes, doit avoir assez le sentiment de sa propre force pour comprendre que sa place est marquée à côté de Duprez, et que chanter plus long-temps dans cette salle étroite une musique sans valeur et sans portée serait ravaler son talent et renoncer à une réputation à laquelle elle a déjà tant de droits.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — *Le Mari de la Fauvette*, vaudeville en un acte de MM. Villeneuve et Veyrat. — *Les Pages de Louis XII*, vaudeville en deux actes, de MM. Villeneuve et Barrière. — Le mari de la fauvette est un grand niais, tout rose et tout blond, nommé Séraphin. C'est un fils de famille de la plus haute volée; il a un oncle chanoine à Bourges, et un camélia à sa boutonnière. Il sent sa bonne race d'une lieue. Séraphin, en des temps meilleurs, eût porté le casque et la lance. Mais que faire en ces mauvais jours? Séraphin, pour se distraire, prend le parti de se mésallier. Il enlève une cantatrice, va l'épouser secrètement à Londres, et revient à Paris goûter dans le mystère les douceurs de la lune de miel. Il attend, pour publier son bonheur, que son oncle le chanoine soit mort et enterré, car ce chanoine d'oncle, en sa double qualité d'oncle et de chanoine, n'hésiterait pas, sur la nouvelle de ce mariage, à déshériter son neveu. Vous imaginez aisément les tribulations que suscite à Séraphin l'incognito de ses félicités conjugales. Quelle

Digitized by Google

lune de miel, grand Dieu ! le vinaigre est plus doux, l'absynthe moins amère. Ce n'est pas assez d'avoir tous les soirs deux ou trois cents rivaux dans la salle, il faut que Séraphin assiste, spectateur résigné, à tous les assauts dirigés contre la vertu de sa femme. C'est surtout un ténor nommé Fontalban, le plus entreprenant et le plus scélérat des ténors, qui empoisonne la vie de ce doux Séraphin. Fontalban est toujours là : s'il sort par la porte, il rentre par la fenêtre, toujours chantant et l'air vainqueur. Séraphin est angélique comme son nom; son ame est pétrie de lait et d'amandes douces; il souffre long-temps en silence; mais enfin exaspéré et n'en pouvant plus, il envoie à tous les diables la succession de son oncle le chanoine, et se déclare hautement le légitime époux d'Euphémie, surnommée la Fauvette. Quelle joie pour Euphémie ! quelle joie pour Séraphin ! Mais le plus joyeux des trois, c'est Fontalban. Cette petite pièce, médiocrement spirituelle et médiocrement jouée, a obtenu un médiocre succès; et cependant au fond de tout ceci il y avait une idée d'un comique de bon aloi, mais que les acteurs ont à peine indiquée. La poésie s'est beaucoup apitoyée sur le sort des femmes célèbres enchaînées à des maris vulgaires : peut-être serait-il temps de changer les rôles. Je ne sais rien de plus touchant, pour ma part, que la destinée de ces pauvres époux qui ont la gloire pour rivale, et pour oreiller les lauriers de leur femme. Le mari d'une muse quelconque m'a toujours semblé digne de toute espèce de commisération, et je me suis toujours senti, à son endroit, un attendrissement véritable. Ces pauvres diables sont intéressans, je vous jure ! Un homme d'un rare esprit a déjà vengé la mémoire de Phaon du reproche de froideur et d'insensibilité que lui a légué la mort funeste de Sapho. Non, sans doute, ce beau jeune homme ne fut ni froid ni insensible : seulement il eut peur, en épousant Sapho, d'encombrer sa vie d'un trépied et d'une lyre; il préféra sagement les amours obscurs aux glorieuses tendresses, aux muses de Lesbos les grisettes de Mitylène.

Quant aux *Pages de Louis XII*, c'est bien la plus triste rapsodie qui se puisse voir. M. de Villeneuve, qui a fait jouer successivement, dans la même soirée, au même théâtre, *le Mari de la Fauvette* et *les Pages de Louis XII*, abuse un peu trop de cet esprit malin qui a créé le vaudeville, *cet agréable indiscret*, ainsi que l'appelle Boileau, *qui, conduit par le chant, passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.* Grace à M. de Villeneuve, j'ai saisi pour la première fois le sens de cette définition dont le fil m'avait échappé jusqu'alors. Oui, sans doute, c'est un indiscret; agréable, quelquefois, mais indiscret, toujours; conduit par le chant, il passe de bouche en bouche, ceci n'est pas très clair; mais la preuve qu'il s'accroît en marchant, c'est que *le Mari de la Fauvette* n'a qu'un acte, et que *les Pages de Louis XII* en ont deux. Où cela nous mènera-t-il? Pour en revenir à ces pages, il est impossible de rien voir qui soit plus dépourvu d'esprit et de gaieté. Il est juste de dire que le public a écouté ce petit chef-d'œuvre avec autant d'attention et de respect que s'il eût assisté à la représentation d'*Andromaque* ou du *Cid*. Jamais on ne poussa plus loin l'héroïsme de la patience.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LÉGENDES DU TYROL.

Quand la neige qui couvrait les hauts sommets des montagnes a disparu, que leurs pentes moyennes sont recouvertes d'un gazon épais et fleuri, et que l'herbe commence à poindre au front des pics les plus élevés, chaque vallée des Alpes du Tyrol est le théâtre animé d'une idylle de Théocrite représentée au naturel, par de bons et de braves acteurs vivans: bergers ou animaux. C'est le départ des bestiaux pour les pâturages. Le son des clochettes du troupeau, le beuglement des vaches, le bêlement des moutons et des chèvres, mêlés au son du cor, de la cornemuse, et aux cris des pâtres chantant de la gorge leur *jodeln*, annoncent de bien loin l'approche de la rustique procession.

Le *senner* ou laitier ouvre la marche; son chapeau pointu et ses souliers sont couverts de rubans aux couleurs éclatantes. Il s'avance d'un air majestueux, en tête du troupeau des vaches, brandissant une houlette ornée de fleurs, saluant les spectateurs, et, par momens, quittant son air imposant pour célébrer, par une pantomime très expressive, la beauté de son troupeau et les qualités précieuses de chacune des bêtes qui le composent. D'ordinaire, chacun de ces bergers conduit plusieurs centaines d'animaux superbes, contingent réuni de toutes les fermes du voisinage.

A la suite du *senner* et en tête de son troupeau, s'avance avec fierté et comme pénétrée de son importance la *mayerkuh*, ou la vache victorieuse, celle qui a remporté le prix dans les combats que ces animaux se livrent entre eux. La *mayerkuh* est couronnée de feuilles de chêne et grotesquement ornée d'immenses guirlandes de fleurs naturelles ou artificielles. Elle s'annonce de loin par le son de la cloche

Digitized by Google

de gros timbre qu'elle porte au cou. Les autres vaches, parées de rubans, de petits bouquets et de belles longes brodées auxquelles sont attachées des clochettes en grand nombre et de timbres divers, suivent processionnellement la *mayerkuh*, leur conductrice, qu'aucune d'elles ne se permet de dépasser; celle-ci, d'ailleurs, ne le souffrirait pas, elle, toujours prête à jouer de la corne.

Après le troupeau des vaches vient le *galleter*, ou conducteur des taureaux, des génisses et des veaux. Les taureaux ne sont pas ornés de fleurs comme les vaches, mais ils portent les chaînes, les colliers et les licous de tout le troupeau, et leur aspect est singulièrement farouche. Le chevrier, ou *gaisser*, et le *schafer*, ou conducteur des brebis viennent ensuite, accompagnés de leurs chiens, et guidant d'innombrables bandes de chèvres et de moutons. Enfin, le *saudirne*, ou le porcher, ferme la marche, chassant devant lui le troupeau des truies et des porcs dont les cris et les grognemens répondent aux rires de la foule et aux huées des enfans qui poursuivent et stimulent les traînards.

Cette procession, qui souvent se compose de plusieurs milliers de têtes de bétail, gravit lentement les pentes des Alpes voisines. Rien de plus original et de plus pittoresque que le tableau qu'elle offre à distance. On voit la longue file d'animaux de toutes couleurs et de toutes espèces serpenter lentement sur la montagne, descendre avec précaution dans un ravin, pour reparaître bientôt sur la pente opposée. Puis, la tête du cortége s'enfonce sous l'ombrage d'une épaisse forêt, d'où elle ressort à une distance de plusieurs milles, quand la queue va s'y engager. Mais bientôt d'immenses blocs de rochers, derrière lesquels la colonne fait un détour, ou quelques grandes futaies de sapins la cachent à nos yeux en entier; vous croyez ne plus la revoir, quand tout à coup, au bout de plusieurs heures, elle reparaît sur l'une des dernières pelouses des Alpes, dans l'infiniment petit. Pâtres, taureaux, vaches ou génisses sont à peine distincts et ne forment plus qu'un mince ruban de couleurs diverses, qui, là haut, à quelques mille pieds d'élévation, se déroule lentement sur la verdure et semble ceindre le front de la montagne de bandelettes bigarrées.

Nous eûmes plus d'une fois sous les yeux un spectacle de ce genre, en traversant la haute chaîne de montagnes qui sépare le Vorarlberg de la vallée du Lech dans le Tyrol, et en suivant les sinuosités de ce beau torrent jusqu'à Fussen, où nous devions trouver la route d'Inspruck. Ces bucoliques en action donnent à un voyage dans ces

Digitized by Google

montagnes un grand charme, rendu plus vif encore par les traditions populaires et les souvenirs du passé, que réveillent, à mesure que l'on pénètre au cœur du pays, chacune de ses bourgades et chacun de ses châteaux. Le Tyrol est le pays des légendes, et lorsqu'il s'agit de raconter quelque tragique aventure du temps passé, quelque étrange et miraculeuse chronique, l'imagination et la fécondé de ses habitans ne tarissent pas. Ces chroniques, du reste, sont nombreuses, et chaque jour leur nombre s'accroît encore. Le siècle présent a les siennes; les souvenirs d'André Hofer, de Speckbaker, de Mayer et de tous ces chefs illustres de l'insurrection tyrolienne, formulés d'une façon merveilleuse par la bizarre et fertile imagination de leurs contemporains et de leurs frènes d'armes, se mêlent d'une manière heureuse et singulière à ceux des Maximilien, des Gallus Tanzer, du duc Frédéric *Bourse-Vide*, ce fastueux indigent, de son fidèle meunier Hendel, et de tant d'autres que l'histoire du pays ou la tradition ont rendus fameux.

Fussen est la dernière ville du Tyrol du côté de la Bavière; les Romains la construisirent dans le but de fortifier l'entrée du défilé des Alpes près du Lech. C'est à Fussen que parurent d'abord ces chevaliers apôtres, les premiers chrétiens qui aient foulé la terre du Tyrol; Magnus et Simpert, Magnus l'ami, le disciple et le compatriote de Colum l'apôtre des Hébrides et de Saint-Gall, en compagnie duquel il était parti de ces îles lointaines de la Bretagne, pour renverser les statues d'Odin et planter la croix sous l'ombrage des forêts de la Germanie. Simpert était le neveu de Pépin de France. Les cendres de Magnus reposent dans l'église de Saint-Mang à Fussen.

Non loin de cette ville se trouve le château de Hohen ou Hoch-Schwangau, l'un des plus célèbres de toute l'Allemagne. Ce vieil édifice, où le temps a laissé sa rouille, mais n'a point fait de ruines, s'élève encore comme au temps des Hohenstauffen, comme au temps des Romains peut-être, auquel on fait remonter son origine. Bâti au bord d'un lac, entouré par le torrent Luge, et dominé par les pentes abruptes du Dögl-Berg, son aspect est des plus imposans et des plus romantiques. C'était, comme Fussen, l'un des corps-de-garde romains qui protégeaient contre les hordes indomptées des Brennes et des Rhètes la route sauvage qui conduit des rives du Lech à celles de l'Inn. Quand les Romains furent-ils remplacés dans les murailles de l'antique forteresse par de nouveaux conquérans, par cette famille d'origine germanique, dont Wicpert, évêque d'Augsbourg et ami de l'apôtre Magnus, fut un des membres? L'his-

Digitized by Google

toire nous le laisse ignorer. Plus tard le vieux château cessa d'appartenir aux seigneurs de Schwangau, et passa à la famille des Guelfes qui l'acheta de ses feudataires, et y fixa sa résidence. Le vieux Guelfe, aveugle et sur le point de mourir, céda à son tour ses fiefs du Lech à Frédéric Barberousse; alors commença, pour le noble manoir, une époque de gloire et de fêtes; la harpe impériale y résonna sous la main des deux Frédéric, et fit répéter aux échos du Dögl-Berg des chants de guerre et d'amour.

Bien d'autres souvenirs se rattachent au château de Hoch-Schwangau: c'est là que l'infortuné Conradin, partant pour cette expédition de Naples qui devait avoir un dénouement si tragique, fit ses adieux à sa mère, Élisabeth, qu'il ne devait plus revoir. Élisabeth avait épousé en secondes noces Meinhard, comte de Tyrol; avant son départ, Conradin, poussé par le désir de reconquérir le trône de ses ancêtres, fit don de ce château à son oncle maternel, Louis *le Sévère*, de la maison des Schyres-Wittelsbach, ardent gibelin. Conradin faisait là un grand sacrifice, mais son oncle, en échange, lui promettait de puissans secours.

Le jour où Conradin partit de Schwangau pour l'Italie, sa malheureuse mère, agitée de pressentimens funestes, voulut faire avec lui une partie du chemin, et, traversant les défilés sauvages qui séparent la vallée du Lech de celle de l'Inn, elle le conduisit jusque sur la rive de ce dernier fleuve. Les chroniqueurs racontent que ce fut aux environs de Miemmingen et de Möz, dans un ravin écarté, au milieu d'une forêt de chênes antiques, qu'eurent lieu les adieux de la mère et du fils. Quand le jeune prince, tout en larmes, se fut arraché des bras d'Élisabeth éplorée, la pauvre mère retourna seule en sanglotant au château de Schwangau, qu'il fallait quitter aussi. Plus tard, lorsque la tête de Conradin eut roulé sur l'échafaud dressé par Charles d'Anjou, l'infortunée princesse fit bâtir une chapelle en bois dans cet endroit retiré de la forêt où elle avait embrassé son fils pour la dernière fois; c'est là que chaque jour elle venait prier pour l'ame de son cher Conradin. Dans la suite, de concert avec Meinhard, son second époux, elle fit élever, à la place de cet humble édifice, l'abbaye de Stambs, qui ne fut achevée qu'en 1273, cinq ans après la mort du fils d'Élisabeth. C'est dans cette abbaye de Stambs que sont déposés les restes des comtes de Tyrol, des comtes de Goërtz et des princes de Hapsbourg, souverains du pays, jusqu'à l'avénement de Maximilien.

Revenons à Hoch-Schwangau, ce château si riche en souvenirs.

Digitized by Google

Ce fut dans ses murs que les bardes de la Souabe, Eschenbach, Ofterdingen, Zweter, Bitterolf, Gautier de Vogelweide et maître Klingsohr, luttèrent entre eux d'harmonie; là se cacha Martin Luther, accueilli par Langemantel, qui voulait le soustraire aux poursuites de la diète d'Augsbourg. Quand Maurice de Saxe envahit le Tyrol, fut sur le point de faire Charles-Quint prisonnier, et mit en déroute le saint concile de Trente, ce fut à Schwangau qu'il établit d'abord son quartier-général. Les Suédois, commandés par le comte de Horn, occupèrent aussi ce château, et le grand Condé s'y logea. Enfin, Hoch-Schwangau, au commencement du siècle, fut témoin de plusieurs combats entre les Français, les Autrichiens et les Tyroliens; dans l'un d'eux, une armée autrichienne, commandée par le prince de Reuss, fut battue par la division française du général Puthod.

Le prince-royal de Bavière, Maximilien, a acheté, en 1833, le château de Hoch-Schwangau; ce prince, ami des arts et passionné pour les souvenirs et l'histoire de son pays, a rétabli les murs chancelans du vieux manoir, et, par une belle et noble idée, en a fait une sorte de musée national vraiment magnifique. Dans ce monument, le peintre, le poète et l'historien trouveront également à s'inspirer. Trois puissantes familles allemandes avaient habité ce château : les Guelfes, les Stauffen et les Schyres. Le prince a destiné trois salles immenses de Hoch-Schwangau à nous retracer par les armes, costumes, écrits et reliques de toute espèce qu'elles nous ont laissés, l'histoire pittoresque de chacune de ces grandes familles. Une autre salle est consacrée à la mémoire des voyageurs bavarois, Oury Schmiedel de Straubing, un de ceux qui découvrirent le Brésil et qui fondèrent Buénos-Ayres; Jean Schilberger, le prisonnier de Bajazet et de Tamerlan, et Martin Behaim, amiral de Portugal. Enfin une dernière salle, la salle de *la Beauté*, rappelle, par de précieuses reliques, des monumens ou des tableaux, l'aventureuse existence de quelques-unes des femmes les plus célèèbres du pays; comme Ludmille de Bogen, Élisabeth Relinger, Agnès Bernauer, Philippine Welser, etc., etc.

Les portraits d'illustres Bavarois décorent les balcons et les angles de ces salles. Ces portraits sont accompagnés d'écussons historiques; comme la *panthère* d'Ingoldstadt, les *clés* de Ratisbonne, le *moine* de Munich, la *Vierge* de Nuremberg, les *casques* de Landshut, la *pomme de pin* d'Augsbourg, les *roses* de Mosbourg, etc. Le château de Hoch-Schwangau et la collection qu'il renferme est, on le voit, l'un des monumens les plus curieux de l'histoire héroïque du Tyrol.

Digitized by Google

De Hoch-Schwangau à Miemmingen sur l'Inn, la route qui conduit à Inspruck traverse un pays de montagnes très agreste et en même temps très peuplé. De tous côtés, au sommet des montagnes comme au bord des torrens et des lacs, s'élèvent de nombreux châteaux, la plupart en ruines. C'est à peu de distance de Miemmingen et de l'autre côté de l'Inn qu'est situé ce couvent de Stambs, fondé par Élisabéth, mère de Conradin. Dans l'une des salles de ce couvent on nous a montré un tableau de Schœpf, peintre tyrolien, qui retrace un de ces miracles que la crédulité des montagnards a rendus populaires, et auxquels ces braves gens croient encore en 1840, comme leurs ancêtres y croyaient en 1400 ou en 1500.

Voici du reste le récit que les chroniqueurs tyroliens nous ont laissé de ce miracle.

Dans le grand donjon de Schlossberg, non loin de l'abbaye de Stambs et à l'entrée du pas de Scharnitz, vivait, à la fin du XIVe siècle, un redoutable chevalier, grand redresseur de torts, grand détrousseur de passans; partisan zélé de l'Autriche, ennemi déclaré des Bavarois, qu'en temps de paix il rançonnait au passage, et qu'en temps de guerre, la lance ou l'épée au poing, il pourchassait jusque dans leurs montagnes. Oswald Milser était le nom du chevalier; avoyer et engagiste de Schlossberg, il possédait un château, qui, du côté de la Bavière, était le plus sûr boulevart du Tyrol; bailli de Kolmann, il avait aussi guerroyé sur l'Eisach ou sur l'Adige; enfin Oswald Milser était le héros que célébrèrent de prédilection les chroniques tyroliennes du temps.

Oswald Milser était aussi fier qu'il était brave; son orgueil allait même jusqu'à la folie, et, dans son dédain pour tout ce qui n'était ni noble ni chevalier, il se souciait aussi peu d'un moine que d'un bohémien. Il arriva qu'ayant eu quelques difficultés avec l'abbé de Saint-Wiltau ou Wilthen, qui s'appelait Frédéric, peut-être au sujet de dépouilles qu'il s'agissait de partager, Oswald le fit arracher de son couvent par une sombre nuit d'hiver et le fit jeter dans les prisons de son donjon de la Klam. Cette action sacrilége ne pouvait rester impunie; Jean de Cabrespina, légat du pape, fulmina une terrible excommunication contre le baron; mais l'impie osa se moquer du légat et de l'excommunication, et, pour prouver le peu d'importance qu'il y attachait, il résolut de communier publiquement dans l'église principale de la bourgade de Seefeld, dont son château était voisin.

Le lundi de Pâques 1386, tandis que le clergé de Seefeld célébrait la messe, Oswald Milser, entouré de gardes et de serviteurs, se rendit.

Digitized by Google

à l'église, et s'approchant de l'autel au moment de la communion demanda l'hostie. L'officiant épouvanté lui présentait l'hostie des laïcs. Oswald se redressant et lançant un regard terrible au malheureux prêtre : — Qu'est-ceci ! s'écria-t-il ; croyez-vous que le châtelain de Schlossberg veuille communier avec l'hostie des vilains ? C'est la grande hostie, l'hostie des clercs qu'il me faut !

Le prêtre, que les gens armés effrayaient, n'osa pas répliquer, et prenant une hostie plus grande, il la présenta à Oswald. Tout à coup, au moment où celui-ci ouvrait la bouche pour la recevoir, le pavé cède et s'enfonce sous ses genoux, et le malheureux chevalier, pâle et tremblant, n'a que le temps de se jeter en avant et de saisir de ses deux mains le rebord de l'autel ; sa terreur s'accroît encore, quand il sent cet autel, qui était de marbre, fléchir sous ses mains, et ses doigts entrer dans le rebord qu'il avait saisi, comme dans une pâte molle.

Oswald, à demi enseveli, sentant sa main glisser et la terre s'enfoncer toujours sous lui, se crut perdu. Il implora humblement le pardon et le secours du prêtre. Celui-ci, reprenant l'hostie, tendit la main au chevalier qui sortit du trou à grand'peine, et qui, sans attendre que le prêtre lui imposât quelque sévère pénitence, s'élança précipitamment hors de l'église. Oswald quitta aussitôt ses armes et ses habits militaires, prit le froc et se retira dans le couvent de Stambs, où il mourut, et où l'on nous a montré son tombeau.

La baronne de Milser, plus fière encore que le baron, était restée au château de Schlossberg pendant la cérémonie de la communion. Les serviteurs effrayés accoururent et lui annoncèrent ce qui venait de se passer ; mais elle, souriant avec dédain : — Vous êtes des imposteurs, leur dit-elle, et, pour que je vous croie, il faudrait auparavant que ce rameau de bois mort, que je tiens à la main, se couvrît de fleurs. Elle n'avait pas achevé que des roses s'épanouissaient au milieu des feuilles mortes du rameau. La malheureuse châtelaine, à la vue de ce prodige, fut saisie d'épouvante ; elle se mit à courir comme une insensée, et disparut dans l'épaisse forêt qui entourait le château. Quelques jours après on trouva au pied d'un rocher escarpé son corps tout meurtri. Les moines prétendirent que le démon l'avait jetée en bas du rocher. C'est ainsi que s'éteignit la race des Milser.

J'ai vu, à Scefeld, la marque des doigts d'Oswald Milser imprimés dans le marbre de l'autel ; j'ai vu aussi le pavé enfoncé. Ne me demandez donc pas maintenant si je crois au miracle.

Dans le voisinage du couvent de Stambs, et sur la même rive de l'Inn, s'ouvre la grande vallée de l'Görtz, dont les sinuosités s'enfon-

Digitized by Google

cent au cœur de glaciers qui séparent le bassin de l'Inn de celui de l'Adige. Rien de plus pittoresque que l'Oërtz-thaler inférieur; à chaque détour de la vallée se dessinent de ravissans paysages qui peuvent lutter de grandeur et de magnificence avec ceux des vallées suisses de Lauterbrunnen ou de l'Ober-Hasli. Au-delà de la bourgade d'Ober-Langenfeld le pays devient plus sauvage; les montagnes se rapprochent, et les habitations se montrent plus rarement dans la verdure ou sur le tapis de prairies alpestres. Mais quand on a franchi Sœlden, on trouve le désert; quelques groupes de châlets d'aspect misérable, jetés sur le penchant de l'abîme, et qu'habitent des pâtres ou de pauvres paysans, qui cultivent des langues étroites de terrain suspendues entre les rochers, n'apparaissent plus que de loin en loin. Le hêtre et le chêne ne croissent plus à ces hauteurs, et d'épaisses forêts de sapins dont les racines semblent soudées au roc qu'elles percent et qu'elles recouvrent d'un épais réseau, remplacent toute autre végétation. A mesure que l'on s'élève, les arbres perdent de leur force et de leur grandeur, et n'offrent plus bientôt que des troncs moussus et rabougris, les oiseaux disparaissent, la solitude devient de plus en plus profonde; le cri perçant du *lammergeyer*, ce géant des Alpes, retentit seul dans ces déserts, où bientôt la vie s'efface, et où de tous côtés se dressent des pics de glace, et s'étendent de longs plateaux couverts de neige.

Au-delà de Sœlden la vallée se divise en trois branches, arrosées par trois torrens. L'un descend du col de Timbl que franchit le chemin qui conduit de l'Oërtz-thaler dans le Passeyer-Thal; l'autre prend sa source au-delà du hameau d'Obergurgl, aux environs du lac de Guraer, au cœur des grands glaciers de l'Oertsthaler supérieur. Le dernier de ces torrens, dont le cours est le plus étendu, sort du lac de Rosen, et arrose toute la vallée du même nom. Il est impossible de rien imaginer de plus sauvage et de plus désolé que ces vallées élevées, rien de plus périlleux que les âpres sentiers qui traversent ces solitudes. Le chemin qui franchit le col de Timbl est le moyen de communication le plus direct de l'Inn à Méran. On raconte que Gallus Tanzer, paysan de la vallée de Staubey, homme d'une force et d'une taille extraordinaire, traversant un jour (en 1687) le col de Timbl, s'égara au milieu de ces champs de glace, et se laissa tomber dans une crevasse profonde. Quoiqu'il ne se fût pas blessé dans sa chute, et qu'il conservât toutes ses forces, il se croyait voué à une mort certaine, et recommandait son ame à Dieu, quand du fond du précipice où il était renfermé, il aperçut une faible lueur

Digitized by Google

dans l'éloignement. Gallus Tauzer se dirigea de ce côté en rampant sous une voûte de glace; à mesure qu'il s'avançait vers le point lumineux, la voûte s'abaissait, le passage devenait de plus en plus étroit, et le malheureux, couché sur le sol, avait peine en se glissant sur le ventre et en écartant les rocailles et les glaçons à se frayer un chemin. Comme il faisait un grand effort pour arriver au bout d'un couloir en glace dans lequel il s'était engagé, il se trouva tout à coup dans une salle spacieuse également en glace qui avait issue dans la vallée par un souterrain large et bien percé. Gallus, tout joyeux, suivait rapidement cette galerie, et allait sortir, quand il aperçut à ses pieds, près de la bouche de la caverne, deux ours endormis; passer outre sans les réveiller était impossible. Le montagnard hésitait, et sa perplexité était d'autant plus grande que de tous côtés les glaces craquaient sur sa tête, s'éboulaient autour de lui et menaçaient de l'écraser. Il essaya donc de s'avancer le plus doucement qu'il put vers la bouche de la caverne; le bruit de ses pas réveilla les ours; mais à la vue de cet homme qui semblait sortir des entrailles de la terre, ces animaux furent effrayés, et prirent la fuite en grondant. Le montagnard ne perdit pas de temps, il sortit du souterrain, et peu de temps après sa chute, il rentrait dans son hameau, que quelques heures auparavant il ne comptait plus revoir. Gallus Tanzer attribua nécessairement à un miracle sa délivrance merveilleuse, et suspendit aux murailles de la chapelle voisine un bel *ex-voto* que l'on voyait encore dans ces derniers temps, où le souterrain de glace, les deux ours et lui-même se trouvaient grossièrement représentés.

Ces glaciers et les monts du voisinage renferment de curieuses cristallisations. Leur fonte subite, dans les premières chaleurs du printemps, a souvent causé de grandes inondations dans les vallées d'Oërtz et de l'Inn, qui leur servent d'écoulement du côté du nord.

Le duc Frédéric *bourse-vide*, qui, dit-on, et en dépit de son nom, fit élever le toit d'or à Inspruck, mis au ban de l'empire et frappé des foudres de l'église, se réfugia dans la plus reculée des trois vallées qui forment l'Oërtz-Thaler supérieur, et se cacha dans la ferme de Rofen, dépendante du village de Fender, la dernière habitation du Rosenthaler. On raconte dans le Tyrol plusieurs anecdotes touchantes au sujet de ce prince, dont la mémoire est restée populaire dans ces montagnes. Quoique déchu de sa souveraineté, Frédéric, ami du peuple et que le peuple aimait, avait de nombreux partisans chez les Tyroliens; au nombre des plus dévoués se faisait remarquer Gaspard Handel, meunier aux environs du château de Tyrol, dans le Wints-

Digitized by Google

ghau. Plus d'une fois, au milieu de la nuit, le fermier qui avait donné asile à Frédéric, le conduisit, à travers mille dangers, au moulin de Handel, et le ramena chez lui. Le villageois prenait son prince sur ses épaules et traversait ainsi les torrens, et entre autres le gué de Schnatz, aux environs de Naturns. Frédéric eut bientôt renoué des intelligences avec ses partisans les plus influens; il revit aussi son ami Henry, curé de Frauerlingen. Caché dans son église, derrière une porte grillée qui existe encore, il entendait la messe et priait le ciel pour le succès de son entreprise. Jean et Laurent Muessack, deux autres paysans, ses fidèles partisans, lui apportaient dans sa retraite des nouvelles de la ville et lui apprenaient ce que ses ennemis avaient résolu. Les descendans des Muessack recevaient encore, il y a peu d'années, plusieurs mesures de sel des chaudières de Hall, en récompense des services qu'ils avaient rendus à leur prince. Frédéric, ayant mûri ses projets et arrêté son plan, fit un appel au peuple tyrolien. Sur ces entrefaites, une diète s'était réunie à Landeck pendant la fête patronale de cette bourgade; le prince, banni et excommunié, en ayant eu connaissance, se déguisa en pélerin, et s'y fit conduire en toute hâte par un guide dévoué. Il s'introduisit dans l'assemblée la tête couverte d'un capuchon, de façon à ne pouvoir être reconnu, et, puisant son courage dans son bon droit et dans la présence de quelques-uns de ses partisans, il s'adressa à l'assemblée, et lui raconta d'une manière touchante l'histoire d'un monarque chassé de ses états et obligé de chercher un refuge dans les chaumières de ses paysans. Frédéric était poète, et racontait en vers simples et naïfs ses aventures romanesques. Les cœurs des fidèles Tyroliens furent émus de pitié; bientôt même l'attendrissement devint général. Ces braves montagnards pleuraient en écoutant ce récit, et les plus insensibles se détournaient et s'essuyaient les yeux en cachette. Le prince saisit ce moment, et rejetant son capuchon en arrière : « Ce proscrit, leur dit-il, ce malheureux, c'est moi! moi, Frédéric de Tyrol! » Les acclamations de la diète saluèrent aussitôt le souverain légitime du pays, qui, peu de temps après, avait reconquis sa capitale et les provinces qu'il avait perdues.

Frédéric anoblit le fidèle meunier Handel et lui fit présent du château de Juval ou Jufohl, à l'entrée du Wintschgau.

Mais descendons les vallées de l'Oërtz et de l'Inn, et rapprochons-nous d'Inspruck. Ce château que nous apercevons sur une hauteur au nord de la ville, c'est le château de Weyerburg. Les pentes inférieures du mont Solstein, couvertes d'une végétation magnifique,

Digitized by Google

dominent ses murs élevés, et plusieurs chapelles et jolis ermitages sont bâtis dans les petits vallons du voisinage. C'est dans ce château de Weyerburg que séjournait de préférence l'empereur Maximilien lors de ses fréquens voyages dans le Tyrol. Au temps de sa plus grande prospérité, quand la ligue de Cambray venait de le rendre maître de tous les états vénitiens de la terre ferme, il y avait fixé sa résidence avec toute sa cour. C'est là que vint le trouver l'ambassade vénitienne, ayant le doge Giustiniani à sa tête. Ces fiers républicains que les victoires de Louis XII, agissant en son nom et au nom de Maximilien, avaient réduits aux dernières extrémités, venaient implorer la merci de l'empereur et lui offrir en échange de la paix la cession de toutes leurs provinces de terre ferme, de l'Adriatique au lac de Garda. Maximilien devait tout au succès des armes de Louis XII; néanmoins il se montra aussi insolent que s'il eût vaincu en personne. D'après ses ordres, Bernard Clés, chancelier de l'empire, tourna le dos brusquement aux ambassadeurs vénitiens. Ce ne fut qu'après d'instantes prières qu'il consentit à les admettre en sa présence. Les députés supplians, conduits par Giustiniani, s'agenouillèrent en entrant dans la chambre de l'empereur. Celui-ci se trouvait alors dans des latrines attenantes à sa chambre. Il écouta, sans changer de position, la harangue des envoyés vénitiens toujours à genoux; et, quand ils eurent achevé, il les congédia brutalement en leur disant que leur république avait mérité ses désastres, et qu'elle ne pouvait attendre de lui qu'une inimitié éternelle. Toute l'Italie railla les diplomates vénitiens assez mal inspirés pour réclamer une audience d'un empereur qui avait la colique. Les Vénitiens laissèrent dire les railleurs, et se vengèrent de l'insolence de l'empereur par des victoires qui rétablirent leurs affaires.

Au-dessus du château de Weyerburg, et sur une autre cime du mont Solstein, on voit quelques ruines informes qui s'appellent le *palais de la dame Hitta*. Voici ce que l'on raconte au sujet de ces ruines. Au temps fabuleux des dragons et des géans (vers 600, dit la tradition), vivait sur cette éminence une fière princesse qui s'appelait la belle Hitta; la belle Hitta possédait de grandes richesses; ses jours s'écoulaient au sein du luxe et des plaisirs; elle aimait surtout à courir la campagne montée sur de superbes coursiers, ce qui l'avait fait appeler *l'amazone Hitta*.

Elle avait pour champions deux frères d'une taille et d'une force extraordinaire, Haymo et Thyrsus. Tous deux l'aimaient, mais la belle princesse avait assez d'art pour maintenir la bonne intelligence

Digitized by Google

entre les deux frères rivaux, soit qu'elle les rendît également heureux ou également malheureux, ce que la tradition ne nous apprend pas.

Un jour que l'amazone Hitta se promenait aux environs de son château, elle rencontra une pauvre femme qui se mourait de faim. La malheureuse, soulevant avec peine un enfant maigre qui suçait avidement sa mamelle épuisée, lui demanda du pain d'une voix déchirante.

— Du pain! s'écria Hitta en se moquant; en voici!

Et, ramassant une pierre au bord du chemin, elle la fit porter à la pauvre femme.

En ce même moment un coup de tonnerre retentit dans la montagne, et la foudre déchirant la nue vint frapper l'amazone Hitta, qui ne tomba pas, mais dont la figure, changée en pierre par la foudre, s'allongea subitement jusqu'à ce que sa tête se perdît dans les nuages. De nos jours le rocher qui s'élève au nord d'Inspruck sur la rive gauche de l'Inn, et d'où partent d'ordinaire les orages et les tempêtes, s'appelle encore *la dame Hitta*.

Après la mort de la princesse, une haine furieuse s'empara du cœur des deux frères, et ils se déclarèrent une terrible guerre. Ces deux géans, qui avaient neuf aunes de hauteur, se combattaient avec des arbres entiers au lieu de bâtons; les portes des villes leur servaient de boucliers, et ils se lançaient des quartiers de rochers gros comme des maisons. Enfin, dans l'une de leurs rencontres, Haymo assomma Thyrsus. Mais lorsque Haymo vit son frère mort, le désespoir s'empara de son cœur. Il implora le pardon du ciel, et, en expiation de son fratricide, il fit bâtir un monastère sur les ruines de l'ancienne Veldidena, ville bâtie par les Romains; tandis que l'on construisait cet édifice, chaque nuit un monstrueux dragon sortait impétueusement d'une caverne voisine des cataractes de la Sill, et renversait de fond en comble ce qui avait été élevé pendant le jour. C'était l'esprit de Thyrsus, disait le peuple, qui, souillé de crimes et frappé de mort à la fleur de son âge, avait été renfermé dans le corps de ce dragon et qui cherchait à se venger de son frère.

Haymo cependant guetta le monstre, et un soir qu'il sortait de sa caverne, il l'assomma d'un coup de massue et arracha son horrible langue; cette langue, on la montre encore aujourd'hui dans le couvent de Saint-Wiltau. L'esprit de Thyrsus, délivré du dragon, se réconcilia avec son frère Haymo, qui mourut bientôt après. De nos jours les images colossales des deux frères sont encore placées à la porte du monastère de Saint-Wiltau et à la porte du château

Digitized by Google

d'Amras. Maximilien, en fondant la riche collection qui a rendu ce château fameux dans les deux derniers siècles, voulut que les statues des deux frères fussent le premier objet qui frappât l'œil des curieux.

Du palais de la *Dame Hitta* on aperçoit une coupole située aux portes d'Inspruck. C'est la coupole de l'église Saint-Jacques, théâtre d'une aventure pour le moins aussi merveilleuse que celles de la belle amazone. Voici cette singulière légende, que notre cicerone en robe noire nous a racontée de la meilleure foi du monde : Un peintre qui s'appelait Damien Asam, avait été chargé de décorer la coupole de Saint-Jacques; il avait commencé une fresque dont saint Jean était le principal personnage, et venait d'achever soigneusement la main, quand, tout entier à son ouvrage et dans le but de mieux juger de son effet, il se recula de quelques pas, les yeux toujours fixés sur le tableau. Asam travaillait sur un plancher échafaudé à deux cents pieds au-dessus du pavé de l'église. Dans sa préoccupation d'artiste, il oublia qu'aucune rampe n'entourait ce plancher. Aussi, au moment où, reculant toujours, il arrivait à l'extrême bord, son pied porta dans le vide et il tomba... Il allait périr, quand tout à coup il sentit la main du saint qu'il venait de peindre qui saisissait la sienne et qui, le soutenant dans les airs, le déposait doucement sur les dalles de marbre, à deux cents pieds au-dessous de la coupole qu'il peignait. La légende ne nous dit pas si la main seule se détacha du tableau, ou si le bras du saint s'allongea de deux cents pieds. Toujours est-il que, mettant à part le surnaturel, l'aventure ne nous paraît pas moins merveilleuse. Ces peintures de la coupole sont, du reste, fort médiocres.

Le château de Braumsberg s'élève sur la route d'Inspruck à Meran comme une sorte de formidable pendant du château de Hoch-Schwangau. Il est bâti aux limites du Tyrol et de l'Italie, comme celui de Schwangau aux limites du Tyrol et de la Bavière; la Falsau, qui roule impétueusement ses eaux dans la vallée et qui se jette dans l'Adige, séparait autrefois le nord du midi, l'Allemagne de l'Italie, et le château de Braumsberg fut édifié, il y a bien des siècles, au sommet du grand rocher qui domine le cours de ce torrent, pour protéger les domaines des barons allemands contre le brigandage et la rapacité des aventuriers italiens. Braumsberg n'a, du reste, ni les précieuses collections ni les nombreux et grands souvenirs de Hoch-Schwangau. La tradition s'est montrée plus avare à son égard, et ne nous a conservé que la mémoire d'évènemens d'une importance secondaire.

Digitized by Google

Braumsberg est loin de présenter le même état de conservation que Hoch-Schwangau ; ses tours inclinées et ses créneaux édentés, son haut donjon percé d'étroites meurtrières et sillonné de longues lézardes, ses murailles démantelées, brunies par le temps, et qu'à certaines places le lierre recouvre d'un noir manteau, donnent au vieil édifice un caractère sombre et farouche. Nul théâtre ne pouvait mieux convenir aux lamentables et mystiques tragédies du temps passé : aussi l'imagination féconde des Tyroliens s'est-elle plu à en faire le théâtre de drames touchans et singuliers ; l'histoire manquait, la poésie a pris sa place. La plus intéressante de ces chroniques dramatiques et la plus dégagée de l'alliage du merveilleux est celle des derniers châtelains de Braumsberg ; en Allemagne, le théâtre et le roman s'en sont emparés. La voici en résumé :

Joachim, dernier rejeton de la famille des Braumsberg, s'était marié deux fois et n'avait pas eu d'enfans de ces deux mariages. Déjà des rides profondes sillonnaient son front, et ses cheveux grisonnaient, lorsque dans une visite qu'il fit à un de ses vieux amis de la Souabe, il devint amoureux de la jeune Agnès sa fille. Il demanda sa main, l'obtint, et la ramena dans le Tyrol.

Agnès était parfaitement belle, et malgré son âge déjà mûr, Braumsberg l'aimait passionnément, mais il l'aimait comme on aime à son âge, c'est-à-dire avec inquiétude et en pensant à ses cheveux blancs ; en un mot il était jaloux.

La charmante Agnès aimait comme une enfant le plaisir, la danse, la parure. Elle était trop jeune pour deviner la cause des soucis de son époux, et trop innocente pour éviter de lui donner de l'ombrage. Un des pages de Braumsberg, le jeune Adelbert, était son favori ; elle le choisissait toujours pour l'accompagner dans ses promenades et dans ses chasses ; tandis qu'Adelbert caracolait à ses côtés, le vieux baron, monté sur son noir palefroi, les suivait en silence, observant d'un air farouche leurs moindres mouvemens. Mais comme le cœur d'Adelbert était aussi pur que l'ame d'Agnès était innocente, rien dans les démarches et la manière d'être de ces deux enfans ne justifiait les soupçons du baron et ne motivait sa jalouse surveillance ; n'ayant pas même la pensée du mal, ils n'avaient rien à cacher, et ils auraient dû n'avoir rien à redouter. Cependant Braumsberg détestait Adelbert du fond de son ame ; Adelbert qui, sans le savoir, lui volait l'affection de sa jeune épouse ! Dans sa folie, il eût presque désiré le trouver coupable, afin de pouvoir le tuer sans remords et se venger d'être moins aimé que lui.

Digitized by Google

Par une belle journée de printemps, l'aimable baronne de Braumsberg, placée à l'une de ses fenêtres, faisait sa toilette du matin. Le ciel était pur, l'air rayonnant et embaumé, et pour mieux jouir de la fraîcheur de ces premières heures du jour et mieux savourer le parfum des fleurs de la forêt voisine, que le vent apportait doucement jusqu'au sommet du rocher, Agnès avait fait ouvrir la fenêtre près de laquelle elle était assise. Elle achevait de nouer les tresses de sa belle chevelure, quand elle entendit la voix de son mari qui l'appelait; elle courut à sa rencontre pour recevoir le baiser du matin, et dans sa précipitation elle oublia ses bagues placées sur le rebord de la fenêtre. Un corbeau perché sur une tourelle voisine, attiré par l'éclat des pierreries, vint voltiger sur le balcon, s'approcha en sautillant des bagues et, saisissant un anneau d'or avec son bec, il prit son vol du côté de la forêt. C'était l'anneau d'Agnès que le corbeau venait d'enlever, l'anneau que le jour de ses noces le baron avait passé au doigt de l'épousée.

Adelbert, qui, ce jour-là, chassait dans la forêt voisine, aperçut un corbeau qui planait sur sa tête. Il banda son arbalète et visa l'oiseau, qui tomba mort à ses pieds. En le ramassant, le jeune homme vit avec étonnement l'anneau d'or que le corbeau tenait encore à son bec; il le saisit, le mit joyeusement à son doigt; et reprit, en fredonnant la chanson favorite d'Agnès, le chemin du logis. Au moment où Adelbert rentrait au château, le baron était appuyé contre le mur près de la porte. Comme le jeune homme passait à ses côtés en le saluant, Braumsberg lui lança un sombre regard, et quelle fut sa fureur en voyant au doigt de celui qu'il regardait comme son rival la bague des épousailles! Plus de doute, l'infidèle Agnès aura donné au complice de son crime ce gage d'amour. Le baron, transporté de fureur, fait mettre à la torture le malheureux page; mais comme celui-ci, au milieu des tourmens, niait toujours le crime dont on l'accusait et protestait de l'innocence et de la pureté de sa noble maîtresse, le baron, transporté de colère, sort de la salle du supplice, et, poussant d'horribles imprécations, monte impétueusement à la chambre d'Agnès. Celle-ci, entendant les cris que la douleur arrachait à Adelbert, s'était mise à genoux devant son prie-dieu, et implorait le ciel avec ardeur. Le baron vit dans son humilité l'aveu de son crime; la saisissant dans ses bras, il la poussa violemment du côté de la fenêtre, et l'enlevant avec un furieux effort, il la jeta dans le précipice.

La malheureuse Agnès tomba d'une grande hauteur; mais, au mo-

Digitized by Google

ment où elle allait se briser sur le rocher au sommet duquel était bâti le château, ses vêtemens flottans s'accrochèrent à la branche d'un gros arbre incliné sur l'abîme et amortirent le coup. De cet arbre elle tomba sur le rebord du rocher que, dans cet endroit, tapissait un lit de mousse; et, glissant à travers les broussailles et les fougères, elle arriva doucement au fond du précipice sans s'être fait aucun mal.

Le baron était resté sur le balcon pour être témoin de l'agonie de sa victime. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit celle qu'il croyait morte se relever sans blessures, et puis tomber à genoux sur la rive d'un petit ruisseau où sa chute s'était arrêtée, joindre les mains, et recommencer à prier.

Dans ce même instant des vassaux du baron qui, en fanant leurs foins dans une prairie voisine, avaient été témoins de l'effroyable chute de leur maîtresse, accouraient pour lui porter des secours, si déjà elle n'avait pas rendu l'ame. L'étonnement de ces braves gens fut grand, quand, au lieu du cadavre qu'ils croyaient retrouver, ils virent une jeune femme à genoux et adressant au ciel de ferventes prières. — Miracle! miracle! s'écrièrent-ils. Ils entouraient la baronne, baisaient dévotement ses vêtemens, et voulaient la ramener au château. Agnès refusa; Agnès fut sourde aux supplications de son époux, qui, après ce prodige, ne pouvant plus douter de son innocence, était accouru précipitamment, s'était jeté à ses pieds, et implorait humblement son pardon.

— Je vous pardonne de bon cœur, lui dit Agnès avec tristesse; mais au moment où je tombais, j'ai fait vœu, si j'échappais à la mort, de consacrer le reste de mes jours au service de Dieu, qui, par ce miracle, prouverait mon innocence; ce vœu, je dois l'accomplir.

Le même jour elle se fit conduire au couvent du *Sang sacré*, à Weingarten, où elle prit le voile, et où elle vécut et mourut saintement. — Le baron, inconsolable, suivit l'exemple qu'Agnès lui avait donné : il se fit frère séculier, et passa le reste de ses jours dans le jeûne, les prières et les macérations, voulant se punir de ses indignes soupçons et expier le crime qu'ils lui avaient fait commettre.

Braumsberg étant mort sans héritiers, son château et ses domaines devinrent la propriété des princes régnans; ils passèrent ensuite aux comtes de Trapp et de Curburg.

FRÉDÉRIC MERCEY.

Digitized by Google

LA

BELLE ISABEAU.

XII.[1]

LE CAMP DE L'ÉTERNEL.

Le lendemain du jour où Toinon avait quitté Montpellier, un beau soleil d'été éclairait de ses premiers rayons les montagnes de la Seranne, où était établi le camp de Cavalier.

Cette position dominait complètement le plat pays, vaste plaine de trois à quatre lieues d'étendue, alors entièrement inculte et déserte.

Des ruines et des décombres noircis par l'incendie marquaient la place de chaque village protestant; plus de cent hameaux ou bourgs avaient été rasés et brûlés dans cette partie des Cevennes, suivant les ordres de Louis XIV.

Partout les champs en friche étaient couverts d'herbes parasites. Il serait impossible de peindre l'aspect désolé de ces solitudes, de ce pays naguère si peuplé, si calme, si richement cultivé.

Au nord s'élevaient, en forme de croissant, les derniers escarpemens de la chaîne de montagnes dont on a parlé; leurs massifs calcaires et grisâtres s'abaissaient en plusieurs rampes jusqu'aux bords du Gardon, ou rivière d'Anduze, qui baignait leur base.

A mesure que le léger brouillard du matin se dissipait, on voyait

(1) Voyez les livraisons du 26 janvier, 2 et 9 février.

Digitized by Google

plus distinctement se dessiner à l'horizon les lignes sévères et grandioses de ces montagnes de rochers dont les flancs, presque à pic, étaient semés çà et là de quelques bouquets de châtaigniers.

Le camp de Cavalier, placé comme l'aire d'un aigle, s'étendait sur la crête d'une de ces hauteurs, seulement accessibles du côté de la plaine.

La situation de ce camp avait été choisie avec une heureuse entente des choses de la guerre, car le génie militaire de Cavalier s'était rapidement développé, mûri par l'étude, par la méditation de quelques bons ouvrages de stratégie, et par la fréquente application des savantes théories qu'il y puisait.

Il avait ainsi acquis ou perfectionné quelques-unes des qualités indispensables aux bons capitaines; l'excellence de l'emplacement de son camp en était une preuve évidente. Profitant des avantages que lui offrait la configuration de ce pays de montagnes, coupé par des ravins, couverts par des bois, et arrosé par les rivières de la Seranne, il avait rendu sa position presque inexpugnable.

Merveilleusement servi d'ailleurs par une parfaite connaissance du pays, première et indispensable base de toute opération militaire, Cavalier avait placé ses avant-postes de telle sorte qu'il dominait complètement la plaine; car depuis la terrible dévastation des paroisses, on ne pouvait, dans un rayon de trois à quatre lieues, faire un mouvement de troupes qui ne fût aperçu du camp des camisards.

Ce point, très facile à garder, était donc à l'abri de toute surprise; il n'était commandé par aucune position où l'ennemi aurait pu amener du canon; les communications étaient libres et assurées, entre son camp, ses magasins, et son ambulance placée sur ses derrières, au milieu de montagnes inaccessibles.

En cas d'attaque, la plaine lui offrait un champ de bataille avantageux. Les châtaigniers des montagnes lui fournissaient du bois en abondance; la rivière d'Anduze, qui servait de défense naturelle à ses grand'gardes, lui donnait de l'eau; l'air était pur; en un mot, ce campement offrait les conditions défensives et offensives les plus favorables.

C'est dans cette importante retraite du chef le plus influent des camisards que nous conduirons le lecteur.

Un mouvement inaccoutumé régnait dans le camp formé de deux lignes de cabanes en bois, grossièrement, mais solidement construites, et recouvertes de branches d'arbres entremêlées de joncs marins et de genêts. Il était environ sept heures du matin; quelques

Digitized by Google

escouades de camisards s'exerçaient au maniement du mousquet, sur une esplanade voisine du flanc gauche du camp; d'autres nettoyaient leurs armes ou les rangeaient en faisceaux; ceux-là balayaient, avec un soin minutieux, l'espèce de rue ou d'intervalle qui séparait les deux lignes parallèles de cabanes.

La troupe de Cavalier était beaucoup moins exaltée, mais beaucoup plus disciplinée que celles d'Éphraïm et de Roland (nouveau chef camisard); ses gens s'acquittaient de leur devoir de soldat, avec une sorte de gravité compassée. Malgré la loquacité naturelle des méridionaux, ils parlaient peu et toujours avec une inflexion sérieuse. On voyait à leur physionomie sombre et résolue qu'ils s'étaient depuis long-temps familiarisés avec les dangers de la guerre. Presque tous les chefs étaient très jeunes; les soldats, anciens laboureurs ou artisans, maigres, hâlés, agiles et vigoureux, semblaient habitués aux déférences d'une subordination absolue.

Chacune de leurs compagnies se composait de cent hommes. Un brigadier, un lieutenant et quatre sergens la commandaient; les soldats étaient bien armés de mousquets, de sabres et de pistolets. La plupart de ces armes avaient été fournies par la Savoie, ou enlevées par les rebelles sur les troupes du roi.

Depuis la terrible défaite de Vergesse où ils avaient complètement battu les régimens de la marine, le plus grand nombre des camisards portaient l'uniforme de ce corps: justaucorps bleu à collet et à paremens écarlates avec boutonnières de laine blanche, chapeau bordé et écharpe rouge.

Les officiers s'étaient aussi vêtus aux dépens des officiers catholiques. Quelques-uns même portaient les croix de Saint-Louis qui avaient décoré les habits de leurs victimes.

Une compagnie de deux cents chevaux, spécialement commandée par Cavalier, lui fournissait un détachement d'escorte qu'on appelait dans son camp *les gardes du frère Cavalier*.

Ces gens, vêtus comme les fantassins, d'uniformes des troupes royales, portaient le harnachement de dragons de Fitz-Marcon. Cette complète ressemblance entre l'équipement des rebelles et celui des catholiques avait été bien souvent funeste à ceux-ci. Grace à ce déguisement, les camisards avaient souvent pu les surprendre et les battre.

La cause du mouvement qui régnait dans *le camp de l'Éternel*, ainsi que les fanatiques appelaient leurs lieux de refuge, était l'arrivée prochaine des deux chefs, Roland et Éphraïm, qui devaient

Digitized by Google

se rendre auprès de Cavalier, pour se concerter avec lui sur des questions du plus grand intérêt.

Cavalier tenait beaucoup à la régularité du service de ses gens; il mettait à honneur de montrer son camp sous son plus bel aspect, et il avait donné ses ordres en conséquence.

La cabane du chef cevenol s'élevait solitairement sur le flanc droit du camp et pouvait presque servir de vedette, car de ses fenêtres on dominait la plaine jusqu'à son plus lointain horizon. Cette habitation, construite en bois, était beaucoup plus grande que celle des soldats; deux camisards, vêtus de l'uniforme des dragons de Saint-Sernin, montaient la garde à la porte.

Il était huit heures du matin, Cavalier avait depuis long-temps inspecté le camp et visité ses avant-postes.

Sa cabane était meublée avec une simplicité guerrière. Son lit se composait d'une caisse remplie de bruyère fraîche, un manteau de dragon lui servait de couverture. Ses armes et quelques lunettes d'approche étaient suspendues à la cloison; un grand coffre contenait ses habits, ses livres de stratégie, *l'Officier partisan*, les *Principes de la Guerre*, et les *Campagnes de Rohan, suivies des réflexions de ce grand capitaine sur la guerre des montagnes.*

Accoudé sur une table faite de quatre pieux fichés en terre et surmontés de planches à peine équarries, Jean Cavalier paraissait méditer profondément un plan des Cevennes assez habilement tracé par lui et couvert de signes et de notes hiéroglyphiques, compréhensibles pour lui seul.

L'expression des traits du jeune chef avait presque entièrement changé, sa physionomie était devenue sérieuse et empreinte d'une certaine gravité mystique qui contrastait singulièrement avec son apparence juvénile. Il était vêtu non sans une sorte de recherche. Il portait un justaucorps de drap gris-blanc bordé d'un léger galon d'or, des hauts-de-chausses bleus comme son gilet à boutons dorés, et des bottes de basane noire à éperons d'argent; ses cheveux blonds assez longs flottaient sur ses épaules; une moustache naissante se dessinait à peine au-dessus de sa lèvre un peu dédaigneuse.

Depuis plus d'une année qu'il avait pris une part si continue et si éminente à la révolte, l'esprit de Cavalier s'était singulièrement développé, ses bonnes comme ses mauvaises qualités avaient suivi la même progression. Sa pratique et son expérience des hommes et des choses lui avaient démontré la nécessité de profondément dissimuler et d'affecter de grands dehors de fanatisme. Cette hypocrisie lui ré-

Digitized by Google

pugnait, mais elle lui donnait sur ses gens une influence immense et assurait sa domination.

Lorsque les ministres manquaient, il prêchait lui-même à sa troupe; et l'histoire a conservé quelques uns de ces morceaux oratoires, sinon très brillans par le fond et par la forme, du moins parfaitement conçus pour l'effet qu'ils devaient produire (1).

Cavalier n'avait jamais eu de sentimens religieux très arrêtés. Les grands intérêts auxquels il était mêlé, exaltant outre mesure son orgueil, éteignirent bientôt le peu de foi qui existait en lui. Ce fut alors qu'il sentit surtout la nécessité d'afficher aux yeux de sa troupe les semblans de la dévotion la plus exagérée : tant qu'il avait cru, même faiblement, la feinte lui avait paru inutile.

La portée de ses vues et de ses espérances s'était aussi démesurément agrandie; mais, de même qu'on cache sous la cendre un feu ardent et concentré, l'ambition qui le dévorait couvait sous les froids dehors d'une indifférence trompeuse, depuis qu'il s'était aperçu du fâcheux effet de ses prétentions.

Il avait d'abord pris les titres de *généralissime*, puis de *prince des Cevennes*. Sa troupe n'avait pas murmuré de ces velléités aristocratiques; mais Éphraïm et Roland s'en étaient si vivement émus, que Cavalier avait dû renoncer à ses pompeuses dénominations.

Pourtant, il faut le dire, un noble et généreux sentiment planait fièrement au-dessus de ces étroits calculs d'égoïsme et d'orgueil; c'était le saint dévouement de Cavalier pour la cause de ses frères, c'était son ardent et grand amour de liberté.

Les principes de Du Serre avaient porté leurs fruits : à défaut d'enthousiasme religieux, l'enthousiasme politique animait Cavalier. Au fond, il combattait plutôt pour le rétablissement des droits civils si despotiquement arrachés aux protestans que pour le rétablissement des temples. Mais les deux questions s'étaient étroitement liées ensemble : le triomphe de l'une assurait le triomphe de l'autre.

En supposant que, par la force de ses armes, il pût parvenir à dicter des conditions au roi de France et à lui imposer de nouveau l'édit de Nantes, Cavalier voulait être nommé généralissime des troupes protestantes du Languedoc, et ensuite chargé de veiller à l'exécution des traités qui seraient conclus avec les religionnaires.

Les vœux secrets du jeune Cevenol ne devaient pas sans doute

(1) Voir *Théâtre sacré des Cevennes*.

Digitized by Google

s'arrêter absolument à ces limites; peut-être ces éminentes fonctions militaires ne devaient plus lui suffire, s'il les obtenait un jour.

Quand l'ambitieux triomphe, ce qui lui semblait le terme idéal de ses plus folles espérances n'est plus, à ses regards dédaigneux, que le point de départ d'une nouvelle carrière plus magnifique encore. Il compte toujours avec l'avenir, jamais avec le passé.

Pour compléter le crayon des modifications que le temps avait apportées dans le caractère, dans les sentimens et dans le génie de Cavalier, il nous reste à parler de son amour pour Isabeau.

Depuis la guerre de l'insurrection, la jeune fille s'était consacrée avec le plus saint dévouement à soigner les blessés de la troupe de Cavalier. Leur ambulance était établie dans la partie la plus sauvage et la plus inaccessible des monts de la Seranne. Le docteur Claudius, que Du Serre avait si perfidement trompé, dirigeait leurs traitemens. Malgré ses prières, le pauvre médecin avait été conduit de force dans cette retraite.

Avec la mansuétude de son excellent caractère, Claudius s'était résigné à son sort en voyant qu'il pouvait rendre d'immenses services à ses semblables; grâce aux attentions, aux prévenances d'Isabeau, sa destinée lui parut supportable.

La jeune fille était pieusement bénie par les camisards qu'elle soignait avec une douceur angélique. Presque chaque jour Cavalier venait la voir en visitant les blessés de sa troupe. Parfois son esprit ardent et inquiet semblait se calmer, se rasséréner dans les entretiens qu'il avait avec Isabeau. C'étaient de longs et mélancoliques souvenirs du temps passé. A propos des premières années de leur amour, c'étaient des confidences naïves de Cavalier sur ses projets d'avenir, sur ses espérances, sur les différends qui s'élevaient souvent entre lui et les autres chefs camisards; c'étaient, de la part d'Isabeau, des conseils remplis de sérieuse tendresse et de raison.

La jeune fille avait surtout le rare courage de combattre les vues ambitieuses de Cavalier. Si la cause des religionnaires triomphait, s'ils recouvraient leurs droits, le jeune chef devait, selon Isabeau, déposer les armes, redevenir laboureur comme son père, et cultiver la terre trop long-temps ravagée par la guerre civile.

Isabeau n'attaquait pas moins vivement l'indifférence religieuse de l'homme qu'elle aimait; elle puisait quelquefois une éloquence élevée dans sa fervente piété, dans sa frayeur de voir Cavalier affecter quelquefois une hypocrisie sacrilége.

Souvent celui-ci écoutait ces conseils, ces reproches pleins de rai-

Digitized by Google

son et d'amour avec une douce reconnaissance; d'autres fois il s'en irritait; alors sa conscience se troublait aux mêmes reproches de la jeune Cevenole, et malgré lui il enviait la farouche abnégation d'Éphraïm et de Roland, qui ne songeaient qu'à la cause de Dieu; mais bientôt il était ramené près d'Isabeau par le besoin de s'épancher, par la confiance inaltérable qu'elle lui inspirait, et, il faut le dire enfin, par son amour, qui s'était réveillé pour la belle Cevenole, plus ardent que jamais.

C'est ici que s'ouvre un de ces abîmes du cœur dont on ne peut mesurer la profondeur; malgré l'outrage du marquis de Florac, Isabeau était restée, aux yeux de Cavalier, la fière et vertueuse jeune fille qu'il avait toujours aimée. En contemplant cette innocente victime d'un crime infernal, une compassion douloureuse, un désespoir affreux et parfois une soif de féroce vengeance se mêlaient à la vénération que tant de malheurs inspiraient.

Pourtant, malgré sa foi profonde dans la pureté de l'ame d'Isabeau, malgré les preuves d'admirable attachement que la jeune fille lui avait données, malgré la passion plus vive de jour en jour qu'il ressentait pour elle, Cavalier hésitait à lui donner sa main. Sa fierté se révoltait à la pensée d'épouser une femme, sinon déshonorée, du moins souillée par un homme qu'il exécrait pour tant de sujets de haine mortelle.

Rien n'était plus cruel pour Cavalier que ces hésitations, que ces angoisses, que cette lutte enfin entre les aspirations passionnées de son cœur et les scrupules de son orgueil. Plusieurs fois l'amour, la saine raison et l'instinct du bonheur avaient été sur le point de triompher des irrésolutions de Cavalier. Un jour même avait été fixé pour la célébration solennelle du mariage, qu'à défaut de ministre, Éphraïm devait consacrer selon le rite protestant.

Mais le jeune camisard avait faibli devant un faux point d'honneur.

Isabeau, toujours digne, toujours grande, avait caché le chagrin amer que lui avaient causé tant d'alternatives de crainte et d'espoir. Son amour pour Cavalier ne s'en était pas ressenti. Seule et en silence, elle avait souffert.

Telle avait été la vie de Cavalier jusqu'au moment où nous le retrouvons dans sa cabane, étudiant avec attention un plan des Cévennes tracé de sa main.

Bientôt un de ses gardes entra respectueusement; il s'arrêta au seuil de la porte, s'inclina presque jusqu'à terre, fit le salut militaire,

Digitized by Google

et dit : Frère général, une vedette annonce que frère Éphraïm et frère Roland arrivent par la montagne.

Cavalier reploya son plan, et dit au camisard : Envoie-moi ici *Joas-Espère-en-Dieu.* — Le soldat sorti, Cavalier prit une lunette et se mit à examiner scrupuleusement tous les points de la plaine qui s'étendaient à perte de vue et que brûlait un soleil ardent.

Joas-Espère-en-Dieu se présenta bientôt à la porte de la cabane; c'était un jeune homme, ancien armurier d'Alais, qui servait de major à Cavalier.

— Faites mettre nos gens sous les armes, lui dit celui-ci; qu'on rende les honneurs militaires à frère Éphraïm et à frère Roland. Tu iras les attendre à l'entrée du camp et tu les conduiras ici.

Espère-en-Dieu salua et sortit sans dire un seul mot. Cavalier, resté seul, entra dans un autre pièce de sa cabane avant de recevoir les autres chefs camisards.

XXI.

L'ENTRETIEN.

La physionomie d'Éphraïm avait toujours le même caractère farouche et ascétique. Il arriva monté sur Lépidoth. Il était accompagné de Roland, chef camisard, homme d'environ quarante ans, à barbe et à cheveux roux, grand et robuste, ancien forgeron d'un fourneau établi près du col d'Ancize, sur les bords du torrent de Sistrié.

Du Serre, le gentilhomme verrier de l'Aygoäl, suivait ces deux camisards. Après des peines inouies, il revenait de Turin où il avait eu de fréquentes conférences avec M. Hill, envoyé extraordinaire d'Angleterre auprès du duc de Savoie, et avec M. Petrus Muller, envoyé des Provinces-Unies auprès de la même cour.

Du Serre était déguisé en porte-balle; il avait sur les épaules une caisse contenant des marchandises.

Cet homme, d'une infatigable activité, en arrivant de Savoie, s'était rendu d'abord à Montpellier, pour terminer quelques affaires dont nous parlerons plus bas.

Du Serre et Roland furent frappés de l'ordre et de la discipline qui régnaient dans le camp de Cavalier; mais Éphraïm demeura très indifférent à cet aspect. La vue des uniformes catholiques le choquait vivement, il jetait un coup d'œil sombre sur les gardes de Cavalier qui, vêtus avec une certaine recherche militaire, se tenaient en

Digitized by Google

haie aux environs de la cabane du jeune chef; s'arrêtant un moment devant eux, le forestier leur dit avec dédain ces paroles de l'Écriture :

« Insensés et aveugles que vous êtes, malheur à vous, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis dont le dehors paraît beau aux yeux des hommes, mais dont le dedans est plein d'ossemens de morts (1). »

Les gardes baissèrent les yeux, tant la sainteté d'Éphraïm leur imposait. Du Serre et Roland échangèrent un coup d'œil qui exprimait leur crainte de voir quelques dissentimens éclater entre Éphraïm et Cavalier.

En entrant dans la cabane qu'ils trouvèrent déserte, Espère-en-Dieu, le major du jeune chef, dit aux deux Cevenols : Frère Cavalier va venir à l'instant; il est en prières.

Soit qu'il ne crût pas à ce que venait de dire le lieutenant, soit qu'il fît allusion à quelque fait dont il avait gardé un fâcheux souvenir, le forestier répondit sévèrement :

« Malheur à ceux qui se servent du mensonge comme de cordes pour traîner une longue suite d'iniquités, et qui tirent après eux le péché comme les traits emportent le chariot (2). »

Du Serre et Roland regardèrent Éphraïm avec étonnement.

— Que voulez-vous dire? lui demanda le gentilhomme verrier. Cavalier se recueille souvent pour entendre la voix du Seigneur, qui quelquefois daigne nous parler par sa bouche. L'Éternel n'a-t-il pas béni les armes de ce jeune chef dans toutes les rencontres qu'ont eues nos frères avec les troupes royales? Nos ennemis redoutent son génie militaire; vous-même et frère Roland que voici, vous reconnaissez que personne mieux que lui ne sait concevoir le plan d'une attaque; n'avez-vous pas toujours exécuté ses ordres?

— Ses ordres! ses ordres! s'écria Éphraïm avec indignation. « Est-ce aussi *par ses ordres* que l'aigle établit sa demeure dans les rochers, et que de là il contemple sa proie; que ses yeux perçans la découvrent au loin? Est-ce aussi *par ses ordres* que ses aiglons sucent le sang, et qu'en quelque lieu que soit leur proie, ils fondent dessus (3)? » — Eh quoi! parce que je rencontre ce jeune homme dans la vigne, où il est ouvrier comme moi, est-il donc le maître qui le soir me donnera le salaire de ma journée? Si la vendange a été bonne,

(1) Évangile selon saint Matthieu.
(2) *Ibid.*
(3) Job.

Digitized by Google

si la cuve a débordé, si les chevaux ont nagé dans le sang jusqu'au poitrail, dit Éphraïm avec une sombre ironie, est-ce donc ce jeune homme que nous devons glorifier?

— Frère, frère, reprit Du Serre, je le dis aussi que toi : ce jeune homme est, comme nous, un obscur travailleur dans la vigne de l'Éternel. Mais si le Seigneur nous dit par la voix de Cavalier : Vendangez ce côteau parce qu'il est plus mûr que celui-ci, coupez ce cep au ras de la terre, émondez cet autre, arrachez celui-là, c'est au Seigneur et non pas à la créature que nous obéissons.

Roland fit un signe d'assentiment.

Les paroles du gentilhomme verrier ne parurent pas convaincre Éphraïm. Il reprit d'un air mystérieux dans son langage parabolique : « Le lion voudra-t-il bien vous servir? Demeure-t-il auprès de vos crèches? Aurez-vous confiance en lui parce que sa force est grande? Lui confierez-vous le soin de votre labour (1)? » S'il fond sur sa proie, il ne voudra pas la déposer à vos pieds. Il rugira, et il l'emportera dans sa caverne. Et encore je me trompe : le lion restera toujours le lion; farouche et noble animal, il ne deviendra point perfide comme le renard, avide comme le loup et vain comme le geai.

Après un moment de réflexion, le gentilhomme verrier soupçonna le sens caché des paroles d'Éphraïm.

— Frère, dit-il, crois-tu Cavalier conduit par un intérêt humain, et non par une inspiration divine? Crois-tu...

— Écoute, écoute, dit Éphraïm en interrompant Du Serre d'un air solennel et prophétique, depuis la vision qui m'ordonna de tuer l'archiprêtre de Baal, ce loup ravisseur d'ames, une autre vision m'est apparue, et celle-là aussi doit s'accomplir. J'ai vu comme un tourbillon de vent qui venait du côté du septentrion, avec une grande nuée noire et une grande furie. Un feu était renfermé dans cette nuée; au milieu de ce feu, d'un rouge ardent, brillait quelque chose d'éblouissant, semblable à ce métal qui est composé d'or et d'airain fondu. Une voix formidable comme le bruit des eaux débordées sortit de la nuée et me dit : Fils de l'homme, viens! Et saisi de terreur je me sentis élevé, confondu dans cette nuée de tonnerre et de tempêtes, et elle se déchaîna sur la terre, et dans son tourbillon elle déracina depuis les plus hautes tours jusqu'à la chaumière, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés. Elle emporta depuis le léviathan jusqu'au ciron, aussi facilement que le vent d'automne balaie l'aire

(1) Job.

Digitized by Google

d'une grange. Et la nuée d'orage s'arrêta, et je m'arrêtai dans l'orage, et il me sembla que le Seigneur m'avait donné sa force, et que villes, forêts et montagnes, s'étaient effacées devant moi, comme les eaux paisibles d'un lac s'aplanissent sous la forte poitrine d'un nageur; et la voix formidable sortit de la nuée, et elle me dit : Fils de l'homme, regarde! Et je regardai, et je vis au-dessous de la nuée planer dans l'air un faucon, un noble faucon noir au bec aiguisé, aux serres tranchantes, à l'œil étincelant; et la voix lui disait de fondre sur les reptiles et les dragons qui rampaient dans la plaine autour du veau d'or, et malgré leurs sifflemens, leurs dards, leurs morsures, le faucon les mettait en pièces, et le bec sanglant, les serres sanglantes, l'œil sanglant, il revenait glorieusement planer sous la nuée ardente. Alors la voix me dit : Fils de l'homme, regarde! Et je regardai, et sur la terre, autour du veau d'or, je vis encore des reptiles, mais ils n'étaient plus menaçans, leurs corps n'étaient plus couverts de rudes écailles, ils ne bondissaient plus furieux sous leurs carapaces comme des guerriers sous leurs armures; ils ondulaient doucement, tout reluisans d'or, de pourpre et d'azur. Leurs yeux n'étaient plus irrités, mais supplians, mais fascinateurs; leurs sifflemens n'étaient plus terribles comme le bruit d'une flèche qui atteint le but, mais harmonieux comme les accens maudits du serpent d'Eden. Et la voix, sortant de la nuée, ordonna au faucon de mettre en pièces ces autres reptiles; et je regardai, et à mesure que le faucon s'abaissait vers la terre, il me sembla voir son noir et fier plumage changer de couleur, se diaprer de toutes les teintes éblouissantes de l'arc-en-ciel, son vol n'était plus rapide, hardi menaçant; je ne lui vis plus de serres aiguës, de bec tranchant. Quand il toucha le sol, ce n'était plus un faucon de guerre, c'était un paon; il étalait avec orgueil sa parure et sa beauté, et il rivalisait de pourpre, d'or et d'azur avec les reptiles fascinateurs. Et alors la voix de la nuée retentit éclatante comme le bruit d'un clairon, et elle me dit : Fils de l'homme, regarde! Je regardai, je vis tous nos frères entourés, enlacés, étouffés, déchirés par les reptiles séducteurs, pendant que le faucon, devenu paon, sourd aux cris lamentables de nos frères, sourd à leurs malédictions, faisait insolemment miroiter son plumage. Alors la voix formidable me dit : L'heure est venue; à ton tour, fonds sur lui, que sa chair serve de pâture aux autres oiseaux du ciel. — Et j'étais aigle, et je fondis sur lui, et de mon bec et de mes serres je le déchirai, et la voix cria trois fois : Jérusalem! Jérusalem! Jérusalem! Et la vision disparut. Et toute vision doit être accomplie. Le loup ravisseur d'agneau

Digitized by Google

a été pendu à la Croix du Sang. Les corbeaux feront pâture du faucon devenu paon.

Après avoir prononcé ces mots avec une exaltation croissante, Éphraïm retomba dans un farouche et profond silence.

L'application était si facile et si directe, que Du Serre, qui connaissait l'aveugle et superstitieuse férocité du garde d'Aygoël, fut épouvanté : il le savait capable de sacrifier Cavalier à ses sanglantes hallucinations, comme il avait sacrifié l'archiprêtre. La tête de Cavalier était trop précieuse au parti protestant pour que le gentilhomme verrier ne tâchât pas de calmer les soupçons d'Éphraïm.

Au même instant Cavalier entra. Soit réflexion, soit hasard, soit que ce changement fût nécessaire à l'exécution de quelque projet, le jeune chef avait quitté les vêtemens assez élégans qu'il portait le matin : il avait le costume d'un montagnard, casaque de toile blanche, guêtres de cuir, et large chapeau de feutre.

Du Serre chercha Éphraïm du regard, et d'un coup d'œil lui montra Cavalier comme pour lui reprocher l'injustice de ses soupçons; mais le forestier, abîmé dans ses pensées, ne parut pas l'apercevoir.

Depuis le jour où Cavalier avait conduit Céleste et Gabriel au château du Mas-Arribas, Cavalier avait quelquefois vu Du Serre. A toutes les questions du jeune chef pour savoir par quelle étrange fatalité ces deux malheureuses créatures étaient tombées dans un état voisin de la folie, ainsi que tous les enfans qui avaient habité le terrible château de l'Aygoël, le gentilhomme verrier avait toujours dévotement répondu qu'il l'ignorait lui-même, que ce mystère confondait sa pensée, qu'il ne pouvait qu'admirer cette preuve miraculeuse de la volonté divine, et remercier humblement le Seigneur d'avoir choisi sa demeure pour y manifester sa puissance d'une manière si terrible. En vain Cavalier avait essayé d'obtenir quelques renseignemens en interrogeant son frère et sa sœur : à peine prononçait-il le nom du verrier que les deux pauvres enfans tombaient dans des terreurs convulsives, qui se terminaient toujours par une attaque de catalepsie.

Cavalier, trop ignorant des sciences physiques pour pénétrer ce mystère, trop peu croyant pour y voir un miracle, et pourtant instinctivement convaincu que le verrier n'était pas étranger aux douleurs de Céleste et de Gabriel, ne le rencontrait jamais sans une sorte de crainte involontaire, comme si cet homme étrange eût été doué de quelque puissance occulte.

Digitized by Google

— Bonjour, frères, dit Cavalier en s'adressant à ses trois compagnons. Que le Seigneur soit avec vous!

Roland prit cordialement la main du Cevenol, tandis que Du Serre, qui avait déposé dans un coin la caisse qu'il portait sur ses épaules, l'ouvrit mystérieusement.

Cavalier s'avança vers Éphraïm et lui dit aussi : Bonjour, frère.

Après avoir quelque temps regardé le Cevenol en silence, le forestier lui dit d'une voix sombre : Que le Seigneur te défende de toute tentation jusqu'à la mort. Et il se tut.

Cavalier, habitué depuis long-temps aux manières bizarres de l'ancien garde d'Aygoäl, fut peu touché de ce sombre accueil; il se retourna vers Du Serre et lui dit :

— Eh bien! quelles nouvelles de Savoie?

Le verrier fit jouer un ressort qui cachait un double fond, et tira de sa caisse d'abord un paquet de lettres, puis un assez grand nombre de petits rouleaux cachetés qu'il posa sur la table de Cavalier.

— Il y a de bonnes nouvelles, et des lettres du duc de Savoie pour vous, dit-il à Cavalier; et il lui donna un paquet de dépêches. Il y a aussi de l'argent pour nos troupes; mille louis que voici. Dans un mois, nous toucherons pareille somme. Pour nous l'expédier, on attend l'arrivée de lord Marlborough à La Haye. C'est, comme toujours, le marquis d'Arzelier qui, à Genève, m'a remis une traite sur Galdi et Fuquet de Montpellier.

Cavalier ne put réprimer un mouvement d'orgueil en coupant, du bout de son poignard, les lacets de soie qui, selon la mode du temps, joignaient les deux cachets des lettres qu'on lui adressait. Cette dépêche du duc de Savoie était chiffrée. Le jeune Cevenol prit dans un portefeuille la clé des chiffres et parcourut rapidement cette missive. Son front rougit de fierté. Le prince le complimentait au nom des puissances protestantes de l'Europe sur ses succès, sur ses talens militaires. Il était à la fois « *l'épée et le bouclier* de l'église réformée; » grace à son courage, à son habileté qui tenait en échec l'insatiable ambition de Louis XIV, le monde allait devoir la paix aux religionnaires des Cevennes. Commandés par Cavalier, leur opiniâtre rébellion et celles qui allaient bientôt éclater dans le Rouergue et dans le Vivarais occuperaient assez le roi pour qu'il songeât à pacifier son royaume, et qu'il renonçât à ses injustes prétentions. Enfin le duc de Savoie terminait sa lettre en promettant un prochain envoi d'armes et de munitions. Une autre lettre était du duc de Marlborough. Ce grand capitaine, après avoir aussi donné les louanges les plus exa-

Digitized by Google

gérées aux talens militaires de Cavalier, lui promettait aide et assistance au nom de la reine Anne, et l'engageait à persévérer dans sa courageuse entreprise.

Cavalier avait vingt-deux ans. C'était à lui, naguère obscur artisan, qu'un prince souverain, qu'un des plus illustres généraux du temps écrivaient dans les termes les plus flatteurs. Les succès inouis qu'il avait remportés justifiaient presque ces louanges. Une tête moins jeune et moins ardente que la sienne aurait difficilement résisté à de si enivrantes séductions. Il faut donc peut-être pardonner à Cavalier de n'avoir pas vu que les encouragemens des princes étrangers s'adressaient bien plutôt au révolté qui entretenait en France une guerre civile désastreuse qu'au religionnaire militant pour sa foi.

Après avoir lu ses dépêches, Cavalier les mit soigneusement dans son portefeuille.

— Le maréchal de Villars est arrivé à Montpellier, dit Du Serre.

— Un de nos frères me l'a appris ce matin, répondit Cavalier. Puis, montrant sa carte, il ajouta fièrement : Et j'étais là tout à l'heure, à examiner de quelle façon nous pourrions le recevoir.

— Le Vivarais se soulèvera-t-il cette fois? demanda Du Serre.

Roland, qui, par la position de sa troupe, communiquait avec cette province, répondit : J'ai vu nos frères Squié et Dentz; ils n'attendent que le signal.

— Et le Rouergue? demanda Du Serre à Éphraïm, qui avait fini par prêter attention à l'entretien.

— L'épée du Seigneur est dans la main de nos frères en ce pays; ils n'attendent que l'heure de frapper, dit Éphraïm.

— Frères, dit Du Serre, j'arrive de Savoie. J'ai vu à Turin et à Genève les envoyés d'Angleterre et de Hollande; ni les munitions ni l'argent ne nous manqueront. Les munitions nous arriveront toujours par la côte. Les barques de nos frères de Cette les iront prendre en haute mer à bord des bâtimens sardes. Ils rentreront de nuit dans l'étang de Maguelonne, et de là nos muletiers vous les apporteront en passant par les désests du Vannage. Tout nous seconde. Le Rouergue et le Vivarais sont prêts à prendre les armes; agissons avec concert. Notre force est déjà immense; vous le voyez à la crainte que nous inspirons. Quelques heureux succès de plus, et nos droits sont partout reconnus. Déjà, dans le Gévaudan, nos frères, protégés par notre occupation des Cevennes, rétablissent leurs temples. Ah! frères, quels progrès depuis le jour où nous nous sommes assemblés pour la première fois, près de la Croix-du-Sang.

Digitized by Google

— Depuis ce temps, les os de l'archiprêtre de Baal ont blanchi à cette croix, dit Éphraïm d'un air sombre; quand la voix du Seigneur s'est fait entendre, la vision s'est accomplie par la voix des prophètes. La délivrance de son peuple a sonné, ses ennemis sont tombés par milliers, nos temples se sont relevés de leurs ruines. Le Seigneur n'avait-il pas dit : « Les maisons de brique sont tombées, mais nous en bâtirons de marbre; on a coupé des sycomores, mais nous mettrons des cèdres en leur place (1). »

— Si nous triomphons, reprit Roland, c'est que, comme dit le prophète, « il n'y a pas eu un de nous qui ait senti la lassitude et le travail, qui ait dormi, qui ait sommeillé, qui ait jamais quitté son baudrier (2). »

— Frères, dit Cavalier après quelques moments de silence, et comme s'il eût voulu recueillir ses pensées, il ne faut pas que nos succès passés nous aveuglent. On rassemble contre nous des forces menaçantes; le maréchal de Villars est arrivé. Croyez-moi, je suis bien informé, on veut réunir près de vingt mille hommes avant de nous attaquer. La moitié des garnisons de Nîmes et d'Uzès doivent partir dans cinq jours pour Montpellier; il faut empêcher la jonction de ces troupes; il faut intercepter toute communication entre ces deux villes et la capitale du Languedoc. Rien de plus facile. La rivière du Gardon sépare le diocèse d'Uzès du diocèse de Nîmes, comme la Vidourle sépare le diocèse de Nîmes du diocèse de Montpellier. Les troupes d'Uzès sont obligées de traverser le Gardon au pont Saint-Nicolas. En une journée et demie de marche, frère Roland, partant des montagnes de la Lozère, peut être arrivé et embusqué dans les bois de Varquerolles, situés à une lieue de ce pont; il attaquera les troupes d'Uzès lorsqu'elles auront passé le Gardon, pendant qu'un détachement ira par ses ordres faire sauter le pont, pour couper toute retraite aux troupes royales et toute communication avec Nîmes. De mon côté, je partirai d'ici avec huit cents hommes et deux cents chevaux; en une journée de marche, j'arriverai près du pont de Sommières; les troupes qui viennent de Nîmes à Montpellier sont forcées de le traverser; je m'embusque dans les défilés d'Aspère, et j'attaque les Philistins à leur passage. Maîtres du diocèse de Nîmes, nous coupons les deux ponts pour l'isoler de Montpellier à l'ouest, et d'Uzès à l'est. Alors nous marchons sur Nîmes, nous nous en emparons, car

(1) Isaïe.
(2) Amos.

Digitized by Google

il n'y sera resté que six cent cinquante hommes. C'est donc dans le diocèse de Nîmes, choisi pour théâtre de la guerre, que nous rétablissons hautement notre religion. Aucune position n'est plus avantageuse, les ponts étant coupés comme je l'ai dit. A l'est, le Gardon nous couvre du côté d'Uzès; à l'ouest, le Vidourle du côté de Montpellier; au nord, nous avons les Basses-Cevennes, que nous occupons, et sur lesquelles nous nous retirons en cas d'échec; au midi, nous nous appuyons sur la Camargue et sur les étangs d'Aigues-Mortes, d'où nous viennent nos munitions. Pendant que moi et Roland nous opérerons ainsi dans le diocèse de Nîmes, pour y attirer le maréchal de Villars, frère Éphraïm, dont le corps servira de réserve, gardera les Hautes-Cevennes, afin de protéger nos magasins, nos dépôts de blessés, et assurer notre retraite. Tel est le plan de campagne que je propose d'adopter. Voici une carte du Languedoc; jetez-y les yeux, frères, et vous verrez que je vous propose, je crois, le parti le plus sûr. Si vous l'adoptez, je puis, je crois, répondre du succès; mais il ne faut pas perdre un moment. Le moindre retard serait fatal : avant trois jours, il faut que nous occupions le diocèse de Nîmes et que toutes ses communications avec Montpellier soient coupées.

Éphraïm et Roland avaient attentivement écouté Cavalier, mais avec des sentimens bien différens.

Roland, homme simple, religieux, d'un courage éprouvé, d'un esprit médiocre, ne pouvait pas, comme Cavalier, jeter largement les bases d'une expédition militaire; mais il exécutait les ordres qu'il recevait avec une rare exactitude, une grande bravoure et une parfaite intelligence. Il s'avouait d'ailleurs, sans jalousie et sans envie, la supériorité de Cavalier. Connaissant le pays à merveille, les projets que venait d'exposer le jeune chef lui avaient paru très raisonnables, et il lui témoigna son assentiment.

La manière décidée, presque absolue, dont Cavalier venait d'exposer son plan de campagne, indigna Éphraïm. A son avis, le jeune chef s'isolait tellement du pouvoir divin, il rapportait tellement tout à soi, en disant *qu'il répondait du succès*, qu'au lieu de répondre à Cavalier, qui lui demandait son avis, Éphraïm prit sa Bible dans une des poches de sa casaque, et, après l'avoir feuilletée quelque temps, il lut d'une voix solennelle ce passage d'Isaïe, renfermant une allusion frappante à l'orgueil que le forestier reprochait à Cavalier :

« Mais, lorsque j'aurai accompli mes œuvres sur la montagne de Sion, dit le Seigneur, je punirai la fierté du roi d'Assur, et l'orgueil de ses yeux altiers; car il se dit à lui-même : C'est par la force de

Digitized by Google

mon bras que j'ai fait ces grandes choses, et c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. J'ai arraché les anciennes bornes des peuples et les conquérans de leurs trônes. » Et pourtant, ajouta Éphraïm en fermant son livre avec une énergique indignation, la cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert? La scie se soulève-t-elle contre la main qui l'emploie?

Cavalier écouta Éphraïm avec calme et lui répondit : Je ne me glorifie pas contre le Seigneur, frère; je ne suis que l'humble instrument de sa volonté. C'est par son inspiration que je vous propose ce plan de campagne. Quoique frère Du Serre ne soit pas combattant, il délibère avec nous. Si lui, si Roland pensent que mon projet soit inexécutable, nous prendrons d'autres résolutions. Mais s'ils jugent que mon projet est bon, nous te demanderons, au nom du Seigneur, frère Éphraïm, de te joindre à nous pour faire triompher sa cause.

A ce moment, on frappa à la porte de la cabane, et Espère-en-Dieu vint dire à Cavalier : Frère général, tout est prêt; voici l'heure.

Le jeune Cevenol se leva et dit : Frères, excusez-moi. Il s'agit d'une entreprise d'une grande importance pour le salut de la cause du Seigneur. Avec l'aide divine je vais, je l'espère, la mener à bien.

Les trois chefs se levèrent. Après quelques légères contestations, le projet de Cavalier fut adopté, et son exécution fixée à trois jours au plus tard, laps de temps nécessaire pour faire les préparatifs d'attaque et de campagne.

Éphraïm ne devait pas agir conjointement avec Cavalier; il était chargé de garder la seule entrée par laquelle on pouvait pénétrer dans les montagnes, et de conserver ainsi les magasins et les hôpitaux des camisards. Pour défendre ce poste, il n'était pas besoin d'une grande intelligence stratégique; il fallait un courage opiniâtre, une résistance furieuse, et le forestier pouvait mieux que pas un se charger de cette entreprise. Pourtant, avant que de se résoudre à obéir, il consulta sa Bible et y trouva un passage qui lui sembla d'accord avec les dispositions prises par le jeune camisard.

Déjà bien des fois Cavalier s'était amèrement plaint à Roland et à Du Serre de ce que souvent Éphraïm ne tenait aucun compte de ses commandemens, sous le prétexte qu'ils contrariaient la lettre de l'Écriture. Si cette fatale désobéissance du forestier n'avait pas causé de grands malheurs, c'est que Cavalier avait heureusement pu réparer les fautes d'Éphraïm. Mais ce manque d'ensemble et d'unité dans le commandement devait, disait justement Cavalier, amener tôt ou tard des évènemens auxquels il serait impossible de remédier; aussi de-

Digitized by Google

manda-t-il formellement à ses confédérés d'exiger d'Éphraïm une obéissance passive lorsqu'il s'agirait d'opérations importantes.

Malgré les instances de Roland et de Du Serre, les choses restèrent dans le même état, et Éphraïm continua de servir presque en indépendant à la tête de ses montagnards qui n'écoutaient que ses ordres.

Lorsque Du Serre, Éphraïm et Roland eurent quitté le camp, Cavalier fit venir Espère-en-Dieu, qui, comme lui, était vêtu en paysan.

— Ils sont à la grange de Vendras? dit Cavalier à son lieutenant.

— Oui, frère général.

— Combien sont-ils?

— Dix-sept.

— Nos hommes sont là-bas?

— Oui, frère général, depuis cette nuit. Jacques vient d'arriver; il a vu ceux que vous cherchez arriver à la grange, au point du jour, chargés de butin.

— On a fait provision de cordes?

— Oui, frère général.

— Es-tu armé?

Espère-en-Dieu ouvrit sa casaque et montra les crosses de deux pistolets et le manche d'un poignard.

— Allons, dit Cavalier; et prenant à sa panoplie des armes pareilles à celles de son lieutenant, il sortit de la cabane suivi d'Espère-en-Dieu.

— Tu connais leur chef, dit le jeune Cevenol à son lieutenant, et il te connaît pour camisard?

— C'est Jean Marius d'Alais, ancien boucher. Il a servi quelque temps dans la troupe de Roland : c'est là que je l'ai vu.

— Et tu crois qu'il ne me connaît pas?

— J'en suis sûr. Pendant qu'il a servi avec Roland, nos deux troupes ne se sont jamais jointes. C'était par votre ordre que j'étais allé trouver Roland pour lui demander des munitions.

— Très bien. Ainsi il est convenu que tu désertes ma troupe, que tu viens t'engager dans la leur, et que je fais comme toi.

— Oui, frère général.

— Partons.

Et le chef et son lieutenant quittèrent le camp et se dirigèrent vers une habitation appelée la grange de Vendras, qui en était éloignée d'une demi-lieue environ.

Digitized by Google

XIV.

LA FERME DE VENDRAS.

La grange ou ferme de Vendras était un grand bâtiment isolé au milieu de la plaine et adossé à un monticule couvert d'un bois de châtaigniers très épais.

Comme toutes les habitations du pays, la ferme avait été incendiée; mais elle était si solidement construite que, malgré le feu, une grande partie des murailles restaient encore debout et servait alors de retraite aux *camisards noirs* et à leur terrible chef Jean Marius, dont on a parlé quelquefois dans le cours de ce récit.

La bande de ces scélérats, d'abord composée de cent hommes environ, avait été de beaucoup réduite par la résistance désespérée des catholiques, et par les poursuites des cadets de la croix que commandait l'ermite. Depuis long-temps Cavalier attendait le moment favorable pour faire une éclatante justice de ce qui restait des *camisards noirs*. Ceux-ci, ne se défiant pas de leurs co-religionnaires, étaient depuis deux jours venus s'établir dans cette ferme isolée.

Les atrocités commises par les camisards noirs avaient été souvent attribuées aux camisards protestans. L'autorité morale de la cause de ces derniers en avait beaucoup souffert. Un crime épouvantable, dont nous parlerons tout à l'heure, avait soulevé récemment l'indignation de toute la province. Aussi Cavalier était-il résolu à mettre un terme à ces horreurs qui pouvaient compromettre si gravement les révoltés, même dans l'esprit des populations protestantes dont l'appui faisait toute la force des militans.

En moins d'une demi-heure, Cavalier et son lieutenant arrivèrent près de la ferme.

A mesure qu'ils en approchaient, des chants, des cris de joie et d'ivresse parvenaient jusqu'à eux.

— Tenez, frère Cavalier, dit Espère-en-Dieu, en apercevant un homme endormi au pied d'un mur, en plein soleil; voilà sans doute une de leurs sentinelles qui cuve son vin.

Il était impossible de rien voir de plus hideux que ce brigand.

Il avait la figure noircie d'huile et de charbon, comme tous ceux de sa bande, dans le double but de se rendre méconnaissable et d'inspirer plus de terreur à ses victimes. Sa casaque en lambeaux

Digitized by Google

était tachée de sang. Il portait un long couteau à sa ceinture de corde. Son mousquet était par terre, à côté d'une cruche renversée qui contenait encore un peu de vin. Ce misérable dormait si profondément, que les pas des deux camisards ne purent l'éveiller.

— Commence par pendre celui-ci à ce tronc d'olivier, dit froidement Cavalier. Il mérite doublement la mort comme vedette surprise et comme assassin.

— Frère, je n'ai pas de corde, dit simplement Espère-en-Dieu.

— Les papistes ne marchent jamais sans leur rosaire; ces gens-là non plus. Voici le leur; — et du bout du pied il montra la ceinture de corde du brigand.—C'est le symbole de leur vie et de leur mort. Dénoue sa ceinture; elle suffira. L'arbre n'est pas haut.

Le camisard noir était si complètement ivre, qu'il fut pendu au tronc d'olivier par Espère-en-Dieu, artisan robuste, sans faire la moindre résistance et sans pousser un gémissement.

Pour ce faire, le lieutenant de Cavalier souleva le brigand, et lui passa le cou dans le nœud coulant qu'il avait attaché à une forte branche d'olivier; l'homme retomba et s'étrangla par son propre poids.

Cette exécution faite avec une incroyable célérité, Cavalier et Espère-en-Dieu s'avancèrent vers la ferme.

La cour, entourée de décombres noircis par l'incendie, était remplie de marchandises volées, de bétail et de provisions enlevées par ces brigands. Là on voyait des tonneaux de vins en perce, ici un bœuf à demi écorché, ailleurs des moutons et des chèvres broutant quelques plantes parasites; plus loin, dans la poussière, et à moitié déchirés, des ballots de toile et de cadis, enlevés sans doute aux muletiers qui traversaient les Cevennes pour aller dans le Rouergue. Enfin, des malles ouvertes, brisées à coup de hache et remplies d'habillemens en désordre, étalaient les dépouilles de quelque voyageur assassiné.

Rien de plus affreux que cette scène de pillage et de dévastation encadrée par des ruines presque fumantes.

— Tu vois, c'est nous qu'on accuse! dit Cavalier à Espère-en-Dieu.

Puis d'un pas ferme il se dirigea vers l'intérieur de la grange.

Au moment où il allait entrer dans un passage qui conduisait à la salle basse de l'habitation, un homme en sortait; il tenait une cruche à la main, et venait sans doute puiser à un des tonneaux mis en perce dans la cour. Il avait aussi la figure noircie et portait un couteau à sa ceinture.

Digitized by Google

— Qui vive? dit-il d'une voix avinée à Espère-en-Dieu, en s'arrêtant sur le seuil de la porte d'un air menaçant.

—*Visage noir et mains rouges*, répondit Espère-en-Dieu qui savait le mot de ralliement de ces misérables.

— Passe, dit le brigand, le capitaine est à table. Si tu as faim, entre, tu n'auras pas que des os à ronger.

Un bruit effroyable, mêlé de chants, de cris, d'imprécations de toutes sortes, se faisait entendre dans la cuisine de la ferme qui servait alors de salle de festin aux *camisards noirs*.

Jean Cavalier et son lieutenant y entrèrent hardiment. Au milieu du tumulte, ils purent, sans être aperçus, contempler un moment cet étrange et hideux spectacle.

Qu'on se figure une pièce énorme, sans autre toit que quelques chevrons de charpente à moitié brûlés, tenant çà et là aux murailles noircies. Un mouton entier rôtissait devant la cheminée. Les brigands, au nombre de seize, entouraient une espèce de table faite de planches posées sur des tonneaux et couverte de viandes et de cruches de vin. A l'extrémité de cette table, on voyait Jean Marius, ancien boucher d'Uzès. C'était un homme d'une taille colossale, d'une figure repoussante et presque méconnaissable à cause de la suie et de l'huile, dont il était tatoué comme ses gens; sa barbe et sa chevelure noires, hérissées, se confondaient avec les poils de sa casaque de peau de chèvre. Ses yeux étaient rouges, ardens; il ressemblait plutôt à une bête sauvage qu'à un homme.

Sans doute il racontait aux brigands quelqu'une de ses sanglantes prouesses, car tous l'écoutaient avec une profonde attention.

Ayant par hasard tourné la tête du côté de la porte, il aperçut le lieutenant de Cavalier, et s'écria avec l'accent de la surprise, en se levant à demi : Espère-en-Dieu! Que viens-tu faire ici?

A ces mots tous les camisards noirs regardèrent les nouveau-venus.

Le lieutenant s'avança résolument vers Jean Marius, et lui dit :

— Je viens m'enrôler dans les camisards noirs, si tu veux de moi et de mon camarade que voici. Cavalier devient pis qu'un ministre. Nous ne sortons du prêche que pour la prière. J'aime mieux chanter une chanson à boire qu'un psaume; j'aime mieux visiter les coffres d'un paisible voyageur que les poches d'un officier du roi après le combat.

— Tu n'es pas dégoûté, Espère-en-Dieu, dit le brigand. Mais d'abord il faudra changer ton nom et t'appeler *Espère-en-Diable*, si tu fais bande avec nous.

Digitized by Google

Les camisards noirs applaudirent à grands cris cette plaisanterie de leur chef, qui continua, étendant sa large main dans la direction de la montagne où s'élevait le camp de Cavalier :

— Ce chef imberbe, cette femmelette est donc toujours perchée là-haut comme une poule sur son juchoir, à piailler des litanies comme une nonne? Un beau jour, quand j'aurai un coup de vin dans la tête, j'irai chercher Cavalier dans sa montagne, je l'apporterai dans mon abattoir et j'en ferai quatre quartiers. Il me gêne, moi.

— Si vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider dans cette besogne, vous pouvez compter sur moi, dit Cavalier.

— Toi, mon petit homme, reprit le brigand en souriant avec mépris. A quoi diable pourras-tu m'aider? Tu ne pourrais pas seulement aiguiser mon couteau de boucher. Tiens, regarde-moi cette lame-là. — Et Marius lui tendit un long et large couteau qu'il avait à sa ceinture. — Depuis dix ans il me sert, et bêtes et gens ne s'en sont jamais mal trouvés; du moins ils ne sont pas revenus me le dire. Mais tu en veux donc beaucoup à Cavalier?

— Beaucoup, dit Cavalier, et ma haine me donnera les forces que je n'ai pas.

— Tu m'as l'air, malgré ta jeunesse, d'un bon compagnon. Et Cavalier, que dit-il de moi?

— Qu'un jour ou l'autre il te pendra, dit Cavalier.

— Oui, on m'a déjà rapporté ce propos-là; mais ça arrivera quand les agneaux saigneront les bouchers, reprit Jean Marius en riant d'un rire féroce. Il me pendra! Par l'enfer où ira mon ame! je voudrais bien voir ça.

— Et moi aussi, dit Cavalier.

— Ah! tu veux être des nôtres, Espère-en-Diable, reprit Jean Marius après un moment de réflexion; et toi aussi, mon petit... comment t'appelles-tu?

— Daniel, dit Cavalier.

— Et toi aussi, mon petit Daniel, reprit Jean Marius. Mais savez-vous une chose? c'est que, pour être camisard noir, il faut faire ses preuves.

— Nous ferons nos preuves, dit Espère-en-Dieu.

— Et de plus, il faut que ces fils de Belzébuth (il montra sa troupe), que mes braves chiens de boucher, consentent à vous faire place au pillage et au meurtre. Y consentez-vous, mes fils? dit Jean Marius.

Ceux de sa bande qui n'étaient pas complètement ivres, et c'était

Digitized by Google

le petit nombre, répondirent à grands cris qu'ils recevraient les deux camisards parmi eux s'ils passaient par l'épreuve.

— Et quelle est l'épreuve? demanda Cavalier.

— Il faut, dit Marius, travailler dans mon abattoir pour être reçu de la confrérie des mains rouges et des visages noirs, et jurer par le feu et par la barre de fer.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Espère-en-Dieu.

— Cela veut dire qu'il faut tuer quelqu'un devant nous pour être un camisard noir, et en vrai camisard noir être digne du feu et de la barre de la roue. Nous autres, vois-tu, nous sommes tous égaux devant le grand diable de l'enfer, l'un n'envie rien à l'autre.

— C'est juste, dit Cavalier, nous tuerons quelqu'un devant toi, tu peux y compter.

— Je t'en donne ma parole, dit Espère-en-Dieu.

— Tu me sembles bien hardi, mon petit Daniel, dit Jean Marius; mais je crois que tu te vantes. Il ne s'agit pas ici, vois-tu, d'attaquer un taureau sauvage avec l'épieu : le danger donne du courage; mais il s'agit d'égorger sans pitié quelque chose comme un agneau ou une brebis, autrement dit une femme ou un enfant.

Cavalier réprima l'horreur que lui inspirait le langage de ce monstre, et répondit froidement :

— Il est vrai que j'aime mieux tuer celui qui se défend que celui qui se rend. J'ai été soldat. Mais maintenant qu'il s'agit de faire le bourreau, je tâcherai de m'y habituer, et je suis sûr que j'y parviendrai; je serai sans pitié, je le te promets, ajouta Cavalier en jetant un regard singulier sur l'ancien boucher.

— Hum... tu ne sais pas à quoi tu t'engages, dit Jean Marius; et lui montrant un des brigands qui dormait sur la table : Tu vois bien celui-là? dit-il à Cavalier.

— Oui.

— C'est Ériol de Toulon. Avant l'épreuve, il disait, comme toi, qu'il serait sans pitié. Eh bien! j'ai été obligé de venir à son aide pour le meurtre de Mme de Miraman qu'on lui avait donnée pour s'essayer; il est vrai que, dans la suite, il s'est fait pardonner sa faiblesse.

Cavalier frissonna en songeant qu'il avait devant lui les auteurs de l'effroyable crime dont les détails avaient épouvanté le Languedoc.

Il mit la main sur la crosse d'un de ses pistolets, et fut sur le point d'étendre Marius à ses pieds; mais réfléchissant que le châtiment ne

Digitized by Google

serait ni assez exemplaire ni assez solennel, il contint son indignation.

— Ce meurtre s'est-il donc passé comme on l'a raconté? demanda Cavalier.

— Je ne sais pas comme on l'a raconté, reprit brutalement Marius; mais comme moi et mes gens nous avons fait le coup, je puis en parler mieux que personne.

— Contez-nous donc cela, Jean Marius, dit Espère-en-Dieu; cela nous instruira, et nous montrera ce que nous avons à faire.

— Tu ne sais pas une chose, Espère-en-Diable? dit tout d'un coup le brigand d'un air sombre; j'ai dans l'idée que tu pourrais bien être un traître, toi et celui-là, que tu appelles Daniel; — puis s'adressant à deux de ses gens, il leur dit : Gardez la porte.

Les deux brigands se levèrent, et d'un pas aviné allèrent se poster près de l'entrée de la salle, pendant que Marius attachait un regard perçant sur les deux camisards.

Cavalier et Espère-en-Dieu restèrent impassibles.

Le jeune chef dit à Marius avec le plus grand sang-froid :

— En quoi pouvons-nous te trahir? Nous venons à toi, seuls et sans armes, tu peux t'emparer de nous; et quand même nous t'échapperions, tu ne te caches pas des crimes que tu commets; ce n'est pas nous, n'est-ce pas, qui apprendrons au Languedoc que tu as assassiné Mme de Miraman?

— Non pas, mille tonnerres du diable! Je le crie assez haut, dit Marius avec un horrible cynisme, et je m'en vante!

— Et tu fais bien. Chacun répond de ses œuvres, reprit Cavalier; mais tu te défies de nous, tu as tort. Tu as parlé d'épreuves, ordonne et tu verras qui nous sommes!

Après avoir réfléchi quelques instans, Marius, dont les idées étaient déjà obscurcies par le vin, trouva le raisonnement de Cavalier très juste; il ordonna à ses gens de revenir à leur place, et dit à Cavalier :

— Mon petit Daniel, décidément tu as l'air d'un brave, et tout à l'heure je vais t'éprouver. Mais puisque tu veux que je te conte l'histoire de cette Mme de Miraman, la voilà. Cette femme était partie d'Uzès pour aller rejoindre son mari à Ambroix; elle était en voiture, elle avait avec elle deux femmes, son valet et son cocher. Son chemin, tu dois savoir cela puisque tu connais le pays, était de passer à une portée de fusil d'ici, sur la lisière de la châtaigneraie.

— Là-bas, derrière la ferme? demanda Espère-en-Dieu.

Digitized by Google

— Tout juste, vers le petit bois, qui est très fourré, excepté dans une certaine clairière dont je te vais parler. Un de nos gens nous avait avertis du départ de Mme de Miraman. Elle devait *nous passer* sur les trois heures du soir. Elle a été exacte : il était environ trois heures. Nous attendions ici en buvant, quand Ériol vient nous dire qu'on voyait la voiture. Nous nous trouvions quatre; le reste de la bande était aux provisions. Il y avait donc moi, Ériol, François et Jérôme. Nous courons à la châtaigneraie. — Arrête, que je dis au cocher en lui cassant la tête d'un coup de pistolet. Il arrête, bien entendu. Le valet s'échappe pendant que nous ouvrons la portière. Les deux femmes descendent comme des effarées. Nous les conduisons dans la châtaigneraie. Mme de Miraman demande grace, m'offre cinquante louis, un diamant, sa ceinture d'or; je prends le tout, et, pour épreuve, j'ordonne à Ériol de la tuer, ainsi que les servantes. C'était son épreuve, comme je te l'ai dit. Il obéit tant bien que mal, et si mal, que j'ai été obligé d'achever la Miraman, et que l'une des deux servantes en a réchappé, quoique nous la croyions morte. C'est ce qui vous prouve, mes enfans, que ce n'est pas encore si facile qu'on croit de tuer des femmes.

En disant ces derniers mots, soit qu'il fût appesanti par le vin, soit que le remords vînt un moment troubler cette ame féroce, le brigand appuya sa tête sur ses deux mains, et garda un instant le silence.

Cavalier, ne pouvant surmonter l'horreur que lui inspirait ce monstre, fit un signe à Espère-en-Dieu, qui trouva moyen de sortir sans être vu des camisards noirs.

— Ah ça! à quand l'épreuve? dit résolument Cavalier.

— Hein! dit Marius en se réveillant comme en sursaut, que veux-tu? qu'est-ce que tu dis?

— Je demande l'épreuve, dit froidement Cavalier.

— Tu es bien pressé! Allons, soit.

Puis, s'adressant à un des camisards noirs :

— Julien, va chercher les deux femmes.

Cet homme descendit par un escalier dont l'ouverture communiquait à cette pièce.

— Tu as des femmes ici! s'écria Cavalier.

— Ce matin, au point du jour, nous avons arrêté des voyageurs. Leur voiture est là, derrière l'abreuvoir. Il y avait deux femmes et deux hommes qui venaient de Montpellier, escortés par cinq dragons. A notre première attaque, les soldats ont tourné bride, contre leur

Digitized by Google

habitude. Mais c'est que leur habitude n'est pas d'avoir affaire à des camisards noirs, mais à ces camisards de là-haut, — et il montra les montagnes, — moitié ministres, moitié vieilles femmes.

— Tu as raison, Marius; ce sont de vrais cœurs de tourterelles. Mais ces soldats ont donc tourné bride devant tes gens?

— Comme de juste, car on ne les regarde pas long-temps en face. Les dragons ont pourtant sabré un de mes hommes. Je ne voulais dépêcher les femmes que ce soir, au clair de la lune; mais le diable t'envoie pour hâter leur affaire. Tu tireras au sort avec Espère-en-Diable, car il y en a une jeune et une vieille à tuer. Pour les uns, la vieille est plus difficile à tuer, à cause des cheveux blancs; pour les autres, au contraire, ce sont les cheveux noirs de la jeune qui rendent le meurtre moins facile. C'est pour cela que vous tirerez au hasard.

Cavalier frémit en songeant que quelques heures plus tard un nouveau meurtre pouvait encore ensanglanter les Cevennes. Il écoutait avec anxiété du côté de la porte.

— Tiens, dit Marius en s'apercevant de l'absence du lieutenant de Cavalier, où est donc Espère-en-Dieu?

— Il va revenir; il a eu soif, il est allé remplir une cruche au tonneau, dit froidement Cavalier en se mettant sourdement en défense.

— Mais voilà du vin sur la table, dit Marius d'un air de soupçon. — Sang et massacre! il y a là quelque trahison! ajouta-t-il en s'avançant sur Cavalier son couteau à la main, pendant que les camisards noirs qui n'étaient pas ivres se levaient brusquement de table.

— A moi, Israël! s'écria Cavalier en évitant adroitement un coup furieux que lui porta Marius.

Et, se précipitant sur le brigand avec intrépidité, il le saisit corps à corps, et le renversa les reins ployés sur la table.

Au même instant, trente camisards, qui pendant la nuit étaient sortis du camp, et étaient venus s'embusquer dans la châtaigneraie de la ferme de Vendras, par les ordres de Cavalier, se précipitèrent dans la salle, sous la conduite d'Espère-en-Dieu. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les brigands, dont les trois quarts étaient ivres, furent saisis et garrottés. Cette exécution était à peine terminée, qu'on entendit la voix de l'homme que Marius avait envoyé à la cave pour y chercher de nouvelles victimes.

— Monte, monte toujours; tu verras ce qu'on te veut, disait cet homme.

On ne saurait peindre la stupéfaction de Cavalier, lorsqu'il vit le

Digitized by Google

camisard noir remonter de la cave, traînant après lui Toinon la Psyché, plus pâle qu'une morte, et dame Bastien non moins épouvantée.

Malgré lui, le chef cevenol fut frappé de cette étrange fatalité qui, une seconde fois, ramenait Toinon près de lui; qui, une seconde fois, le mettait à même de lui sauver la vie.

Il éprouva de nouveau cette impression étrange, profonde, qu'il avait déjà ressentie sur le Rhan-Jastrié; à la vue de cette charmante créature, il sentit son front rougir, son cœur battre, il baissa les yeux devant le regard suppliant de la Psyché qui, tombant à ses genoux, lui cria : Grace, monsieur, grace! ne nous tuez pas!

— Rassurez-vous, madame, dit Cavalier; je venais au contraire ici pour faire un terrible exemple des brigands qui vous ont arrêtée.

— Ce ne sont donc pas des camisards? s'écria Toinon.

— Non madame, dit fièrement Cavalier; les camisards se battent pour la cause de Dieu et pour leur liberté, ils ne volent ni n'assassinent les voyageurs. — Puis, se retournant vers Marius qui hurlait en se débattant sous ses liens comme une bête sauvage prise dans les rets :

— Me connais-tu?

— Non, dit le brigand, mais que mon couteau soit maudit! J'aurais dû t'égorger comme un veau de six mois, je t'avais sous la main, et je n'avais qu'à dire tue!

— Je suis Jean Cavalier!

Marius fit un bond de rage, et poussa un cri de désespoir impuissant.

— J'ai dit que je te ferais pendre, toi et les tiens; cette sentence sera tout à l'heure exécutée sur le théâtre de ton crime.

— C'est pour cela que tu es venu me trahir, que tu t'es déguisé! cria Marius en écumant; ah! scélérat!

— Je suis venu te châtier moi-même, dit Cavalier avec dignité, pour qu'on sache bien en Languedoc que les camisards sont étrangers aux abominables forfaits que, toi et ta bande, vous commettez depuis si long-temps; tu n'as plus qu'un quart d'heure à vivre, fais ta prière.

— Je n'ai pas de prière à faire! cria le misérable en blasphémant; et dire que je t'ai eu au bout de mon couteau! ajouta-t-il avec de nouveaux efforts de rage.

— Ah! monsieur, par pitié, dit la Psyché épouvantée; permettez-moi de sortir d'ici, faites rendre la liberté à mon frère qui est en bas, attaché dans cette cave avec notre cocher.

Digitized by Google

Cavalier fit un signe à Espère-en-Dieu, qui descendit aussitôt chercher Taboureau, le prétendu frère; puis, le jeune Cevenol dit à la Psyché, en ouvrant une porte qui donnait sur une des cours de la ferme :

— Venez ici, madame, ce spectacle en effet doit vous effrayer. Remettez-vous.

Toinon était en proie à la plus vive émotion : elle venait de courir un grand danger; elle se trouvait en face du plus mortel ennemi de Tancrède, en face de celui de qui dépendait la vie de l'homme qu'elle adorait, et pour qui elle allait affronter de nouveaux périls.

La Psyché s'appuya sur les bords d'une fenêtre basse, passa les mains sur son front, comme pour mieux recueillir ses idées.

Cavalier la contemplait avec une sorte d'extase involontaire; il n'avait jamais rencontré de créature plus séduisante.

Toinon, un peu rassurée, leva sur lui ses beaux yeux, et lui dit :

— J'espère, monsieur, que vous allez nous rendre à la liberté, moi et mon frère.

Cavalier, sortant de sa stupeur, lui répondit assez brusquement : — D'abord, madame, qui êtes-vous? Je vous ai déjà vue, vous étiez prisonnière des nôtres. Depuis cette époque, qu'êtes-vous devenue? Où allez-vous? Qui est votre frère?

Psyché répondit facilement à ces questions. Long-temps gardée en ôtage avec son frère par les camisards, elle était parvenue à s'échapper et à gagner Montpellier. De là elle voulait retourner à Lyon, puis à Paris. On lui avait enseigné la route du Rouergue comme la plus sûre. Le matin même elle avait été arrêtée et abandonnée par son escorte. Enfin elle s'appelait la comtesse de Nerval; elle était veuve, et son frère, le chevalier Taboureau, l'accompagnait.

Tout ce récit fut fait avec le charme naturel à la Psyché. Reprenant peu à peu sa présence d'esprit, elle ajouta quelques gracieuses flatteries sur le caractère de Cavalier, dont elle avait entendu vanter la noblesse et la générosité. Aussi elle ne doutait pas que le jeune chef, compatissant à son cruel sort, ne la remît aussitôt en liberté, elle et son frère, et ne lui permît de continuer sa route en lui accordant un sauf-conduit.

Cavalier l'écouta attentivement. Il réfléchit long-temps après que la Psyché eut parlé. Il était encore absorbé dans un silence qui inquiétait Toinon, lorsque le sigisbé parut, accompagné d'Espère-en-Dieu.

Claude n'était instruit de rien. Le spectacle qu'il avait vu dans la cuisine de la ferme, ne devait pas le rassurer. Les camisards noirs,

Digitized by Google

garrottés et gardés par les gens de Cavalier, blasphémaient ou hurlaient de rage, et leurs gardiens n'avaient pas l'air moins farouche que leurs prisonniers.

Taboureau reconnut Cavalier et se sentit très intimidé par la présence de ce chef redoutable, dont les sourcils froncés, la bouche sévère et dédaigneuse révélaient le caractère altier.

— Voici l'homme, dit Espère-en-Dieu à son chef en lui montrant Claude, qui fit coup sur coup trois profondes révérences en disant au camisard : J'ai déjà eu l'avantage de rencontrer monsieur le capitaine sur une montagne escarpée et non loin d'un certain abominable trou noir que...

Mais Espère-en-Dieu, interrompant Claude, dit à Cavalier qui regardait le sigisbé d'un air distrait : Le quart d'heure est passé, frère Cavalier; faut-il les pendre?

Claude fit un terrible soubresaut, croyant qu'il s'agissait de lui, et regarda Cavalier avec effroi.

— Oui, dit ce dernier d'une voix lente.

— Il faut les pendre tous les dix-sept? demanda le lieutenant.

— Tous. Et qu'ils soient attachés aux arbres de la châtaigneraie où le crime s'est commis. De retour au camp, tu feras un écriteau qu'on clouera au-dessus du cadavre de Marius. Sur cet écriteau on lira : *Jean Cavalier, par l'ordre du Seigneur, a puni les camisards noirs de leurs crimes.*

Espère-en-Dieu disparut, et Claude, commençant à entrevoir la vérité, respira plus librement et échangea un regard d'intelligence avec la Psyché.

— Vous venez de Montpellier et vous allez à Lyon? demanda Cavalier à Toinon après un nouveau silence.

— Oui, monsieur, et j'espère qu'après nous avoir sauvés, moi et mon frère, d'un grand danger, vous mettrez le comble à votre générosité en nous laissant libres.

— Je ne puis, aujourd'hui du moins, madame, vous laisser libre; demain vous saurez ma volonté.

— Ah! monsieur, par pitié...

— Madame, dit presque durement Cavalier, ce qui vient de se passer devant vous tout à l'heure vous montre assez que je sais, quand je le veux, prendre des résolutions promptes et décisives.

— Il est vrai, seigneur capitaine, dit Claude en répétant avec un certain effroi les mots de Cavalier. — Faut-il les pendre? — Oui.

Digitized by Google

— Tous les dix-huit? — Oui. — Brrr... il est impossible en effet d'être plus expéditif, et je gagerais qu'à cette heure....

— Demain donc, madame, reprit Cavalier en interrompant Taboureau, qu'il n'avait pas entendu, vous saurez si vous pouvez continuer votre route.

— Mais jusque là, monsieur?

— Jusque là, dit Cavalier en réfléchissant, il y a sur le versant de la montagne où est bâti mon camp une maison déserte que le feu a épargnée; quatre soldats vont vous y conduire avec votre frère; ils vous y garderont jusqu'au moment où je vous dirai mes intentions.

— Et notre voiture? dit Claude.

— On va y atteler vos chevaux, qui sont dans une des cours; on y remettra les objets que ces misérables ont pillés, et dans une heure vous serez dans l'habitation dont je vous ai parlé.

— Mais, monsieur, promettez-nous au moins que demain nous serons libres, dit la Psyché.

— Je ne puis rien promettre, madame, dit sévèrement Cavalier; puis, appelant un de ses camisards, il lui donna des instructions relatives au départ de Toinon et de Taboureau, qui bientôt furent conduits dans la maison dont on a parlé.

Triste et rêveur, le jeune Cevenol regagna son camp.

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

FABRIQUE DE VICES A PARIS EN 1840.

DERNIÈRE PARTIE.

Pour exposer fidèlement le sort de la fille de l'ouvrier, choisissons encore notre exemple dans une classe moyenne, également éloignée des meilleures comme des pires conditions. Il y aurait de trop horribles tableaux à tracer, si nous voulions suivre M. Frégier dans certains replis de la vie ouvrière. Ne nous occupons pas de la pauvre enfant, condamnée d'avance à la dégradation par sa famille dégradée; ne descendons pas jusqu'à peindre les souffrances d'un ménage sans lien religieux ou civil, agité par les tristes vicissitudes de l'industrie, dépouillé par l'habitude du cabaret, en proie aux plaintes de la mère, qui n'a pas de pain, et du père qui étouffe le cri du faible sous les mauvais traitemens qu'il prodigue. Ne parlons pas de cette pauvre enfant, élevée par une mère qui s'enivre habituellement, et qui, tombant dans un idiotisme fiévreux, devient incapable de surveiller ou d'élever sa fille. Supposons que cette dernière est née dans la même chambre que nous avons décrite plus haut; déjà le petit garçon, le fils aîné, a quitté la famille pour se joindre à la masse vagabonde que M. Frégier a si bien étudiée; dans la pauvre chambre on ne pense plus à l'enfant perdu. Il faut gagner sa vie. La dure nécessité pousse au travail le père et la mère, forcés d'élever quatre enfans, peut-être, avec 3 francs ou 4 francs par jour. Les enfans les plus âgés gardent les plus jeunes. Dès que la fille aînée atteint huit ans, on songe à l'utiliser, on la place dans une fabrique

Digitized by Google

pour augmenter, au moyen du salaire qu'elle gagnera, les faibles ressources qui feront vivre ses frères et sœurs. Cette conduite, qui n'a certes rien de blâmable, n'en est pas moins fatale. Quand nous avons creusé la situation de l'ouvrier, l'avarice du *propriétaire* et la cupidité de *l'entrepreneur* se sont montrées à nous comme premiers ressorts de cette grande manufacture de malheur; nous trouvons ici l'avidité du *chef de fabrique*.

Il importe peu à ce dernier que ses ouvriers soient moraux ou immoraux, heureux ou malheureux : le gain le préoccupe. Il a placé des capitaux dans cette entreprise. Qu'ils rapportent, il le faut; le reste n'est rien. Les contremaîtres maintiennent l'ordre matériel dans l'établissement; ils activent le travail, comme le berger fait paître la brebis qui donnera sa laine et son sang; comme le laboureur presse de l'aiguillon le bœuf dont il vendra la chair. L'ordre moral et intime n'existe donc pas dans ces fabriques et ces filatures; l'ordre externe et apparent y règne seul. A côté du travail, le vice, ou plutôt l'énergie du vice augmentée de l'énergie du travail. Quand les théoriciens ont confondu le travail avec la vertu, ils ont créé au profit de leur théorie un sophisme misérable. Le développement excessif de nos forces, par un labeur assidu, impose à l'organisation humaine le besoin de jouissances exagérées. L'excès répond à l'excès. Non, il ne suffit pas du travail. Vous le croyez, vous qui voyez dans l'homme une certaine combinaison de nerfs et de muscles, poulies et ressorts qu'une activité perpétuelle entretient. Mais au fond de votre erreur il y a la ruine sociale.

La fabrique et la filature, où la petite fille de sept à huit ans est introduite, reposent sur un seul principe, *travailler*. « Ce sont, dit M. Frégier, qui n'exagère jamais rien, de vrais foyers de corruption.» Personne ne s'inquiète de ce qui s'y dit ou de ce qui s'y passe; mais il faut que les soixante ou cent travailleurs donnent leurs produits. Les chansons obscènes retentissent; les paroles sont d'accord avec les actes; le plus déhonté sert de modèle; les adultes, dépourvus d'éducation, ne gardent point de mesure dans leurs propos. La plupart des femmes de la fabrique errent d'un mariage illicite à un autre mariage passager; un tiers seulement d'entre elles sont vraiment mariées. On consacre régulièrement le lundi, et même le mardi, à l'oisiveté et à l'ivresse. Remontez jusqu'aux barrières les rues de Rochechouart, des Martyrs, du faubourg Saint-Antoine et du faubourg Saint-Martin, le lundi soir, vers neuf heures; et vous verrez de jeunes cotonnières sortir de la boutique du rogomiste, dans un

Digitized by Google

état complet d'ivresse. « Quelquefois, dit M. Frégier, la mère et la fille, également avinées, ou plutôt abreuvées d'alcool, marchent en se donnant le bras, et regagnent en chancelant leur domicile. Plusieurs de ces infortunées n'ont pas de chemise; elles ne portent qu'une légère robe de toile; la chaleur que leur refuse un vêtement insuffisant, elles la demandent aux liqueurs fortes. » Tous les soirs, quand la dernière heure du travail a expiré, ces êtres sans sexe s'échappent par essaims, ou plutôt par hordes, de leurs fabriques; une femme décente qui viendrait à passer serait accablée d'outrages. Cris bruyans, paroles immondes, injures ordurières adressées à ceux qu'elles rencontrent; elles dépassent les hommes en dépravation. Devenues cruelles et dures par la corruption, elles perdent les qualités les plus naturelles à la femme. Nos tribunaux ont jugé récemment de jeunes ouvrières parisiennes qui, jalouses d'une de leurs compagnes, l'ont outrageusement battue, dansant autour d'elle en rond, la traînant dans le ruisseau fangeux, et la fouettant avec un sabot; mélange de licence, d'orgueil, de malice et de cruauté, que la douceur excessive de nos lois a punie seulement de quelques jours de prison. Il est vrai que notre pénalité, si clémente pour les délits les plus féroces, est inexorable envers la pauvreté. Un billet à ordre de *cent* francs, non payé, jette sur la paille un père de famille; il devient, par les frais de l'huissier, une dette de *trois cents* francs; il donne une pelisse ou un bonnet à Mme l'huissière, et ruine une famille. Voilà le double résultat de ces lois, dirigées vers le gain, protégeant le gain, et ne respectant que lui seul.

La petite enfant, lancée dans ce foyer de la fabrique, soumise à son influence directe, irrésistible, toute-puissante, prend de bonne heure le ton du lieu qu'elle habite. Quelquefois ses parens l'en retirent à douze ans, lui font faire sa première communion, et la placent en apprentissage dans une boutique ou un atelier. D'autres jeunes filles restent attachées à la filature, et suivent le train commun de ce qui les entoure. A seize ans, elles deviennent mères. L'imagination et le penchant ne sont rien dans ces liaisons brutales, qui n'attendent même pas le développement complet de la puberté. Le plus roué de la fabrique multiplie, comme un marquis d'autrefois, ses bonnes fortunes et ses amours, moins brillans, mais plus funestes que la licence du XVIIIe siècle, décrite par Crébillon fils. Quand le terme de la grossesse approche, étrangère aux délicates sollicitudes d'une mère, l'ouvrière se fait recevoir à l'hospice; elle ne veut qu'être délivrée. Soit qu'elle se charge de son enfant ou qu'elle l'abandonne à la pitié

Digitized by Google

publique, elle revient prendre place parmi ses compagnes d'un air effronté, jusqu'à ce qu'une grossesse nouvelle la condamne à une seconde absence. Cette absence se répète encore, et aboutit, après deux ou trois épreuves, au mariage ou à la vie commune avec un des ouvriers de la fabrique. Tout cela est si misérable dans son ensemble et si abject dans ses détails, que la plume nous tombe des mains, et que nous oserions à peine y croire, si chacun des faits n'était prouvé par M. Frégier d'une manière incontestable. Vous le voyez, la chute vers le mal est plus facile à mesure que l'être est plus faible. L'ouvrier, l'ouvrier pauvre, et enfin l'ouvrière jeune, sont placés sur trois pentes différentes, dont la rapidité augmente pour le sexe débile et l'âge impuissant, et décroît en proportion de la vigueur et de la virilité. C'est le contraire de ce que la civilisation devrait opérer. A quoi sert-elle, dites-moi, si elle protége les forts? La force se protégera bien toute seule. A quoi sert-elle, dites-moi, si, comme nous l'avons vu, le propriétaire abuse du locataire, le riche du pauvre, l'entrepreneur de l'artisan, l'ouvrier de la jeune enfant qui travaille auprès de lui? — Chimères! déclamations! — Ah! prenez garde que ces chimères sont des réalités et qu'elles détruiront quelque jour la réalité de vos fortunes et de vos plaisirs!

L'ouvrier connaît la corruption grossière de la fabrique. Il se garde bien, quand il le peut, d'y placer sa fille ou de l'y laisser longtemps; il la met en apprentissage, dès que ses ressources le lui permettent, dans une boutique ou un atelier. Ici, le ton est plus doux, les manières sont meilleures, le vice est plus raffiné; mais c'est le vice. Un langage singulier, qui mêle la galanterie à la licence, frappe pour la première fois les oreilles d'une enfant de douze ou de quinze ans. L'ouvrière la plus pudique et la mieux élevée s'étonne des caquets et des rires qui l'environnent; on glose sur la conduite d'une de ses compagnes, qui répond par des épigrammes hardies aux brocards dont elle est l'objet, et révèle à son tour les intrigues ou les faiblesses de ses accusatrices. On ne peut résister à l'influence d'une atmosphère dans laquelle on est plongé; tous les principes s'ébranlent et l'on suit la pente de la faiblesse. Le salaire d'un grand nombre d'ouvrières ne s'élève qu'à vingt-cinq ou trente sous par jour; souvent les parens absorbent cette somme insuffisante, et l'appliquent aux achats du ménage. Les besoins de la toilette, la nécessité d'un vêtement propre, si ce n'est recherché, se font bientôt sentir; dégoûtée du travail, fatiguée de privations, humiliée de son état, la jeune fille écoute les paroles affectueuses du premier être qui semble s'in-

Digitized by Google

téressér à elle. Elle est faible, elle est pauvre, elle est femme; la société ne fait rien pour elle; la famille, rien. Des unions fortuites, produits forcés de la misère, la conduisent, selon que le hasard en décide, au mariage avec quelque ouvrier honnête, ou à une vie errante et mendiante, ou à une succession de liaisons éphémères, ou à la nécessité de se vendre.

Nous voici parvenus à ce point fatal, que la faiblesse du salaire, l'insouciant égoïsme des entrepreneurs, l'imprévoyance de la société, si cruelle aux faibles, rend inévitable, pour les deux tiers des ouvrières qui sont à Paris, au moins 20,000 d'entre elles. Il y a, nous le répètons, des luttes sublimes, des familles protectrices, des courages que rien n'abat, des ouvrières qui, à force d'accumuler les privations et les épargnes, mettent de côté une petite dot et deviennent, à travers la souffrance et la résignation, de bonnes mères de famille; grandes ames inconnues, qui méritent autant de vénération que de compassion! encore faut-il que les circonstances viennent en aide à leur vertu. Au moindre accident, elles périssent: « On voit, dit M. Frégier, de jeunes mères, abandonnées par leur mari ou leur amant, suivre en gémissant de viles proxenètes qui, riant des angoisses ressenties par l'objet de leur trafic, livrent avec une joie secrète aux inconnus qui attendent leur proie l'infortunée réduite à cette souillure par la faim et la tendresse maternelle. D'autres, mues par la même cause ou par un excès de piété filiale, se hasardent à parcourir la nuit les rues et les boulevarts, seules et avec un embarras involontaire; quelques passans, attirés par la timidité même d'une allure qui ne révèle pas l'habitude du vice, s'attachent à leurs pas et les sollicitent avec un empressement que cette timidité accroît. C'est avec le prix qu'elles mettent ou plutôt que l'on met à leur honte, que subsistent leurs parens infirmes et leurs enfans. Cruelle nécessité (dit M. Frégier que nous laissons parler), qui les expose à la vengeance de ces autres femmes dont l'industrie cynique et facile est investie d'une sorte de privilége! » Nous n'avons rien ajouté à ces détails, que nous ne donnons pas dans leur intégrité, et qui montrent dans tout son jour une vérité bonne à méditer : — c'est que la société fabrique le vice de ses propres mains; — c'est qu'elle transforme en vice les penchans honnêtes; — c'est qu'elle donne une prime au mal.

Nous venons de dire comment se fabriquent primitivement à Paris et dans toutes les grandes villes le vice de l'homme, qui est le *vol*, la perte de l'honneur; et le vice de la femme, qui est la *débauche*, la

Digitized by Google

perte de la pudeur; cela, dès que l'enfant peut marcher, voir et comprendre. Les faits cités par nous dominent, songez-y, une masse de 55,000 hommes, régis par notre société industrielle et constitutionnelle. L'industrie est-elle donc la moralité? Demandez-le au fabricant; sachez s'il n'aime pas à se servir d'ouvriers habiles et ivrognes, qui soient sous sa main du mardi au samedi, qui boivent tout leur argent le dimanche et le lundi, et qui, travaillant comme des damnés pour réparer les torts de leur imprévoyance, ne deviennent jamais maîtres, et produisent beaucoup sans améliorer leur situation. Certes, tous les fabricans ne sont pas dans ce cas; M. Frégier cite et honore M. Leclaire, peintre en bâtimens, et M. Boutarel, de Paris, M. Granier, de Montpellier, et surtout M. Cunin-Gridaine, de Sedan, qui exercent avec une admirable et exceptionnelle bienfaisance le patronage du riche sur le pauvre. Leur conduite est-elle la règle commune? Non, c'est l'exception.

Si cette règle était générale, nous n'aurions point à écrire ces lignes. Combien de petites industries égoïstes fabriquent le vice et le favorisent! Quel état, excepté le métier incertain de professeur de musique ou de langue, fournit aux femmes de quoi vivre? Les places les mieux rétribuées, celles de caissière et de dame de comptoir, valent cinq cents francs par an, et il faut se vêtir. Demandez au confiseur et à la modiste si la jeune fille mal mise et timide achalandera leur magasin; demandez à ce maître de boutique si, lorsqu'il donne 150 francs par an, ou ne donne rien à la grisette, il ne veut pas la voir coquette, parée, souriante, les épaules un peu nues, et d'une amabilité qui attire. Les amans feront le reste. Les amours de la grisette ne m'inspireraient pas une grande indignation, je l'avoue; mais ce n'est point l'amour, ce n'est pas même la licence qui est là; c'est la plus atroce misère, c'est l'hôpital, c'est le sacrifice du faible; nulle ressource pour la femme pauvre, et toujours une société remplie d'égards et de bontés pour ce qui l'effraie, d'inhumaine dureté pour ce qu'elle domine.

Le double travail de corruption s'est donc opéré par la société elle-même. Après qu'elle a fabriqué le voleur et la fille, voyons comment la fille et le voleur travaillent sur elle.

III. — RÉPARTITION DU VICE; NAISSANCE DU CRIME.

Si la population vicieuse naissait tout à coup et sortait de terre, comme une armée, il ne serait point difficile de la parquer, de la

Digitized by Google

refouler, de la combattre. Mais, aux yeux du philosophe, il n'y a pas de population vicieuse, il y a *le vice*. De deux choses l'une, ou l'élément moral d'une société est protégé par elle, ou il ne l'est pas. Pour nous, hommes du XIXe siècle, protégeant l'égoïsme, nous protégeons ce qui nous détruit, négligeant ce qui nous sauverait.

Toujours un certain principe général et souverain règne sur une masse d'hommes. C'est la guerre, c'est la gloire, c'est le plaisir, c'est la religion, c'est l'honneur. Tout ne marche pas régulièrement dans une seule voie; mais chacun avoue et respecte une discipline conforme à un certain principe. Dans les temps, au contraire, où rien n'est puissant que le *gain*, où le gain c'est l'honneur, la moralité, le *beau;* où les hommes du pouvoir, attentifs à créer des lois ou à punir les faits, ne s'occupent pas des volontés, ne dirigent pas les actions; — ces volontés, tendant au lucre, égoïstes et mauvaises chez le riche, hostiles et ignobles chez le pauvre, parviendront, à travers toutes les conquêtes de l'industrie matérielle, à créer une manipulation plus active du mal, une fabrication plus féconde du vice et du malheur. C'est ce qui arrive.

Revenons aux chiffres et à la statistique, meilleurs que tout argument.

Quand le fils et la fille de l'ouvrier sont tombés, l'un dans une maison de correction qui le déprave encore, l'autre sous la loi d'un ou de plusieurs amans qui la perdent, ils se trouvent confondus avec une population de tout sexe et de tout âge, qui n'a de loi que les sens et la rapacité : c'est celle qui exerce le vol, la fraude, la débauche. M. Frégier la divise comme il suit : 33,000 escrocs, voleurs et filous, sortis des classes ouvrières; 800 fraudeurs logeant près des barrières, voleurs cachés et voleuses habiles logeant dans des maisons particulières; 3,800 filles publiques inscrites; 4,000 femmes faisant clandestinement le même métier; environ 7,800 amans ou souteneurs des unes et des autres; 600 receleurs; 372 entremetteuses tolérées ou non, trafiquant de la débauche; 1500 vagabonds enfans et adultes; total énorme que M. Frégier, après avoir épuré ces différens groupes, et s'être prémuni contre tous les doubles emplois, réduit à 63,000 individus vicieux, vivant de vice; criminels vivant de crime, à Paris. Nous dormons au milieu de cela, ce qui pourrait stimuler les attentions contemporaines et réveiller les sommeils optimistes. M. Frégier, l'esprit le plus sain qui se soit occupé de ces matières, observe fort bien que l'on ne peut les classer en catégories réelles, le voleur étant dans le fait ou dans l'avenir assassin, l'escroc recéleur, le recéleur

Digitized by Google

fraudeur, le fraudeur filou, la prostituée voleuse, la voleuse recéleuse. Cette masse est répandue partout, dans les rues où roulent les vagabonds, dans les garnis infimes, à cinq et deux sous par nuit; les plus savans, dans des hôtels ou des maisons honnêtes, où leurs habitudes sont ignorées; plusieurs fuyant de retraite en retraite, et les souteneurs chez les femmes qui les alimentent. Non seulement les classes ignorantes et souffrantes sont attirées vers ce tourbillon toujours écumant, mais les classes lettrées et prétendues honnêtes lui apportent leur expérience et leur savoir. L'Académie des sciences morales a donc eu grand tort d'isoler *une* classe dangereuse des autres subdivisions sociales, et le danger n'est pas dans *un* membre, mais dans le sang, qu'il faut épurer. Les sentences correctionnelles, de 1835 à 1837, montrent l'escroc se faisant condamner 13 fois parmi les professeurs, 19 fois parmi les clercs d'huissier, 14 fois parmi les militaires en retraite, 25 fois parmi les écrivains publics et copistes, 27 fois parmi les jeunes étudians, 29 parmi les courtiers et placeurs, 31 parmi les agens d'affaires, 313 dans les professions industrielles (16 de ces derniers coupables se donnant pour négocians, 198 employés de boutique et commis-marchands, et 99 marchands); enfin 6 fois parmi les propriétaires. Il est bon de réfléchir sur la vraie signification de tels chiffres, et de se demander s'il n'y a pas une cause morale qui sollicite à la fraude ces propriétaires qui veulent le bien d'autrui; ces commerçans (313!) qui savent que le commerce a la probité pour égide et qui escroquent; ces hommes qui connaissent la loi et la violent; ou qui n'ignorent pas la science et commettent la fraude (157!); — sans compter l'escroc de bon ton, la femme galante qui donne à jouer, l'usurier qui sollicite la profusion ou abuse de la détresse, l'aigrefin qui exploite les positions sociales, le fournisseur improbe qui abuse de la négligence ou de l'inexpérience, l'avocat qui se mêle de tripotages et de spéculations imaginaires, l'huissier qui fait payer le papier timbré qu'il n'a pas fait, l'inventeur d'un journal qui ne paraîtra pas, le mendiant à domicile (ruiné par la révolution), la veuve de la Bérésina, le créateur d'industries et d'inventions inattendues; et, pour remonter dans les deux directions contraires presque au sommet de la société, le personnage qui donne des places et la vicomtesse qui recommande ses protégés moyennant finance. Si la dépravation vient d'en bas par la pauvreté, elle vient d'en haut par les lumières, et vous voyez quelle œuvre c'est que la réforme sociale. Erreur grave et que M. Frégier n'a pas commise, de considérer la population vicieuse en elle-même, de l'isoler, de la par-

Digitized by Google

quer, et de prétendre ainsi la guérir. Qu'importent les subdivisions et les catégories? que saurez-vous d'utile, après avoir étudié les groupes de cette armée? Vous connaîtriez à fond le *cambrioleur*, qui vole avec de fausses clés; le *caroubleur*, qui va reconnaître les lieux pour les dévaliser ensuite; le *bonjourien*, qui s'introduit le matin chez vous pour enlever votre montre; le *roulotier*, qui soustrait les effets placés dans une voiture; le *boucardier*, qui pille les boutiques la nuit; le *détourneur*, qui dérobe un objet dans le magasin où il vient faire des emplettes; le *carreur*, qui escamote des pièces d'or ou d'argent; le *floueur*, qui met à contribution la simplicité d'un provincial; le *ramastique*, possesseur d'un bijou faux qu'il vend pour de l'or; le *voleur à l'américaine, au charriage, au pot, à la graisse*, grands diplomates, qui exploitent l'avidité du passant et le font dupe de son vice; le *chanteur*, extorquant de l'argent par la menace d'une révélation; ainsi que les *détourneuses, carreuses, chanteuses, bonjouriennes, recéleuses*, formant la population féminine de ces soixante-trois mille individus; — vous donneriez une description complète de leurs prouesses et de leurs ruses, vous n'auriez accompli rien d'utile. Leur naissance, le mode de leur recrutement, la cause de leur persistance et de leur cohésion, voilà ce qu'il importait de savoir. Existe-t-il entre ces parias du crime et les lumières orgueilleuses de notre société des relations secrètes? Dans cette autopsie cadavérique du monde moral où nous sommes, le *bonjourien* et le *carreur*, pour être les plus gueux et les plus en évidence, sont-ils les vrais coupables? Que direz-vous donc, mes amis, des tours de bâton de l'homme d'affaires, de l'avocat et du médecin, et des autres professions? Est-ce que la vraie source du vice et du crime est dans les classes inférieures? Ne voyez-vous pas ces professions libérales encombrées, ces ambitions inassouvies, cet énorme besoin de jouir et d'improviser la jouissance, cette domination exclusive du profit, cette difficulté de vivre et de vivre honnête, qui pèse sur l'homme sans fortune? Examinez donc comment naît l'enfant de l'ouvrier, ce que fait le riche pour moraliser le pauvre, ce que fait l'entrepreneur pour moraliser l'ouvrier, ce que fait l'homme pour moraliser la femme. Rien. Le faible est tué par le règne du *gain*, qui est le règne de la force; et de la plus bête, de la plus aveugle, de la plus cruelle des forces.

Le problème de l'instruction primaire rencontre de grands obstacles. Supposez que toute la génération des jeunes enfans de sept à douze ans soit élevée dans un amour profond du devoir. Quand elle atteint sa quinzième année, elle se réunit aux 235,000 ouvriers

Digitized by Google

préexistans qui dominent sa faiblesse. Allez donc persuader l'abnégation et le courage moral au fils d'un homme qui s'est fait voleur; ou à celui d'un honnête négociant qui n'a d'ame et de vie que pour le lucre, l'orgueil, le plaisir et la vanité? Empêcherez-vous tous les yeux de voir que maintenant une seule espèce de vice est poursuivie avec rigueur; — c'est la pauvreté? que le jury a toujours, pour l'assassinat, des *circonstances atténuantes;* et la loi, des étreintes mortelles contre la détresse? Dans une société fiscale, il y a prime pour tout ce qui est lucre : prime au banqueroutier qui est adroit; prime au spéculateur qui fait des dupes; prime à l'ouvrière qui s'exploite avantageusement; prime au contrefacteur qui n'est pas pris sur le fait. Ne parlez donc pas de « classes dangereuses »; dites seulement qu'il y a des sentimens pervers, qui sont l'égoïsme et le gain mêlés à la lâcheté et à la mollesse. Ne dites plus que les mœurs de l'Europe se sont adoucies. En effet, le bourreau du moyen-âge n'a plus sa cotte rouge et sa hache aiguisée; mais d'autres bourreaux exécutent les ordres émanés de votre mépris général pour le faible; et ce mépris a quelque chose de plus féroce. Les bas-fonds de la société vous en offrent la preuve et le résultat, et M. Frégier vous les montre.

Réformez l'instruction, réformez les prisons, réformez les ateliers; très bien. Eh! mes amis, tant que vous n'aurez pas réformé l'homme, à quoi parviendrez-vous?

Les moyens de cette réforme échapperont aux détenteurs du pouvoir, tant que leur crédit sera vacillant et inquiet. C'est donc aux observateurs et aux philosophes de s'en occuper. Peut-être le curieux livre de M. Frégier nous ramènera-t-il un jour à une question si vaste que nous n'avons fait qu'effleurer. Il descend jusqu'à la lie de la misère, sachant combien cette triste étude est importante; ses chapitres sur la vie des chiffonniers, sur les prisons actuelles, sur les divers modes de pénitenciers, sont excellens. Les idées utiles surabondent dans les deux volumes; signalons celles qui touchent les profondeurs de la question.—Logemens sains à construire pour l'ouvrier; — moyens de récréation et d'amélioration domestiques à lui fournir; — talent du chant en partie à cultiver, comme délassement et adoucissement des mœurs; — sévérité plus grande dans l'administration des lois pénales; — et charité plus active dans les rapports sociaux. Car, remarquez-le bien, nous arrivons à « désarmer la loi » et à « endurcir l'ame; » c'est le contraire qu'il faudrait. Nos *circonstances atténuantes* encouragent l'homme qui veut tuer, et notre respect pour l'argent est inexorable envers le pauvre qui dérobe un pain. Il faudrait refaire

Digitized by Google

leur portion de bonheur aux êtres déshérités de la fortune. Toutes les idées de M. Frégier, toutes ses propositions sont pratiques, exécutables, d'une réalisation possible si ce n'est prompte. Nous le dépassons (peut-être à tort) en sévérité; ses moyens administratifs pourraient ne pas suffire, selon nous. Mais ce qu'il y a de sain et d'élevé dans ses vues le classe très haut parmi les hommes de ce temps. Si le pouvoir, dans les pays constitutionnels, était autre chose qu'une citadelle toujours assiégée, toujours défendue par une personnalité effrayée contre d'autres personnalités avides, l'auteur d'un tel livre serait demain conseiller d'état.

Aux moyens qu'il propose, nous en ajouterons d'autres, mais d'une exécution peu facile : — 1° réveiller le sentiment chrétien, la charité de l'ame, dans les classes supérieures; — 2° détruire le préjugé qui fait dominer les professions, dites libérales, comme si un bon ouvrier ne valait pas mieux qu'un méchant médecin ou un méchant avocat; — 3° décourager la petite peinture, la petite sculpture, *le métier* de l'art; élever très haut la science pure et difficile, l'érudition sévère et la philosophie morale; — 4° honorer publiquement les manufacturiers qui encouragent la moralité de leur république industrielle et se montrent humains en restant sévères; — 5° encourager de même le médecin de campagne, le curé de campagne, qui auraient accompli dans le rayon de leur pouvoir l'union aujourd'hui nécessaire du sentiment religieux et de l'activité industrieuse; — 6° diminuer la richesse des hommes de proie de la loi, qui précipitent la pauvreté dans le vice, supprimer les trois quarts des frais de justice, et aggraver les punitions contre le vrai crime; — 7° joindre l'agriculture à l'industrie et la morale à l'instruction; — 8° protéger le faible, la femme, l'enfant, contre le fort, le riche, le maître; — et se souvenir que la prostitution n'est pas une débauche, mais une misère; — que les anciens asiles de la faiblesse sont détruits; — que les exemples supérieurs sont mauvais; — que les leçons du théâtre et des livres sont incomplètes; — et que l'argent, après tout, l'argent donné, reçu, salaire, travail, gain, profit, seul lien actuel de la société, n'est pas un lien suffisant. L'argent ne paie pas tout, il ne donne pas tout, il ne remplace pas tout. L'argent représente l'échange des objets, non celui des idées; il représente la chose qui s'achète, non le sentiment et la pensée. Pour imaginer une société à laquelle ce lien pût suffire, il faudrait nous prouver d'abord que l'homme n'a désormais plus de pensées, plus de sentimens et plus d'idées.

PHILARÈTE CHASLES.

Digitized by Google

LES

ROMANS-FEUILLETONS.

LETTRE D'UN HABITANT DE VENDOME

A M. le Directeur de la Revue de Paris.

MONSIEUR,

Que Dieu sauve la moisson et les lettres! autrement dit: qu'il nous préserve de la grêle et des romans-feuilletons!

Je viens me plaindre à vous d'une lacune qui existe dans votre estimable recueil. Vous nous entretenez de temps à autre des bonnes choses qui se publient; mais vous négligez trop de nous avertir de prendre garde aux mauvaises, et cet oubli nous fait grand tort, car le ciel sait tout ce que Paris nous envoie!

Nous aimons beaucoup la lecture, à Vendôme; nous avons long-temps ôté respectueusement nos bonnets devant tout ce qui s'imprimait à Paris. N'étions-nous pas fondés à croire qu'il n'appartenait pas à une petite ville comme la nôtre de se montrer plus difficile que la capitale? Nos femmes font venir à grands frais de Paris leurs robes et leurs toilettes pour le bal de M. le sous-préfet, et pour celui que messieurs les officiers de la garnison nous donnent galamment une fois l'an; nous pensions donc que si vous aviez la bas des couturières habiles, vous deviez, à plus forte raison, posséder des écrivains honnêtes. Nous nous sommes gorgés de feuilletons, et voilà que nous avons

Digitized by Google

l'esprit tourné par ces folies qui se répandent à un nombre énorme d'exemplaires. Vos *Revues* ne suffisent pas pour nous remettre, et nous menons la triste vie de ce marquis de Brinvilliers qui s'en allait s'étiolant, empoisonné le vendredi et désempoisonné le dimanche.

Peut-être, étant placé au centre et regardant de trop près, n'avez-vous pas une juste idée de l'état où les romans-feuilletons mettent la littérature d'invention. Ne vous le dissimulez pas : elle est menacée d'une ruine totale, et déjà c'est à peine s'il est meilleur et plus profitable pour un écrivain de travailler avec soin que de produire sciemment du mauvais. On lit beaucoup, il est vrai, mais ce n'est plus en recherchant ce qui a du mérite; il ne s'agit plus que de donner tous les matins la pâture à son imagination, et si par hasard on rencontre un bon ouvrage, on ne lui prête pas plus d'attention qu'aux autres; ainsi le talent finira par se condamner volontairement au silence ou par se dégrader. Malheureusement, cette dépréciation du bon par la concurrence et le vil prix du mauvais est une des plaies de notre temps que l'on retrouve partout. Je suis entré un matin chez l'unique marchand d'estampes de notre petite ville, cet honnête homme me présenta un carton plein de vignettes cotées au prix de vingt sous. En feuilletant ces vignettes, j'en rencontrai, parmi une centaine qui ne valaient pas les vingt sous, deux ou trois fort jolies dont j'aurais volontiers donné davantage :

— D'où vient, dis-je au marchand, que vous ne vendez pas celles-ci plus cher que les autres?

— Hélas! me répondit-il, je sais bien qu'elles valent plus d'argent. Dans le principe, elles se vendaient huit francs; mais il en est tant venu que celles-ci ont succombé avec les mauvaises; si je les avais maintenues à leur prix, je les aurais gardées éternellement, tandis que le fretin se serait vendu.

Ceci, monsieur, est l'histoire de ce qui arrivera bientôt à la littérature si l'on n'y prend garde. Cependant les vignettes n'ont pas les moyens de se défendre ni de plaider leur cause devant le public, tandis que les lettres ont bec et ongles pour résister aux barbares et les repousser victorieusement. Rassemblez vos amis et sonnez le boute-selle; dites la vérité sans hésitation, et on la comprendra. Permettez-moi de vous raconter en peu de mots comment je suis revenu sur le compte du roman-feuilleton pour lequel j'avais une haute estime.

Mme de la Ripopière a reçu, je vous prie de le croire, une assez bonne éducation; l'autre semaine pourtant, dans le salon de M. le sous-préfet, elle s'avise de dire que le Titien était un pauvre artiste qui gagnait difficilement sa vie avec ses pinceaux. Il n'y avait là heureusement personne qui en sût plus qu'elle; mais, lorsque je lui demandai où elle avait puisé ce beau renseignement :

— Je l'ai trouvé, me répondit-elle, dans une phrase de feuilleton.

Et la phrase y était effectivement. Le lendemain, nous dînions chez le colonel. On parla des derniers évènemens de l'Algérie. Quelle fut ma surprise, lorsque ma femme dit avec assurance :

Digitized by Google

— Il doit y avoir à présent un service de poste aux chevaux depuis Alger jusqu'au désert!

— Quelle est cette plaisanterie? dis-je en cachant mon mécontentement et ma honte.

— Je ne plaisante pas, reprit Mme de la Ripopière. J'ai lu dans mon feuilleton quotidien que l'entreprise avait été formée.

Le colonel et MM. les officiers eurent bien de la peine à s'empêcher de rire, et jamais de ma vie je ne fus si mortifié. Je n'étais pas encore au bout : un soir que nous faisions la partie de cartes chez M. le procureur du roi, on parla de littérature et d'histoire. Ma femme voulut donner son mot comme les autres, et je m'aperçus qu'elle n'ouvrait pas la bouche sans commettre une erreur énorme. C'était l'abbé Delille qu'on avait mis à la Bastille pour avoir chanté la disgrâce de Fouquet; c'était Sixte-Quint qui avait persécuté Galilée; Pizarre qui avait conquis le Canada; Camoëns qui avait fait le poème de Daphnis et Chloé; Gonzalve de Cordoue qui avait subjugué les Saxons. A force de parler de la sorte, Mme de la Ripopière finit par rencontrer une personne qui ne fut pas de son avis. On discuta très aigrement, et il fallut recourir aux témoignages. Le roman-feuilleton fut invoqué. Les bévues s'y trouvaient, et ma femme eut les honneurs de la discussion.

Hier enfin, Mme de la Ripopière écrivait à sa mère pour lui annoncer qu'elle irait bientôt à Paris, car je lui ai promis de la mener à l'Opéra pour le lundi gras. Je jette les yeux par hasard sur sa lettre, et j'y vois la phrase suivante :

« Je vais donc passer quelques jours à Paris, ce centre d'attraction de toutes les imaginations ardentes qui ne veulent pas rester stationnaires! »

Je pris aussitôt ma canne et mon chapeau, et après une promenade solitaire au bord du Loir, j'avais acquis l'intime et cruelle conviction que la lettre de ma femme était le comble du ridicule. En rentrant chez moi, je restai en contemplation devant mes journaux étalés sur une table. Ils étaient bien réellement venus de la capitale. Les bévues avaient bien été répandues à plusieurs milliers d'exemplaires. Il ne tenait qu'à moi de les relire. Elles portaient les signatures de leurs auteurs. Des ouvriers avaient pris la peine de les composer et de les mettre sur le papier. Je ne suis pas un homme léger, monsieur le directeur; j'avais toujours pensé qu'on n'imprimait que des choses dignes de respect. Je ne voulus pas m'en rapporter à mon seul sentiment, et je courus chez un de mes voisins, avec une liasse de journaux sous mon bras.

La personne que je résolus de consulter à fond est un homme d'esprit de la bonne roche, qui connaît ses auteurs, qui ne s'en laisse pas imposer par les mots, et qui pousse peut-être trop loin l'habitude de ne rien applaudir sans en avoir d'abord compris le sens. On le nomme dom Flossot. Il a écrit, dans le temps où on parlait tout bonnement le français de Voltaire, de petits contes allégoriques dont les sots ne l'ont jamais complimenté, mais qui sont agréables et piquans. C'est un homme enfin dont l'opinion a du poids et auquel on ne peut pas dire qu'il fait nuit à midi sans que cela le fâche. Il compose, avec un

Digitized by Google

autre ancien bénédictin, nommé dom Busseret, et quelques vieillards savans et respectables, la société que nous appelons ici du *vieux Vendôme*.

Dom Flossot donc était occupé des embellissemens de son jardin lorsque je vins l'interrompre. A peine lui eus-je exposé le motif de ma visite, qu'il regarda d'un air effrayé les papiers que je tenais sous mon bras.

— Mon ami, me dit-il, je vous répondrais volontiers comme l'honorable M. R... C... à un jeune poète qui lui demandait sa voix pour entrer à l'Académie, et qui s'informait de lui s'il avait été content de *certaines poésies*. « A mon âge, répondit M. R... C..., on ne lit plus, on ne fait que relire. » Je sais, mon ami, qu'il se publie de très belles choses, mais elles ne sont plus de mon époque, ou plutôt je ne suis pas de la leur. Mon approbation ne leur servirait à rien, et j'ai là, dans ma bibliothèque, six cents volumes dont je demande au ciel qu'il me laisse encore le temps de faire une dernière lecture.

J'insistai si fortement, que dom Flossot consentit pourtant à prendre connaissance d'un passage de ces romans-feuilletons, en disant que pour juger de la qualité du vin il n'était pas nécessaire de vider le tonneau, mais seulement d'en goûter un demi-verre. A peine eut-il parcouru deux ou trois colonnes du journal, qu'il passa une main sur ses yeux comme un homme ébloui et fatigué.

— Si au lieu d'être ici tête à tête, me dit-il, nous nous trouvions en nombreuse compagnie, je n'oserais vous exprimer mon opinion, de peur qu'on ne me prît pour un de ces hommes exclusifs qui ne veulent pas accorder aux talens nouveaux ce qui leur est dû; mais puisque nous sommes seuls ensemble, je vous dirai franchement ce que je pense. Si l'on reconnaissait à ce style de jeunes écrivains sans expérience auxquels on n'eût que trente observations à faire dans une page, on pourrait croire qu'ils se formeront plus tard; mais ce sont des gens qui, ne sachant pas la langue, ont trouvé plus facile d'en inventer une à leur usage. Vous pouvez en toute sûreté regarder cela comme des écrits dangereux. Quant au fond, il n'y a pas de critique à en faire. Je vous donne ma parole de galant homme que Pizarre n'a point conquis le Canada, et que Camoëns voudrait en vain réclamer l'honneur d'avoir fait Daphnis et Chloé. Vous me direz peut-être qu'on ne doit pas s'arrêter à ces enfantillages ni chicaner sur des riens. On n'y regarde pas de si près aujourd'hui; mais cette indulgence du public d'à présent, je ne puis la partager que d'une manière, c'est en pardonnant et en ne lisant point. Mon père m'a, dès ma jeunesse, habitué à croire que les mots étaient créés pour exprimer des idées; que les phrases devaient se lier entre elles par un enchaînement logique; il m'a mis dans la tête que le vide des pensées, la fausseté des sentimens, la prétention et la bouffissure ne pouvaient former qu'un ouvrage imparfait, et qu'il valait mieux en lire d'autres.

Dom Flossot ajouta ensuite d'un ton plus triste :

— Ces productions diaboliques ne tendent à rien moins qu'à la destruction radicale de toute littérature en France.

La curiosité du bon vieillard était pourtant excitée par le peu de lignes dont

Digitized by Google

il avait pris connaissance. Il me pria de lui laisser pour vingt-quatre heures ma liasse de journaux, et ce matin il m'a rendu ma visite. Il avait passé la soirée d'hier à étudier ce monde nouveau et bizarre dont il ne soupçonnait pas l'existence. Nous en avons encore raisonné ensemble, et voici, selon lui, comment le mal est venu.

Dans le temps où la force physique avait le pas sur tout le reste, il a dû arriver qu'une foule de gens se soient mis à soulever des fardeaux trop lourds pour leurs membres, à vouloir déraciner des arbres qu'ils pouvaient à peine ébranler, à battre d'autres gens plus robustes qu'eux. Il ne fallait que les yeux du corps pour voir le ridicule et l'inutilité de leurs efforts; mais aujourd'hui c'est l'intelligence qui domine, et c'est par elle qu'on s'élève; pour juger de l'impuissance de l'esprit, il faut se servir des yeux de l'esprit, et de ce côté le nombre des myopes est grand. Tel homme, qui eût été un honnête marchand de calicot, achète un journal pour se donner de l'importance. Il lui faut un critique pour rendre compte des ouvrages et des pièces de théâtre : un jeune adolescent qui était né pour faire un excellent commis de l'octroi, se présente; il l'accepte, lui donne à sonder les vaudevilles qui passent, à visiter les drames, à examiner les livres. Doit-on s'étonner qu'ils s'entendent parfaitement ensemble? L'homme qui était né pour vendre de la toile a besoin aussi d'écrivains d'imagination; de toutes parts accourent à lui des jeunes gens que la nature destinait à faire, les uns des ouvriers distingués, les autres des bureaucrates assidus, d'autres enfin de remarquables fainéans. L'homme né pour le commerce des mousselines reconnaît leur mérite avec un coup d'œil d'aigle. Le journal s'embarque ainsi, soutenu par l'ignorance, bercé par l'anachronisme, et solidement étayé par une douzaine de jugemens faux. Il trouve cependant des sympathies, des admirateurs, et fait fortune.

Si par aventure (ce n'est qu'une supposition) une personne qui sait écrire vient à donner à ce journal un morceau qui offre du sens et de la raison, l'homme né pour le négoce de la percale montre alors un rare discernement, et s'écrie :

— Ce n'est pas là mon affaire ni celle de mes lecteurs. Votre morceau ne vaut rien. Tournez cela d'une autre façon, et prenez pour modèle celui-ci, qui était destiné par la Providence à ne jamais rien faire.

L'écrivain de talent emporte son manuscrit. Il le gâte avec soin et trouve à le publier lorsqu'il lui a donné le mauvais nécessaire. D'autres auteurs plus subtils produisent de bonnes choses partout, excepté lorsqu'ils abordent le feuilleton. Ce n'est pas qu'ils deviennent subitement insensés; mais c'est par l'effet d'une grande expérience et d'une connaissance complète des gens auxquels ils s'adressent.

A mesure que dom Flossot parlait ainsi, la vérité m'apparaissait toute nue. Je sentais que j'avais pris pendant six mois un alliage grossier pour du métal pur. Je comprenais comment il s'était opéré un étrange bouleversement dans les idées et la raison de ma femme, et comment, à force de lire chaque matin

Digitized by Google

ces fragmens en six colonnes dont la poste nous inonde, nous en étions venus à ne plus savoir distinguer une phrase correcte d'une autre faite pour blesser l'oreille la moins académique.

— Faut-il, ajouta le vieillard, vous expliquer les procédés qu'emploie le roman-feuilleton? Ne le voyez-vous pas, tour à tour Richardson ou Walter-Scott, se plonger dans un abîme de minuties et transformer la description en inventaire? Ne l'admirez-vous pas lorsqu'il recherche le style pompeux de Bossuet en nous contant l'histoire d'un petit bourgeois? Le voilà qui reproduit à chaque ligne cette tournure si connue : *Un homme s'est rencontré!* sans se douter que dans tous les écrits de l'évêque de Meaux il n'était qu'un endroit où elle fût possible! Aujourd'hui c'est Philippe de Comines; hier c'était Crébillon fils; demain ce sera Sterne, et un autre jour Vasari. Nous passerons avec lui de l'Espagne à la Normandie, de Constantinople à Mont-Rouge, du moyen-âge à la renaissance. Aussi profond historien que hardi géographe, il arrange les faits, raccommode les noms, rajeunit les dates, fait des réparations aux peuples et arrondit les pays. Quant à la grammaire, il ne veut plus la connaître. Le dictionnaire ne lui sert que pour le commun; pour le reste, il fabrique lui-même. Le roman-feuilleton s'est laissé dire qu'autrefois écrire était un art, et que ceux qui le pratiquaient se soumettaient à des règles; il a trouvé plus simple d'en faire un métier et une marchandise. La minutie de détails rapporte beaucoup; la nouvelle espagnole est demandée, le moyen-âge est offert; l'Italie est en baisse comme le coton; les gloires nationales et les sucres sont à vil prix; les chroniques et le colza reprennent un peu de faveur.

— Mais comment se fait-il, dis-je, que le succès de ces productions, si elles sont aussi mauvaises que vous le prétendez, soit constaté par une grande publicité?

— Je m'explique cela, répondit le vieillard, par ce mot spirituel d'un écrivain du dernier siècle : « Les mauvais ouvrages qui réussissent doivent leur succès à un rapport qui existe entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité de celles du lecteur. »

Si dom Flossot a raison, monsieur, et j'ai peine à croire qu'il se trompe, d'où vient que l'on n'essaie pas de nous éclairer? Il ne faut jamais désespérer du public. Qu'on nous fasse entendre la vérité; qu'on la répète jusqu'à ce qu'elle soit comprise, c'est un devoir à remplir, et nous aurons de la reconnaissance pour celui qui entreprendra cette bonne œuvre.

Avant de me quitter, le bon vieillard prit dans ma bibliothèque un volume de Montaigne, et me fit lire le passage suivant, au chapitre de *la Vanité :* « Il y devrait avoir quelque coërction des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et les fainéans. Ce n'est pas moquerie : l'écrivaillerie me semble être quelque symptôme d'un siècle débordé. Quand écrivîmes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble? Quand les Romains, tant que lors de leur ruine? » Croirait-on que ce passage des *Essais* date de près de trois siècles? Que dirait donc le philosophe s'il pouvait revenir aujourd'hui pour jeter un coup d'œil sur notre littérature?

Digitized by Google

— Mais, dis-je encore à dom Flossot, cela ne peut pas durer toujours. Quelqu'un prendra la parole et fera justice de ces méchantes *écrivailleries*, selon le mot de Montaigne. Les gens de goût les signaleront au vulgaire des lecteurs comme des alimens dangereux et falsifiés.

— Rien n'est moins certain, me répondit-il. Autrefois les gens de goût jugeaient souverainement, et le vulgaire les consultait; mais aujourd'hui les esprits bornés prétendent s'y connaître. Ils adoptent des médiocrités, les soutiennent et les prônent. Les hommes de goût se divisent et perdent leur esprit de corps; et puis, dans ce temps où la parole est absolument libre, chacun consulte la boussole avant d'oser exprimer une franche opinion, de peur de blesser l'orgueil chatouilleux de son voisin. Ceux même que le fléau menace dans leur avenir et leur fortune hésitent à élever la voix, craignant de se faire des ennemis, comme s'il leur restait des ménagemens à garder.

N'est-ce pas vrai, monsieur, et n'agissons-nous pas de la même manière qu'un homme qui, ayant une guêpe sur le nez, reste immobile en attendant qu'elle s'envole, de peur d'être piqué? Mais la guêpe ne bougera pas, si on ne la chasse, et nous voilà donc, avec l'insecte incommode sur le nez, réduits au silence et au repos. Molière, qui a renversé la formidable coterie des *précieuses*, rirait bien à nos dépens, s'il pouvait nous voir. Où sont ces belles conquêtes de la pensée dont on nous entretient, si personne n'ose ouvrir la bouche pour dire des vérités que tout le monde sent? Au lieu de croire au *progrès* dont on fait tant de bruit, ne serait-on pas plutôt en droit d'affirmer que nous allons de mal en pis, lorsqu'on n'ouvre pas un auteur, même le plus ancien, sans y trouver ces mots : « Nos pères valaient bien mieux que nous! » Je croirais volontiers que l'espèce humaine ne se gâte ni ne s'améliore, et qu'elle demeure invariable au fond, avec des vices et des travers éternels : ce qui prouverait que la terre appartient bien à l'homme, qu'il l'habite par la volonté d'une loi, et qu'il n'en sortira que par la force des baïonnettes, comme disait Mirabeau.

Je m'arrête ici, monsieur, pour ne pas m'écarter de mon sujet. Si vous trouvez que ces réflexions sur le roman-feuilleton méritent d'être connues, livrez-les au public. Ce sera beaucoup d'honneur pour votre dévoué serviteur,

É. DE LA RIPOPIÈRE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Il arrive dans le monde parlementaire quelque chose d'assez singulier ; il se trouve qu'une proposition que pendant plusieurs années on avait unanimement considérée comme dénuée de toute raison politique et de toute application possible, a porté le trouble dans la chambre. On ne l'a pas adoptée; mais elle est devenue un moyen d'attaque et comme un instrument de ruine dirigé contre nos institutions : nous voulons parler de la proposition Gauguier. Les discussions dont elle a été plutôt le prétexte que le thème ont eu pour résultat de frapper d'une sorte de suspicion une moitié de la chambre, et, par une conséquence naturelle, d'affaiblir l'action morale du parlement. Cela est triste, car, de cette façon, le présent est paralysé, et l'on n'a rien préparé pour l'avenir. Il semble désormais qu'une espèce d'incompatibilité vague et universelle, plus dangereuse mille fois que quelques incompatibilités précises et légales, plane sur tous les fonctionnaires qui siégent à la chambre. Pourquoi? parce qu'on a laissé sans réponse et sans réfutation directe les lieux communs avec lesquels on a réussi à égarer jusqu'à un certain point une moitié de la chambre et l'opinion publique. Si des électeurs ont eu le tort d'envoyer à la chambre quelques agens subalternes qu'ils auraient mieux fait de ne pas distraire de leurs fonctions, cet inconvénient, que la pratique seule est appelée à corriger, doit-il faire oublier les lumières, l'expérience et les aptitudes politiques que présente le corps des fonctionnaires publics? Un des organes de la presse anglaise, le *Morning-Chronicle,* est plus juste pour eux que l'opposition : il apprécie avec sagacité les différences qui distinguent notre organisation sociale de la constitution politique de l'Angleterre, et nous avertit des dangers que ferait courir en France au gouvernement représentatif l'exclusion systématique des fonctionnaires.

Nous sommes une nation administrative, a dit M. Odilon Barrot, tout en parlant en faveur de la proposition Gauguier. Depuis 1789, nos différentes révolutions ont eu pour résultat de multiplier les fonctions publiques et d'en revêtir un grand nombre de citoyens. Ces fonctions ont été pour eux un moyen

Digitized by Google

d'éducation politique. La conséquence naturelle de ce fait important n'est pas, ce nous semble, la proscription des fonctionnaires. C'est aux électeurs de choisir parmi eux, de n'envoyer à la chambre que les plus indépendans et les plus éclairés, l'élite de l'armée, de la magistrature et des autres carrières civiles. Une loi qui prononcerait la peine de l'incompatibilité contre les citoyens revêtus de fonctions publiques nous mènerait à une représentation aristocratique de grands propriétaires ou à l'extrême démocratie. Les classes moyennes dont on a tant préconisé l'avénement depuis dix ans, qu'on a peintes comme arbitres et maîtresses de la société, ne seraient plus véritablement représentées, et la France se trouverait, pour ainsi dire, avoir fait une nouvelle révolution sans le savoir. Ç'a donc été une grande imprudence de remuer avec tant de solennité une question aussi formidable. La chambre s'en aperçoit aujourd'hui; elle sent qu'elle a ébranlé elle-même son autorité, et le coup dirigé contre les fonctionnaires publics semble être plutôt retombé sur elle.

Le projet de loi sur la Légion-d'Honneur a été discuté au milieu d'une indifférence générale. Le ministère a défendu très faiblement l'œuvre de la chambre des pairs et de M. le baron Mounier, et il est peu probable que l'assemblée du Luxembourg adopte les débris mutilés d'une proposition qu'elle avait élaborée avec tant de soin. Il ne restera de cette discussion à la chambre des députés qu'un assez mauvais exemple donné par M. Teste, qui, pour rendre meilleure la cause du cabinet, comme on dit au palais, s'est hâté d'accuser le ministère intérimaire d'avoir prodigué la décoration. Il a fallu que M. Piscatory vînt à son banc lui reprocher cette injustice en lui rappelant que ce ministère avait rencontré, dans sa courte durée, l'époque de la fête du roi, qui est toujours le moment choisi pour accorder les distinctions honorifiques, et faire connaître les avancemens dans l'armée. Aussi M. le garde-des-sceaux s'est vu obligé de mentionner après coup cette circonstance, qui explique si naturellement le chiffre des croix distribuées par le ministère intérimaire. Si M. Teste connaissait davantage les devoirs que l'on contracte en prenant part au gouvernement, il ne se fût pas mis dans le cas de porter à la tribune cette rectification, cet *erratum*, car la pensée d'accuser ses prédécesseurs ne saurait venir à un véritable ministre. Les hommes du gouvernement sont solidaires, et ce n'est pas pour s'accuser les uns les autres qu'ils se succèdent au pouvoir.

En appelant dans son sein M. Teste pour lui demander des éclaircissemens sur sa conduite, la commission des pétitions a fait une chose tout-à-fait nouvelle. C'est peut-être la première fois qu'une commission des pétitions invite un ministre à venir s'expliquer et se justifier devant elle. On assure que M. Teste, serré de près par des interpellations fort pressantes, aurait tout nié, tout abandonné. Il se serait défendu d'être l'auteur d'une première circulaire que le procureur-général à la cour royale de Nanci a citée dans une instruction adressée à ses subordonnés, et aurait été fort embarrassé quand un des membres de la commission, M. Just de Chasseloup, lui aurait présenté le journal du département où se trouve mentionnée ladite circulaire. On a fort engagé M. Teste à surveiller davantage ses bureaux, puisque la

Digitized by Google

chancellerie pouvait expédier à son insu des pièces aussi importantes. Quant à l'autre circulaire, qui détruisait la première, qui en était la réfutation complète, et que le mandataire des avoués de Paris, M. Glandaz, a rédigée lui-même, M. Teste a nié qu'elle fût déjà partie, et qu'elle eût été adressée aux différens parquets du royaume. Ainsi M. Teste désavoue tout et ne reconnaît rien, pas plus la circulaire menaçante que celle qui était destinée à rassurer les intérêts alarmés; il ignore la première, et n'a pas encore expédié la seconde. Devant de pareils désaveux, la commission devait naturellement voter l'ordre du jour au sujet des pétitions qu'avaient adressées à la chambre plusieurs possesseurs d'offices. Leurs plaintes sont désormais sans cause, leurs griefs sans fondement : les dénégations du ministre doivent tout-à-fait dissiper leurs inquiétudes, comme elles paraissent avoir porté la conviction dans l'esprit de la commission. Mais au moins que M. Teste ne change plus, qu'il ne donne pas de nouveaux démentis à la sagesse présente de ses bonnes intentions. Il a fait récemment les protestations les plus rassurantes à des délégués du département du Nord; mais dans le Midi, le nouveau procureur-général près la cour royale de Toulouse, M. Plougoulm, a invoqué l'intervention de la cour dans deux traités où il s'agissait d'une transmission de charges. Sur quoi doivent compter les possesseurs d'offices? Leur situation est-elle toujours celle que leur fait la loi de 1816? Sont-ils sous le coup d'une abrogation tacite et détournée qui n'ose se proclamer elle-même, mais qui frappe dans l'ombre? Il faut sortir de cette incertitude. Si intérieurement M. le garde-des-sceaux est convaincu *qu'il y a quelque chose à faire,* il est obligé, comme ministre, comme chef de la hiérarchie judiciaire, d'indiquer le remède, et de proposer une modification positive à la loi de 1816. Que si, au contraire, le principe de la loi en vigueur lui paraît bon et salutaire, il ne saurait proclamer trop haut cette conviction. Telle est, sans doute, son opinion véritable, puisqu'il a parlé dans ce sens au sein de la commission : nous attendons M. Teste à la tribune.

Le rejet proposé par la commission de la partie des crédits supplémentaires qui devait faire les fonds pour les appointemens des nouveaux conseillers d'état, a produit quelque sensation. C'est un véritable échec ministériel, c'est un blâme jeté sur la manière dont M. Teste a fait ses nominations. Les nouveaux conseillers d'état sont loin d'être satisfaits; ils courent le risque de rester pendant un certain temps sans honoraires. On prétend que l'un d'eux annonçait l'intention de demander une répartition proportionnelle des fonds alloués au conseil, ce qui diminuerait la part de chacun, mais en ferait une à tout le monde. Nous en sommes encore à chercher ce qu'a gagné en dignité et en force le conseil d'état par les mesures de M. Teste. Si son projet d'organisation passe à la chambre, ce qui est fort douteux, il sera l'objet de tant d'amendemens, qu'il sera difficile de reconnaître le plan ministériel.

Au nombre des soucis de l'administration du 12 mai, il faut aussi compter les tracasseries diplomatiques que lui suscitent le cabinet de Saint-Pétersbourg et M. de Medem. On pourrait dire à la Russie, comme au maître des dieux : Tu te fâches, Jupiter, donc tu as tort. Elle paraît s'être irritée de ce qu'on au-

Digitized by Google

rait trouvé, dit-on, quelques traces de sa présence dans quelques intrigues et quelques complots. Son irritation se serait augmentée en voyant ces menées n'être plus un mystère, et devenir l'objet de la conversation dans quelques salons politiques, et peut-être même dans une haute sphère. Aussi, sans prendre conseil de sa prudence ordinaire, la diplomatie russe a voulu se servir de la publicité; elle a répondu par la presse à des bruits, à des conversations du monde. Nous croyons qu'elle a été mal inspirée, et que son début avoué dans le journalisme parisien n'a pas été heureux. Les découvertes plus ou moins importantes qui avaient été la suite des investigations judiciaires du parquet de la Cour royale de Paris n'avaient été l'objet d'aucune communication directe de notre gouvernement, et nous ne voyons pas ce qu'a pu gagner la Russie à donner ainsi l'éveil à l'opinion publique. Peu de personnes savaient qu'elle était soupçonnée de répandre quelque argent et de fomenter quelques germes de conspiration; maintenant tout le monde le saura. La note qu'elle a publiée manquait donc d'adresse, et la rédaction n'en était ni fort élégante, ni très convenable. Nous eussions désiré que le ministère n'eût pas eu besoin de l'interpellation du *Journal des Débats* pour y faire dans *le Moniteur* une réponse énergique et concise. Il y a dans le cabinet une sorte d'inertie qu'il faut toujours aiguillonner dans les occasions sérieuses. La diplomatie russe est revenue à la charge; elle nous a appris par une autre note que M. de Medem avait fait des représentations fort vives à notre cabinet sur l'amendement de la chambre des pairs au sujet de la Pologne, et en particulier sur le vote de M. le ministre de l'instruction publique. Ç'a été une nouvelle faute, tant pour le fond que pour la forme. D'abord nous ne sachions pas que jusqu'à présent il fût dans les usages diplomatiques de faire connaître ce qui se passe dans les conférences que l'agent d'une cour peut avoir avec le ministre des affaires étrangères, comme on livre à la publicité les débats des chambres et des tribunaux. Il est curieux de voir le cabinet de Saint-Pétersbourg prendre l'initiative d'une notoriété aussi excentrique. Quant au fond même, il était bien tard pour présenter de prétendus griefs au sujet de l'amendement relatif à la Pologne. N'était-ce pas montrer le dépit qu'on pouvait éprouver de quelques découvertes, et n'en exagérait-on pas l'importance par ces affectations de récrimination tardive et maladroite? Il n'y a au surplus aucun motif pour dissimuler les raisons politiques qui ont pu déterminer l'adoption d'un amendement aussi affirmatif en faveur de la Pologne. Indépendamment de l'indestructible sympathie que porte la France à cet héroïque et malheureux pays, les chambres et le ministère ont pu avoir l'intention de témoigner par un vote presque unanime, et une rédaction fort claire, que la conduite du cabinet de Saint-Pétersbourg à l'égard de notre gouvernement et de notre dynastie était appréciée comme elle devait l'être. Dans un autre état de choses, peut-être le ministère eût-il proposé quelque atténuation aux termes énergiques de l'amendement présenté au Luxembourg par M. de Tascher; mais dans nos relations actuelles avec l'empereur Nicolas, il a dû laisser la chambre s'abandonner à tout l'intérêt que lui inspirait une cause généreuse. Nous ne pouvons croire que M. de Medem

Digitized by Google

se soit plaint spécialement du vote de M. le ministre de l'instruction publique; il n'a pu élever un grief aussi ridicule, il connaît trop les franchises de notre parlement et la liberté de nos mœurs politiques. M. Villemain a donné dans la discussion de l'adresse un témoignage de sympathie à la Pologne, comme il l'a fait depuis neuf ans. Qui donc pouvait exiger de lui d'abdiquer ses sentimens personnels? Ses collègues n'en ont pas eu la pensée, et lui-même, en se levant pour l'amendement, a cru faire une chose fort naturelle et fort simple. Le cabinet russe doit renoncer à se créer au milieu de nous une presse semi-officielle : il s'apercevra qu'en mêlant ainsi la diplomatie et le journalisme, on gâte l'un et l'autre; on perd les avantages du secret, on n'a pas ceux d'une publicité franche qui peut marcher tête levée.

La mort du maréchal Maison a dû nécessairement affecter M. le président du conseil, qui perd un de ses frères d'armes et un de ses collègues dans le maréchalat; elle doit aussi lui causer quelque ennui par l'obligation qu'elle lui impose de tenir un engagement dont il ne croyait pas que l'échéance viendrait si brusquement. Quand M. le général Sébastiani a été rappelé, et M. Guizot nommé ambassadeur, il a été convenu, et pour ainsi dire stipulé, que le premier bâton dont pourrait disposer légalement le ministère, appartiendrait au général. La mort du maréchal Maison, venant après le décès du maréchal Lobau, ouvre une vacance dans le maréchalat, et le général Sébastiani réclame l'exécution de la promesse qui lui a été faite. Il a pour lui une longue carrière où peut-être les services politiques ont jeté plus d'éclat que les services militaires, mais dont l'ensemble n'est pas indigne, à coup sûr, du suprême honneur qu'il ambitionne. S'il faut en croire quelques bruits assez tristes, la noble élite des maréchaux pourrait s'éclaircir encore; on dit le maréchal Grouchy très malade; on parle de l'état fort grave du maréchal Moncey. C'est ainsi que la mort s'approche tous les jours de nos plus respectables illustrations.

La récente arrivée du duc de Broglie à Paris n'a pas laissé d'occuper l'attention, bien qu'elle ne paraisse devoir apporter aucun changement immédiat dans la composition du ministère. On a recueilli de la bouche de M. de Broglie l'expression d'un mécontentement assez prononcé sur l'attitude de notre diplomatie à Rome. Il paraît que M. de Latour-Maubourg n'a pas la situation politique et n'exerce pas l'ascendant auquel la France a droit de prétendre. Le séjour du duc de Bordeaux à Rome a été l'occasion d'intrigues et de démonstrations auxquelles on aurait pu opposer plus de fermeté. Il est juste de dire qu'on s'agite plus autour du jeune duc qu'il ne semble s'agiter lui-même. Il paraissait plutôt promener dans Rome la curiosité d'un jeune homme que les espérances et les projets d'un prétendant. On a pu le rencontrer plus d'une fois au tombeau du dernier des Stuart. Quels enseignemens venait-il demander à cette tombe? M. le duc de Broglie aura pu donner à M. le maréchal Soult des indications utiles sur le crédit de notre gouvernement en Italie; il en a vu les deux capitales, Naples et Rome, et a pu reconnaître quels étaient à l'égard de la France les vrais sentimens du roi et du pape.

Ce n'est pas au moment où nous sommes arrivés qu'il faut s'attendre à voir

Digitized by Google

s'opérer immédiatement une modification dans le cabinet; l'instant en est passé, ou il n'est pas encore venu. Puisque après le vote de l'adresse rien n'a été changé, et qu'on a laissé le ministère présenter plusieurs lois importantes qui sont pour ainsi dire sur le chantier dans les commissions de la chambre, c'est au ministère tel qu'il est de soutenir la discussion des projets dont il a pris la responsabilité, et de montrer dans ces débats son esprit et sa force. La dotation de M. le duc de Nemours, la loi sur le conseil d'état, le projet de conversion, la loi sur les sucres, ouvrent une arène au cabinet où il décidera lui-même de sa fortune et de son avenir. Il est vrai aussi qu'il est peu disposé à s'avouer vaincu, et qu'une des causes de sa durée est dans la ténacité de ceux qui le composent. M. le maréchal Soult considère la présidence du 12 mai comme son dernier ministère, et il est naturel qu'il veuille le prolonger le plus possible. M. Teste sent fort bien qu'une fois tombé du pouvoir, il n'y remontera plus. M. Passy, qui s'y est frayé un chemin par l'abandon de toutes ses amitiés politiques, peut se demander avec inquiétude quels seraient ses moyens de retour. Nous ne voyons guère dans le cabinet que MM. Duchâtel et Villemain qui soient désintéressés dans ces questions personnelles, et dont l'existence ministérielle ne soit pas solidaire d'un aussi menaçant avenir. Aussi toutes ces considérations donnent à leurs collègues un courage presque désespéré; on accepte toutes les contrariétés, on se résigne à toutes les concessions. Il est à craindre qu'après la loi de dotation qui sera discutée la semaine prochaine, il n'y ait une nouvelle interruption dans les travaux de la chambre, et que ses commissions ne lui fassent encore attendre quelque temps les projets les plus importans.

Ceux de nos agens diplomatiques qui se trouvaient à Paris viennent de recevoir l'ordre de se rendre à leur poste. M. de Langsdorf, premier secrétaire d'ambassade, est reparti pour Vienne, ce qui permettra à M. de Saint-Aulaire de venir à Paris pour le reste de la session. M. le comte Bresson n'est pas encore parti, comme l'annonce un journal; son départ aura lieu dans quelques jours. Il retournera vers le milieu de la semaine prochaine à Berlin, où il a su se faire une position si honorable et si respectée. M. Bresson est un des membres de notre diplomatie qui ont le mieux réussi à conquérir à la France de 1830 l'estime et la sympathie des étrangers.

En Espagne, les élections ont donné la majorité au parti modéré, ce qui a fait crier *à la corruption* l'opposition de Madrid et même celle de Paris. Il est bon d'expliquer en quoi a consisté la corruption pratiquée par le gouvernement espagnol. Jusqu'à présent, les exaltés avaient, par leurs menaces, réussi à écarter des élections des citoyens paisibles, des hommes tranquilles et modérés qu'une crainte trop justifiée par beaucoup d'excès avait fait reculer devant l'exercice de leurs droits. Les capitaines-généraux des provinces ont annoncé qu'ils réprimeraient avec énergie toute tentative d'intimidation, toute menace ou voie de fait que les exaltés se permettraient contre les électeurs du parti contraire. On a empêché des furieux de mettre le poignard sous la gorge à des gens paisibles : voilà la corruption! Le reproche

Digitized by Google

n'est pas nouveau, et la tactique est connue. Si l'opposition succombe, c'est qu'on a fait usage contre elle des moyens les plus odieux, et il est bien entendu que ceux qui l'emportent contre elle ne peuvent jamais être que des corrompus et des corrupteurs! On se demande avec inquiétude en Espagne ce que fera Espartero. Les exaltés le courtisent. Cédera-t-il à leurs avances? Si Espartero pouvait rêver une dictature militaire, il doit comprendre qu'elle ne serait possible que dans le cas où il faudrait combattre l'anarchie, et que s'il acceptait l'alliance politique de ceux qui pourraient la favoriser, il irait lui-même contre le but de son ambition.

La chambre et le barreau viennent de faire une perte véritable dans la personne de M. Hennequin. Le député de Lille, qui ennoblissait les passions de son parti par les convictions et la sincérité d'un honnête homme, n'était pas, à proprement parler, un orateur politique. Il avait porté à la chambre trop d'habitudes du palais pour avoir pu se créer à la tribune une physionomie originale. C'est au barreau qu'il avait su conquérir des succès vraiment mérités. M. Hennequin avait de nos jours le mérite de continuer les traditions littéraires de l'ancien barreau; il avait fait, comme plusieurs de ses prédécesseurs, comme M. de la Malle, par exemple, une étude minutieuse de l'art oratoire, de ses procédés et de ses artifices; ses plaidoyers étaient le résultat d'une préparation savante; son éloquence était étudiée, tirée de loin, parfois affectée, souvent brillante. Il écrivait aussi d'une manière assez remarquable pour un avocat. Dans les derniers temps de sa vie, il avait ambitionné le titre de jurisconsulte, en présentant au public un traité de *la Propriété*. Nous doutons que les juges compétens estiment que ses efforts aient été couronnés de succès. Hennequin n'en laisse pas moins un vide dans le barreau, surtout à une époque où l'on affecte de mépriser au palais tout ce qui pourrait trahir le goût des hautes études et des idées générales.

Théâtres. — L'Opéra-Comique vient d'enrichir son répertoire d'une charmante partition de M. Donizetti. Nous ne saurions trop féliciter la volonté intelligente qui a pris sur elle la responsabilité d'un tel acte; introduire un étranger sur la scène éminemment nationale de notre second théâtre lyrique, est un coup d'état qui va, sans nul doute, soulever les réclamations des musiciens français, habitués jusqu'à ce jour à regarder leur sanctuaire comme inviolable. Pour des médiocrités semblables à celles qui défraient annuellement le répertoire, le voisinage d'un artiste distingué sera peut-être fatal, et nous comprenons facilement leurs terreurs; mais l'important est que M. Crosnier ne s'inquiète ni de leurs réclamations ni de leurs menaces, qu'il poursuive sa tâche et mette bientôt une partition de Meyerbeer à côté de celle de Donizetti: le public et les artistes lui en sauront gré, et il aura fait quelque chose pour l'art musical. Le poème de *la Fille du Régiment* est emprunté au temps des guerres de l'empire. Après une escarmouche entre les Français et les Tyroliens, le colonel du 21e régiment de la garde, resté maître du champ de bataille, trouve sous les pieds de son cheval un pauvre enfant abandonné; sans s'inquiéter si la petite Marie est Allemande ou Française, le sensible colonel la recueille, l'élève et fait partager sa bonne action à tout son régiment, auquel, en mourant, il confie sa

Digitized by Google

pupille. Douze ans se passent, la petite fille est devenue grande, et, à cause de sa belle éducation, vivandière de son père le 21e. La guerre ramène les Français aux environs d'Inspruck, et là, grace à une lettre conservée précieusement par le sergent Sulpice, on parvient à connaître la mère de Marie, qui n'est rien moins que la marquise de Bergenfeld. Alors il faut que la vivandière renonce aux jurons et à la cantine, aux chansons à boire et aux rondes militaires; après bien des épreuves, où son naturel soldatesque revient toujours, la marquise, désespérant de faire de sa fille une duchesse, consent à son mariage avec un jeune sous-lieutenant qui lui a sauvé la vie. Avec cette donnée assez vulgaire, MM. Bayard et Saint-Georges ont fait une pièce amusante et spirituelle; le rôle de Sulpice est intéressant et comique à la fois; quoique le caractère de vieux grognard soit un peu usé au théâtre, ils ont su lui donner une teinte nouvelle, que l'acteur Henri a bien comprise.

La musique de *la Fille du Régiment* est vive et gracieuse, l'instrumentation soignée et délicatement étudiée dans les passages, malheureusement trop rares, où les tambours et les crosses de fusils veulent bien se reposer. Les deux duos et les couplets du premier acte, chantés par Marie, sont originaux et d'une bonne facture; la phrase principale du premier duo surtout est énergique et bien caractérisée; le final et les chœurs manquent de couleur et ne se font point remarquer, comme les deux ouvertures et la chanson de Tonio, par des mélodies gracieuses. Le deuxième acte renferme une charmante romance très finement mêlée au refrain d'une chanson à boire, que le public a applaudie avec enthousiasme; l'air de Marie, cavatine italienne dans toutes ses formes avec andante et cabaletta *di bravura*, a eu, ainsi qu'un joli trio, les honneurs de la soirée. Les charmantes idées que M. Donizetti y a semées et le soin avec lequel il les a mises en évidence assurent un long succès à ces deux morceaux. La partition de *la Fille du Régiment*, écrite spécialement pour les débuts de Mlle Borghèse, a fait ressortir avec éclat la beauté et la vigueur de son organe. Mlle Borghèse possède une voix de soprano très étendue et très brillante, dont les sons métalliques et cuivrés prennent, dans les situations pathétiques, une douceur voilée pleine de charme. Les études sérieuses qu'elle a faites en Italie lui ont donné ce sentiment et cette expression musicale dont les Italiens ont seuls le secret. La nature un peu rebelle de la voix de Mlle Borghèse s'oppose à de grands exercices de vocalisation; l'art avec lequel elle sait cacher ce défaut est une preuve de plus de sa facilité à surmonter les obstacles et le garant d'un avenir plein d'espérances. Mlle Borghèse s'est montrée, dans un rôle assez scabreux, comédienne consommée; elle a abordé avec une franchise et un esprit parfait les allures cavalières et les jurons de la vivandière, et a porté le jupon court avec autant de grâce que la robe garnie de fleurs.

— MM. Henry Herz et Géraldy donneront jeudi 20 février leur deuxième et dernier concert; on y entendra Mmes Dorus-Gras, Nathan, Heinfetter, MM. Alexis Dupont, Haumann, Géraldy, H. Herz, etc., etc., etc.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

ÉLOGE

DU

GÉNÉRAL BERNARD

PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES PAIRS
DANS LA SÉANCE DU 22 FÉVRIER.

Depuis votre origine, messieurs, vous avez suivi constamment un usage religieux et solennel, celui de rendre un dernier hommage à la mémoire de ceux que la mort moissonne parmi vous. Tous, en effet, ont droit à vos regrets, à votre estime, pour les services qu'ils ont rendus à l'état, la part qu'ils ont prise à vos travaux. Mais la tâche de l'orateur est plus ou moins heureuse, plus ou moins difficile, selon la vie dont il doit rassembler les principaux traits sous vos yeux. Ceux qui meurent aujourd'hui ont traversé des temps d'orage, temps de passions et de partis, où les vertus et les talens, les courages et les volontés se montrent dans tout leur éclat et toute leur force, mais où les ames sont soumises à de telles épreuves, que Dieu seul peut y rendre une souveraine justice, soit à celui dont la renommée brille au-dessus de nos têtes, soit à celui que la prévention publique accable encore après son trépas.

Parfois, cependant, on voit la Providence jeter à travers ces époques redoutables un de ces caractères si droits et si purs, une vie si

Digitized by Google

simple et si honorable, qu'ils semblent placés là pour témoigner de la perpétuité de la vertu sur la terre, et avertir ceux qui gouvernent, ceux qui choisissent les hommes, que de tels hommes se rencontrent toujours. Personne sans doute, après ce préambule, ne sera surpris de m'entendre prononcer le nom du général Bernard.

La chambre tout entière, du moins je me le persuade, a déjà acquiescé à mes paroles, et pourtant elle ne connaît dans une si belle vie que ce qu'une modestie incomparable n'a pu lui dérober. Peut-être regrettera-t-elle qu'une voix plus éloquente ne soit pas venue rendre à une telle mémoire un hommage plus digne d'elle, plus digne aussi de l'assemblée qui m'écoute; mais, ou je m'abuse, ou j'avais une dette personnelle à acquitter ici. Chef de ce cabinet où le général Bernard a consommé son sacrifice à la patrie, je l'ai vu tous les jours lutter contre ces passions auxquelles il avait une si noble peine à croire; je l'ai vu ne chercher sa force que dans sa conscience, et sa récompense que dans l'accomplissement de ses devoirs; je l'ai vu, enfin, bravant l'injure quotidienne ou l'injustice des partis avec le calme d'une ame qui n'a pas même à se défendre d'une trop légitime amertume, et qui ne regrette dans les obstacles dont on sème sa route que le bien qu'elle aurait pu faire.

Ne craignez pas, messieurs, que je m'écarte devant vous de cet exemple, et que je fasse entendre des récriminations sur un tombeau. La justice ne manque pas à ceux qui savent l'attendre. C'est le pays qui la rend toujours avec le temps, bonne et complète. Le général Bernard avait mis en lui toute sa confiance; le récit que je commence vous prouvera qu'il n'a vécu que pour le servir.

Dans les périodes de continuité et de repos, lorsque les années succèdent paisiblement aux années, le passé des hommes publics, chacun de leurs pas dans la carrière, restent gravés dans la mémoire de ceux parmi lesquels ils ont vécu. Mais si au contraire les bouleversemens se renouvellent, si un pays a le malheur de voir sa forme politique, et ceux-là même qui le gouvernent, comme frappés d'une perpétuelle instabilité, les hommes ne datent alors que de la plus récente de ces ères fugitives, on ne leur tient compte que des services de la veille; le reste est oublié. Le présent absorbe, il dévore; moi-même, le dirai-je? moi-même, contemporain du général Bernard, et dont la vie s'est écoulée si près de la sienne, c'est à peine si je me rappelais encore tout ce que j'avais vu. Permettez-moi donc de m'étendre avec quelque complaisance sur les commencemens et la carrière de celui que vous regrettez. Il a été de ceux dont l'éloge

Digitized by Google

doit respecter la mémoire en s'abstenant de rien ajouter à la plus exacte vérité.

Simon Bernard naquit à Dôle, dans le Jura, le 28 avril 1779, de parens pauvres et estimés. Son père, simple artisan, n'aurait eu ni les moyens, ni l'ambition de lui donner cette éducation qui le rendit propre à tout ce qu'il est devenu plus tard. Il ne la dut qu'à sa propre énergie et à la vocation la plus décidée. Il y a deux routes, vous l'aurez remarqué souvent, il y a deux routes pour arriver au faîte, en partant du point qui en était le plus éloigné : les uns, dans leur bouillante impatience franchissent l'espace, brisent les obstacles, au mépris de toutes les lois d'un légitime progrès, et ne se trouvent jamais assez récompensés ; les autres, et ceux-là sont les plus rares, ne demandent à la fortune, comme à leur patrie, que le salaire distribué par le père de famille à ses meilleurs serviteurs. Peut-être chercherez-vous, messieurs, pour le général Bernard, encore une autre catégorie ; peut-être le placerez-vous encore au-dessus des plus désintéressés, quand vous l'aurez suivi avec moi depuis sa naissance jusqu'à son tombeau.

Les premières années de Simon Bernard s'écoulaient comme s'étaient écoulées celles de son père, dont il promettait déjà de reproduire toutes les vertus privées, lorsqu'un incident, dû au hasard, vint développer et mettre en lumière une intelligence, des aptitudes ignorées jusque-là, même de celui qui les avait reçues du ciel. Une troupe d'enfans, parmi laquelle se trouvait le jeune Bernard, avait escaladé plus d'une fois les murs d'un jardin pour y prendre quelques fruits. Les religieux auxquels les fruits et le jardin appartenaient, se mettent en embuscade, fondent sur les ravisseurs, qui pour la plupart leur échappent. Bernard seul reste prisonnier : seul il paya pour tous ; mais la vengeance satisfaite, les moines s'effrayèrent des suites de leurs rigueurs. Avant de rendre Bernard à la liberté et à sa famille, ils voulurent se réconcilier avec lui.

Ils eurent bientôt démêlé le seul côté pour l'apaiser ou le séduire. Ils lui donnèrent des livres, y joignirent des leçons, offrirent, s'il voulait revenir, de lui enseigner le français par principes et les mathématiques élémentaires. L'enfant, dans lequel vivait déjà ce sentiment de justice qui semblait dominer tous les autres chez l'homme si rare que nous avons connu, oublia bien vite le châtiment d'une faute que sa conscience lui avait reprochée, et, saisissant avidement l'occasion de s'instruire, il retourna, à l'insu de ses parens, chez les moines, non plus pour dérober des fruits avec ses

Digitized by Google

camarades, mais pour y recevoir en quelque sorte la révélation de lui-même et apprendre sa véritable vocation. Cependant le père de Simon ne tarda pas à pénétrer le mystère et à devenir fier d'un fils dont les heureuses dispositions, surtout l'activité d'esprit, avaient commencé par l'inquiéter. Alors vivait à Dôle un prêtre fort savant, aimant la jeunesse et sachant se faire aimer d'elle; l'abbé Jautet (tous les amis du général Bernard auront plaisir à retrouver ici son nom) voulut connaître cet enfant dont il entendait faire l'éloge, et s'attacha tellement à lui, qu'il ne s'en sépara plus que pour le lancer de ses propres mains dans la carrière où il s'attendait à le voir surpasser tous ses rivaux. Le jeune Bernard n'avait pas apporté en naissant une de ces organisations accessibles à tous les genres d'impressions, qui puisent à toutes les sources, que toutes les émotions peuvent atteindre, qui, après avoir hésité entre tout ce qui les ébranle ou les intéresse, finissent par se laisser entraîner sans avoir choisi. Dans son cœur, la bonté régnait sans partage, dans son ame la justice; c'est du sentiment du juste, de la justice bien comprise, qu'il faisait découler le dévouement à ses devoirs. Telle était, dès ses premiers pas, cette nature simple, droite, sans mélange. Non-seulement le penchant très prononcé de son esprit le portait vers les sciences exactes, mais encore ce besoin de démonstration, de rigoureuse vérité, que tout l'homme en lui éprouvait; quelques lettres de l'abbé Jautet, retrouvées dans ses papiers, montrent à la fois l'intérêt tout paternel que le maître portait à l'élève, et la manière dont il avait su apprécier déjà ses dispositions et son avenir.

Simon Bernard avait à peine atteint sa quatorzième année lorsque, grace aux soins et aux leçons de l'abbé Jautet, il soutint avec éclat, au collége de Dôle, un examen sur les mathématiques transcendantes, la physique et la chimie. En présence d'un tel succès, le maître n'hésita plus et voulut que son élève entrât à cette École centrale des travaux publics qui, depuis, s'appela École Polytechnique, et il le conduisit à Dijon pour le faire concourir. Bernard avait alors quinze ans; je l'entendais encore, messieurs, il y a une année, me peindre, avec cette naïveté que ni l'âge ni tous les hasards de sa vie n'avaient pu altérer, le trouble dont il fut saisi lorsqu'il entendit l'examinateur s'étonner qu'un enfant osât entrer en lice avec l'élite de la jeunesse. Non-seulement il sortit vainqueur de l'épreuve, mais il en sortit si bien, que l'examinateur, confondu, le rangea parmi les premiers de sa liste. De retour dans sa ville natale, il y recueillit les bénédictions de son père, de sa mère, et de cet abbé Jautet, son respectable

Digitized by Google

bienfaiteur; puis il partit pour Paris, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, à pied, le sac sur le dos et un bâton ferré à la main.

Jamais, dans notre histoire, et je ne crains pas de l'ajouter, dans aucun pays, il n'avait existé un foyer de lumière, un centre d'instruction comparable à ce que présentait alors l'École centrale des travaux publics. Lagrange, Laplace, Haüy, Monge, Bertholet, Chaptal, Fourcroy, y enseignaient une jeunesse avide d'apprendre, et tout orgueilleuse de se voir ces maîtres immortels. Deux ans plus tard, j'aime à m'en souvenir, au même âge que Bernard, aussi pauvre et plus malheureux que lui, je suivais librement les mêmes leçons et je cédais à cet élan vers les sciences exactes et naturelles qui fut l'un des traits caractéristiques de cette époque. Simon Bernard était porteur d'une lettre de l'abbé Jautet, qui le recommandait à l'illustre Lagrange; mais, épuisé de fatigue, transi de froid, le pauvre Simon suivait le quai de la Seine lorsqu'il tomba sur la neige sans sentiment et sans vie : nul ne saurait dire s'il se fût jamais relevé, sans une bonne femme qui courut à lui, le transporta dans sa boutique, et après l'avoir réchauffé et restauré, exigea qu'il prît un fiacre, qu'elle eut soin de payer, pour le conduire au Palais-Bourbon. Me serais-je trompé, messieurs, en pensant que vous ne trouveriez pas ces détails sans quelque charme? Lorsque vous verrez ce même Simon Bernard devenir un savant distingué, l'un des vétérans et des chefs de notre armée, votre collègue, ministre enfin, vous vous les rappellerez, non pour admirer les caprices de la fortune, mais pour bénir la Providence, qui, cette fois, a permis que le mérite et la vertu fussent appréciés ici-bas.

La simplicité de l'ame et la bonté du cœur sont peut-être les seules qualités qui désarment l'envie : aussi Bernard ne la rencontrait-il nulle part. Il était le plus jeune de l'école, et tous les élèves l'aimaient, quoiqu'il fût de la part des maîtres l'objet d'une prédilection toute particulière. Monge surtout, Monge, dont Napoléon recherchait l'entretien, qui l'avait suivi en Égypte, dont la conversation faisait aux Tuileries son délassement, ce Monge qui savait revêtir la géométrie la plus transcendante de couleurs empruntées à l'imagination la plus vive, conçut pour le jeune Bernard une si tendre affection, qu'il lui tint lieu de père à son tour, et continua l'œuvre de l'abbé Jautet en le guidant dans sa nouvelle carrière.

Logé dans un grenier de la rue de Verneuil avec un de ses camarades, il se nourrissait de la farine de maïs que lui envoyait sa mère, et qui lui rappelait son enfance. Le mal du pays le prit; sa santé,

Digitized by Google

naturellement délicate, s'altéra; mais, habitué à se vaincre lui-même depuis son berceau, et à ne rien attendre que de son travail, il redoubla d'application et d'ardeur. Bientôt il sortit le second de la promotion du génie. Ici va commencer la carrière militaire de Bernard. En quittant l'École d'application de Metz, où sa constitution s'était fortifiée au point de le rendre capable des plus rudes fatigues, il fit sa première campagne à l'armée du Rhin. « Son début fut celui d'un héros, » a dit sur sa tombe un de ses compagnons d'armes, une des illustrations de nos armes savantes. Ce témoignage, messieurs, avait trop d'autorité, il était trop précieux pour que je n'aie pas dû le rappeler devant vous. Modeste et intrépide, ne demandant jamais ce qu'il avait mérité, préférant l'obscurité à la faveur, Bernard à l'armée de réserve sur le Rhin, en Italie, partout, se fit remarquer par des actions d'éclat, et reçut promptement les épaulettes de capitaine. C'est dans ce grade qu'il eut l'occasion de se faire connaître de l'empereur, et qu'il attira sur lui ces regards qui ne se détournaient plus de celui qu'ils avaient une fois deviné. L'empereur ouvrait cette campagne merveilleuse dont le début fut signalé par la capitulation d'Ulm. Au moment de quitter Strasbourg, il demande au général Marescot de lui donner un officier du génie assez intelligent pour pousser une reconnaissance jusque sous les murs de Vienne, et lui rapporter des renseignemens aussi importans que périlleux à obtenir. En voyant ce jeune officier, messieurs, appelé auprès de celui qui faisait alors toutes les destinées, et recevoir de la bouche de Napoléon ses instructions, vous prévoyez déjà sa haute fortune, et vous vous sentez disposés à l'en féliciter... Arrêtez-vous; Simon Bernard ne vous aurait pas compris : il acceptait résolument cette mission, parce que son devoir était de n'en refuser aucune, il l'embrassait avec transport, parce qu'il y voyait une téméraire entreprise et la préparation des triomphes qui allaient illustrer nos armes et faire retentir au loin le nom français. Mais aucune pensée d'ambition ne vint se mêler à sa généreuse ardeur. Depuis son plus jeune âge jusqu'au moment où nous l'avons perdu, on peut dire de ce caractère tout dévoué et si suivi, qu'il est arrivé à tout sans avoir visé à rien.

Napoléon n'en croyait sur les hommes que ses propres impressions. Il était doué d'une justesse d'organisation qui aurait fait de lui, dans toutes les conditions, un être à part. Aussi n'avait-il d'idée arrêtée sur un homme que s'il avait été en contact avec lui. Un seul entretien, tête-à-tête surtout, lui suffisait pour démêler le secret ou la portée

Digitized by Google

d'un naturel, ou au moins pour savoir si celui qu'il voyait pour la première fois méritait d'être mis à une épreuve qui lui permît de le juger sans retour. Il était à Ulm quand Bernard revint de sa mission. Les résultats avaient passé son attente. L'empereur causa, ou plutôt fit long-temps causer Bernard. Les mémoires qui portent le nom d'un homme placé pendant bien des années dans l'intimité de Napoléon, racontent que Bernard, ayant donné dans son rapport le conseil de lancer la grande armée sur Vienne en laissant de côté les places fortes, l'empereur se mit dans une *colère épouvantable*, et s'écria : *Je vous trouve bien hardi, bien osé! Un petit officier qui se permet de me tracer des plans de campagne!* Messieurs, ou ces mémoires ne sont pas de l'auteur auquel on les attribue, ou cet auteur avait bien oublié, en les écrivant, l'homme extraordinaire si près duquel il avait vécu. Croyez-en celui qui vous parle en ce moment et qui en a plus d'une fois fait l'expérience : Napoléon aimait et encourageait la jeunesse : premièrement à cause de l'action qu'il se sentait sur elle, secondement parce que, libre d'engagement qu'elle était, il la croyait plus à lui, enfin parce que, tout en appréciant mieux que personne peut-être les avantages de la prudence, il lui préférait cependant l'audace par caractère et par tempérament. Rien ne serait plus curieux à raconter que les rapports de Napoléon avec la jeunesse et la part qu'il lui fit dans l'exécution de ses desseins. C'est précisément parce que Simon Bernard débutait dans la carrière, parce qu'il était jeune, naïf, intrépide, qu'il lui avait dit : Allez à Vienne et revenez m'apprendre si je puis y courir. Bernard de retour, Napoléon ne dut songer qu'à le mettre à l'aise afin de tirer de lui l'expression la plus vraie, la plus fidèle des impressions qu'il avait reçues. Je regrette que ce ne soit pas ici le lieu de donner toute ma pensée sur ces ouvrages si nombreux dont le sujet est Napoléon. On a pu écrire avec talent, avec succès, l'histoire de son temps, ou celle des évènemens de sa vie; mais *l'homme* en lui reste encore à peindre. C'est que le peintre, celui qui aurait su dérober tous les secrets de cette nature gigantesque, sublime, incomplète, incohérente, serait aussi étonnant que le modèle. Il s'est rencontré pourtant ce peintre, messieurs; ce fut Napoléon lui-même. La première fois, je me le rappelle, que, dans un de ces entretiens abandonnés qui font un des souvenirs les plus précieux de ma vie, je l'entendis me parler de lui et sur lui, comme d'un être curieux qu'il avait soumis aux plus philosophiques recherches, à la plus rigoureuse analyse, sans qu'aucune prévention ou affection ait pu fausser son jugement, je ressentis, vous

Digitized by Google

le dirai-je? une sorte d'effroi, comme si une des lois de la nature avait été tout d'un coup suspendue à mes regards. Plus tard, vous l'entendrez vous-même m'expliquer comment et pourquoi il recherchait les hommes de la nature du général Bernard et se plaisait à les tirer de la foule. Pardonnez-moi cette digression, trop courte assurément pour me satisfaire, mais que peut-être déjà vous me reprochez. Aujourd'hui, chacun se fait un Napoléon à son usage. On ne craint pas de placer sous la protection de son grand nom les idées qu'il dédaignait le plus, les passions que son éternelle gloire sera d'avoir réprimées ou apaisées. Le général Bernard le remarquait et s'en plaignait souvent avec moi. En consignant ici un sentiment que nous ressentions au même degré tous deux, je crois avoir rendu un hommage de plus à sa mémoire.

La manière dont le capitaine Bernard s'était acquitté de la reconnaissance sur Vienne lui avait valu d'être nommé chef de bataillon. Un grade de plus, à ses yeux, ne faisait que changer l'ordre des devoirs et la sphère d'activité de celui qui en était revêtu. Il y voyait bien moins le prix de services rendus qu'un encouragement à en rendre de plus grands. Il partit pour Ingolstadt, dont il devait démolir les fortifications, et passa en Dalmatie, où, sous les ordres du duc de Raguse, il déploya ses talens d'ingénieur en traçant de magnifiques routes à travers un pays barbare, et soutint contre les Monténégrins une guerre terrible, où, par sa rapidité à les poursuivre dans le creux des vallées, sur le flanc des montagnes, il se fit surnommer le *cerf* par ces peuples sauvages.

Rappelé de l'Illyrie, pour prendre la direction des travaux d'Anvers avec le grade de major, il s'arrêta à Ingolstadt, où il épousa celle qui a été la digne compagne de sa vie, et qu'il avait demandée en mariage lors de son premier séjour dans cette ville.

Je ne me trompais pas, messieurs, en vous disant que Bernard avait été de ceux dont Napoléon ne détournait plus son regard depuis le moment où il les approchait de sa personne. La nouvelle mission de Bernard était la plus importante de ce genre que l'empereur pût confier. Dans sa lutte avec l'Angleterre, toute son attention, toutes ses espérances s'étaient concentrées sur l'Escaut, et il avait conçu pour Anvers les plus vastes projets. Comme directeur-général des ponts-et-chaussées, je faisais construire ces magnifiques bassins, dont Napoléon confia ensuite l'achèvement aux ingénieurs de la marine. Bernard dirigeait les fortifications; il employait, comme moi, des prisonniers espagnols, suédois, et les ingénieurs sous mes

Digitized by Google

ordres avaient à s'entendre journellement avec lui. Ils me représentaient dans tous leurs rapports le major du génie d'un commerce si sûr et si facile, de tant de lumières, d'un caractère si ferme et si doux, que j'avais depuis long-temps un vif désir de le connaître; l'occasion ne se fit pas attendre. Au mois de septembre 1811, l'empereur, accompagné de l'impératrice Marie-Louise, voulut visiter de nouveau la Belgique, les rives de l'Escaut, et se rendre en Hollande. Je reçus l'ordre de le suivre dans son voyage, et je l'avais devancé à Anvers. En y arrivant, Napoléon réunit un conseil mixte d'officiers du génie et d'ingénieurs des ponts-et-chaussées, où toutes les questions relatives aux travaux maritimes et de défense d'Anvers furent examinées ou résolues. C'est là que j'aperçus Bernard pour la première fois. Nous étions loin, assurément, de prévoir l'un et l'autre l'avenir qui nous était réservé; mais déjà nous nous inquiétions de celui de notre patrie. Dès-lors, nous nous le sommes dit depuis, nous avions compris que la gloire toute seule, que les prodiges ne fondent rien, et que plus les temps sont civilisés, les hommes intelligens, plus la raison, la vérité, la justice l'emportent à la longue sur la force, et l'obligent tôt ou tard à rendre compte de ses œuvres.

Après le conseil, l'empereur me garda seul. « Avez-vous remarqué, me dit-il, ce blondin, ce jeune officier du génie? Quand je rencontre un homme de cette espèce, je le pousse, je le montre aux autres; je ne serais pas surpris qu'il eût mieux aimé Washington que moi; que m'importe? Croit-on que je ne recherche que les hommes sans conditions? Je ne demande à personne de penser comme moi; je demande à chacun de m'aider à rendre les Français le premier peuple de l'univers. J'ai reconnu dans ce jeune homme un de mes meilleurs ingénieurs, un courage à toute épreuve, et surtout un sentiment du devoir, une droiture, une vérité que je ne trouve guère ailleurs. Ces qualités passent pour moi avant toutes les autres, je veux qu'on le sache. Bernard est plébéien, et l'enfant de ses œuvres, —l'enfant de ses œuvres! ajouta-t-il en souriant; c'est comme moi, et cela m'intéresse toujours. »

Ce ne fut qu'en 1813, au moment où commençait cette terrible campagne qui se termina à la bataille de Leipsick, que Bernard fut nommé colonel du génie et aide-de-camp de l'empereur. En passant sur un pont étroit, où il galopait à la portière de Napoléon, Bernard fut renversé et tomba dans la rivière avec son cheval, qui se noya. Il s'était cassé la jambe, et trouva, malgré sa douleur, assez de force et de courage pour nager jusqu'au bord, et se traîner jusqu'au quar-

Digitized by Google

tier-général. Là le chirurgien Ivan lui déclara qu'il ne pourrait guérir s'il ne prenait un peu de repos, et ne restait pour quelque temps au moins en arrière. Bernard ne voulut rien écouter, et suivit l'armée sur un brancard que portaient des paysans en se relayant.

Napoléon avait ordonné à son chirurgien de le suivre nuit et jour, et de se constituer prisonnier avec lui, s'il tombait entre les mains des alliés. Exposé à une pluie battante et traversant les feux meurtriers de l'ennemi, Bernard se jeta dans Torgau avec huit mille hommes qui allaient renforcer la garnison commandée par le comte Louis de Narbonne, autre aide-de-camp de l'empereur. Pendant trois mois d'un siége terrible, où la fièvre et la faim sévissaient dans toute leur horreur, Bernard fut l'ame de la défense. Malgré ses vives souffrances et la diminution de ses forces, il dirigeait en personne les travaux, porté sur les épaules de Clément, son fidèle domestique. Nos troupes évacuèrent Torgau, et Bernard, entièrement rétabli, eut la triste mission de porter la capitulation en France. Près de Strasbourg, sa chaise de poste versa, et il se cassa de nouveau la jambe droite au même endroit. Sans prendre le temps de se faire panser, il exige qu'on le remette en voiture, et poursuit à toute bride jusqu'à Châlons-sur-Marne, où était l'empereur. En le voyant, Napoléon se jette dans ses bras, le fait coucher sur le tapis, et s'y asseyant à côté de lui, écoute, les pleurs dans les yeux, un récit dont Bernard refusait de supprimer le moindre détail malgré ses intolérables souffrances. Il revint à Paris se remettre entre les mains des gens de l'art, et ce fut par miracle qu'il évita l'amputation, tant l'inflammation avait fait de progrès. L'empereur l'avait nommé maréchal-de-camp; long-temps souffrant, il passa l'année 1814 dans la retraite, livré à l'étude des sciences exactes, de celle surtout pour laquelle il avait tant d'aptitude et de penchant, la géométrie descriptive et ses applications.

Au 20 mars 1815, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, Bernard reprit auprès de lui ses fonctions d'aide-de-camp, et fut chargé de la direction de son cabinet topographique; il combattit à Waterloo, et fit de vains efforts pendant quatre jours pour rallier et reformer une armée. Après la bataille, il revint à la Malmaison et suivit l'empereur à Rochefort, où il ne put obtenir de s'embarquer avec lui pour Sainte-Hélène.

Bernard retourna à Paris sans nourrir d'autre projet que celui de vivre paisible au sein de sa famille. Il était de ceux qui pensent qu'on se doit à sa patrie sous tous les gouvernemens qu'elle accepte ou

Digitized by Google

qu'elle se donne. Toutefois sa reconnaissance envers l'empereur, son attachement à sa personne l'empêcha de continuer à servir. Mais le ministre de la guerre lui ayant demandé un travail important, que lui seul peut-être pouvait faire, il s'en chargea et l'exécuta avec cette conscience qui présidait à toutes ses actions. Cependant ni la réserve de sa conduite, ni son honorable caractère, ne purent le préserver longtemps des soupçons, des dénonciations qui signalèrent si tristement cette époque. Il reçut l'ordre de quitter Paris et de se rendre à Dôle, sa ville natale, où il devait être en surveillance.

Plus l'ame est pure, messieurs, plus le cœur est simple, et plus l'injustice irrite, plus elle trouve celui qu'elle atteint sans résignation. Bernard se décida à quitter cette patrie pour laquelle il avait tant de fois affronté la mort. Il écrivit au général Lafayette pour lui annoncer son dessein de le rejoindre en Amérique; et voulant donner un dernier exemple de son respect pour la règle, de son obéissance au gouvernement de son pays, il demanda et obtint, avant de se mettre en route, le consentement de Louis XVIII.

Vous l'avez déjà remarqué, le haut mérite, le profond savoir, étaient accompagnés, chez le général Bernard, des qualités, des formes qui les mettent quelquefois à l'abri de l'envie; en Amérique, l'aide-de-camp de l'empereur inspira d'abord une grande curiosité, et bientôt cette affectueuse estime dont il se voyait toujours entouré. Le gouvernement de l'Union comprit tout de suite les services qu'un tel homme pouvait rendre, et lui confia les plus grands travaux qui aient jamais peut-être été exécutés ou conçus dans aucun pays. Relier entre elles toutes les parties de l'Union par des routes, des canaux, des rivières navigables, et en prenant pour base du plus vaste système de communication ces lacs que l'Europe envie à l'Amérique, et qui, comme des mers intérieures, portent partout sur leurs rivages le commerce et la vie; enfin mettre à l'abri de toute invasion une frontière de quatorze cents lieues, en construisant quinze places fortes et un plus grand nombre de forts : telle fut, messieurs, la tâche que le général Bernard proposa d'entreprendre au gouvernement des États-Unis. Vous jugez ce qu'il fallut de travail, de courses, de fatigues, d'observations, d'explorations de tout genre sur cet immense territoire avant qu'un esprit aussi exact, une raison si consciencieuse s'arrêtât à de semblables desseins et s'offrit surtout à les exécuter. Ceux qui ont connu le général Bernard ne s'étonneront pas de le trouver capable de tant de résolution et d'entreprise; mais le vulgaire ignore que sous les formes les plus douces se cache

Digitized by Google

quelquefois l'esprit le plus ferme, le plus décidé. Il prend la modestie au mot et oublie qu'il y a des hommes qui ne s'avouent jamais ce qu'ils valent, même après le succès. Ces hommes existent, messieurs; celui que nous regrettons en fut un admirable exemple. Ils consolent de ceux que rien ne décourage d'eux-mêmes et dont on voit la fortune s'épuiser vainement à confondre la présomption.

Au bruit de la révolution de 1830, Bernard voulut revenir dans sa patrie. Il avait terminé tous les projets qui devaient entrer dans cet immense système de défense et de communications commerciales, et dépensé déjà plus de cent millions pour leur exécution. La France ne tarda pas à le revoir, toujours aussi modeste, aussi pauvre, aussi ardent à la servir. Nul homme, hélas! ne devine toute sa destinée: Bernard, en retrouvant cette patrie qui lui était si chère, était loin de prévoir les sacrifices si nombreux qu'elle lui demanderait, et sur quel champ de bataille il aurait à épuiser pour elle son dernier souffle de vie. Sous l'empire, un naturel tel que le sien n'avait pu trouver à s'accomplir. Réduit à vivre pour ainsi dire hors de ses convictions et de tous les penchans de son ame, il s'absorbait dans cette gloire dont la plus grande nation du monde s'enivrait elle-même tous les jours; sous la restauration, tout en appréciant les institutions dont la France jouissait pour la première fois et qui donnaient déjà tant de garanties à cette liberté, cette justice distributive, double objet de son culte, Bernard ne s'accoutumait pas aux circonstances qui l'avaient entourée, et protestait toujours au fond de son ame contre l'invasion étrangère.

Le mouvement national de 1830 avait répondu à tous ses vœux, et placé sur le trône un prince qui appelait à lui tous les hommes dont le pays était glorieux. Le roi le nomma son aide-de-camp. Cette fois Bernard trouvait le commandement allié à la bonté, et sous la pourpre royale toutes les vertus privées et domestiques. Jamais sa sincérité et son indépendance ne s'étaient senties aussi à l'aise dans l'accomplissement de ses devoirs. Élevé au grade suprême de lieutenant-général du génie, il se croyait au port, et espérait passer sa vie dans les travaux qui l'avaient remplie, lorsque cette main invisible qui fait notre sort le saisit et le jeta dans une carrière dont une ame comme la sienne ne pouvait pas plus pressentir les angoisses, les amertumes, que comprendre les vaines jouissances qui la font tant envier. Le 6 septembre 1836, *le Moniteur* annonça à l'armée, à la France, que le roi avait nommé le général Bernard son ministre de la guerre. Il avait refusé long-temps et résisté

Digitized by Google

à de vives instances. Ne croyez pas toutefois qu'il reculât devant les difficultés qui attendaient la nouvelle administration, ou qu'il ait hésité devant l'injustice ou la violence des partis : non, messieurs, ses goûts, ses habitudes, une défiance inépuisable de lui-même, l'éloignaient seuls d'une position aussi élevée; mais s'il eût prévu les orages que nous étions destinés à braver ensemble, il m'eût serré la main, j'en suis sûr, au premier mot, et serait venu bien vite s'asseoir à mes côtés. Le 15 avril n'avait pu nous séparer; le nouveau cabinet ne devait inspirer au général Bernard que de vives sympathies; il venait tenter la réconciliation des partis, ou plutôt le rapprochement de ces nuances d'opinion qui ne s'étaient séparées que pour des motifs où les convictions, les principes avaient trop peu de part. L'amnistie ouvrit sa carrière; de bons esprits s'effrayèrent de ce grand acte, quelques mauvaises passions s'en applaudirent. Le préambule de l'amnistie ne laissait cependant aucun doute sur les pensées qui l'avaient inspirée.

Il fallut néanmoins à la nouvelle administration le temps de se faire connaître pour rendre aux lois la confiance et confondre les espérances des méchans. Elle eut à prouver qu'au lieu de rien céder par faiblesse, elle agissait par système, et se sentait assez forte pour ne rien redouter de l'épreuve de tant de clémence. Les partis ne renoncent que quand ils cessent de se croire les plus forts; l'amnistie venait après des luttes glorieuses où ils avaient été vaincus, et elle épargnait les amours-propres en leur présentant l'oubli au lieu du pardon. Ces résultats déconcertèrent les adversaires du ministère et surpassèrent l'attente de ses partisans. Les attentats, les émeutes publiques, cessèrent d'attrister la France. Mais nos institutions ne mettent pas seulement ceux qui gouvernent aux prises avec les partis; le conflit des ambitions peut leur susciter plus d'embarras, plus d'obstacles, que les partis eux-mêmes n'enfantent de périls. Le pays qui souffre, s'étonne alors que, sans dangers apparens, sans convulsions, sans violence, tant d'affaires languissent, tant d'intérêts soient compromis. Aisément il se trompe sur la source du mal, et momentanément du moins il peut arriver qu'il accuse ceux-là même que, mieux éclairé, il voudrait affermir. Il faut avoir vu, messieurs, le général Bernard au milieu de tant de complications passionnées, de toutes ces bannières confondues ou étonnées de ceux qui se ralliaient autour d'elle, pour savoir tout ce qu'une triste expérience peut apporter de surprise et d'amertume au cœur d'un homme de bien. D'abord il se débat, il lutte contre l'évidence, il se refuse à

Digitized by Google

reconnaître dans autrui des sentimens ou des motifs qui n'ont jamais approché de lui; à la fin, il se résigne; une affliction profonde s'empare de son ame, exempte de haine comme de ressentimens; et sans regret comme sans colère, il s'élève après le combat, ou, si l'on veut, après la chute, et attend sans impatience que la vérité et la justice aient leur tour.

Messieurs, je ne fais que raconter et peindre l'homme à jamais regrettable que nous avons perdu. Je ne vous ai encore rien dit de son administration, parce que j'étais entraîné par le plaisir que je trouvais à vous peindre son caractère. Elle a mérité cependant l'estime et la reconnaissance publique. Ministre intègre, appliqué, laborieux, aucun détail n'échappait à sa sollicitude. Il avait pour l'armée le cœur d'un vieux soldat. Rien ne saurait donner l'idée, je ne dirai pas seulement de son dévouement pour elle, mais de l'émotion avec laquelle il s'occupait incessamment de ses moindres intérêts. Aussi que d'améliorations accomplies sans bruit dans toutes les branches du service, que d'abus retranchés, d'économies obtenues, de règles salutaires établies! Jamais on ne fit plus de bien sans le dire, jamais on ne mérita plus de reconnaissance sans en demander. Dès l'année 1838, la santé du général Bernard ne résistait plus à tant de fatigues, et des symptômes inquiétans étaient venus contrister sa famille, ses amis; nous le conjurions vainement de prendre un peu de repos, vainement le roi lui-même, et avec cet accent d'intérêt et d'affection qui dans sa bouche a tant de puissance, le pressa, lui commanda de retrancher quelques heures à un travail qui finirait par envahir ses nuits comme ses jours. De tous les sentimens, messieurs, qui inspirent les bonnes actions et produisent les honorables vies, le plus oublié de nos jours et le plus moral peut-être, c'est le sentiment du devoir. Bernard lui a immolé sa vie et non pas sur ces champs de bataille où la gloire est là pour donner le prix, mais dans les veilles ignorées d'un travail continuel et consciencieux, en vue seulement d'une récompense dont les hommes comme lui connaissent toute la valeur, le contentement de soi, cette muette et intime approbation que le juste se donne à lui-même, et qui a le ciel seul pour témoin.

Ma tâche est terminée; je ne me flatte pas de l'avoir remplie. Une voix éloquente a déjà fait entendre sur la tombe de Bernard des paroles dignes de lui; cette voix était encore celle d'un membre du ministère,.... Je m'arrête, c'est Bernard qui me le demande; aux vœux qui sortent de sa tombe, il ne se mêle aucun retour amer. Le bien qu'il n'a pas fait, il souhaite que d'autres le fassent, et que les

Digitized by Google

leçons du passé profitent à l'avenir. Tel est, messieurs, l'empire de certains caractères, même après leur mort; la parole, pour leur rendre hommage, est obligée de s'empreindre de leurs vertus. Heureux celui dont la vie fut assez pure pour qu'il ne soit permis à personne de rougir de la défendre, et dont l'ame fut assez généreuse, assez haute, pour que ce soit manquer à sa mémoire que de prétendre la venger!

Je descendrais de votre tribune, si je ne me sentais encore un devoir à accomplir. J'achevais à peine ce faible éloge, lorsque la reconnaissance d'un grand peuple s'est fait entendre au-delà des mers. Depuis dix ans passés, Bernard avait quitté l'Amérique; dix ans ont plus d'une fois suffi, dans notre vieille Europe, pour effacer de la mémoire, hélas! et du cœur des hommes les services ou les grandes qualités de ceux qui ne sont plus. Vous connaissez tous cet ordre du jour daté de Washington le 9 janvier 1840, où le président de l'Union américaine, *partageant le chagrin sincère qu'ont ressenti de la mort du général Bernard les officiers de l'armée, désire témoigner publiquement le respect qui lui est dû tant pour les services éminens qu'il a rendus à ce pays que pour ses vertus privées,* et ordonne que les officiers de l'armée portent le deuil pendant trente jours. On ne sait en vérité ce qu'il faut le plus admirer ici, ou de celui qui a mérité cet immortel hommage, ou du peuple qui vient le rendre après tant d'années sur la tombe de l'étranger dont il n'attendait plus rien. Honneur, messieurs, aux nations reconnaissantes, honneur surtout à celles qui glorifient les vertus privées, et qui ne se lassent pas d'estimer ceux qu'elles élèvent ou qu'elles honorent publiquement! Ne vous sentez-vous pas touchés, souffrez que je l'ajoute, en voyant des vertus si modestes, une vie si utile, un caractère si pur, Bernard enfin, recevoir après la mort un tribut si éclatant de reconnaissance et d'estime, que tous les ambitieux, les glorieux de la terre pourraient le lui envier?

Digitized by Google

LA

BELLE ISABEAU.

XV.[1]

LA MAISON ISOLÉE.

L'habitation qui servait de retraite, pour ne pas dire de prison, à la Psyché et à Taboureau, appartenait à un riche bourgeois d'Anduze. Charmé sans doute de l'admirable vue qu'on découvrait du versant de la montagne, il y avait fait bâtir cette maisonnette de plaisance. Elle s'élevait à mi-côte sur une pente très escarpée, au faîte de laquelle s'étendait le camp de Cavalier.

Les troupes chargées d'incendier les paroisses du plat pays n'avaient pas pris la peine d'aller détruire cette petite demeure isolée. Grace à cet heureux hasard, elle était demeurée parfaitement habitable.

Elle se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un charmant jardin, planté d'orangers, de magnolias, de troënes du Japon, d'acacias de Constantinople et d'autres arbres assez rares. Exposés au midi, et défendus des vents du nord et de l'ouest par les escarpemens supérieurs de la montagne, leur végétation était magnifique.

(1) Voyez les livraisons des 20 janvier 2, 9 et 16 février.

Digitized by Google

Le jardin avait été abandonné depuis long-temps; mais les plantes bulbeuses et les fleurs annuelles de la saison précédente s'étaient naturellement et si abondamment reproduites, que leurs masses, bigarrées de mille couleurs, envahissaient les allées et couvraient les plates-bandes.

Ici l'on voyait de grosses touffes d'amaryllis avec leurs ombelles de fleurs pourpres, semées de points d'or; là des colchiques à longues grappes de fleurs roses odorantes; plus loin des coréopsis d'un jaune orange à disque brun; c'était encore une profusion d'asters, de balsamines, de reines-marguerites, formant les plus riantes corbeilles naturelles; quelques vignes et quelques clématites qui n'avaient pas été taillées enlaçaient un bosquet d'orangers de leurs souples et longues guirlandes.

Le gazon avait poussé très haut et était mêlé d'une foule de petites fleurs agrestes d'un charmant effet. Un ruisseau qui descendait de la montagne, et dont le cours avait été entravé par quelques éboulemens de l'hiver, envahissait une partie du jardin. L'humidité qui résultait de cet épanchement des eaux suffisait pour conserver toutes les fleurs fraîches et éclatantes, malgré le soleil brûlant du midi. On trouvait peut-être même plus de charmes dans le désordre luxuriant et un peu sauvage de cette délicieuse oasis, que dans la symétrique régularité d'un jardin entretenu par la main de l'homme.

La maison d'habitation, sans être meublée avec une grande recherche, était pourvue de tout ce qui pouvait rendre le séjour de la campagne agréable.

Toinon y trouva des livres, des gravures, un luth et un clavecin; ce dernier instrument était absolument inutile par son complet désaccord; mais au moyen de quelques cordes neuves, industrieusement posées par Taboureau, la Psyché put se servir du luth, dont elle jouait à merveille.

Il y avait deux jours que Toinon et le sigisbé étaient prisonniers de Cavalier, et pourtant le jeune chef n'avait pas encore paru.

Taboureau, joyeux de sa bonne action et assez rassuré sur le danger qu'il pouvait courir, s'était fort occupé d'arranger pour Toinon un petit salon au rez-de-chaussée, d'où l'on découvrait une vue ravissante.

Il était environ huit heures du soir, le soleil commençait à jeter d'obliques rayons, la journée avait été magnifique. Toinon, vêtue d'une longue robe blanche garnie de rubans blancs, coiffée en cheveux, était assise dans un grand fauteuil de tapisserie, sur le seuil

Digitized by Google

de la porte du salon, d'où l'on découvrait au loin la plaine et la vallée dans toute leur immensité.

La Psyché se trouvait si heureuse d'avoir Taboureau près d'elle pour toutes les raisons dont nous avons parlé, ce bonheur imprévu lui avait donné tant de courage, qu'elle pensait presque sans effroi à la mission dont elle s'était chargée. Ayant désormais un témoin de sa conduite, ses pénibles préoccupations avaient cessé; elle était tout entière à l'espoir et à la volonté de sauver Tancrède, qui était peut-être près d'elle dans le camp de Cavalier.

Cette quiétude d'esprit, cette espérance radieuse, donnaient un nouveau charme à la physionomie de la Psyché.

Taboureau, assis à côté d'elle, était vêtu d'un justaucorps et de haut-de-chausses de velours noir; il portait des bas de soie cramoisis comme sa veste de taffetas; enfin sa perruque brune était courte, et sa cravate de dentelles fort longue.

— Savez-vous une chose, tigresse? dit le sigisbé; je crains sur ma parole que ce diable d'homme ne vienne pas, ou qu'il nous envoie un sauf-conduit. Maintenant que mon parti est pris, je voudrais voir notre affaire réussir. Je me sens d'extraordinaires velléités diplomatiques; je suis, tête-bleue! capable de vous donner de très bons avis, pour prouver à tous ces matamores de chancellerie qu'un bourgeois peut être négociateur tout comme un autre; car, après tout, c'est tout bonnement de la diplomatie que nous faisons ici, et de la meilleure encore! L'affaire est grave : il s'agit du salut d'une province et de terminer la guerre civile; c'est quelque chose. Je suis assez riche pour qu'on ne m'accuse pas de m'être mêlé de cette intrigue par intérêt; cela m'amuserait donc fort de vous aider à réussir, et de rendre service au roi par-dessus le marché.

Sans doute ce langage du bon sigisbé contrastait étrangement avec celui qui lui avait été inspiré par les railleries du page. Mais les gens du caractère de Claude ne se piquent pas toujours d'une conduite rigoureusement logique et conséquente.

— Je me sens plus rassurée, plus courageuse, dit la Psyché, et pourtant il me semble que j'aurai un affreux battement de cœur la première fois que je me trouverai seule avec cet homme.

— Pur enfantillage! ne serai-je pas toujours, sinon en tiers avec vous, du moins près de vous, dans la maison ou dans le jardin?

A ce moment, dame Bastien vint dire à Toinon : — Madame la comtesse, voici le chef des révoltés; il descend par le sentier de la montagne : ses gens l'ont reconnu.

Digitized by Google

— Mon ami, ne me quittez pas, dit Toinon, ne pouvant surmonter son émotion.

— Courage, mon enfant, remettez-vous, et surtout ayez l'air bien éploré. Priez, suppliez, si ce rustre nous annonce qu'il nous retient prisonniers. Quant à moi, je me propose de pousser des soupirs et des gémissemens inhumains. Mais, alors, d'un autre côté, n'allez pas le supplier trop bien. Vous êtes si ensorceleuse, que vous seriez, tête-bleue, capable de l'attendrir, et pourtant il ne faut pas avoir l'air de nous résigner trop facilement à notre sort. Tout ceci est très délicat! Mais j'entends des pas; allons, allons, figurez-vous que vous allez jouer un de vos gentils rôles de Colombine à l'hôtel de Bourgogne, et que je suis le souffleur.

La nuit était presque venue; dame Bastien, qui précédait Cavalier, entra, portant deux bougies qu'elle posa sur la table.

On voyait facilement, et cette remarque frappa la Psyché, que le camisard avait mis à sa toilette tout le soin qu'il pouvait y mettre.

Lorsqu'il se présenta dans le salon, sentant la gaucherie de ses manières, il s'arrêta au seuil de la porte, et essaya un salut gêné; mais bientôt, rougissant de sa fausse honte, lui, maître absolu du sort de ses prisonniers, il se redressa et s'avança résolument jusque auprès du fauteuil de la Psyché qui, tremblante, y était restée assise, ayant Taboureau debout à ses côtés.

Cavalier, très pâle, avait l'air soucieux et triste.

— Madame, dit-il brusquement à Toinon, je ne puis vous rendre encore la liberté. Dans quelques jours peut-être... et encore, ajouta-t-il en hésitant, je ne sais si les circonstances le permettront.

— Ah! monsieur, par grace, ayez pitié de nous, laissez-nous libres, s'écria la Psyché en se levant à demi et en joignant les mains.

— Mon digne capitaine, soyez généreux, donnez-nous la clé des champs; que nous allions proclamer partout que vous êtes le plus clément des vainqueurs, s'écria Claude. Que voulez-vous faire de nous, monsieur? Nous avons été déjà si long-temps prisonniers des camisards. C'est au moment même où nous sortons d'une si cruelle captivité, que vous nous y retenez de nouveau!

Et Toinon cacha sa tête dans ses mains.

— C'était donc un leurre, un affreux leurre que nous tendait la fortune! Hélas! hélas! c'est fait de nous, s'écria Claude en gémissant outre mesure.

Cavalier était agité par mille sentimens divers. Un secret instinct lui disait de rendre Toinon à la liberté; qu'en la retenant près de lui,

Digitized by Google

il s'engageait dans une voie fatale dont il ne pouvait prévoir l'issue.

Depuis deux jours, les émotions les plus tumultueuses bouleversaient son cœur. C'est à peine s'il avait songé aux grands intérêts dont il était chargé. Malgré l'acquiescement donné par Roland et par Éphraïm à son plan de campagne, qui avait pour but l'occupation immédiate du diocèse de Nîmes, Cavalier était resté dans l'inaction la plus complète. Pourtant il avait lui-même démontré aux autres chefs de quelle importance il était pour le succès de la guerre, que les premières opérations militaires fussent exécutées avec la plus grande promptitude.

En vain le jeune camisard appelait la raison à son aide : la figure enchanteresse de Toinon le suivait partout; il entendait toujours le doux accent de sa voix résonner à son oreille.

Effrayé du violent amour qu'il sentait se développer si rapidement en lui, vingt fois il fut sur le point d'envoyer un sauf-conduit à Toinon. En entrant même, il avait été sur le point de la rendre à la liberté; mais quand il la vit si jolie, si séduisante, si enchanteresse dans sa simple et fraîche toilette, la résolution lui manqua, et il répondit par un refus formel aux nouvelles supplications de Toinon et de Taboureau.

— Je vous parais bien impitoyable, madame la comtesse, reprit-il après un moment de silence, mais la prudence veut que j'agisse ainsi. — Puis, pour rendre la captivité des prisonniers moins pénible, il dit à Taboureau : Si vous voulez, monsieur, me donner votre parole que, ni vous ni votre sœur, ne chercherez à vous évader, je retirerai les gardes que je vous avais donnés.

—Hélas! puisqu'il faut absolument renoncer au bonheur d'être libre, dit en soupirant Taboureau, je vous donne ma parole que, ni moi ni madame, nous ne chercherons à nous évader; mais serons-nous à l'abri des insultes des autres camisards?

— Ma troupe seule occupe ces montagnes. Vous n'avez rien à craindre à ce sujet, dit Cavalier; et il ajouta d'une voix émue et embarrassée, en cherchant le regard de Toinon : Je viendrai quelquefois m'informer moi-même de ce qui se passe ici.

La Psyché répondit avec une expression de chagrin concentré : Je me résigne à mon sort, monsieur; mais, d'après ce que j'avais entendu dire de vous, je m'attendais à plus de générosité de votre part. Du moins, cette cruelle position ne sera pas nouvelle pour moi.

— Croyez, madame, que les nécessités de la guerre peuvent seules me forcer à agir ainsi, répondit Cavalier en balbutiant.

Digitized by Google

— Je le crois, monsieur, dit la Psyché avec une certaine hauteur.

Un profond silence succéda. Toinon ni Taboureau n'avaient plus rien à dire; par prudence ils ne devaient pas persister à demander la liberté. Cavalier était trop préoccupé de son amour, il avait trop peu l'usage du monde pour entretenir ou soutenir une conversation dans la circonstance assez délicate où il se trouvait. Il éprouvait un embarras navrant, il maudissait sa timidité, il sentait qu'il devait paraître stupide, grossier ou cruel, en ne trouvant pas un mot de consolation ou même de simple politesse à dire à Toinon dans la cruelle position où elle était. Mais plus Cavalier comprenait la nécessité de parler, moins il en avait la faculté; en se prolongeant, le silence devenait de sa part de plus en plus ridicule; pour se donner une contenance, il ouvrait et refermait machinalement le clavecin sur lequel il s'appuyait; enfin, faisant un violent effort sur lui-même pour vaincre sa timidité, il voulut parler, mais il ne put que faire entendre un son inarticulé; sa voix expira dans son gosier.

Toinon et Taboureau, croyant qu'il allait dire quelque chose, levaient la tête et le regardaient d'un air surpris.

Cavalier, hors de lui, sortit brusquement, sans mot dire, et regagna précipitamment son camp, en proie à un désespoir aussi douloureux que puéril.

XVI.

L'AMOUR.

Toinon était prisonnière de Cavalier depuis quinze jours. Le lendemain de sa première entrevue, le camisard, plus enhardi, était revenu à la maison isolée, et avait risqué quelques mots pleins d'embarras sur son espoir de voir souvent la Psyché.

Celle-ci avait accueilli cette demande avec un mélange de froideur, de bienveillance et d'embarras causé par le sentiment de répulsion que lui inspirait Cavalier, et, par l'exigence de sa position, qui lui commandait d'accueillir le Cevenol avec une affabilité pleine de réserve, de peur d'éveiller ses soupçons.

M. de Villars avait deviné juste; les circonstances étaient telles que Toinon, sans ruse, sans feinte, sans coquetterie, en se laissant aller seulement aux impressions si diverses et si contraires qui se combattaient en elle, semblait jouer son rôle avec autant d'adresse que de dissimulation.

Digitized by Google

Aux yeux de l'homme le plus simple comme à ceux de l'homme le plus rompu au manége de la galanterie, la femme qui aime se trahit par un symptôme unique et irrécusable : l'émotion vive et continue que lui cause la présence de l'objet aimé.

Or, pour les mille raisons que l'on a dites, il était impossible à la Psyché de voir Cavalier sans être incessamment et puissamment émue.

Tour à tour il lui inspirait la haine ou la terreur ; tantôt le visage de Toinon devenait radieux par l'espoir de sauver Florac; tantôt, au contraire, il s'assombrissait par la crainte navrante de ne pas réussir.

C'étaient encore des paroles dédaigneuses, amères, qui lui échappaient dans sa douloureuse impatience, et qu'elle faisait bientôt oublier par des paroles douces et bienveillantes que lui dictait une prudente réflexion. Parfois enfin la honte du rôle qu'elle jouait lui faisait monter au front une vive et subite rougeur qu'on pouvait croire causée par les plus chastes délicatesses.

Qui n'aurait été trompé à ces dehors si semblables aux réactions, aux contrastes, aux alternatives tristes et heureuses d'un sentiment profond ?

Quinze jours après sa première entrevue avec la Psyché, Cavalier, naïf et ardent, orgueilleux et timide, ressentit donc pour cette femme séduisante une violente passion.

Croyant quelquefois lui plaire, et d'autres fois aussi désespérant d'y jamais parvenir, il avait passé par toutes les angoisses, par toutes les folies, par toutes les douleurs, par tous les ridicules que la passion entraîne après elle; il avait laissé enfin s'écouler un temps précieux pour ne pas s'éloigner de Toinon; chaque jour il avait remis au lendemain les opérations militaires qui auraient dû depuis plus de quinze jours ouvrir une campagne offensive contre le maréchal de Villars, et peut-être assurer le triomphe de la cause protestante.

Et puis Cavalier était glorieux et vain, et à ses yeux, dernière et irrésistible séduction, la Psyché était *comtesse*, elle était grande dame.

Tout lui disait d'ailleurs qu'elle appartenait à une classe élevée; les manières et le langage de Toinon étaient réellement de la meilleure compagnie, et Cavalier ne pouvait lui comparer que la pauvre Isabeau, quelques fermières du Languedoc, ou les bourgeois puritains de Genève.

Plusieurs fois Toinon, avec la plus grande circonspection, avait amené la conversation sur les prisonniers des camisards, pour péné-

Digitized by Google

trer quelque chose du sort de Florac. Soit que ses allusions craintives ne fussent pas assez directes, soit que Cavalier évitât de répondre, elle n'avait pu rien apprendre à ce sujet.

Quelques grosses louanges de Claude sur la valeur du jeune chef, sur son importance, sur l'inquiétude qu'il inspirait à la cour, avaient été plus heureuses. Une fois même il était échappé à Cavalier de dire qu'il regrettait plus que personne les horreurs de la guerre civile.

La Psyché était donc prisonnière depuis quinze jours, lorsqu'un soir, au soleil couchant, Cavalier descendit de son camp, bien enveloppé dans son manteau.

Après avoir frappé directement à la porte, il entra dans le salon où la Psyché se tenait d'habitude. Le camisard n'y trouva que Tabourreau, auquel il faisait mille avances comme au frère de celle qu'il aimait. N'osant pas demander où était la Psyché, il aborda cordialement le sigisbé.

Celui-ci, en le voyant, posa le livre qu'il lisait et s'écria :

— Tête-bleue, seigneur général (Claude par flatterie n'appelait jamais autrement le chef camisard), vous voilà devenu fin courtisan. Vous frappez discrètement à la porte, comme il sied de faire quand on entre chez une belle et grande dame, au lieu de vous y présenter brusquement comme un homme vulgaire.

Puis examinant le costume du camisard, le sigisbé s'écria : Mais ce n'est pas tout, au ramage vous joignez le plumage. Peste! comme vous voilà galamment troussé! Rien de plus magnifique que votre habit. Nos plus fringans plumets de Versailles vous l'envieraient. Comment diable vous êtes-vous procuré toutes ces élégances au milieu de votre camp? Ah ça! vous êtes donc sorcier?

Pour comprendre l'exclamation admirative de Claude, il faut savoir que, par malice, il avait souvent loué devant Cavalier la mise des gens de cour, disant que sa sœur la comtesse faisait grand cas d'une toilette recherchée, et qu'à Versailles ou à Paris rien ne sentait plus son homme de bas lieu que de venir le soir visiter les femmes en bottes et en buffle.

Cavalier avait cru faire merveille, en envoyant son fidèle lieutenant Espère-en-Dieu lui acheter à Montpellier, au péril de sa vie, un habit de cour complet, lui recommandant de rapporter ce qu'il trouverait de plus magnifique.

Soit que le goût d'Espère-en-Dieu ne fût pas excellent, soit que son choix eût été fort limité, ses emplettes, très satisfaisantes d'ail-

Digitized by Google

leurs aux yeux de Cavalier, assez peu connaisseur en ajustemens, étaient passablement ridicules, moins par la splendeur des habits que par leur étrange assortiment.

On voyait qu'ils n'avaient été faits ni pour Cavalier ni pour aller ensemble.

Les traits du jeune chef étaient réguliers; ses cheveux coupés courts et sa moustache naissante donnaient à sa physionomie juvénile quelque chose de résolu; un simple vêtement de guerre convenait à sa tournure robuste et vulgaire; mais, déguisé en courtisan, il touchait au ridicule,

Il portait ce jour-là une perruque blonde assez défrisée, et malgré la chaleur de l'été, un justaucorps de velours bleu de ciel chamarré d'or et doublé de satin blanc avec une veste de gros de Tours nacarat broché d'argent; l'habit était trop étroit pour les larges épaules de Cavalier, et les paremens lui montaient presque au milieu du bras. Un baudrier à l'ancienne mode, fond paille, sur lequel courait une broderie de fleurs naturelles et de papillons, supportait son épée. Enfin des hauts-de-chausses de velours brun très enrubannés et des bas de soie blancs à coins brodés complétaient ce costume hétéroclite, provenant sans doute de plusieurs personnes.

Il faut dire que dans sa saison, et porté par celui pour qui il avait été fait, le justaucorps de velours bleu eût été irréprochable; sa coupe était parfaite; sa broderie, d'une richesse et d'une élégance merveilleuses, eût fait honneur à Frouny, le plus fameux brodeur de l'époque.

Satisfait d'entendre Claude faire l'éloge de son habillement, Cavalier avait modestement rougi; le sigisbé, voulant l'embarrasser, lui dit :

— Ah ça! seigneur général, est-ce donc pour moi que vous vous êtes fait si brave? ou bien est-ce le vêtement de courtoisie que vous endossez d'habitude lorsque vous venez délivrer vos prisonniers? Grace à votre générosité, moi et la pauvre comtesse, allons-nous donc bientôt revoir Paris?

— Cela est malheureusement impossible, monsieur le chevalier, dit le camisard qui croyait à la fois être agréable à Taboureau et faire montre de bel usage en l'appelant ainsi.

— Impossible? Ah! quel homme, quel homme! dit Claude en affectant un ton bourru; il fallait alors rester vêtu en partisan; votre costume de guerre allait à votre air de geôlier. Mais, habillé comme vous voilà, l'air ou plutôt la chanson *geôlière* ne devrait plus être de

Digitized by Google

mise; vos impitoyables refus contrastent trop avec votre élégance de gentilhomme. On dirait, tête-bleue! que c'est pour nous narguer que vous vous plaisez à venir nous rappeler si furieusement la cour.

Pour l'orgueil puéril il n'est pas de grossier encens. Cavalier, dupe de cette flatterie, se redressa dans son justaucorps, jeta un coup d'œil furtif sur un miroir placé en face de lui, et répondit néanmoins en souriant à Taboureau :

— Allons, allons, monsieur le chevalier, malgré ces habits que j'ai mis, je ne sais pas trop pourquoi, on voit toujours bien que je ne suis qu'un pauvre paysan; avouez que vous voulez railler.

— Railler! moi, railler! j'ai bien en effet le cœur à la joie, reprit Claude, du même ton bourru parfaitement feint. Ah! maudit soit le jour où nous avons pris la route du Rouergue au lieu de prendre celle du Dauphiné! maudite soit la guerre civile! maudit soit l'intendant! maudit le roi lui-même (mais que Dieu le sauve toutefois), d'avoir été réveiller ces vieilles querelles religieuses, comme s'il ne savait pas que son père a été forcé de traiter de puissance à puissance avec le duc de Rohan, comme s'il ne valait pas mieux avoir certaines gens pour soi que contre soi! Grace à ces belles imaginations, la comtesse et moi, nous voilà prisonniers. Elle a beau me répéter que selon elle vous êtes... Et Taboureau s'arrêta court comme s'il eût été sur le point de laisser échapper un secret.

— Ah! monsieur le chevalier, dites, dites ce que Mme la comtesse pense de moi! s'écria vivement Cavalier.

— Ce qu'elle pense de vous, seigneur général? reprit Claude très simplement. Mais rien. Que diable voulez-vous qu'elle en pense?

— Vous alliez dire autre chose, monsieur le chevalier, quand vous vous êtes tout à coup arrêté.

— Ah! ah! vous ne laissez rien tomber; ce n'est pas la clairvoyance qui vous manque, monsieur! dit Claude feignant de regarder le camisard d'un air soupçonneux. Bien, bien; j'aurai garde aux épanchemens, désormais.

— Monsieur, dit Cavalier avec fierté, je suis incapable d'abuser d'une confidence, et si Mme la comtesse...

— Mme la comtesse est une petite folle! s'écria Claude en interrompant Cavalier. Eh bien! après? Quand vous auriez plutôt les nobles façons d'un général des troupes royales que celles d'un chef de fanatiques (pardonnez-moi l'expression), qu'est-ce que cela prouve? Nous rendez-vous plus notre liberté pour cela? Hum! hum! J'aime-

Digitized by Google

rais beaucoup mieux, ma foi! que vous eussiez moins bon air et un cœur plus compâtissant, seigneur général.

— Monsieur le chevalier, vous savez bien que ce sont les malheureuses chances de la guerre. Ah! comme vous, je déplore ces fatales querelles religieuses.

— Que voulez-vous; chacun son goût et sa croyance. Vous aimez les psaumes et le prêche, tandis que nous autres, pauvres pécheurs papistes, nous aimons le bal, les galanteries et les chansons. Il est vrai qu'un jour nous irons pour cela au grand diable d'enfer. Soit; mais vous, qui vous dites si austères et si religieux, vous ne pratiquez guère la charité évangélique à notre égard! ajouta Claude d'un air de fort mauvaise humeur.

Taboureau ne manquait pas de bon sens, toutes ses paroles avaient porté juste; si ses réticences calculées firent penser à Cavalier que Toinon lui avait trouvé quelque distinction naturelle, l'allusion du sigisbé, relative au prêche et aux psaumes, fit craindre au jeune Cevenol de partager, aux yeux de la comtesse, le ridicule dont les catholiques poursuivaient les huguenots. Aussi, par mauvaise honte et pour faire l'esprit fort, le Cevenol eut la faiblesse de plaisanter sur la rigidité de sa secte, espérant que Claude rapporterait sa conversation à Toinon.

— Croyez-vous donc, monsieur le chevalier, dit le camisard d'un air dégagé, que tous les protestans n'aient d'oreilles que pour les sermons, qu'ils n'aient d'yeux que pour leurs ministres? On peut servir le Seigneur et admirer la créature, tirer l'épée contre d'injustes oppresseurs et être charmé par la beauté.

— Tarare! seigneur général, s'écria Claude, je vous connais de longue main, vous autres huguenots (pardon de l'expression): un violon vous fait fuir, le bal et la comédie vous font crier anathème. C'est pour cela que vous vous déclarez toujours contre le parti du roi et de la cour, car vous considérez les joyeux et brillans courtisans comme autant de damnés dans ce monde et dans l'autre.

— Mais non, je vous jure, monsieur le chevalier, dit Cavalier d'un air confidentiel. Quand j'étais à Genève, j'ai fait plus d'un bon tour, et plus d'une fois minuit m'a trouvé ailleurs qu'au temple, en joyeuse compagnie et chantant autre chose que des psaumes.

— Tarare! repartit l'intraitable Taboureau; si vous n'aviez pas toujours été un farouche et intraitable religionnaire, à cette heure, vous seriez autre chose que ce que vous êtes. Les gens de votre sorte on

Digitized by Google

beau être hérétiques : lorsque l'horreur profonde que leur inspirent les plaisirs profanes de la cour cède à leur désir de servir le roi, ils trouvent, tête-bleue! toutes les portes ouvertes à deux battans. Ruvigny, Duquesne, Doustein, sont huguenots; ne sont-ils pas généraux, amiraux, ambassadeurs? n'aident-ils pas puissamment leurs frères dans ces positions élevées? Mais aussi ce ne sont pas de sombres prêcheurs à manteaux noirs et à rabats blancs, qui disent : Arrière Satan! — à toutes les joies du monde. Quand de beaux yeux, charmés de leur valeur, les regardent tendrement, ces religionnaires-là ne grincent pas des dents, en criant *Babylone*. Ce sont de hardis coupères, fêtés, choyés par toutes les belles dames, toujours affriolées de la bravoure et d'un certain air batailleur qui fait que la coiffe court au plumet comme la paille à l'aimant; gloire, amour, faveurs du prince, tout ça pousse sur le chemin de ces gais huguenots, comme les roses au mois de mai.

— Vous citez de bien rares exceptions, monsieur, dit amèrement Cavalier; quand les édits du roi nous retirent tous nos droits, je ne crois pas que la cour pense à nous accorder des faveurs.

— Eh certes! je parle d'exceptions aux gens d'une valeur exceptionnelle. Les édits! dites-vous, seigneur général? Eh! mon Dieu! reprit Taboureau en haussant les épaules; les hommes supérieurs passent à travers les édits, comme les gros poissons se font un trou à travers les filets qui retiennent le fretin. Allons donc, seigneur général, vous le savez mieux que personne, les édits ne sont pas faits pour vous.

— Je ne vous comprends pas, dit le Cevenol.

— Comment! reprit Claude d'un air étonné, ce qu'on nous a dit à Montpellier n'est donc pas vrai?

— Mais encore, que vous a-t-on dit?

— Que le roi vous avait fait proposer le titre de comte, et deux régimens de ses gardes que vous deviez commander avec le grade de brigadier de ses armées, si vous vouliez le servir au lieu de le combattre? cela est-il donc faux?

— Sans doute, cela est d'une horrible fausseté, monsieur! s'écria Cavalier avec indignation; jamais on ne m'a fait, jamais on n'a osé me faire une si infâme proposition! les papistes savent trop bien que de ma vie je ne serai traître à la cause que je défends!

— C'est donc un faux bruit comme tant d'autres billevesées, reprit Taboureau avec une insouciance affectée, bien certain que les mots qu'il venait de dire germeraient tôt ou tard dans la pensée du jeune

Digitized by Google

chef. Je l'ai cru, parce que cela me semblait tout simple, d'après votre réputation militaire; car, entre nous, vous me paraissez mériter cela, plus que cela même.

— Si vous saviez les affreux malheurs qui ont désolé ma famille, monsieur, dit le camisard d'une voix sombre, vous comprendriez qu'entre Jean Cavalier et le roi de France, il ne peut y avoir qu'une guerre à mort.

— Tant pis pour la France! dit Taboureau.

Il y eut un moment de silence.

La nuit était tout-à-fait venue, la lune se leva dans tout son plein et jeta sa douce clarté dans l'appartement.

La soirée était magnifique, la senteur aromatique des oranges embaumait l'air, on n'entendait au loin que le léger bruissement des feuilles. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Toinon parut; elle marchait si légèrement qu'elle avait l'air d'une apparition.

— Et d'où venez-vous ainsi, comtesse? demanda Claude.

Cavalier, absorbé dans ses pensées, n'avait pas entendu la Psyché.

Ces mots de Claude lui firent tourner les yeux, il s'avança et salua d'un air assez gauche en disant: J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame la comtesse.

— Bonsoir, monsieur, dit Toinon d'une voix douce, et elle s'assit dans un grand fauteuil. Elle était ainsi complètement éclairée par la lune, tandis que Cavalier et Taboureau restaient dans une demi-obscurité.

—Voulez-vous que je demande de la lumière, ma sœur? dit Claude.

— Non, reprit la Psyché, ce clair de lune me plaît, la soirée est si belle, si calme; ne trouvez-vous pas, monsieur Cavalier?

Il y avait un tel accent de bienveillance dans ce peu de mots adressés au Cevenol, qu'il en fut touché; son cœur battit avec force, il rougit et ne put que répondre d'une voix émue:

— En effet, il fait très beau ce soir, madame la comtesse.

— Tristement admirer l'horizon qu'ils voudraient pouvoir franchir, c'est le seul plaisir des pauvres prisonniers, dit Toinon avec mélancolie.

— Encore bienheureux, quand cet horizon ne se compose pas de gros barreaux de fer à encager les bêtes féroces, à travers lesquels on voit un affreux mur de prison, dit Taboureau.

— Aussi, monsieur Cavalier, nous vous sommes bien reconnaissans, moi et mon frère, de l'agréable retraite que vous nous avez donnée; tant d'autres captifs sont si malheureux, sans doute.

Digitized by Google

— Il serait vrai, vous auriez pour moi... un peu de reconnaissance, madame la comtesse? dit vivement Cavalier.

— Oubliez-vous donc, monsieur, que deux fois vous m'avez sauvé la vie? répondit Toinon en baissant la voix.

— Ah! madame, s'écria Cavalier, quels affreux momens! Je vous vois encore agenouillée! un bandeau sur le front! Si vous saviez ce que j'ai ressenti là, au cœur!

— Je ne sais pourquoi votre vue m'avait donné quelque espoir, dit Toinon. Je comptais malgré moi sur votre générosité; vous ressembliez si peu aux gens qui vous entouraient.

— Oh! madame, comptez-y toujours. Si vous saviez tout ce que je voudrais faire pour mériter votre estime! dit timidement Cavalier.

— Je suis prisonnière, monsieur, dit Toinon.

— Cette captivité vous est donc bien affreuse? Rien au monde ne peut vous aider à la supporter, répondit amèrement Cavalier!

— Si, si, par momens cette captivité m'est bien précieuse, s'écria involontairement Toinon, en songeant qu'elle pouvait sauver Florac; et elle ajouta avec un accent passionné : Oh! oui, par momens, elle m'est chère... plus chère que la liberté!

— Que dites-vous, madame, il serait vrai! Cette captivité vous plaît! Ah! si je pouvais espérer! Croyez que l'amour le plus respectueux...

Et Cavalier, balbutiant ces mots sans suite, ivre de bonheur, interprétant les paroles de Psyché dans le sens le plus favorable à son amour, voulut prendre la main de Toinon.

Celle-ci, rappelée à elle-même par ce mouvement du Cevenol, qui lui fit horreur, retira vivement sa main et lui montra Taboureau qui en ce moment passait devant la porte du salon.

Cavalier se rassit brusquement et appuya son front brûlant sur une de ses mains. Il éprouvait les plus ineffables ravissemens : il se croyait aimé.

Voulant rompre un silence embarrassant et poursuivre ce qu'elle avait déjà si bien commencé, la Psyché, après un assez long silence, prit un air rêveur, et, comme si elle eût voulu échapper à une conversation trop tendre, elle dit à Cavalier : Cette lumière qu'on voit là-bas sur la montagne sort de votre camp, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit le camisard, charmé de ce que Toinon ne lui disait pas *monsieur*.

— C'est une belle et noble chose à voir qu'un camp, dit la Psyché. Il y a deux ans, j'ai assisté au camp de Compiègne; un de mes pa-

Digitized by Google

rens, qui s'était distingué dans la guerre d'Allemagne, devait être reçu colonel d'un des régimens des gardes par sa majesté. Quel coup d'œil magnifique que toutes ces troupes sous les armes! Près de l'endroit où le roi se tenait à cheval, un grand nombre de femmes de la cour étaient en voiture pour voir cette cérémonie.

— Le roi ne reçoit pas ainsi tous les colonels de son armée? demanda Cavalier, intéressé par ce récit.

— Je ne sais; mais je me souviendrai toujours de cette scène imposante. Montant un superbe cheval plein de feu, mon parent, revêtu d'un brillant uniforme qui l'embellissait encore, arriva devant le régiment que le roi lui confiait. On entendait au loin le son des clairons et des timbales; les spectateurs se montraient avec admiration ce jeune officier, citaient les traits de bravoure qui lui méritaient la faveur insigne dont il allait être honoré. Sa femme, sa fière et heureuse femme auprès de qui j'étais, avait comme moi les yeux baignés de larmes. Elle le montrait avec orgueil à son petit enfant, en lui disant: Vois, mon fils, c'est ton noble père. A quelque distance du régiment, le nouveau colonel descendit de cheval, il s'avança vers le roi devant lequel il fléchit le genou; mais aussitôt Louis-le-Grand le releva et le serra dans ses bras avec une bonté paternelle; puis, d'une voix éclatante, le roi dit au jeune officier: « Je vous confie mon régiment des gardes, parce que je ne saurais trouver un plus brave, un plus loyal colonel que vous! » Oh! alors, ce fut une explosion d'enthousiasme impossible à décrire; les généraux, les soldats crièrent: Vive le roi! les femmes agitaient leurs mouchoirs en répétant les mêmes cris, les officiers brandissaient leurs épées, les tambours battaient aux champs; mais celle qui jouissait de tous ces triomphes, parce qu'elle en partageait l'orgueil, c'était la femme, l'heureuse femme du héros de cette journée: comme elle était exaltée, enivrée, presque folle de la gloire de celui qu'elle adorait! Que je l'admirais! que je l'enviais! Voir celui qu'on aime ainsi élevé par son courage, n'est-ce pas le rêve ineffable de tout cœur aimant et généreux?

Toinou avait mis une telle chaleur dans ses paroles, que Cavalier restait presque ébloui du tableau qu'elle venait de retracer à ses yeux.

Tous ses instincts d'orgueil, d'ambition guerrière, s'étaient réveillés. Il comparait avec amertume sa vie de partisan redouté, mais dépouillée de prestiges, avec cette carrière glorieuse, éclatante, dont la Psyché venait de lui montrer un épisode.

— Ah! dit-il avec accablement, pour les officiers du roi, tous les

Digitized by Google

plaisirs, tous les honneurs, toutes les dignités; pour nous autres rebelles, la honte, une mort infamante! Aussi combien un pauvre paysan révolté doit vous sembler méprisable, madame!

— Celui-là contre qui le roi de France envoie un de ses meilleurs généraux, celui-là qui fixe sur lui l'attention de l'Europe entière par sa valeur généreuse, ne sera jamais méprisable, dit Toinon d'une voix douce et grave. Ceux qui s'intéressent sincèrement à lui... (et la Psyché baissa la voix); ceux qui, frappés de son génie, de son courage, le voient avec douleur employer ces dons si rares à de funestes entreprises, à soutenir une guerre impie et sacrilége, ceux-là souffrent pour lui, le plaignent de son aveuglement, mais ne le méprisent pas. Non.... ceux-là ne font qu'un vœu bien sincère, bien ardent.... c'est de le voir placé au rang qui lui appartient... c'est de pouvoir le louer sans réserve; c'est de pouvoir le regarder avec fierté comme le sauveur d'un pays qu'il a trop long-temps ravagé!

— Et alors, et alors... si ce vœu se réalisait, s'il sauvait le pays, s'il mettait fin à la guerre? s'écria Cavalier irrésistiblement séduit.

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et Taboureau entra précédé de dame Bastien, qui portait des bougies.

Claude, remarquant le trouble du camisard, voulut lui donner le temps de se remettre, et dit à la Psyché : Devinez d'où je viens, chère comtesse.

— Je ne sais, dit Toinon en souriant.

— Vous n'ignorez pas que je m'occupe d'astrologie judiciaire? Eh bien! je viens d'observer les planètes et de faire des calculs et des prédictions.

— Et quel est le résultat de ces belles observations? reprit la Psyché?

— Je ne puis encore vous le dire, mais quand vous le saurez, il vous étonnera fort. Mais à propos d'étonnement, ou plutôt d'admiration, ne partagez-vous pas la mienne à l'endroit de la magnificence du seigneur général? Voyez donc quel habit à la fois riche et galant, comtesse, vous n'avez pu voir cela au clair de lune.

Cavalier restait assez embarrassé de sa contenance, et maudissait intérieurement Claude, lorsque Toinon, jetant les yeux sur le justaucorps, devint pâle comme une morte, et cacha sa tête dans ses mains avec un mouvement d'horreur.

Elle venait de reconnaître un des habits de Tancrède, qui, après le pillage de l'abbaye du Pont de Mont-Vert par les camisards, avait sans doute été porté et vendu à Montpellier.

Digitized by Google

Malgré l'intérêt qu'elle avait à ménager Cavalier, et quoique ses projets commençassent à réussir, la Psyché n'eut pas assez d'empire sur elle-même pour cacher ce qu'elle éprouvait, croyant que Cavalier se parait impudemment des dépouilles du malheureux prisonnier qu'il torturait. Elle sentit toute sa haine se réveiller contre le meurtrier de Tancrède, et, l'œil étincelant d'indignation, elle s'écria avec une expression de cruelle ironie : En vérité, le costume est brillant! sans doute il est quelque peu taché de sang; mais qu'importe! qu'importe! L'habit de la victime appartient au bourreau!

Cavalier, stupéfait de ce changement soudain dans les traits, dans l'accent de Toinon, la regardait avec angoisse.

Claude ne comprenait pas davantage la cause de l'exaltation de la Psyché. Connaissant et redoutant la violence de son premier mouvement, il tâcha de l'interrompre, mais en vain. Le sang-froid de Cavalier, que Toinon croyait écraser par le foudroyant reproche qu'elle lui adressait, exaspéra la jeune femme.

— Chère comtesse, lui dit le sigisbé, pour revenir à ma découverte d'astrologie judiciaire, je vais vous confier mes observations.

— Courage, courage, s'écria Toinon en regardant Cavalier avec un écrasant dédain; le paysan révolté ose se vêtir en gentilhomme! Ce n'est pas pour venger la religion de ses frères qu'il a pris les armes; c'est pour se parer des dépouilles de ceux qu'il égorge lâchement comme un voleur de grand chemin.

— Ma sœur! ma sœur! que dites-vous? s'écria Claude en s'approchant de Toinon; et il ajouta à voix basse : Vous nous perdez.

Mais la Psyché ne l'entendait pas. S'adressant à Cavalier, qui, pétrifié, la regardait presque avec frayeur, elle continua : Et j'ai pu voir cet homme! et j'ai pu souffrir qu'il passât le seuil de cette porte! et j'ai pu permettre qu'il me parlât! Et il ose me regarder, et il a l'ame assez endurcie pour ne pas comprendre mes reproches! Ah! il les comprend enfin! s'écria-t-elle en voyant un geste furieux de Cavalier; il les comprend! C'est sa vengeance lente et sûre qu'il médite. Eh bien! tue-moi, tue-moi; j'aime mieux la mort que ton odieuse présence!

— Madame! s'écria Cavalier, à la fois outré de ses reproches et accablé de voir ses espérances si brusquement renversées; madame, prenez garde!

— Par tous les diables! Toinon, vous êtes folle, archi-folle, s'écria Claude épouvanté.

— Sortez! sortez! vous me faites horreur! car je vous crois encore

Digitized by Google

plus lâche que féroce! Sortez, s'écria la Psyché presque en délire, en montrant la porte à Cavalier et frappant du pied, sortez!

— Je sors; mais vous vous souviendrez que vous êtes ma prisonnière! dit le camisard avec rage.

Et il disparut.

XVIII.

LE MAS-NASBINALS.

Le col d'Arzeuc, défilé étroit, rapide, presque impraticable, conduisait à la partie la plus escarpée de la chaîne des montagnes de la Seranne, nommée le *Mas-Nasbinals*.

Là étaient établis l'ambulance et les magasins de la troupe de Cavalier.

Le docteur Claudius soignait les camisards blessés. Plusieurs femmes protestantes, au nombre desquelles on comptait Isabeau, l'aidaient dans ce pieux devoir.

Une vaste caverne, agrandie et disposée par les ordres du docteur, servait d'hôpital.

Le Mas-Nasbinals formait un grand plateau de rochers exposé au midi et abrité des vents du nord par les dernières cimes de la montagne. Un bouquet de châtaigniers, qui s'élevait à l'issue du défilé, offrait un ombrage assez touffu; du pied de ces vieux arbres semblait sortir un ruisseau d'eau vive, qui, après avoir couru quelque temps sur un lit de cailloux, allait se perdre sur une des pentes de la montagne.

Il était environ huit heures du matin; le soleil, déjà très ardent, inondait de sa chaude lumière les masses granitiques qui s'étendaient à perte de vue.

Quelques camisards blessés, pâles et affaiblis, semblaient renaître à ses rayons vivifians; les uns à demi couchés sur un monceau de bruyères sèches écoutaient une lecture de la Bible; ceux-ci, assis en cercle, nettoyaient leurs armes dont ils espéraient pouvoir se servir bientôt, et prêtaient une oreille attentive à un de leurs compagnons qui racontait ses derniers combats. D'autres enfin marchaient avec peine, appuyés sur le bras d'un ami ou sur celui d'une des femmes dont on a parlé.

Lorsque les blessés virent Isabeau sortir de la caverne avec le docteur Claudius, tous ceux qui purent se lever le firent, et saluèrent le médecin et la Cevenole avec une vénération profonde.

Digitized by Google

Le docteur n'était pas changé; sa figure douce et calme n'exprimait pas le moindre ressentiment du triste sort auquel la perfidie de Du Serre l'avait condamné; son habit noir semblait aussi bien brossé, sa perruque aussi bien ajustée que s'il eût été à Genève, et il ne quittait jamais, pendant sa promenade quotidienne sur le plateau ou dans les rochers, son grand jonc à bec de corbin et son petit chapeau plat qu'il portait ordinairement sous le bras.

Le docteur avait très philosophiquement pris son parti sur sa réclusion. — Puisque je me suis voué, disait-il, au soulagement de mes semblables, qu'importe que ce soit à Genève ou dans des montagnes que j'exerce ma profession, d'autant mieux que je suis, à vrai dire, encore plus utile ici qu'ailleurs, car, sans moi, les pauvres misérables seraient perdus.

Les traits d'Isabeau révélaient une souffrance profonde; ses joues étaient creuses, ses yeux rougis par les larmes; un douloureux sourire contractait parfois ses lèvres décolorées; vêtue d'une longue robe noire, elle s'appuyait sur le bras du docteur. — Allons, allons, courage, mon enfant, lui dit-il; surtout n'allez pas tomber malade. Que deviendraient nos blessés? que deviendrais-je moi-même, dans cette solitude, une fois mes visites faites?

— J'aurai du courage, dit Isabeau.

— Rassurez-vous, reprit le docteur, vous reverrez Cavalier, vous le reverrez; il reviendra. D'abord il se porte bien; sous ce rapport, vous devez être tranquille; l'émissaire que vous envoyez chaque jour au camp vous donne de ses nouvelles. Si Cavalier est resté quinze jours sans vous voir, c'est qu'il a eu de grandes occupations, des plans de campagne à méditer; que sais-je, moi? Ah! ma pauvre enfant, le métier qu'il fait laisse souvent peu de place ou plutôt peu de temps à donner aux sentimens tendres. Soyez raisonnable.

— C'est qu'il y a si long-temps que je souffre, dit Isabeau; et elle murmura ce passage d'Isaïe, en levant les yeux au ciel d'un air désolé : « Pourquoi ma douleur est-elle devenue continuelle? Pourquoi est-elle désespérée et refuse-t-elle de se guérir? Seriez-vous à mon égard, ô mon Dieu, comme une source trompeuse dont les eaux manquent au besoin? »

— Allons, allons, pas de ces sombres pensées; je vous le défends comme ami et comme médecin.

— Si Cavalier ne négligeait que moi, reprit Isabeau, je me résignerais, mon Dieu! mais ces braves gens (et elle montra les blessés), ses frères, qui l'aimaient tant, qui lui sont si dévoués, qui pour lui

Digitized by Google

se feraient tuer jusqu'au dernier, eh bien! ils se découragent, ils se croient abandonnés, et je tremble que dans l'avenir son influence sur eux ne soit plus la même. Ceux des siens qui ne sont pas blessés savent son indifférence pour ceux-ci, et déjà, dans son camp, on l'accuse de froideur et d'oubli pour les vrais serviteurs de Dieu.

— Mais Cavalier vous a écrit? Ne vous a-t-il pas dit la cause d'une si longue absence?

— Non; il m'a écrit il y a huit jours, mais quelle lettre! si froide, si brève! Ah! je suis bien malheureuse! s'écria Isabeau en mettant la main sur ses yeux.

— A quoi pouvez-vous attribuer ce refroidissement passager?

— Je ne sais. La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai trop sincèrement peut-être donné les conseils que mon cœur m'inspirait. J'ai franchement combattu quelques-unes de ses idées qui me semblaient funestes. Peut-être l'aurai-je irrité contre moi. Et puis, ce n'est pas tout, reprit Isabeau après un moment de silence; hier, Éphraïm est venu. Il avait l'air plus farouche encore que de coutume; il s'est plaint violemment des temporisations de Cavalier. On devait prendre les armes il y a douze jours, et Cavalier a toujours reculé le moment d'agir, lui ordinairement le premier à demander l'attaque. Éphraïm s'est aussi plaint de l'abandon où il laissait ses frères blessés; il s'est entretenu avec eux; vous savez combien il est respecté dans nos montagnes. Après son départ, les camisards m'ont paru indignés contre Cavalier. Ah! tenez, maître Claudius, je ne sais, mais je suis épouvantée malgré moi!

— Terreurs d'une ame tendre, mon enfant! Si Cavalier temporise, c'est qu'il attend le moment convenable pour l'attaque; personne n'en peut juger mieux que lui; il est excellent capitaine, c'est une justice que ses amis et ses ennemis lui rendent, vous le savez bien.

— Peut-être avez-vous raison, maître Claudius; pourtant, je me sens bien inquiète, et mes pressentimens m'ont rarement trompée!

— Cette fois, du moins, ils n'ont pas le sens commun, vos pressentimens, mademoiselle, dit le docteur en frappant le roc avec sa canne d'un air triomphant; regardez, que voyez-vous là-bas dans ce défilé?

— Cavalier! s'écria Isabeau, et elle resta immobile, tant son émotion était profonde.

Cavalier arriva lentement sur le plateau.

Lorsque les camisards blessés l'aperçurent, leurs physionomies sauvages, qui ordinairement brillaient d'enthousiasme à son aspect,

Digitized by Google

prirent une expression morne et sombre; au lieu de l'accueillir avec un murmure de joie, ils échangèrent des regards farouches en se montrant le jeune chef.

Cavalier, soucieux, préoccupé d'amères pensées, ne s'aperçut pas des fâcheux symptômes qui se manifestaient chez les gens de sa troupe.

Sans doute, il ne vit pas d'abord Isabeau, car, avant de lui parler, il s'approcha d'un groupe de soldats avec l'air à la fois confiant et distrait de l'homme sûr de l'influence qu'il exerce.

Plusieurs de ces rebelles avaient été grièvement blessés, trois d'entre eux étaient mutilés; la pâleur de ces fanatiques, leur longue barbe, leurs vêtemens misérables, les bandeaux sanglans qui entouraient leurs têtes ou leurs membres, leur donnaient un aspect à la fois triste et imposant.

Cavalier les contempla quelques momens en silence, éprouvant un douloureux remords de les avoir abandonnés si long-temps.

— Que le Seigneur soit avec vous, frères, dit-il d'une voix affectueuse et cordiale.

Étonné du profond silence qui accueillit ses paroles, Cavalier, s'adressant à un camisard dont la tête était enveloppée de bandes et qui nettoyait un mousquet:

— Bonjour, Moïse; tu as été blessé à mes côtés lors de l'attaque de Vergesse; tu combattais bien vaillamment pour la cause de Dieu! Tu es bien pâle, ami; souffres-tu donc beaucoup?

Le huguenot, sans quitter son occupation, sans regarder Cavalier, lui répondit d'une voix creuse par ce passage de Job:

— « C'est à celui qui périt qu'un ami doit sa compassion; s'il n'en a point, il renonce à la crainte du Seigneur. »

— Que veux-tu dire, frère? demanda Cavalier; tu sais, vous savez tous, que je mets ma force en vous comme je la mets dans le Seigneur. Et toi, Aldias Morel! pauvre brave! on n'a donc pu te conserver ton bras! — Il s'adressait à un camisard amputé.

— Qu'importe à mon frère? Mon frère s'est éloigné de moi comme le torrent qui s'écoule avec rapidité dans les vallées, répondit le camisard sans jeter les yeux sur Cavalier.

Commençant à comprendre les dangereux résultats que pouvait avoir son ingrat oubli, le jeune chef, redoublant de marques d'intérêt envers ses soldats, continua de s'informer de leurs blessures; mais il ne reçut d'eux ni un regard, ni une réponse.

Le cœur de Cavalier était généreux, il souffrit cruellement de ce

Digitized by Google

silence expressif. Espérant que tous les blessés ne partageraient pas les mêmes ressentimens, il s'approcha d'un autre groupe :

— Que le Seigneur soit avec toi, Jonabad! dit-il à un fanatique d'une taille colossale dont le front et la joue étaient sillonnés par une blessure récente.

Cet homme aiguisait sur le roc une faux emmanchée à revers, avec laquelle il combattait à la tête d'une compagnie, qui, comme lui, se servait de cette arme, terrible entre les mains des camisards.

Jonabad baissa la tête sans répondre à Cavalier, qui continua en contenant son dépit et son chagrin :

— Grace à Dieu, Jonabad, te voilà bientôt guéri! Je garde toujours ta compagnie d'intrépides faucheurs; bientôt le camp de l'Éternel te réclamera, la moisson sera mûre, j'aurai besoin de ta large faux, aussi redoutable pour les moabites que l'épée de Gédéon.

— Il condamnera lui-même sa folie; ce qui fait sa confiance sera comme une toile d'araignée; il s'appuiera sur sa maison, et elle n'aura pas de solidité! reprit le géant d'une voix creuse sans regarder Cavalier, et comme pour faire allusion à la désaffection qui gagnait le cœur de ses camisards.

Cavalier, alarmé de ces symptômes, qui pouvaient s'étendre à son camp, qui l'avaient peut-être envahi, car depuis quinze jours, le Cevenol, complètement absorbé par son amour pour Toinon, ne s'était pas occupé de sa troupe; Cavalier reprit vivement, en s'adressant à haute voix aux camisards, qui, par leur silence, semblaient approuver les paroles de Jonabad :

— Si je ne suis pas venu visiter mes frères, ouvriers comme moi dans la vigne de l'Éternel, c'est que les soins du salut commun m'ont occupé. Une bande de pillards et d'assassins commettaient d'exécrables forfaits, moi-même je les ai punis et justiciés. J'espère que mes frères seront toujours à moi comme je suis à eux; — et il ajouta, non sans une secrète honte de profaner les paroles de l'Écriture : « Le Seigneur sait si je me suis conduit avec duplicité, si mes pieds ont couru pour tendre des piéges. Un jour, Dieu me pèsera dans une juste balance, et il reconnaîtra ma droiture. »

Jonabad et les fanatiques qui entouraient le jeune chef parurent peu sensibles à cette justification de Cavalier; car le gigantesque faucheur, continuant ses citations allégoriques, reprit : « Il est comme une herbe qui pousse sa tige plus vite que les autres plantes du jardin. Ses racines, arrêtées par de durs cailloux étroitement unis, se replieront sur elles-mêmes. La place où elle était florissante la renon-

Digitized by Google

cera comme ne l'ayant jamais vue. Voilà à quoi se réduit la joie dont jouissait le pécheur. D'autres prendront sa place sur la terre. »

Cavalier demeura écrasé devant cette réprobation si énergiquement exprimée par la simple et mâle parole des prophètes.

Il fit un retour sur le passé.

Il méritait ces reproches amers : depuis douze jours au moins il aurait dû prendre les armes; il s'était engourdi dans une coupable mollesse; il avait oublié les épouvantables malheurs qui avaient frappé sa famille, les espérances que ses frères fondaient sur lui. Peu à peu ses généreux instincts d'indépendance et de liberté se réveillèrent. Il crut sortir d'un rêve, en songeant que la veille encore il avait presque renié sa cause en se laissant aller aux impulsions d'un funeste amour; la valeur désintéressée de ses soldats le fit rougir de son ambition.

Ces gens rudes et simples, mis hors la loi, vivant de privations, en proie aux souffrances physiques, jamais ne murmuraient. Bourgeois, laboureurs, pâtres, artisans, ils combattaient et mouraient héroïquement pour la foi et pour leurs droits. Au terme de la lutte, pour prix de tant de sacrifices, de tant de sang, de tant de périls, ils ne voyaient, eux, ni récompenses glorieuses, ni charges suprêmes, mais un modeste temple où ils pourraient exercer la religion de leurs pères, et le droit de vivre en paix à l'abri des lois, comme les catholiques.

Ces réflexions se présentèrent à la pensée de Cavalier avec une grande force. Il y puisa une énergie nouvelle et une ferme résolution de pousser la guerre avec vigueur et de fuir pour jamais les tentations auxquelles il avait été sur le point de succomber.

Il ne pouvait douter qu'Éphraïm, justement irrité de ses lenteurs, n'eût animé les camisards contre lui. Néanmoins il ne désespéra pas de ramener à lui les soldats que son ingrat oubli avait profondément ulcérés.

Ne voulant pas descendre à une seconde justification qui aurait pu le déconsidérer, Cavalier se contenta de dire aux camisards d'une voix grave et inspirée, en levant les yeux au ciel, ce passage d'Ezéchiel : « Comme un pasteur recherche tout ce qui est de son troupeau lorsqu'il se trouve au milieu de ses brebis dispersées, ainsi je rechercherai mes brebis; j'irai chercher celles qui sont perdues; je rétablirai celles qu'on aura chassées; je banderai les plaies de celles qui seront blessées; je fortifierai celles qui sont faibles, et je les conduirai dans la justice. »

Digitized by Google

Puis il s'éloigna à pas lents d'un air méditatif.

Bientôt Cavalier se trouva en présence d'Isabeau.

Les traits de la Cevenole étaient si profondément altérés, qu'il ne put cacher sa surprise.

— Isabeau, qu'as-tu? s'écria-t-il,

La jeune fille répondit par un soupir.

— Depuis bien long-temps je ne t'ai pas vue, j'ai eu tort, pardonne-moi! lui dit tendrement Cavalier.

— Je ne vous ai jamais accusé.

— Oh! je te crois, généreuse femme. Malgré mes hésitations, mes violences, mes lâchetés, quand m'as-tu accusé? quand t'es-tu plainte? jamais.

— C'est que je n'ai jamais douté de votre cœur; c'est que j'ai toujours mis mon espoir dans la force de mon amour pour vous.

Cavalier, sans répondre à Isabeau, prit ses deux mains dans les siennes et contempla quelques momens en silence le triste et beau visage de la jeune fille.

En voyant combien elle avait souffert, les yeux du jeune camisard se remplirent de larmes. Puis il s'écria en baisant ses mains avec autant de passion que de respect: Isabeau, ce jour est un grand jour pour moi. J'ai failli perdre une chère et sainte affection, et je l'ai retrouvée pour la garder, pour me l'assurer à jamais.

— Que voulez-vous dire? demanda Isabeau,

— Écoute, reprit le Cevenol d'un ton grave et solennel; nos ministres sont en fuite, aucun ne peut consacrer notre union.

— Notre union? notre union? s'écria la Cevenole; elle ne pouvait, elle n'osait croire à ce qu'elle entendait.

— Demain, peut-être, je serai tué à la guerre; aujourd'hui, à la face du ciel, je te reconnaîtrai pour ma femme.

— O mon Dieu! dit Isabeau en joignant les mains et en tombant à genoux, tu m'as bien éprouvée, mais ta bonté est grande.

— Viens, viens sur mon cœur, noble femme, dit Cavalier en relevant Isabeau; de ce jour ma vie entière t'appartient! — Puis, voyant le docteur Claudius, qui n'osait s'approcher, il l'appela, et lui dit: Maître Claudius, restez un moment près d'Isabeau; jamais action plus juste n'aura eu un témoin plus vénérable.

Et laissant le docteur étonné, le chef camisard s'approcha de Jonabad.

— Frère, lui dit-il, Isabeau t'a soigné comme une sœur soignerait son frère.

Digitized by Google

— Et je suis pour elle un frère, répondit froidement Jonabad.

— Elle a besoin de toi, suis-moi.

Le géant regarda Cavalier d'un air étonné, laissa sa faux, se leva et le suivit.

Lorsque le camisard fut arrivé auprès d'elle et du docteur, Cavalier dit à Isabeau, en montrant Jonabad : Jamais plus brave soldat n'a combattu dans le camp de l'Éternel.

Le géant baissa les yeux d'un air mécontent, et comme embarrassé des louanges d'un chef qu'il croyait ingrat.

Cavalier reprit en lui montrant Claudius : Le Seigneur s'est servi de toi pour rendre à la vie ceux qu'il destinait à défendre encore sa cause. C'est devant toi, maître Claudius, le meilleur, le plus humain des hommes, c'est devant toi, Jonabad, le plus brave de nos soldats, c'est devant le Seigneur qui me voit et qui m'entend, que je prends Isabeau pour femme, si elle y consent. A défaut de ministre et de tabellion, cet engagement sera aussi saint, aussi indissoluble que s'il avait été béni en plein temple par un de nos pasteurs. Isabeau, consens-tu à me prendre pour époux? demanda Cavalier, les yeux rayonnans de joie.

— Cela est-il donc vrai, ô mon Dieu! dit Isabeau.

— Consens-tu? consens-tu? dit Cavalier avec une tendre impatience.

— Par le Dieu vivant qui a toujours lu et qui lit dans mon cœur, dit la Cevenole en lui donnant sa main avec un geste rempli de noblesse et de dignité, je suis à toi pour la vie, comme je suis au Seigneur pour l'éternité.

— Que le ciel vous accorde de longs et d'heureux jours, dit le docteur en essuyant une larme.

— Que la colère du Seigneur, que la vengeance des hommes s'appesantissent sur toi, si tu te parjures jamais, dit Jonabad en montrant Isabeau; de toutes les filles de Sion, celle-là est la plus courageuse, la plus compatissante, la plus sainte selon le Seigneur. Puisqu'elle te juge digne d'elle, dit le géant après un moment d'hésitation en donnant sa large main à Cavalier, ton soldat regrette l'amertume de ses paroles, mais il ne fallait pas nous faire douter de ton cœur; tu dois être à nous comme nous sommes à toi.

Et Jonabad regagna à pas lents le groupe des camisards.

Si la pauvre Isabeau eût été moins exaltée par l'ivresse de voir toutes ses espérances réalisées, elle eût peut-être été frappée de l'espèce d'impatience brusque et fiévreuse avec laquelle Cavalier avait précipité cette union.

Digitized by Google

En effet, cette détermination si subite lui avait été inspirée moins encore par son amour pour Isabeau que par son ressentiment contre Toinon et par son désir d'élever une barrière insurmontable entre lui et cette femme si cruellement capricieuse. Il voulait, comme on dit, *brûler ses vaisseaux* et se mettre dans l'impossibilité de céder désormais à quelque lâche et fatale pensée.

Néanmoins Isabeau était au comble du bonheur; elle témoignait sa reconnaissance passionnée à Cavalier, qui la contemplait avec une mélancolie profonde, lorsqu'on entendit dans le défilé le pas d'un cheval.

Espère-en-Dieu parut : il arrivait à la hâte et à pied; sa monture docile et intelligente le suivait à quelque distance, gravissant avec une adresse extrême les escarpemens de ce défilé presque à pic.

Cavalier, surpris de voir son lieutenant qu'il n'attendait pas, laissa Isabeau et courut à la rencontre d'Espère-en-Dieu, en lui disant : Qu'y a-t-il?

— Un de nos frères arrive de la route de Montpellier; il a rencontré les avant-postes des troupes royales : elles occupent les hauteurs de Tréviès.

Et Espère-en-Dieu regardait Cavalier en secouant la tête avec une expression de surprise et d'épouvante.

— Elles occupent les hauteurs de Tréviès! s'écria Cavalier; es-tu bien sûr de cela?

— C'est Joas le blond qui avait été à la découverte, et on peut s'en fier à lui.

— Les hauteurs de Tréviès! répéta Cavalier avec un dépit concentré. Puis il s'écria : Ils m'empêchent de rien tenter sur Nîmes de ce côté, et me forcent à attaquer par Boucoiran; c'est un dangereux détour! Ah! si j'avais ouvert la campagne il y a dix jours, comme je le voulais, Nîmes était à nous sans coup férir. Malheur, malheur à moi! — et il frappa du pied avec violence.

A ce moment un bruit confus de voix se fit entendre dans le défilé.

Du Serre et Éphraïm parurent suivis d'Esprit Séguier, lieutenant du forestier, et de quelques montagnards.

L'ancien garde d'Aygoïl semblait transporté de fureur; Du Serre tâchait en vain de le calmer.

A la vue de Cavalier, la rage du fanatique redoubla; avant que le verrier ait pu l'en empêcher, il mit le jeune chef en joue en s'écriant : « Le péché de Judas est écrit sur ton front avec un poinçon de fer et une pointe de diamant (1). »

(1) Jérémie.

Digitized by Google

— Arrêtez, frère! s'écria le verrier en détournant le fusil au moment où Isabeau se jetait dans les bras de Cavalier pour le couvrir de son corps.

Le jeune camisard éloigna doucement Isabeau, et dit d'un ton ferme et hautain à Éphraïm que Du Serre contenait avec peine :

— Que veux-tu, frère?

— « Je veux te tuer parce que j'ai été rempli par le Seigneur de force, de justice et de courage, pour annoncer à Jacob son crime, à Israël son iniquité (1), » dit le forestier en menaçant encore Cavalier du geste.

Ceux des camisards blessés qui pouvaient marcher s'étaient approchés du groupe.

— Que me reproches-tu? demanda fièrement Cavalier à Éphraïm.

— Je te reproche ta trahison, Judas! Depuis douze jours les soldats de l'Éternel auraient dû descendre des montagnes. Chaque jour tu as dit : Demain, et le jour est arrivé où les Philistins sont en armes et s'avancent contre la montagne sainte.

— Que dit-il? demanda Cavalier à Du Serre presque avec épouvante.

— Les troupes de Nîmes, dont tu voulais empêcher la jonction, se sont réunies à celles du maréchal. Elles ont pris position à Boucoiran; appuyées sur le Gardon d'Anduze, elles couvrent le diocèse. Que faire, maintenant que nous voilà cernés de ce côté? dit brusquement Du Serre.

La première nouvelle apportée par Espère-en-Dieu était bien fatale; celle qu'annonçait le verrier était désespérante.

Non-seulement Cavalier ne pouvait plus rien tenter sur le diocèse de Nîmes, mais deux des corps d'armée de M. de Villars, en occupant la plaine, avaient manœuvré de façon à acculer les camisards dans leurs montagnes.

Cavalier, envisageant les effrayantes conséquences de la faute qu'il avait commise, baissa la tête avec autant de confusion que d'accablement.

— Vous voyez, s'écria Éphraïm : le remords l'écrase! « Le Seigneur est un Dieu vengeur; il diffère à punir, mais, à la fin, son indignation se répand comme un feu. Il est sorti de Ninive un homme qui a formé contre le Seigneur de noirs desseins (2). Que cet

(1) Nahum.
(2) Jérémie.

Digitized by Google

homme meure du supplice des traîtres! Ma vision doit s'accomplir. »

Les camisards présens à cette scène accueillirent les mots d'Éphraïm avec un murmure d'approbation farouche.

Isabeau pâlit d'effroi. Cavalier, muet, immobile, le regard fixe et attaché sur la terre, ressemblait à un coupable devant son juge.

Du Serre lui-même, toujours opposé aux violences d'Éphraïm, trouvait la conduite de Cavalier si fatale à la cause commune, qu'il gardait un sombre silence et semblait abandonner le jeune chef à la vengeance des camisards.

Un nouvel incident vint encore augmenter la fureur des révoltés contre Cavalier.

Roland arriva bientôt; ses traits exprimaient l'anxiété la plus vive.

— Frères, s'écria-t-il, j'allais au camp de Cavalier; un des montagnards d'Éphraïm, qui garde son cheval au pied du défilé, m'a dit que vous étiez rassemblés ici. Les troupes royales occupent Saint-Ambroise, Barjac et la tête du pont de l'Arc.

Puis, voyant Cavalier, Roland s'avança vers lui, et s'écria avec un accent, avec un regard foudroyant :

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? Nous t'avions confié notre défense; nous nous reposions en toi. Chaque jour, tu répondais à nos émissaires : Attendez. Était-ce donc pour attendre que les Babyloniens, auxquels tu nous a vendus sans doute, nous eussent cernés de tous côtés? Combien t'ont-ils payé notre sang? Traître! traître! traître! sois maudit trois fois!

N'opposant que le silence à ces écrasans reproches, Cavalier, le front toujours baissé, les bras croisés sur sa poitrine, sombre, immobile, semblait complétement démoralisé par cette réunion de circonstances accablantes. On eût dit que, se reconnaissant l'auteur de la perte assurée de l'armée protestante, il se résignait avec un calme désespéré à subir, sans demander merci ni pitié, les terribles châtimens de la trahison qu'on lui reprochait.

Bientôt de nouveaux émissaires vinrent confirmer ces effrayantes nouvelles et donner les détails les plus précis sur les positions, sur le nombre, sur la marche des forces commandées par le maréchal de Villars en personne.

D'autres camisards annoncèrent que de grands mouvemens de troupes avaient aussi eu lieu dans le Rouergue et dans le Vivarais, afin de comprimer l'insurrection qui aurait pu éclater au moindre succès des rebelles des Cevennes, et leur aurait ainsi donné un puissant appui.

Digitized by Google

Éphraïm, Du Serre et Roland, sans avoir de grandes notions stratégiques, connaissaient assez la configuration du pays pour comprendre que les rebelles, réduits à la défensive, entourés de toutes parts, et isolés des provinces sur le secours desquelles ils comptaient, étaient dans une position presque désespérée.

Aux yeux de tous, Cavalier devait être seul responsable des terribles évènemens qui avaient si subitement changé la face des affaires. L'air impassible et morne du jeune camisard, qui ne trouvait pas une parolé, augmentait encore l'irritation des autres chefs contre lui.

— Mais enfin, s'écria Du Serre en le saisissant vivement par le bras, réponds, explique-toi. Peux-tu réparer tout le mal que tu nous a fait? ou bien le Seigneur, justement indigné de ton crime, t'a-t-il retiré son esprit?

Cavalier ne répondit pas; il jeta un vague regard sur Du Serre, et sembla rester étranger à ce qui se passait autour de lui.

Indignés de ce lâche abattement ou de cette dédaigneuse insouciance, les camisards poussèrent des cris menaçans.

A leurs yeux, Cavalier, frappé par la main du Seigneur, était presque privé de raison. Cette manifestation de la colère divine le dévouait à la juste vengeance de ses frères.

— L'Esprit Saint s'est retiré de lui; je demande qu'il meure, dit Éphraïm.

— Qu'il meure! dit Roland après un moment d'hésitation.

— Et cependant c'était notre meilleur capitaine, s'écria Du Serre, qui sentait toute la valeur du génie militaire de Cavalier. Avant son inexplicable trahison, le Seigneur l'avait toujours inspiré. S'il eût exécuté son plan de campagne, nous pouvions compter sur la victoire, nous pouvions dicter des lois à nos ennemis. Aujourd'hui nous sommes dans une position désespérée, nous avons à combattre une armée nombreuse, disciplinée, commandée par un général habile.

— Et l'appui de Dieu nous manqua-t-il jamais? s'écria Éphraïm avec indignation. Les soldats de l'Éternel sont-ils donc des femmes? Leurs glaives sanglans sont-ils donc des roseaux? L'armée du Seigneur est-elle donc une nuée de moucherons qu'un souffle peut disperser? Les moabites pourront-ils donc si facilement vaincre ceux à qui Dieu prête sa force? « Tireront-ils Léviathan hors de l'eau avec l'hameçon? Se joueront-il de lui comme d'un passereau? Le lieront-ils afin qu'il serve de jouet à leurs enfans? Qu'ils mettent les mains sur lui s'ils l'osent! qu'ils essaient de lui ouvrir la bouche pour lui mettre le mors? La terreur habite autour de ses dents. » Faute d'un

Digitized by Google

moissonneur infidèle la moisson restera-t-elle sur pied? Le Seigneur a retiré son esprit de ce traître, il éclairera quelque autre de nos frères, la cause de Dieu est impérissable. — Puis montrant Cavalier : Avant tout, le sang du bouc d'Israël doit couler, son sang doit être agréable au Seigneur.

— Oui, oui, qu'il meure, puisqu'il nous a renoncés, puisqu'il nous a trahis, crièrent les camisards.

Isabeau, dont l'émotion et la terreur avaient toujours augmenté pendant cette scène effrayante, et qui ne pouvait comprendre la cause de l'opiniâtre silence de Cavalier, se jeta aux pieds de Du Serre en demandant grace.

A ce moment, il s'opéra un grand changement dans la physionomie du jeune Cevenol : il redressa la tête avec fierté, son regard redevint rayonnant, son air impérieux.

— Il s'éveille enfin, s'écria Éphraïm; ce lâche aura au moins la conscience du supplice que mérite sa trahison.

— Qui parle ici de lâche? qui parle ici de trahison? dit Cavalier d'une voix haute et menaçante; et à chacune de ces interrogations il s'avança d'un pas résolu vers les autres chefs.

A chaque pas il semblait grandir.

Lorsqu'il fut près de Roland, d'Éphraïm et de Du Serre, il les toisa d'un regard dédaigneux; il les domina de toute la hauteur de son génie.

Un moment les trois chefs furent frappés malgré eux de l'air imposant, presque inspiré, de Cavalier; mais ils eurent bientôt honte de ce mouvement de faiblesse.

— Oui, tu es un lâche, tu es un traître et tu mérites le supplice, parce que les troupes royales occupent le diocèse de Nîmes, et que, par ta faute, elles nous cernent dans les montagnes, s'écria Éphraïm.

— Tu es un lâche, tu es un traître, et tu mérites le supplice, parce que les Philistins sont campés à Boucoiran, à Tréviès, et nous cernent dans les montagnes, dit Roland.

Au lieu d'être, comme les autres chefs l'avaient cru, accablé par un désespoir stupide, Cavalier, avec cette rapidité de conception particulière aux grands capitaines, s'était occupé de combiner un audacieux plan de campagne, qui, bravement exécuté, devait arracher les camisards à leur position désespérée.

Aussi, lorsque, sortant de la méditation profonde qui l'avait absorbé, il entendit Éphraïm l'accuser de trahison, il croisa ses bras avec un geste rempli d'audace et de mépris. Sans daigner répondre

Digitized by Google

à ces accusations, il dit d'une voix aussi calme que s'il eût présidé un conseil de guerre au milieu de son camp :

— J'ai besoin d'avoir des détails plus précis que ceux qu'on m'a donnés sur la position des troupes royales. Que ceux de nos frères qui ont rencontré l'armée me répondent.

Les trois chefs, stupéfaits de l'assurance de Cavalier, se regardèrent sans pouvoir prononcer un seul mot.

— Frère Cavalier, dit un camisard, j'arrive de Montpellier. J'ai vu les avant-postes des troupes royales sur les hauteurs de Trévlès; elles ont le ruisseau de Genevoux à gauche, et les bois d'Asges à droite.

— Combien sont-elles? demanda Cavalier.

— Il y a environ six mille hommes, répondit le camisard.

— C'est bien, dit Cavalier avec le plus grand sang-froid. Puis s'adressant à un autre : Quelle est la position des troupes qui occupent Barjac?

— Frère, elles s'étendent depuis le pont d'Arc jusqu'à Barjac.

— Y a-t-il beaucoup de cavalerie?

— Trois régimens, frère, et quatre mille hommes d'infanterie.

— Tu as dû parcourir la basse route du Ventalou en allant à Barjac; y as-tu vu quelque poste de troupes sur la hauteur?

— Non, frère, aucun; tes derniers avant-postes sont dans la vallée.

— C'est bien, dit Cavalier. S'adressant à un troisième Cevenol : D'où viens-tu?

— De la rive de l'Hérault, frère.

— Y as-tu vu quelque poste?

— J'ai cotoyé la rivière depuis le point du jour jusqu'au soleil couché; frère, je n'ai rencontré aucune troupe.

— Très bien, dit Cavalier avec le même sang-froid, pendant que les trois chefs restaient muets, stupéfaits du calme, de l'assurance et de l'autorité de ces paroles de Cavalier.

Alors, accompagnant ces mots d'un geste solennel, le jeune camisard continua d'un ton de commandement absolu :

— Frère Éphraïm, retourne dans ton camp, arme tes montagnards; la moitié de ta troupe se portera à l'entrée des deux défilés du Mas-Nasbinals et de Beyaol. Ils s'y feront tuer jusqu'au dernier plutôt que de laisser passer l'ennemi. L'autre moitié de tes montagnards sera prête à marcher. Si tu vois, cette nuit à deux heures, un feu briller ici, sur le sommet de ce plateau, tu te rendras en toute hâte sur la rive de l'Hérault, dans le bois de Roquedur, à l'endroit où le fleuve est le plus rapide; tes bûcherons seront munis de leurs cognées,

Digitized by Google

tes montagnards, de cordes; en une heure, ils devront avoir fait un abattis de sapins et construit un radeau sur lequel toi et tes gens vous traverserez le fleuve. Une fois le fleuve traversé, tu embusqueras ta troupe à l'abri des hauteurs qui encaissent l'Hérault en cet endroit. Là, tu attendras de nouveaux ordres que tu exécuteras aussi ponctuellement que les premiers.

Éphraïm croyait rêver; il regarda les autres chefs, comme pour les prendre à témoin de l'insolence de Cavalier, de ce traître qui parlait en maître, et s'écria dans son indignation :

— Depuis quand le vil chacal ose-t-il dire au lion : obéis? depuis quand?

Mais Cavalier, l'interrompant avec une irrésistible puissance de voix, de mouvement et de regard, continua, en s'adressant toujours au forestier : Mais, si à deux heures aucun feu ne brille sur cette montagne, à quatre heures du matin, tu en verras briller deux sur le faîte du mont Esperon; alors à la tête des tiens, au lieu de te rendre sur les bords de l'Hérault, tu marcheras en toute hâte sur Ganges, tu t'empareras de ce bourg. Il est défendu par le régiment royal-comtois; mais tes montagnards sont braves. A Ganges tu recevras de nouveaux ordres.

— Tu oses commander! s'écria le forestier en frappant du pied avec violence; mais sais-tu...

— Je sais, dit Cavalier en interrompant Éphraïm d'une voix tonnante et en levant les yeux au ciel d'un air inspiré, je sais qu'à cette heure l'esprit de Dieu m'éclaire et me parle, je l'entends, il est avec moi comme un guerrier invincible. C'est pourquoi ceux qui me persécutent, tomberont, et ils seront couverts d'un opprobre éternel.

Et Cavalier ajouta d'un air de plus en plus exalté. Oui, je suis le marteau dont le Seigneur se servira pour briser les traits et les armes, pour briser les nations, pour briser les royaumes, pour briser les chevaux et les guerriers, pour briser les chariots de guerre et ceux qui les montent.

L'accent de Cavalier semblait si naturellement inspiré, si prophétique, ses victoires passées donnaient tant d'autorité à ses paroles, il était si insouciant des fautes graves qu'il dédaignait de justifier, il paraissait si audacieusement certain de la réussite de ses nouveaux projets, dont les autres chefs ne devaient être que les instrumens passifs, que Roland, Du Serre et Éphraïm lui-même l'écoutèrent en silence, et les soldats camisards commencèrent à le regarder avec autant de crainte que de respect.

Digitized by Google

— Toi, frère Roland, continua Cavalier, tu vas te rendre sur-le-champ à ton camp des monts de la Lozère; tu rassembleras ta troupe, et tu viendras me rejoindre au col de la Dèze.

— Mais, dit Roland, les troupes royales, échelonnées depuis Barjac jusqu'à Tréviès, gardent la route basse du col de la Dèze; à peine avec tous nos gens rassemblés, pourrait-on tenter le passage de vive force. Que ferai-je avec mes camisards? Si pourtant leur sang et le mien peuvent servir la cause du Seigneur, et que frère Éphraïm et frère Du Serre disent comme toi, j'obéirai. J'essaierai de traverser l'armée ennemie. *Marchez où Dieu vous envoie,* dit le prophète.

— Aussi, frère, reprit Cavalier, ce n'est pas les basses routes qu'il faudra prendre pour me rejoindre au col de la Dèze.

— Il n'y a pas d'autre chemin, dit Roland d'un air étonné.

— L'agile chamois gravit les cimes que le pesant taureau n'atteindra jamais. Tu passeras par les crêtes du Ventalou. Tes soldats feront la moitié du chemin à genoux et en rampant au milieu des précipices, et ils atteindront la corniche étroite des rochers à pic qui surplombent le torrent de Bedoës. Ce passage dangereux franchi, en deux heures, ils m'auront rejoint au col de la Dèze.

— Je l'ai déjà dit, frère : ma vie appartient au Seigneur, je n'ai jamais reculé devant aucun péril, reprit Roland, mais ce que tu commandes est impossible. Il n'est pas donné à l'homme de venir de Genouillac au col de la Dèze par les crêtes du Ventalou. Tout le monde dans le pays sait ce proverbe : *Les morts parleront quand le pied de l'homme foulera le Ventalou.*

— Frère, le proverbe est faux. Moi et Joas nous y avons passé, dit Cavalier avec simplicité en montrant un des camisards qui venait d'arriver.

— C'est la vérité, dit ce camisard; moi et le frère Cavalier, nous avons fait ce chemin, et frère Cavalier a écrit: *Gloire à Dieu!* avec le bout de son couteau sur le pic du Puech-les-Fau. Avant d'arriver à ce pic, la corniche qui sert de chemin se rétrécit tellement, sur un espace de quarante pas, qu'il reste à peine assez de place pour y poser le bout du pied; on a au-dessus de soi, une muraille de granit aux crevasses de laquelle on tâche de s'attacher pour trouver un point d'appui, tandis qu'au-dessous de soi on a le torrent de Bedoës qui coule à une si grande profondeur qu'il paraît à peine comme un filet d'écume. Au moindre vertige, il est sûr qu'on serait perdu.

— Tu vois bien, frère, qu'on peut passer par les crêtes du Ven-

Digitized by Google

talou pour venir au col de la Dèze, dit Cavalier en se retournant vers Roland.

— C'est vrai, dit celui-ci avec une héroïque simplicité; je ne le savais pas.

— Ce qu'un homme fait, dit Cavalier, trois mille peuvent le faire. Tu passeras donc le Ventalou avec ta troupe et tu me rejoindras au col de la Dèze.

— J'y serai au soleil levant, dit Roland.

— Frères! s'écrie Cavalier d'une voix solennelle, avant de marcher à l'ennemi, rendons gloire à Dieu.

Et le Cevenol entonna d'une voix puissante le 68e psaume qui offrait une allusion frappante aux évènemens qui venaient de se passer :

Le Tout-Puissant qui m'entend plaindre,
M'exauce au pied de son autel.
Il est mon Dieu : qu'aurais-je à caindre
De l'effort de l'homme mortel...? .

Entraînés par son exemple, les camisards imitèrent Cavalier et répétèrent en chœur les derniers vers du psaume.

Contre vous, Dieu que je révère
M'aide ainsi qu'il m'a promis,
Et mes yeux verront sa colère
Fondre sur mes fiers ennemis.

Puis, accentuant ce qui suit avec une grande énergie, Cavalier termina par ce verset :

On vit leurs troupes animées,
M'environner de tous côtés;
Mais, au nom du dieu des armées,
Mon bras les a tous écartés.

Enfin, sans donner pour ainsi dire aux chefs camisards le temps de réfléchir, il s'écria d'une voix retentissante :

— Frère Éphraïm, songe aux feux de la montagne. Frère Roland, songe au col de la Dèze. Demain, la montagne de Sion sera libre et les Philistins seront dispersés.

En disant ces derniers mots, Cavalier sauta sur le cheval d'Espère-en-Dieu et disparut dans les profondeurs du défilé.

EUGÈNE SUE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

MADAME GUYON.

Le dogme catholique a, parmi ses croyans les plus sincères, ceux qui l'admettent sans controverse, deux tendances opposées, mais également dangereuses, à combattre. L'une, familière aux temps de tiédeur religieuse et de foi sans élans, amène le commun des esprits à faire consister tout le culte en quelques pratiques extérieures de dévotion; l'autre, plus fervente, moins vulgaire, mais parfois aussi fatale au dogme, arrive par ses curieuses investigations et ses hardiesses à subtiliser le symbole religieux que la première tendance indiquée matérialise. Chose étrange cependant! Ces deux tendances si diverses se produisent presque toujours simultanément, au point que la manifestation de l'une est souvent le signe précurseur de l'autre. Ainsi, quand à la fin du XVIe siècle, la piété, dans quelques couvens de l'Europe catholique, eut dégénéré en une sorte de culte machinal, la réaction ne se fit pas long-temps attendre. Tandis que beaucoup qui dévidaient les grains du rosaire, qui observaient les jeûnes, qui achetaient des indulgences ou allaient en pélerinages, négligeant des observances d'une plus haute moralité, croyaient ainsi, de bonne foi sans doute, accomplir tous les devoirs du chrétien, arriva cinquante ans plus tard, au plein milieu de cette léthargie, l'Espagnol Molinos qui, sans s'arrêter à l'accomplissement secondaire de ces pratiques, se jeta de prime-saut dans toutes les rêveries, et, d'après Rome, dans tous les écarts de la spiritualité, en exaltant les pures délices, la quiétude d'une ame qui, ravie d'amour pour son Dieu, va se noyer en lui. L'auteur du *Guide spirituel* fut condamné; mais tout en respectant l'anathème qui le frappa, l'historien se demande pourquoi les jésuites, si ardens à provoquer cette condamnation,

Digitized by Google

n'eurent pas le même zèle à en solliciter une seconde contre tous ceux qui, par des actes purement extérieurs, altéraient si fort l'essence du catholicisme.

Mais ce n'est pas de Molinos qu'il s'agit à cette heure, et sans remonter à l'Espagne du XVIIe siècle, on pourrait, en France, sous Louis XIV, trouver l'antagonisme des deux tendances signalées, et se hasarder à dire que Port-Royal a bien pu par son rigorisme effaroucher quelques ames rêveuses, et leur inspirer le goût des prédications de Saint-Cyr. Et à ce compte encore (mais je touche au paradoxe), entre les deux prélats que Mme Guyon mit aux mains, l'austère dogmatisme de Bossuet servirait de contre-poids aux tendresses mystiques de Fénelon.

Le quiétisme, ce débat religieux si actif en son temps, est de nos jours oublié comme tant d'autres, et il est peut-être inutile de rappeler cette vieille querelle. Mais ici on ne vise certes pas à traiter à fond la question du quiétisme. On veut simplement, en esquissant la vie d'une femme qui fut l'émule, d'autres diraient la contrefaçon, de sainte Thérèse ou de sainte Catherine de Gênes, offrir au lecteur qui a quelque goût de spiritualité une étude d'un certain intérêt historique. Une femme, en effet, qui, sur un point de théologie, émeut Versailles, Paris et la province, qui vise à l'apostolat et en subit la persécution à la Bastille, qui a des prosélytes comme Mme de Maintenon et l'archevêque de Cambrai, et des adversaires comme les évêques de Chartres et de Meaux; cette femme, quoique à distance, peut, il semble, espérer de nous quelque intérêt.

Jeanne-Marie Bouvière de La Mothe naquit, en avril 1648, à Riom en Auvergne, d'une famille originaire de Montargis. Elle eut une enfance malingre et une jeunesse que se disputèrent des alternatives de coquetterie et de dévotion. Ce fut un premier trait de ressemblance avec sainte Thérèse. C'était une fort jolie personne avant que la petite vérole ne l'eût défigurée, et ce malheur lui arriva plusieurs mois avant qu'elle ne connût le compagnon de ses voyages, le P. La Combe, ainsi qu'elle le note soigneusement elle-même, afin, j'imagine, de réfuter quelques bruits calomnieux sur sa moralité. Son père l'engagea dans un mariage dont elle eut, s'il faut l'en croire, beaucoup à souffrir; elle épousa M. de Guyon, conseiller au parlement. Le digne magistrat, qui la trouvait souvent en contemplation dans sa chambre ou au jardin, n'avait qu'un goût fort modéré pour ces extases, et se moquait volontiers de la visionnaire qu'il ne fatigua pas longtemps, au reste, de ses railleries. Il la laissa veuve fort jeune avec trois petits enfans. Elle put dès-lors se livrer sans obstacle à toutes ses mystiques spéculations et aux desseins qui la préoccupaient déjà. Sa passion de spiritualité se réveilla plus vive que jamais, et un religieux à qui elle se plaignait un jour de ses difficultés à faire oraison, lui répondit sans la connaître : « C'est que vous cherchez au-dehors ce que vous avez au-dedans. » Ce mot fut, à ses yeux, un trait de lumière; l'ardeur inoccupée de son ame rencontra un aliment : elle se voua sans réserve à ce culte intérieur, à ce divin amour dont elle parle avec ivresse : « J'éprouvais, dit-elle en un passage que

Digitized by Google

je cite pour montrer qu'elle ne manquait pas de ce *véritable esprit* que lui refuse Voltaire, j'éprouvais ces paroles de l'épouse des cantiques : Votre nom est comme une huile répandue, c'est pourquoi les jeunes filles vous ont aimée; car je sentais dans mon ame une onction qui, comme un baume salutaire, guérit en un moment toutes mes plaies, et qui se répandait même si fort sur mes sens, que je ne pouvais presque ouvrir la bouche ni les yeux. Je ne dormis point de toute cette nuit, parce que votre amour, ô mon Dieu, était non-seulement pour moi comme une huile délicieuse, mais encore comme un feu dévorant qui allumait dans mon ame un tel incendie qu'il semblait devoir tout dévorer en un instant. Je fus tout à coup si changée, que je n'étais plus reconnaissable ni à moi-même, ni aux autres; je ne trouvais plus ni ces défauts, ni ces répugnances; tout me paraissait consumé comme une paille dans un grand feu. »

Mais ces délices qu'elle trouvait dans l'amour de son Dieu, il ne lui suffisait pas de les connaître seule, elle se crut destinée à en répandre le goût, et sa pensée dominante était une fondation religieuse. C'était à Genève qu'elle songeait, comme y devant réaliser son pieux dessein. Encouragée à cette œuvre par des religieuses, par M. Bertot, son directeur, et par le P. La Combe avec qui elle était en commerce de lettres, Mme Guyon communiqua son projet à l'évêque de Genève qui se trouvait alors à Paris. L'évêque accueillit favorablement ses intentions, et lui permit de se fixer à Gex où des *nouvelles catholiques* allaient s'établir. Mme Guyon partit donc pour la Savoie et se rendit à Gex en 1681. L'évêque de Genève, qui résidait à Anneci, fut la visiter en son couvent, l'honora des marques de son estime, et lui donna le P. La Combe pour confesseur. Mais ces bonnes relations ne furent pas de longue durée; la désunion se glissa parmi les religieuses; de petites factions se formèrent contre la fondatrice que, d'un autre côté, l'évêque pressait de se faire supérieure à Gex et de donner toute sa fortune à cette maison. La jeune apôtre, qui brûlait de commencer sa mission et qui croyait aux desseins de Dieu sur elle, se garda bien d'écouter ces conseils; et même, comme les intrigues du couvent dégénéraient contre elle en vexations, elle quitta Gex pour se retirer aux Ursulines de Tonon où elle écrivit (1683) son livre des *Torrents*. Elle fit là une grave maladie dont elle réchappait à peine quand, sur l'engagement d'un ermite, elle se retira dans une petite maison au bord du lac. Soit inconstance d'humeur, soit qu'elle en fût chassée par les persécutions dont elle dit avoir été l'objet, toujours est-il qu'elle abandonna cette nouvelle demeure pour aller joindre, à Turin, une de ses amies, la marquise de Prunai. Mais Paris était le but où elle tendait, et, songeant à s'en rapprocher, elle quitta Turin pour Grenoble où commencèrent plus ouvertement ses prédications. A peine arrivée dans cette ville où sa réputation la devançait, elle se vit entourée d'un nombreux auditoire : « Je me sentis tout à coup, dit-elle, revêtue d'un état apostolique, et je discernais l'état des ames des personnes qui me parlaient, et cela avec tant de facilité qu'elles en étaient étonnées, et se disaient les unes aux autres

Digitized by Google

que je leur donnais ce dont elles avaient besoin. » Ses conférences mystiques, où abondaient les femmes, les religieux, les enfans même, n'absorbaient pourtant pas tout son temps; elle occupait ses loisirs à composer son petit traité célèbre sur *le Moyen court et facile de faire oraison, le Livre des Juges,* et ses interprétations du *Cantique des Cantiques.*

Elle revint enfin à Paris en 1686, après une absence de cinq années dont elle employa les derniers temps à voyager de Marseille à Gênes, et de Turin à Verceil où elle écrivit ses explications sur l'Apocalypse. Mme Guyon, à son retour, trouva un petit cénacle de fidèles déjà familiarisés à sa doctrine ou avides de la connaître. Les salons du Marais et de l'île Saint-Louis s'ouvrirent à ses conférences qui, parfois aussi, se tenaient à la campagne, chez Mme la duchesse de Chevreuse où se réunissaient plusieurs personnes auxquelles Mme Guyon enseignait, pour parler son langage, les voies de l'intérieur. Mais les orages qui avaient tourmenté la voyageuse en Savoie, recommencèrent bientôt à Paris, sur l'instigation de son propre cousin, le P. de La Mothe, qu'elle accuse d'avoir monté la cabale dont elle fut victime. Le P. La Combe, qu'elle associait à sa mission, était un prédicateur entraînant qui obtint dans la chaire, à Paris, des succès dont furent jaloux les religieux de son ordre, et en particulier le P. de La Mothe. On enveloppa donc les deux prédicans dans de communes calomnies; on inventa des lettres, on raconta des anecdotes, on agit tant et si bien que l'effet de tout ce manége fut l'emprisonnement à la Bastille pour La Combe, et une lettre de cachet contre Mme Guyon, qu'on enferma comme hérétique au couvent de la Visitation (1688). Là, on lui fit subir plusieurs interrogatoires sur divers points contestés de ses ouvrages; mais tout en trouvant peu de chose à blâmer en sa doctrine, l'official faisait traîner l'instruction en longueur, et Mme Guyon ne voyait point de terme à sa captivité. Cependant ses amis se remuaient au dehors pour hâter sa délivrance. Une de ses parentes, religieuse à Saint-Cyr, Mme de la Maison-Fort, se jeta aux pieds de Mme de Maintenon, la conjurant de venir en aide à celle qu'elle nommait une victime persécutée par des méchans. Mme de Miramion vint intercéder aussi, et l'archevêque de Paris, qu'on accusait de n'opprimer ainsi Mme Guyon que pour la contraindre à donner en mariage sa fille et sa belle dot au marquis de Harlai-Chanvalon, son neveu, fut enfin obligé de lâcher sa recluse.

Le premier emploi que Mme Guyon fit de sa liberté, fut d'aller à Saint-Cyr saluer sa libératrice. Elle plut à Mme de Maintenon et s'en concilia les bonnes graces, au point d'être rapidement admise en son intimité. Elle lia aussi connaissance à cette époque avec l'abbé de Fénelon, homme de relations séduisantes, et alors précepteur des enfans de France. Ce fut là l'heureux temps de Mme Guyon, le beau moment de sa petite gloire. Elle comptait de nobles noms parmi les membres de son cénacle. Mme de Morstein, les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, la princesse d'Harcourt, la duchesse de Charost, la duchesse de Béthune que Saint-Simon, dans ses mémoires, désigne comme la

Digitized by Google

grande ame du petit troupeau, telles étaient les principales. On tenait d'ordinaire les conférences à l'hôtel de Chevreuse, et Mme Guyon y développait ses mystiques théories sur l'oraison de silence, sur l'état de foi nue et sur l'état d'enfance.

Un jour cependant, au plus pathétique endroit du discours, la duchesse de Guiche, étonnée de ce langage obscur, jeta un grand éclat de rire. Mme Guyon, ainsi moqueusement interrompue, somma la jeune femme d'expliquer le sujet de sa distraction. « Mon Dieu! madame, dit la belle duchesse en rougissant, je pensais qu'il peut bien se faire que votre esprit se dérange, et le nôtre aussi. » Je laisse à imaginer le scandale.

Toutes ces réunions à Paris avaient lieu dans le plus attirant mystère. Parfois cependant, à l'époque des voyages de Louis XIV à Marly, où le duc de Bourgogne n'allait point encore, ni son précepteur par conséquent, on accourait en cachette à Versailles. Fière, et à juste titre, d'un disciple tel que Fénelon, qu'elle appelait son enfant spirituel, l'adroite sectaire se gardait bien de compromettre par d'étranges sorties ses idées auprès de l'illustre abbé, que la pente rêveuse et quasi romanesque de son esprit entraînait naturellement vers elle. Ce n'était pas devant lui qu'elle se posait en visionnaire ou en prophète, ni qu'elle se comparait à la femme de l'Apocalypse, ni qu'elle se faisait délacer comme suffoquant de grace intérieure. Aussi Fénelon, qui l'entendait traiter gravement de graves sujets, séduit par les teintes un peu nuageuses dont cette femme idéalisait certaines questions théologiques, avait-il pour elle une sympathie fort vive. D'ailleurs, comme l'observe spirituellement Voltaire, il était sous ce rapport ce qu'on est en amour, et pardonnait les défauts pour ne s'attacher qu'à la conformité des sentimens qui l'avaient charmé. Quoi qu'il en fût, les conférences de Versailles avaient une vogue mystérieuse qui leur donnait un grand charme. L'Échelle et Dupuy, gentilshommes de la chambre de M. de Bourgogne, y étaient admis, et la comtesse de Guichem, fille aînée du duc de Noailles, s'esquivait de la cour le plus souvent qu'elle pouvait pour accourir à cette manne.

Mais Saint-Cyr était encore le foyer de prédications le plus actif. Là, les progrès dans les voies de spiritualité étaient d'autant plus rapides, que la solitude y disposait mieux les imaginations. L'exemple de Mme de Maintenon ne contribuait pas peu d'ailleurs à soumettre les cœurs les plus rebelles, à stimuler les plus apathiques On n'y parlait qu'avec un respectueux enthousiasme de la nouvelle Priscille; sa parole y était accueillie avec transport et crue avec soumission. La vie de plusieurs religieuses s'en améliora, et Mme de Maintenon dut s'applaudir, dans l'intérêt moral de la maison, d'en avoir ouvert l'entrée à une femme dont l'enseignement y produisait ces merveilleux effets.

Cependant Godet Des Marais, évêque de Chartres, diocésain et directeur de Saint-Cyr, n'y voyait pas sans jalousie l'influence de Mme Guyon et ses cures religieuses. Il songea à la perdre dans l'estime de sa protectrice, et voici quelles furent ses manœuvres. Il fit admettre dans le troupeau choisi deux dames,

Digitized by Google

complices de ses desseins, qu'il chargea de surveiller l'apôtre et de noter les points les plus exaltés de sa doctrine. Les nouvelles élues, femmes rusées, j'imagine, feignirent une ferveur si enthousiaste, que toute la petite église se réjouissait, sans soupçonner que la trahison siégeât au cénacle. Mme Guyon elle-même, charmée de ses nouvelles conquêtes, qui semblaient abonder en plein dans ses idées, s'ouvrit à elles sans réserve, et quand M. de Chartres eut enregistré, sous la dictée de ces dames, un assez bon nombre de propositions qu'il jugeait hérétiques, il éclata.

Ce fut un coup de foudre. Mais avant d'aller plus loin, c'est le moment de donner une idée concise et dégagée de tous développemens subtils, des opinions d'une femme qui aurait pu résumer ainsi sa pensée et inscrire comme devise sur sa bannière : « Aimer Dieu pour lui-même et toutes choses en lui. »

Qu'on n'aille pas toutefois s'imaginer que toutes les spéculations consignées dans ses livres soient le produit de son cerveau, le rêve de sa fantaisie. Ces idées, dont elle poussa trop loin les conséquences apparemment, puisqu'on les jugea entachées de quiétisme, ces idées, dis-je, sont pour la plupart émises et consacrées par les pères de l'antiquité, tels que saint Ignace, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin; plus tard, par saint Bonaventure, Grenade, Rodrigues, Silvius, le cardinal Bona, Gerson et autres; puis, enfin, par sainte Thérèse. Mme Guyon ne fit tout au plus que les ériger en théories, et donner un corps à ces maximes isolées. Aussi, en débarrassant la pensée de l'apôtre de Saint-Cyr de tout l'alliage ridicule qui l'a si maladroitement compromise, je crois qu'il est difficile de blâmer en elle certaines utopies, vénérées en d'autres, et que les plus clairvoyans en ces matières auraient peine à déterminer le point où l'orthodoxie s'arrête et où le schisme commence.

Les mystiques (et ici je me tiens le plus possible en garde contre toutes subtilités), les mystiques, qui considèrent la perfection de Dieu comme la règle de son amour, devaient logiquement regarder cette règle de la volonté infinie comme la plus sûre et la plus parfaite à diriger les volontés finies.

Les hommes n'agissent d'ordinaire que sous l'impulsion de l'amour-propre ou dans un but intéressé; mais, ainsi que l'homme n'est pas la vraie lumière qui éclaire son esprit, il n'est pas la cause du parfait amour qui doit échauffer son cœur. Il faut donc qu'une puissance supérieure à l'homme agisse sans cesse en lui pour l'élever au-dessus de lui-même, et le faire aimer selon la loi immuable de l'amour.

Ceci posé, il s'agit de parvenir à ce pur amour (*caritas*), et, comme premier moyen, les mystiques proposent l'oraison.

La plus parfaite oraison, suivant eux, est de recevoir passivement l'impression de Dieu, qui nous attire sans cesse à lui. Toute l'activité de l'homme se borne alors à céder ou à résister à l'opération divine, mais par cette faculté de consentement ou de résistance, les mystiques, on le voit, respectent le libre arbitre. La volonté, mue par la grace, forme d'abord, pour se détourner des créatures et pour aller à Dieu, des désirs qui ne sont pas tout de suite écoutés;

Digitized by Google

mais insensiblement on triomphe des obstacles, des longueurs, des distractions, et l'on finit par s'accoutumer à vivre en la présence divine d'une manière plus simple, plus intime, plus uniforme. L'ame agit, mais Dieu, seul principe de son action, la meut, la stimule, l'entraîne; et plus l'ame se livre à cette impulsion divine, plus celle-ci devient vigoureuse, comme le mouvement des corps, qui augmente à mesure qu'ils approchent de leur centre.

Telle est l'oraison évangélique, appelée par Mme Guyon oraison *passive* ou *de silence*.

Mais à proportion que l'homme s'unit à Dieu par l'oraison, il faut qu'il s'éloigne de la créature et de soi-même par le renoncement, second moyen de parvenir à l'union divine.

Cette abnégation interdit le moindre regard jeté sur la créature, le moindre retour de vaine complaisance sur soi. C'est l'humilité évangélique pratiquée dans toute sa rigueur, le dédain des grandeurs, des richesses, des vanités humaines, l'acceptation soumise des souffrances imposées par la justice divine, la tolérance envers autrui, la mortification pour nous-mêmes, une pénitence universelle, enfin une mort qui s'étend sur les sens, l'esprit, le cœur, sur l'homme entier, et qui ne laisse aucune prise à l'amour des créatures, ni à l'amour de soi-même.

C'est dans cette oraison et dans ce renoncement que consistent tous les mystères de la vie intérieure; mais cette vie a diverses phases, divers états (1) remplis de luttes, de tentations, de langueurs, de sécheresses, d'incertitudes, de misères, d'obscurités et de souffrances, jusqu'à ce que sur les ruines de l'amour-propre le règne de Dieu soit rétabli dans l'ame.

Alors, l'esprit étant délivré de toutes ses activités, la volonté de toutes ses agitations, l'ame est plongée dans une paix, dans une solitude divine où les sens et l'imagination se taisent pour écouter la sagesse éternelle qui parle au cœur et l'ineffable langage que le cœur rend à Dieu. Alors l'homme ne vit plus de sa propre vie, mais Dieu vit en lui. Il renaît et devient enfant sans esprit ni volonté propre; la lumière du Verbe devient son unique lumière, et l'amour de Dieu son unique amour. Alors cette vie nouvelle au sein de Dieu prend la place de l'ancienne vie d'Adam; ainsi s'opère la régénération de l'Évangile, interprétée au point de vue des mystiques.

Telle est, en somme, et à ne prendre que l'idée fondamentale, sans s'arrêter aux divagations brodées à l'entour, telle est la doctrine que Mme Guyon professe en accord avec les mystiques. Cet anéantissement, cette absorption de l'ame en Dieu, l'objet capital et le but de la science, n'a rien, je pense, de contraire au dogme, et pour ne citer qu'un seul mais décisif exemple, voici ce

(1) Ce sont les trois états de la vie spirituelle que les mystiques appellent *purgatif, illuminatif, unitif*, et que Mme Guyon nomme *actif, passif, divin*, c'est-à-dire le renoncement au sensualisme, la destruction de l'amour-propre et le rétablissement du pur amour.

Digitized by Google

qu'on lit au livre III de *l'Imitation :* « Quand serai-je, ô mon Dieu, tellement absorbé en vous, tellement pénétré de votre amour, que je ne me sente plus moi-même, et que je ne vive plus que de vous dans cette union ineffable et au-dessus des sens, que tous ne connaissent pas ! » *Que tous ne connaissent pas !* Allusion significative.

Quant à cette autre maxime capitale : « Aimer Dieu pour ses perfections infinies uniquement, et non par l'appât des récompenses ou la terreur des châtimens, » c'avait été toute la pensée de sainte Thérèse, comme l'atteste un sonnet d'elle qu'on trouve dans les *Pensées d'août,* traduit avec un parfait sentiment du ton :

Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu,
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance;
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu.

C'est toi, mon Dieu, toi par ton libre vœu
Cloué sur cette croix où t'atteint l'insolence;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

Voilà ce qui m'éprend, et d'amour si suprême,
O mon Dieu, que, sans ciel même, je t'aimerais;
Que, même sans enfer, encor je te craindrais!

Tu n'as rien à donner, mon Dieu, pour que je t'aime;
Car si profond que soit mon espoir, en l'ôtant,
Mon amour irait seul, et t'aimerait autant!

Cependant l'évêque de Chartres, qui en voulait finir avec Mme Guyon, ne se prenait qu'aux grotesques enluminures dont elle avait bariolé sa doctrine. Il effraya Mme de Maintenon qui, au seul mot de quiétisme, ferma Saint-Cyr à son amie. Alors Godet des Marais, fort de ce premier triomphe, vint lui-même à Saint-Cyr ordonner qu'on lui remît sur l'heure tous les ouvrages de Mme Guyon. La consternation fut générale; il y eut de la résistance et des larmes; mais la fondatrice toute-puissante ayant obéi la première, il fallut bien l'imiter. La seule Maison-Fort brava l'évêque, et répondit que la doctrine de sa parente ne méritait point cet outrage.

Cet éclat fit bruit. Le roi lui-même, ennemi de toute nouveauté, ou religieuse ou politique, entendit parler de cette affaire. Mme Guyon, poursuivie de calomnies qui redoublaient depuis que Mme de Maintenon lui avait retiré son appui, demanda des juges et en obtint. Sur l'ordre du roi, l'évêque de Meaux, Bossuet, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, et l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, s'assemblèrent à Issy pour examiner ses

Digitized by Google

livres. Mais avant l'examen ordonné, l'archevêque de Paris, irrité de n'avoir pas été choisi et jaloux que d'autres fussent érigés en juges dans son diocèse, fit afficher une censure publique des livres en question.

C'était principalement le petit traité sur *le Moyen court* qui était cité devant le tribunal théologique. Dans cet opuscule, Mme Guyon, qui définit l'oraison, l'application du cœur à Dieu et l'exercice intérieur de l'amour, donne une théorie didactique de l'oraison qui, passant par divers degrés, tels que la *méditation* et la *lecture méditée*, arrive à l'oraison de *foi* ou de *repos*, puis à *l'abandon* en Dieu, cette clé de tout l'intérieur, et enfin à l'oraison de *simple présence* ou *contemplation active*. Mais je me borne à cet aride sommaire, de peur, en le détaillant, d'inspirer l'ennui ou de tomber en des redites.

Mme Guyon ne voulut pas être jugée sans défense; aussi s'empressa-t-elle d'écrire ses *Justifications* que, selon elle, l'aréopage refusa de lire. Parmi ses juges, le plus puissant et le plus redoutable était Bossuet. Ayant passé une grande part de sa vie à lutter contre les protestans, il était peu versé dans la science des mystiques que Mme Guyon l'accuse même de ne pas connaître. Il n'en poursuivait pas avec moins d'acharnement l'affaire du quiétisme, ce qui faisait croire que derrière Mme Guyon il y avait une autre victime à frapper. L'évènement justifia les médisances.

Cependant les conférences d'Issy prenaient une physionomie peu favorable à l'accusée, quand celle-ci, sur les conseils de Fénelon, proposa à Bossuet d'aller en son diocèse habiter un couvent qu'il lui désignerait, et où il pourrait mieux s'initier à ses opinions. L'évêque désigna les Filles-de-Sainte-Marie, à Meaux. Ce fut là que Mme Guyon se soumit à la condamnation de sa doctrine; mais une fois de retour à Paris, où Mme de Morstein la ramena en triomphe dans le carrosse de Mme de Mortemart, elle se remit encore à dogmatiser sourdement. Retirée dans une petite maison de la rue Saint-Antoine, sa porte ne s'ouvrait qu'avec précaution au petit nombre de fidèles assez avides de sa parole pour la venir chercher en dépit de l'espionnage. Le mystère ne fut pourtant pas si bien gardé qu'on ne parvint à surprendre l'apôtre infortunée qui fut, sans autre forme de procès, conduite à Vincennes (1695), puis de là transférée plus tard à la Bastille.

On sait comment se termina l'affaire du quiétisme. Fénelon, nommé archevêque de Cambrai peu avant la captivité de son amie, publia, avant de partir pour son diocèse, les *Maximes des Saints*, ouvrage où il avait rassemblé, en deux colonnes distinctes, les maximes de mysticité orthodoxe, et celles qui sont au contraire erronées et dangereuses. Sur l'instigation de Bossuet, le livre fut traduit en cour de Rome, condamné par Innocent XII, et l'archevêque de Cambrai lut sa propre condamnation en pleine cathédrale, devant une assistance qui pleurait d'admiration.

Pour Mme Guyon, sa captivité se prolongea jusqu'en 1703. Elle en charmait les ennuis en composant des cantiques; la stance suivante donnera une idée de sa manière :

Digitized by Google

J'avais peine autrefois, voyant que l'innocence,
Malgré sa ferme confiance,
Endurait la nuit et le jour :
Mais depuis j'ai connu que le poids de souffrance
Se mesure au poids de l'amour.

On ne peut d'ailleurs insister sur la valeur littéraire de ses ouvrages, car une femme qui, comme elle l'apprend elle-même, écrit au courant de la pensée, sous l'inspiration qu'elle croit tenir de Dieu, sans se préoccuper le moins du monde des exigences de l'art, cette femme-là relève d'une officialité et non d'un tribunal littéraire. A l'époque de sa mise en liberté, Mme Guyon se retira dans la Touraine, que Saint-Martin, un rêveur de sa famille, devait habiter plus tard, puis à Blois, où elle vécut pieuse, isolée, guérie de son goût pour l'apostolat, et sans paroles amères contre ses ennemis ; elle y mourut en 1717.

AUGUSTE DESPLACES

Digitized by Google

THÉATRE-FRANÇAIS.

LA CALOMNIE,

PAR M. SCRIBE.

La calomnie commence à avoir fort à faire. Voici le troisième coup qui vient la frapper en moins de deux mois. Après *l'École des Journalistes* est venue *l'École du Monde;* n'avait-on pas outrepassé le but? Il ne suffit pas de frapper fort, il faut frapper juste avant tout, sous peine d'exposer le public à prendre la pitié à l'envers. Enfin, pareil à ces corps de réserve qui ne chargent que pour changer la face du combat, M. Scribe est arrivé, et nous ne pensons pas que Mme de Girardin elle-même puisse lui refuser l'honneur de la victoire. M. Scribe, lui, pour accomplir son œuvre, ne s'est pas mis en frais d'indignation; pour arriver au but, il ne s'est pas soucié d'ensanglanter la scène; il a joué tout simplement avec la calomnie, comme M. Carter avec ses lions. Il nous a montré ses griffes et ses dents, en nous disant : « Voyez, ce n'est que cela! » Dans la vie publique, il l'a terrassée sous le mépris d'un homme de bien; dans la vie privée, il l'a flétrie par le ridicule. Il l'a exécutée en riant. Personne n'en est mort, pas même la calomnie, qui va toujours son petit train.

La scène se passe à Dieppe après la révolution de juillet. L'action s'ouvre et se ferme en douze heures à l'établissement des bains. Unité d'action, de temps et de lieu; réjouis-toi, grande ombre d'Aristote! La toile, en se levant, laisse voir le salon des baigneurs; quelques abonnés fort laids, l'élite de la société dieppoise, lisent les journaux autour d'un tapis vert; la mer reluit au fond; Belleau, premier garçon de l'établissement, rôde curieusement dans la salle. Regardez-le bien, ce Belleau! c'est lui, c'est ce Basile en tablier blanc

Digitized by Google

qui recueille la graine de calomnie, et la sème partout où elle peut germer, fleurir et multiplier. Cependant les promeneurs se croisent sur la terrasse, les voyageurs arrivent. Cette année-là, tout Paris est à Dieppe, même le ministère. Oui, Raymon est à Dieppe! Raymon est ce ministre que vous connaissez tous. Fils d'un laboureur, la volonté, le travail et l'intelligence l'ont placé au rang qu'il occupe. Conscience inflexible, esprit rigide, cœur austère, il marche gravement dans la voie de ses devoirs, aussi insoucieux de l'éloge qui le caresse que de l'injure qui le poursuit. Il a poussé jusqu'à la rudesse le dédain de la popularité, jusqu'à l'indifférence le mépris de la calomnie. Jamais il n'a sollicité d'autre suffrage que celui de sa propre estime; il ne s'est jamais appuyé que sur le fier sentiment de lui-même. Il sait les hommes et quel cas on doit faire de leurs louanges ou de leurs outrages; en un mot, il a le courage le plus difficile en nos jours, le courage du pouvoir.

A ces qualités de l'homme d'état il unit, par un rare privilége, les vertus de l'homme privé. Un vieil ami lui a légué sa fille en mourant, et Raymon a veillé sur elle comme un père aurait pu le faire, il l'a entourée de tout ce que la sollicitude la plus inquiète peut inspirer de plus tendre et de plus assidu. Long-temps Cécile ne fut pour lui qu'une belle enfant, au rire frais et joyeux, animant la vie autour d'elle. Absorbé par ses travaux, il ne l'avait pas vue passer des joies naïves du berceau aux graces rêveuses de l'adolescence. Un jour il s'arrêta troublé devant cette fleur demi-épanouie qui n'était qu'un bouton la veille. Cécile était belle; son ame resplendissait sur son visage. Au chaste éclat de ce doux printemps, Raymon sentit éclore un nouveau sentiment dans son cœur. Il l'interrogea avec un effroi plein de charme, ce cœur que l'amour du bien public avait seul brûlé jusqu'alors, et, par les portes du ciel un instant entr'ouvertes, il entrevit des félicités qu'il n'avait point encore soupçonnées. Hélas! c'était un de ces rêves qui viennent on ne sait d'où soulever un instant le fardeau des affaires, un de ces rêves où la pensée interrompt soudain son travail pour écouter comme un écho de sa jeunesse évanouie. Ce fut un rêve enivrant, mais court. L'étude et les graves soucis l'avaient fait vieux avant le temps; les veilles avaient pâli son noble front, et blanchi ses cheveux avant l'âge. Cécile était jeune et belle; quels biens aurait-il apportés en échange de tant de trésors? Il cria silence à son cœur, et pour en finir tout d'un coup, pour élever entre Cécile et lui une infranchissable barrière, il lui choisit un fiancé entre ses amis les plus dignes. Cécile se résigna; mais Lucien n'était pas le mari qu'elle avait rêvé.

Lucien est membre de la chambre des députés. Noble, mais faible cœur, nature honnête, mais timorée, redoutant l'opinion autant que Raymon la craint peu; ployant, comme le roseau, au moindre souffle de la calomnie; s'alarmant d'un mot, d'un geste, d'un regard; jaloux de popularité, avide de bienveillance universelle, il est la contre-partie du caractère de Raymon, le nouveau Philinte de ce nouvel Alceste. Raymon se sent porté d'estime et d'affection vers tout être que le monde outrage; Lucien se sent mal à l'aise devant l'ami qu'une voix accuse. Lucien pousse jusqu'à la lâcheté le respect de l'opinion;

Digitized by Google

Raymon en pousse parfois le mépris jusqu'à l'imprudence. L'un s'expose à ravir son frère; l'autre à cacher l'intrigue et la vertu sous le même pan de son manteau.

Tels sont les trois principaux personnages de cette comédie. Tous trois arrivent à Dieppe presque en même temps, Lucien pour épouser Cécile, Raymon pour signer au contrat. Cécile est d'une joie voilée, mélancolique et presque triste; Lucien, déjà préoccupé de quelques propos malveillans qu'il entend murmurer sur Raymon, dans un groupe. Les deux fiancés sont accompagnés par Mme de Savenay, vieille marquise ruinée par la révolution de juillet, et par Mme et M. Guibert, enrichis tous deux par la même révolution. Herminie Guibert est sœur de Raymon; petite femme au cœur chiffonné comme le visage, jalouse, méchante, remuante, intrigante, une grande dame de 1830. M. Guibert est un sot, un grand seigneur de même date. A tous ces personnages ajoutez un nouvel arrivant, jeune lion échappé du balcon de l'Opéra, œil amoureux, blonde crinière, passablement d'esprit, quoique lion, assez de cœur malgré son esprit; il est comte et se nomme de Saint-André. M. Guibert se rappelle l'avoir vu, l'année précédente, à Dieppe; de son côté, M. de Saint-André n'a point oublié que M. Guibert est le mari de sa femme. Tous deux sont enchantés de se retrouver, et, à vrai dire, tout ce monde est heureux, et, à voir cet honnête bonheur, il ne semble pas qu'aucun nuage doive en troubler la sérénité. « Mais la calomnie! dit Bazile. D'abord un bruit léger, rasant le « sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure, et file, et sème « en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano,* « vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, « il chemine, et *rinforzando,* de bouche en bouche, il va le diable; puis, tout « à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, « grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, « arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grace au ciel, un cri général, « un *crescendo,* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. » Et voilà toute l'histoire!

Le bruit empoisonné tombe des lèvres de M. Guibert; Mme Guibert s'en empare; de sa bouche il vole sur celle de Belleau; Belleau le glisse dans l'oreille de M. Coquenet; le mal est fait; de bouche en bouche il va le diable: M. Guibert a confié à sa femme que Cécile avait eu une aventure, Mme Guibert s'est écriée que Cécile en avait eu deux; la calomnie siffle, s'enfle, grandit à vue d'œil: Belleau assure que Cécile a eu deux amans, M. Coquenet, qu'elle en a eu trois; la calomnie éclate et tonne; déjà, grace à M. Guibert, à Mme Guibert, à Belleau, à Coquenet, elle devient un cri général; en moins de quelques heures c'en est fait de la réputation de Cécile. L'année précédente, aux bains de Dieppe, à ces mêmes bains, M. Guibert a vu, à quatre heures du matin, un jeune homme sortir de la chambre de cette enfant. Eh quoi! cette jeune fille au noble maintien, au chaste regard, aux graces décentes? Quoi! cet ange de pureté, cette fleur d'innocence? Et vous ajoutez: La calomnie n'est pas si puissante. « La calomnie, monsieur? reprend Bazile, vous ne

« savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en « être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, « pas de conte absurde, qu'on ne fasse, en s'y prenant bien, adopter aux oisifs « d'une grande ville. » Il est vrai que Figaro ajoute plus loin que Bazile est un maraud, et qu'il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Je ne sais, mais toujours est-il qu'il suffit d'un mot de Belleau pour troubler à jamais le repos de Lucien ; Lucien pense qu'il en est de la femme d'un député comme il en était de celle de César ; qu'elle ne doit pas être soupçonnée, pas même par un garçon de bains.

Mais qui donc la sauvera, cette malheureuse enfant abandonnée de tous, de Lucien lui-même, qui ne la couvre que de son silence, comme si le silence n'était pas complice de la calomnie, comme si le silence, quand on accuse nos amis, n'était pas une lâcheté ! Qui donc la sauvera ? Raymon. Il se connaît en calomnie, lui ! On n'est pas ministre pour rien ; il l'a vue de près, sans pâlir, autrement terrible et puissante ; il a soutenu sans chanceler de plus rudes assauts. Qu'est-ce pour lui, qu'est-ce en effet pour l'homme sage, que ces bavardages de laquais et ces criailleries d'antichambre ! Raymon a traversé d'autres orages. Ne l'a-t-on pas accusé, lui, d'avoir rougi de sa naissance et d'avoir chassé son vieux père ! Eh ! quel être un peu supérieur la calomnie a-t-elle épargné ? quelle vertu a-t-elle respectée ? quel sentiment si pur, quel éclat si beau n'a-t-elle point terni de son souffle empesté ? On a bien accusé, à la face de toute la France, une reine, fille des Césars, d'avoir prostitué son fils, et voilà que vous, Lucien, vous vous trouvez blessé dans votre orgueil, ébranlé dans votre confiance, parce qu'un garçon de café a douté de la vertu de votre fiancée ! Vous souffrez, vous vous irritez, vous succombez sous ces misérables attaques ; qu'auriez-vous donc fait si, comme Chénier, vous eussiez, chaque année, à jour fixe, reçu une lettre qui vous eût dit : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? — A la bonne heure ! c'était là de la belle et bonne calomnie ! Mais, en vérité, ce qui se passe ici ne mérite même pas ce nom, et je ne vois là rien qui ne soit digne du plus souverain mépris et de la plus profonde pitié. Ainsi parle Raymon à Lucien, mais vainement. D'ailleurs, grace à l'arrivée de Raymon, le cri général est devenu un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ? dit Bazile. Encore Raymon. Puisqu'il s'agit du bonheur de Cécile, Raymon ne craindra pas, non de remonter, mais de descendre à la source de toutes ces misères. L'année précédente, M. Guibert, en arrivant de Paris à Dieppe, où l'avait précédé Mme Guibert, a vu, à quatre heures du matin, un jeune homme sortir de la chambre de Cécile. Ce jeune homme, il le nomme ; c'est M. de Saint-André. Pressé par les questions de Raymon, honteux d'ailleurs d'avoir, quoique involontairement, laissé planer des soupçons injurieux sur ce jeune front qui n'a point à rougir, le comte de Saint-André, avec toute la noble candeur d'un homme qui s'accuse, raconte devant Raymon et M. Guibert l'épisode

Digitized by Google

qui sert depuis quelques heures de pâture à la calomnie. Il raconte avec grace; Guibert et Raymon l'écoutent avidement, et dès-lors nous entrons dans une des situations les plus comiques et les plus ravissantes qu'ait encore produites au théâtre cet esprit merveilleusement subtil qui s'appelle M. Scribe. Qui pourrait dire par quel art ingénieux, par quelles ruses charmantes, par quels gracieux détours, par quelles coquetteries adorables il nous a conduits à ce but! Pour y arriver, la route est bien un peu longue; mais quelles causeries fines et piquantes le long des sentiers! On voudrait bien, par-ci, par-là, plus de mouvement dans le paysage, quelque accident pittoresque égayant plus souvent l'horizon; mais quelle élégance de mœurs et de langage, et comment résister aux séductions qui nous entraînent? Enfin nous y voilà! Le jeune lion raconte que l'an passé, aux bains de mer, le hasard, qui protége toujours la jeunesse, lui fit rencontrer une femme, veuve peut-être, mais belle à coup sûr, et non sans quelque charme. L'ennui, l'occasion, l'herbe tendre, il ne sait; sans doute aussi les mélodies de Schubert qu'ils chantaient tous deux dans la solitude; les longs tête-à-tête, le soir, sur les grèves désertes; les clairs de lune, le murmure des vagues, les soupirs de la brise, etc., etc...; si bien que, s'étant oublié un soir dans la chambre de la jeune femme, il n'en sortit que le lendemain, au premier chant de l'alouette. Comme il sortait, le jeune lion rencontra Guibert. Guibert le félicita sur son bonheur, et le pria gaiement de lui en désigner l'asile. Pour détourner les soupçons, M. de Saint-André indiqua à Guibert la première porte aperçue; Guibert en retint le numéro; c'était la chambre de Cécile. Il fut coupable et quelque peu léger, le jeune lion! Mais il s'accuse de si bonne grace, il reconnaît si franchement ses torts, il en déplore si sincèrement les conséquences, que Raymon, l'austère Raymon lui-même, n'a pas le courage de le réprimander. Mais voilà bien une autre affaire! Sur ces entrefaites, Mme Guibert entre étourdiment, et, devant son mari et son frère, rappelle à Saint-André le temps où ils chantaient tous deux les mélodies de Schubert. Je vous laisse à penser quel coup pour Guibert, quel coup aussi pour Raymon qui ne pourrait réhabiliter sa pupille qu'en publiant la faute de sa sœur. C'est ce diable de Schubert qui a tout perdu!

Dès-lors, les incidens se pressent, et nous touchons au dénouement; mais la calomnie n'en va que mieux, et ne perd rien à se déplacer. C'est plus que jamais le *crescendo* public, le grand *chorus* universel. Lucien a reconnu l'innocence de la victime; mais il suffit qu'elle ait été soupçonnée; il s'excuse et se retire, rendant son estime, mais emportant son nom. Grand bien lui fasse. Décidément cet homme est un médiocre courage, et certes, rien ne lui sied moins que d'afficher des prétentions empruntées au vainqueur des Gaules. Cependant que fait Raymon? Comment réhabilitera-t-il Cécile dans l'opinion? Car cette opinion qu'il méprise, il n'ignore pas qu'une femme ne saurait impunément la braver. Il va droit à la jeune fille, et, lui ouvrant ses bras: — Cécile, s'écrie-t-il, veux-tu être ma femme? Et la jeune fille, éperdue, tombe à genoux et ne répond que par ses larmes; car c'est lui, c'est ce noble cœur

Digitized by Google

qu'elle a toujours aimé en silence; si elle a caché son amour, c'est qu'elle ne pensait pas qu'il lui fût permis de prétendre si haut. La toile tombe sur le tableau de cette union saluée par un *chorus* plus que jamais universel de haine et de malédiction; car, ainsi que le dit Bazile, « la calomnie, docteur, la calomnie! il faut toujours en venir là. »

Cette comédie, une des meilleures, sinon la meilleure, qu'ait écrites M. Scribe, est à la fois une œuvre d'esprit et de courage, de talent et d'indépendance, de style et de probité. Le caractère de Raymon, tracé avec une fermeté prudente, développé avec une sage hardiesse, restera comme un des plus nobles enseignemens qui se pourront chercher au théâtre.

M. Firmin a joué ce rôle avec beaucoup d'ame et de chaleur; M. Menjaud s'est montré parfait dans celui du comte de Saint-André. Mlle Plessis a joué le rôle de Cécile avec la décence et la grace de maintien qu'on lui connaît.

X.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le vote par lequel la chambre des députés, à la majorité de 226 voix contre 200, a refusé d'entrer dans la discussion des articles du projet de dotation de M. le duc de Nemours, nous a plus affligés qu'il ne nous a surpris. Il était bien permis de s'attendre à tout avec un ministère qui semblait s'inquiéter si peu lui-même d'une question aussi délicate. Et cependant, si jamais proposition eut besoin de toute la sollicitude du gouvernement pour être comprise et agréée par la chambre, c'est à coup sûr une proposition de ce genre, proposition complexe où se rencontrent un intérêt financier et un intérêt politique; car, dans un cas semblable, on ne demande pas moins au parlement son adhésion et sa coopération morale qu'une certaine somme d'argent. La première condition du succès, dans ces sortes d'affaires, est donc de parler avant tout à l'intelligence et aux sympathies du pays, et de rejeter sur le second plan, comme un intérêt secondaire, la quotité du chiffre. Loin de là, qu'a fait le ministère? Sans prendre garde si les circonstances étaient favorables et si sa marche tant au dehors qu'à l'intérieur était faite pour inviter la chambre à la confiance et à la générosité, il n'a eu l'habileté ni de faire ressortir l'importance politique qu'offrait l'établissement du second fils du roi, ni de laisser en blanc le chiffre de la somme demandée. Il était d'autant plus maladroit de proposer d'une manière positive cinq cent mille francs, que cette somme rappelait l'apanage en biens fonds qu'on avait évalué, en 1837, au même chiffre. On sait que le premier acte du ministère du 15 avril fut de retirer le projet qui attribuait à M. le duc de Nemours le domaine de Rambouillet avec ses dépendances. A cette occasion, M. Molé disait à la chambre, en annonçant le mariage du prince royal : « Le roi n'a pas voulu que les chambres eussent à pourvoir en même temps à la dotation de ses deux fils. M. le duc de Nemours lui-même s'était

Digitized by Google

hâté de supplier son auguste père de fixer uniquement aujourd'hui la sollicitude de son gouvernement et la vôtre sur des intérêts à ses yeux plus pressans; S. M. a décidé que la demande présentée pour le prince, son second fils, serait ajournée. En nous conformant à cette volonté, ajoutait le président du conseil, il nous serait resté un regret amer, celui de ne pouvoir, dans une discussion publique, éclairer enfin l'opinion que tant de coupables efforts ont voulu pervertir. Mais des délibérations prochaines (celles relatives à la dotation du prince royal) nous permettront de remplir ce devoir que nous avons envers le pays, bien plus encore qu'envers la couronne. » Ainsi il n'échappait pas au ministère du 15 avril combien il importait d'*éclairer l'opinion que de coupables efforts travaillaient à pervertir;* il avait vu toute la portée politique de la question, et s'en préoccupait plus que de l'intérêt pécuniaire, puisqu'il laissait en blanc le chiffre du supplément de dotation qu'avait prévu, en cas de mariage de M. le duc d'Orléans, la loi du 2 mars 1832.

Le ministère du 12 mai a dédaigné toutes ces délicatesses; il n'a vu dans tout cela qu'une proposition financière qu'il a faite crûment, en l'abandonnant aux chances du hasard. Il ne s'est pas mis en peine d'éclairer l'opinion; il s'est contenté de donner quelques éclaircissements sans publicité, dans le huis-clos de la commission, et il a cru que c'était assez pour lutter contre le déchaînement de la presse coalisée. La tactique de l'opposition dans la chambre ne l'a trouvé ni plus prévoyant ni plus énergique. Il ne pouvait ignorer que, conformément à une innovation dans le règlement, la chambre serait consultée sur la question de savoir si elle entendait ou non passer à la discussion des articles du projet. Il devait prévoir que pour ce premier vote toutes les oppositions rassembleraient leurs forces. La gauche avait affecté d'annoncer qu'elle ne voulait pas de scandale, et pour mieux l'éviter, elle désirait, disait-elle, couper court à tous débats. Dans le cas où la chambre, par son premier vote, eût décidé qu'elle passerait à la discussion des articles, M. Odilon Barrot devait monter à la tribune pour proposer le chiffre de trois cent mille francs; il se serait abstenu de tout développement, et les orateurs inscrits de la gauche eussent aussi, comme ils l'ont fait, renoncé à la parole. Le but de l'opposition était fort clair; elle voulait éviter que la tribune répondît à la presse; la presse coalisée avait ameuté l'opinion et une partie des électeurs contre le projet; elle avait dénaturé les faits, envenimé les passions, égaré ou intimidé beaucoup d'esprits; l'opposition avait donc un grand intérêt à chercher son triomphe dans un vote silencieux. Le ministère a accepté la situation humiliante qu'on lui faisait; il n'a pas vu le piége, ou s'est résigné à y tomber. Cependant tout ministre a la parole aussitôt qu'il la réclame. Pourquoi un membre du cabinet n'a-t-il pas paru à la tribune pour éclairer la chambre par une exposition complète de la question, dans toutes ses faces, dans toutes ses conséquences, et pour la ramener, s'il était nécessaire, par quelque concession habile? Mais non : on n'a eu souci de rien, on n'a pas tenté un effort, et l'on s'est trouvé vaincu sans l'honneur et les chances d'un combat.

Digitized by Google

Cette triste désertion des devoirs les plus impérieux trouve non pas son excuse, mais son explication, dans les dispositions particulières qui animaient plusieurs ministres. Il y a des membres du cabinet qui, après avoir accepté devant la couronne l'obligation de présenter le projet, semblaient presque devant la chambre en décliner la responsabilité; ils paraissaient plutôt exécuter passivement un ordre qu'obéir à une conviction. Tout dans leurs propos et dans leurs actes dénotait la plus complète indifférence. On a pu lire dans un journal qui passait pour recevoir les inspirations de MM. Passy, Teste et Dufaure, les insinuations les plus ironiques sur le succès qui attendait le projet. Voilà comment ces ministres éminemment parlementaires entendaient leurs devoirs! On les avait vus sans courage devant la royauté, on les retrouvait sans courage devant le parlement. C'est ainsi que MM. Passy, Teste et Dufaure couvraient le roi et s'interposaient entre lui et la chambre!

MM. Duchâtel et Villemain comprenaient seuls la gravité de la situation, et avaient résolu d'y faire face avec énergie et dévouement. Ils approuvaient sincèrement le principe de la dotation, qui n'est autre chose qu'une forme d'adoption politique d'un des enfans du roi par le pays; quant au chiffre, ils n'en considéraient pas la quotité comme une question capitale. Ils comptaient sur la discussion pour éclairer les esprits et montrer à la chambre toute la portée de la résolution qu'elle allait prendre. On était convaincu, sur les bancs du ministère, qu'une majorité de trente voix se prononcerait pour l'ouverture des débats et la discussion des articles; il est difficile d'exprimer la consternation du cabinet quand le résultat du scrutin lui eut fermé la bouche.

On peut reconnaître maintenant, par ce dénouement imprévu, par cette fin de non-recevoir injurieuse, opposée à des explications et à des éclaircissemens nécessaires, jusqu'où peut aller une chambre abandonnée à elle-même et manquant de direction politique. Chacun ne prend plus conseil que de ses passions ou de sa mauvaise humeur. On donne un libre cours à des mécontentemens qui peuvent être légitimes, sans considérer si les coups que l'on porte ne vont pas plus haut que le ministère dont on a raison de se plaindre. Dans les deux cent vingt-six votans qui ont rejeté la loi sans vouloir rien entendre, il paraît que l'ancienne majorité peut compter jusqu'à près de quarante voix. Il faut que l'irritation que causait aux 221 une partie du cabinet ait été bien vive, pour qu'elle ait emporté autant de députés du centre jusqu'à imiter les procédés de la coalition. Voilà le résultat des fautes de tout le monde. Un ministère formé avec une précipitation regrettable, les hommes de premier ordre laissés en dehors; quelques membres du cabinet nouveau entrant en lutte avec les principes conservateurs et les sentimens de l'ancienne majorité, le mépris affecté des influences du parlement et de la presse, des actes de réaction passionnée sous le masque de prétendues réformes, tout cela a produit au sein de la chambr eune sorte de chaos, de pêle-mêle ardent, où des ressentimens et des colères ont pu s'abandonner à d'aveugles satisfactions.

Nous ne justifions pas, nous expliquons. On assure qu'un député de l'an-

Digitized by Google

cienne majorité s'est écrié : « Voilà qui apprendra à mieux choisir les ministres! » On n'a pas assez compris, il y a huit mois, quel danger il y avait, après le ravage qu'avait fait la coalition dans les principes du gouvernement représentatif, à ne pas appeler au pouvoir un ministère assez fort pour remettre chaque chose à sa place, et pour tenter énergiquement de donner un frein aux passions qui s'étaient déchaînées. Qu'est-il résulté des expédiens auxquels on s'est arrêté? La coalition n'a pas désarmé, et l'ancienne majorité s'est trouvée exposée à la tentation de prendre, le cas échéant, les armes dont on s'était servi contre elle. On a donc perdu un temps précieux; cette imprévoyance a multiplié encore les difficultés et les périls, dont cependant il faut sortir.

Il est singulier qu'annuellement, et presque à la même époque, dans le même mois, on retrouve toujours soit la chute d'un cabinet, soit la tentative de le faire tomber. En 1836, le 22 février inaugurait une administration nouvelle; en 1837, le 15 avril mettait fin à un interrègne ministériel qui avait duré un mois; en 1838, les premiers mois de l'année avaient déjà montré quelques symptômes de coalition; en 1839, le mois de février a vu la retraite volontaire du 15 avril; en 1840, le vote du 20 février amène la chute du 12 mai. Faut-il croire que ces crises périodiques soient pour le gouvernement représentatif un état normal auquel il faille s'accoutumer? Quel triomphe pour les ennemis de nos institutions, si ces tristes accidens, revenant avec cette périodicité déplorable, étaient une règle pour le régime constitutionnel! Avec des cabinets d'une existence si fragile et si courte, rien ne marche, les affaires ne se font pas, l'administration est paralysée, les intérêts languissent, les capitaux se cachent, tout avorte. Il faut travailler activement à décharger le gouvernement représentatif d'une aussi grave responsabilité; autrement il finirait par se trouver compromis et méconnu dans l'opinion générale.

Le cabinet a été atteint d'un coup trop imprévu et trop décisif pour tenter de se relever d'une semblable disgrace. Ce n'est pas tel ou tel ministre qui s'est trouvé frappé, mais le ministère lui-même, dans sa personnalité ambiguë qui lui a suscité tant de soupçons et d'inimitiés. Ce n'est pas à cause de M. le maréchal Soult, et de quelques-uns de ses collègues, que tant de boules noires sont tombées dans l'urne; mais c'est leur association avec des représentans sournois des passions et des intérêts de la gauche qui a tout compromis. C'est donc l'assemblage même du 12 mai qui doit se dissoudre et faire place à quelque combinaison politique.

Cette fois, on ne peut se refuser à l'évidence de la nécessité qui nous presse : il s'agit de reconstituer une majorité parlementaire qui ait ses chefs, ses principes, et prête à la royauté un ferme et sincère concours en s'appuyant sur elle. Quels sont les hommes qui semblent le plus appelés à réparer tant de fautes commises, et à nous relever de cet abaissement moral qui est funeste à tout le monde? Plusieurs noms ont été prononcés; on a parlé de M. le duc de Broglie; on s'est demandé si M. Guizot irait à Londres; l'opinion publique s'est tournée vers M. Molé et M. Thiers, et semble s'informer si leur union serait possible.

Digitized by Google

M. Molé est certainement l'expression la plus vraie de l'ancienne majorité qui depuis trois ans combat pour l'ordre et les institutions de 1830 : on a eu raison de dire que, s'il siégeait à la chambre des députés, il eût réuni autour de lui la fraction la plus considérable de l'assemblée, et aurait depuis longtemps forcé le cabinet du 12 mai à la retraite par une imposante majorité. Mais la position que lui fait la pairie est nécessairement moins militante et ne lui permet pas, hors du pouvoir, de se mettre en contact direct avec les masses parlementaires. Aujourd'hui la démission du 12 mai, démission qui ne saurait être retirée, ouvre la succession ministérielle, et M. Molé est redevenu l'objet de l'attention générale. On reconnaît qu'il est au premier rang du petit nombre d'hommes qui savent manier le pouvoir avec une fermeté conciliante et digne. On remarque que son avénement aurait l'avantage de ramener dans les difficultés diplomatiques la direction d'un homme d'état qui, dans la question d'Orient, serait tout-à-fait maître de sa conduite, puisque jusqu'à présent il a évité de s'expliquer à ce sujet.

Dans toutes les conversations, le nom de M. Molé appelle celui de M. Thiers. On dit que ce dernier est peut-être de tous les membres de la chambre des députés celui qui pourrait le mieux devenir le centre et le chef d'une majorité nouvelle; que la chambre a besoin d'une voix connue, éloquente, infatigable, qui fasse un appel à son union, à son patriotisme, et d'une main habile qui sache la tenir en haleine, la guider en la disciplinant. On s'occupe beaucoup moins des obstacles que peut rencontrer l'alliance de M. Molé et de M. Thiers, que de l'utilité dont elle serait à la chose publique. On est impatient de sortir le plus tôt possible d'une situation fâcheuse, et le souvenir de l'interminable crise de l'an dernier augmente cette impatience.

Il est au moins un service que le cabinet du 12 mai est appelé à rendre à ses successeurs, quels qu'ils soient; sa retraite ne laissera après lui ni regrets, ni désirs de vengeance, ni embarras suscités par un parti; personne ne se ralliera soit à M. Teste, soit à M. Passy, soit à M. Dufaure; on ne tentera pas de croisade pour les rappeler au pouvoir, et dans leur isolement, ils ne sauraient semer d'obstacles sur la route de ceux qui les remplaceront. Mais que leurs successeurs viennent le plus tôt possible raffermir la confiance ébranlée, et rassurer l'opinion en l'éclairant. Il n'est pas vrai que le vote du 20 février soit un triomphe exclusif de l'opinion radicale, qui annonce d'autres victoires prochaines sur la royauté et nos institutions. Ce vote est le résultat fatal de la situation fausse où nous sommes engagés depuis neuf mois, de la confusion dans laquelle s'agitent depuis cette époque les hommes et les partis, de l'inqualifiable faiblesse du cabinet qui, chez quelques-uns de ses membres, pourrait presque passer pour une trahison, de la division qui s'est introduite au sein du parti gouvernemental, grace aux déplorables déviations dont nous avons été les témoins. Il faut que, dans le plus court délai possible, vienne une administration qui remette aux yeux de la France et de l'Europe les choses dans leur véritable point de vue. Ni la royauté, ni nos institutions ne sont sérieuse-

Digitized by Google

ment menacées par le refus d'une allocation de 500,000 francs. Rien ne dépasse dans cette affaire le niveau d'un naufrage ministériel.

Au nombre des combinaisons par lesquelles on cherche à donner des successeurs au 12 mai, on parle d'un arrangement qui réunirait dans le même cabinet M. le duc de Broglie et M. Thiers. On dit même que M. de Broglie trouve en ce moment grace devant la gauche, à cause des souvenirs de la coalition, et que son avénement au pouvoir serait interprété comme une justification de la dernière campagne des coalisés; ce serait la moralité de la fable. Nous doutons fort que M. le duc de Broglie, homme d'ordre et de gouvernement, accepte de pareils auspices pour inaugurer sa rentrée au pouvoir. Il lui faudrait d'autres conditions. Un ministère composé d'hommes considérables, pris dans les diverses nuances de la véritable majorité des deux chambres, n'aurait pas besoin, pour exister, d'un laisser-passer de la gauche et de la tolérance hautaine de l'opposition.

Tout ce qui se rattache maintenant à l'existence du 12 mai perd à peu près toute son importance et son intérêt. Est-ce la peine aujourd'hui de remarquer que dans le scrutin qui a rejeté à une majorité de cent voix la proposition réglementaire de M. Vivien, M. Teste a voté contre, M. Dufaure et M. Passy pour la proposition : nouvelle preuve de l'ensemble qui présidait aux mouvemens de ce cabinet. Dans la séance consacrée aux pétitions, M. Teste s'est attaché à justifier sa conduite. Il a reconnu que nul ne pouvait songer à détruire l'ordre établi par la loi de 1810, et qu'ainsi il était impossible de porter atteinte au droit de présentation. Mais il a ajouté qu'il n'avait pas trouvé les chambres de discipline assez fortement organisées, et qu'il s'était proposé de les mettre de moitié dans l'exercice du contrôle qui appartient au gouvernement. Quant à la délation du serment pour reconnaître le véritable prix d'un office, M. Teste a avoué que la question était grave, et s'est justifié en alléguant des cas spéciaux. La chambre a prêté une attention sérieuse aux paroles de M. Teste, qui semblait parler pour la dernière fois comme ministre, et elle a adopté les conclusions de la commission. Au surplus, les intéressés ont, dans ce qui se passe, une garantie meilleure que les explications un peu embarrassées de M. le garde-des-sceaux : c'est sa retraite. Son successeur à la chancellerie comptera sans doute parmi ses premiers devoirs le soin de rassurer tant d'intérêts si imprudemment alarmés.

On a eu raison de parler de la sécurité avec laquelle le roi et sa famille attendaient les débats parlementaires sur la question de la dotation. Il ne pouvait certainement venir à leur pensée qu'un vote unique et silencieux consommerait tout, et que le ministère laisserait rejeter, sans avoir été entendu, les demandes constitutionnelles de la royauté. Personne ne s'étonnera que, dans ces circonstances, la sensibilité de la reine ait été vivement émue. On assure que M. le duc d'Aumale, se jetant au cou de sa mère pour essuyer ses larmes, se serait écrié : « Qu'on prenne sur ma fortune les 500,000 francs nécessaires à l'établissement de mon frère, je serai toujours assez riche. » Ce

Digitized by Google

frère, pour lequel le duc d'Aumale avait un mouvement si généreux, pouvait peut-être espérer qu'il s'élèverait une voix dans la chambre pour rappeler qu'au siége et à la prise de Constantine il n'était pas le dernier parmi les soldats français.

Les obsèques du maréchal Maison ont été l'occasion, pour M. Thiers, de rendre un éloquent hommage à la mémoire du ministre de la guerre du 22 février. Le maréchal était un de ces hommes fortement trempés qui pendant la première révolution et sous l'empire ont su conquérir leur fortune à la pointe de leur épée. Il aimait à se rappeler et à rappeler aux autres son origine : on voyait dans son salon deux portraits, dont l'un représentait le volontaire républicain, l'autre le maréchal de France, le point de départ et l'apogée. Après la révolution de 1830, il porta à la cour de Saint-Pétersbourg et à la cour de Vienne une franchise militaire qui savait à la fois plaire aux étrangers et maintenir à toute sa hauteur l'orgueil du nom français. Un jour que dans une audience particulière, l'empereur François, qui vivait alors, semblait faire entendre au maréchal que dans telle hypothèse les troupes allemandes marcheraient sur le Rhin : *Vous ne l'oseriez pas !* s'écria le maréchal Maison en portant la main sur son épée.—Calmez-vous, monsieur le maréchal, reprit l'empereur tout troublé, prenez que je n'ai rien dit.—Le maréchal Maison est mort avec la plus grande fermeté; il a été debout pendant presque toute la matinée du jour fatal. A l'envoyé qui venait savoir de ses nouvelles de la part du roi, il répondit lui-même : « Dites au roi que dans deux heures le maréchal Maison aura cessé d'exister. » On peut dire qu'il est mort en soldat, et qu'il a succombé sur le champ de bataille, car c'est une ancienne blessure qui, en se rouvrant, a causé sa fin.

Nous regrettons que l'Académie n'ait suivi que la moitié du conseil que nous nous étions permis de lui adresser. Elle a nommé M. Molé; elle a compris qu'elle était heureuse de pouvoir lui demander l'éloge de M. de Quélen, et trente voix de majorité donnent à cette élection un caractère qui satisfait à toutes les convenances. Mais pourquoi, à côté d'un acte de bonne conduite, mettre une énormité littéraire? L'Académie rejette M. Victor Hugo et nomme M. Flourens. Est-ce une proscription systématique dirigée contre le Luther de la littérature, au moment où il semblait ne pas mieux demander que d'abjurer, pliait le genou, et promettait de se faire orthodoxe? La maladresse des amis de M. Victor Hugo ne justifie pas l'Académie. Si l'auteur des *Orientales* a des adeptes dont la violence brave les usages reçus et les égards auxquels ont droit surtout des vieillards émérites, ces incartades ne changeaient pas le fond de la question. Il s'agissait pour l'aréopage littéraire de décerner à un vrai poète une récompense proclamée juste et opportune par le suffrage

Digitized by Google

public. Au lieu de cela, que fait l'Académie? Pour satisfaire des inimitiés ridicules, elle substitue à l'écrivain célèbre un savant qui ne sait pas écrire. Nous engageons M. Flourens à se mettre dès aujourd'hui à étudier le discours de réception d'un de ses devanciers; nous voulons dire le discours de M. de Buffon. Il y trouvera d'excellens préceptes touchant l'art d'écrire; il y pourra aussi lire cette pensée: *que la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne*. Quelle figure aura M. Flourens à l'Académie? Ses habitudes sont peu littéraires; on dit que la culture exclusive des sciences ne lui a pas permis une grande familiarité avec l'idiome de Cicéron et de Virgile; les traditions de Fontenelle et de d'Alembert lui sont étrangères. L'Académie a commis une grande faute en se constituant en église intolérante, et en donnant aux représentans officiels de la littérature l'allure d'une secte fanatique. Doit-elle se féliciter des préoccupations politiques qui ont intercepté les railleries de l'opinion? Les épigrammes de Piron valaient mieux; c'était encore pour elle le bon temps.

Chaque année, les plaisirs de l'hiver deviennent plus tardifs à Paris; quelques salons ne sont ouverts que depuis peu de jours. Les premiers bals n'ont eu lieu qu'au commencement de février. Cela tient à ce que certaines familles prolongent jusqu'aux approches du carnaval la vie de chasse et de château; cela tient aussi à la passion des voyages qui s'est développée jusqu'à la frénésie chez la plupart de nos élégans. Le prétexte de ces émigrations était cette fois la présence du prétendant à Rome. On y accourait pour recueillir ses mots, s'il en fait ou si on lui en fait, pour raconter sa vie, pour dessiner son profil. Dans toute l'Italie, on rencontre à présent des bandes de Français cherchant un soleil illusoire et une chaleur de convention. Si cela continue, nous allons devenir vagabonds comme nos voisins des trois royaumes, qu'on voit partout, excepté chez eux, et qui partout se montrent si nombreux, qu'on se demande s'il est possible que l'Angleterre produise tant d'Anglais.

Comme d'ordinaire les réunions officielles ont inauguré la saison : nous voulons parler du bal de la cour, du bal donné à l'ambassade d'Autriche, des deux bals donnés à l'ambassade d'Angleterre, le dernier à l'occasion du mariage de la reine Victoire.

Le bal des Tuileries était brillant, somptueux, et bien que nos mœurs constitutionnelles et l'épaulette élective introduisent dans le palais des rois quel-

Digitized by Google

ques danseurs un peu gauches, quelques toilettes d'un goût suspect, les gens de bonne foi, les étrangers surtout, s'accordent à dire qu'on ne trouve pas ailleurs ce mouvement, cet éclat, cette hospitalité attentive, royale et paternelle.

Le bal de l'ambassade d'Autriche a été fort beau; mais avec la prétention de bien choisir leur monde, les représentans des cours absolutistes ne parviennent qu'à composer une très riche collection de quartiers de noblesse, et rien de plus. Là s'entrechoquent les écussons les plus illustres, là chaque quadrille est un livre héraldique; mais le plaisir fuit ces superbes et orgueilleuses soirées, qu'on ne peut pas appeler des réunions, mais des exclusions.

L'aristocratie anglaise n'entend certes pas raillerie sur les distinctions sociales; mais lord Granville a le bon goût de prendre la société française comme elle est, c'est-à-dire comme une société indéfinissable, où l'on entre sans motif, d'où l'on disparaît sans bruit, où l'on ne vous demande pas une famille, mais une valeur personnelle quelconque, la plus mince très souvent, comme, par exemple, de porter des habits bien faits, d'avoir un joli appartement ou une maîtresse connue, de jouer gros jeu, de donner à dîner, de bien chanter, de monter à cheval en *gentleman rider*, ou simplement d'avoir un cabriolet.

Les vendredis de l'ambassade d'Angleterre empruntent donc au château des Tuileries un peu de sa tolérance constitutionnelle : ce sont des raouts qui tournent parfois à la mêlée; mais lord Granville n'en voit pas sa dignité atteinte, parce que chez lui on s'amuse.

Le bal donné à l'occasion du mariage de la reine Victoire avait réuni tout ce qu'il y a ici d'étrangers connus, de diplomates, de dignitaires, tout ce que la société de Paris possède en gens titrés, ou qui font semblant de l'être, en femmes du premier et du second monde, en jeunes personnes qui dansent, en petits jeunes gens valsant à deux temps, le dos voûté comme des Hongrois. Le local ordinaire n'avait pas suffi, et il avait fallu dresser dans le jardin une tente qui s'ouvrait sur la galerie d'une serre.

Cette décoration était d'un goût excellent et d'une utilité merveilleuse pour rafraîchir les deux mille personnes présentes à cette fête. On remarquait dans le bal M. le duc de Nemours, M. le prince de Joinville, M. le duc d'Aumale, la marquise d'Ailesbury, lord et lady Aylmer, les filles de la comtesse Cadogan, lady d'Or..., qu'on dit fort triste depuis quelque temps, une bonne partie de nos deux chambres, des officiers, et une quantité d'uniformes anglais d'une variété désolante. Nous avons revu chez lord Grandville ces éternels Écossais dont la tenue montagnarde inspire une grande curiosité. Nous avertissons pourtant ces messieurs qu'ils sont la terreur des mères de famille, et qu'on tremble toujours de les voir glisser sur le parquet. La comtesse Som..., parente du comte Pahlen, ambassadeur de Russie en France, portait un diadème en diamans et en perles qui appartint jadis à la reine Murat, et qui ne vaut pas moins, dit-on, de 1,500,000 francs. La comtesse Som... habite ordinairement Milan, où elle vit dans toute la liberté de son esprit original, où la

Digitized by Google

société admet et sanctionne toutes les fantaisies de son imagination ardente : hospitalière, enjouée, passionnée pour les arts et les célébrités, elle ouvre sa maison et sa bourse à quiconque touche une plume, un pinceau ou un piano. Au reste, il est impossible de la voir, d'observer ses grands yeux bleus entourés d'une double haie de cils noirs, ses grands cheveux noirs tombant sans art sur ses épaules en boucles épaisses et sauvages, sans juger que c'est une femme extraordinaire.

On remarquait au bal de l'ambassade d'Angleterre, comme dans la plupart des bals, que les jeunes femmes ne dansent presque plus, et qu'elles laissent ce plaisir aux petites jeunes personnes : il faut qu'on le sache, ces dames se livrent à présent tout entières à la passion du jeu ; le wisth n'est plus à présent le passe-temps exclusif des hommes et des grand'mères ; on voit de jeunes femmes s'installer à une table, et jouer sans pâlir un louis la fiche comme le pourrait faire un joueur endurci du *Jockey-Club*. A ce sujet, une femme d'esprit disait : « Ces dames ne dansent plus ; elles sont lasses de jouer des pieds, elles veulent jouer des mains. » M. Guizot était très entouré d'Anglais, parlait beaucoup anglais, il était déjà à Londres ; on le dit très préoccupé des apprêts matériels de son départ, de l'achat de sa voiture, de la tenue de ses gens, et cela se conçoit : se pénétrer de l'importance de la mission, en juger la portée, l'utilité pour la France, l'utilité pour son avenir personnel, c'est par là qu'a commencé M. Guizot, esprit profond et réfléchi. Toutefois le professeur honnête et simple dans ses mœurs, modeste dans ses goûts, ferme dans ses résolutions politiques, mais timide dans ses rapports du monde, doit se sentir une petite terreur au moment d'affronter cette aristocratie orgueilleuse, sans pitié pour les erreurs d'étiquette, et qui revient rarement sur le compte des hommes qu'elle n'a pas adoptés au premier abord. Quelques amis du chef des doctrinaires se réunissent souvent chez une personne ou plutôt chez un personnage politique célèbre dans les fastes de la diplomatie contemporaine ; nous voulons parler de la princesse de L..., cet esprit supérieur qui a résumé ainsi sa vie : les affaires d'abord, puis ma toilette, puis mes enfans. Il n'est question que de l'ambassade de Londres, et ces conférences ont eu enfin pour résultat la suppression d'une voiture jaune avec siége rouge qu'un carrossier du voisinage avait vendue au nouvel ambassadeur, très ingénu en matière de dandysme.

Nous revenons au bal de lord Granville pour raconter qu'au souper quelques Anglais et quelques Français se sont beaucoup attendris sur les bienfaits de l'union des deux peuples, et pour dire un fait qui s'est passé dans l'antichambre.

M. Th..., M. J... S..., M. R..., officier supérieur de l'état-major de la garde nationale, et quelques-uns de leurs amis, ont été forcés de tomber, à coups de canne, sur la foule des laquais, des valets de pied qui, en attendant leurs maîtres, adressaient les quolibets les plus téméraires aux personnes qui sortaient. Exemple : une vieille dame anglaise se présente pour demander ses

Digitized by Google

gens; elle portait un grand turban de mille couleurs et de plusieurs métaux, or, argent, zinc et cuivre; au-dessous du turban, un diadème; au-dessous du diadème, des lunettes; au-dessous des lunettes, un nez terrible. *Les gens de la fée Carabosse! qui est-ce qui a vu les gens de la fée Carabosse?* s'écrie en chœur toute la valetaille. Le prince Poniatowsky demande sa voiture. *La voiture du prince Riquiqui!* Tout cela accompagné d'éclats de rires béotiens, de braiemens d'âne. Arrive le brave M. Robert, l'ex-directeur du Théâtre-Italien : *Les gens de M. Robert... Macaire! la voiture de M. Macaire.* A cette dernière saillie, tous les valets se gaudissent d'une façon si turbulente que quelques personnes indignées se jettent sur eux, les boxent, les corrigent et les calment par quelques saignemens de nez. Ces scènes se renouvellent partout à présent; M. le préfet de police ne doit pas les ignorer, et désormais sans doute des agens seront chargés d'arrêter les laquais les plus turbulens, et de maintenir le bon ordre et le silence dans cette tourbe.

Du reste, ce n'est pas le seul scandale que l'audace de la domesticité parisienne ait causé dans le monde. Mme de S..., sœur d'un de nos grands orateurs politiques, fut, il y a quelques mois, battue, étranglée, foulée aux pieds par son domestique; elle ne dut son salut qu'au courage de la femme de chambre qui arracha des mains de ce forcené sa maîtresse évanouie. Le domestique a été arrêté, condamné, à quoi? A six mois de prison : s'il en eût fait autant à un de ses pareils, la peine eût sans doute été plus forte. Aujourd'hui ce sont les riches qui demandent l'égalité devant la loi.

On sait comment M. Th..., Américain, a inauguré à Paris son immense fortune : riche, mais peu connu, il a tout simplement prié Mlle de B... de faire les honneurs de sa maison, et d'adresser des lettres d'invitation aux personnes les plus haut placées. Mlle de B..., ayant demandé carte blanche, a fourni une société choisie à M. Th..., qui de son côté fournissait l'hôtel, les violons et le souper; et tout le monde s'est amusé, excepté les amis particuliers et obscurs de M. Th..., qui n'étaient pas même invités. Cette ingénieuse association, commode pour des étrangers qui veulent manger proprement ici des dollars, des quadruples, des doublons, trouvés on ne sait où, gagnés à vendre on ne sait quoi, vient d'être imitée par une Française qui a des salons et pas de monde, et une autre Française qui a du monde et ne veut pas avoir de salons. Mme de G..., ayant hérité de 120,000 francs de rente, s'en est allée conter à Mme de J... l'embarras où elle se trouvait pour dépenser noblement cette fortune. Il a été convenu à l'instant que Mme de G... romprait avec le Marais, qu'elle avait vu et reçu jusque-là; qu'elle mettrait à la porte les robins de cour royale, les médecins et les notaires; qu'elle prendrait un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, qui est un quartier transitoire, et qu'enfin elle donnerait de grands bals et un concert. Mme de J..., pour ne pas encanailler son monde à elle, a demandé le privilége des invitations, et le premier bal a eu lieu : il était superbe; c'était une société d'élite, de gens qui se connaissaient tous, excepté les maîtres de la maison qui ne connaissaient personne. On ad-

Digitized by Google

mirait tout haut la somptuosité de l'appartement, l'élégance de la salle à manger toute tendue en soie, l'élégance précieuse de la chambre à coucher, avec son lit à colonnes torses, son bénitier, son prie-dieu; mais le bruit circulait que les maîtres de la maison, par un calcul de parcimonie bourgeoise, ne dînaient pas dans cette salle à manger de peur de la gâter, et que leur table se dressait tous les jours pour eux dans l'antichambre, à six heures, après l'heure des visites; on disait aussi que ce lit n'était jamais foulé, que l'eau sainte se desséchait dans ce bénitier, que ce prie-dieu ne recueillait aucune prière, parce que Mme de G..., pour ne pas friper tant de belles étoffes, reposait humblement dans un petit lit de camp rapporté du Marais.

Un grand bal costumé devait avoir lieu aujourd'hui chez M. Th..., il est ajourné au samedi gras.

Mme Salomon Rothschild a donné mardi dernier un bal d'enfans : elle a fait à cette mascarade lilliputienne les honneurs de son hôtel, en bonne mère; on a crié, dansé, jappé très tard; les petites filles n'ont pas été trop coquettes, les petits garçons trop entreprenans, et la fête a été ce que voulaient les mères, innocente, gaie, heureuse.

Mme la comtesse Merlin est de retour; elle a révolutionné la confédération germanique; à Stuttgardt on ne se couche plus à neuf heures, on danse, on fait de la musique toute la nuit, parce que Mme Merlin porte partout et laisse après elle le goût des arts et des plaisirs distingués. Les habitans de Stuttgardt ont dételé sa voiture pour l'empêcher de partir, et cette Allemagne jadis française nous a rendu avec regret cet esprit si vif, si aimable, si entraînant, ce talent si vrai, si élevé.

Les bals masqués publics ont cette année un caractère particulier que nous analyserons une autre fois; nous sommes pressés néanmoins de raconter ce qui s'est passé dimanche dernier au bal de la Renaissance. Six Jeannots très grotesques, affublés de gilets incroyables, d'habits vert-pomme, jaune-serin, bleu-de-ciel, enfouis sous des perruques rouges, blanches, vertes, garnies de queues démesurées, ont égayé singulièrement les spectateurs assez blasés de ces sortes de lieux. Ces Jeannots connaissaient tout le monde, interpellaient les hommes par leurs noms, tourmentaient les dominos timides et furtifs; ils contaient tout haut les scandales de la plus haute société, et les fredaines secrètes du petit nombre de mauvais sujets qui nous restent. Or, ces six Jeannots c'étaient six femmes, les femmes légitimes de six maris qui étaient là, et qui ne les savaient pas là; elles avaient arrangé une partie de garçon qui consistait en ceci : chercher chacune de leur côté une querelle à leur mari pour le forcer à bouder et à ne pas dîner chez lui, se retrouver à dix heures chez Véry pour boire de ce vin de Champagne qui rend les hommes si gais hors de chez eux, et qui les renvoie si tristes au logis conjugal; aller de là au bal de la Renaissance pour troubler des ménages, faire battre des amans, déchirer les meilleurs amis, et surtout répandre une terreur salutaire parmi ces maris garçons qui se font intriguer par des figurantes, et soupent au café de Paris avec

Digitized by Google

accompagnement de verres brisés, et avec chœurs de femmes échevelées. Ces Jeannots, que nous ne nommons pas et qui tremblent encore d'avoir été reconnus, avaient emmené avec eux une noble étrangère fraîchement arrivée à Paris, qui, sûre de son incognito, s'est donné carrière avec une liberté qu'elle ne prenait pas dans les carnavals italiens dont elle a été souvent l'héroïne. On dit que cette escapade a failli brouiller deux époux qui jusque-là s'étaient montré l'attachement de la colombe et la fidélité de la tourterelle. Du reste la femme, ou plutôt le Jeannot, était dans son tort; car, passant près de son mari, dans un couloir, en le montrant, elle dit comme Philippe IV de Turenne : « Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits. — Avez-vous été ma garde-malade? reprit le mari. — Non, mais j'ai été votre maîtresse, et vous n'aimez que les chevaux. — Vous vous trompez; j'aime mieux les femmes; mais j'estime plus les chevaux. » Soufflet, esclandre et reconnaissance; le mari a fini par entendre raison au bout de quarante-huit heures, et il a scellé son pardon par ce proverbe turc : « Vous m'avez trompé une fois; tant pis pour vous; si vous me trompez deux fois, tant pis pour moi; je suis sur mes gardes. »

M. Chicart ne s'est encore déguisé qu'une fois, au grand regret des provinciaux, des étrangers, surtout des Anglais, amateurs d'excentricités, qui veulent connaître ce héros du bal masqué, cette grande figure historique et contemporaine, et qui prient toujours leur voisin de leur montrer *M. Chicart*.

On a fait et répandu une bien mauvaise plaisanterie sur la famille de Mme de M....., en disant que sa sœur avait épousé un monsieur qui plus tard s'est trouvé être un galérien; il a fallu que le journal officiel du soir se chargeât sérieusement de réfuter cette pernicieuse malice pour l'empêcher de faire des progrès.

— Toutes les questions épineuses qui se rattachent à l'avenir de nos colonies sont l'objet d'une discussion intéressante dans un ouvrage publié sous le titre d'*Outremer*, par M. Laffauris. On lira avec fruit les considérations que présente l'auteur sur l'émancipation et la question des sucres. Le style de M. Laffauris, bien qu'entaché en certains endroits d'emphase et de verbosité, ne manque pas d'une certaine vivacité attachante.

Recueil d'opuscules et de fragmens en vers patois, extraits d'ouvrages devenus fort rares (1). — Nous croyons rendre service à toutes les personnes qui prennent intérêt aux singularités de la linguistique et se plaisent à la recherche des curiosités littéraires et bibliographiques, en signalant à leur

(1) 1 vol. in-18, Paris, chez Gayet et Lebrun, rue des Petits-Augustins.

Digitized by Google

attention ce petit volume, fait avec soin, avec goût, et rempli d'une érudition spéciale et peu commune. Nos patois s'effacent, s'altèrent, se corrompent; bientôt la centralisation les aura réduits à l'état de langues mortes. Les monumens classiques qu'ont produits nos idiomes provinciaux, long-temps délaissés, sont aujourd'hui presque introuvables. C'est donc bien mériter des amateurs, que de leur offrir, dans un mince opuscule, l'indication des sources peu connues de la poésie patoise, qui, à en juger par les échantillons variés que nous en donne l'auteur, embrasse presque tous les genres, chansons, sonnets, comédies, farces, noëls, mystères, églogues, contes, épopées, traductions même et parodies des grands poètes de l'antiquité. L'auteur dit quelque part que, pour remplir une case bibliographique encore vide, il y aurait à faire *un cours de littérature dramatique patoise*. Non-seulement nous l'engageons à remplir le plus tôt possible cette case vacante, mais à étendre son plan à tous les genres cultivés dans cette littérature si intéressante et si négligée. Le piquant essai qu'il vient de publier prouve qu'il ne manque ni des matériaux, ni du savoir, ni, ce qui est plus rare, de la sobriété dans l'érudition, nécessaires pour élever dans des proportions convenables ce curieux appendice à l'histoire de la langue et de la poésie françaises.

— Les anciens et nouveaux élèves de l'École des Chartes se sont réunis en société pour publier un ouvrage qui mérite les encouragemens des lecteurs érudits. Cet ouvrage, dont une livraison paraît tous les mois, est intitulé : *Bibliothèque de l'École des Chartes*, et contient, outre d'intéressantes appréciations, de fort curieux documens historiques et littéraires. Au nombre de ces documens inédits que se propose de publier l'École des Chartes, il faut ranger des vers latins de Charlemagne. On ne peut qu'applaudir à l'idée de cette publication, qui rendra certainement de notables services à la littérature et à l'archéologie.

— M. Auguste Barbier vient de publier un nouveau recueil de satires. On sait de quel point de vue élevé M. Barbier traite la poésie satirique. Toutes les tentatives de l'auteur des *Iambes* et du *Pianto* doivent appeler une attention sérieuse. Nous reviendrons prochainement sur ses *Nouvelles Satires*.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Florian, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 5
Les Fanatiques des Cevennes. — La Belle Isabeau, deuxième article, par M. EUGÈNE SUE. 25
Critique littéraire. — *De l'Esclavage Moderne*, de M. de La Mennais, par M. PAULIN LIMAYRAC. 59
BULLETIN. 67

Le Mecklembourg. — II. — Histoire et Constitution, par M. X. MARMIER. 77
Les Fanatiques des Cevennes. — La Belle Isabeau, troisième article, par M. EUGÈNE SUE. 91
Fabrique de Vices à Paris en 1840, premier article, par M. PHILARÈTE CHASLES 119
BULLETIN. 140

Légendes du Tyrol, par M. FRÉDÉRIC MERCEY. 150
Les Fanatiques des Cevennes. — La Belle Isabeau, quatrième article, par M. EUGÈNE SUE. 165
Fabrique de Vices à Paris en 1840, deuxième article, par M. PHILARÈTE CHASLES. 195
Les Romans-Feuilletons. — Lettre d'un habitant de Vendôme à M. le Directeur de la *Revue de Paris*. 206
BULLETIN. 213

Éloge du général Bernard, par M. LE COMTE MOLÉ. 221
Les Fanatiques des Cevennes. — La Belle Isabeau, cinquième article, par M. EUGÈNE SUE. 236
Madame Guyon, par M. A. DESPLACES. 270
Théâtre-Français. — *La Calomnie*, comédie de M. Scribe. 280
BULLETIN 286

Digitized by Google

Digitized by Google

Replaced with Commercial Microform

1993

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google

Digitized by Google